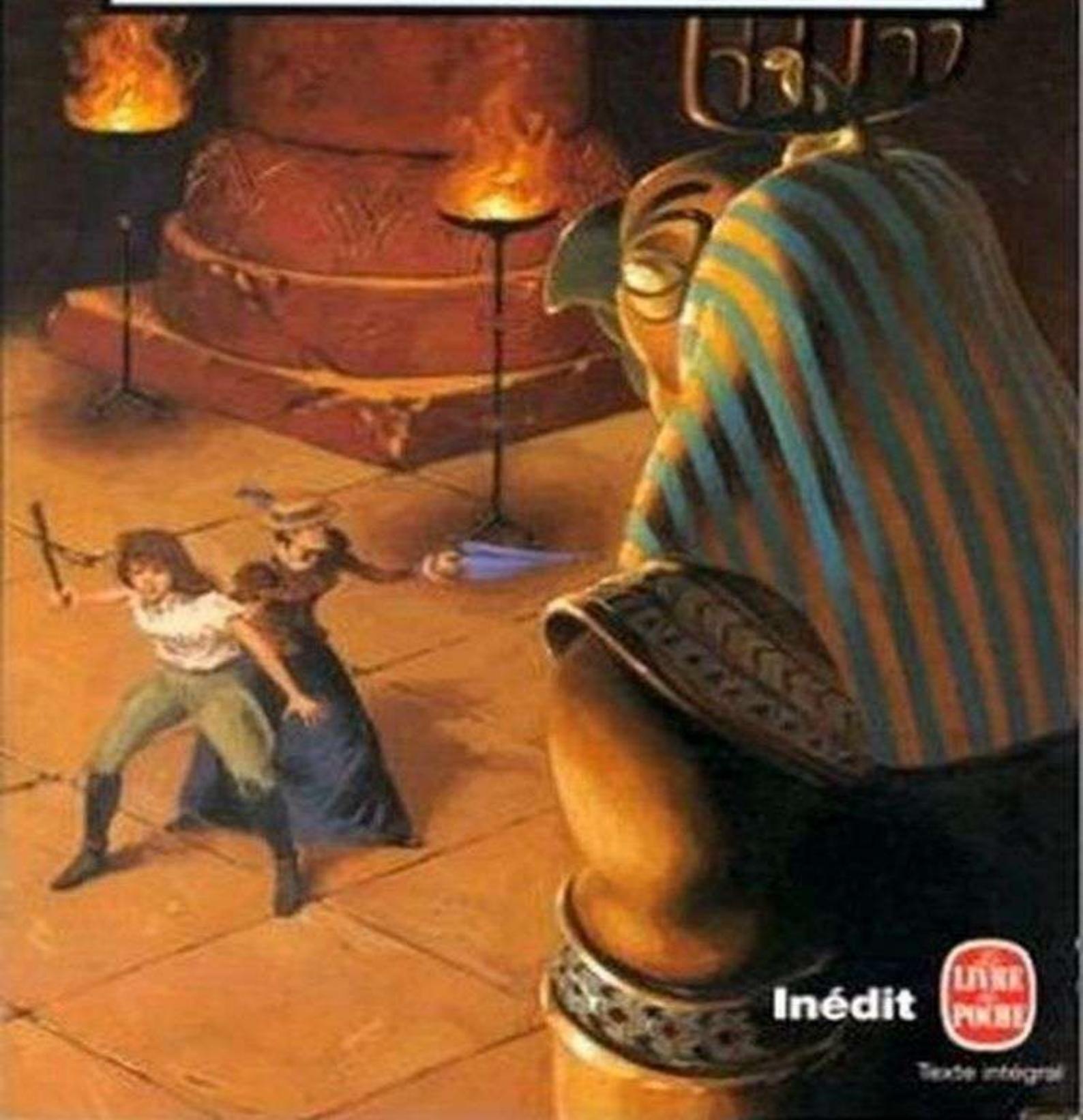


# ELIZABETH PETERS

## Le secret d'Amon-Râ



Inédit



Tome intégral

ELIZABETH PETERS

# Le secret d'Amon-Râ

*(The last camel died at noon)*

Traduction par Jean-Bernard Piat



LE LIVRE DE POCHE

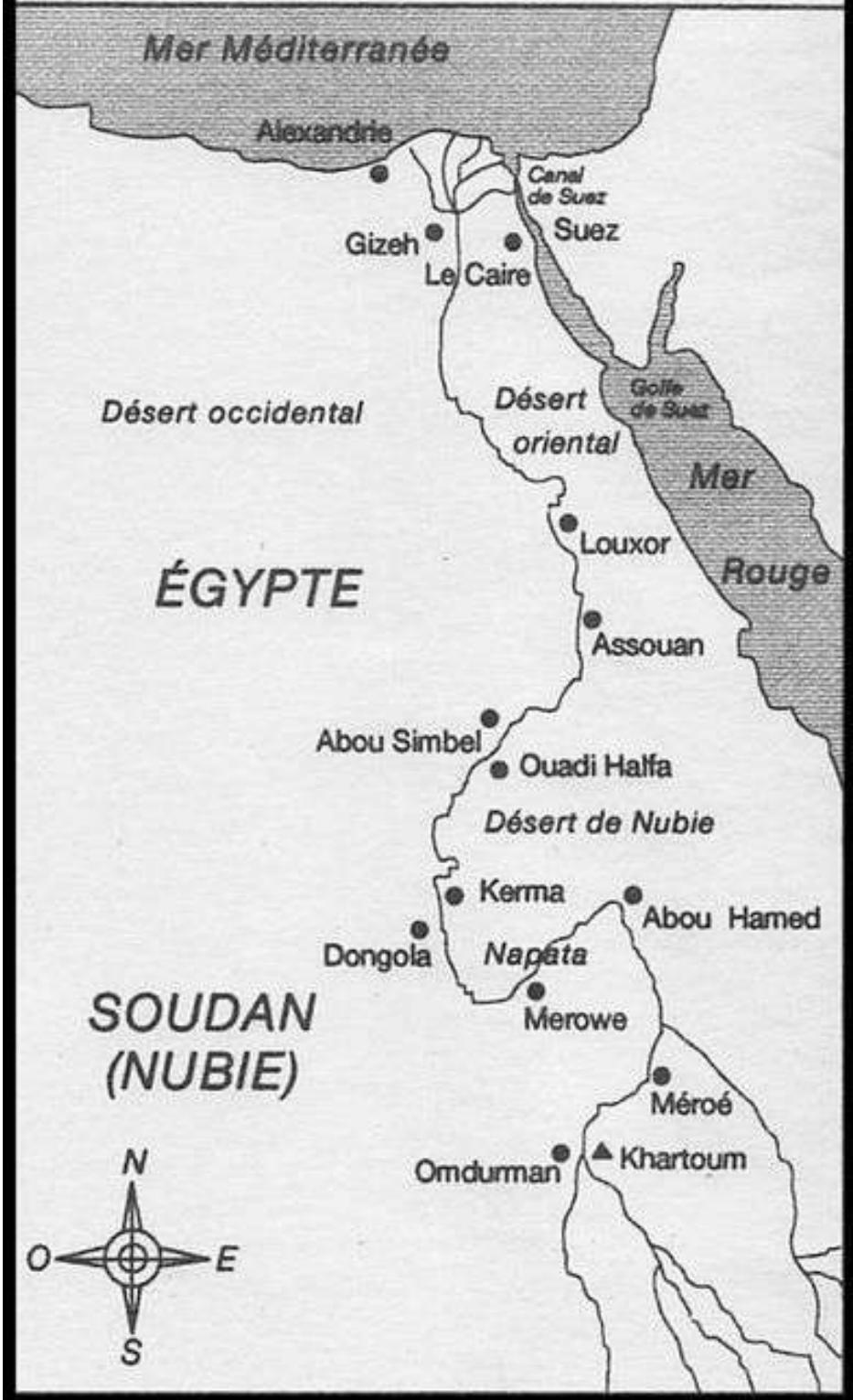
## REMERCIEMENTS

Je dois la traduction du message en latin de Ramsès à l'amabilité de Mme Tootie Godlove-Ridenour. S'il y a des erreurs, elles sont dues à des négligences de ma part dans la transcription ou – ce qui est plus probable – à la précipitation de Ramsès lui-même.

Je tire également mon chapeau à Charlotte MacLeod, qui m'a suggéré un moyen particulièrement atroce pour mettre un ennemi hors de combat. Et je tire mon casque colonial au docteur Lyn Green, qui m'a fourni des exemplaires de documents égyptologiques difficiles à trouver.

Naturellement, ma dette la plus grande apparaîtra comme évidente au Lecteur avisé. À l'instar d'Amelia (et, bien qu'il refuse de l'admettre, à l'instar d'Emerson), je suis une admiratrice des romans d'aventure de Sir Henry Rider Haggard. C'était un maître d'un type de fiction hélas trop rare à notre époque dégénérée. Ayant lu tous ses livres, j'ai décidé d'en écrire un moi-même. Que l'on y voie un hommage affectueux, admiratif, nostalgique.

# L'Égypte et le Soudan - 1897



# LIVRE I

# CHAPITRE UN

« *Je vous avais bien dit que c'était une idée insensée !* »

Mains sur les hanches, sourcils froncés, Emerson avait les yeux rivés sur le ruminant allongé. Un ami compatissant (si du moins les chameaux ont de tels amis, ce dont je doute) aurait pu trouver réconfortant que l'animal trépassé soit entouré d'une étendue de sable quasi lisse. À l'instar des autres chameaux de la caravane – celui-ci en était le dernier –, il avait tout bonnement fait halte, était tombé à genoux, et avait calmement rendu l'âme. (Le calme, me permettrai-je d'ajouter, n'étant pourtant guère caractéristique des chameaux, vifs ou moribonds.)

Le calme ne caractérise pas non plus Emerson. Les lecteurs qui ont déjà rencontré mon distingué mari, en chair et en os ou bien au fil des pages de mes œuvres précédentes, ne seront pas surpris d'apprendre qu'il réagit à la mort du chameau comme si l'animal s'était suicidé à seule fin de l'importuner, lui, Emerson. Les yeux étincelant comme des saphirs au milieu de son visage hâlé et buriné, il arracha son chapeau, le jeta sur le sable, et lui donna un bon coup de pied, avant de tourner vers moi ses regards furibonds.

— Crénom, Amelia ! Je vous avais bien dit que c'était une idée insensée !

— Effectivement, répondis-je. En ces termes mêmes, si je ne m'abuse. Et si vous voulez bien vous remémorer la première fois que nous avons discuté de cette expédition, vous vous rappellerez sans doute que j'étais entièrement d'accord avec vous.

— Alors, que... (Emerson pivota sur lui-même. Le désert de

sable s'étendait à l'infini, comme dit le poète.) Alors, que diantre faisons-nous ici ? beugla-t-il.

Question légitime, que le lecteur de ce récit se sera peut-être aussi posée. Le professeur Radcliffe Emerson, membre de l'Académie des sciences, membre de l'Académie britannique, docteur en droit (Edimbourg), docteur en droit canon (Oxford), membre de la Société américaine de philologie, etc., égyptologue de renom, spécialiste de moult époques, le professeur Emerson, donc, se rencontrait souvent dans des lieux inhabituels, pour ne pas dire singuliers. Oublierai-je jamais cet instant magique où je pénétrai dans une tombe des falaises désolées des bords du Nil et où je le trouvai délirant de fièvre, nécessitant de toute urgence des attentions auxquelles il fut bien incapable de se soustraire ? Le lien forgé entre nous grâce à mes soins experts fut renforcé par les dangers que nous avons courus par la suite ; et je finis, Lecteur, par l'épouser. Depuis ce jour mémorable nous pratiquons des fouilles sur tous les principaux sites d'Égypte et nous écrivons abondamment sur nos découvertes. La modestie m'interdit de revendiquer une part trop importante de la réputation savante que nous avons acquise, et Emerson serait le premier à proclamer que nous formons une équipe, tant dans le domaine archéologique que dans notre vie de couple.

Des étendues sablonneuses des cimetières de Memphis jusqu'aux falaises rocheuses de la nécropole de Thèbes, nous avons cheminé main dans la main (au sens figuré) de par des contrées presque aussi inhospitalières que le désert qui nous cernait aujourd'hui. Jamais, toutefois, nous ne nous étions trouvés à plus de quelques kilomètres du Nil et de ses eaux salvatrices. Celui-ci était à présent loin derrière nous, et il n'y avait en vue pas la moindre pyramide ni le moindre mur écroulé, encore moins d'arbre ou de trace d'habitation. En effet, que faisions-nous donc ici ? Sans chameaux, nous étions perdus au milieu d'une mer de sable, et notre situation était infiniment plus désespérée que celle de naufragés.

Je m'assis par terre, m'adossant contre le chameau. Le soleil était au zénith ; la seule ombre portée était celle de la pauvre bête. Emerson faisait les cent pas, projetant des nuages de sable

et jurant. Sa compétence en ce domaine lui avait valu le surnom admiratif de « Maître des Imprécations » de la part de notre main-d'œuvre égyptienne, et il se surpassait aujourd'hui. Certes, je partageais son sentiment, mais le devoir me contraignit à lui adresser des remontrances.

— Vous vous oubliez, Emerson, lui fis-je remarquer, indiquant nos compagnons.

Ceux-ci se tenaient là côte à côte, m'observant d'un air préoccupé, et je dois avouer que tous deux prêtaient à rire. Bien des autochtones du Nil sont singulièrement grands, et Kemit, le seul serviteur qui nous restât, mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Il portait un turban et une ample robe de coton tissé blanc et bleu. Son visage, aux traits bien dessinés et à la peau basanée, ressemblait étrangement à celui de son compagnon, mais ce dernier mesurait moins d'un mètre vingt. C'était également mon fils, Walter Peabody Emerson, alias « Ramsès », lequel n'aurait pas dû se trouver là.

Emerson interrompit son juron au beau milieu d'une syllabe, bien que l'effort manquât l'étouffer. Cherchant toujours à donner libre cours à ses émotions portées à ébullition, il s'en prit à moi.

— Qui a choisi ces bon D..., ces satanés chameaux ?

— Vous savez parfaitement bien qui les a choisis, répliquai-je. C'est toujours moi qui sélectionne les animaux pour nos expéditions, et qui les soigne aussi. Les gens du cru traitent si mal les chameaux et les ânes...

— Épargnez-moi le énième laïus sur les soins vétérinaires et la compassion envers les animaux, hurla Emerson. Je savais... je savais... que vos illusions sur vos connaissances médicales nous mèneraient droit à la catastrophe un jour ou l'autre. Vous avez soigné ces fou..., ces fichus animaux. Que leur avez-vous donné ?

— Emerson ! M'accusez-vous d'avoir empoisonné les chameaux ? (Je tentai de contenir l'indignation provoquée par sa scandaleuse insinuation.) Je crains que vous n'ayez perdu la raison.

— Ma foi, si tel était le cas, j'aurais des excuses, repartit Emerson sur un ton plus modéré. (Il s'approcha de moi.) La

situation critique dans laquelle nous nous trouvons a de quoi tracasser, même quelqu'un d'aussi placide que moi. Euh..., je vous demande pardon, ma chère Peabody. Ne pleurez pas.

Emerson ne m'appelle Amelia que lorsqu'il est fâché contre moi. Peabody est mon nom de jeune fille, et c'est ainsi qu'au début de nos relations Emerson m'avait appelée, lors d'une de ses timides tentatives pour manier le sarcasme. Sanctifié par de tendres souvenirs, c'est maintenant devenu en quelque sorte un petit nom empreint d'affection et de respect.

Je baissai le mouchoir que j'avais porté à mes yeux et lui souris.

— Quelques grains de sable dans l'œil, Emerson, c'est tout. Vous ne me verrez jamais verser des larmes d'impuissance quand la situation requiert toute ma fermeté. Vous le savez bien.

— Mmm, fit Emerson.

— Il n'empêche, Maman, intervint Ramsès, que Papa a soulevé un point qui mérite réflexion. Il est vraiment incroyable que les chameaux soient tous morts soudainement et sans le moindre symptôme d'une quelconque maladie en quarante-huit heures. Ce ne peut être une coïncidence.

— Je t'assure, Ramsès, que je me suis déjà fait la même réflexion. Cours chercher le chapeau de Papa, s'il te plaît. Non, Emerson, je sais que vous n'aimez pas les chapeaux, mais j'insiste pour que vous le mettiez. Ce n'est vraiment pas le moment que vous soyez terrassé par une insolation.

Emerson ne répondit pas. Il avait les yeux fixés sur la petite silhouette de son fils, qui trottinait, obéissant, vers le chapeau. Et son expression était si poignante que mes yeux s'humectèrent. Ce n'était pas la peur pour lui-même qui troublait mon mari, ni même l'inquiétude à mon endroit. Nous avions côtoyé la mort ensemble, plus d'une fois ; il savait qu'il pouvait compter sur moi pour affronter ce sinistre adversaire avec flegme et le sourire aux lèvres. Non : c'était le sort probable de Ramsès qui mouillait ses yeux bleus à la vue perçante. J'étais si émue que je me promis de ne pas rappeler ceci à Emerson : c'était sa faute si son fils et héritier était condamné à mourir à petit feu des souffrances de la déshydratation.

— Ma foi, nous avons connu des situations pires, déclarai-je. Du moins, nous trois. Et je présume, Kemit, que le péril ne vous est pas étranger. Auriez-vous une suggestion, mon ami ?

Répondant à mon geste, Kemit s'approcha et s'accroupit à côté de moi. Ramsès s'accroupit aussitôt lui aussi. Il avait une grande admiration pour ce bel homme taciteurne, et les voir ainsi tous deux, tels une cigogne et son petit, me fit sourire.

Emerson garda son sérieux. S'éventant à l'aide de son chapeau, il lâcha, sarcastique :

— Si Kemit a une suggestion à faire pour nous sortir de cette fâcheuse situation, je lui tirerai mon chapeau. Nous...

— Vous ne pouvez guère tirer votre chapeau avant de l'avoir mis, Emerson, l'interrompis-je.

Emerson plaqua l'objet du litige sur sa tête aux cheveux noirs dépeignés avec une telle force qu'il se mit à ciller comme un forcené.

— Comme je le disais, nous sommes à plus de six jours du Nil à trot de chameau. Et bien davantage à pied. Si l'on en croit la prétendue carte à laquelle nous nous sommes fiés, il y a devant nous un point d'eau ou une oasis. Cela nous prendrait environ deux jours à dos de chameau, et nous n'avons plus de chameaux. Il nous reste de l'eau pour peut-être deux jours, si on la rationne strictement.

Le point qu'il venait de faire de la situation était précis et consternant. Ce qu'Emerson ne disait pas, cependant, parce que nous le savions tous, c'était que notre situation désespérée était due à la défection de nos serviteurs. Ils étaient tous partis ensemble la nuit précédente, emportant la totalité des outres à l'exception des récipients partiellement remplis qui étaient dans notre tente et du bidon quel je porte toujours attaché à ma ceinture. Ils auraient pu faire pis, ils auraient pu nous massacer. Toutefois, je ne saurais mettre le fait qu'ils s'en fussent abstenus sur le compte de la mansuétude. La force et la férocité d'Emerson sont légendaires. Bien des indigènes à l'esprit simple croient qu'il est doté de pouvoirs surnaturels. (Et je jouis quant à moi d'une certaine réputation en qualité de Sitt Hakim, guérisseuse aux mystérieux remèdes.) Plutôt que de nous défier, ils s'étaient évanoisés en pleine nuit. Kemit avait

prétendu avoir été assommé lorsqu'il avait tenté de les empêcher, et il arborait en effet pour preuve une grosse bosse à la tête. J'ignore pourquoi il ne s'était pas joint aux mutins. La loyauté l'avait peut-être retenu, et pourtant il ne nous devait rien de plus que les autres, lesquels avaient travaillé pour nous aussi longtemps... Ou alors, il n'avait pas été invité à se joindre à eux.

Bien des choses concernant Kemit auraient nécessité des explications. Aussi impassible que l'oiseau nicheur auquel il ressemblait quelque peu en cet instant, les genoux presque au même niveau que les oreilles, il n'avait rien de comique. À vrai dire, ses traits burinés possédaient une dignité qui me rappelait certaines sculptures de la Quatrième Dynastie, tout particulièrement le magnifique portrait du roi Khephren, bâtisseur de la Deuxième Pyramide. J'avais une fois fait remarquer cette ressemblance à Emerson. Il m'avait répondu que cela n'était point surprenant, vu que les anciens Égyptiens avaient des origines raciales diverses et que certaines tribus nubiennes étaient sans doute leurs lointains descendants. (Je devrais ajouter que la théorie d'Emerson – qu'il ne considérait nullement comme une théorie mais comme un fait – n'est pas partagée par la grande majorité de ses collègues.)

Mais je m'aperçois que je m'éloigne de la trame de mon récit, comme j'ai tendance à le faire lorsque sont évoquées des questions savantes. Il me faut à présent revenir en arrière et expliquer dans l'ordre chronologique comment nous nous sommes retrouvés dans une situation aussi extraordinaire. Je n'agis pas ainsi dans l'espoir fallacieux de prolonger votre inquiétude quant à notre survie, cher Lecteur, car grâce à l'intelligence qui ne saurait faire défaut à mes Lecteurs – j'en suis certaine –, vous savez bien que je ne pourrais écrire ce récit si j'avais subi le même sort que les chameaux.

Je dois revenir bien en arrière et vous emmener dans un calme manoir du Kent, à l'époque de l'année où les feuilles virant au bronze doré annoncent l'approche de l'automne. Après un été studieux passé à enseigner, à donner des conférences et à préparer la publication des fouilles de notre saison précédente,

nous étions sur le point de nous apprêter à partir travailler en Égypte, comme chaque année. Emerson était assis derrière son bureau ; j'arpentais la pièce d'un pas vif, mains derrière le dos. Le buste de Socrate, bizarrement constellé de taches noires – car c'était contre ce buste qu'Emerson avait accoutumé de jeter son stylo quand il était en panne d'inspiration ou que quelque chose suscitait son agacement –, nous regardait avec bienveillance.

Le sujet de la discussion – c'était du moins ce que j'avais la faiblesse de penser – était l'épanouissement des facultés intellectuelles de notre fils.

— Je partage entièrement vos réserves sur le système des public schools, Emerson, l'assurai-je. Mais il faut bien que notre garçon fasse des études dans les règles, quelque part, à un moment ou à un autre. Il grandit vraiment en petit sauvage.

— Vous ne vous rendez pas justice, ma chérie, murmura Emerson en jetant un coup d'œil sur le journal qu'il tenait.

— Il a fait des progrès, concédai-je. Il parle un peu moins qu'avant, et il n'a pas couru de danger mortel ni risqué de se casser un membre depuis plusieurs semaines. Mais il n'a aucune idée de la façon de se comporter avec les enfants de son âge.

Emerson leva les yeux, fronçant les sourcils.

— Voyons, Peabody, ce n'est pas vrai. L'hiver dernier, avec les enfants d'Ahmed...

— Je parle d'enfants anglais, Emerson. Naturellement.

— Les enfants anglais n'ont rien de naturel. Sacrebleu, Amelia, nos public schools ont un système de castes plus pernicieux que celui de l'Inde, et ceux qui sont en bas de l'échelle sont maltraités de façon plus odieuse que des intouchables. Et pour ce qui est de « se comporter » avec les membres du sexe opposé... Vous n'avez pas l'intention, j'espère, d'exclure les petites filles des relations de Ramsès ? Eh bien, je peux vous assurer que c'est très exactement le but que cherchent à atteindre vos chères public schools. (Se laissant emporter par son sujet, Emerson se leva d'un bond, éparpillant des papiers un peu partout, et se mit à arpenter la pièce, à angle droit de ma propre trajectoire.) Bon sang, je me demande parfois comment les classes supérieures de ce pays parviennent

à se reproduire ! Lorsqu'un jeune garçon quitte l'université il est si intimidé par les jeunes filles de son rang social qu'il arrive à peine à leur adresser des phrases intelligibles ! Si c'était le cas, il n'obtiendrait d'ailleurs pas de réponse intelligible, car l'éducation des femmes, si tant est qu'on puisse utiliser ce mot... Aïe ! Pardon, ma chérie. Je vous ai fait mal ?

— Nullement. (J'acceptai la main qu'il me tendit pour m'aider à me relever.) Mais si vous tenez vraiment à faire les cent pas durant votre exposé, marchez au moins avec moi, et non perpendiculairement à moi. Une collision était inévitable.

Un sourire ensoleillé vint remplacer sa mine renfrognée, et il m'enlaça tendrement.

— Exclusivement ce genre de collision, j'espère. Allons, Peabody, vous savez que nous sommes d'accord sur les déficiences du système éducatif. Vous ne voulez pas briser le caractère de notre garçon ?

— Je veux seulement l'infléchir un peu, murmurai-je.

Mais il est difficile de résister à Emerson quand il sourit et quand il... Peu importe ce qu'il faisait. Seulement, lorsque je dis que les yeux d'Emerson sont bleu saphir, que ses cheveux sont noirs et épais, qu'il a la carrure aussi svelte et musclée que celle d'un athlète grec, sans parler de sa fossette au menton ou de l'enthousiasme qu'il apporte à l'exercice de ses droits conjugaux... Ma foi, je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails, mais je suis sûre que toute femme sensée comprendra pourquoi le sujet de l'éducation de Ramsès cessa de m'intéresser.

Une fois qu'Emerson se fut rassis et eut repris son journal, je revins à mes moutons, mais avec nettement moins de véhémence.

— Mon cher Emerson, votre pouvoir de persuasion... Je veux dire, vos arguments ont réussi à me convaincre. Ramsès pourrait aller à l'école au Caire. Il y a une nouvelle Académie pour Jeunes Gens dont j'ai eu de bons échos. Et vu que nous ferons des fouilles à Saqqarah...

Emerson froissa bruyamment le journal derrière lequel il s'était réfugié. Je cessai de parler, en proie à un horrible pressentiment, mais, comme les événements devaient le prouver, pas encore assez horrible...

— Emerson, fis-je doucement. Vous avez bien demandé le firman, n'est-ce pas ? Vous n'avez certainement pas répété l'erreur que vous avez commise il y a quelques années en omettant de le demander à temps, si bien qu'au lieu d'obtenir l'autorisation de travailler à Dachour nous avons échoué sur le site le plus ennuyeux et le plus improductif de toute la Basse-Égypte<sup>1</sup> ? Emerson ! Posez ce journal et répondez-moi ! Avez-vous obtenu l'autorisation du Département des antiquités de fouiller à Saqqarah cette saison ?

Emerson abaissa le journal et tressaillit en trouvant mon visage à seulement quelques centimètres du sien.

— Kitchener, déclara-t-il, s'est emparé de Berber.

Je n'arrive pas à concevoir que l'importance primordiale de l'étude de l'histoire puisse échapper aux générations futures, ou que les Britanniques ignorent l'un des chapitres les plus illustres de l'expansion de leur empire. On a pourtant vu choses encore plus étranges. Et dans la crainte d'une telle catastrophe (car le terme ne me semble pas excessif), je demande la permission à mes Lecteurs de leur remettre en mémoire des faits qu'ils devraient connaître aussi bien que moi.

En 1884, lorsque je me suis rendue pour la première fois en Égypte, la plupart des Anglais persistaient à tenir le Mahdi pour un simple fanatique en guenilles, bien que ses partisans eussent déjà envahi la moitié du Soudan. Ce pays, comprenant la région entre les cataractes cernées de rochers d'Assouan et les jungles au sud de la jonction du Nil Bleu et du Nil Blanc, avait été conquis par l'Égypte en 1821. Les pachas, qui n'étaient nullement égyptiens mais descendants d'un aventurier albanaise, s'étaient appliqués à gouverner la région de manière encore plus corrompue et inefficace que l'Égypte elle-même. L'intervention bienveillante des grandes puissances (notamment de la Grande-Bretagne) avait sauvé l'Égypte du désastre, mais la situation avait continué à se dégrader au Soudan jusqu'à ce que Mohammed Ahmed Ibn el-Sayyid Abdullah se proclamât le Mahdi, réincarnation du Prophète, et ralliait les troupes de la rébellion contre la tyrannie et l'incurie des Égyptiens. Ses

---

<sup>1</sup> Voir Le Mystère du sarcophage.

partisans croyaient qu'il était le descendant d'une lignée de cheiks ; ses ennemis le raillaient, voyant en lui un pauvre constructeur de bateaux ignorant. Quelles que fussent ses origines, il possédait un extraordinaire charisme et un remarquable don oratoire. Armées seulement de bâtons et de lances, ses troupes en haillons avaient tout balayé devant elles et menaçaient Khartoum, la capitale du Soudan.

À côté du personnage du Mahdi se dresse la figure héroïque du général Gordon. Au début de 1884 il avait été envoyé à Khartoum pour veiller au retrait des troupes qui s'y trouvaient en garnison ainsi que dans le fort d'Omdurman à proximité. L'opinion publique était fort hostile à cette décision, car abandonner Khartoum équivalait à renoncer au Soudan tout entier. Gordon fut accusé, à l'époque et par la suite, de n'avoir jamais eu l'intention d'obéir aux ordres qu'il avait reçus. Quelles qu'aient pu être ses raisons pour retarder le retrait des troupes, ce fut très exactement ce qu'il fit. À l'automne 1884, lorsque j'arrivai en Égypte, Khartoum était assiégée par les hordes sauvages du Mahdi, et le pays tout autour, jusqu'aux frontières mêmes de l'Égypte, était aux mains des rebelles.

Le valeureux Gordon garda Khartoum, et l'opinion publique britannique, entraînée par la Reine en personne, exigea qu'on allât à sa rescousse. Une expédition fut finalement lancée mais n'atteignit pas la ville assiégée avant février de l'année suivante – trois jours après que Khartoum était tombée et que le vaillant Gordon avait été tué dans la cour de sa maison. « Trop tard », s'écria Albion, horrifiée. Ironiquement, le Mahdi survécut à son grand ennemi moins de six mois, mais l'un de ses lieutenants, le calife Abdullah el-Taashi, lui succéda. Ce dernier se révéla être un souverain encore plus tyrannique que son maître. Pendant plus de dix ans, le pays gémit sous sa cruelle férule, tandis que le lion britannique léchait ses blessures et refusait de venger le héros tombé.

Les raisons, politiques, économiques et politiques, qui conduisirent à la décision de reconquérir le Soudan sont trop complexes pour être exposées ici. Contentons-nous de dire que la campagne avait débuté en 1896 et qu'à l'automne de l'année suivante nos forces avançaient en direction de la Quatrième

Cataracte sous la direction du vaillant Kitchener, qui avait été nommé sirdar de l'armée égyptienne.

Mais quel est le rapport, pourra-t-on se demander, entre ces affaires de portée internationale et les projets hivernaux de deux innocents égyptologues ? Hélas, je ne connaissais que trop la réponse, et me laissai choir dans un fauteuil à côté du bureau.

— Emerson, déclarai-je. Emerson, je vous en prie. Ne me dites pas que vous voulez faire des fouilles au Soudan cet hiver.

— Ma chère Peabody ! (Emerson jeta le journal et me fixa de son regard intense.) Vous savez mieux que personne que je veux faire des fouilles à Napata et à Méroé depuis des années. J'aurais tenté la chose l'année dernière si vous n'aviez fait toute une histoire... Ou si vous aviez consenti à rester en Égypte avec Ramsès pendant ce temps-là.

— Pour apprendre que votre tête s'était retrouvée au bout d'une pique, comme celle de Gordon, murmurai-je.

— Balivernes ! Je n'aurais pas couru le moindre danger. Certains de mes meilleurs amis sont mahdistes. Mais peu importe, poursuivit-il rapidement pour prévenir les protestations que j'étais sur le point d'élever – non quant à la vérité de ce qu'il venait d'affirmer (car Emerson a des amis dans les lieux les plus étranges), mais quant au bon sens de son projet. La situation est entièrement différente aujourd'hui, Peabody. La région tout autour de Napata est déjà entre les mains des Égyptiens. Au train où va Kitchener, il s'emparera de Khartoum lorsque nous arriverons en Égypte, et Méroé – le site qui m'intéresse – est au nord de Khartoum. Il n'y a aucun danger.

— Mais Emerson...

— Des pyramides, Peabody. (La voix grave d'Emerson prit les accents caverneux d'un baryton séducteur.) Des pyramides royales, que n'a encore approchées aucun archéologue. Les pharaons de la Vingt-cinquième Dynastie étaient nubiens. Ces soldats fiers et virils venus du Sud vainquirent les dirigeants dégénérés d'une Égypte décadente. Ces héros sont enterrés dans leur royaume de Koush – autrefois la Nubie, aujourd'hui le Soudan...

— Je sais tout cela, Emerson, mais...

— Après que l'Égypte eut perdu son indépendance entre les mains des Perses, des Grecs, des Romains, des Musulmans, un puissant royaume prospéra, le royaume de Koush, continua Emerson gagné par la poésie — et se permettant quelques inexactitudes. La culture égyptienne survécut en cette contrée lointaine —, la même région, à mon sens, dont elle était issue. Pensez-y, Peabody ! Étudier non seulement les avatars de cette puissante civilisation, mais peut-être aussi ses sources mêmes...

L'émotion le submergea. Sa voix se brisa. Ses yeux devinrent vitreux.

Il y a seulement deux choses susceptibles de mettre Emerson dans un état pareil. L'une d'elles est la perspective d'aller là où aucun savant n'est allé avant lui, d'être le découvreur de nouveaux mondes, de nouvelles civilisations. Ai-je besoin de dire que je partage cette noble ambition ? Non. Mon pouls battit plus vite, et je sentis ma raison céder sous le poids de ses paroles enflammées. Un dernier rai de bon sens me fit murmurer :

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », Peabody. (Il prit mes mains dans les siennes — ces fortes mains brunies, qui manient pioche et pelle plus vigoureusement que n'importe lequel de ses ouvriers, mais qui sont aussi capables du toucher le plus sensible et le plus délicat. Ses yeux se rivèrent sur les miens. Je crus en sentir le rayonnement de saphir pénétrer jusqu'à mon cerveau ébloui.) Vous êtes avec moi, vous le savez bien. Et vous serez avec moi, Peabody ma chérie..., cet hiver à Méroé !

Se levant, il m'enlaça derechef de ses bras puissants. Je ne dis plus rien. En fait j'étais bien incapable d'en dire plus, vu que ses lèvres pressaient les miennes. Très bien, Emerson. Je serai avec vous... Mais Ramsès sera au Caire, à l'Académie pour Jeunes Gens.

J'ai rarement tort. En ces rares occasions, c'est généralement parce que j'ai sous-estimé l'entêtement d'Emerson ou les ruses tortueuses de Ramsès, voire une combinaison des deux. À ma décharge, toutefois, je dois dire que le tour bizarre que devait prendre notre expédition ne fut pas tant imputable à nos petites

divergences familiales qu'à un événement déroutant que personne n'aurait pu prévoir, pas même moi.

Il eut lieu par une soirée pluvieuse d'automne peu de temps après la conversation que j'ai rapportée. J'avais un certain nombre de réserves quant aux projets d'Emerson pour l'hiver et, une fois que fut retombée l'euphorie suscitée par ses pouvoirs de persuasion, je ne me fis point faute de les formuler. Bien que le nord du Soudan fût officiellement « pacifié » et sous occupation égyptienne au sud jusqu'à Dongola, seul un idiot aurait pu croire que voyager dans cette région ne présentait absolument aucun danger. Les malheureux habitants de la contrée avaient souffert de la guerre, de l'oppression et de la famine. Beaucoup étaient sans toit, la plupart étaient affamés. Quiconque s'aventurait parmi eux sans escorte armée cherchait quasiment à se faire massacer. Emerson balaya l'argument. Il ne se hasarderait pas parmi eux. Nous travaillerions dans une région sous occupation militaire, protégés par des troupes cantonnées à proximité. En outre, certains de ses meilleurs amis...

M'étant resignée à accepter ses projets (et je reconnaiss que la perspective de pyramides, ma passion dévorante, y contribua), je me hâtai d'achever nos préparatifs pour le départ. Après tant d'années, l'opération est devenue routinière, mais des précautions supplémentaires et nombre de fournitures complémentaires seraient nécessaires si nous devions nous aventurer dans une région aussi reculée. Bien sûr, je ne fus aidée en rien par Emerson, qui passait tout son temps à étudier d'obscurs ouvrages traitant du peu de choses connues des anciens habitants du Soudan et à converser longuement avec son frère Walter. Walter est un brillant linguiste qui s'est spécialisé dans les anciennes langues de l'Égypte. La perspective d'obtenir des textes dans la langue abstruse de Méroé, jusqu'ici non déchiffrée, portait son enthousiasme à ébullition. Au lieu d'essayer de détourner Emerson de son dangereux projet, il l'encourageait au contraire.

Walter avait épousé ma chère amie Evelyn, petite-fille et héritière du duc de Chalfont. Ils formaient un couple extrêmement heureux, et ils avaient la joie d'avoir quatre

enfants – non, je crois qu'à l'époque qui m'occupe il devait y en avoir cinq. (On avait tendance à s'y perdre avec Evelyn, ainsi que l'avait un jour fait grossièrement remarquer mon mari, oubliant, comme souvent les hommes, que son frère y était également pour quelque chose.) Les jeunes Emerson étaient avec nous le soir dont je vais parler. J'avais beau me réjouir de cette occasion de passer un moment avec ma chère amie, un beau-frère que j'estime sincèrement, et leurs cinq délicieux rejetons (ou peut-être six, après tout ?), j'avais une raison supplémentaire, cette année-là, de voir cette visite d'un bon œil. Je n'avais pas entièrement abandonné l'espoir de convaincre Emerson qu'il fallait laisser Ramsès en Angleterre lorsque nous partirions pour notre dangereux voyage. Je savais que je pouvais compter sur Evelyn pour ajouter sa douce persuasion à la mienne. Pour des raisons qui m'échappaient, elle adorait Ramsès.

Il est impossible de donner une impression juste de ce dernier en décrivant ses caractéristiques. Il faut l'observer en train d'agir pour comprendre comment même les traits de caractère les plus admirables peuvent être pervertis ou portés à de tels extrêmes qu'ils cessent d'être des vertus et deviennent l'inverse.

À cette époque-là, Ramsès avait dix ans. Il parlait arabe comme un autochtone, et lisait trois différentes graphies d'égyptien ancien aussi facilement qu'il lisait le latin, l'hébreu et le grec (c'est-à-dire aussi facilement que l'anglais), chantait un vaste éventail de chansons vulgaires en arabe, et savait monter presque tout ce qui était doté de quatre pattes. Il ne possédait pas d'autres aptitudes utiles.

Il aimait sa jolie tante au caractère doux, et j'espérais qu'elle saurait le persuader de rester avec elle cet hiver. La présence de ses cousins l'y inciterait également. Ramsès les aimait bien eux aussi, mais je ne suis pas certaine que le sentiment fût réciproque.

J'étais allée à Londres ce jour-là, moins inquiète que je ne l'étais d'ordinaire quand je quittais Ramsès, parce qu'il pleuvait à verse et qu'à mon sens Evelyn insisterait pour que les enfants restent à l'intérieur. J'avais formellement interdit à Ramsès de

se livrer à la moindre expérience de chimie, de poursuivre ses fouilles dans la cave à vin, de pratiquer le lancer de couteaux dans la maison, de montrer à la petite Amelia ses souris momifiées, ni d'apprendre à ses cousins des chansons arabes. Il y avait un certain nombre d'autres choses dont je ne me souviens plus aujourd'hui, mais j'avais la quasi-certitude d'avoir pensé à tout. Je pus donc effectuer mes courses l'esprit tranquille. En revanche les conditions extérieures furent éprouvantes. La fumée charbonneuse dont Londres est enveloppée, associée à la pluie, formait un précipité fuligineux noirâtre qui se collait aux vêtements et à la peau. De plus, on pataugeait dans les rues jusqu'aux chevilles. Lorsque je descendis du train en fin d'après-midi, je fus heureuse de voir la voiture qui m'attendait. J'avais pris mes dispositions pour que la plupart de mes achats me fussent expédiés, mais j'étais chargée de paquets et mes jupes étaient mouillées jusqu'aux genoux.

Les lumières d'Amarna House brillaient, chaleureuses et hospitalières, dans le crépuscule qui tombait. Je me faisais une joie de retrouver tous ceux que j'aimais et de jouir de quelques agréments non négligeables – un bain chaud, des vêtements secs, plus une tasse du breuvage qui réjouit le cœur sans enivrer. M'avisant que j'avais les pieds froids et mouillés, sentant mes jupes me coller à la peau, je me dis que je pourrais plutôt m'offrir le breuvage qui enivre – seulement, il est vrai, quand il est absorbé en quantité excessive, ce que je ne fais jamais. Après tout, il n'y a rien de plus efficace pour enrayer un rhume qu'un whisky-soda bien tassé.

Gargery, notre excellent maître d'hôtel, avait guetté la voiture. Alors qu'il m'aidait à ôter mes vêtements de pluie, il déclara avec sollicitude :

— Puis-je me permettre de vous suggérer, Madame, de prendre quelque chose pour éviter le rhume ? Je vais demander à l'un des valets de pied de vous monter cela tout de suite, si vous le désirez.

— Quelle merveilleuse idée, Gargery, répondis-je. Je vous suis reconnaissante de l'avoir suggérée.

J'étais presque arrivée à ma chambre lorsque je me rendis

compte qu'un calme inhabituel régnait dans la maison. Pas d'éclats de voix, signe d'amical débat, en provenance du bureau de mon mari, pas de rires d'enfants, pas de...

— Rose, m'écriai-je, ouvrant ma porte à la volée. Rose, où... Ah, vous voici.

— Votre bain est prêt, Madame, dit Rose depuis le seuil de la salle de bains ouverte.

Rose était enveloppée d'un nuage de vapeur, tel un génie bienveillant. Elle semblait avoir le visage un peu rouge. C'était peut-être la chaleur du bain qui lui avait coloré les joues. Toutefois, je soupçonneais une autre raison.

— Merci, Rose. Mais je voulais vous demander...

— Souhaitez-vous porter votre robe d'intérieur pourpre, Madame ?

Elle s'approcha vivement de moi et tira violemment sur les boutons de ma robe.

— Oui. Mais où... Ma chère Rose, vous me secouez comme un terrier secouerait un rat. Un peu moins d'enthousiasme, s'il vous plaît.

— Oui, Madame. Mais l'eau du bain va être froide.

Après m'avoir ôté ma robe, elle s'attaqua à mes jupons.

— Très bien, Rose. Alors, qu'a fait Ramsès ?

Il me fallut du temps pour apprendre de sa bouche la vérité. Rose n'a pas d'enfants. Cela explique sans doute sa singulière affection pour Ramsès, qu'elle connaît depuis la prime enfance. Il est vrai qu'il la couvre de cadeaux – bouquets de mes roses primées, brassées de fleurs sauvages hérissées de piquants, petits animaux à fourrure, gants hideux, foulards et sacs à main, choisis par ses soins et payés de sa poche. Mais même si les cadeaux étaient appropriés, ce qui n'est pas le cas de la plupart, ils compenseraient à grand-peine les heures passées par Rose à nettoyer derrière lui. J'ai renoncé depuis bien longtemps à essayer de comprendre cette absence de rationalité chez une femme douée de raison par ailleurs.

Après que Rose m'eut retiré mes vêtements et m'eut mise au bain, elle estima que l'effet apaisant de l'eau chaude me préparerait à entendre la vérité. En fait, celle-ci n'était pas aussi épouvantable que je l'avais craint. Apparemment j'avais négligé

d'interdire à Ramsès de prendre un bain.

Rose m'assura que le plafond du bureau du professeur Emerson n'était guère endommagé, et elle estimait que le tapis serait remis en état après un bon lavage. Ramsès avait eu la ferme intention de couper le robinet d'eau et il n'aurait certainement pas oublié de le faire ; seulement Bastet, la chatte, avait attrapé une souris, et si Ramsès ne s'était pas aussitôt lancé à la rescoufle du rongeur, Bastet n'en aurait fait qu'une bouchée. Grâce à la prompte intervention de Ramsès, la souris se reposait maintenant tranquillement, après que ses blessures avaient été pansées, dans le placard de Ramsès.

Rose déteste les souris.

— Peu importe, fis-je d'un air las. Je ne veux plus en entendre parler. Je ne veux pas savoir ce qui a conduit Ramsès à se résoudre à prendre un bain. Je ne veux pas savoir ce qu'a dit le professeur Emerson quand son plafond a craché de l'eau. Donnez-moi seulement ce verre, Rose, puis retirez-vous sans bruit.

Le whisky-soda avait été servi. Une application interne de ce breuvage ainsi qu'une application externe d'eau bien chaude me redonnèrent mon moral habituel, et lorsque je descendis au salon, laissant traîner mes volants pourpres, l'air, à ce qu'il me semblait, plus pimpante que jamais, les visages souriants de ma famille bien-aimée me convainquirent que tout allait pour le mieux.

Evelyn portait une robe d'une couleur azur si tendre qu'elle mettait en valeur ses yeux bleus et ses cheveux dorés. La robe était déjà bien froissée, car les enfants sont attirés par ma chère amie comme les abeilles par les fleurs. Elle avait le bébé sur les genoux et la petite Amelia à côté d'elle. Les jumeaux étaient assis à ses pieds, tripotant ses jupes. Raddie, l'aîné de mes neveux, était appuyé sur l'accoudoir du canapé où était assise sa mère, et Ramsès était penché contre Raddie, tentant de s'approcher le plus possible de l'oreille de sa tante. Comme d'habitude, il causait.

Il s'interrompit quand j'entrai, et je l'examinai pensivement. Il était extrêmement propre. Si je n'en avais pas connu la raison, je l'aurais félicité, car cet état ne lui est pas naturel. J'avais

décidé de ne pas gâcher l'atmosphère cordiale de cette réunion par la moindre allusion à l'incident, mais quelque chose dans mon expression dut faire deviner à Emerson ce que je pensais. Il s'approcha vivement de moi, m'embrassa chaleureusement, et me glissa un verre dans la main.

— Vous êtes ravissante, Peabody ma chérie. Une nouvelle robe, hein ? Elle vous va bien.

Je le laissai me conduire jusqu'à un fauteuil.

— Merci, Emerson mon cheri. Cela fait un an que j'ai cette robe et vous l'avez vue au moins une douzaine de fois, mais j'apprécie néanmoins le compliment.

Emerson était lui aussi extrêmement propre. Ses cheveux bruns ondulaient joliment, comme chaque fois qu'il vient de les laver. J'en déduisis qu'une bonne quantité d'eau, voire de plâtre, lui était tombée sur la tête. S'il était disposé à oublier l'incident, je ne pouvais pas faire moins. Aussi me tournai-je vers mon beau-frère, qui, appuyé contre le manteau de la cheminée, nous regardait avec un sourire affectueux.

— J'ai vu aujourd'hui votre ami et rival Frank Griffiths, Walter. Il vous fait ses amitiés et m'a chargé de vous dire qu'il avançait très bien dans son travail sur le papyrus d'Oxyrhynchos.

Walter ressemble au savant qu'il est. Les rides de ses joues maigres se creusèrent et il ajusta ses lunettes.

— Allons, ma chère Amelia, n'essayez pas d'attiser la rivalité entre moi et Frank. C'est un formidable linguiste et un bon ami. Je ne lui envie pas son papyrus. Radcliffe m'a promis des tombereaux d'inscriptions méroïtiques. L'impatience me ronge.

Walter est l'une des rares personnes autorisées à appeler Emerson par son prénom, qu'il exècre. Ce dernier tiqua ostensiblement, mais se borna à dire :

— Vous êtes donc passée au British Museum, Peabody ?

— Oui. (Je bus une gorgée de whisky.) Vous ne serez sans doute guère surpris d'apprendre que Budge se propose d'aller lui aussi au Soudan cet automne. En fait, il est déjà parti.

— Euh... Mmm, fit Emerson. Vraiment !!!

Emerson tient la plupart des égyptologues pour des bons à rien incomptents – ce qu'ils sont d'après ses critères sévères –,

mais Wallis Budge, conservateur des Antiquités égyptiennes et assyriennes au British Museum, est sa bête noire.

— Vraiment ! répéta Walter, l'œil étincelant. Ma foi, cela devrait ajouter du piment à vos activités de cet hiver, Amelia. Empêcher ces deux-là de se sauter à la gorge...

— Bah, fit Emerson. Walter, épargne-moi ce genre d'insinuation. Comment peux-tu me croire prêt à oublier la dignité de ma profession et tout amour-propre... ? Je n'ai pas l'intention d'approcher ce gredin. Et il aurait intérêt à m'éviter, sinon je l'étrangle.

Toujours diplomate, Evelyn tenta de changer de sujet.

— Avez-vous d'autres nouvelles des fiançailles du professeur Petrie, Amelia ? Est-il vrai qu'il doive se marier bientôt ?

— Je le crois, Evelyn. Tout le monde en parle.

— Se répand en commérages, vous voulez dire, grogna Emerson. Voir Petrie, qui a toujours été marié à son métier et n'a jamais pensé aux affaires de cœur, tomber amoureux fou d'une jeunette... Il paraît qu'elle a au moins vingt ans de moins que lui.

— Et qui se répand en commérages venimeux à présent ? m'écriai-je sévèrement. À ce que l'on dit, c'est une excellente jeune femme et il est absolument entiché d'elle. Il faut que nous pensions à leur faire un cadeau de mariage à la hauteur. Un beau surtout de table en argent peut-être.

— Que diable Petrie ferait-il d'un surtout ? s'exclama Emerson. Le bonhomme vit comme un sauvage. Il y ferait sans doute tremper des tessons de poterie.

Nous en discutions encore quand la porte s'ouvrit. Je levai vivement les yeux, m'attendant à voir Rose venir chercher les enfants, car l'heure du dîner approchait. Mais c'était Gargery, et le front plissé du maître d'hôtel ne laissait rien présager de bon.

— Il y a là un gentleman qui désire vous voir, Professeur. Je l'ai informé que vous ne receviez pas de visite à cette heure-ci, mais il...

— Il doit avoir une raison urgente pour nous déranger, l'interrompis-je, voyant mon mari froncer les sourcils. Un gentleman, avez-vous dit, Gargery ?

Le maître d'hôtel inclina la tête. Il s'avança vers Emerson et

lui présenta le plateau sur lequel se trouvait une discrète carte de visite blanche.

— Mmm, fit Emerson en prenant la carte. L'honorable Reginald Forthright. Jamais entendu parler. Dites-lui de s'en aller, Gargery.

— Non, attendez, repris-je. Je crois que vous devriez le recevoir, Emerson.

— Amelia, votre insatiable curiosité causera ma perte, s'écria Emerson. Je ne veux pas voir cet individu. Je veux boire mon whisky-soda. Je veux profiter de ma famille. Je veux dîner. Je refuse de...

La porte, que Gargery avait refermée derrière lui, s'ouvrit violemment. Le maître d'hôtel recula en trébuchant devant l'entrée impétueuse du visiteur. Sans chapeau, trempé, livide, il traversa la pièce en pratiquant une série de bonds et s'arrêta, chancelant, devant Walter, qui le dévisageait, éberlué.

— Professeur, s'exclama-t-il. Je sais que je vous dérange... Je vous supplie de me pardonner... et de m'écouter...

Là-dessus, avant que Walter pût se remettre de sa surprise ou que l'un de nous pût bouger, l'inconnu bascula en avant et s'affala sur le tapis du foyer.

## CHAPITRE DEUX

« *Mon fils est vivant !* »

Emerson fut le premier à rompre le silence.

— Levez-vous tout de suite, jeune voyou ! lança-t-il avec irritation. Maladroit ! Quelle fieffée impudence...

— Par pitié, Emerson, m'écriai-je en m'agenouillant vivement à côté de l'homme à terre. Vous ne voyez pas qu'il s'est évanoui ? Je frémis en imaginant quels épouvantables événements ont pu le mettre dans un tel état.

— Non, ce n'est pas vrai, affirma Emerson. Les événements épouvantables vous comblient d'aise. Refrénez votre imagination débordante, je vous en prie. Évanoui, voyez-vous ça ! Il est probablement ivre.

— Allez me chercher de l'eau-de-vie tout de suite, ordonnai-je.

Non sans mal — car l'homme inconscient était plus lourd que ne l'aurait laissé croire sa frêle constitution — je le retournai sur le dos et posai sa tête sur mes genoux.

Emerson croisa les bras. Il considérait le spectacle, ses lèvres bien dessinées arborant un rictus ironique. Ce fut Ramsès qui s'approcha avec le verre d'eau-de-vie que j'avais demandé. Je le lui pris des mains, découvrant, comme je m'y attendais, que l'extérieur du verre était aussi mouillé que l'intérieur.

— Malheureusement un peu du contenu s'est répandu, expliqua Ramsès. Maman, si je peux faire une suggestion...

— Non, je te l'interdis, répliquai-je.

— Mais j'ai lu qu'il n'était pas conseillé d'administrer de l'eau-de-vie ni quelque liquide que ce soit à un homme sans connaissance. Il risquerait de...

— Oui, oui, Ramsès, je le sais. Tais-toi, je t'en prie.

L'état de M. Forthright n'avait rien de préoccupant. Il avait repris des couleurs, et il ne paraissait pas blessé. Je lui donnai un peu plus de trente ans. Il avait un visage avenant plutôt que beau. Ses yeux, sous des sourcils arqués, étaient écartés l'un de l'autre, ses lèvres pleines étaient doucement arrondies. Sa caractéristique physique la plus marquante, c'était la couleur de ses cheveux et de sa moustache : un roux éclatant, démodé mais néanmoins frappant, aux reflets dorés. Ses cheveux bouclaient avec grâce sur les tempes.

Je lui administrai ma médication. Les yeux du jeune homme s'ouvrirent peu après et il me dévisagea, l'air étonné. Ses premiers mots furent :

— Où suis-je ?

— Sur ma carpette, répondit Emerson debout à côté de lui. Bon D..., bon sang, quelle question idiote ! Expliquez-vous sur-le-champ, jeune présomptueux, avant que je ne vous fasse jeter dehors.

Les joues de Forthright s'empourprèrent.

— Vous... vous êtes le professeur Emerson ?

— L'un d'eux.

Emerson indiqua Walter, qui remit en place ses lunettes et toussa modestement. Il faut avouer qu'il évoquait davantage l'image traditionnelle du savant que mon mari, dont les yeux bleus perçants et le teint éclatant de santé, sans parler de sa musculature impressionnante, suggèrent davantage l'homme d'action que l'intellectuel.

— Oh... je vois. Je vous demande pardon... pour cette confusion... et pour mon intrusion inexcusable. Mais j'espère que vous me pardonnerez et que vous m'aideriez une fois que vous aurez entendu mon histoire. Le professeur Emerson que je cherche est l'égyptologue dont le courage et les prouesses physiques sont aussi célèbres que ses facultés intellectuelles.

— Euh, mmm..., fit Emerson. Il est devant vous. Et maintenant, si vous voulez bien quitter les bras de ma femme, que vous regardez avec une insistance qui aggrave votre désinvolture première...

Le jeune homme se redressa comme mû par un ressort,

balbutiant des excuses. Emerson l’aida à s’asseoir – plus exactement le poussa dans un fauteuil sans ménagement –, et d’une main à peine plus douce m’aida à me relever. Je me tournai et vis qu’Evelyn avait rassemblé les enfants et les faisait sortir de la pièce. Je lui adressai un hochement de tête reconnaissant et j’en fus récompensée par l’un de ses plus doux sourires.

Notre visiteur inattendu commença par une question :

— Est-il exact, Professeur, que vous projetez de voyager au Soudan cette année ?

— Où avez-vous entendu ça ? s’exclama Emerson.

M. Forthright sourit.

— Vos activités, Professeur, seront toujours un sujet d’intérêt, non seulement pour la communauté archéologique mais également pour le grand public. Or il se trouve que, d’une façon indirecte, je suis en rapport avec la première. Mon nom ne vous dit rien, mais je suis sûr que vous connaissez bien celui de mon grand-père, car c’est un mécène célèbre dans le monde de l’archéologie – le vicomte Blacktower.

— Sacrebleu ! beugla Emerson.

M. Forthright sursauta.

— Je... je vous demande pardon, Professeur ?

L’expression d’Emerson, écarlate de fureur, aurait intimidé n’importe qui, mais ses regards terribles n’étaient pas dirigés contre M. Forthright. Ils étaient dirigés contre moi.

— Je le savais, dit Emerson, amer. Ne serai-je donc jamais débarrassé d’eux ? Vous les attirez, Amelia. Je ne sais pas comment vous faites, mais ça devient une habitude pernicieuse. Encore un de ces aristocrates de malheur !

Walter ne put réprimer un gloussement, et j’avoue que j’éprouvai un certain amusement. Emerson donnait l’impression d’être un sans-culotte enragé, réclamant la guillotine pour les aristos exécrés.

M. Forthright jeta à Emerson un coup d’œil embarrassé.

— Je serai aussi bref que possible, commença-t-il.

— Parfait, dit Emerson.

— Euh..., mais je dois malheureusement vous brosser un petit historique afin que vous compreniez ma difficulté.

- Diable, fit Emerson.
- Mon... mon grand-père avait deux fils.
- Le diable l'emporte, fit Emerson.
- Euh... Mon père était le cadet. Son frère aîné, qui était bien sûr l'héritier, s'appelait Willoughby Forth.
- Willie Forth l'explorateur ? répéta Emerson, sur un ton totalement différent. Vous êtes son neveu ? Mais votre nom...
- Mon père avait épousé une demoiselle Wright, fille unique d'un négociant fortuné. À la demande de son beau-père, il ajouta le patronyme de Wright au sien propre. Comme la plupart des gens, entendant le nom composé, croyaient que c'était un nom unique, j'ai trouvé plus simple d'adopter cette version.
- Très obligeant de votre part, observa Emerson. Vous ne ressemblez pas à votre oncle, monsieur Forthright. Il faisait deux fois votre taille.
- Son nom me dit quelque chose, intervins-je. Est-ce lui qui a prouvé une fois pour toutes que le lac Victoria était la source du Nil Blanc ?
- Non. Il a cru dur comme fer que le Lualaba faisait partie du Nil jusqu'à ce que Stanley lui démontre qu'il avait tort, en descendant le Lualaba jusqu'au Congo, et de là jusqu'à l'Atlantique. (Le neveu de Willoughby Forth eut un sourire sardonique.) Ce fut, malheureusement, sa triste destinée. Il était toujours en retard de quelques mois ou manquait le but de quelques kilomètres. Sa grande ambition, ç'aurait été de devenir célèbre aux yeux de la postérité comme découvreur de... quelque chose. N'importe quoi ! Une ambition qui ne fut jamais réalisée.
- Une ambition qui lui a coûté la vie, commenta Emerson pensivement. Et celle de sa femme. Ils ont disparu au Soudan il y a dix ans.
- Il y a quatorze ans, pour être précis. (Forthright se crispa.) N'a-t-on pas entendu quelqu'un à la porte ?
- Je n'ai rien entendu. (Emerson l'examina attentivement.) Dois-je m'attendre ce soir à une autre visite inopinée ?
- Je le crains. Mais laissez-moi continuer, je vous en prie. Vous devez entendre mon histoire avant que...
- Je vous demanderai, monsieur Forthright, de me laisser

juge de ce qui doit ou ne doit pas être fait sous mon toit, rétorqua Emerson. Je n'apprécie guère les surprises. J'aime me préparer aux visites, tout particulièrement à celles des membres de l'aristocratie. Est-ce votre grand-père que vous attendez ?

— Oui. Je vous en prie, Professeur, permettez-moi de vous expliquer. L'oncle Willoughby a toujours été le fils préféré. Non seulement il partageait les intérêts archéologiques et géographiques de mon grand-père, mais il possédait aussi la force physique et l'audace qui manquaient à son jeune frère. Mon pauvre cher père ne fut jamais fort...

Je vis à l'expression d'Emerson qu'il était sur le point de dire quelque chose de grossier, aussi pris-je sur moi d'intervenir.

— Venez-en au fait, monsieur Forthright.

— Comment ? Oh... oui, veuillez m'excuser. Grand-père n'a jamais pu accepter la mort de son fils chéri. Or, il est forcément mort, Professeur ! Nous aurions eu des nouvelles, bien avant aujourd'hui...

— Mais vous n'avez pas non plus eu de nouvelles de sa mort, observa Emerson.

Forthright fit un geste impatient.

— Comment aurait-ce été possible ? Il n'y a pas de télégraphes dans la jungle ni dans les étendues désertiques. Juridiquement le décès de mon oncle et de sa malheureuse épouse aurait pu être déclaré voici bien longtemps. Mon grand-père s'est refusé à faire cette démarche. Mon père est mort l'année dernière...

— Ah, fit Emerson. Nous en arrivons au nœud de cette histoire, je présume. Tant que le décès de votre oncle n'est pas déclaré, vous n'êtes pas légalement l'héritier de votre grand-père.

Le jeune homme soutint sans broncher le regard cynique d'Emerson.

— Je serais hypocrite si je niais que ce soit l'une de mes préoccupations, Professeur. Mais, croyez-le si vous le voulez, ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus. Tôt ou tard, inéluctablement, j'hériterai du titre et de la fortune. Il n'y a, malheureusement, pas d'autre héritier. Mais mon grand-père...

Il s'interrompit, tournant brusquement la tête. Cette fois-ci

l'erreur n'était plus possible : l'altercation dans le vestibule était trop tonitruante pour ne pas s'entendre malgré la porte fermée. Les protestations de Gargery furent couvertes par un son aussi puissant et aigu que le barrissement d'un éléphant mâle. La porte s'ouvrit à la volée dans un fracas assourdissant. Apparut sur le seuil l'un des personnages les plus impressionnantes que j'aie jamais vus.

L'image mentale que je m'étais faite du vieux grand-père pathétique, écrasé de chagrin, vola en éclats devant la réalité. Lord Blacktower – car il ne pouvait s'agir que de lui – était un véritable colosse, doté d'épaules de pugiliste et d'une crinière de vilains cheveux d'un roux terne, striés de gris. Mais elle avait dû jadis briller comme le soleil couchant. Il paraissait bien trop jeune et vigoureux pour être le grand-père d'un homme d'une trentaine d'années.

Mais quand on regardait de près sa figure, parcourue de rides profondes, elle semblait une étendue de terre cuite par le soleil – carte où étaient inscrites passions violentes et habitudes malsaines.

La soudaineté de l'apparition et le rayonnement même de sa présence écrasante nous laissèrent sans voix quelques instants. Ses yeux, arborant une calme indifférence, parcoururent la pièce, et glissèrent sur tout le monde avant de se poser sur moi. Arrachant son chapeau, il s'inclina avec une grâce inattendue chez un homme aussi corpulent.

— Madame ! Je vous prie d'accepter mes excuses pour cette intrusion. Permettez-moi de me présenter. Franklin, vicomte Blacktower. Ai-je l'honneur de parler à madame Radcliffe Emerson ?

— Euh... oui, répondis-je.

— Madame Emerson ! (Son sourire ne l'embellissait pas, car ses yeux demeurèrent aussi froids et impassibles qu'une turquoise de Perse.) J'attends depuis longtemps le plaisir de faire votre connaissance.

Il avança d'un pas pesant et chaloupé, puis me tendit la main. Je lui donnai la mienne, m'attendant à une poignée de main meurtrière pour mes doigts. Mais il les porta à la bouche et y déposa longuement un baiser sonore et humide.

— Mmmm, oui, marmonna-t-il. Vos photographies ne vous rendent décidément pas justice, madame Emerson.

Je pensais vraiment qu'Emerson allait s'offusquer de ces manières, car les marmonnements et les baisers durèrent un certain temps. Cependant, il n'y eut aucune réaction de ce côté-là. Aussi retirai-je ma main avant d'inviter lord Blacktower à s'asseoir. Négligeant le fauteuil que je lui avais indiqué, il s'assit si lourdement sur le canapé à côté de moi que le sofa et moi-même en tremblâmes. Toujours pas de réaction de la part d'Emerson, ni de M. Forthright, qui était retombé dans le fauteuil d'où il avait bondi lorsque son grand-père était entré en coup de vent.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé, ou un verre de brandy, lord Blacktower ? m'enquis-je.

— Vous êtes la bienveillance même, chère madame, mais j'ai déjà abusé de votre amabilité. Permettez-moi seulement d'expliquer pourquoi je fais irruption chez vous de façon aussi cavalière, puis je me retirerai – avec mon petit-fils, dont la présence est la cause, sinon l'excuse, de mon impolitesse. (Il ne regarda pas M. Forthright, mais enchaîna presque sans marquer de pause.) J'avais l'intention de me mettre en rapport avec vous et votre distingué mari dans les règles. Mais apprenant par hasard, cet après-midi, que mon petit-fils avait pris la liberté de me devancer, j'ai été forcé d'agir promptement, madame Emerson... (Il se pencha vers moi et posa la main sur mon genou.) Madame Emerson ! Mon fils est vivant ! Trouvez-le. Ramenez-le-moi.

Sa main était aussi lourde qu'une pierre, aussi froide que la glace. Je regardai fixement les veines qui se tortillaient sous la peau comme de gros vers bleus, les touffes de poils gris-roux sur ses doigts. Et toujours aucune réaction de la part d'Emerson ! C'était incompréhensible !

Seule la sympathie maternelle pour un parent rendu fou par la perte d'un enfant cheri m'empêcha de rejeter sa main.

— Lord Blacktower, commençai-je.

— Je sais ce que vous allez dire. (Ses doigts se crispèrent.) Vous ne me croyez pas. Reginald vous a probablement dit que j'étais un vieillard sénile, s'accrochant à un espoir impossible.

Mais j'ai une preuve, madame Emerson... Un message de mon fils, qui contient des informations que lui seul peut connaître. Je l'ai reçu il y a quelques jours. Trouvez mon fils, et tout ce que vous me demanderez sera à vous. Je ne vous insulterai pas en vous offrant de l'argent...

— Ce serait une perte de temps, l'assurai-je froidement.

Il poursuivit comme si je n'avais pas parlé :

— ... et pourtant je considérerais comme un honneur de financer vos prochaines expéditions, sur quelque pied que vous le désiriez. Ou bien une chaire d'archéologie pour votre mari. Ou bien un titre de chevalier. Lady Emerson, hein ?

Son ton était devenu grossier, et ses propos devenaient de plus en plus familiers – pour ne pas parler de sa main. Toutefois, ce n'est pas l'insulte envers sa femme, mais l'insulte implicite envers lui-même qui amena enfin Emerson à prendre la parole.

— Vous perdez toujours votre temps, lord Blacktower. Je n'achète pas les honneurs et je ne laisse personne les acheter pour moi.

Le vieil homme partit d'un tonitruant éclat de rire.

— Je me demandais où il faudrait en venir pour vous faire réagir, Professeur. Tout le monde a son prix, voyez-vous. Cependant le vôtre... Oui, je vous rends cette justice : rien de ce que je vous offre ne saurait retenir votre attention. Mais j'ai là quelque chose qui vous intéressera à mon avis. Tenez... Regardez ceci.

Il glissa la main dans sa poche et en ressortit une enveloppe. J'arrangeai mes jupes. Il me semblait sentir encore l'empreinte de sa main froide me brûlant la peau.

Emerson prit l'enveloppe. Celle-ci n'était pas scellée. Avec la même délicatesse de toucher qu'il emploie pour manier de fragiles antiquités, il sortit de l'enveloppe un document long, étroit et plat. Il était de couleur crème et trop épais pour être du papier ordinaire, mais quelque chose était écrit dessus. Il m'était impossible de déchiffrer les mots.

Emerson l'examina en silence quelques instants. Puis il afficha une moue méprisante.

— C'est un faux pitoyable !

— Un faux ! C'est du papyrus, non ?

— C'est du papyrus, admit Emerson. De plus, il est suffisamment jauni et friable pour dater de l'Antiquité égyptienne. Mais l'écriture n'est ni ancienne ni égyptienne. Quelle est cette plaisanterie ?

Le vieil homme montra les dents, lesquelles avaient la même teinte que le papyrus.

— Lisez-le, Professeur. Lisez le message à haute voix.

Emerson haussa les épaules.

— Très bien. « Au vieux lion de la part du jeune lion, salutations. Ton fils et ta fille sont vivants, mais pas pour longtemps si de l'aide ne vient pas rapidement. Écoute la voix du sang, vieux lion, mais si cette voix n'est pas assez forte, cherche le trésor du passé là où je t'attends. » C'est d'une puérilité...

— Puéril, oui. Cela a commencé quand il était enfant, quand il s'est mis à lire des romans et des récits d'aventures. C'est devenu une sorte de code entre nous. Il n'écrivait à personne de cette manière-là. Et absolument personne d'autre n'était au courant. Ni ne savait qu'il m'appelait le « vieux lion ».

Il ressemblait à un lion en ce moment – un vieux lion fatigué aux bajoues affaissées et aux yeux enfoncés dans des orbites ridées.

— Il n'empêche que c'est un faux, répéta Emerson, tête. Plus ingénieux que je n'avais cru, mais un faux quand même.

— Pardonnez-moi, Emerson ; seulement, vous ne voyez pas l'essentiel, intervins-je, (Bien qu'Emerson tournât vers moi un regard indigné, je poursuivis :) Supposons que le message provienne bien de M. Willoughby Forth, et que ce dernier soit prisonnier, ou retenu d'une façon ou d'une autre, depuis toutes ces années. Supposons également qu'un couple audacieux – euh... c'est-à-dire qu'un audacieux aventurier – soit prêt à aller à sa rescousse. Où cet aventurier irait-il donc ? Un homme qui réclame de l'aide devrait au moins donner quelques indications.

— J'étais sur le point, assura mon mari, de faire la même remarque.

Le vieil homme sourit.

— Il y a autre chose dans l'enveloppe, Professeur. Sortez-le, je

vous prie.

La deuxième pièce était plus prosaïque que la première : une simple feuille de papier ordinaire, pliée plusieurs fois – mais l'effet qu'elle produisit sur Emerson fut remarquable. Il gardait les yeux rivés dessus d'un air aussi consterné que s'il se fût agi d'une menace de mort (genre de missive, ajouterais-je, dont il a une certaine habitude). Je me levai d'un bond et lui pris le papier des mains. Les années et la poussière l'avaient rendu gris et il était déchiré ici et là à force d'avoir été tripoté. Il était écrit en anglais. Je connaissais l'écriture aussi bien que la mienne.

— On dirait une page d'un de vos carnets, Emerson, m'exclamai-je. Comment diantre ceci est-il parvenu entre vos mains, lord Blacktower ?

— L'enveloppe et son contenu ont été déposés sur le seuil de ma maison de Berkeley Square. Mon maître d'hôtel a reconnu qu'il avait failli la jeter à la poubelle. Heureusement il s'en est abstenu.

— Ceci n'est pas venu par la poste, marmotta Emerson en examinant l'enveloppe. L'enveloppe a dû être déposée par quelqu'un. Par qui ? Pourquoi le messager ne s'est-il pas fait connaître et n'a-t-il pas réclamé son dû ?

— Je n'en sais rien et je m'en moque, dit le vieil homme avec irritation. L'écriture sur l'enveloppe est celle de mon fils. De même que celle sur le papyrus. Quelle preuve supplémentaire vous faut-il ?

— N'importe qui, pour peu qu'il ait connu votre fils ou ait reçu une lettre de lui, pouvait imiter son écriture, dis-je doucement mais fermement. À mon avis, la page provenant du carnet de mon mari est un indice beaucoup plus intrigant. Toutefois je ne comprends pas le rapport que cela peut avoir avec la disparition de M. Forth.

— Retournez-la, dit lord Blacktower. J'obtempérai. À première vue les lignes décolorées ressemblaient à des gribouillis faits au hasard, comme ceux d'un petit enfant. De la gorge de lord Blacktower sortit un horrible raclement. Je présumai qu'il s'agissait d'un éclat de rire.

— Commencez-vous à vous rappeler. Professeur ? Est-ce vous qui avez dessiné cette carte, ou bien mon fils ?

— Carte ? répétaï-je en étudiant le gribouillis de plus près.

— Je me souviens des circonstances, énonça lentement Emerson. Et dans le cas présent — si je tiens compte de l'affliction d'un père endeuillé —, je veux bien faire une exception à la règle que je me suis fixée, à savoir refuser de répondre aux questions impertinentes posées par des inconnus.

Je lâchai une petite exclamation désapprobatrice, car le ton d'Emerson — surtout lorsqu'il avait fait allusion à l'affliction d'un père endeuillé — rendait ses propos encore plus grossiers que les mots mêmes. Blacktower se borna à sourire.

— Ce n'est pas une carte, reprit Emerson. C'est le fruit de l'imagination..., de la pure fiction ! Cela ne peut avoir le moindre rapport avec le sort de votre fils. Quelqu'un est en train de vous jouer un tour cruel, lord Blacktower, ou bien a l'intention de commettre un forfait.

— C'est très exactement ce que j'ai dit à mon grand-père, s'écria M. Forthright.

— Ne sois pas idiot, grogna Blacktower. Il est impossible que je sois dupé par un imposteur...

— N'en soyez pas si sûr, coupa Emerson. J'ai vu Slatin Pacha en 95, après onze ans de privations et de tortures entre les mains du calife. Je ne l'ai pas reconnu. Sa propre mère ne l'aurait pas reconnu. Toutefois, je ne pensais pas à ce genre de forfait. Combien étiez-vous prêt à m'offrir pour entreprendre une expédition avec tout l'équipement nécessaire ?

— Mais vous avez refusé de vous laisser acheter, Professeur.

— J'ai refusé, point, dit Emerson. Oh, au diable cette histoire ! Il est inutile que je vous offre mes conseils, parce que vous ne les suivriez pas. Comme vous le dira ma famille, lord Blacktower, je suis le plus patient des hommes. Mais ma patience a ses limites. Je vous souhaite le bonsoir.

Le vieil homme se mit péniblement debout.

— Moi aussi je suis un homme patient, Professeur. Cela fait quatorze ans que j'attends mon fils. Il est vivant, je le sais, et un jour vous reconnaîtrez que j'avais raison et que vous, monsieur, aviez tort. Bonsoir, messieurs. Bonsoir, madame. Ne vous donnez pas la peine de sonner le domestique, je sortirai tout seul. Venez, Reginald.

Il gagna la porte et la referma doucement derrière lui.

— Au revoir, monsieur Forthright, dit Emerson.

— Permettez-moi d'ajouter un dernier mot, Professeur...

— Soyez bref, lança Emerson l'œil étincelant.

— Il s'agit peut-être d'une sombre machination comme vous l'avez affirmé. Mais il y a une autre éventualité. Mon grand-père a des ennemis...

— Non ! Vous m'étonnez ! s'écria Emerson.

— Si nous n'avons plus d'autres nouvelles – et si mon grand-père ne peut trouver quelqu'un de compétent pour mener à bien une telle expédition –, il partira lui-même. Vous paraissez sceptique, mais je vous assure que je le connais bien. Il est convaincu de l'authenticité de ce message. Croyant que...

— Vous aviez dit un mot, et je vous ai laissé en prononcer soixante ou soixante-dix.

— Avant que mon grand-père ne risque sa vie dans une telle entreprise, moi j'irai, déclara tranquillement Forthright. En effet, si je croyais qu'il y eût la moindre chance...

— Sapristi ! cria Emerson. Faudra-t-il que je vous expulse à bras-le-corps ?

— Non. (Le jeune homme recula vers la porte, suivi d'Emerson.) Mais si vous changez d'avis, Professeur, j'insiste pour vous accompagner.

— Beau discours, en vérité, déclara Emerson, versant du whisky dans son verre avec une telle brusquerie que la table en fut éclaboussée. Comment ose-t-il suggérer que je puisse changer d'avis ! Je ne change jamais d'avis.

— Je me demande s'il ne possède pas plus de finesse psychologique que tu ne le penses, dit Walter. Moi aussi j'ai décelé un je-ne-sais-quoi dans ton attitude... Tu n'as pas été tout à fait franc avec nous, Radcliffe.

Emerson tiqua. (Était-ce le fait d'entendre son prénom mal aimé ou l'accusation voilée ? Je ne saurais dire.) Il garda le silence.

Je gagnai la fenêtre et écartai le rideau. La pluie avait cessé. La pelouse était nimbée de brume, et les lanternes des voitures luisaient dans l'obscurité. Elles furent éclipsées à l'instant où une masse informe se dressa entre elles et moi. C'était lord

Blacktower qui montait dans sa voiture. Enveloppée de sa pèlerine et de brouillard, sa silhouette était à peine humaine. J'eus la déplaisante impression de ne pas voir un homme ni même une bête, mais quelque force élémentaire des ténèbres.

Entendant la porte s'ouvrir, je me retournai et vis Evelyn.

— La cuisinière menace de quitter votre service si le dîner n'est pas servi instantanément, annonça-t-elle en souriant. Et Rose est à la recherche de Ramsès. Il n'est pas monté avec les autres. Est-il... Ah, te voici, mon garçon.

Il apparut effectivement, surgissant de derrière le sofa comme un génie d'une bouteille – ou comme un indiscret pris en flagrant délit sort de sa cachette. L'irritation remplaça mon mauvais pressentiment et, tandis que mon fils se précipitait docilement vers sa tante, je lui lançai sèchement :

— Ramsès, qu'est-ce que tu tiens à la main ?

Ramsès s'arrêta. Il ne ressemblait en rien à un petit saint, car la mèche bouclée qui lui couronnait la tête était noire comme jais et son visage, malgré ses traits avenants, était aussi bistré que celui d'un Égyptien.

— Ce que je tiens, Maman ? Oh... (D'un air innocent et surpris, il jeta un coup d'œil au papier qu'il tenait.) Apparemment c'est la feuille qui provient du carnet de Papa. Je l'ai ramassée par terre.

Je n'en doutai pas un instant. Ramsès préférait dire la vérité chaque fois que c'était possible. Comme j'avais posé le papier sur la table, il avait dû le faire glisser par terre avant de le ramasser.

Une fois qu'il m'eut rendu le papier et qu'il nous eut longuement souhaité bonne nuit, nous nous dirigeâmes vers la salle à manger.

J'avais renoncé depuis longtemps à empêcher Emerson de discuter d'affaires familiales devant les domestiques. En fait j'en étais arrivée à partager son point de vue – à savoir que c'est une habitude décidément stupide et absurde –, car les domestiques savent toujours ce qui se passe de toute façon, et leurs conseils sont souvent utiles, vu que dans l'ensemble ils ont plus de bon sens que leurs soi-disant supérieurs. Je m'attendais donc qu'il parlât des événements extraordinaires qui venaient d'avoir lieu.

Gargery, notre maître d'hôtel, partageait manifestement cet espoir. Bien qu'il supervisât le service avec son efficacité habituelle, il avait le visage rayonnant et l'œil allumé. Il prenait toujours plaisir à participer à nos petites aventures, et le singulier comportement de nos visiteurs permettait assurément de supputer qu'une nouvelle aventure se préparait.

Imaginez donc ma surprise quand, après avoir apaisé ses tiraillements d'estomac en finissant son potage jusqu'à la dernière cuillerée, Emerson se tamponna les lèvres à l'aide de sa serviette et observa :

- Le temps n'est guère clément pour la saison.
- Mais ce n'est pas rare, commenta Walter innocemment.
- J'espère que la pluie va cesser. Sinon vous allez être mouillés pour rentrer.
- En effet, confirma Walter.

Je m'éclaircis la gorge. Emerson se hâta de reprendre :

— Et que nous avez-vous fait ce soir, Peabody ? Ah... Une selle d'agneau rôtie. Et de la gelée à la menthe ! J'aime tout particulièrement la gelée à la menthe. Excellent choix.

— C'est à Mme Bates que vous devez la selle d'agneau, corrigeai-je tandis que Gargery, faisant ostensiblement la moue, commençait à disposer les assiettes. Vous savez bien que je la laisse décider du menu, Emerson. Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Surtout en ce moment, avec toutes ces fournitures supplémentaires à commander...

- Bien sûr, bien sûr, concéda Emerson.
- De la gelée à la menthe, Monsieur ? s'enquit Gargery, d'une voix propre à figer cette substance tremblotante en un bloc compact. (Sans attendre de réponse, il en gratifia Emerson d'environ une demi-cuillerée.)

Comme son frère, Walter a tendance à négliger les conventions, non pas tellement parce qu'il partage les théories sociales radicales d'Emerson, que parce qu'il oublie tout le reste quand l'enthousiasme professionnel le gagne.

— Dis donc, Radcliffe, s'exclama-t-il. Ce bout de papyrus était fascinant. Si un scribe égyptien de jadis avait su écrire l'anglais, le résultat aurait précisément ressemblé à ce message. Je regrette de ne pas avoir pu l'examiner de plus près.

— Vous pourrez le faire après le dîner, lui dis-je. Par une étrange coïncidence, et dans la hâte de son départ, lord Blacktower a oublié de l'emporter. Mais était-ce vraiment une coïncidence ?

— Vous savez comme moi qu'il l'a fait exprès, lança Emerson avec hargne. Pas devant les domestiques<sup>2</sup>, Peabody, comme vous me le dites toujours.

— Bah, répondis-je plaisamment, Ramsès a probablement tout raconté à Rose à l'heure qu'il est. Je vous connais bien, mon cher Emerson. Je lis à livre ouvert sur votre visage. Ce gribouillis prétendument dénué de sens sur cette feuille de carnet vous évoque quelque chose. Je le sais. Lord Blacktower l'a compris. Allez-vous nous mettre dans la confidence, ou nous forcer à employer des moyens détournés pour découvrir la vérité ?

Emerson nous regarda d'un air furibond – moi, Walter, Evelyn, et Gargery, qui montait la garde devant la gelée à la menthe, affichant une expression de dignité offensée, nez en l'air. Puis le nuage se dissipa et il partit d'un grand éclat de rire.

— Vous êtes incorrigible, ma chère Peabody. Je ne chercherai pas à savoir à quelles méthodes détournées vous pensiez... En réalité, je ne vois pas pourquoi je ne vous révélerais pas le peu que je sais de cette affaire. Et maintenant, Gargery, puis-je avoir encore de la gelée à la menthe ?

Une fois que cette douceur eut été servie, Emerson poursuivit :

— C'était la vérité quand j'ai dit à Blacktower que ce bout de papier ne pouvait pas avoir de rapport avec le sort de Forth. Pourtant cela m'a fait un drôle d'effet de le revoir après toutes ces années. C'était un peu la voix caverneuse d'un mort résonnant dans son tombeau...

— Si vous n'appellez pas ça « se laisser emporter par une imagination débordante »... ! observai-je d'un ton badin. Continuez, Emerson, je vous en prie.

— D'abord, déclara Emerson, nous devons mettre Evelyn au courant de ce qui s'est passé après son départ du salon avec les

---

<sup>2</sup> En français dans le texte. (N.d.T.)

enfants.

Il s'exécuta, prenant son temps bien inutilement. Gargery trouva cependant le récit fort intéressant.

— Une carte, dites-vous, Monsieur ? demanda-t-il en resservant à Emerson de la gelée à la menthe.

— Enlevez-moi cette saleté, lança Emerson en regardant la flaqué verte d'un air de dégoût. Oui, c'était une carte. En quelque sorte.

— De la route menant aux mines de diamants du roi Salomon, je suppose, intervint Walter en souriant. Ou bien aux mines d'émeraude de Cléopâtre. Ou encore aux mines d'or du pays de Koush.

— C'était le fruit d'une imagination presque aussi débridée, Walter. Ça me revient à présent... Cette étrange rencontre, la dernière fois que j'ai vu Willie Forth. (Il marqua une pause, laissant à Gargery le temps de débarrasser et de servir le plat suivant.)

« C'était l'automne de 1883 – un an avant que je ne fasse votre connaissance, ma chère Peabody. Walter n'était pas avec moi cette année-là. Désœuvré donc, je me trouvai un soir au Caire, et je décidai d'aller dans un café. Forth était là. Lorsqu'il m'a vu, il s'est levé d'un bond et m'a appelé. C'était un colosse avec des cheveux noirs tout raides qui donnaient toujours l'impression de n'avoir pas vu de ciseaux ni de brosse depuis des semaines. Ma foi, nous avons bu un verre ou deux, et il a exigé que je boive à la santé de sa femme, car il venait de se marier. Je l'ai chiné un peu à propos de cette nouvelle inattendue. C'était un célibataire endurci d'environ quarante-deux ans et il avait toujours soutenu qu'aucune femme ne lui passerait de fil à la patte. Il s'est contenté de sourire timidement, puis il s'est extasié sur sa beauté, son innocence, son charme, comme un potache amoureux.

« Puis on en est venus à parler de ses projets pour l'hiver. Au début il a été réticent, mais j'ai compris qu'il y avait quelque chose, outre la félicité conjugale, qui avait enflammé son imagination. Et au bout d'un autre verre de l'amitié, il a reconnu que sa destination ultime n'était pas Assouan, comme il me l'avait dit au début, mais quelque part plus au sud.

« « Je crois savoir que vous avez fait des fouilles à Napata », a-t-il lâché l'air de rien.

« J'ai été incapable de dissimuler ma surprise et ma désapprobation. Les nouvelles du Soudan étaient extrêmement inquiétantes, et Forth m'avait dit qu'il projetait d'emmener sa femme avec lui. Il a balayé mes objections. « Les plus gros ennuis sont à Kordofan, à des centaines de kilomètres de l'endroit où je veux aller. Et le général Hicks se dirige là-bas en ce moment. Il mettra au pas ces gars-là avant que nous n'arrivions à Ouadi-Halfa. »

Se tournant vers le maître d'hôtel, Emerson expliqua :

— Ouadi-Halfa est à la hauteur de la Seconde Cataracte, Gargery, à plusieurs centaines de kilomètres au sud d'Assouan.

— Oui, Monsieur. Merci, Monsieur. Et l'autre endroit ? Nabada ?

— Mmm, eh bien, reprit Emerson. C'est l'objet d'une polémique. Les habitants du pays de Koush, les Nubiens, avaient deux capitales. Méroé, la seconde des deux, la plus tardive, était près de la Sixième Cataracte, juste au nord de Khartoum. Ses ruines ont été explorées et identifiées. Nous savons en gros où se situait Napata, la première capitale, grâce aux cimetières pyramides de la région, mais son emplacement exact est incertain.

« Ma foi, nous savons tous ce qui est arrivé à Hicks. (Son armée fut écrasée par le Mahdi, Gargery, contrairement à ce que tout le monde avait pronostiqué, sauf moi.) La nouvelle de ce désastre n'a atteint Le Caire qu'après le départ de Forth. Ce soir-là j'ai pu seulement lui dire que j'avais visité un site qui était à mon avis Napata et que – pour dire les choses avec ménagement – ce n'était pas le lieu que j'aurais choisi pour une lune de miel. « Vous n'avez quand même pas l'intention d'emmener votre épouse dans un endroit primitif aussi dangereux, infesté par les fièvres ? » lui ai-je lancé.

« Forth en était à son quatrième ou cinquième verre de l'amitié. Il m'a gratifié d'un sourire d'ivrogne. « Plus loin que ça, Emerson. Bien plus loin.

— Méroé ? C'est encore plus reculé et dangereux que Djebel Barkal. Vous êtes fou, Forth.

— Et vous êtes encore loin du compte, Emerson. »

« Forth s'est penché en avant, posant les deux coudes sur la table dégoûtante, et a fixé sur moi des yeux brûlants. J'avais l'impression d'être l'Invité à la Noce<sup>3</sup> et à vrai dire, lorsqu'il a poursuivi, je n'aurais pas été surpris de voir l'albatros pendu autour de son cou. « Qu'est-il arrivé aux membres de la famille royale et de la noblesse de Méroé après la chute de la ville ? Où sont-ils allés ? Vous connaissez les légendes arabes parlant des fils de Koush qui sont partis vers le soleil couchant – vers l'ouest, à travers le désert, en direction d'une cité secrète...

— Des histoires, des légendes, des affabulations ! me suis-je exclamé. Elles n'ont pas plus de fondement que les légendes prétendant qu'Arthur aurait été emmené dans l'Île d'Avalon par les trois reines, ou celles évoquant Charlemagne endormi en compagnie de ses chevaliers au pied de la montagne...

— Ou que les légendes homériques de Troie, a coupé Forth.

« J'ai juré, pestant contre lui – et contre Heinrich Schliemann, dont les découvertes avaient encouragé des fous comme mon ami. Forth écoutait, souriant béatement tel un singe. Il a ensuite fouillé dans les poches de son manteau. Pour prendre sa pipe, me suis-je dit. Au lieu de quoi il a sorti une petite boîte, me l'a tendue et m'a invité, d'un ample geste, à en soulever le couvercle. Je me suis exécuté et alors ... Peabody, vous souvenez-vous de la Collection Ferlini au Musée de Berlin ? »

Prise au dépourvu par la question, je secouai d'abord la tête, puis m'écriai :

— Les bijoux rapportés de Méroé par Ferlini il y a une cinquantaine d'années ?

— Exactement.

Emerson tira un crayon de sa poche et se mit à dessiner sur la nappe. Gargery, qui connaissait bien cette manie d'Emerson (ainsi que la réaction qu'elle produisait chez moi), plaça avec dextérité une feuille de papier sous le crayon. Emerson acheva son croquis et tendit le papier à Gargery, qui, après l'avoir

---

<sup>3</sup> Allusion au poème *La Ballade du vieux marin* de Samuel Taylor Coleridge.

examiné attentivement, lui fit faire le tour de la table en le présentant comme un plat de légumes.

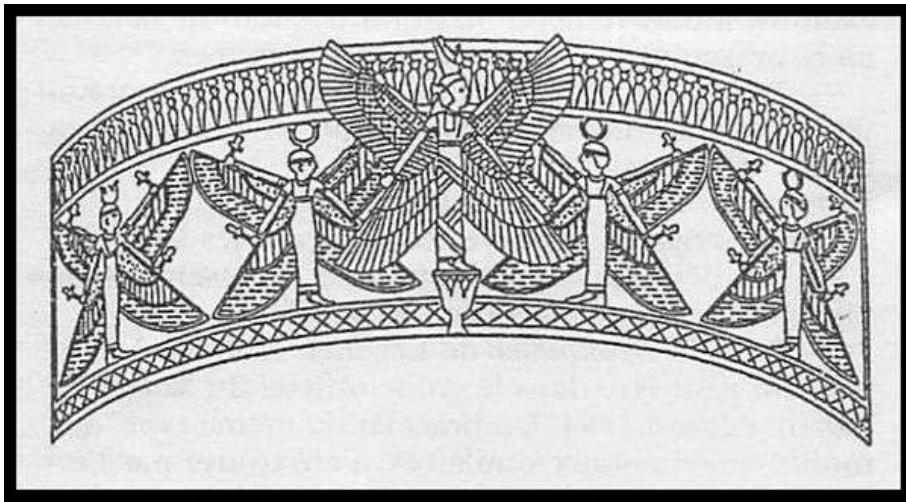
— J'ai vu dans la boîte un bracelet en or, poursuivit Emerson. Les motifs, composés d'uræus, en forme de diamants et de fleurs de lotus, étaient incrustés d'émail rouge et bleu.

Walter regarda le papier en fronçant les sourcils.

— J'ai déjà vu une lithographie représentant un bijou qui ressemblait à ceci, Radcliffe.

— Dans le *Denkmäler* de Lepsius, répliqua Emerson. Ou peut-être dans le guide officiel du Musée de Berlin, édition 1894. Un bracelet du même type, aux motifs ornementaux similaires, a été trouvé par Ferlini à Méroé. J'ai tout de suite décelé la ressemblance, et ma première réaction a été de penser que le bracelet de Forth devait également provenir de Méroé. Les autochtones pillaient les pyramides depuis le passage de Ferlini, espérant découvrir un autre trésor. Pourtant ce sacré machin était dans un état quasi parfait – quelques éraflures ici et là, quelques bosselures –, et l'émail était si frais qu'on aurait cru qu'il datait d'hier. C'était forcément un faux d'époque contemporaine... Mais quel faussaire avait pu utiliser de l'or d'une pureté telle qu'on pouvait le plier avec les doigts ?

« Je lui ai demandé où il avait trouvé ça, et il s'est mis à me raconter une histoire à dormir debout. Cet objet lui avait été offert par un indigène en haillons qui lui aurait proposé de le conduire jusqu'à la source de trésors semblables. Une source dans les déserts de l'Ouest, dans une oasis secrète, où il y avait d'énormes édifices semblables aux temples de Louxor et où vivait une étrange race de magiciens qui portaient des ornements en or et se livraient à des sacrifices sanguinaires au nom de dieux démoniaques... (Emerson secoua la tête.) Vous imaginez comme j'ai ri de cette histoire absurde, et le comble fut atteint quand il m'a dit que le malheureux indigène était mort d'une fièvre quelques jours plus tard.



« Mes arguments sont restés sans effet sur Forth. Il buvait sec et, lorsque j'ai renoncé à le détourner de son projet insensé, je me suis aperçu que je ne pouvais l'abandonner là. À une heure aussi tardive, dans ce quartier, il aurait été dévalisé et battu. Je lui ai donc proposé de le raccompagner jusqu'à son hôtel. Il a accepté, disant qu'il tenait à me présenter sa femme.

« Elle n'était pas encore couchée, mais elle ne s'attendait pas qu'il revienne avec un inconnu. Elle était enveloppée d'une tenue blanche vaporeuse, ornée de dentelles et de volants ondulants. Cela faisait sans doute partie de ses atours nuptiaux. Cette créature exquise ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle avait de grands yeux bleus embués, des cheveux ressemblant à de l'or filé, une peau blanche comme l'ivoire. Et c'était la froideur même. Une vierge de glace, sans plus de chaleur humaine qu'une statue. Ils formaient un bizarre contraste, Forth avec sa figure rayonnante et rubiconde, sa crinière de cheveux noirs, et sa femme tout en blanc, d'une pâleur d'argent... La Belle et la Bête en chair et en os. J'imaginais cette peau de lys brûlée et fouettée par les vents de sable, ses cheveux resplendissants asséchés par le soleil... Et, par le Ciel, Peabody, je n'ai éprouvé que le regret qu'on éprouve en voyant une œuvre d'art défigurée : pas la moindre pitié humaine. Elle l'aurait du reste rejetée et elle ne devait pas en ressentir. Non, c'est pour Willie Forth que j'éprouvais de la pitié. L'idée de prendre une statue pareille dans ses bras, dans son... Euh, mmmm. Vous me comprenez, Peabody. »

Je me sentis rougir.

— Oui, Emerson, je comprends. Et pourtant on ne peut s'empêcher de la plaindre. Elle ne pouvait se douter de ce qui l'attendait.

— J'ai essayé de le lui expliquer. Forth ronflait, affalé sur le lit, agrippant des deux mains la boîte qui contenait le bracelet. J'ai parlé à sa femme comme un frère, Peabody. Je lui ai dit qu'elle était folle de partir, et qu'il était encore plus fou de l'emmener. C'était comme si je m'étais adressé à une statue chryséléphantine. Elle a fini par me faire comprendre que ma présence l'importunait. Je l'ai donc quittée, et j'ai le regret de préciser que j'ai claqué la porte derrière moi. Ce fut la dernière fois que je les ai vus tous deux.

— Mais la carte, Emerson dis-je. Quand l'avez-vous...

— Oh. (Emerson toussa.) Ça. Ma foi, fichtre, Peabody, j'avais moi-même bu quelques verres de l'amitié, et je venais de lire certains auteurs arabes du Moyen Age...

— *Le Livre des perles cachées* ?

Emerson eut un sourire penaude.

— Que le diable vous emporte, Peabody, vous me devancez toujours. C'est à cause de votre imagination débordante. Mais il y a souvent un germe de vérité dans la plus fantaisiste des légendes. Je suis tout à fait prêt à croire qu'il existe des oasis inconnues dans le désert de l'Ouest, bien au sud des oasis connues d'Égypte. Wilkinson en mentionne trois dans son livre publié en 1835. Il en avait entendu parler par les Arabes. Les habitants de Dakhla – l'une des oasis connues en Égypte méridionale – font des récits sur des inconnus, de grands hommes noirs venus du Sud. Et El Bekri, qui écrivait au XI<sup>e</sup> siècle, décrit une géante qui avait été capturée à Dakhla. Elle ne parlait aucune langue connue. Et lorsqu'elle fut relâchée, elle courut plus vite que ses ravisseurs, les empêchant ainsi de la suivre jusqu'à l'endroit où elle habitait.

— Fascinant, souffla Evelyn. Mais Le Livre des perles cachées ?

— Ah, là nous entrons dans le domaine de la pure légende, répondit Emerson en lui souriant affectueusement. C'est une œuvre magique, écrite au XV<sup>e</sup> siècle, contenant des histoires de

trésors enfouis. L'un d'eux se trouve dans la cité blanche de Zerzura, où le roi et la reine sont endormis sur leurs trônes. La clef de la ville est dans le bec d'un oiseau sculpté sur la grande porte. Mais on doit veiller à ne pas réveiller le roi et la reine si l'on veut le trésor.

— Ce n'est qu'un conte de fées, fit remarquer Walter, critique.

— Bien entendu. Mais Zerzura est mentionnée dans d'autres sources. Le nom vient sans doute de l'arabe zarzar, qui veut dire moineau. Zerzura, c'est « l'endroit des petits oiseaux ». Et il y a d'autres histoires, d'autres indices...

Le visage d'Emerson prit cette expression pensive et rêveuse que peu de ceux qui le connaissent ont le privilège de voir. Il aime qu'on le prenne pour un homme exclusivement rationnel, qui se moque des chimères oiseuses, mais en réalité le cher homme est aussi sensible et sentimental que les femmes sont réputées l'être (bien que, d'après mon expérience, les femmes soient beaucoup plus pratiques que les hommes).

— Vous pensez à Harkhouf ? questionna Walter. Il est vrai que ce mystère n'a jamais été résolu, du moins, pas à mon entière satisfaction. Où allait-il, lors de ses expéditions, pour se procurer les trésors qu'il rapportait en Égypte ? De l'or, de l'ivoire, et le nain dansant qui enchantait tant le roi-enfant qu'il servait... Et puis il y a les voyages de la reine Hatshepsout au Pount...

— Le Pount n'a rien à voir là-dedans, trancha Emerson. Le Pount doit se trouver quelque part sur la côte de la mer Rouge, à l'est du Nil. Quant à Harkhouf, ça remonte à plus de quatre mille ans. Il a peut-être suivi le Darb el Arba'in... Voilà, vous voyez à quel point de telles spéculations peuvent être fascinantes ? Nous avons spéculé, nous avons bu moult verres de l'amitié, et nous avons élucubré à partir d'un bout de papier. Si Forth a été assez idiot pour se fier à cette prétendue carte, il méritait la mort désagréable dont il a sûrement été victime. Restons-en là. Peabody, pourquoi êtes-vous toujours assise ici ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas levée pour faire comprendre que les dames souhaitaient se retirer ?

La question était destinée à me provoquer. Emerson savait très bien que la coutume à laquelle il faisait allusion n'était pas

observée sous notre toit.

— Nous allons tous nous retirer, annonçai-je. Walter se hâta d'ouvrir la porte.

— Mais c'est une étrange coïncidence, dit-il innocemment. Le soulèvement des Derviches venait de débuter quand M. Forth a disparu. Maintenant il est apparemment quasi terminé, et le message arrive...

— Walter, ne sois pas si naïf. Si une supercherie se prépare, il ne s'agit pas là d'une coïncidence. Il se peut que la nouvelle de la fuite de Slatin Pacha après toutes ces années de captivité ait donné des idées à quelque cerveau criminel...

Il s'interrompit, s'étranglant. Le sang empourpra ses joues.

Je savais à quoi il pensait. Je sais toujours à quoi il pense, car nous sommes unis par un solide lien spirituel. L'ombre ténébreuse du Maître Criminel, notre vieil adversaire, nous hantait toujours — moi, en particulier, vu que j'avais (à mon grand étonnement, car je suis une femme modeste) fait naître une intense passion chez cet individu au cerveau pervers mais brillant.

— Non, Emerson, m'écriai-je. C'est impossible. Rappelez-vous ce qu'il a promis : que jamais plus il ne...

— La promesse d'un serpent de cet acabit est sans valeur, Peabody. C'est tout à fait le genre de machination...

— Rappelez-vous alors ce que vous avez promis, Emerson : que jamais plus vous ne...

— Oh, malédiction, marmotta Emerson.

Bien qu'elle ignorât (du moins je l'espérais) ce dont nous parlions, Evelyn changea de sujet avec tact.

— Expliquez-moi, cher beau-frère, ce que vous souhaitez accomplir à Méroé, et pourquoi vous ne pouvez pas travailler en Égypte comme vous l'avez toujours fait. Je suis terrifiée à l'idée des risques que vous et Amelia allez courir.

Emerson répondit, bien qu'il ne cessât de tirer sur son col comme s'il eût étouffé :

— L'ancien pays de Koush est une civilisation pratiquement inconnue, Evelyn. Le seul savant qualifié qui ait visité le site, c'est Lepsius, et il n'a pu que recenser ce qui se trouvait là-bas en 1844. C'est la tâche la plus lourde qui nous attend —

répertorier avec précision les monuments et les inscriptions, avant que le temps et les chasseurs de trésors ne les détruisent définitivement.

— Surtout les inscriptions, intervint Walter avec enthousiasme. L'écriture est dérivée des hiéroglyphes égyptiens, mais la langue n'a jamais été traduite. Quand je pense à quelle rapidité les traces disparaissent à jamais, je suis tenté de venir avec vous. Toi et Amelia, vous ne pouvez pas...

En entendant cela Evelyn poussa un cri d'alarme et agrippa le bras de Walter comme s'il eût été sur le point de partir incontinent pour l'Afrique. Emerson la rassura avec son tact habituel :

— Walter est devenu une loque, Evelyn. Il ne tiendrait pas une journée en Nubie. Il faut te mettre sérieusement à la culture physique, voilà ce qu'il faut faire, Walter. Si tu t'entraînes bien cet hiver, je te permettrai peut-être de nous accompagner la saison prochaine.

L'heure suivante se passa ainsi en propos tout aussi agréables et animés. Les deux hommes avaient demandé la permission de fumer leur pipe, permission qui leur fut, bien sûr, accordée. Evelyn est trop bienveillante pour refuser quoi que ce soit à quelqu'un qu'elle aime, et il ne me viendrait jamais à l'idée d'empêcher Emerson de faire quelque chose qu'il aime dans son propre salon. (Toutefois, j'ai été parfois forcée de lui demander de surseoir à certaine activité avant que le degré d'intimité nécessaire ne fût atteint.)

Je me dirigeai enfin vers la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air frais. Les nuages s'étaient dissipés et la pelouse était doucement éclairée par les rayons argentés de la lune. Tandis que j'admirais la beauté de la nuit (car j'aime tout particulièrement la nature), un claquement sec perça le silence enchanté. Il fut aussitôt suivi de deux autres claquements semblables en rafale.

Je me retournai. Mes regards croisèrent ceux d'Emerson.

— Des braconniers, fit Walter paresseusement. Heureusement que le petit Ramsès est endormi. Il serait sorti...

Emerson, se déplaçant avec la rapidité d'une panthère, était déjà sorti. Je le suivis, juste après avoir donné une brève

explication.

— Pas des braconniers, Walter. C'étaient des coups de pistolet. Restez ici avec Evelyn.

J'arrimai mes volants pourpres et m'élançai à la suite de mon mari, il n'était pas allé loin. Je le trouvai sur la pelouse devant la maison, scrutant l'obscurité.

— Je ne vois rien d'anormal, me dit-il. De quelle direction venaient les bruits ?

Nous fûmes incapables de nous mettre d'accord sur ce point. Après une discussion assez vive — au cours de laquelle Emerson refusa catégoriquement que nous nous séparions afin de fouiller plus rapidement une zone plus étendue —, nous partîmes dans la direction que j'avais indiquée, vers la roseraie et le petit terrain en friche au-delà. Nous eûmes beau inspecter soigneusement le secteur, nous ne trouvâmes rien de particulier, et j'étais sur le point d'accepter ce que proposait Emerson, à savoir attendre le lendemain matin pour poursuivre nos recherches, lorsque le bruit d'un véhicule sur roues se fit entendre.

— Par là, m'écriai-je en tendant le doigt.

— Ce n'est qu'une charrette de fermier qui se rend au marché, dit Emerson.

— À cette heure-ci ?

Je m'élançai vers la ceinture d'arbres qui borne notre propriété au nord. L'herbe était si mouillée que je ne pus courir à mon allure habituelle avec mes fragiles escarpins, et Emerson me devança rapidement, négligeant de m'attendre malgré mes objurgations. Je le rejoignis après le portail du mur de brique — lequel donne accès à notre propriété sur le côté. Sans bouger, il regardait fixement quelque chose par terre.

Il se retourna et tendit le bras pour m'empêcher d'avancer.

— Arrêtez-vous, Peabody. C'est l'une de mes robes préférées. Je ne tiens pas à ce que vous l'abîmiez.

— Qu'est-ce que..., commençai-je.

Mais je n'eus pas besoin d'achever la question. Nous étions en bordure de la ceinture d'arbres. Une étroite sente empruntée par les charrettes et les véhicules des fermiers longeait le mur. Sur la terre battue la flaqué était noire comme de l'encre sous le

clair de lune, qui en faisait miroiter la surface de ses rayons argentés. Mais ce n'était pas de l'encre. Une fois le jour levé, la flaque serait d'une couleur toute différente. Elle serait de la teinte de ma robe.

## CHAPITRE TROIS

« *Il a promis à toutes les dames de nombreux fils.* »

Avec l'absence manifeste d'intelligence qui caractérise la profession, les policiers locaux refusèrent de croire qu'un meurtre avait été commis. Ils tombèrent d'accord avec moi pour dire qu'aucune créature vivante n'aurait pu survivre à une perte aussi abondante du fluide vital. Raison de plus, à leur sens, pour supposer que le délit avait été perpétré à l'encontre d'un animal, et n'était donc pas un crime, en tout cas pas un meurtre. Lorsque je fis observer que les braconniers utilisent rarement des armes de poing, ils se contentèrent de sourire poliment et de secouer la tête – non pour admettre ce fait évident, mais à l'idée qu'une simple femme sache faire la distinction entre les différentes détonations –, et ils me demandèrent, encore plus poliment, pourquoi mon hypothétique meurtrier aurait fait disparaître le corps de sa victime.

Là j'étais réduite à quia. Car on n'avait pas découvert de corps, ni même trace de taches de sang. De toute évidence, le meurtrier l'avait emporté à l'aide d'une charrette ou d'une carriole, dont Emerson et moi avions entendu le bruit de roues. Mais je fus contrainte d'admettre que, sans corpus delicti, mon argumentation devenait moins convaincante.

Emerson ne me soutint pas avec l'ardeur que j'étais en droit d'attendre. Il s'irrita particulièrement de ma suggestion selon laquelle cette mort devait avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec la famille de Forth. Je suis sûre que le Lecteur tirera la même conclusion, comme toute personne sensée. Deux mystérieux événements le même soir ne peuvent être sans lien. Pourtant il apparut qu'ils n'étaient pas liés. Après avoir tenu à

me renseigner, je découvris que lord Blacktower et son petit-fils étaient en parfaite santé et ne comprenaient pas mon inquiétude.

Le vicomte prit également plaisir à me préciser que personne ne lui avait réclamé d'argent pour lui fournir d'autres renseignements ou pour mettre sur pied une expédition de délivrance. À son avis cela prouvait que l'interprétation du message de la part d'Emerson était erronée, mais à mon avis cela rendait la situation encore plus intrigante. Certes, s'il y avait supercherie dans cette affaire, il fallait s'attendre à d'autres messages, mais c'était également vrai si l'appel à l'aide était authentique. D'où le message émanait-il et comment était-il arrivé à Londres ? Pourquoi le messager ne s'était-il pas manifesté auprès du destinataire ? Et quel était le lien – s'il y en avait un – entre la macabre flaque sur le sentier et cette affaire ?

Quant aux preuves matérielles – le bout de papyrus et la page provenant du carnet d'Emerson –, elles rendirent la situation encore plus confuse après un examen plus précis. Le papyrus était ancien. Des traces d'un texte antérieur se voyaient sous le texte récent. Ce phénomène étant assez fréquent dans l'Égypte ancienne, car le papyrus étant cher, il était souvent effacé pour pouvoir être réutilisé. N'importe quel voyageur en Égypte trouve assez facilement d'anciens bouts de papyrus, j'ai le regret de le dire. De même, la page du carnet d'Emerson aurait pu tomber entre les mains d'un inconnu ou d'inconnus. Emerson reconnut qu'il ne se rappelait pas ce qu'elle était devenue ; Forth l'avait peut-être mise dans sa poche, ou peut-être laissée sur la table du café.

Dans l'état actuel des choses, l'affaire était apparemment dans une impasse. Même moi, je ne voyais pas ce que l'on aurait pu faire de plus. Je résolus à contrecœur de n'y plus penser, d'autant que d'autres problèmes mettaient la patience d'Emerson à rude épreuve.

Emerson aime à penser qu'il est maître de sa destinée et qu'il a la haute main sur tout. C'est une illusion propre à la gent masculine, ce qui explique les accès de fureur éperdue par lesquels les hommes réagissent au moindre chamboulement de leurs projets, même s'ils sont impraticables. Étant gouvernées

par les hommes, la plupart des femmes sont habituées à ce comportement irrationnel de la part de ceux qui tiennent leur sort entre leurs mains. Je ne fus donc nullement surprise quand les projets d'Emerson butèrent contre leur premier obstacle. Au lieu d'avancer vers Khartoum, le corps expéditionnaire égyptien prit ses quartiers d'hiver à Merowe – à ne pas confondre avec Méroé, qui est à plusieurs centaines de kilomètres au sud.

Plutôt que de se résigner à l'inévitable, comme l'aurait fait une femme, Emerson perdit un bon moment à essayer de contourner la difficulté. Il refusa également d'écouter les arguments évidents s'opposant au fait de travailler dans une région où s'approvisionner est difficile et où la main-d'œuvre qualifiée est extrêmement rare.

— Si nous pouvions trouver le moyen de les nourrir, nous aurions des ouvriers en abondance, grogna-t-il en tirant rageusement sur sa pipe. Ces fables sur la paresse congénitale des Soudanais ne sont que des préjugés d'Européens. Mais je ne vois pas comment faire. Tous les moyens de transport au sud de Ouadi-Halfa sont contrôlés par l'armée. Difficile de réquisitionner un wagon de chemin de fer, de le charger de fournitures...

Il s'interrompit, son regard s'illuminant comme il caressait cette idée.

— Impossible sans se faire tant soit peu remarquer, observai-je ironiquement. Il faudrait que vous réquisitionniez aussi une locomotive pour tirer le wagon, du bois pour alimenter la chaudière, ainsi qu'un mécanicien, entre autres. Non, j'ai bien peur que l'idée ne soit impraticable. Il faut que nous renoncions, Emerson, du moins pour cette année. L'automne prochain nos braves gars auront pris Khartoum et auront effacé le déshonneur qui entache le drapeau britannique depuis qu'a échoué notre tentative pour sauver le valeureux Gordon.

— Valeureux nigaud, lâcha Emerson. On l'avait envoyé là-bas pour évacuer Khartoum, pas pour camper comme un crapaud dans une flaue, provoquant ainsi le Mahdi pour qu'il vienne l'assassiner. Ma foi, ma foi, tout est peut-être pour le mieux. Même si le pays est pacifié, il n'empêche qu'il a grandement souffert. Ce n'est pas l'endroit idéal pour notre garçon, tout

intrépide qu'il soit.

— Ramsès n'a rien à voir là-dedans, protestai-je. Il sera à l'école au Caire. Où allons-nous donc faire des fouilles, Emerson ?

— Il n'y a qu'un seul endroit, Peabody. Napata.

— Napata ?

— Djebel Barkal, près de Merowe. Je suis convaincu que c'est le site de la première capitale du pays de Koush, qui a été florissant durant six cents ans avant que ses habitants ne se déplacent en amont vers Méroé. Budge est déjà là-bas, que le diable l'emporte, ajouta Emerson en mordant si fort le tuyau de sa pipe qu'un craquement se fit entendre. Je n'ose pas imaginer ce qu'il fait subir aux pyramides.

Ce pauvre M. Budge était répréhensible parce qu'il avait l'audace d'être déjà au Soudan. J'aurais perdu mon temps à objecter qu'il s'était contenté de faire ce qu'Emerson aurait fait lui-même s'il en avait eu la possibilité — c'est-à-dire s'il avait accepté une invitation de la part des autorités britanniques. « Invitation, mon... », aurait braillé Emerson, employant un langage qui m'aurait obligée à me boucher les oreilles. « Il s'est invité ! Il a fait des pieds et des mains pour y aller. Sacrebleu, Peabody, une fois que cette canaille en aura terminé, il ne restera plus une pierre debout en Nubie, et il aura volé tous les objets d'art transportables pour son fichu musée... »

Le reste à l'avenant. À n'en plus finir.

Certes, d'ordinaire je tentais de défendre M. Budge lorsqu'il était l'objet des récriminations infondées d'Emerson, mais j'étais moi-même quelque peu irritée contre lui. Une dépêche expédiée par les soins de l'armée annonçait fièrement qu'il avait fait le pénible voyage entre Le Caire et Kerma en seulement dix jours et demi. Je ne savais que trop l'effet que produirait une telle annonce sur mon époux irascible. Emerson tiendrait absolument à battre le record de Budge.

Nous avions fait maintes fois le trajet entre Le Caire et Assouan, et je ne m'attendais à aucune difficulté particulière pour cette première étape. Ce fut effectivement le cas. Mais Assouan, qui avait été jusque-là un petit village assoupi, s'était

maintenant transformé en un vaste dépôt de matériel militaire. Bien que nous eussions reçu un accueil des plus courtois de la part du capitaine Pedley, ce dernier eut le manque de tact de dire à Emerson qu'il ne devrait pas permettre à sa femme d'aller dans une région aussi dangereuse et inhospitalière. « Permettre ! répéta Emerson. Permettre, avez-vous dit ? »

Je n'étais certes pas moins agacée, mais je jugeai préférable de changer de sujet. Il faut bien reconnaître les limites de l'esprit militaire, comme j'en fis ensuite la remarque à Emerson. Passé un certain âge – un peu après vingt ans, me semble-t-il –, il est pratiquement impossible d'y inculquer la moindre idée neuve.

Étant donné que le voyage en bateau par les rapides tumultueux de la Première Cataracte est périlleux, nous dûmes quitter le vapeur à Assouan et prendre le chemin de fer jusqu'à Shellal, à l'extrémité sud de la cataracte. Là nous eûmes la chance de trouver de la place sur un bateau à aubes. Le capitaine se révéla être une vieille connaissance d'Emerson. Bon nombre des habitants de Nubie se révélèrent être de vieilles connaissances d'Emerson. Dans chacun des misérables petits villages où s'arrêtait le bateau afin de prendre du bois pour la chaudière, des voix le héraient : « Essalâmu 'aleikum, Emerson Effendi ! Marhaba, oh, Maître des Imprécactions ! » C'était flatteur, mais quelque peu embarrassant, surtout lorsque les salutations émanaient (comme il survint une fois) des lèvres peintes d'une femme sommairement drapée d'un costume qui laissait peu de doute quant à sa profession.

Nos cabines sur le vapeur, bien que fort éloignées des normes de propreté auxquelles je tiens d'habitude, étaient assez spacieuses. Malgré les incommodités (et l'embarras dont j'ai parlé plus haut), je pris un grand plaisir au voyage. Le territoire au sud d'Assouan était nouveau pour moi. La grandeur farouche du paysage et des ruines qui bordaient les rives s'avéra d'un intérêt constant. Je prenais des notes abondantes, mais vu que j'ai l'intention d'en publier ultérieurement un compte rendu, j'en épargnerai les détails au Lecteur. Un monument doit toutefois être mentionné : personne ne saurait passer devant le temple majestueux d'Abou Simbel sans un mot d'hommage et

d'appréciation.

Grâce à mes calculs précis et à l'aimable coopération de l'ami d'Emerson le capitaine, nous parvînmes à la hauteur de cet étonnant édifice à l'aube, lors d'un des deux jours de l'année où les rayons du soleil pointant au-dessus des montagnes à l'est pénètrent par l'entrée du temple et embrasent la partie la plus reculée du sanctuaire, illuminant l'autel d'une flamme divine. L'effet est impressionnant, mais même après que le soleil se fut élevé dans le ciel et que la flèche de lumière dorée eut disparu, nous restâmes immobiles devant le spectacle au bastingage du bateau. Quatre gigantesques statues de Ramsès II gardent l'entrée, accueillant avec une dignité hiératique la visite quotidienne du dieu auquel le temple est dédié, comme ils le font chaque matin depuis près de trois mille ans.

Ramsès était à côté de nous au bastingage, et son expression d'ordinaire impassible manifestait des signes d'émotion contenue, alors qu'il admirait l'œuvre la plus formidable du monarque dont il porte le nom. (En réalité on lui avait donné le nom de son oncle Walter, mais son père avait proposé le surnom lorsque Ramsès était nouveau-né, prétendant que les manières impérieuses et la ténacité de l'enfant évoquaient ce pharaon des plus égotistes. Le surnom lui est resté, pour des raisons qui devraient être claires pour tous les lecteurs de mes chroniques.)

Mais que faisait Ramsès, demanderez-vous, au bastingage du vapeur ? Il aurait dû être à l'école.

Il n'était pas à l'école parce que l'Académie pour Jeunes Gens du Caire avait été dans l'incapacité de l'admettre. C'est l'expression qu'avait utilisée le directeur : « dans l'incapacité ». Il avait prétendu qu'il n'avait pas la place pour admettre un nouveau pensionnaire. C'était peut-être vrai ; je n'avais aucun moyen de prouver le contraire. Je ne vois pas d'autre raison qui aurait pu empêcher mon fils d'être admis dans une école pour jeunes gens.

Je ne parle pas ironiquement, même si tous ceux qui ont lu certains de mes commentaires ayant trait à mon fils pourraient être en droit de le soupçonner. En fait, Ramsès s'est grandement bonifié au cours de ces dernières années. (Ou alors

c'est que je me suis habituée à lui. On dit que l'on peut s'habituer à tout.)

À cette époque-là il avait dix ans, et il venait de fêter son anniversaire à la fin de l'été. Ces derniers mois, il avait grandi d'un coup, comme il arrive aux garçons, et j'avais commencé à croire qu'il aurait peut-être un jour la taille de son père, mais probablement pas le splendide physique de ce dernier. Ses traits étaient encore trop massifs pour son visage mince, mais tout récemment je lui avais découvert une fossette au menton, comme celle qui donnait tant de charme au beau visage d'Emerson. Ramsès détestait qu'on fasse allusion à cette caractéristique physique, tout comme son père s'irritait de m'entendre mentionner sa fossette (qu'il préférait qualifier du terme de creux, s'il était obligé d'en parler). Je dois admettre que les boucles noires comme jais et le teint olivâtre de Ramsès évoquaient davantage un jeune Arabe – du plus beau type – qu'un Anglo-Saxon. Mais personne n'aurait pu nier qu'il fût un gentleman, du moins de naissance. Ses manières s'étaient nettement améliorées, en grande partie grâce à mes efforts incessants, quoique les effets naturels de la maturation eussent aussi joué leur rôle. La plupart des petits garçons sont des barbares. Il est étonnant qu'ils parviennent à survivre et grandir.

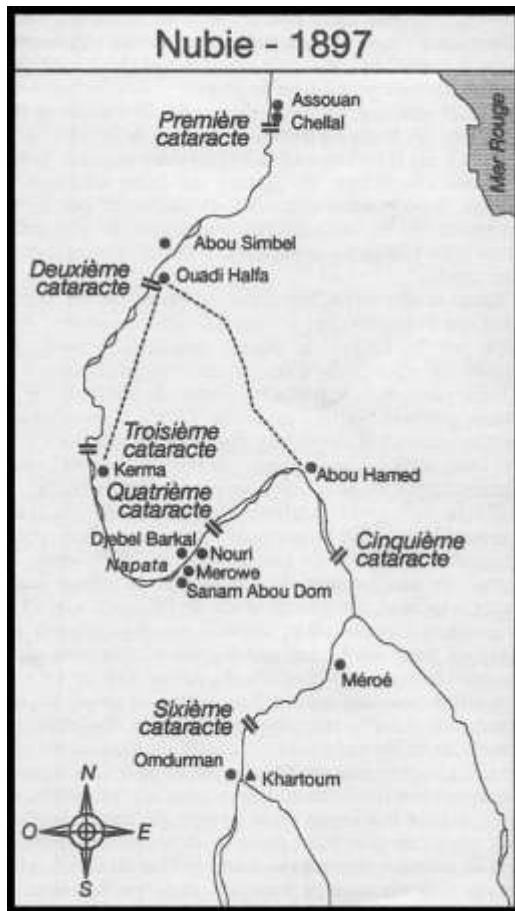
Ramsès avait survécu, du moins jusqu'à l'âge de dix ans, et ses tendances suicidaires semblaient s'être atténuées. Je pus donc envisager avec résignation, sinon enthousiasme, qu'il nous accompagnât, d'autant plus que je n'avais guère le choix. Emerson refusa de m'appuyer pour faire pression sur le directeur de l'Académie pour Jeunes Gens : il tenait depuis le début à emmener Ramsès avec nous au Soudan.

Je posai la main sur l'épaule du garçon.

— Eh bien, Ramsès, j'espère que tu apprécies la gentillesse de tes parents qui te permettent de jouir d'un tel spectacle. Impressionnant, n'est-ce pas ?

Le nez proéminent de Ramsès frémît d'un air critique.

— Ostentatoire et grandiose. Comparé au temple de Deir el-Bahari...



— Quel épouvantable petit snob tu fais ! m'exclamai-je. J'espère bien que les vestiges de Napata seront à la hauteur de tes critères exigeants.

— Il n'empêche qu'il a tout à fait raison, dit Emerson. Ce genre de temple n'a aucune subtilité d'un point de vue architectural, aucun mystère... Il n'a pour lui que la taille. En revanche, les temples de Djebel Barkal...

— Des temples, Emerson ? Vous m'avez promis des pyramides.

Les yeux d'Emerson restèrent fixés sur la façade du temple, maintenant illuminé par le soleil haut dans le ciel, offrant un spectacle d'une grandiose majesté.

— Euh... oui, c'est vrai, Peabody. Seulement, nous sommes limités dans notre choix de sites, pas uniquement à cause de ces fichues autorités militaires, mais à cause de... de... de certain individu dont j'ai juré de ne pas prononcer le nom.

C'était moi qui lui avais demandé de s'abstenir de parler de M. Budge s'il était incapable de le faire sans jurer. (Il en était incapable.) Malheureusement je ne pouvais empêcher les autres de faire allusion à Budge. Il nous avait précédés, et tous ceux que nous croisions le mentionnaient, espérant, je suppose, nous faire plaisir en se réclamant d'une connaissance commune.

Ramsès détourna l'attention d'Emerson en grimpant sur le bastingage, ce qui lui valut un sévère sermon sur le risque de passer par-dessus bord. Je remerciai mon fils d'un sourire approuveur ; il n'avait pas couru le moindre risque de tomber, car il savait grimper comme un singe. Grâce à semblables distractions et à quelques discussions animées sur des questions archéologiques, le temps s'écoula assez plaisamment jusqu'à notre arrivée à Ouadi-Halfa.

Halfa – pour utiliser le nom en vigueur aujourd'hui – se composait autrefois d'un petit ensemble de huttes de terre. Mais en 1885, après le retrait de nos troupes de Khartoum, le village était devenu la frontière méridionale de l'Égypte. C'était à présent un dépôt, fort animé, de fournitures et d'armes pour les forces qui étaient stationnées plus au sud. Suivant les conseils du jeune officier que je consultai, j'achetai quantité de boîtes de conserve, de tentes, de treillis métalliques, diverses fournitures. Emerson et Ramsès étaient partis en expédition. Je ne me plaignis pas, en l'occurrence, de leur absence, car Emerson ne s'entend guère avec les militaires, et le capitaine Buckman était le type de jeune Anglais qui l'agace au plus haut point – dents proéminentes, pas de menton digne de ce nom, et l'habitude de rejeter la tête en arrière lorsqu'il riait en hennissant d'une voix suraiguë. Cependant, il me fut très utile. Il débordait d'admiration pour M. Budge, dont il avait fait la connaissance en septembre. « Un gars comme il faut, pas le genre d'archéologue comme les autres, si vous voyez ce que je veux dire, m'dame. »

Je voyais très bien. Je pris congé, après l'avoir dûment remercié, et partis à la recherche de ma famille en vadrouille. Comme je m'y attendais, Emerson avait pas mal de « vieilles connaissances » à Halfa. C'était au domicile de l'une d'elles, le cheik Mahmoud al-Araba, que nous devions nous retrouver. La

maison, faite d'adobes, avait la splendeur d'un palais selon les normes nubiennes, et entourait une cour centrale aux murs élevés. Je m'étais préparée à une discussion avec le portier, car ces gens-là essaient souvent de m'entraîner au harem au lieu de me mener auprès du maître de maison, mais cette fois-ci le vieil homme avait dû recevoir des instructions, car il m'accueillit avec force salamalecs, aux cris de marhaba (bienvenue), avant de m'escorter jusqu'au salon. Je trouvai là le cheik, homme à la barbe blanche mais chaleureux, ainsi que mon mari, assis côte à côte sur le mastaba le long d'un mur. Ils fumaient des narguilés et admiraient le spectacle d'une jeune femme qui faisait le tour de la pièce en se tortillant, sur le rythme ondulant d'un orchestre composé de deux percussionnistes et d'un flûtiste. Elle avait le visage voilé ; on ne pouvait en dire autant du reste de sa personne.

Emerson se leva d'un bond.

— Peabody ! Je ne vous attendais pas si tôt.

— Je vois ça, répondis-je, rendant au cheik son salut digne et prenant la place qu'il m'indiquait.

L'orchestre continuait de gémir, la jeune fille continuait de se tortiller, et les hautes pommettes d'Emerson prirent la teinte d'une prune mûre. Même les meilleurs des hommes manifestent certaines incohérences dans leurs attitudes envers les femmes. Emerson me traitait comme une égale (je n'aurais pas toléré moins) dans le domaine intellectuel, mais il ne parvenait pas à se débarrasser totalement de ses idées absurdes sur la sensibilité délicate de la gent féminine. Les Arabes, en dépit du traitement déplorable qu'ils réservent à leurs femmes, faisaient preuve de plus de bon sens à mon égard. Ayant décidé que j'appartenais à une race particulière de femme-homme, ils cherchaient à me divertir comme un ami de sexe masculin.

Lorsque s'acheva le spectacle, j'applaudis poliment, un peu à la surprise de la jeune femme. Après avoir glissé quelques commentaires appréciatifs au cheik, je demandai :

— Où est Ramsès ? Il faut que nous partions, Emerson. J'ai bien donné l'ordre qu'on livre les fournitures sur le quai, mais si vous ne surveillez pas personnellement...

— Oui, bien sûr, dit Emerson. Vous feriez bien d'aller

chercher Ramsès, alors. Les femmes sont en train de le divertir. Ou l'inverse.

— Oh, mon Dieu, fis-je, m'empressant de me lever. Oui, je ferais mieux d'aller le chercher. (J'ajoutai en arabe :) J'aimerais présenter mes compliments aux dames de la maison.

Et, ajoutai-je à part moi, j'aimerais aussi m'entretenir un peu avec la jeune femme qui avait... je suppose qu'elle aurait dit « dansé » pour nous. J'aurais eu l'impression de trahir mon sexe si j'avais laissé échapper une occasion d'éclairer les pauvres créatures opprimées du harem sur leurs droits et priviléges... Et pourtant, Dieu sait que nous autres Anglaises sommes loin d'avoir obtenu les droits qui nous sont dus.

Un serviteur me fit traverser la cour, où une fontaine coulait en un mince filet à l'ombre de quelques palmiers maladifs, puis me fit pénétrer dans la partie de la maison réservée aux femmes. Il y faisait aussi chaud et sombre que dans un bain de vapeur, car même les fenêtres donnant sur la cour étaient obstruées de volets percés, de peur que quelque œil masculin audacieux ne s'avise de contempler les beautés interdites à l'intérieur. Le cheik avait trois des quatre femmes autorisées par la loi musulmane, et un certain nombre de servantes – de concubines, pour dire les choses crûment. Elles étaient toutes rassemblées dans une seule pièce, et je les entendis glousser et pousser des exclamations suraiguës, bien avant de les voir. Je m'attendais au pire – Ramsès connaît l'arabe familier et le parle couramment –, mais je constatai que je n'entendais pas sa voix. Il ne les divertissait pas en débitant des plaisanteries vulgaires ou en chantant des chansons grossières, c'était déjà ça.

Lorsque j'entrai dans la pièce, les dames se turent aussitôt et furent parcourues d'un petit frisson d'inquiétude. Quand elles virent de qui il s'agissait, elles se détendirent, et l'une d'elles – la première épouse, à en juger par sa tenue et son air d'autorité – s'avança pour me souhaiter la bienvenue. J'avais l'habitude d'être assaillie par les femmes de harem. Les malheureuses n'avaient guère de distractions, et une Occidentale était assurément une nouveauté. Cette fois-ci, cependant, après m'avoir jeté un coup d'œil, elles reportèrent leur attention sur quelque chose – ou, soupçonnai-je, quelqu'un – qui m'était

caché par leurs corps.

La chaleur, l'obscurité, la puanteur des parfums forts utilisés par ces femmes (ainsi que l'arôme de corps non lavés que ces parfums tentaient de dissimuler) m'étaient familières. Mais il me sembla sentir une autre odeur sous-jacente – quelque chose d'une douceur écoeurante, subtilement tenace. Ce fut peut-être cette étrange fragrance qui m'amena à oublier la courtoisie ; ce fut peut-être l'incertitude quant au sort de mon fils. J'écartai les femmes afin de voir.

Une carpette ou une natte, aux motifs tissés bleus, rouge orangé, verts et terre de Sienne, était disposée sur le sol. Dessus était assis mon fils, jambes croisées. Ses mains en coupe, toutes raides, étaient tendues en avant en une drôle de position. Il ne tourna pas la tête. En face de lui j'avais la silhouette la plus singulière que j'eusse jamais vue – et j'ai vu bon nombre d'individus étranges. Au premier coup d'œil, cela semblait être une masse d'un tissu plié ou chiffonné, de couleur foncée. En dessous se dressait une structure en os ou en bois, aux angles bizarres. Mon cerveau identifia cette masse comme étant une forme humaine accroupie. Mon cœur de mère éprouva une morsure de peur confinant à l'horreur lorsque je ne vis pas de faciès humain au sommet de la masse anguleuse. Puis la partie supérieure de l'objet remua et une figure apparut, recouverte d'un voile épais. Une voix grave murmura : « Silence, silence. Le sort est jeté. N'éveillez pas le dormeur. »

La première épouse vint à côté de moi. Elle posa une main craintive sur mon bras et murmura :

— C'est un magicien aux pouvoirs étendus, Sitt Hakim – comme vous-même. Un vieil homme, un saint homme, qui fait un grand honneur à votre garçon. Vous n'en parlerez pas à mon seigneur ? Nous ne faisons rien de mal, mais...

Le vieux cheik devait être un maître indulgent, sinon les femmes n'auraient pas osé introduire dans leurs appartements un homme, tout âgé ou saint qu'il fût, mais il serait contraint de constater une violation aussi flagrante des convenances si quelqu'un comme moi la portait à son attention. Je murmurai un rassurant « Taiyib, mâtakhâfsh (Ça va, n'ayez crainte) » – et pourtant, de mon point de vue, ça n'allait pas du tout.

J'avais assisté à de tels spectacles dans les souks du Caire. La voyance dans la boule de cristal est l'une des formes les plus répandues de divination. Tout cela, c'est de la blague, bien entendu. Ce que le voyant discerne dans la boule de cristal, la mare d'eau, ou bien (comme dans le cas présent) un liquide au creux de la main, n'est rien d'autre qu'une hallucination. Mais le public abusé est fermement convaincu que le devin est capable de prédire l'avenir et de découvrir un trésor caché. Le diseur de bonne aventure a fréquemment recours à un enfant, croyant (naïvement) que l'innocence de la jeunesse est plus réceptive aux influences spirituelles.

Je savais qu'interrompre la cérémonie serait non seulement grossier, mais aussi dangereux. Ramsès était plongé dans une espèce de transe impie, dont seule la voix du magicien pourrait le faire sortir. Celui-ci se pencha en avant au-dessus des mains en coupe du garçonnet, marmonnant d'une voix si basse que je ne distinguais pas les mots.

Je ne blâmais pas ces pauvres femmes mourant d'ennui d'avoir autorisé cette cérémonie, ni même le devin, qui croyait sans doute sincèrement à sa propre supercherie. Cependant, je n'allais pas rester là sans rien faire, à attendre le bon vouloir de ce dernier. Je dis très doucement :

— Comme il est bien connu, moi, Sitt Hakim, suis également une magicienne aux grands pouvoirs. Je conjure ce saint homme de faire revenir l'âme de ce garçon dans son corps, de peur que les efrits (démons) à qui j'ai donné l'ordre de protéger mon fils ne se méprennent sur les intentions de ce saint homme et ne lui dévorent le cœur.

Les femmes poussèrent des exclamations à la fois horrifiées et ravies. Il n'y eut pas de réaction immédiate de la part du « saint homme », mais au bout d'un moment il se redressa et fit un ample geste. Les mots qu'il adressa à Ramsès ne m'étaient pas familiers. Soit il parlait quelque dialecte inconnu, soit il s'agissait d'un charabia de magicien sans queue ni tête. Le résultat fut spectaculaire. Un frisson parcourut le corps raidi de Ramsès. Ses mains se détendirent, et un filet de liquide foncé coula dans la tasse que le magicien tenait en dessous. La tasse disparut dans une poche secrète de la robe froissée, et Ramsès

tourna la tête.

— Bonjour, Maman. J'espère que je ne vous ai pas fait attendre.

Je réussis à garder pour moi mes commentaires tandis que nous prenions congé – cérémonie longue et fastidieuse – d'abord des dames, puis du cheik, qui tint à nous raccompagner jusqu'à la porte de sa maison, le plus grand honneur qu'il put nous faire.

Ce n'est qu'une fois dans la rue poussiéreuse, après que la porte eut été refermée derrière nous, que j'exprimai ce que j'avais sur le cœur. J'étais très énervée, et Emerson dut me demander de m'interrompre et de reprendre l'histoire plusieurs fois avant de parvenir à comprendre parfaitement.

— Quelles sornettes ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui t'a pris, Ramsès, de laisser faire une chose pareille ?

— Il aurait été impoli de refuser, répondit Ramsès. Les dames s'étaient mis ça dans la tête.

Emerson éclata de rire.

— Tu deviens très galant, mon garçon. Mais tu dois apprendre qu'il n'est pas toujours sage de satisfaire les caprices des femmes.

— Ma parole, Emerson, vous prenez la chose bien à la légère, m'écriai-je.

— J'imagine que c'est la curiosité, et non la galanterie, qui a poussé Ramsès à tenter cette expérience, répondit Emerson en riant toujours. C'est son trait de caractère le plus saillant, et vous n'y changerez jamais rien. Vous pouvez vous estimer heureuse que cette aventure, contrairement à tant d'autres, se soit bien terminée.

— J'espère que vous avez raison, marmonnai-je.

— Rien de pire que des mains sales, poursuivit Emerson en inspectant les paumes que lui tendait Ramsès.

Elles étaient couvertes de taches sombres et encore humides. Je sortis prestement un mouchoir et commençai de les essuyer. La substance partit plus facilement que je ne m'y attendais, mais je sentis une bouffée du même étrange parfum que j'avais déjà senti. Je jetai le mouchoir. (Un mendiant édenté se rua dessus.)

Nous repartîmes, et Emerson, dont la curiosité n'est pas non plus le moindre défaut, interrogea Ramsès sur son expérience. Ramsès expliqua que cela avait été très intéressant. Il prétendit avoir été entièrement conscient durant toute la séance, et avoir entendu tout ce qui se disait. Toutefois, ses réponses aux questions du voyant avaient été faites sans l'intervention de sa volonté, comme s'il avait entendu une autre personne parler.

— Il a surtout été question de procréation, expliqua-t-il sérieusement. Il a promis à toutes les dames de nombreux fils. Elles avaient l'air contentes.

— Ha, fis-je.

L'étape suivante de notre voyage s'effectua par chemin de fer. Nous empruntâmes la voie qui a été posée avec une remarquable célérité entre Halfa et Kerma, ce qui nous permit d'éviter les rochers de la Deuxième et de la Troisième Cataracte. Cette partie du voyage mit ma résistance à rude épreuve. On nous avait donné la meilleure voiture possible — un wagon déglingué et cabossé, affectueusement qualifié du surnom de « Yellow Maria », qui avait été fabriqué pour Ismaïl Pacha. Il avait vu des jours meilleurs : la plupart des vitres manquaient ; dans les virages serrés et les fortes pentes du ballast il oscillait et bringuebalait si violemment que l'on s'attendait à ce qu'il déraille. Les machines étaient vieilles et en mauvais état. Les rafales de sable et la chauffe obligaient à s'arrêter souvent pour réparer. Lorsque nous atteignîmes notre destination, Ramsès avait la teinte vert pâle d'un petit pois et j'étais si courbaturée que je pouvais à peine bouger.

Emerson, en revanche, était en pleine forme. Les choses sont tellement plus faciles pour les hommes. Ils peuvent se mettre à l'aise jusqu'à un point interdit à une femme qui se respecte, même à une femme aussi peu conformiste que moi. J'ai toujours été en faveur d'une tenue rationnelle pour les femmes. J'ai été l'une des premières à imiter le scandaleux exemple de Mme Bloomer, et les pantalons amples, descendant jusqu'aux genoux, que je portais lors de nos fouilles devançaient de plusieurs années les tenues de cyclistes qu'ont fini par adopter les dames anglaises audacieuses. Les modes en matière de sport

et d'habillement avaient changé, mais j'avais gardé mes pantalons, que j'avais fait confectionner dans toutes sortes de couleurs gaies, sur lesquelles le sable et la poussière avaient moins d'effet que sur le bleu marine et le noir. Avec en complément un chemisier simple et de bon goût (à col et à manches longues bien entendu), une paire de bottes solides, une veste assortie, et un canotier à larges bords, je possépais là un costume aussi seyant et décent que pratique.

Durant l'épouvantable trajet en train, je m'étais permis de défaire les deux boutons supérieurs de mon chemisier et de retrousser mes manchettes. Emerson avait évidemment abandonné sa veste et sa cravate dès que nous avions quitté Le Caire. À présent sa chemise était ouverte jusqu'à la taille, et il avait retroussé ses manches au-dessus des coudes. Il ne portait pas de chapeau. Après m'avoir aidé à descendre du wagon, il inspira une grande bouffée de l'air brûlant, étouffant et poussiéreux, puis s'écria :

— La dernière étape ! Nous serons bientôt arrivés, ma chère Peabody. Merveilleux, non ?

Je n'eus la force que de lui décocher un regard courroucé.

Cependant, je suis on ne peut plus résistante, et quelques heures plus tard je fus en mesure de partager son enthousiasme. Un groupe de soldats soudanais – dont plusieurs « connaissances » d'Emerson – avaient descendu nos bagages et nous avaient aidé à monter nos tentes. Nous avions décliné, avec force remerciements, l'offre du capitaine harassé chargé du campement, lequel nous avait proposé de partager ses quartiers exigus. Après nous avoir assurés que nous aurions de la place sur le vapeur le lendemain matin, il nous fit ses adieux et nous souhaita bon voyage avec un soulagement manifeste. Tandis que le soleil déclinait rapidement à l'ouest, Emerson et moi nous baladâmes main dans la main le long de la rive, savourant la brise vespérale et la magnificence du coucher de soleil. Les silhouettes noires et élancées des palmiers se détachaient sur le splendide ciel or et cramoisi.

Nous n'étions pas seuls. Une troupe de villageois curieux nous suivait. Chaque fois que nous nous arrêtons, ils s'arrêtaient, s'accroupissaient et nous dévisageaient sans

vergogne. Emerson attire toujours les admirateurs et je m'y suis plus ou moins habituée, bien que cela ne m'enchante guère.

— J'espère que Ramsès va bien, dis-je en me tournant pour regarder les contours, s'estompant rapidement, de la tente où il dormait. Il n'était vraiment pas dans son état normal. Il ne parlait presque pas.

— Vous m'aviez dit qu'il était fiévreux, me rappela Emerson. Cessez de vous tourmenter, Amelia. Le trajet en train était fatigant, et même un courageux petit bonhomme comme Ramsès ne peut qu'en ressentir les effets.

Le soleil sombra sous l'horizon et la nuit tomba avec une soudaineté surprenante, comme il arrive sous ces latitudes. Des étoiles constellèrent la voûte bleu cobalt des cieux, et le bras d'Emerson m'enlaça la taille.

Cela faisait longtemps que nous n'avions pu nous témoigner des marques d'amour conjugal, même à une échelle modeste, mais je me sentis tenue de protester.

— Ils nous regardent, Emerson. J'ai l'impression d'être un pauvre animal en cage. Je refuse de me produire en public.

— Bah, repartit Emerson en me conduisant vers un gros rocher. Asseyez-vous, ma chère Peabody, et oubliez notre public. Il fait trop sombre pour qu'ils voient ce que nous faisons, et même si c'était le cas, ils ne manqueraient pas de juger cela édifiant – voire stimulant. Par exemple, ceci...

En tout cas, moi, je trouvai la chose stimulante. J'oubliai les spectateurs qui nous regardaient fixement, jusqu'à ce que des rayons de lumière argentée illuminent les traits chéris si proches des miens. La lune s'était levée.

— Oh, zut, fis-je, en ôtant la main d'Emerson d'une partie fort sensible de ma personne.

— Il n'empêche que c'était là un interlude revigorant, observa Emerson avec un petit rire. (Il glissa la main dans sa poche et en ressortit sa pipe.) Cela vous dérange si je fume, Peabody ?

C'était quelque chose que je n'approuvais vraiment pas, mais les doux rayons de la lune et la puanteur de la fumée du tabac m'évoquèrent de tendres souvenirs remontant aux premiers temps de notre rencontre, lorsque nous avions affronté la

sinistre Momie dans les tombeaux abandonnés d'Amarna<sup>4</sup>.

— Non, ça m'est égal. Vous vous rappelez Amarna, et le...

— La fois où j'ai mis le feu à mon... euh..., où j'ai pris feu en oubliant de faire tomber les cendres de ma pipe avant de la remettre dans ma poche ? Et vous m'aviez laissé faire, alors que vous saviez très bien... (Emerson éclata de rire.) Vous vous rappelez la première fois où je vous ai embrassée ? À plat ventre sur le sol de cette fichue tombe, avec un forcené qui nous tirait dessus ? Ce n'est que l'imminence de la mort qui m'a donné le courage de le faire. Je croyais que vous me détestiez.

— Je me souviens de ce moment-là et de bien d'autres, répondis-je avec beaucoup d'émotion. Croyez-moi, mon cher Emerson, je suis parfaitement consciente d'être la plus heureuse des femmes. Depuis le début, c'est merveilleux.

— Et le meilleur est encore à venir, ma chère Peabody.

Sa forte main brune se referma sur la mienne. Nous regardâmes en silence le fleuve sombre miroiter au clair de lune. La clarté en était si vive que l'on voyait fort loin.

— Les formations rocheuses sont extrêmement régulières, observai-je. À tel point que l'on se demande si ce ne sont pas en réalité les ruines d'anciens édifices.

— Peut-être bien, Peabody. On a fait si peu de fouilles ici, il reste tant à faire... Mes collègues – le diable les emporte – s'intéressent davantage aux momies, aux trésors, aux monuments impressionnants, qu'à l'acquisition lente et fastidieuse de connaissances. Pourtant cette région est d'une importance capitale, non seulement en elle-même, mais pour la compréhension de la culture égyptienne. Non loin d'ici se trouvent les vestiges de ce qui a dû être un fort ou un comptoir commercial, peut-être les deux à la fois. Derrière ses murs massifs étaient entreposés les trésors exotiques rapportés comme tribut aux pharaons de l'Empire égyptien – de l'or, des plumes d'autruche, du cristal de roche, de l'ivoire, des peaux de léopard... (Il pointa le tuyau de sa pipe vers la rive et les étendues de sable illuminées par le clair de lune.) Les caravanes allaient par là, Peabody. Elles gagnaient le désert de l'Ouest,

---

<sup>4</sup> Voir *Un crocodile sur un banc de sable*.

traversaient les oasis, vers le pays que l'on appelait Yam dans les anciens récits. L'itinéraire d'une de ces caravanes partait peut-être de l'île Eléphantine – Assouan, aujourd'hui – en direction de l'ouest. Une série d'oueds coulaient vers l'ouest depuis cette région même. Ce sont des gorges asséchées à présent, mais elles furent creusées par l'eau. Il y a trois mille ans...

Il s'interrompit. Admirant son profil sévère et viril, j'éprouvai un mouvement de compassion, car il ne semblait pas scruter la distance, mais scruter le temps lui-même. Rien d'étonnant à ce qu'il sentît une parenté avec les hommes aventureux qui avaient bravé le désert tant d'années auparavant. Lui aussi possédait cette alliance de courage et d'imagination qui pousse les fils (et les filles) les plus nobles de l'humanité à risquer tout au nom de la connaissance !

En toute modestie je crois pouvoir prétendre moi-même à ces qualités. Le lien d'affection qui m'unît à mon cher Emerson m'indiquait infailliblement dans quelle direction s'orientaient ses pensées. C'était tout là-bas, dans ces régions argentées par la lune, à la fraîcheur fallacieuse, que s'étaient enfoncés Willoughby Forth ainsi que sa jeune et belle épouse. Pour ne jamais revenir.

Toutefois, outre le courage, l'imagination, etc., je possède un solide bon sens. Pendant un moment j'avais – je le reconnais ! – caressé l'idée romantique de partir à la recherche de l'explorateur disparu. Mais maintenant j'avais vu de mes propres yeux l'épouvantable désolation du désert de l'Ouest ; j'avais senti la chaleur brûlante des journées et la froidure mortelle des nuits. Personne ne pouvait avoir survécu quatorze longues années dans ce désert aride. Willoughby Forth et sa femme étaient morts, et je n'avais pas l'intention de les suivre, ni de laisser Emerson le faire.

Je fus parcourue d'un frisson. L'air nocturne était froid. Notre public avait disparu, aussi silencieusement que des ombres.

— Il est tard, dis-je doucement. Est-ce que nous...

— Volontiers. (Emerson se leva d'un bond.)

Au même instant, le silence fut rompu par un étrange hululement. Je sursautai. Emerson se mit à rire et me prit la main.

— Ce n'est qu'un chacal, Peabody. Dépêchez-vous. Je ressens soudain un besoin urgent, que seule vous êtes en mesure de satisfaire.

— Oh, Emerson, commençai-je... (Et je m'interrompis, car il m'entraînait à une telle allure que j'en perdis le souffle.)

Nos tentes avaient été plantées dans un petit bosquet de tamaris. Nos caisses et nos sacs étaient empilés tout autour. Le vol est pratiquement inconnu parmi ces peuples prétendument primitifs, et la réputation d'Emerson aurait suffi à refroidir le plus endurci des chapardeurs. Aussi fus-je désagréablement surprise de voir quelque chose bouger — une frêle silhouette blanche qui se glissait furtivement entre les arbres.

Emerson voit moins bien que moi la huit, et peut-être avait-il l'esprit occupé par le sujet qu'il venait d'évoquer. C'est seulement lorsque j'eus crié « Halte ! Qui va là ? », ou quelque chose de ce genre, qu'il vit l'apparition. Car c'en était une, pâle et se faufilant en silence. Comme un seul homme (au sens figuré), nous sautâmes dessus et la plaquâmes au sol.

Une voix qui n'était que trop familière éleva des protestations plaintives. Jurant très fort, Emerson se releva tant bien que mal et remit sur ses pieds la forme humaine qui venait de s'affaler. C'était Ramsès, l'air des plus fantomatiques avec la djellaba blanche qu'il portait en guise de pyjama.

— Es-tu blessé, mon garçon ? s'enquit Emerson d'une voix mal assurée. Je t'ai fait mal ?

Clignant des yeux, Ramsès le regarda.

— Pas exprès, Papa, j'en suis sûr. Heureusement le sol n'est pas dur : Puis-je me permettre de vous demander pourquoi vous et Maman m'avez sauté dessus ?

— Question raisonnable, admit Emerson. Pourquoi donc, en effet, Peabody ?

Ayant eu le souffle coupé par la chute, je fus incapable de répondre tout de suite. Voyant mon état, Emerson eut l'obligeance de m'aider à me relever ; mais il profita de mon silence forcé pour poursuivre :

— Vous comprendrez, j'en suis sûr, Peabody, que cette question n'implique aucune critique. J'ai réagi instinctivement, comme j'espére le faire toujours, ma chérie, quand vous aurez

besoin de mon aide. Avez-vous vu ou entendu quelque chose qui m'aurait échappé et qui vous a poussée à agir aussi impétueusement ?

En temps normal je me serais offusquée de cette lâche tentative pour faire retomber la faute sur moi – si caractéristique de la gent masculine depuis Adam. Mais pour être honnête, j'étais aussi éberluée que lui.

— Non, Emerson, je vous avoue que non. Moi aussi j'ai réagi instinctivement, et je suis incapable d'expliquer pourquoi. J'ai eu une étrange prémonition, le pressentiment d'un danger, de...

— Peu importe, s'empressa de dire Emerson. Je les connais, vos pressentiments, Peabody, et malgré tout mon respect, je préfère ne pas en discuter.

— Ma foi, il était naturel, voyant quelqu'un rôder autour de nos affaires, que je suppose le pire. Ramsès aurait dû être endormi. Ramsès, que... Oh.

La réponse paraissait évidente, mais ce ne fut pas celle que fit Ramsès.

— Vous m'avez appelé, Maman. Vous m'avez demandé de venir, et bien sûr j'ai obéi.

— Je ne t'ai pas appelé, Ramsès.

— Mais j'ai entendu votre voix...

— Tu rêvais, dit Emerson. Comme c'est touchant, hein, Peabody ? Rêver de sa maman et, même endormi, obéir au moindre de ses ordres. Viens, mon garçon, je vais te border.

Avec un coup d'œil complice à mon adresse, il poussa Ramsès dans la tente et y pénétra à sa suite. Je savais qu'il resterait assis à côté du garçon jusqu'à ce qu'il se soit endormi. Emerson est fort géné d'être entendu, surtout par Ramsès, quand lui et moi nous témoignons activement notre profonde affection mutuelle. Au lieu de me retirer pour me préparer à ces ébats, je traînai à l'ombre des arbres, regardant tout autour de moi. Le clair de lune filtrait entre les feuilles et formait d'étranges hiéroglyphes argentés sur le sol. La nuit n'était pas silencieuse. Des bruits provenaient de la base militaire, où l'on chargeait les embarcations pour le départ du lendemain matin. Et de l'autre côté du fleuve, aussi solitaire que le cri d'une âme errante égarée, s'entendait l'appel lugubre d'un chacal.

Quatre jours plus tard, après un voyage inconfortable mais paisible, nous aperçûmes une montagne rougeâtre se profiler au-dessus du faîte des palmiers. C'était le Djebel Barkal, la Montagne Sainte du royaume nubien. Nous avions atteint notre destination.

## CHAPITRE QUATRE

### *Les maisons en pierre des rois*

Si je ne l'ai encore fait, je dois préciser que Napata n'est pas une ville, mais une région tout entière. Aujourd'hui plusieurs villes et villages occupent le site. Merowe est la ville la plus connue. On risque de la confondre – tant le nom est proche – avec Méroé, la deuxième des anciennes capitales du pays de Koush, laquelle est bien plus au sud. En face de Merowe, sur la rive opposée du Nil, se trouvait le quartier général des Forces frontalières de l'armée égyptienne, près du petit village de Sanam Abou Dom. Le campement s'étendait le long du fleuve sur près de deux kilomètres. Les tentes étaient bien alignées, témoignage manifeste d'une organisation toute britannique.

Emerson ne se laissa pas impressionner par cette démonstration d'efficacité.

— Le diable les emporte, grogna-t-il, contemplant le spectacle les sourcils froncés. Ils ont installé leur fichu camp juste à l'emplacement d'un temple en ruine. Il y avait ici des bases de colonne et des blocs sculptés en 82.

— Vous n'aviez pas l'intention de faire des fouilles ici, lui rappelai-je. Les pyramides, Emerson. Où sont les pyramides ?

Le vapeur approchait du quai.

— Partout, répondit Emerson un peu vaguement. Les sépultures principales sont à Nouri, à plusieurs kilomètres en amont, et à Kourrou, sur la rive d'en face. Il y a trois groupes de pyramides près de Djebel Barkal même, ainsi que les vestiges du grand temple d'Amon.

La masse de grès du mont Barkal offrait un spectacle impressionnant. Comme nous l'avons déterminé par la suite, il

fait un peu plus de quatre-vingt-dix mètres de haut, mais, vu qu'il se dresse de manière abrupte dans la plaine toute plate, il paraît plus haut. Le soleil de la fin d'après-midi empourprait la roche et projetait des ombres fantomatiques sur les visages. On eût dit les ruines patinées de statues monumentales.

Avec un peu de mal je réussis à convaincre Emerson qu'il serait courtois, pour ne pas dire opportun, de nous annoncer auprès des autorités militaires.

— En quoi avons-nous besoin d'elles ? demanda-t-il. Mustapha a tout réglé.

Mustapha me décocha un large sourire. Il avait été le premier à nous accueillir lorsque nous avions débarqué, et les hommes qui l'accompagnaient s'étaient rapidement mis en devoir de décharger nos bagages. Emerson l'avait présenté comme le « cheik Mustapha abd Rabou », mais il lui manquait décidément l'allure digne que l'on associe d'ordinaire à ce titre. Il n'était pas plus grand que moi et il était aussi maigre qu'un squelette. Sa robe sale, en loques, lui battait follement les flancs alors qu'il faisait moult courbettes respectueuses devant Emerson, moi, Ramsès, puis de nouveau Emerson. Son visage ridé trahissait le mélange de races qui caractérise la région. Les Nubiens eux-mêmes sont de race brune, avec des cheveux noirs ondulés et des traits taillés à coups de serpe, mais depuis la nuit des temps ils se marient avec des Arabes et les peuples noirs de l'Afrique centrale. Je ne voyais pas les cheveux de Mustapha, car ils étaient enveloppés dans un extravagant turban, qui avait dû être blanc.

Je rendis son sourire à Mustapha. Il était impossible de se montrer distant. Il semblait si respectueux et si content de nous voir. Cependant, je me sentis tenue d'exprimer quelques réserves.

— Où emportent-ils nos bagages ? m'enquis-je en indiquant les hommes qui s'éloignaient déjà au pas de gymnastique, lourdement chargés, et avec une énergie que l'on ne s'attend guère à rencontrer sous ces chaudes latitudes.

— Mustapha nous a trouvé une maison, répondit Emerson.

Mustapha hocha la tête, le visage rayonnant. Il était si aimable qu'il m'en coûta de jouer les rabat-joie, mais j'avais les

pires soupçons quant à la conception que pouvait avoir Mustapha d'un logement convenable. Aucun homme, de quelque race ou nationalité que ce soit, n'a la moindre idée de ce qu'est la propreté.

Chantonnant des bribes de notes décousues de sa voix de baryton, ce qui dénote chez lui la bonne humeur, Emerson me conduisit vers le village. De loin il paraissait tout à fait charmant, entouré de palmiers, s'enorgueillissant d'un certain nombre de maisons en torchis. D'autres huttes, communément appelées toukhouls, étaient faites de branches de palmiers et de feuilles entrelacées sur une structure de bois. Mustapha, trottinant à nos côtés, ne cessait de pérorer de manière divertissante, comme un guide pour touristes. Cette grande maison imposante était occupée par le général Rundle ; les deux toukhouls à côté étaient le quartier général du Service de Renseignements ; cette hutte avait appartenu à l'attaché militaire italien, puis au monsieur du British Museum...

— Grrr, fit Emerson, accélérant le pas.

— M. Budge est-il toujours là ? questionnai-je.

— Il faut nous en assurer, grogna Emerson. Je suis décidé à rester le plus possible à l'écart de Budge. Je ne m'installerai sur un site que quand je saurai où il travaille. Vous me connaissez, Peabody. Je fais tout pour éviter les controverses et les affrontements.

— Mmm, fis-je.

Une des caractéristiques inattendues et bienvenues du village, c'était un petit marché tenu par des marchands grecs. L'instinct commercial de ces gens-là ne cessera jamais de me stupéfier. Ils sont aussi audacieux qu'efficaces, investissant un endroit sur les talons des soldats. J'étais ravie de me procurer des conserves, de l'eau de Seltz, du pain frais, du savon, de la vaisselle et des couverts de toutes sortes.

Emerson rencontra plusieurs vieilles connaissances et, tandis qu'il plaisantait amicalement avec l'une d'elles, j'eus le loisir de regarder autour de moi. J'espère ne pas être une touriste ignorante. Je m'étais habituée à la grande diversité de races et de nationalités que l'on trouve au Caire. Mais je n'avais jamais vu une telle variété dans cette partie reculée du monde. Les

couleurs de peau allaient du « blanc » du soldat anglais (plutôt jaune maladif que blanc, et souvent rubicond sous l'effet de la chaleur), en passant par toutes les teintes de brun, d'ocre, de vert olive, jusqu'au bleu-noir. De beaux Bédouins, au visage de faucon, côtoyaient des Soudanaises drapées de cotonnades bigarrées. Des Bisharins, dont les cheveux huilés étaient tressés en de petites nattes compactes, croisaient des dames des sectes musulmanes de stricte obéissance, cachées sous des robes noires poussiéreuses qui ne laissaient voir que leurs yeux. Je remarquai tout particulièrement deux hommes de grande taille, couverts d'ornements tintinnabulants et surmontés d'une tignasse noire, évoquant par sa consistance et son abondance un balai à franges. C'étaient des Baqqaras de la lointaine province de Kordofan – les premiers et les plus fanatiques des partisans du Mahdi. Cette coiffure extravagante et caractéristique leur avait valu le surnom affectueux de Crépus-Crépus de la part des troupes britanniques qu'ils avaient combattues avec une féroce absolument désespérée et parfois couronnée de succès. (Je n'ai jamais réussi à comprendre comment les hommes peuvent éprouver de l'affection pour des individus qui ne cherchent qu'à les massacrer de tout un tas de façons désagréables, mais c'est un fait indéniable : ils en sont vraiment capables. En témoignent les vers immortels de M. Kipling : « Alors, à la tienne, Crépu-Crépu du Soudan / T'es un pauv' païen attardé, mais un fameux combattant ! » On ne peut tenir cela que pour un autre exemple des singulières aberrations psychologiques de la gent masculine.)

Et la diversité des langues ! Je comprenais le grec et l'arabe, et j'avais appris un peu de nubien, mais la plupart des bavardages étaient dans des dialectes que je ne savais identifier, et encore moins comprendre.

Emerson avait fini d'échanger des galéjades avec son ami et se tourna vers moi.

— Youssouf dit qu'il peut nous trouver de la main-d'œuvre. Nous ferions mieux de continuer et... Ramsès ! Où diable est-il passé ? Peabody, vous étiez censée l'avoir à l'œil.

J'aurais pu lui faire remarquer qu'il était impossible de surveiller Ramsès en « l'ayant à l'œil ». La tâche exigeait une

attention totale des deux yeux et une main ferme au collet. Avant que je n'en aie eu le temps, Youssouf dit en arabe :

— Le jeune effendi est parti par là.

Marmonnant, Emerson s'élança dans la direction qu'avait indiquée Youssouf, et je lui emboîtais le pas. Nous découvrîmes vite le mécréant. Il était accroupi devant l'une des tentes, en grande conversation avec un homme enveloppé dans une espèce d'énorme manteau ou robe, dont un pli lui couvrait la tête afin de le protéger du soleil.

« Ramsès ! » brailla Emerson, ce sur quoi Ramsès se leva d'un bond et se tourna vers nous. Il tenait à la main une courte baguette en bois, sur laquelle étaient embrochés des morceaux de viande dont je n'aurais su (ni ne voulais) déterminer l'origine. Il l'agita dans ma direction, avala la bouchée qu'il venait de mâcher, et commença :

— Papa et Maman, je viens de trouver un très intéressant...

— C'est ce que je vois, dit Emerson. Essalâmu 'aleikum, ami.

L'homme s'était également levé, avec une lenteur digne qui confinait à l'arrogance. Au lieu de se toucher le front, la poitrine ou les lèvres en signe de salut traditionnel à l'arabe, il inclina légèrement la tête et leva les mains en un curieux geste.

— Salut, Emerson Effendi. Et à la dame de votre maison, bonne santé et vie prospère.

— Vous parlez anglais, m'exclamai-je.

— Quelques mots, madame.

D'un coup d'épaules, il ôta son manteau, qui n'était rien d'autre qu'un long morceau d'étoffe, et en disposa les plis sur ses épaules comme un châle. Il portait dessous un ample pantalon, descendant jusqu'aux genoux, qui mettait en valeur sa silhouette nerveuse et athlétique, ainsi que ses membres musclés. Il était chaussé de sandales rouges en cuir, aux longues extrémités incurvées vers le haut. De telles sandales étaient une marque de distinction parmi les Nubiens, dont la plupart allaient nu-pieds. Mais cet homme n'était pas un Nubien ordinaire, bien que sa peau fût d'un rouge-brun soutenu. Ses traits réguliers délicatement sculptés ressemblaient quelque peu à ceux des Baqqaras, mais ses cheveux noirs étaient coupés très court.

— Il parle un dialecte fort intéressant, dit Ramsès. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander où...

— Nous discuterons plus tard de ton incapacité à résister aux dialectes intéressants, Ramsès, dis-je. Et jette cette...

C'était trop tard. La brochette était terminée.

L'homme de grande taille répéta son geste.

— Je m'en vais maintenant. Adieu.

Inclinant la tête, il adressa un bref discours à Ramsès dans une langue qui ne m'était pas familière. Ramsès, cependant, eut la témérité de hocher la tête, comme s'il avait compris.

— Qu'a-t-il dit ? questionnai-je impérieusement, attrapant Ramsès. Ne me dis pas que tu as appris suffisamment de cette langue en cinq minutes pour...

— Vous allez vous contredire, Amelia, dit Emerson, qui regardait en plissant le front la nouvelle connaissance de Ramsès s'éloigner d'un pas digne et pourtant vif. S'il n'en a pas appris suffisamment pour comprendre ce qu'on lui a dit, il ne peut pas vous répondre. Euh... Qu'a-t-il dit, Ramsès ?

Ce dernier haussa les épaules, prenant un air énigmatique digne d'un Arabe passé maître dans l'art de ce geste horripilant.

— Je suis désolé, Papa, je suis désolé, Maman, de m'être éloigné. Je ne le ferai plus.

— Venez, venez, dit Emerson avant que je ne puisse exprimer l'incredulité naturellement suscitée par cette promesse. Nous n'avons que trop tardé, et nous avons perdu notre guide. Toutefois, nous n'avons qu'à continuer le chemin. De l'autre côté du marché, d'après Youssouf... Écoutez, Peabody, on ne peut guère reprocher à Ramsès d'être intrigué. Je n'ai jamais entendu ce dialecte et cependant il y a un ou deux mots dans le dernier discours qui m'ont paru étrangement familiers.

— Ce n'est pas un Baqqara, alors ?

— Absolument pas. Cette langue me dit quelque chose. Certains des habitants en amont du Nil Blanc sont grands et bien bâtis. Les Dinkas et les Chillouks, par exemple. Il est peut-être de cette région. Bon, nous ferions mieux de continuer. Ramsès, reste près de ta maman.

Le logement qu'avait trouvé Youssouf correspondait à peu près à ce que j'avais prévu, c'est-à-dire qu'il était inhabitable par

des êtres humains. Il y avait certainement des rats dans le toit en feuilles de palme ; quant aux insectes, il y en avait de toutes sortes et ils étaient agressifs. Je demandai aux hommes de planter nos tentes, expliquant avec tact que nous rangerions nos affaires dans la hutte. Je finis par persuader Emerson de rendre visite aux autorités. Nous emmenâmes Ramsès, quoiqu'il ne voulût pas venir, assurant qu'il préférait rester avec les hommes afin de faire des progrès dans sa connaissance des dialectes nubiens.

Néanmoins, la bonne humeur de Ramsès revint quand Emerson annonça son intention de rendre visite à Slatin Pacha, qui aidait le Service de Renseignements. J'attendais moi aussi avec impatience de faire la connaissance de cet homme étonnant dont les aventures étaient devenues légendaires.

Rudolf Cari von Slatin était autrichien de naissance, mais, comme un certain nombre de militaires européens et anglais, il avait passé le plus clair de sa vie en Orient. Quand le Mahdi avait envahi le Soudan, Slatin était gouverneur du Darfour, la province à l'ouest de Khartoum. Il avait eu beau combattre valeureusement contre des forces écrasantes, il avait finalement été acculé à la reddition. Et pendant sept ans, il était resté prisonnier dans des conditions si effroyables que seuls le courage et la volonté l'avaient maintenu en vie. Le pire, c'avait été quand, après la prise de Khartoum, alors qu'il était assis par terre enchaîné, un groupe de soldats du Mahdi s'étaient approchés de lui, tenant entre leurs mains un objet enveloppé d'un bout de tissu. Avec un sourire mauvais, le chef avait déballé l'objet, qui s'était révélé être la tête de l'ami et du supérieur de Slatin, le général Gordon. Il avait fini par s'échapper, et ceux qui l'avaient vu peu après avaient déclaré qu'il avait l'air d'un vieillard ratatiné de quatre-vingts ans.

Vous imaginez donc ma surprise quand on nous introduisit auprès d'un monsieur corpulent, chaleureux, aux joues rubicondes, qui se leva poliment et se courba en me prenant la main. Lui et Emerson se saluèrent avec la familiarité de vieilles connaissances, et Slatin demanda en quoi il pouvait nous être utile.

— On nous a prévenus de votre arrivée, mais franchement,

j'avais du mal à croire...

— Et pourquoi ça ? s'exclama Emerson. Vous devriez savoir que, quand je dis que je ferai quelque chose, je le fais. Quant à Mme Emerson, elle est encore plus ent..., euh, plus déterminée que moi.

— J'ai beaucoup entendu parler de Mme Emerson, dit Slatin en souriant. Et de ce jeune homme. Essalâmu 'aleikum, maître Ramsès.

— U'aleikum es-salâm warahmet Allah waraba-kâtu, Keif hâlak ? (Que la paix, la pitié et la bénédiction de Dieu soient avec vous. Comment vous portez-vous ?) (Et il poursuivit tout aussi couramment en arabe :) Cela dit, mes yeux m'apprennent, monsieur, que vous vous portez parfaitement bien. Je suis surpris de voir comme vous êtes corpulent, après les privations que vous avez endurées entre les mains des partisans du Mahdi.

— Ramsès ! m'écriai-je.

Slatin éclata de rire.

— Ne le réprimandez pas, madame Emerson. Je suis fier de mon embonpoint, car chaque kilo symbolise un triomphe de survie.

— J'aimerais beaucoup que vous me racontiez vos aventures, dit Ramsès.

— Un jour, peut-être. Pour le moment, je m'attache exclusivement à recueillir les rapports des hommes de retour du territoire ennemi. Le renseignement, ajouta-t-il à l'adresse de Ramsès, dont le regard fixe fut sans doute interprété par Slatin comme un signe d'admiration enfantine, est le réseau nerveux de toute armée. Avant d'entamer la prochaine étape de la campagne, il nous faut en apprendre le plus possible sur l'importance et la disposition des forces du calife.

— Si c'est là votre excuse pour prendre vos quartiers d'hiver au lieu de poursuivre sur Khartoum..., commença Emerson.

— Notre excuse, c'est que nous souhaitons sauver des vies, Professeur. Je ne veux pas perdre un seul brave par stupidité ou manque de préparation.

— Mmm, fit Emerson, qui ne pouvait guère nier le bien-fondé d'une telle opinion. Eh bien, alors, au travail. Vous êtes un homme occupé et moi aussi.

À notre demande, Slatin nous apprit que M. Budge avait déjà exploré les sites des pyramides de Nouri, de Kourrou, de Tankasi, de Zouma, et qu'il travaillait en ce moment à Djebel Barkal.

— Il y a — ou il y avait — là un temple d'une taille considérable, expliqua Slatin. M. Budge pense qu'il a été construit par le pharaon Piankhi...

— M. Budge ne sait pas ce dont il parle, coupa Emerson. (Il se tourna vers moi.) Bon sang, Peabody, vous entendez ça ? Quatre sépultures différentes en quelques mois ! Et voilà maintenant qu'il met à sac le temple, amassant des objets d'art pour son fou..., son précieux musée. Malédiction, il faut aller là-bas sur-le-champ ! Je le chasserai avant qu'il ne puisse commettre d'autres dégâts, ou mon nom...

— Voyons, Emerson, souvenez-vous de votre promesse, lui rappelai-je, alarmée. Vous avez dit que vous aviez l'intention d'éviter M. Budge.

— Mais bon sang, Peabody...

— Les pyramides, Emerson. Vous m'avez promis des pyramides.

— Effectivement, grommela Emerson. Très bien, Peabody. Où va-t-on ?

Slatin avait suivi cet échange avec intérêt, bouche bée.

— C'est vous qui prenez les décisions, madame Emerson ?

Emerson se rembrunit. Qu'il puisse passer pour un mari mené par le bout du nez le fait quelque peu tiquer.

— Mon mari et moi avons longuement discuté de cette question. Il fait un beau geste, voilà tout. Nous nous étions décidés pour Nouri, Emerson, n'est-ce pas ?

En réalité, la décision n'avait pas été difficile. La seule chose qui aurait pu m'empêcher de choisir Nouri, c'eût été d'apprendre que Budge était là-bas. Nouri présentait un certain nombre d'avantages. En premier lieu, le site était à une quinzaine de kilomètres de la base militaire. C'était un inconvénient pour ce qui était d'aller chercher des fournitures, mais la distance réduisait les risques de rencontres désagréables avec M. Budge et avec l'armée. En second lieu, les rapports de fouilles que j'avais lus, de Lepsius et d'autres, me portaient à

croire que les tombeaux de Nouri étaient les plus anciens et, de ce fait, les plus intéressants, datant sans doute de la période de la conquête de l'Égypte par les Nubiens en 730 avant Jésus Christ. En outre, ils étaient de construction plus solide, car entièrement faits de pierre de taille, et non simplement constitués de moellons recouverts d'un manteau de pierre.

— Ça m'est égal, répondit Emerson, maussade.

Il fut donc décidé que nous partirions le lendemain matin, ce qui me laissait le reste de l'après-midi pour faire des courses et m'occuper du transport. Slatin nous expliqua que le trajet à travers le désert à dos de chameau demandait environ deux heures, mais il nous conseilla d'y aller plutôt en bateau, même si cela devait prendre plus longtemps. Les chameaux étaient très durs à trouver, en raison des ravages exercés par les rebelles et du fait que l'armée avait priorité pour les réquisitionner.

Après que j'eus fait appel à ses qualités de gentleman éclairé, il promit de tout mettre en œuvre pour nous aider. Les hommes sont très sensibles à la flatterie, tout particulièrement quand elle s'accompagne de minauderies et de battements de cils. Heureusement Emerson ruminait encore les forfaits de M. Budge et se garda d'intervenir.

En fait, nous ne nous mêmes en route que le lendemain, après midi. Laver les chameaux prit plus longtemps que je ne l'avais cru. Je me gardai bien de demander à Youssouf où il les avait trouvés, mais c'étaient des bêtes de piteuse allure, qui n'avaient manifestement jamais été soignées par l'officier responsable des chameaux de l'armée. J'avais eu un entretien des plus intéressants avec ce monsieur. Il dirigeait une sorte d'hôpital pour chameaux souffrants à l'extérieur du camp, et je fus heureuse de constater que ses conceptions quant à la façon de soigner les animaux rejoignaient les miennes. J'avais eu le même problème avec les ânes en Égypte. Ces pauvres bêtes sont honteusement surchargées et négligées. Aussi m'étais-je fait un point d'honneur de laver les ânes et leurs tapis de selle dégoûtants dès que je les avais sous ma garde. Le capitaine Griffith eut l'amabilité de me donner plusieurs des médicaments et lotions dont il se servait, et ceux-ci s'avérèrent fort efficaces. Cependant, les chameaux – à l'instar des autres

animaux, voire des êtres humains – ne se rendent pas toujours compte de ce qui est bon pour eux, et ceux que nous avait fournis Youssouf n'acceptaient pas de se laisser laver de gaieté de cœur. J'étais devenue quasi experte dans l'art de m'occuper des ânes, mais laver un chameau est une opération bien plus compliquée, en partie à cause de la plus grande taille de ce dernier, et aussi à cause de son tempérament irascible. Après quelques tentatives infructueuses, qui inondèrent tout le monde sauf le chameau, je finis par mettre au point un système relativement efficace. J'étais debout sur une estrade improvisée, constituée d'un tas de sable et de blocs de pierre, armée de mon seau d'eau, de ma lessive et de ma brosse à long manche, tandis que six hommes tentaient de tenir le chameau à l'aide de cordes attachées à ses membres et à son cou. Il aurait été difficile de dire qui faisait le plus de raffut, du chameau ou des hommes le tenant, car malgré tous mes efforts ces derniers étaient aspergés d'eau savonneuse. Toutefois, ce n'était pas plus mal, plusieurs d'entre eux ayant également bien besoin d'ablutions...(Je dois avouer que l'opération se serait déroulée plus facilement si Emerson avait condescendu à nous donner un coup de main au lieu de se tordre de rire.)

Les pyramides de Nouri se trouvent sur un plateau à trois kilomètres et quelque de la rive. Nous les aperçûmes au soleil couchant, et leurs ombres dessinaient des motifs grotesques sur le sol stérile.

Mon moral sombra en même temps que le soleil. J'avais étudié l'ouvrage de Lepsius, et j'aurais dû être préparée à la triste réalité, mais dans mon imagination l'espoir triomphe toujours des faits. Quoique certaines des pyramides fussent encore à peu près intactes, c'étaient de pitoyables répliques des grandes pyramides de pierre de Gizeh et de Dachour. La plupart n'étaient que des éboulis, sans la moindre forme pyramidale. Tout le terrain était jonché de blocs effondrés et de tas de débris. Il aurait fallu des semaines, voire des mois, de dur labeur pour retrouver le plan d'ensemble, même si nous avions eu le nombre nécessaire de manœuvres.

J'avais espéré trouver une chapelle funéraire ou quelque autre construction qui aurait pu servir d'abri, mais mes yeux

fatigués par le sable et le soleil cherchèrent en vain semblable commodité. Il faisait environ 40° C, la démarche saccadée du chameau avait transformé mes muscles en gelée, les rafales de sable avaient griffé la peau de mon visage, des grains de sable s'étaient infiltrés dans tous les plis de mes vêtements. Je dardai un regard de reproche (car j'avais la gorge trop sèche pour pouvoir parler) vers mon mari, qui n'avait pas écouté les sages conseils des autorités militaires et avait tenu à voyager à dos de chameau au lieu d'attendre de louer un bateau.

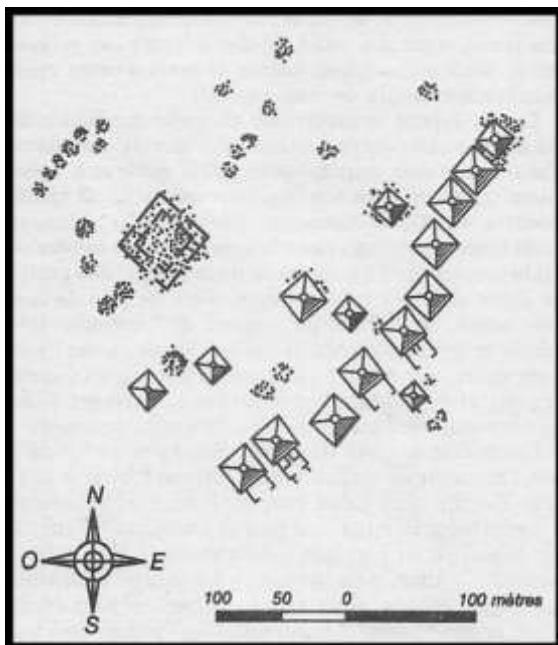
Insensible à mon désarroi, Emerson ordonna à son chameau de s'agenouiller. Mettant pied à terre avec l'agilité d'un jeune garçon, le visage rayonnant, il s'approcha vivement de moi et s'adressa à l'animal sur lequel j'étais perchée. « Adar ya-yan ! Allons, tu as entendu... Allez, adar ya-yan. » Le satané chameau, qui avait grogné sans réagir à mes objurgations, obéit promptement à Emerson. Ceux parmi mes lecteurs qui connaissent les habitudes des chameaux savent qu'ils abaissent d'abord leur moitié antérieure. Comme ils ont des membres extraordinairement longs, leur corps se retrouve fortement incliné. Courbaturée et épuisée, prise au dépourvu par la rapidité d'Emerson et du chameau, je glissai et tombai par terre.

Emerson me releva et m'épousseta.

— Vous allez bien, Peabody, oui ? s'enquit-il gaiement. Nous allons planter nos tentes là-bas, entre les deux pyramides le plus au sud, n'est-ce pas ? Tout à fait. Venez, Peabody, ne traînez pas, la nuit va bientôt tomber. Mohammed... Ahmet... Ramsès...

Quelques gorgées du bidon attaché à ma ceinture me ragaillardirent, et je me hâtai d'aider Emerson. Après que je lui eus fait remarquer qu'il avait choisi un mauvais emplacement pour le camp et que j'en eus trouvé un meilleur, tout alla pour le mieux. Une fois le soleil couché derrière les collines à l'ouest, je pus me retirer dans une tente et ôter mes vêtements couverts de sable et trempés de sueur. Ce fut un soulagement indicible. Lorsque je sortis, je trouvai Emerson et Ramsès assis jambes croisées sur un bout de tapis. Un petit feu crépitait joyeusement. Un peu plus loin je vis flamber un plus gros feu, j'entendis les voix enjouées des hommes, et je sentis qu'on préparait le dîner. Emerson se leva d'un bond et me conduisit à une chaise, me

glissant un verre en main.



« Nous allons planter nos tentes là-bas, entre les deux pyramides les plus au sud... »

La brise fraîche de la nuit fit voler mes boucles de cheveux mouillées. La voûte céleste était illuminée d'étoiles nimbant la pyramide d'une lueur surnaturelle. Telle une reine sur son trône, entourée de courtisans agenouillés, je sirotai mon whisky et ouvris mes sens à la magie des étendues désertiques. Et lorsque Emerson poussa un profond soupir avant de proférer « Ah, ma chère Peabody, il n'y a rien de plus fascinant dans la vie », je ne pus que souscrire entièrement à son avis.

\*  
\* \*

Nous commençâmes le lendemain matin à dresser les plans généraux des pyramides. Quelques fouilles s'avéraient nécessaires pour établir, dans la mesure du possible, les dimensions originelles, mais notre but premier, comme le souligna Emerson, était de pratiquer un relevé. Vu que la vraie

passion de mon cher Emerson, c'est de faire des fouilles, voilà bien un témoignage de son intérêt authentique pour le travail scientifique, qu'il sait faire passer avant la chasse au trésor. Après avoir comparé les plans de Lepsius, dressés en 1845, avec ce qui subsistait, je fus choquée de constater à quel point les monuments s'étaient détériorés en un demi-siècle. Trouvant des traces de fouilles récentes, pratiquées à la va-vite, au pied des pyramides les mieux conservées, Emerson mit les déprédatations sur le compte de Budge. Mais, comme je le fis remarquer, même Budge ne pouvait avoir commis autant de dégâts en quelques heures. Le temps, ainsi que la cupidité des villageois, devaient être en partie responsables.

C'est dans les villages éparsillés le long de la rive que nous trouvâmes notre main-d'œuvre. Et vu que nous étions depuis longtemps passés maîtres dans l'art d'organiser des fouilles, un système simple fut rapidement mis au point. Les hommes furent répartis en trois groupes, sous les ordres d'Emerson, de moi-même et de Ramsès. Je dois reconnaître que Ramsès était fort utile, mais je fus vite lasse d'entendre Emerson se féliciter d'avoir insisté pour que notre garçon vînt avec nous. Ramsès, bien entendu, était dans son élément, et c'était assez drôle de l'entendre crier des ordres, de sa voix aiguë, dans son arabe extrêmement familier et son nubien de plus en plus courant. Son don pour les langues impressionnait les hommes, qui avaient eu au début tendance à le traiter avec la même tolérance amusée dont ils faisaient preuve envers leur propre progéniture.

À la fin de la semaine de travail, nous nous faisions une assez bonne idée du plan général du site. Une pyramide de grande taille avait dû jadis dominer la zone. Elle était totalement écroulée, et il faudrait davantage de travail pour déterminer ses dimensions d'origine. Devant, disposées en un vague demi-cercle, se trouvaient quatre plus petites pyramides, ainsi qu'une autre rangée de dix pyramides vers le sud-est. Le plan originel de Lepsius indiquait un certain nombre de masses informes plus petites, agglutinées à l'ouest et au nord de la grande (!) pyramide, ou éparsillées au hasard parmi les autres. Nous découvrîmes dix monticules semblables qui n'apparaissaient pas sur sa carte. C'est alors que nous fûmes forcés

d'interrompre le travail pour l'inévitable jour de repos. Nos hommes étaient des musulmans, la plupart de la secte hanafi. Leur jour saint était, bien sûr, le vendredi. Emerson était d'avis de continuer le travail sans eux, soulignant à juste titre que le travail de relevé en lui-même ne nécessitait pas plus de trois personnes. Cependant, je le persuadai que nous méritions nous aussi, sinon un jour de repos, du moins une petite visite au camp et au marché avoisinants. Il nous fallait des fournitures, davantage de chameaux et, si possible, davantage d'ouvriers.

Nous avions proposé à nos hommes de les laisser partir le jeudi soir, mais ils refusèrent, se confondant en remerciements, traînant les pieds et se regardant du coin de l'œil. Ils avaient peur des djinns et des fantômes, qui sortent à la tombée de la nuit comme on sait. Ils se dispersèrent donc tous le lendemain matin et nous partîmes pour le camp. Dans la fraîcheur relative de la matinée, le trajet fut assez agréable et, tandis que nous approchions de Sanam Abou Dom, le spectacle de la majestueuse montagne de l'autre côté du fleuve devint de plus en plus impressionnant. Je fus tout particulièrement frappée par plusieurs formations rocheuses aux contours étranges, qui ressemblaient aux grandes statues de Ramsès II à Abou Simbel. Emerson, les yeux rivés sur la montagne et arborant une expression gourmande, marmonna :

— C'est le temple le plus grandiose de Nubie, Peabody. Fouiller ici serait d'un inestimable intérêt historique. Vu que nous sommes désœuvrés aujourd'hui...

— Nous ne sommes nullement désœuvrés, rétorquai-je fermement. J'ai beaucoup à faire. De plus, M. Budge travaille à Djebel Barkal, et vous m'avez juré que vous l'éviteriez.

— Soit, lâcha Emerson comme je m'y attendais. Satisfait de voir réussir mon stratagème pour tenir Emerson et Budge à l'écart l'un de l'autre, je fus extrêmement dépitée de constater que j'avais seulement négligé un fait. Les ouvriers de M. Budge prenaient également leur jour de repos, et M. Budge avait décidé de rendre visite à ses amis au camp.

Heureusement Emerson n'était pas avec moi quand je fis cette découverte. Lui et Ramsès étaient allés au village, prétendument dans le dessein d'embaucher d'autres hommes,

mais, connaissant leurs habitudes, j'avais les pires soupçons quant à ce qu'ils avaient réellement l'intention de faire. J'étais, pour ma part, chargée de nouer des relations plus étroites avec les autorités militaires. Je me rendis donc directement à l'hôpital des animaux (c'est ainsi que je l'appelais plaisamment), vu que la bête que je montais souffrait d'une infection oculaire à propos de laquelle je voulais consulter le capitaine Griffith. Après une charmante et fructueuse conversation, il m'informa que le général Rundle, ayant appris mon arrivée, m'avait invitée à se joindre à lui et aux autres officiers pour le déjeuner.

— Ainsi que le professeur, naturellement, ajouta-t-il.

— Oh, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où peut être Emerson en ce moment, dis-je. Il est sans doute en train de déjeuner avec un derviche, un commerçant grec ou un cheik bédouin. Je serai donc heureuse d'accepter l'invitation du général.

Je glissai le tube de pommade qu'il m'avait donné dans l'un des petits sacs à ma ceinture. Le capitaine Griffith examina cet accessoire avec curiosité.

— Pardonnez-moi, madame Emerson, mais vous semblez être quelque peu... euh... encombrée. Souhaitez-vous laisser votre... euh... matériel ici ? Il sera en lieu sûr, je vous le garantis.

— Mon cher Capitaine, je me séparerais plus volontiers de mon... euh... chapeau que de ma ceinture, répliquai-je, prenant le bras qu'il m'offrait. Cela fait un peu de bruit, je vous le concède. Emerson me reproche toujours de cliqueter quand je marche. Il n'empêche, chacun de ces objets s'est révélé non seulement utile mais, à l'occasion, indispensable à notre survie. Une boussole, un petit bidon, un carnet et un crayon, un couteau, une boîte étanche contenant des allumettes et des bougies...

— Oui, je vois, dit le jeune homme, les yeux brillants d'intérêt. Pourquoi étanche, si je puis me permettre ?

Je lui parlai du jour où Emerson et moi-même avions été jetés dans la chambre funéraire inondée d'une pyramide<sup>5</sup>. Puis, comme il avait l'air d'être vraiment fasciné, j'enchaînai en lui

---

<sup>5</sup> Voir *Le Mystère du sarcophage*.

expliquant mes théories sur la tenue adéquate pour pratiquer des fouilles.

— Un jour prochain, déclarai-je, les femmes n'hésiteront pas à arborer vos pantalons, Capitaine. Enfin... pas le vôtre en particulier...

Nous rîmes de bon cœur, et le capitaine m'assura qu'il avait parfaitement compris ce que j'avais voulu dire.

— Ce n'est pas que j'y tienne moi-même, poursuivis-je. Ces amples jupes-culottes mettent mieux en valeur une silhouette féminine, tout en laissant une parfaite liberté de mouvements. Qui plus est, je me demande si le passage de l'air entre les plis ne les rend pas plus confortables dans un pays chaud que ces pantalons serrés.

Il tomba tout à fait d'accord avec moi, et cette intéressante conversation fit passer encore plus vite la brève promenade. Le général occupait un « château » – deux pièces et une cour ceinte de murs, plus un hangar séparé qui servait de cuisine – fait de briques de terre et non de l'entrelacs traditionnel de branchages. Un des chevaux de bataille d'Emerson, c'est la déchéance des officiers de l'armée, qui ne peuvent se passer de leur domestique attitré où qu'ils aillent, mais après les tentatives hasardeuses du cuisinier de notre campement – qui était chamelier en temps ordinaire –, je me faisais une joie de savourer un repas convenable préparé par un domestique compétent. Mon enthousiasme fut seulement quelque peu tempéré lorsque je vis M. Budge parmi les hommes qui se levèrent pour m'accueillir.

— Je crois que vous connaissez M. Budge, dit le général Rundle après avoir présenté les autres.

— Oui, oui, nous sommes de vieux amis, dit M. Budge, affichant un sourire rayonnant sur sa face ronde et rubiconde. (Il passa son verre dans la main gauche afin de me donner une poignée de main moite.) Et où avez-vous laissé le professeur, madame Emerson ? Vous faites de belles trouvailles à Nouri, j'ai cru comprendre.

Le sourire qui accompagnait cette dernière phrase expliquait sa bonne humeur. S'étant octroyé le meilleur site et s'étant assuré que le nôtre ne recelait manifestement rien d'intéressant,

il pouvait se permettre de jubiler avec malveillance. Je répondis bien sûr avec une parfaite courtoisie.

Nous nous assîmes à table. Naturellement j'étais placée à côté du général Rundle. C'était un homme aimable, mais ses efforts de conversation ne me fatiguèrent pas trop. Je me rendis compte que Budge ne cessait de me jeter des coups d'œil, et quelque chose dans son regard éveillait chez moi les soupçons les plus alarmants. On aurait dit qu'il savait quelque chose que j'ignorais – et si cela amusait Budge, cela ne m'amuserait certainement pas. Effectivement, dès que le dernier plat fut desservi et qu'il y eut un silence dans la conversation, Budge s'adressa à moi directement.

— J'espère bien, madame Emerson, que vous et le jeune Ramsès n'avez pas l'intention d'accompagner le professeur quand il partira à la recherche de l'Oasis Perdue.

— Je vous demande pardon ? hoquetai-je.

— Essayez de le dissuader de se lancer dans une aventure aussi stérile que dangereuse, poursuivit Budge en pinçant les lèvres et en arborant l'air peiné le plus hypocrite que j'aie jamais vu. Quelqu'un de remarquable, le professeur... – à sa manière –, mais qui a ses petites lubies..., hein ?

— En effet, madame, renchérit le général. N'existe pas, cet endroit. Fariboles d'indigènes, rumeurs ineptes... Je n'aurais jamais cru que le professeur puisse être aussi crédule.

— Je vous garantis, Général, l'assurai-je, que « crédule » est un qualificatif qui ne s'applique nullement au professeur Emerson. Puis-je vous demander, monsieur Budge, où vous avez entendu ce ragot inexact et sans fondement ?

— Ce n'est pas un ragot sans fondement, madame, permettez-moi d'insister. Mon informateur est un certain Sir Richard Bassington, un major qui est arrivé hier soir sur le vapeur en provenance de Kerma, et il tenait cela de première main – de la bouche même de M. Reginald Forthright, petit-fils de lord Blacktower. Le major Bassington l'a rencontré à Ouadi-Halfa voici quelques jours. Il cherchait un moyen de se rendre dans le sud... sans succès...

— J'espère bien, s'exclama le général Rundle. Je ne tiens pas à voir traîner tout un tas de pékins dans les parages. Euh... je ne

dis pas ça pour nos invités, s'entend. Qui est cet individu, et qui lui a collé cette lubie en tête ?

Budge se mit en devoir d'expliquer, fastidieusement. Le nom de Willoughby Forth fit impression. Plusieurs des officiers plus âgés avaient entendu parler de lui, et le général Rundle semblait connaître un peu l'histoire.

— Très triste affaire, marmonna-t-il en secouant la tête. Mais sans espoir. Vraiment sans espoir. Il a dû tomber entre les mains de ces bon Dieu de... — excusez, madame —, de ces satanés derviches. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi cette vieille fripouille de Blacktower a laissé son petit-fils s'embarquer dans une histoire aussi ridicule.

— Forthright paraissait très décidé, reprit Budge doucereusement. Il a reçu un message du professeur Emerson, l'invitant à participer à l'expédition. Mon Dieu, madame Emerson, vous me paraissez abasourdie. J'espère ne pas avoir commis d'indiscrétion.

Retenant mes esprits, je rétorquai fermement :

— Je m'étonne seulement de la sottise des gens qui inventent de telles histoires, et de la sottise encore plus grande de ceux qui leur ajoutent foi. Général, j'ai beaucoup apprécié votre hospitalité. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Vous et vos officiers avez tant de choses à faire.

Après m'avoir gratifiée d'un autre salut moqueur, Budge s'éloigna d'un air important en compagnie de quelques-uns des jeunes officiers. Je pris congé.

Le Lecteur peut imaginer avec quelle amertume je gagnai le souk, où Emerson et moi devions nous retrouver. Mon mari — mon autre moi-même —, l'homme qui m'avait juré une éternelle dévotion, et à qui j'avais offert la mienne, Emerson m'avait abusée ! S'il avait vraiment demandé au jeune monsieur Forthright de se joindre à lui, c'est qu'il devait avoir l'intention d'entamer ces recherches qu'il avait souvent raillées en les taxant de sottise. Et s'il ne m'avait pas consultée, il devait avoir l'intention de partir sans moi. C'était là une abominable tromperie, des plus méprisables, et je n'aurais jamais cru Emerson capable d'une telle trahison.

Mes narines furent assaillies par les odeurs capiteuses et

désagréables du marché. On dit que le sens olfactif est le plus rapide à s'adapter. Certes, je m'étais aperçue qu'un jour ou deux après mon arrivée en Égypte je ne faisais plus attention aux odeurs caractéristiques du pays, que beaucoup d'Européens trouvent déplaisantes. Je n'irais pas jusqu'à dire que je les respirais avec le même plaisir qu'une rose ou du lilas, mais elles m'évoquaient de délicieux souvenirs et devenaient de ce fait supportables. Aujourd'hui, cependant, la puanteur me rendit un soupçon nauséeuse, mélange de végétation en putréfaction, d'excréments de chameaux séchés, et de corps mal lavés en transpiration. Je regrettai d'avoir tant mangé.

Je traversai le souk de bout en bout sans voir la moindre trace de mon mari ni de mon fils. Je revins sur mes pas, m'installai sur un banc devant l'un des établissements les plus prospères, et m'apprêtai à acheter des provisions. Les commerçants grecs ne pratiquent pas les longs échanges de politesses qui précèdent tout achat dans les souks du Caire, mais je m'attendais à être obligée de marchander un peu, et ce fut le cas. J'avais déjà acheté du riz, des dattes, des légumes en boîte, ainsi que des jarres à eau – du type grossier et poreux qui permet la réfrigération par évaporation –, quand le commerçant interrompit sa discussion et se livra à une série de courbettes extravagantes. Je me tournai et vis la silhouette familière de mon mari qui approchait.

Il était nu-tête, comme à l'accoutumée, et ses boucles brunes onduleuses avaient des reflets de bronze. Son visage souriant, son cou brun puissant, exposé par le col ouvert de sa chemise, ses avant-bras musclés, nus également, produisirent leur habituel effet d'apaisement. Après tout, me dis-je, il ne m'a peut-être pas abusée. L'histoire que j'avais entendue était de troisième main. Elle avait peut-être été déformée, surtout par Budge qui avait toujours tendance à penser pis que pendre d'Emerson.

Je ne vis pas Ramsès, mais je présumai qu'il était dans les parages, et que sa silhouette plus fluette devait être cachée par la foule, car Emerson n'aurait pas eu l'air si satisfait s'il avait réussi l'exploit de perdre le garçon ! Cependant, il aurait été difficile de ne pas remarquer l'individu qui suivait mon mari à

une distance respectueuse. Les plis de son manteau dissimulaient ses traits, mais sa taille et ses mouvements souples ne laissaient aucun doute sur son identité.

— Ma chère Peabody ! s'exclama Emerson.

— Bonjour, Emerson, répondis-je. Et où est... Oh, te voici, Ramsès. N'essaie pas de te cacher derrière ton père. Tu es encore plus sale que je ne craignais, mais je ne peux rien y faire pour le moment. Quelle est cette tache brune sur le devant de ta chemise ?

Ramsès préféra répondre à l'accusation plutôt qu'à la question.

— Je ne me cache pas, Maman. Je parlais avec M. Kemit que voici. Il m'a appris un certain nombre de locutions intéressantes dans sa langue, dont...

— Tu pourras m'en parler plus tard, Ramsès. (La tache brune semblait être le résidu de je ne sais quel aliment ou breuvage... quelque chose de poisseux, à en juger par l'essaim de mouches qui s'y collaient. Je reportai mon attention sur le chaperon de Ramsès, lequel me salua de son geste curieux.) Ainsi, vous vous appelez Kemit ?

— Il a accepté de travailler pour nous, intervint joyeusement Emerson. Et de nous amener deux autres membres de sa tribu. Merveilleux, non ?

— Oui. Et où vit votre tribu, monsieur... euh, Kemit ?

— C'est une histoire tragique, répondit Ramsès en s'accroupissant avec une agilité inconnue des jeunes Anglais. Son village a été l'un des nombreux villages détruits par les Derviches. Ils ont abattu les palmiers, tué les hommes et les enfants, déshonoré...

— Ramsès !

— Je vois que comme d'habitude vous n'avez pas perdu votre temps, Peabody, se hâta de dire Emerson. Sommes-nous prêts à retourner à Nouri ?

— Non. Je veux acheter des colifichets – des perles, des miroirs, etc. – afin que les hommes puissent rapporter des cadeaux à leurs femmes. Vous savez que j'essaie toujours de gagner la sympathie des femmes, dans l'espoir de leur inculquer les droits et les priviléges auxquels leur sexe a moralement

droit.

— Oui, Peabody, je sais, dit Emerson. Et bien que j'approuve entièrement cette juste cause, j'ai le sentiment – j'ai du reste déjà eu l'occasion de le dire, ma chérie – que vos chances d'amener un changement durable... Mais enfin, c'est une autre question. Si nous finissions nos courses avant de partir ?

Suivis par des porteurs chargés de nos marchandises, nous nous dirigeâmes vers une autre tente. Ramsès décida de m'honorer de sa présence.

— Vous apprécieriez les compatriotes de Kemit, Maman, observa-t-il. Leurs femmes sont l'objet d'un grand respect – sauf de la part des derviches, qui, comme je vous l'ai dit, ont déshonoré...

— Je te prie de ne plus évoquer ce sujet, Ramsès. Tu ne sais pas ce dont tu parles.

J'eus néanmoins l'impression désagréable qu'il savait très bien.

Comme tous les hommes, Emerson devient très impatient dès qu'il est question de prendre son temps pour faire des emplettes. S'il ne tenait qu'à lui, il se bornerait à tendre le doigt vers le premier objet venu et à en commander une douzaine. Mais il cessa de grommeler et de s'agiter quand j'eus le plaisir de lui annoncer que le capitaine Griffith m'avait prêté cinq chameaux supplémentaires.

— Comment diable vous y êtes-vous prise ? questionna-t-il, admiratif. Ces fichus militaires...

— ... sont des officiers et des gentlemen britanniques, mon cher. Je les ai convaincus que, comme les animaux en question n'étaient pas encore d'attaque pour entreprendre les voyages exténuants des méharistes, ils pouvaient tout aussi bien récupérer avec nous ici. Le capitaine Griffith a eu la gentillesse de faire montre d'une totale confiance en mes talents vétérinaires.

— Mmm, fit Emerson. (Mais très doucement.)

Nous prîmes possession des chameaux, emportâmes une réserve de médicaments pour les soigner, et chargeâmes nos achats. Le poids était négligeable par rapport aux charges que les chameaux ont l'habitude de transporter, et je veillai à ce que

cela soit fait soigneusement, plaçant des coussinets sur les plaies en voie de cicatrisation sur le dos et les flancs des bêtes, ajustant les selles pour les protéger. J'eus la surprise de constater avec quelle rapidité Kemit comprit le bien-fondé de ces précautions, et avec quelle dextérité il exécuta mes directives.

— Il me paraît très intelligent, dis-je à Emerson, tandis que nous sortions du village, cheminant côte à côte. Nous pourrons peut-être lui apprendre quelques-unes des techniques de fouilles, comme vous l'avez fait avec les hommes d'Aziyeh. Nos amis me manquent vraiment, ce cher vieil Abdullah, son fils, ses petits-fils et ses neveux !

— Je me disais la même chose, Peabody. Kemit est manifestement doué d'une intelligence supérieure. Si les hommes de sa tribu sont aussi capables... Ah ! Quand on parle du loup !

Deux hommes étaient apparus entre les palmiers, si soudainement et si silencieusement que l'apparition semblait quasi magique. Ils portaient eux aussi un pantalon court et un long manteau. Kemit s'avança à leur rencontre. Après une brève conversation, il revint vers Emerson.

— Ils vont venir. Ils ne parlent pas anglais. Mais ils travailleront. Ils sont fidèles.

Nous juchâmes les amis de Kemit sur deux chameaux – qu'ils montaient avec une facilité dénotant une grande familiarité avec ce mode de locomotion –, et nous reprîmes notre voyage. La démarche du chameau ne permet guère de converser à l'aise. Je résolus d'attendre qu'Emerson et moi soyons seuls pour évoquer le sujet de Reginald Forthright et de l'inacceptable attitude de mon mari.

Cependant, lorsque les conditions d'intimité désirées furent enfin réunies, des considérations d'un ordre différent intervinrent bien vite. Et une fois que la parenthèse eut été refermée (à la satisfaction des deux parties), je dois avouer que Reginald Forth était devenu le cadet de mes soucis.

Kemit et ses deux aides furent largement à la hauteur, ainsi qu'il l'avait prétendu. Non seulement ils travaillèrent d'arrache-

pied, et fort soigneusement, quel que fût le travail que nous leur assignions, suivant nos instructions à la lettre, mais tous trois – Kemit en particulier – firent preuve d'une étonnante rapidité pour assimiler les méthodes de fouilles que nous pratiquions. Naturellement nous les récompensâmes en leur accordant des responsabilités et un respect accru (bien que je n'aie guère besoin de préciser au Lecteur – du moins je l'espère – que nous traitions tous nos hommes avec la courtoisie que nous aurions témoignée à des domestiques anglais). Ils n'étaient pas très bien vus des villageois, qui, par esprit de clocher, vont jusqu'à considérer des membres de tribus voisines comme des étrangers, mais les ennuis que je craignais ne se produisirent pas. Les hommes de Kemit ne frayèrent pas avec les autres. Ils se construisirent un peu plus loin un petit toukhoul, et s'y retiraient dès que la journée de travail était terminée.

Nous commençons normalement à travailler de bonne heure, après une simple tasse de thé, puis nous nous interrompions pour le petit déjeuner au milieu de la matinée. Ce fut lors de ce repas le lendemain de notre retour du camp que je trouvai l'occasion de parler à Emerson de M. Forthright. Il venait de mentionner M. Budge.

— J'ai aperçu hier au camp sa silhouette corpulente bien connue, lâcha-t-il sans détour. Il se pavait en compagnie de quelques officiers. L'avez-vous par hasard rencontré, Peabody ?

— Effectivement. Lui et moi avons eu l'honneur de déjeuner avec le général Rundle. Vous étiez invité, Emerson.

— Ils n'ont pas pu m'inviter parce qu'ils n'ont pas pu me trouver, expliqua Emerson d'un air fat. Je me doutais qu'une chose semblable se produirait. Voilà pourquoi je ne me suis pas montré. Et, vous constatez, Peabody, que cela a été préférable. C'est déjà assez difficile d'être poli avec ces abrutis de militaires. Budge aurait fait déborder le vase. Il a joué les fanfarons comme d'habitude, je suppose ?

— Dans une certaine mesure. Mais ce ne sont point ses rodomontades qui vous auraient insupporté.

— Eh bien, alors ? (Emerson se rembrunit.) A-t-il eu l'outrecuidance de vous admirer, Peabody ? Bon sang, s'il n'a que touché votre manche...

— Allons, allons, Emerson, cessez de croire – même si c'est fort flatteur – que tous les hommes que je rencontre tombent éperdument amoureux de moi. M. Budge n'a jamais suscité pareil soupçon.

— Il n'a pas suffisamment de goût pour vous apprécier, acquiesça Emerson. Alors, qu'a-t-il fait, Peabody ?

— Il a eu la bonté de m'informer – et d'informer les officiers – que M. Reginald Forthright devait se rendre ici, ayant été invité par vous à se joindre à une expédition qui a pour but de rechercher l'Oasis Perdue.

Par chance Emerson avait terminé son thé. Sinon je suis convaincue qu'il se serait étranglé. J'épargnerai au Lecteur la description des vociférations entrecoupées et incohérentes qui lui échappèrent. Avec sa rapidité d'esprit habituelle, il avait immédiatement compris que la déclaration de Budge avait dû faire de lui la risée de tous, et cela semblait être sa récrimination première. Agrémentés des jurons qui ont rendu Emerson célèbre le long de la Vallée du Nil, ses commentaires devinrent si tonitruants qu'ils s'entendirent de loin. Les hommes tournèrent la tête pour nous dévisager, et Kemit, qui attendait des instructions, écarquilla les yeux – première fois que je voyais un signe de trouble sur son visage serein.

Je suggérai à Emerson de se calmer. Il s'interrompit, et je poursuivis :

— Aux dernières nouvelles, M. Forthright avait atteint Ouadi-Halfa. Je n'aurais jamais cru ce jeune homme capable d'une telle détermination. On a dû fortement l'inciter à se lancer dans cette aventure, vous ne croyez pas ?

— Je ne me livre pas à des spéculations oiseuses concernant les motivations d'un individu que je connais à peine, repartit Emerson.

— Alors vous n'avez pas...

— Bon sang, Amelia... (Emerson se reprit. Cela fait mauvaise impression que le chef d'une expédition se querelle ouvertement devant les hommes – ou que les parents d'un enfant comme Ramsès expriment leur désaccord. Il enchaîna d'une voix plus modérée.) Je n'ai absolument pas encouragé M. Forthright à se rendre en Nubie. Bien au contraire.

— Ah. Donc vous avez bien été en rapport avec lui avant que nous ne quittions l'Angleterre.

Les joues d'Emerson prirent une belle teinte acajou et la fossette de son menton frémit, menaçante.

— Et vous, Peabody..., n'avez-vous pas éprouvé le besoin d'envoyer un message de sympathie au vieux père affligé ?

Le coup porta. Je crois que mon expression demeura quasi inchangée, mais Emerson me connaît trop bien pour se laisser tromper. Il desserra les lèvres et une étincelle d'humour illumina ses yeux bleus.

— Cartes sur table, Peabody. Si nous devons avoir sur le dos ce jeune idiot, il faut que nous sachions exactement ce qu'il en est. J'ai bien écrit à Forthright. Je l'ai assuré que nous ferions une enquête, et que si — j'ai souligné deux fois le mot, Peabody — si nous découvrions quoi que ce soit laissant supposer que Forth ait survécu, nous nous mettrions en rapport avec lui et son grand-père sur-le-champ. Je ne vois pas où est le mal, ni comment il aurait pu interpréter cela comme une promesse ou une invitation.

— J'ai dit grosso modo la même chose, admis-je, à lord Blacktower.

Jusqu'ici Ramsès avait gardé un silence inusité chez lui, ses grands yeux foncés passant de mon visage à celui de son père tandis que nous parlions. Il s'éclaircit alors la gorge.

— Peut-être M. Forthright a-t-il reçu d'autres informations. Il aurait du mal à nous les communiquer normalement ; le télégraphe est réservé à l'armée, et on ne savait guère où nous trouver.

— Mmm, fit Emerson pensivement.

— Ma foi, nous ne pouvons qu'attendre la suite des événements, observai-je. Il n'y a aucun moyen de forcer M. Forthright à faire demi-tour. Aussi vaudrait-il mieux que nous abattions le plus de travail possible avant qu'il n'arrive. Emerson me jeta un regard mauvais.

— Son arrivée n'affectera en rien mon travail, Peabody. Combien de fois dois-je répéter que je n'ai pas l'intention de me lancer dans une aventure sans issue ?

— Mais si ce n'était pas une aventure sans issue, Papa ?

demandea Ramsès. On ne peut abandonner un ami tant qu'il y a une chance de pouvoir le sauver.

Emerson s'était levé. Caressant sa pommette, il regarda son fils.

— Je suis heureux de constater, Ramsès, que tes principes sont ceux d'un... d'un gentleman. Je remuerais ciel et terre pour sauver Forth ou sa femme, si j'étais vraiment persuadé que l'un ou l'autre soit encore en vie. Je ne le crois pas, et il me faudrait des preuves irréfutables pour me convaincre que j'ai tort. Voilà, le chapitre est clos. Maintenant, Kemit, je veux que vous fassiez quelques fouilles autour de la deuxième des pyramides dans l'alignement... Celle-ci. (Il déroula son plan et indiqua la construction en question.) Lepsius indique une chapelle du côté sud-est. On n'en trouve pas trace aujourd'hui, mais il est impossible que ces charognards de malheur aient emporté toutes ces fichues pierres, il doit bien rester quelques vestiges. Sapristi, il faut que nous trouvions quelques inscriptions, ne serait-ce que pour savoir qui a bâti ces édifices.

— Pourquoi faites-vous un cours à ce pauvre diable, Emerson ? m'enquis-je doucement. Il ne comprend pas un traître mot de ce que vous dites.

Emerson arbora un sourire énigmatique.

— Non ? Avez-vous compris, Kemit ?

— Vous voulez savoir qui a fait les maisons de pierre. Ce sont les grands rois et reines. Mais ils sont partis. Ils ne sont pas là.

Les bras croisés sur sa large poitrine, il avait psalmodié les mots comme un prêtre récitant une formule funéraire.

— Où sont-ils partis, Kemit ? demanda Emerson.

— Ils sont avec le dieu. (La main de Kemit fit un curieux geste ondulant de l'horizon à la voûte céleste, à présent pâle de chaleur.)

— J'espère qu'il en est ainsi, dit poliment Emerson. Eh bien, mon ami, allons-y, notre travail fera revivre leurs noms, et c'est en cela, vous le savez, que résidait leur espoir d'immortalité.

Ils partirent ensemble, et je me dis – ce n'était pas la première fois – qu'ils formaient un couple impressionnant. Et Emerson n'était pas le moins impressionnant des deux.

— Ramsès, fis-je distraitemment (car mon attention était

accaparée par les mouvements athlétiques et gracieux de la splendide silhouette de mon époux), dès que tu auras fini au numéro six, je veux que tu conduises ton équipe à la pyramide la plus grande, et que tu me rejoignes.

— Mais Papa a dit...

— Peu importe ce que Papa a dit. Il a succombé à sa passion... euh, il a remis à plus tard ses relevés en faveur des fouilles. Il ne peut donc pas me reprocher de faire pareil. La pyramide la plus importante appartient sûrement à l'un des grands rois, Piankhi, Taharka ou Shabaka. La partie supérieure est complètement effondrée, mais il doit y avoir une chambre funéraire en dessous.

Ramsès se caressa le menton. L'espace d'un instant il ressembla étrangement à son père, bien que la ressemblance tînt plus au geste et à l'expression qu'à la similitude physique.

— Oui, Maman.

Quelques jours plus tard, mon équipe avait remué plusieurs tonnes de pierres sans trouver trace de l'entrée d'une chambre funéraire. Quant à Emerson, il avait déplacé son équipe de la rangée de pyramides au sud-est jusqu'à un plus petit édifice à demi écroulé qui se trouvait derrière. Le mercredi, un peu après le lever du soleil, je fus tétanisée par un cri qui résonna étrangement sur l'étendue sablonneuse. Je me hâtai de me rendre sur les lieux, où je trouvai Emerson enfoui jusqu'aux hanches dans la tranchée de fouilles.

— Eurêka ! s'exclama-t-il en guise de salut. Enfin ! Je crois que nous avons trouvé la chapelle, Peabody !

— Félicitations, mon chéri, répondis-je.

— Faites venir ici les hommes tout de suite, Peabody. Je veux approfondir et élargir la tranchée.

— Mais, Emerson, je n'ai pas encore...

À l'aide de sa manche, Emerson essuya le sable sur son visage en sueur et me gratifia d'un sourire complice.

— Ma chérie, je sais que vous mourez d'envie de trouver un de ces fichus tunnels à moitié effondrés pour aller y ramper, au risque de vous casser un membre ou de perdre la vie. Mais il est impératif de déblayer cette zone aussi vite que possible. Dès que les autochtones auront vent de notre découverte, les

commérages et l'exagération transformeront celle-ci en un trésor d'or et de joyaux, et tous les pillards de la région viendront y fourrer leur nez.

— Vous avez raison, Emerson, dis-je en soupirant. Je vais bien sûr faire ce que vous me demandez.

Il fallut plusieurs heures pour agrandir la tranchée afin de mettre au jour les pierres qu'Emerson avait découvertes, et de noter précisément leur emplacement. Alors que nous mesurions et dessinions, sous un soleil de plomb et malgré le sable qui nous entraînait dans la bouche et les narines, j'aurais donné beaucoup pour avoir un appareil photographique. Je m'étais proposé d'en emporter un, mais Emerson s'était opposé à cette idée, soulignant que ces satanés appareils étaient encombrants et peu sûrs — sauf entre les mains d'un photographe expérimenté, dont nous ne disposions pas — et que pour s'en servir avec profit il fallait du matériel qui n'était pas facile à se procurer — de l'eau propre, des produits chimiques, etc.

Malheureusement, l'un des hommes dénicha quelques feuilles d'or. Je dis bien « malheureusement », car il n'y a rien de tel pour réveiller les instincts de chercheur de trésor (assortis, hélas, du désir concomitant de commettre des actes violents pour en trouver un) que le métal jaune. Brillant comme le soleil, suffisamment souple pour être aisément travaillé, incorruptible, depuis la nuit des temps, il provoque chez les hommes une passion plus forte que l'amour des femmes, et a fortiori de leurs congénères. Le nom même de Nubie vient de l'ancien mot égyptien pour or. C'était pour de l'or, avant tout autre trésor, que les pharaons envoyoyaient commerçants et armées au pays de Koush. Je ne serais nullement surprise d'apprendre que c'était pour de l'or que Caïn commit le premier meurtre. (Cela s'est passé il y a fort longtemps, et les Saintes Écritures, bien que d'inspiration divine sans nul doute, n'entrent guère dans les détails. Dieu n'est pas historien.)

Il y eut certainement une grande quantité d'or en Nubie à une époque, mais, comme Emerson le fit remarquer en examinant le misérable bout de métal dans sa grande main brune, il ne semblait pas en rester beaucoup. Toutefois, je me sentis tenue de passer au tamis la terre extraite de la tranchée. Et ce fut une

tâche fastidieuse, qui me donna chaud.

Le soleil était bien bas à l'horizon et les ombres s'allongeaient. Je me faisais une joie de prendre un bain et de changer de vêtements (peut-être aussi de boire un petit whisky-soda), quand l'un de nos ouvriers les moins travailleurs, qui passait plus de temps appuyé sur sa pelle qu'à l'utiliser, poussa une exclamation de surprise.

— Vous êtes-vous encore donné un coup de pelle sur le pied, maladroit ? le questionnaï-je, sarcastique.

— Non, Sitt Hakim, non. Il y a un chameau qui arrive, avec un homme dessus. Le chameau galope, et l'homme va tomber, je crois bien. Regardez, Sitt Hakim, il est assis dessus bizarrement, comme s'il voulait tomber...

Mais je n'entendis plus rien, car j'avais vu ce qu'il avait vu et pour une fois sa description de la situation était assez juste. L'homme n'était pas assis sur le chameau, il gîtait dangereusement d'un côté ou de l'autre. Me précipitant vers lui, je lançai au chameau un péremptoire « Adar ya-yan, le diable t'emporte ! ».

Le chameau s'arrêta. Je lui assenai un coup d'ombrelle, mais, avant qu'il puisse s'agenouiller (si tant est qu'il en ait eu l'intention), l'homme glissa de la selle et tomba à mes pieds, sans connaissance.

L'homme était, bien entendu, M. Reginald Forthright. Je m'en étais doutée, tout comme mon Lecteur, j'en suis sûre.

## CHAPITRE CINQ

« *C'est lui !* »

— Bon sang ! s'exclama Emerson. Je me demande si cet individu a pris l'habitude de se présenter de cette façon-là, ou si nous avons droit à une manifestation nerveuse particulièrement malvenue. Je vous interdis formellement de le toucher. Ce sont peut-être vos attentions inutilement expansives de l'autre jour qui ont provoqué ce...

— Ne soyez pas absurde, mon cheri.

Avec une bizarre impression de déjà-vu, je m'agenouillai à côté du jeune homme. Il était étendu sur le dos cette fois-ci, dans une attitude fort gracieuse. Cependant, ce n'était vraiment plus l'homme bien habillé, si soigné, qui s'était affalé sur notre devant de foyer quelques semaines auparavant. Son costume était taillé par un excellent faiseur, mais il était chiffonné et taché. Le jeune homme avait les joues brûlées par le soleil et le nez pelé. Son couvre-chef (une casquette en tweed à la mode, mais inadaptée ici) était tombé. De sous ses boucles, brunies par la sueur, qui lui tombaient sur le front, un mince filet de sang coulait le long de sa joue.

Emerson avait été le premier à se trouver sur les lieux, mais les autres arrivèrent rapidement, et nous étions entourés de spectateurs curieux. Je mouillai mon mouchoir à l'aide du bidon à ma ceinture et j'essuyai le visage rouge du jeune homme. La réaction fut prompte. Dès qu'il eut repris connaissance, ses joues s'empourprèrent encore davantage, et il commença à balbutier des excuses. Emerson y coupa court.

— Si vous êtes assez bête pour mettre des vêtements de laine sous cette latitude et vous démener sous un soleil de plomb, ne

soyez pas étonné d'être terrassé par la chaleur.

— Ce n'est pas la chaleur qui m'a fait perdre connaissance, s'exclama Forthright. J'ai été frappé à la tête par une pierre, ou par quelque autre projectile. Mon chameau a également été touché, il s'est mis à détalier, et... Grands Dieux ! (Il s'assit sur son séant, s'agrippant à mon épaule pour se soutenir, et tendit un doigt accusateur.) Voici mon agresseur... Cet homme, là !

Son doigt était pointé sur Kemit.

— Ridicule, lâcha Emerson. Kemit a travaillé à mes côtés tout l'après-midi. Souffrez-vous souvent d'hallucinations, monsieur Forthright ?

— Alors c'était un homme qui lui ressemblait étonnamment, insista Emerson, têtu. De grande taille, basané...

— Comme la plupart des habitants de cette région. (Emerson se pencha au-dessus de lui et, d'une main sûre, il écarta sans ménagement les boucles sur le front de Forthright. Celui-ci tressaillit et se mordit la lèvre.) Mmm... Ce n'est pas enflé, il y a seulement une petite entaille au cuir chevelu. La blessure n'a pas été causée par une pierre, monsieur Forthright, mais par un objet à bords tranchants comme un couteau.

— Quelle différence, Emerson ? m'écriai-je. M. Forthright a été manifestement attaqué – mais pas par Kemit, qui, comme vous l'avez dit, est resté tout le temps avec nous. Je propose que nous nous mettions à l'ombre et que nous buvions quelque chose pour discuter de la situation. M. Forthright a beaucoup d'explications à nous fournir.

— En effet, dit Emerson en fronçant les sourcils. Mais je n'ai pas l'intention de cesser le travail de bonne heure à cause de lui. Emmenez-le, Peabody, et essayez de lui faire entendre raison. (Faisant signe aux hommes de le suivre, il s'éloigna d'un air digne et reprit ses récriminations.) Que diable allons-nous faire de lui ? Il ne peut pas retourner seul au camp, il se perdrait, tomberait encore de son fichu chameau, perdrait connaissance, mourrait d'insolation, de soif, ou des deux à la fois, et ce serait...

Les mots se perdirent dans un grommellement inintelligible, mais toujours audible.

— Il a raison, vous savez, dis-je à Forthright en l'aidant à se relever. C'était de la bêtise pure et simple de vous lancer tout

seul à notre recherche.

— Je n'étais pas seul, repartit doucement Forthright. Mes domestiques étaient avec moi. Ce n'est pas leur faute si je les ai distancés à ce point-là. La dernière fois que je les ai vus, ils s'efforçaient de me suivre, et je pense qu'ils ne vont pas tarder à arriver.

— Ça doit être eux, cette fois-ci, intervint Ramsès.

— « Ce », pas « ça », le corrigeai-je. Ramsès, comment diab..., pourquoi es-tu encore là ? Papa t'a dit de retourner travailler.

— Je vous demande pardon, Maman, mais je n'ai pas entendu Papa m'adresser d'ordre directement. Certes, la teneur de ses propos portait à croire qu'il souhaitait que l'on reprenne le travail, mais comme il n'a rien dit de précis...

— Peu importe, dis-je.

— Oui, Maman. Je pensais allumer un feu afin de faire bouillir de l'eau pour le thé.

— Quel garçon attentionné, commenta Forthright, souriant au garçon. Il est facile de constater qu'il est tout dévoué à sa mère.

— Mmm, oui, fis-je en regardant mon fils avec des sentiments mélangés.

Comme son père il use de n'importe quel prétexte pour ôter ses vêtements. Et vu que d'une façon ou d'une autre (c'est-à-dire, exprès ou par inadvertance) il réussit à abîmer ses beaux petits costumes Norfolk, bien que j'en emporte un certain nombre, je me vois contrainte de l'autoriser à porter en partie des vêtements du cru. En ce moment, il portait le pantalon d'un de ses costumes avec une paire de bottes, mais à partir de la taille il aurait pu passer pour un jeune Égyptien. Il avait plaqué sur ses boucles noires une casquette tissée de motifs rouge vif, jaunes et verts. Quant à sa grossière chemise de coton, je l'avais taillée dans une djellaba en en coupant plusieurs dizaines de centimètres.

— Ma foi, dis-je, comme tu es là, Ramsès, autant te rendre utile. Va trouver les domestiques de M. Forthright et emmène-les... quelque part. Là où ils pourront bivouaquer temporairement... euh... dans la mesure où l'endroit n'est pas trop près de...

— De votre tente, dit Ramsès.

— C'est cela. Malheureusement vous allez être obligé de coucher à la dure, monsieur Forthright. Nous n'avons ni tente ni lit de camp en surplus. Nous n'attendions pas de visite.

— Mais j'ai apporté mon propre matériel et mes propres fournitures, madame Emerson, repartit le jeune homme. (Avant d'ajouter avec un petit rire :) Vous ne pouviez pas savoir quand j'étais susceptible d'arriver ; je ne pouvais donc compter sur vous pour mon équipement.

Son regard était aussi franc que celui de Ramsès. (Voire plus, en fait.)

— « Quand vous étiez susceptible d'arriver », répétaï-je. Bien sûr. Il nous faut parler de beaucoup de choses, monsieur Forthright. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Les ombres de la nuit étaient déjà tombées avant qu'Emerson n'interrompît les fouilles et ne libérât les hommes. La dernière demi-heure de travail avait été ponctuée de jurons et d'exclamations de douleur : tout le monde se heurtait à des obstacles divers ou trébuchait, car il faisait vraiment trop sombre pour y voir quelque chose. Emerson avait dépassé l'heure habituelle, pour prouver... ma foi, on peut se demander quoi précisément. Mais c'est là une particularité de la gent masculine, et une femme ne peut qu'accepter ces petites aberrations d'une partie de la race humaine fort satisfaisante à bien des égards.

M. Forthright et moi-même étions assis devant la tente, savourant le crépitement et l'éclat de notre petit feu, quand Emerson passa tout près de nous en marmonnant une vague formule de politesse, avant de disparaître dans sa tente. J'avais pris soin de lui allumer une lanterne. Il la renversa presque aussitôt d'un coup de pied et continua à faire je ne sais quoi dans le noir complet et dans un silence relatif. Seuls des bruits d'eau et quelques jurons trahissaient sa présence. Cependant, quand il sortit enfin, ses cheveux noirs bouclant sur son front et ses larges épaules musclées bien prises dans une chemise propre, il était manifestement de meilleure humeur, car il me gratifia subrepticement d'une caresse en passant et alla jusqu'à

adresser un hochement de tête à M. Forthright. Nos ablutions du soir nous donnaient beaucoup de tracas parce qu'il fallait aller puiser chaque goutte d'eau dans le Nil, à plus d'un kilomètre et demi, puis filtrer l'eau avant de pouvoir l'utiliser. Mais j'estimais que se laver était une nécessité plutôt qu'un luxe, car cela mettait de bonne humeur tout en nettoyant le corps. Inutile de préciser, bien sûr, que l'idée était de moi. Livré à lui-même, Emerson n'aurait pas changé de chemise de toute la semaine. Enfin, si tant est qu'il portât une chemise.

— Nous vous attendions, mon cheri, dis-je aimablement. Bien qu'il soit tard, je crois que nous avons le temps de déguster notre verre habituel. Nous devrions boire à la santé de M. Forthright, vu les périls dont il a réchappé.

Après avoir rempli les verres, Emerson nous les donna, sans prêter attention à la main tendue de Ramsès. Ce dernier n'abandonnait jamais l'espoir qu'Emerson le laissât participer, par inadvertance, au rituel du soir – pas tant, à mon avis, parce qu'il aimait le goût du whisky que parce que ce rituel symbolisait la maturité et l'égalité avec ses parents.

— Et à quels périls M. Forthright a-t-il échappé ? s'enquit Emerson, sarcastique.

— Seulement aux périls inhérents aux déplacements dans cette contrée, répondit modestement le jeune homme. Mme Emerson m'a convaincu que l'agression de cet après-midi était l'un de ces dangers. Il s'agissait peut-être d'un partisan mécontent de feu le Mahdi, de triste mémoire.

— Il y a beaucoup de personnes mécontentes dans la région, répliqua Emerson. À commencer par moi-même. Vous avez certainement justifié votre présence ici aux yeux de Mme Emerson, qui a bon cœur, tout particulièrement avec les jeunes idiots romantiques. Vous aurez plus de mal à me convaincre, monsieur Forthright.

— Je ne vous reproche pas votre agacement, Professeur, dit Forthright. Dès que je suis arrivé à Sanam Abou Dom, j'ai constaté que la version de M. Budge quant à ma mission s'était répandue dans tout le camp. C'est vraiment regrettable ! Je n'avais pas imaginé qu'un homme de sa réputation puisse être aussi malveillant. Mais il a peut-être seulement été mal informé.

— Il n'a pas été mal informé, grommela Emerson.

— Vous pouvez être certain que j'ai aussitôt remis les pendules à l'heure. Sur mon honneur, Professeur, lui ou son informateur se sont totalement mépris sur mes remarques et mes motivations. Je n'ai pas l'intention de vous convaincre de risquer votre vie pour une cause sans espoir. Je voulais seulement être sur place au cas... Vous aviez dit, vous savez, que si de nouveaux éléments apparaissaient... (L'explication qui avait si brillamment débuté s'enlisa. Puis M. Forthright dit simplement :) S'il y a des risques à prendre, c'est à moi de les prendre. Vous n'avez rien entendu dire ?... rien appris ?

— Non, répondit Emerson.

— Je vois. (Le jeune homme soupira.) Mon grand-père est devenu très fragile. Seul l'espoir le garde en vie.

— Monsieur Forthright..., commençai-je.

— Je vous implore, madame Emerson, de me faire l'honneur de m'appeler Reginald – ou Reggie, si vous préférez. C'est ainsi que font mes amis et j'espère pouvoir vous compter parmi eux.

— Bien sûr, dis-je chaleureusement. Emerson, Reggie a affronté bien des désagréments, pour ne pas dire des périls, afin de se livrer à ses recherches, ou de se persuader qu'elles sont sans espoir. Et tout cela pour son pauvre vieux grand-père. Recevoir la preuve de la mort de son fils serait extrêmement douloureux pour lord Blacktower, mais cela serait moins pénible que l'épouvantable incertitude qui le tourmente. L'espoir différé peut tourner à l'aigre et devenir...

— Oui, oui, fit Emerson. Alors comment comptez-vous entreprendre ces recherches, monsieur Forthright ?

L'obscurité était totale. Un entrelacs d'étoiles scintillantes maillait la vaste voûte céleste, et à l'ouest une lueur argentée délimitait la crête déchiquetée des collines. Le paysage se nimba d'une pâle clarté quand apparut lentement la demi-lune. Près du feu une voix fit entendre une poignante mélodie.

— Comme c'est beau..., dit doucement Reggie. Rien que vivre un moment pareil mérite le voyage. Les voyages forment l'esprit, dit-on. En tout cas ce voyage m'ouvre des horizons. Je comprends maintenant ce qui a attiré mon oncle vers ces contrées sauvages, et néanmoins magiques.

— Mmmm, fit Emerson. C'est une chose d'être confortablement assis à la fraîche un verre de whisky à la main pendant qu'un domestique prépare le dîner. Vous ne trouveriez pas cela aussi magique si vous étiez perdu dans le désert avec un bidon vide, rôti par le soleil comme un poulet à la broche, la langue aussi sèche qu'une lamelle de cuir. Vous n'avez pas répondu à ma question, monsieur Forthright.

— Oh. (Le jeune homme sursauta.) Je vous demande pardon, Professeur. Il y a des réfugiés qui arrivent tous les jours, me dit-on, des régions qui ont été sous la coupe des Derviches. Les officiers des services de renseignements qui les interrogent m'ont promis de leur poser des questions sur les captifs retenus dans des lieux reculés.

— Voilà qui n'ira pas bien loin, marmotta Emerson.

— Et en attendant des nouvelles, je vais me mettre à étudier et à pratiquer l'archéologie, poursuivit gaiement Reggie. Avez-vous besoin de bras supplémentaires, Professeur ? J'ai quelques notions d'arpentage, mais je manierai la pelle comme le plus humble des indigènes si c'est ce que vous souhaitez.

Cette offre généreuse ne fut pas accueillie par Emerson avec l'enthousiasme qu'elle méritait. Toutefois, après avoir formulé les réserves attendues (par moi), quant au manque d'expérience des néophytes, il se détendit, au point de sortir son plan du site. L'explication qui s'ensuivit prit vite la longueur d'une conférence. Celle-ci fut seulement interrompue par l'apparition du cuisinier qui nous convia au repas du soir. Dès qu'il fut terminé, Reggie exprima son intention de se retirer, invoquant la fatigue, et nous lui emboîtâmes le pas, car notre journée de travail débutait au lever du soleil.

Comme nous nous apprêtions à nous coucher, j'attendais avec beaucoup d'intérêt les commentaires d'Emerson. Il garda toutefois le silence. Aussi, après qu'il eut éteint la lampe et se fut étendu à mon côté, me risquai-je à aborder moi-même le sujet.

— L'aide de Reggie nous sera utile, vous ne croyez pas ?

— Non, répondit Emerson.

— Nous aurions dû nous douter que M. Budge interpréterait de la façon la plus négative sa présence en Nubie. Quant à moi, je trouve ses arguments à la fois sensés et admirables.

— Mmmm, fit Emerson.  
— À votre avis, qui lui a jeté cette pierre ?  
— Il n'a pas été blessé par une pierre. Impossible.  
— Je suis d'accord. Vous aviez parfaitement raison, mon cheri. Un couteau, une lance, une flèche...  
— Mais bien sûr, une flèche ! s'exclama Emerson, enfin poussé au sarcasme. Les archers du pays de Koush constituaient l'une des unités d'élite de l'armée égyptienne. C'est sans doute le fantôme de l'un d'eux qui a pris Forthright pour un Nubien du temps jadis ! L'arc n'a pas été utilisé dans cette région depuis plus de mille ans.

— Un couteau ou une lance, alors.  
— Sornettes, Peabody. Il s'est probablement évanoui – cela semble faire partie de ses habitudes –, il est tombé de son chameau, et il a atterri sur la tête. Naturellement il a dû être trop gêné pour l'avouer.

— Mais en ce cas il aurait eu un bleu, Emerson.  
Emerson me demanda de mettre un terme à la discussion, et il donna plus de poids à sa requête en se livrant à une série de gestes qui ne favorisèrent guère la conversation de ma part, m'empêchant même de la poursuivre.

Malgré une nuit quelque peu agitée, Emerson se leva de bonne heure le lendemain matin. Je fus réveillée par son départ précipité de notre tente et par sa voix de stentor appelant les hommes au travail. Sachant fort bien que sa véritable intention était de réveiller Reggie et de mettre à l'épreuve la capacité d'endurance de cet infortuné jeune homme jusqu'à ses limites, je pris tranquillement ma tasse de thé, admirant l'aube merveilleuse, tandis que la lueur des étoiles cérait le pas au glorieux seigneur des journées.

L'air matutinal était assez frais pour qu'une chemise de laine ne fût point superflue, mais en début d'après-midi, quand Emerson décida de cesser provisoirement le travail, nous avions tous ôté autant de vêtements que la modestie nous le permettait. Reggie avait mieux tenu le coup que je ne m'y attendais. Certes, son travail de la matinée n'avait guère été productif.

— Il vous faudra un certain temps pour vous familiariser avec le terrain et avec nos méthodes, lui dis-je.

Reggie se mit à rire.

— Vous êtes trop aimable, madame Emerson. En vérité, j'étais si fasciné par ce que vous faites, vous et le Professeur, que je n'ai pas pu me concentrer sur mon propre travail. Dites-moi...

Et il se mit à me bombarder de questions. Qu'espérions-nous trouver ? Pourquoi creusions-nous si lentement et si laborieusement à la main au lieu de pénétrer tout de suite dans les pyramides ?

S'il voulait vraiment avoir des informations, il fut servi. Emerson se borna à rouler les yeux et hausser les épaules, laissant entendre qu'il trouvait l'ignorance de Reggie trop phénoménale pour pouvoir être comblée, mais Ramsès est toujours prêt à faire un cours.

— Le but des fouilles dignes de ce nom, monsieur Forthright, n'est pas de trouver un trésor mais d'acquérir des connaissances. Tout élément, quelque insignifiant qu'il soit, peut fournir un indice essentiel à notre compréhension du passé. Notre premier objectif ici est d'établir le plan d'origine et, si possible, la chronologie relative...

Und so weiter, comme disent les Allemands. Au bout d'un moment, Reggie leva les bras au ciel et se mit à rire de tout son cœur.

— Cela suffira pour aujourd'hui, maître Ramsès. Finalement, je pense ne pas être fait pour l'archéologie. Mais je suis prêt à reprendre le travail dès que vous le déciderez, Professeur.

— Nous ne travaillons pas durant les heures les plus chaudes de la journée, l'informai-je. Vous feriez mieux de vous reposer pendant que c'est possible. Si vous êtes disposé à regagner votre tente, je vous accompagnerai. Je pourrai éventuellement vous faire quelques suggestions qui amélioreront votre confort.

Ma véritable intention était de rencontrer ses domestiques, de voir comment ils s'entendaient avec les autres hommes, et d'inspecter ses chameaux. J'étais certaine que ceux-ci avaient besoin de soins. Le camp était à quelque distance du nôtre, au nord des ruines de la plus grande des pyramides. En comparaison de notre modeste installation, celle de Reggie était

digne d'un palais. La tente était assez grande pour loger plusieurs personnes, et on y trouvait toutes les commodités possibles, des carpettes sur le sol sablonneux jusqu'à la baignoire pliante.

— Mon Dieu, m'exclamai-je. Comment ça ? Pas de flûtes à champagne ?

— Pas même de champagne, repartit Reggie en riant. Cependant, le brandy voyage bien, je crois. J'espère que vous et le Professeur me ferez l'honneur d'accepter un verre après le dîner ce soir.

Les chameaux avaient bien besoin de mes attentions – ce qui n'était pas surprenant, vu les chargements qu'ils avaient transportés. Les domestiques de Reggie regardèrent le spectacle en dissimulant mal un air goguenard lorsque j'appliquai de la pommade sur les plaies suppurantes des flancs de ces pauvres bêtes, mais leurs sourires disparurent quand je m'adressai à eux dans un arabe énergique et idiomatique. Ils étaient quatre, trois Nubiens et un Égyptien, originaire de la Thébaïde, qui répondait (comme près de la moitié de ses compatriotes) au nom d'Ahmed. Lorsque je lui demandai ce qu'il faisait si loin de chez lui, il me répondit : « L'effendi a offert beaucoup d'argent, Sitt. Comment voulez-vous que réagisse un pauvre homme ? »

Reggie décréta qu'il n'avait pas besoin de se reposer et revint avec moi jusqu'à ma tente. Il était aussi enjoué et voulait se montrer aussi serviable qu'un gros chien maladroit. Je le laissai donc s'occuper avec moi des comptes. Les hommes devaient être payés ce soir. Nous faisions des bulletins de paie séparés pour chaque homme, vu que le montant qu'ils touchaient dépendait du nombre d'heures effectuées, plus une prime pour chaque découverte d'importance.

— En offrant la valeur marchande équitable pour chaque objet trouvé, cela fait disparaître la tentation du vol, expliquai-je. Malheureusement, ajoutai-je avec une ironie désabusée, jusqu'ici nous avons eu à payer très peu de primes.

— En effet, le site paraît avoir été entièrement mis à sac, acquiesça Reggie en jetant un coup d'œil dédaigneux vers les éboulis de pierres qui avaient été jadis des pyramides. Combien de temps allez-vous encore rester ici si vous ne trouvez rien de

valeur ?

— Vous ne comprenez toujours pas, Reggie. Ce sont les connaissances, pas les trésors, que nous cherchons à recueillir. Au train où nous allons, il nous faudra toute la saison avant de finir ici.

— Je vois. Ma foi, je crois que voici le dernier bulletin, madame Emerson. Les hommes vont partir pour leurs villages ce soir, je présume. Restez-vous ici, vous et le Professeur, ou allez-vous au camp ?

Après bien des palabres stériles ponctuées de jurons, Emerson accepta finalement de laisser partir les hommes de bonne heure afin qu'ils arrivent chez eux avant la tombée de la nuit, pourvu qu'ils reviennent le lendemain soir. J'expliquai cela à Reggie, ajoutant que j'avais eu l'intention de me rendre au marché à Sanam Abou Dom le lendemain afin d'y acheter des légumes frais et du pain.

— Mais si vous partez, Reggie, vous pourriez faire pour moi ces emplettes et m'éviter ainsi le trajet.

Une ombre passa sur le visage souriant du jeune homme.

— Je dois partir, madame Emerson. Après avoir contemplé l'allure menaçante des étendues désertiques, je commence à me rendre compte à quel point ma quête est vouée à se révéler décevante, mais...

— Oui, bien sûr. Je vais vous donner une liste ce soir, alors. Je vous conseille d'attendre jusqu'à demain matin. Voyager après la tombée de la nuit est dangereux.

— Vous n'avez pas besoin de me convaincre, repartit Reggie. (Il porta la main au pansement bien propre que j'avais appliqué sur la blessure à son front, et il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers Kemit, qui se reposait à l'ombre non loin de là.) Je suppose que cet individu n'a pas pu m'attaquer, mais je vous jure, madame Emerson, que c'était un homme qui lui ressemblait tellement qu'il aurait pu être son jumeau. Que savez-vous de lui ?

— Son village, qui a été détruit par les Derviches, est au sud d'ici. Il n'a pas été plus précis. Comme vous le savez, les notions occidentales de distance et de géographie sont inconnues de ces peuples.

— Vous lui faites confiance, alors ? demanda Reggie, qui s'était mis à chuchoter.

— Ce n'est pas la peine de baisser la voix, car il ne comprend que quelques mots d'anglais. Pourquoi ne lui ferais-je pas confiance ? Lui et ses amis ont travaillé fidèlement et avec ardeur.

— Pourquoi nous dévisage-t-il ? lança Reggie.

— Il ne nous dévisage pas, il nous regarde. Voyons, Reggie, avouez que vos soupçons sur Kemit sont injustes et sans fondement. Vous n'avez pas pu bien distinguer votre agresseur, vu que, d'après ce que vous dites, vous ne vous êtes douté de rien avant de recevoir le projectile.

Au bout de quelques heures supplémentaires de travail, Emerson décida d'arrêter et convoqua les hommes à la table où j'étais assise, prête à leur remettre leur salaire.

— Bon sang, s'exclama-t-il en s'asseyant à mes côtés, il faut que nous trouvions un autre système, Peabody. Ils sont si pressés de partir qu'ils n'ont rien fou..., fichu de tout l'après-midi.

— La seule solution est de revenir à notre système initial, à savoir les laisser partir de bonne heure le vendredi matin, proposai-je.

— En ce cas il faudra qu'ils reviennent le vendredi soir, déclara Emerson. Sinon ils ne seront pas ici avant le samedi en milieu de matinée et se plaindront d'être trop fatigués après leur longue marche pour pouvoir bien travailler toute la journée.

En tout cas les hommes ne s'attardèrent pas à discuter du montant de leur solde. Ils tenaient à se retrouver en sûreté chez eux avant que les démons redoutés des ténèbres ne sortent de leurs cachettes. Ils se dispersèrent et je refermai le livre de comptes.

— Messieurs, j'ouvrirai ce soir des boîtes de conserve pour le dîner. Je ne suis pas cordon-bleu et ne cherche pas à le devenir.

— Mon domestique Ahmed est un excellent cuisinier, dit Reggie. C'est l'un des talents pour lesquels je l'ai choisi. Peut-être me ferez-vous l'honneur d'être mes hôtes pour le dîner ce soir ?

J'acceptai en le remerciant vivement. Une fois que Reggie fut

reparti vers sa tente, Emerson observa aigrement :

— Je ne serais pas surpris de le voir se mettre en grande tenue de soirée. Je vous préviens, Amelia : si c'est le cas, j'irai dîner avec Kemit.

— M. Forthright a emporté une quantité impressionnante de bagages, intervint Ramsès, s'asseyant jambes croisées à mes pieds. Outre un revolver, il a deux fusils, des munitions à foison, ainsi que...

— Il a sans doute l'intention de chasser, dis-je, estimant préférable de ne pas demander à Ramsès comment il savait tout cela.

— Si c'était le cas, je me sentirais tenu de lui faire des remontrances, déclara Ramsès de son ton le plus pompeux.

— Afin d'éviter de te placer devant le fusil, comme cela t'est déjà arrivé, dis-je sévèrement. Tu passes bien trop de temps à te mêler de ce qui ne te regarde pas, Ramsès. Viens me donner un coup de main. Il reste plusieurs heures avant la nuit et je veux examiner de plus près ces petits éboulis au sud de la numéro quatre. Je me demande s'il ne s'agit pas de tombeaux de reines... Car même au pays de Koush, où les femmes jouissaient d'un pouvoir considérable, les dames se faisaient rouler pour ce qui était des pyramides.

Emerson décida de se joindre à nous, et nous passâmes une heure fort agréable à fouiller parmi les amoncellements et à discuter de l'endroit où les chambres funéraires pouvaient se trouver. Il fallut bien entendu que Ramsès fût en désaccord avec moi et son père.

— Nous ne pouvons pas forcément déduire, prétendit-il, du fait que les chambres funéraires des pyramides égyptiennes se trouvaient pour la plupart sous la partie supérieure, que c'était la même chose ici. Rappelez-vous la description que fait Ferlini de la chambre dans laquelle il a trouvé les joyaux qui sont maintenant au Musée de Berlin...

— Impossible, m'écriai-je. Lepsius pense comme moi que Ferlini a dû commettre une erreur. Il n'était pas archéologue...

— Mais il était sur place, objecta Ramsès. Ce qui n'était pas le cas de Herr Lepsius. Et avec tout le respect dû, Maman...

— Mmmm, oui, intervint rapidement Emerson. Mais, mon

garçon, même si Ferlini a bien trouvé une chambre funéraire dans la partie supérieure de la pyramide, cela pouvait être une exception à la règle...

Sa tentative de compromis échoua, de telles tentatives étant généralement vouées à l'échec.

— Ridicule ! m'exclamai-je.

— Là n'est pas la question, Papa, si je puis me permettre, dit Ramsès.

La discussion se poursuivit avec animation tandis que nous regagnions nos tentes. Peu de familles, à mon humble avis, partagent autant d'intérêts divertissants que nous. Quant à la liberté et à la franchise avec lesquelles nous échangeons nos opinions, elles ne font qu'ajouter à notre plaisir mutuel.

J'avais emporté une seule robe correcte à tout hasard – car on ne sait jamais quand on peut rencontrer des personnes d'un rang social supérieur. C'était une simple robe du soir en tulle moucheté eau-de-Nil, dont le corsage était décolleté et de forme carrée. La jupe était à volants. Ceux-ci ainsi que les courtes manches bouffantes étaient ornés de roses de soie rose. Tout en laissant à Emerson le privilège de boutonner la robe, ce qu'il prend grand plaisir à faire, je parvins à le convaincre d'endosser une veste et de mettre de vraies chaussures à la place de ses bottes. Mais il refusa d'arborer une cravate, prétendant qu'il était devenu archéologue avant tout parce que la cravate ne fait pas partie de la tenue officielle de l'archéologue. Cependant, comme je dus l'admettre quand il insista, Emerson a une telle prestance que l'absence de cet accessoire ne gâche en rien l'effet qu'il produit.

Je partis alors à la recherche de Ramsès, car il fallait s'attendre qu'il se contentât de laver les parties visibles de sa personne. Traînant mes volants eau-de-Nil sur le sol sablonneux, grimaçant de douleur chaque fois que des pierres me piquaient la plante des pieds à travers les semelles fines de mes escarpins, je regrettai presque qu'Emerson eût planté la tente de notre petit garçon si loin de la nôtre. Il avait d'excellents arguments, et dans l'ensemble les avantages dépassaient de beaucoup les inconvénients. (Malgré ce qui se passa peu après, je maintiens mon opinion.)

Ramsès n'avait même pas lavé les parties visibles. Il était juché sur un pliant devant la valise qui lui servait à la fois de bureau et de table. Celle-ci était jonchée de bouts de papier et il écrivait fébrilement dans le carnet abîmé, relié toile, qui l'accompagnait partout.

Il m'accueillit avec sa politesse guindée coutumière, laquelle aurait mieux convenu à un vieux monsieur compassé qu'à un petit garçon. Il sollicita une minute supplémentaire afin de terminer ses notes.

— Oh très bien, dis-je. Mais il faut te hâter. C'est impoli d'être en retard quand on est invité à dîner. Quelles sont donc ces notes si importantes ?

— Un dictionnaire du dialecte parlé par Kemit et ses amis. Par la force des choses, l'orthographe est phonétique. J'utilise le système dérivé de...

— Peu importe, Ramsès. Dépêche-toi, c'est tout ce que je te demande.

Regardant par-dessus son épaule, je vis qu'il avait classé les mots de vocabulaire par parties du discours, réservant plusieurs pages pour chacune. Aucun des mots ne m'était familier, mais il faut dire que ma connaissance des dialectes nubiens était extrêmement limitée. Je constatai avec satisfaction que je ne pouvais m'offusquer du moindre mot, à l'exception peut-être de quelques substantifs concernant certaines parties de l'anatomie humaine.

Quand Ramsès eut terminé, il me proposa son pliant, que j'emportai dehors, abaissant le rabat de la tente en sortant. Plusieurs années auparavant, Ramsès m'avait demandé que je lui accorde le privilège de l'intimité pour pratiquer ses ablutions ou se changer. J'avais bien volontiers accédé à sa demande, car laver de petits garçons sales qui gigotent n'a jamais fait partie de mes occupations préférées. (La bonne d'enfants qui s'occupait de Ramsès n'avait pas non plus émis d'objection.)

J'avais prié Emerson de nous rejoindre quand il serait prêt, et je l'attendis, ce qui n'était nullement désagréable, le coucher de soleil étant particulièrement éclatant ce soir-là. C'était un embrasement écarlate et doré, contrastant de manière exquise avec l'azur de la voûte céleste qui s'assombrissait. Sur cette

tapisserie de lumières en mouvement, les contours déchiquetés des pyramides se détachaient sombrement. Comme toute personne portée à la rêverie, je me mis à songer à la vanité des aspirations de l'homme et à la brièveté de ses passions. Jadis ce désert parsemé d'éboulis avait été un lieu saint, orné de toutes les belles et bonnes choses (comme disaient les Anciens). Des chapelles, faites de pierres sculptées et peintes, desservaient chaque imposant édifice. Des prêtres vêtus de robes blanches vaquaient à leurs occupations avec diligence, chargés d'offrandes comestibles et de trésors qu'ils plaçaient sur les autels des défunts de sang royal. Tandis que les ombres s'épaississaient et que la nuit envahissait le ciel, j'entendis un doux bruissement d'ailes. Était-ce l'oiseau de l'âme à tête humaine, le ba de quelque pharaon disparu depuis longtemps, revenant manger et boire à sa chapelle ? Non, ce n'était qu'une chauve-souris. Le pauvre ba serait mort de faim depuis longtemps s'il avait compté sur les offrandes des prêtres.

Ces poétiques pensées furent brutalement interrompues par Emerson, qui s'approchait de moi d'un pas pesant. Il peut se déplacer aussi rapidement et silencieusement qu'un chat s'il le veut. Cette fois-ci ce n'était pas le cas, parce qu'il n'était pas d'humeur à se rendre à une invitation. Il l'est rarement, je dois l'avouer.

— Est-ce vous, Peabody ? lança-t-il. Il fait si noir que je vois à peine où je marche.

— Pourquoi n'avez-vous pas emporté de lanterne ? lui demandai-je.

— Nous n'en aurons pas besoin, si la lune se lève bientôt, répondit Emerson, faisant preuve d'une de ces absences de logique que les hommes reprochent constamment aux femmes. Où est Ramsès ? S'il faut vraiment y aller, autant en finir.

— Je suis prêt, Papa, annonça Ramsès en soulevant le rabat de la tente. J'ai pris bien soin de me faire aussi propre que possible, malgré les circonstances qui ne facilitent guère les choses. Je crois être présentable, Maman.

Vu que je ne distinguais qu'une silhouette sombre se découplant sur l'intérieur encore plus sombre de la tente, il m'était difficile de porter un jugement valable. Je suggérai

d'allumer une lanterne, non pas tellement parce que je tenais à inspecter sa tenue – traîner davantage aurait rendu Emerson fou furieux – que parce que la nuit était tombée et qu'il était difficile de marcher sur ce sol inégal, notamment pour une dame chaussée d'escarpins à semelles fines. Ainsi équipés, nous nous mêmes en route. À ma demande, Emerson me donna le bras. Il aime s'appuyer sur mon bras et, comme Ramsès nous précédait en portant la lanterne, il put se permettre quelques gestes d'affection, ce qui contribua à le calmer, à tel point qu'il se contenta d'une seule remarque grossière quand il vit les élégants préparatifs de Reggie.

La table, couverte d'une nappe de coton aux gais motifs, était éclairée aux chandelles. La nappe avait dû être achetée au souk, car j'en avais vu là-bas de semblables. Les plats en poterie venaient du même endroit, mais j'étais certaine que ce n'était pas le cas du vin : même les marchands grecs entreprenants n'avaient quand même pas importé d'onéreux vins du Rhin. Le tapis sous la table était un beau tapis d'Orient, ancien, dont la trame rouge foncé était parsemée de fleurs et d'oiseaux tissés. Je ne pouvais qu'admirer le goût qui avait présidé au choix des objets d'artisanat local et les délicates attentions dont avait fait preuve Reggie pour nous recevoir. On a tendance à se gausser des Britanniques qui cherchent à conserver une certaine tenue en plein désert, mais j'appartiens à l'école qui estime que de tels efforts ont un effet bénéfique non seulement sur les participants mais aussi sur les observateurs.

La cuisine d'Ahmed était à la hauteur de ce qu'avait prétendu son maître et le vin était excellent. Emerson se détendit au point d'accepter un verre, mais il refusa le brandy que lui proposa Reggie à la fin du repas, malgré l'insistance de ce dernier. Par politesse, j'accompagnai le jeune homme et je constatai avec satisfaction qu'il était aussi tempérant que moi, se contentant d'un seul verre de brandy.

— Il se gardera, observa-t-il en souriant, tandis qu'Ahmed remportait la bouteille. Mais peut-être devrais-je le partager avec mes hommes... pour fêter la veille de leur jour de congé...

Emerson secoua la tête.

— En aucun cas, Reggie, déclarai-je énergiquement. L'alcool

est l'un des fléaux que l'homme blanc a introduits dans ce pays. Les autorités militaires surveillent de très près, à juste titre, la quantité d'alcool qui entre ici. Cela serait rendre un bien mauvais service à ces pauvres gens que de leur donner des habitudes d'ivrognerie.

— Cela est sans doute vrai, Maman, intervint Ramsès avant que Reggie n'ait pu répondre. Mais cette opinion n'est-elle pas entachée d'un brin de paternalisme ? Les boissons alcoolisées n'étaient pas inconnues avant l'arrivée des Européens. Les anciens Égyptiens appréciaient tout spécialement la bière et le vin. Même les jeunes enfants...

— La bière et le vin ne sont pas aussi nocifs que l'alcool, lui dis-je en fronçant les sourcils. Et tout cela est nocif pour les jeunes enfants.

Emerson commençait à s'agiter. Aussi remerciai-je Reggie de son hospitalité, puis nous repartîmes vers nos tentes. La lune s'était levée. Ce n'était qu'une demi-lune, mais sa lumière était suffisamment vive pour que l'on pût se passer de la lanterne. Les doux rayons argentés de la déesse de la nuit jetaient leurs sortilèges de magie et de rêve. (Le vin jouait peut-être aussi un certain rôle.) Emerson pressa le pas, et il ne me déplut pas d'avoir à presser le mien. Nous quittâmes Ramsès devant sa tente après nous être souhaité bonne nuit, avec affection mais sans nous attarder, et nous nous hâtâmes de regagner la nôtre.

Rien de tel que l'exercice physique fatigant pour susciter un sommeil réparateur. Je dormis à poings fermés cette nuit-là. Ce n'est pas un bruit banal qui me réveilla, mais quelque chose qui me sembla être une voix, un son strident qui pénétra jusqu'à mes rêves. Un appel à l'aide. Cet instinct impérieux qui se niche dans le tréfonds d'un cœur maternel, si souvent mis à contribution, fut une nouvelle fois sollicité. J'essayai de répondre. Ma voix s'étouffa dans ma gorge. Je tentai de me lever. Mes membres étaient retenus par un poids.

Le poids disparut, et Emerson, jurant dans son sommeil, se mit à quatre pattes. Il s'éclipsa avant que je ne pusse l'arrêter, mais je fus apaisée en constatant qu'il était enveloppé d'une ample djellaba, la brusque chute de température de la nuit

l'ayant apparemment incité à changer ses habitudes. Ma propre chemise de nuit était assez volumineuse pour être décente, quoiqu'elle ne fût pas idéale pour une promenade. Je pris juste le temps d'enfiler mes bottes et de m'emparer de mon ombrelle avant de me précipiter à la suite de mon mari.

Comme j'aurais pu m'y attendre, le bruit venait des abords de la tente de Ramsès, où je vis un singulier tableau. Un corps était allongé par terre sur le ventre. Une silhouette était penchée au-dessus, poings sur les hanches. Une troisième forme, plus petite, était assise quelques mètres plus loin, immobile et pâle comme une statue de calcaire.

— Peabody ! brailla Emerson.

Je mis les mains sur mes oreilles.

— Je suis juste derrière vous, Emerson, inutile de crier. Que s'est-il passé ?

— Quelque chose de tout à fait extraordinaire, Peabody. Regardez. Il a recommencé ! C'est ridicule. C'est une chose de s'évanouir au moindre prétexte, ou sans aucune raison. Je commençais à m'y habituer. Mais réveiller les gens au beau milieu de la nuit...

— Il ne s'est pas évanoui cette fois-ci, Emerson. Il est blessé... Il saigne !

Je ne compris la vérité que lorsque mes doigts rencontrèrent quelque chose de mouillé et de gluant. Comme Emerson, Reggie portait une ample djellaba, mais la sienne était bleu foncé.

— De la lumière, Emerson, m'exclamai-je. Il me faut de la lumière, Ramsès, va chercher la lanterne. Ramsès ? Tu as entendu ?

— Je vais allumer la lanterne, dit Emerson. Le pauvre garçon est encore un peu hébété. Il a été réveillé si brusquement.

Je m'approchai de Ramsès. Même lorsque je me penchai au-dessus de lui, il sembla ne pas se rendre compte de ma présence. Je le pris par les épaules et le secouai, lui enjoignant de me parler. (Et je dois avouer que demander à Ramsès de parler, non de se taire, était pour moi une nouveauté.)

Il me regarda alors en clignant des yeux, puis énonça lentement :

— J'ai l'impression que je rêvais, Maman. Mais je suis venu

quand vous avez appelé.

Le frisson qui me parcourut n'était pas imputable à l'air froid de la nuit.

— Je ne t'ai pas appelé, Ramsès. Pas avant cet instant. C'est toi qui m'as appelée.

— Comme c'est étrange. (Ramsès se caressa le menton pensivement.) Mmmm, il faut que nous analysions cette situation et comparions nos impressions sur ce qui s'est produit. Est-ce M. Forthright qui est étendu par terre ?

— Oui, et il a apparemment davantage besoin de mes attentions que toi, répondis-je, fort soulagée de voir que Ramsès avait retrouvé son état normal. Apportez ici la lanterne, Emerson.

Emerson poussa une exclamation de surprise quand la lanterne éclaira l'homme étendu.

— Je vous demande pardon, Peabody. Je croyais que comme d'habitude vous... Mmm. Il paraît avoir abondamment saigné. Est-il mort ?

— Non, et il ne risque pas de mourir, à moins que la blessure ne s'infecte. (Je retournai Reggie sur le dos, ouvris la djellaba, mis à nu un bras et une épaule bien plus musclés qu'on aurait pu s'y attendre.) Ce n'est pas aussi grave que je le craignais. Je crois qu'il ne saigne plus. Et... Grands dieux ! Voici l'arme qui l'a blessé. Elle se trouvait sous son corps.

Je la ramassai par le manche et la tendis à Emerson.

— De plus en plus curieux, marmonna-t-il. Ce n'est pas un couteau d'ici, Peabody. C'est du bon acier de Sheffield et il porte la marque d'un coutelier anglais. Reggie aurait-il pu tomber dessus ?

— Peu importe pour le moment, Emerson. Il faut le porter jusqu'à sa tente, pour que je puisse m'occuper de lui. Où dia..., où diantre sont ses domestiques ? Comment ne se sont-ils pas réveillés malgré ce brouhaha ?

— Ils sont peut-être ivres, commença Emerson. Puis une voix dit doucement dans l'obscurité : « Je suis là, Madame. Je le porte. »

Ainsi donc la première chose qu'aperçut Reggie, ce fut la haute silhouette de Kemit, qui s'avancait dans le cercle de

lumière. Un cri strident s'échappa des lèvres du blessé.

— Meurtrier ! Assassin ! Es-tu revenu m'achever ?

— Monsieur Forthright, vous devenez fatigant, dit Emerson impatiemment. Je vous remercie, Kemit. Je peux m'occuper de lui.

La tête de Reggie retomba sur l'épaule d'Emerson. Il avait de nouveau perdu connaissance. Je ne pouvais qu'être d'accord avec mon mari : Reggie devenait fatigant, notamment au sujet de Kemit. Que faisait-il si loin de son propre campement au milieu de la nuit ?

À quatre pattes, le nez tellement au ras du sol qu'il ressemblait à un chien de chasse sur la piste d'un lapin, Ramsès examinait l'endroit, éclaboussé d'horribles taches de sang, où le corps de Reggie était resté étendu.

— Remets-toi debout, Ramsès, dis-je dégoûtée. Ta curiosité morbide est répugnante. Et retourne te coucher ou viens avec moi.

Comme je m'y attendais, Ramsès préféra venir avec moi. Lorsque nous arrivâmes à la tente de Reggie, Ahmed se frottait les yeux d'une manière ostentatoire et peu convaincante.

— Vous avez appelé, effendi ? s'enquit-il.

— Assurément, répondit Emerson, qui assurément avait appelé, faisant résonner l'air de ses vociférations. Le diable t'emporte, Ahmed, es-tu aveugle et sourd ? Tu ne vois pas que ton maître est blessé ?

Ahmed sursauta avec affectation.

— Wallahi-el-azem ! C'est le jeune effendi. Que s'est-il passé, Maître des Imprécations ?

Emerson se montra alors tellement à la hauteur de sa réputation qu'Ahmed eut vite fait d'allumer les lampes et de préparer la couche de son maître. Reggie avait emporté une trousse médicale bien fournie. Il ne me fallut pas longtemps pour nettoyer la blessure et appliquer un pansement. L'entaille était seulement superficielle et ne nécessitait pas de points de suture.

Un peu de brandy fit bientôt revenir à lui Reggie. Et il me pria aussitôt de le pardonner de m'avoir causé tant de tracas.

— Que diable faisiez-vous près de la tente de mon fils au beau

milieu de la nuit ? lui lança Emerson.

— Je me promenais, répondit Reggie faiblement. Je n'arrivais pas à dormir, je ne sais pourquoi. Je me suis dit qu'un peu d'exercice me ferait du bien. Quand je suis arrivé près de la tente de votre fils, j'ai vu... j'ai vu...

— Ne parlez plus, dis-je. Vous avez besoin de vous reposer.

— Non, je dois vous dire... (Sa main chercha la mienne.) Vous devez me croire. J'ai vu le rabat de la tente s'ouvrir et une silhouette pâle, fantomatique, faire son apparition. J'ai eu un choc, avant que je ne comprenne que c'était maître Ramsès. Naturellement, j'ai pensé qu'il... qu'il éprouvait le besoin...

— Oui, poursuivez, lui dis-je.

— J'étais sur le point de me retirer quand j'ai vu une autre forme sombre, une ombre aussi haute qu'un jeune arbre, se glisser vers le garçon. Ramsès se dirigeait lentement vers elle. Ils arrivèrent à la même hauteur – et la forme sombre tendit les bras pour saisir le garçon. Le geste m'arracha à ma paralysie. Comprenant que Ramsès était en danger, je me précipitai à son secours. Inutile de dire que je n'avais pas d'arme. J'ai lutté avec l'homme – car c'était un homme, avec des muscles comme des rouleaux de cordes, et qui se battait avec la féroceur d'une bête sauvage. (L'effort pour parler l'avait épuisé. D'une voix entrecoupée, il reprît faiblement :) Je ne me souviens de rien d'autre. Gardez bien votre fils. Il...

Je posai un doigt sur ses lèvres.

— Plus un mot, Reggie. Vous êtes épuisé par le choc et la perte de sang. Ne craignez rien, nous veillerons sur Ramsès. Puissent les remerciements reconnaissants de ses parents dévoués vous consoler de vos blessures, et puissiez-vous dormir paisiblement, sachant que vous...

— Mmmm, fit Emerson d'une voix puissante. Si vous voulez qu'il se repose, Amelia, pourquoi ne cessez-vous pas de parler ?

Cela me parut une suggestion raisonnable. J'enjoignis Ahmed de bien veiller sur son maître et de m'appeler sur-le-champ si son état s'aggravait. En revenant sur nos pas, je proposai à Emerson que Ramsès passât le restant de la nuit avec nous.

— Entendu, acquiesça Emerson. La nuit est déjà trop entamée pour... Ramsès, qu'as-tu à dire ?

— Beaucoup de choses, Papa, répondit Ramsès.

— Je m'en doutais. Eh bien ?

Ramsès inspira profondément.

— Pour commencer, je ne me souviens absolument pas d'avoir quitté ma tente. Je n'ai vu aucune sombre silhouette mystérieuse. Je n'ai pas vu de lutte.

— Ha, s'exclama Emerson. Forthright a donc menti.

— Pas forcément, Papa. Il a peut-être exagéré la férocité de la lutte. J'ai remarqué que les hommes font cela quand ils tentent de prouver leur valeur. Ce qui m'a réveillé, c'est un appel, m'a-t-il semblé — une voix qui m'appelait par mon nom, extrêmement insistante. J'ai cru que c'était la voix de Maman, et j'ai répondu. Mais je n'ai plus aucun souvenir précis après cela, jusqu'à ce que Maman me secoue par les épaules.

Nous étions parvenus à notre tente. Je sortis les couvertures supplémentaires et fis une sorte de nid pour Ramsès à côté de nos nattes. Mais quand je voulus l'installer, il résista.

— Encore une chose, Maman. Quand vous m'avez vu inspecter le sol...

— Je suppose que tu jouais au détective. Une habitude bien rotte que tu as là, Ramsès. Tu n'es qu'un petit garçon, après tout. Tu aurais dû laisser cela à Papa et Maman.

— Je me suis dit que, si l'agresseur avait laissé un indice, il pouvait revenir sur les lieux et le faire disparaître avant l'aube, expliqua Ramsès.

— Les malfaiteurs font trop attention pour oublier des pièces à conviction, Ramsès. Tu as lu trop de romans.

— C'est sans doute généralement le cas, Maman. Mais ce malfaiteur-ci a bien laissé un indice. Je présume que ceci lui a été arraché de la tête dans la lutte.

Des plis de sa volumineuse chemise de nuit blanche il exhiba un objet qu'il me tendit. C'était une casquette, d'un type que je connaissais très bien, bien que celle-ci fût beaucoup plus propre que la plupart de celles que j'avais vues sur la tête d'Égyptiens. Ce genre de couvre-chef n'est pas très porté en Nubie, où la plupart des hommes préfèrent le turban.

— Mmm, fit Emerson en l'inspectant. Le motif ressemble à certains de ceux que j'ai vus à Louxor. Se pourrait-il que

l'agresseur de Forthright ait été son propre domestique ? C'est un individu quelque peu insolent.

— Reggie l'aurait sûrement reconnu, dis-je en secouant la tête. Aucun de nos hommes ne porte semblable couvre-chef, mais un malfaiteur astucieux aurait pu s'en servir comme d'un déguisement...

Je m'interrompis, et, perdue en folles conjectures, tournai les yeux vers mon fils, qui me regarda à son tour avec une expression si limpide et innocente qu'elle équivalait presque à une confession. L'art du déguisement est l'un des passe-temps de Ramsès. Il ne peut s'y adonner pleinement, vu que sa taille le constraint à imiter seulement la partie la plus jeune de la population. Toutefois, j'avais l'impression désagréable que son habileté augmenterait à proportion de sa taille.

— Ramsès, commençai-je.

Mais avant que je puisse continuer, Ramsès exhiba un autre étrange objet.

— J'ai aussi trouvé cela sur les lieux de l'agression, Maman. À mon avis c'est encore plus frappant que la casquette.

Emerson lâcha une exclamation étouffée et arracha l'objet des mains du garçon. Au premier coup d'œil je ne vis rien qui pût justifier l'attention concentrée avec laquelle il l'examina. C'était apparemment une tige en roseau d'une dizaine de centimètres. Le bout déchiqueté donnait à penser que cette tige avait été cassée. L'autre extrémité se terminait par un bout de bois, auquel était fixée une pierre arrondie et émoussée en forme de gourdin miniature. À l'endroit où le bois était attaché au roseau, une bande décorative percée ornait la tige et servait probablement à tenir les deux ensemble.

— Qu'est-ce donc ? m'exclamai-je.

Emerson secoua la tête, non pour refuser l'évidence, mais d'un air incrédule et ahuri.

— C'est une flèche, ou bien une partie de flèche.

— Il n'y a pas de pointe, objectai-je.

— Voici la pointe, ou plus exactement la « tête », car c'est le terme exact. (Emerson donna un coup d'ongle à la pierre arrondie.) Elle est attachée à cette pièce de bois, qui est elle-même façonnée à la tige. Enfoncée dedans, en d'autres termes.

La pointe est émoussée parce que la flèche n'avait pas pour fonction de tuer, mais d'assommer.

— Je vois. (Je me penchai pour examiner l'objet de plus près, notant au passage la finesse de la partie décorée.) Cela me rappelle quelque chose, mais je ne parviens pas à me remémorer où je l'ai vu.

— Non ? Alors je vais vous rafraîchir la mémoire. (Les yeux d'Emerson étaient toujours rivés sur la flèche brisée.) Les scènes de chasse dans les tombeaux de Thèbes... C'est là que vous avez vu une flèche semblable. Elle est identique aux armes utilisées par les nobles de l'ancienne Égypte quand ils allaient chasser les volailles dans les marais. Identique, Peabody. Sauf qu'elle ne date forcément que de quelques années.

## CHAPITRE SIX

### *Le fantôme d'un archer du pays de Koush*

Longtemps après que je me fus couchée, Emerson resta assis en silence à la lumière de la lampe. Il retournait en tous sens la flèche brisée avec la fascination d'un connaisseur examinant le plus rare des joyaux. Il avait ôté sa djellaba. Les ombres moulaient les larges muscles de sa poitrine et de ses bras ; les ombres sculptaient ses pommettes puissantes et son front de penseur, creusaient la fossette (ou le creux, comme il préfère l'appeler) de son menton viril. Une scène propre à réveiller les sensations les plus vives, et, comme j'étais forcée en l'occurrence de les refouler, j'en ressentis l'effet un long moment.

Ma foi, bien entendu, je savais ce qu'il pensait, bien qu'il eût refusé de discuter de la chose. En premier lieu, il craignait que je ne lui rappelle sa plaisanterie imprudente à propos de la première blessure de Reggie. « Le fantôme d'un des archers du pays de Koush », avait-il dit. Et là, nous avions sous les yeux un fragment d'une flèche qui aurait pu être utilisée par ces mêmes archers... Peut-être l'arc n'avait-il pas été utilisé dans cette région depuis un millier d'années – j'étais prête à croire Emerson sur parole –, mais l'un des anciens noms du pays de Koush était celui de « Terre de l'Arc », et « chef des archers du pays de Koush » était un titre militaire dans l'empire égyptien tardif.

Je finis par m'endormir. Lorsque je me réveillai, j'étais seule. Un étrange silence régnait. Pas d'ordres braillés, pas d'hommes chantonnant pour alléger le dur labeur... Puis je me rappelai que c'était le jour de repos, et que les hommes étaient partis.

Pourtant, c'était bizarre qu'Emerson eût pris garde à ne pas me réveiller ; encore plus bizarre que Ramsès eût réussi à quitter la tente sans faire le moindre raffut. J'eus un horrible pressentiment, et je me levai en hâte.

Pour une fois mon pressentiment se révéla sans fondement. Je trouvai Emerson assis dans un fauteuil devant la tente en train de boire du thé calmement. Il m'accueillit en me jetant un joyeux bonjour et en me demandant si j'avais bien dormi.

— Mieux que vous, répondis-je, en me remémorant la dernière vision que j'avais eue de lui au cours de la nuit, et remarquant les cernes qu'il avait sous les yeux. Où est Ramsès ? Comment va Reggie ? Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée plus tôt ? Que...

— J'ai la situation en main, Peabody. Je vais vous faire une tasse de thé pendant que vous enfilerez une tenue plus convenable.

— Vraiment, Emerson...

— M. Forthright va nous rejoindre d'ici peu. Sa blessure est moins grave que vous ne le pensiez. Curieux, n'est-ce pas ? que ses blessures soient toujours moins graves que vous ne le pensiez... Je ne vous reproche pas de vous être exhibée hier soir devant lui dans cette tenue séduisante mais légère – je mets cela sur le compte de votre légitime inquiétude –, mais réitérer cette erreur pourrait être interprété de travers.

— Par vous, voulez-vous dire.

— Par moi, ma chère Peabody.

Partagée entre l'agacement et l'amusement, je me retirai et suivis son conseil. Lorsque je revins, je les trouvai tous rassemblés – Ramsès accroupi sur la carpette, Reggie assis dans un fauteuil à côté d'Emerson. Il se leva d'un bond avec une alacrité qui confirmait le jugement qu'avait porté Emerson sur son état, et insista pour m'offrir une chaise avant de se rasseoir.

— C'est un grand soulagement de vous voir en si bonne forme, m'exclamai-je en prenant la tasse que me tendait Emerson. Vous aviez perdu beaucoup de sang...

— Manifestement ce n'était pas son sang, dit Emerson. (Le manque de sommeil le rend toujours d'humeur irritable.)

— En effet, acquiesça Reggie. Comme je vous l'ai dit, je me

suis colleté avec cet individu...

— Très courageux de votre part, observa Emerson. Car vous n'étiez pas armé, n'est-ce pas ? Un homme qui se promène tranquillement au clair de lune n'est d'ordinaire pas armé.

— Non, d'ordinaire. Je... euh...

— Est-ce votre couteau, Forthright ? (Emerson le sortit brusquement de sa poche et le brandit sous le nez de Reggie.)

— Non ! C'est...

— Pour l'amour de Dieu, cessez de l'interrompre, m'écriai-je. Comment peut-il expliquer ce qui s'est passé si vous ne le laissez pas terminer une phrase ?

Emerson me jeta un regard dénué d'aménité.

— Vous devez forcément comprendre ce que sous-entendait ma question, Amelia. Ainsi que M. Forthright. S'il...

— Ce que la question impliquait est en effet évident, Emerson. C'est votre ton que je critique. Vous ne posez pas de questions, vous interrogez comme...

— Bon sang, Amelia...

Reggie partit d'un éclat de rire, ce qui mit fin à la discussion.

— Je vous en prie, ne vous querellez pas à mon sujet, mes amis. Je comprends où veut en venir le professeur, et je ne lui reproche pas d'avoir des doutes. Comme il dit, un homme qui veut se promener tranquillement ne sort pas armé. Je pourrais faire remarquer qu'un homme sensé devrait sortir armé dans cette région. Mais si j'avais craint de rencontrer un animal sauvage, voire un homme encore plus sauvage, j'aurais emporté mon revolver ou un fusil.

— Précisément, grommela Emerson.

— Il ne m'est pas venu à l'idée de prendre une telle précaution, poursuivit Reggie. La chose s'est passée exactement comme je vous l'ai dit. Voyant la silhouette sur le point d'empoigner le garçon, je me suis jeté sur elle. L'homme a sorti un couteau. Nous nous sommes battus, mais, après avoir reçu une légère blessure, je le lui ai arraché. À dire vrai, je ne me rappelle pas exactement ce qui s'est passé ensuite, mais j'ai le vague souvenir d'avoir porté un coup et d'avoir entendu un cri étouffé avant de sombrer dans l'inconscience.

Il y eut un bref silence. Puis une voix murmura :

— « Pourtant, qui eût cru que le vieil homme avait tant de sang<sup>6</sup>. »

Emerson hocha la tête.

— Bravo, Ramsès. Ta maman sera sans doute satisfaite de t'entendre citer une source plus littéraire que tes romans d'action préférés. Il y avait beaucoup de sang.

— Et votre serviteur a disparu, dit Reggie.

— Quoi ? m'écriai-je. Kemit est parti ?

— Lui et ses deux hommes, confirma Emerson. Un autre silence s'ensuivit, plus long, plus lourd.

Enfin Emerson redressa les épaules et s'adressa à nous de la voix qui n'a jamais cessé de m'enivrer — la voix d'un meneur d'hommes.

— Examinons la situation calmement et rationnellement, sans préjugé. Il se passe quelque chose de fichrement bizarre. (J'ouvris la bouche pour parler, mais Emerson tourna vers moi son regard bleu étincelant.) Je solliciterai vos commentaires, Peabody, quand j'aurai terminé. En attendant, je vous conjure — tous — de me laisser parler sans m'interrompre.

— Certainement, mon cher Emerson, murmurai-je.

— Mmm, fit Emerson. Très bien. Quand lord Blacktower nous a rendu visite pour nous raconter son histoire ridicule, j'ai réagi comme réagirait toute personne sensée — avec incrédulité. Cette nuit-là s'est produit un étrange incident. Vous savez de quoi je veux parler, monsieur Forthright. Pas de commentaires, je vous en prie, un simple hochement de tête suffira. Merci. À l'époque j'étais incapable de voir le rapport entre l'incident et la proposition de lord Blacktower, pour la simple raison qu'il n'y en avait apparemment pas.

« Aucun autre événement fâcheux ne s'est produit avant que nous n'arrivions en Nubie. Vous vous rappelez peut-être, Peabody, que Ramsès a curieusement été victime de somnambulisme. (Il poursuivit rapidement, avant que je ne puisse intervenir.) On pourrait n'attacher aucune importance à un tel incident. Un deuxième incident similaire, comme celui qui s'est produit cette nuit, fait naître certains doutes. Là encore

---

<sup>6</sup> Citation extraite de *Macbeth*. (N.d.T.)

Ramsès prétend avoir entendu une voix l'appeler. Il se souvient d'avoir répondu à l'appel, mais ne se rappelle rien d'autre.

« Toute tentative pour construire une théorie qui rassemblerait ces étranges incidents en un récit cohérent ne saurait être autre chose qu'une fiction oiseuse. (Le regard bleu étincelant se tourna vers moi, et tel était son pouvoir hypnotique que je ne cherchai nullement à contredire Emerson.) Cependant, poursuivit-il, l'un des objets découverts sur les lieux de l'agression cette nuit est, pour le moins, remarquable. Ce fragment (il le sortit de sa poche, l'air d'un illusionniste exhibant un lapin de son chapeau, et l'agita sous nos yeux), ce morceau de flèche brisée, vient tout chambouler. Je serais prêt à jouer ma réputation – qui est loin d'être négligeable – sur le fait qu'absolument rien de semblable n'est fabriqué aujourd'hui par quelque tribu que ce soit de Nubie, d'Égypte ou des déserts avoisinants ! »

Il marqua une pause théâtrale. C'était une erreur, comme il s'en rendit compte aussitôt. Avant qu'il ne puisse reprendre, Ramsès intervint :

— Sauf votre respect, Papa, je crois que nous tous – à l'exception peut-être de M. Forthright – avons suivi votre raisonnement et anticipé votre conclusion. Si cette flèche n'a été fabriquée par aucun peuple connu, elle a donc dû l'être par un membre d'un groupe jusqu'ici inconnu. C'est le deuxième objet unique en son genre que vous ayez découvert. Le premier était le bracelet que vous a montré M. Forth il y a quatorze ans.

— Grands dieux ! s'exclama Reggie. Où voulez-vous en venir ? Vous ne voulez quand même pas dire...

— Bon sang ! cria Emerson. Taisez-vous tous ! Vous avez interrompu le discours raisonné...

— Ma foi, mon chéri, votre explication traînait inutilement en longueur, dis-je d'un ton apaisant. La chose est évidente, n'est-ce pas ? Le bout de flèche a été cassé durant la lutte d'hier soir. Elle devait appartenir à l'agresseur de Reggie, qui a été dérangé alors qu'il attirait Ramsès hors de son lit, pour la deuxième fois depuis notre arrivée en Nubie. Je n'arrive pas à imaginer ce qu'il veut à Ramsès... ou plus exactement, je ne sais pas. Mais on peut raisonnablement conclure qu'il avait l'intention d'enlever

Ramsès, pas de l'attaquer. Car il avait largement le temps d'attaquer notre garçon les deux fois. Quant à savoir pourquoi il veut enlever Ramsès...

— Excusez-moi, Amelia, dit doucement Emerson. (Il avait le visage cramoisi et l'émotion contenue faisait trembler sa voix.) N'avez-vous pas parlé d'explications qui traînaient inutilement en longueur ?

— Vous avez raison de me le rappeler, Emerson. J'étais sur le point de commettre la même erreur. (Je brandis ma tasse de thé et repris d'une voix passionnée :) Taillons dans ce tissu de spéculations grâce à l'épée du bon sens ! La civilisation perdue que Willoughby Forth s'en était allé découvrir est une réalité ! Lui, ainsi que sa femme, espérons-le, sont prisonniers de ce peuple mystérieux ! Un membre de cette même tribu, voire plusieurs, nous ont poursuivis, du fin fond du Kent jusqu'aux déserts arides de Nubie ! Leurs pouvoirs occultes, inconnus de la science moderne, ont asservi Ramsès, et même maintenant...

Mais ici mon auditoire me coupa la parole : tous se mirent à parler en même temps. Le rire sonore et contagieux de mon époux dominait les autres voix. Tant que dura cette bruyante manifestation d'hilarité, on ne put rien entendre. Mais aussitôt après, comme on pouvait s'y attendre, ce fut Ramsès qui se mit à parler le premier.

— Maman, je vous demande pardon, mais je ne saurais laisser passer le terme « asservi », qui est non seulement exagéré et dénué de tout fondement, mais également péjoratif, sous-entendant...

— Peu importe, Ramsès, dit Emerson, essuyant les larmes d'amusement du dos de sa main virile. (Emerson n'a jamais de mouchoir propre.) Ta maman n'avait pas l'intention, j'en suis persuadé, de t'insulter. Son imagination...

— Je ne vois pas ce que l'imagination vient faire ici, coupai-je d'une forte voix. Si l'un de vous deux trouve une meilleure explication aux événements étranges de la...

Ramsès et Emerson se mirent à parler simultanément, puis s'interrompirent. Reggie observa, comme à part soi :

— La conversation avec la famille Emerson est stimulante, c'est le moins qu'on puisse dire. Puis-je placer un mot ? (Il

enchaîna sans nous donner la possibilité de répondre.) Je crois comprendre, Professeur, que vous contestez les conclusions de Mme Emerson.

— Quoi ? (Emerson, surpris, le dévisagea.) Non, pas du tout.

— Mais, monsieur...

— Mon hilarité n'était pas due aux déductions de Mme Emerson, mais à sa façon de les exprimer. Je pourrais trouver d'autres explications, mais la sienne est assurément la plus plausible.

Reggie secoua la tête, hébété.

— Je ne comprends pas.

— Il est difficile à une intelligence ordinaire de suivre la pensée alerte de Mme Emerson, dit aimablement mon mari. Et elle exa... — si, ma chérie, je vous assure —, elle exagère effectivement. Il ne s'agit pas ici de pouvoirs occultes. L'étrange comportement de Ramsès peut facilement s'expliquer par une suggestion post-hypnotique, dont s'est servi l'illusionniste que nous avons rencontré à Halfa. En supposant, comme nous avons maintenant toute raison de le croire, que le message émanant de Willoughby Forth était authentique, il a dû être porté en Angleterre par un membre du groupe qui le retient prisonnier. Car, sinon, le messager se serait fait connaître et aurait expliqué comment le papier était parvenu en sa possession. C'est peut-être ce même mystérieux messager qui a perdu le sang que nous avons vu devant le portail — mais s'il a été blessé, qui lui a tiré dessus, et pourquoi ? Pouvons-nous en conclure qu'il y a dans l'affaire deux groupes distincts, hostiles l'un à l'autre ? L'illusionniste d'Halfa et la présence au camp hier soir d'un homme armé d'une flèche d'un type antique et inconnu indiquent qu'un membre de l'un de ces groupes nous a suivis depuis l'Angleterre pour des raisons... euh, pour des raisons impossibles à déterminer pour le moment.

— Ridicule ! m'exclamai-je. La raison va de soi. Il s'agit de nous empêcher d'aller délivrer Willoughby Forth et sa pauvre femme.

— Bon sang, Amelia, voilà que vous recommencez, s'écria Emerson. Ce but aurait été plus facilement atteint en ne s'occupant absolument pas de nous. Qui que soient ces

individus, ils savent bien que nous ne resterons pas les bras croisés alors qu'ils essaient d'attirer notre fils entre leurs griffes.

— Là vous marquez un point, Emerson, admis-je. Peut-on alors en conclure qu'ils tiennent à ce que nous allions délivrer les Forth ?

— Je n'en sais fichtre rien, avoua sincèrement Emerson.

Un bref silence suivit ce noble aveu d'impuissance. Perdus dans nos pensées, nous sirotâmes notre thé qui refroidissait. Reggie finit par demander d'une voix craintive :

— Qu'allez-vous faire, Professeur ?

Emerson posa sa tasse dans la soucoupe d'un geste décidé.

— Il faut faire quelque chose.

— Tout à fait, dis-je avec une égale détermination.

— Mais quoi ? insista Reggie.

— Mmmm. (Emerson caressa la fossette de son menton.) En tout cas, je ne vais pas entreprendre une folle équipée dans le désert.

— Nous pourrions essayer d'hypnotiser Ramsès à nouveau, suggérai-je. Il en sait peut-être plus qu'il n'en a conscience.

Ramsès, jusque-là accroupi, se releva.

— Sauf votre respect, Maman, je préférerais ne plus être hypnotisé. D'après ce que j'ai lu sur la question, j'ai l'impression que c'est une pratique dangereuse quand c'est une personne inexpérimentée qui s'y livre.

— Si tu veux parler de moi, Ramsès..., commençai-je.

— Ne vouliez-vous pas parler de vous ? s'enquit Emerson, l'œil pétillant. (Il posa une main amicale sur l'épaule de Ramsès.) Assieds-toi, mon fils. J'empêcherai Maman de t'hypnotiser.

— Merci, Papa. (Ramsès s'accroupit derechef, me gratifiant d'un regard circonspect.) J'ai beaucoup réfléchi à la question, et je peux quasiment affirmer que la voix que j'ai cru entendre et que j'ai prise pour celle de Maman n'était que mon interprétation d'un appel inarticulé mais néanmoins urgent. Et cet appel, c'était « Viens... ».

— Viens ?... Où ça ? demanda doucement Emerson.

Ramsès haussa ses petites épaules à la manière ineffable des Arabes, mais son expression normalement impassible laissait

transparaître qu'il était plus que troublé.

— Là-bas. (Son bras tendu indiquait le désert vers l'ouest, l'aride étendue brûlée de soleil.)

Je fus prise d'un frisson.

— Ramsès ! m'écriai-je. J'insiste pour que tu...

— Non, non, protesta Emerson. Pas d'hypnotisme, Amelia. Je suis d'accord avec Ramsès : cela pourrait faire plus de mal que de bien. Toutefois, il semble décidément qu'il faille faire quelque chose. Nous ne pouvons laisser Ramsès se promener dans le désert, ni le surveiller en permanence.

Ses yeux fixaient l'horizon, là où les sables se confondaient avec le ciel, et je devinai son désir aussi clairement que s'il l'avait crié à haute voix. La séduction de l'inconnu et de la découverte sollicitait cet esprit sensible et brillant aussi impérieusement que la mystérieuse force avait appelé mon fils. S'il avait été seul, sans craindre pour ma sécurité ni celle de Ramsès, il se serait lancé dans la plus grande aventure de sa vie. Le fait qu'il s'en abstînt m'imposa un silence respectueux. (Je cherchais aussi — il est vrai — la meilleure façon d'exprimer mon opinion sur le sujet.)

— Il faut monter une expédition, déclara enfin Emerson. Mais ce n'est pas moi qui m'en chargerai. Et il faudra qu'elle soit impeccablement préparée. Même si cette perspective est fort désagréable, je vais m'entretenir avec Slatin Pacha et les autorités militaires du camp.

— Ils ne vous croiront pas, Emerson ! m'écriai-je. Leurs intelligences limitées auront du mal à apprécier toute la complexité des éléments en notre possession. Oh, mon chéri, ils se moqueront de vous... Imaginez l'hilarité de Budge...

Emerson, furieux, pinça les lèvres.

— Il faut le faire, Peabody. Il n'y a pas d'autre solution. S'il ne s'agissait que de partir à la recherche de notre hypothétique culture disparue, nous pourrions attendre encore un an — afin de mettre sur pied une vraie expédition, rassembler tout le matériel et réunir suffisamment de main-d'œuvre —, mais Forth et sa femme sont peut-être en danger de mort. Tarder davantage pourrait s'avérer fatal.

— Mais..., mais..., souffla Reggie. Professeur, c'est un complet

revirement ! En Angleterre vous vous êtes moqué de moi, vous avez refusé d'accéder à la demande de mon grand-père... Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Ceci. (Emerson s'empara de la flèche brisée.) Risquer des vies humaines en raison d'un fragile roseau vous semble peut-être incompréhensible. Il est inutile d'expliquer. Vous ne comprendriez pas.

Ses yeux rencontrèrent les miens. Ce fut l'un de ces instants enivrants de connivence absolue entre mon cher mari et moi, comme cela nous arrive si souvent. « Mais vous, disait ce message silencieux, vous me comprenez, Peabody. » Et bien sûr, je comprenais.

— Je vois, dit Reggie bien qu'il fût évident que ce n'était pas le cas. Eh bien, alors... Vous avez raison, Professeur. Il faut monter une expédition, et assurément ce n'est pas à vous de vous en charger, puisque vous êtes responsable de ces précieuses vies. Et elle ne devra pas non plus être montée par les autorités militaires, qui ne se laisseront jamais convaincre d'agir en temps utile, si tant est qu'elles agissent. (Il se leva et se campa fièrement devant nous, ses cheveux étincelant au soleil.) Vous m'aiderez de vos conseils, je l'espère... vous m'aiderez à trouver les chameaux nécessaires, les domestiques, les fournitures ?

— Rasseyez-vous, jeune idiot, grogna Emerson. Quel mélodrame ! Vous êtes incapable de diriger une telle expédition, et de toute façon vous ne pourriez pas vous mettre en route dès maintenant.

— Mon mari a raison, Reggie, renchéris-je. Il nous faut discuter de bien des choses avant d'agir. Comme l'a dit Emerson, la flèche brisée est d'une importance capitale. A-t-elle été cassée au cours de la lutte entre vous et votre agresseur hier soir ? Auriez-vous pu prendre un autre homme de même taille et de même corpulence pour Kemit ? Je ne peux pas croire que ce soit lui, et pourtant sa disparition entache d'un doute sa...

Un cri perçant poussé par Reggie me coupa la parole. Il se leva d'un bond, et tenta de sortir son revolver de son étui.

Sans quitter sa chaise, Emerson tendit son long bras et referma les doigts sur le poignet du jeune homme. Ce dernier lâcha un juron. Je me returnai. Derrière moi se tenait notre

domestique disparu.

Kemit croisa les bras.

— Pourquoi l'homme blanc crie-t-il comme une femme ?

Je ne pouvais reprocher à Reggie d'avoir été surpris par la soudaine réapparition de Kemit, et je répondis d'un ton quelque peu acerbe :

— Le jour où vous m'entendrez, moi, produire un son pareil, Kemit, vous serez en droit de faire une comparaison aussi insultante. M. Forthright a été surpris, et nous le sommes tous. Nous pensions que vous nous aviez abandonnés.

— Vous voyez que ce n'est pas le cas.

— Où sont vos amis ?

— C'est le jour de repos, répondit Kemit.

Les commissures de ses fines lèvres se contractèrent, comme chaque fois qu'il avait dit ce qu'il avait à dire, aussi m'abstins-je de lui demander où et comment ses amis passaient leur temps libre. Du reste, comme l'aurait fait observer Emerson, cela ne me regardait pas.

— Très bien, dis-je. Veuillez me pardonner mes soupçons injustifiés, Kemit. Profitez bien de votre journée de repos.

Kemit s'inclina et s'éloigna. Ramsès se leva, s'apprêtant à le suivre, mais je le rappelai.

— Dorénavant, jeune homme, dis-je sévèrement, nous n'avons pas l'intention de te quitter des yeux, ton papa et moi. Nous n'avons pas de raison de penser que Kemit soit pour quelque chose dans nos difficultés, mais, avant de savoir qui est responsable, je t'interdis de partir avec qui que ce soit.

— Parfaitement, Peabody, acquiesça Emerson. Et cette interdiction s'applique à vous, monsieur Forthright. Sacrebleu, vous êtes bien trop prompt à vous attaquer aux gens. Si je vous lâche le bras, resterez-vous tranquillement assis ?

— Certainement, Professeur, répondit Reggie. (Il passa sa main libre sur son front en sueur.) Veuillez m'excuser. La façon dont il a survécu, comme un génie sortant d'une bouteille... Vous me trouvez impulsif, mais je vous jure que cet homme en sait plus qu'il ne le dit. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous lui faites ainsi confiance.

— Je ne fais confiance à personne, lança sèchement Emerson.

Maintenant cessons de perdre du temps et revenons-en à nos moutons. J'espère que vous n'étiez pas sérieux quand vous avez annoncé votre intention de partir à la recherche de votre oncle.

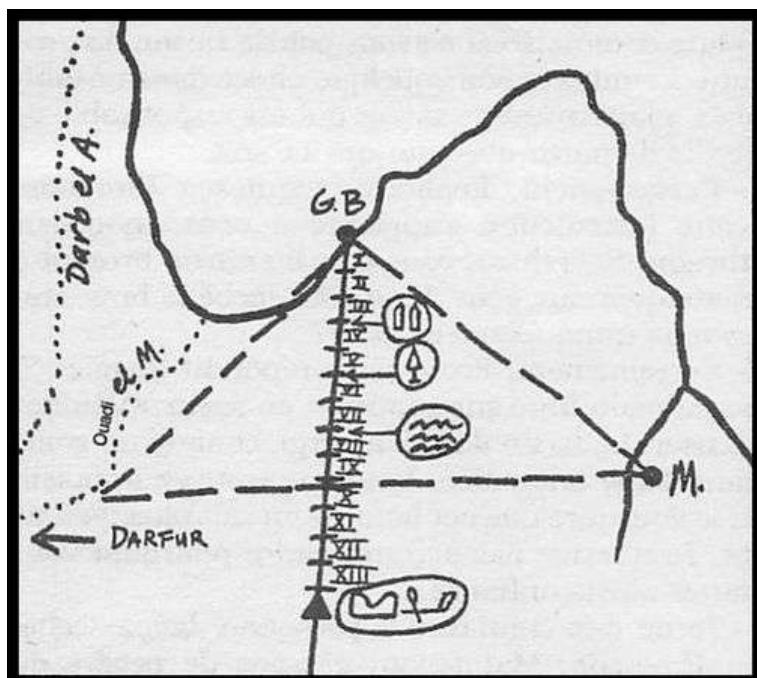
Il lâcha le bras de Reggie. Le jeune homme se le frotta en grimaçant.

— Tout ce qu'il y a de sérieux, Professeur. J'ai seulement honte d'avoir mis si longtemps à me décider. J'ai l'intention de partir sur-le-champ pour le camp militaire, afin de demander l'avis de Slatin Pacha et de commencer à réunir le matériel nécessaire.

Emerson sortit sa pipe et sa blague à tabac.

— Il serait peut-être sage de déterminer d'abord où vous avez l'intention d'aller. Vous n'avez même pas la prétendue carte que votre grand-père a reçue. Il me l'a laissée et je ne l'ai jamais rendue.

Le jeune homme arbora un sourire.



— Mon grand-père en a fait une copie, Professeur. Et j'en ai fait à mon tour une copie. Je l'ai sur moi. Et je soupçonne que vous avez ici l'original.

Emerson s'appliqua à bourrer sa pipe. Il ne reprit la parole

qu'une fois l'opération terminée et la pipe allumée.

— Touché, monsieur Forthright. Eh bien, examinons la vôtre.

Reggie sortit un papier plié de son carnet et l'étala sur la valise qui servait de table. Le papier était fin, mais c'était une solide pelure d'oignon, sur laquelle les lignes fraîchement tracées se détachaient avec beaucoup plus de netteté que sur l'original. (Je joins une copie de la carte, afin de faciliter chez le Lecteur la compréhension de la description ci-dessous. Mais je crois nécessaire d'avertir le Lecteur que certains détails ont été délibérément transformés ou omis. Les raisons en apparaîtront au court du récit.)

À droite, une large boucle figurait le grand méandre du Nil. Deux points le long du fleuve étaient seulement désignés par des initiales : « D.B. » et « M. ». Une ligne en pointillé, grossso modo parallèle à la partie septentrionale, rectiligne, du fleuve, portait la mention « Darb el A. », et une autre ligne partant de la partie la plus méridionale du méandre et allant vers le sud-ouest portait la mention « Oued el M. ». Près de la marge gauche de la page, une flèche grossièrement dessinée indiquait le Darfour.

Ces indications m'étaient connues grâce aux cartes modernes. « D.B. » désignait Djebel Barkal, la grandiose montagne de l'autre côté du fleuve, en face de notre campement actuel. « M » ne pouvait être que l'ancienne ville de Méroé. L'Oued el Melik ou Milk, l'un des ravins creusés par des cours d'eau disparus depuis longtemps, partait du fleuve et s'enfonçait dans le désert au sud-ouest. L'autre série d'initiales griffonnées devait désigner une partie de la fameuse « Route des Quarante Jours » (Darb el Arba'in), l'itinéraire des caravanes au départ de l'Égypte, qui avait été suivi par les valeureux négociants de l'ancien royaume égyptien. Et le Darfour, bien entendu, était cette province occidentale de Nubie qui avait été le terminus de l'itinéraire des caravanes.

Les autres lignes et indications sur le papier ne se trouvaient sur aucune carte connue. Certaines avaient été portées par Emerson plus de dix ans auparavant, et il se mit en devoir d'expliquer le raisonnement qui l'avait amené à faire cela.

— Il a dû exister un itinéraire par route entre Napata et

Méroé, déclara-t-il en indiquant la ligne qui reliait les points marqués « M. » et « D.B. ». D'après mes propres fouilles sur ce dernier site, bien qu'elles aient été hâtives, j'ai pu établir que c'était déjà une ville d'une certaine importance lorsque Napata était le siège de la royauté. Aller de l'une à l'autre par voie d'eau devait prendre un temps considérable et obliger à franchir la Cinquième Cataracte. Le pays était moins aride à cette époque-là...

— Entendu, Emerson, entendu, m'exclamai-je. Vous n'avez pas besoin de justifier votre raisonnement. Mais quelle est cette ligne en direction du sud-ouest qui va de Méroé à l'Oued el Melik ?

— Une pure hypothèse, répondit sombrement Emerson. Je suis convaincu que les caravanes allaient de Méroé, et de Napata, jusqu'aux oasis fertiles du Darfour. D'antiques vestiges ont été découverts le long de certains itinéraires du désert, et dans le Darfour même. La première partie de cette ligne (il pointa dessus le tuyau de sa pipe) repose sur plusieurs de ces découvertes. J'ai estimé que les itinéraires en partance de Méroé et de Napata devaient se croiser à un endroit ou à un autre, peut-être à proximité ou le long de l'Oued el Melik, et cheminaient de conserve vers l'ouest. Si les derniers survivants de la maison royale du pays de Koush ont fui Méroé lorsque la ville est tombée, ils ont dû suivre cette route, car c'était le seul endroit où ils pouvaient espérer trouver des puits et des points d'eau. Et pourtant...

Sa voix se perdit tandis qu'il se concentrat sur la carte en fronçant les sourcils. Quelqu'un n'avait manifestement pas partagé son avis, car la ligne qui descendait presque plein sud depuis Djebel Barkal avait été ajoutée à son croquis d'origine de la même épaisse encre noire utilisée pour écrire le message sur le morceau de papyrus que lord Blacktower nous avait montré. Elle était divisée en segments. Chacun de ceux-ci était marqué d'un chiffre romain, de I (près du fleuve) à XIII, et là cette ligne se terminait par un curieux petit dessin. Le long de cet itinéraire étaient griffonnés des chiffres arabes ordinaires, et l'on y relevait plusieurs étranges signes, ressemblant à d'anciens hiéroglyphes égyptiens.

Je tirai aussitôt les conclusions qui s'imposaient.

— Les chiffres le long de l'itinéraire doivent indiquer des temps de parcours, vous ne croyez pas, Emerson ? Treize jours en tout, de Napata à...

— La Montagne Sainte, coupa Ramsès. Mais c'est ce que signifie Djebel Barkal. C'est là que nous sommes en ce moment. De la Montagne Sainte à la Montagne Sainte...

— Tu m'as interrompu, Ramsès, dis-je. Et de surcroît...

— Je vous demande pardon, Maman. Je me suis laissé gagner par l'enthousiasme.

— Mais pourquoi des hiéroglyphes ? questionnai-je vivement. Non seulement pour la Montagne Sainte, mais ici — voici l'ancien hiéroglyphe égyptien pour « eau » — et ici encore, le signe pour... pour... obélisques, n'est-ce pas ? Ou tours, peut-être.

— Ou piliers, dit Ramsès. Ils ne sont pas très bien dessinés. Je crois que M. Forth avait quelque connaissance des hiéroglyphes. Il a peut-être décidé d'utiliser des signes connus seulement de quelques-uns, de peur que sa carte ne tombe entre des mains mal intentionnées.

Emerson examinait le papier, l'air sombre. Sa pipe s'était éteinte. Reggie sortit la sienne de sa poche, la bourra, et offrit à Emerson une allumette.

— Merci, dit Emerson distraitemment. C'est une copie beaucoup plus claire que l'original. Vous êtes sûr de ces chiffres arabes, Forthright ? Car ce sont apparemment des relèvements au compas, et toute erreur dans leur transcription pourrait s'avérer littéralement fatale.

Reggie l'assura qu'il avait copié les chiffres très exactement. J'avouerai au Lecteur en confidence que je n'avais pas compris que ces chiffres pussent être des relèvements au compas. La surexcitation qui m'avait fait battre le cœur quelques instants plus tôt n'était rien en comparaison de l'émoi que j'éprouvai à cette annonce. Car ces chiffres prouvaient que la carte était autre chose qu'un fantasme sans fondement. Quelqu'un avait emprunté cette piste ; quelqu'un avait consigné par écrit ces chiffres. Et là où l'un était allé, d'autres pouvaient aller.

Il fallut trois jours pour monter l'expédition de Reggie. Ce fut un véritable exploit, et il aurait fallu beaucoup plus de temps sans l'aide énergique d'Emerson. En trois jours nous avions embauché tous les hommes de bonne volonté et loué tous les chameaux en bonne santé. C'était un petit groupe, trop petit pour un tel voyage, mais il n'y avait pas d'autres bêtes disponibles. Emerson souligna la chose plus d'une fois, mais ses mises en garde n'eurent pas d'effet sur Reggie.

L'opiniâtreté et le courage du jeune homme m'émurent profondément – et me surprisent également pour dire la vérité. De toute évidence il lui fallait longtemps pour prendre une décision, mais, une fois que sa décision était prise, il s'y tenait. Bien qu'Emerson n'en eût pas touché mot à Reggie, lui aussi était favorablement impressionné. Il me l'avoua, la nuit précédant le départ prévu de Reggie, alors que nous devions, allongés sous notre tente. (La conversation étant la seule activité à laquelle nous pouvions nous adonner, vu que Ramsès partageait à présent notre tente. Emerson avait réagi à cette situation plus sereinement que je ne m'y attendais. Seul le fait qu'il fumât sa pipe sans interruption montrait qu'il était énervé.)

— Je n'aurais jamais cru qu'il se serait tenu à sa décision, furent les mots précis d'Emerson. Quel fieffé idiot ! Je serais tenté de le refroidir un peu, de l'empêcher de mettre à exécution ce projet insensé.

— Est-ce vraiment très dangereux, Emerson ?

— Ne posez pas de questions stupides, Peabody. Vous savez que cela me rend fou quand vous jouez aux écervelées. Bien sûr que c'est dangereux.

Une quinte de toux m'empêcha de répondre. Emerson fumait, et l'air dans la tente était assez chargé. Au bout d'un moment, Emerson reprit :

— Pardonnez-moi, Peabody. Je suis d'humeur un peu irascible ces jours-ci.

— Je sais, mon cheri. Moi aussi je ressens les affres du remords. Car si nous ne nous étions pas oubliés dans le feu de l'enthousiasme, et si nous avions gardé notre scepticisme initial quant au projet qu'avait M. Forth de retrouver cette civilisation

perdue, Reggie n'aurait peut-être pas pris cette décision. On pourrait même prétendre qu'il prend cette décision pour nous empêcher de risquer nous-mêmes notre vie. Il ne saurait y avoir de plus noble...

— Oh, taisez-vous, Peabody, cria Emerson. Comment osez-vous dire que je ressens des remords ? Je n'en ressens pas le moindre. J'ai tout fait pour le dissuader.

Je posai la main sur ses lèvres.

— Vous allez réveiller Ramsès.

— Ramsès ne dort pas, marmonna Emerson. Je crois que Ramsès ne dort jamais. Est-ce que tu dors, Ramsès ?

— Non, Papa. L'événement de la matinée est de nature à susciter chez toute personne qui pense l'étonnement, le doute, la curiosité. Pourtant, toutes les précautions pour parer à une éventuelle catastrophe ont été prises, n'est-ce pas ?

Emerson ne répondit pas car il était occupé à me grignoter doucement les doigts. Les sensations ainsi provoquées étaient tout à fait remarquables, et cela prouve avec quelle facilité un individu talentueux et imaginatif peut surmonter la difficulté posée par la présence d'un petit enfant qui ne dort pas.

— Oui, tout à fait, Ramsès, répondis-je d'un air un peu distrait. M. Forthright a juré de rebrousser chemin sur-le-champ s'il ne trouvait pas le premier repère indiqué sur la carte, et ses chameaux sont les meilleurs... !

— Quelque chose ne va pas, Maman ? s'enquit Ramsès, alarmé.

Je ne décrirai pas ce que faisait Emerson, car cela n'a pas sa place dans ce récit.

— Non, Ramsès, dis-je. Bien au contraire. C'est... Cesse de te tourmenter, et endors-toi.

Mais, bien entendu, il n'en fit rien, et une fois qu'Emerson fut allé aussi loin que possible sans attirer l'attention de Ramsès, ce dernier dut en rester là. Longtemps après qu'il fut tombé dans les bras de Morphée, ce qu'attestait sa respiration régulière, je demeurai éveillée, les yeux fixés sur le dais de toile sombre au-dessus de moi. Et je me posais la même question que Ramsès : toutes les précautions possibles avaient-elles été prises ? Seul le temps nous le dirait.

La caravane aurait dû normalement se mettre en route à l'aube, mais en Orient rien ne se passe comme prévu. Et ce fut seulement vers midi que Reggie monta sur son chameau. Ce dernier se mit debout avec une embardée, à la façon malhabile de ces animaux. Reggie chancela et agrippa le pommeau des deux mains. Emerson, debout à côté de moi, poussa un soupir.

— Il sera tombé avant d'avoir fait un kilomètre.

— Chut, murmurai-je. Ne le découragez pas.

Du moins le chameau était-il en bonne forme. C'était l'un des méharis blancs de compétition affectionnés des Bédouins, et je n'osai demander comment Emerson avait persuadé son propriétaire de s'en séparer. Les autres bêtes étaient les meilleures de celles que j'avais soignées. Les autorités militaires avaient carrément refusé de nous en prêter une seule, mais, après avoir constaté l'efficacité de mes médications, plusieurs cheiks locaux m'avaient amené leurs animaux à examiner, et des sommes exorbitantes les avaient incités à louer leurs bêtes à Reggie. Quatre d'entre elles étaient chargées de provisions et d'eau. L'eau, bien sûr, était la denrée la plus vitale. Elle était transportée dans des outres en peau de bouc, chacune contenant environ huit litres. Quatre domestiques accompagnaient Reggie. Trois étaient des autochtones ; le quatrième était Daoud, l'un des domestiques nubiens de Reggie. C'était un individu à la mine étonnamment patibulaire, qui arborait une énorme barbe noire sale et qui louchait d'un œil, mais je lui pardonnai son apparence à cause de sa loyauté envers son maître. Les autres domestiques avaient tout bonnement refusé de partir.

Reggie lâcha prudemment la selle d'une main et ôta son chapeau. Le soleil accusa violemment ses traits et fit jaillir des étincelles dorées de la surface lisse de ses cheveux auburn.

— Adieu, madame Emerson... Professeur... mon jeune ami Ramsès. Si nous ne nous revoyons plus...

Je poussai un cri de détresse.

— Chassez de telles pensées, Reggie ! Gardez courage et foi en la Providence qui protège les valeureux. Je penserai à vous dans mes prières...

— Ça lui fera une belle jambe, grommela Emerson. N'oubliez pas ce que vous avez promis, Forthright. Si cette fichue carte est exacte, vous devriez trouver le premier repère — les deux tours jumelles — au terme de votre troisième jour de voyage. Vous pourrez continuer encore un jour si vous voulez — vous avez suffisamment de vivres et d'eau pour au moins dix jours —, mais ensuite il faudra que vous rebroussiez chemin. Si vous ne trouvez pas le premier repère, cela prouvera que l'on ne peut faire confiance à cette carte. Si vous le trouvez — vous ne le trouverez pas, mais si jamais vous le trouvez —, vous nous ferez parvenir un message aussitôt.

— Oui, Professeur. Nous avons évoqué la question maintes fois. Je vous ai donné ma parole, et même si j'étais tenté de ne pas la tenir, ce qui ne m'arrive jamais, j'espère avoir assez de bon sens pour connaître les risques qui attendent...

— Il est resté avec nous trop longtemps, me dit Emerson. Il commence à parler autant que Ramsès. Très bien, Forthright. Si vous êtes décidé à partir, pourquoi diable ne partez-vous pas ?

Ce discours gâcha quelque peu l'émotion de nos adieux, et le départ fut encore assombri par le domestique égyptien de Reggie, qui se mit à gémir en poussant une étrange mélodie funèbre comme une pleureuse rémunérée à un enterrement, alors que son maître s'éloignait. Emerson dut le secouer pour le faire cesser. Le soleil était haut dans le ciel et les silhouettes qui avançaient ne portaient pas d'ombres visibles. Elles s'amenuisèrent lentement jusqu'à disparaître dans une brume de chaleur et de sable chassé par le vent.

Je n'avais jamais vu Emerson faire travailler les hommes comme il le fit les jours suivants. Nous étions un peu à court de main-d'œuvre, vu que nous avions envoyé deux de nos hommes les plus sérieux avec Reggie et que les amis de Kemit n'étaient jamais revenus de leur « jour de repos ». Lorsque j'interrogeai Kemit à leur sujet, il se contenta de secouer la tête.

— C'étaient des étrangers en terre étrangère. Ils sont allés retrouver leurs femmes et leurs enfants. Peut-être reviendront-ils...

— Oh, bah, commenta Emerson, attendu qu'il n'y avait rien

d'autre à dire. (Il n'est pas rare que la main-d'œuvre locale se lasse du travail et soit victime du Heimweh, mais nous avions cru que les hommes de Kemit étaient d'une autre trempe.)

Ramsès commença à nous harceler pour que nous le laissions retourner à sa propre tente, prétendant : a) que les ronflements d'Emerson l'empêchaient de dormir, b) qu'il ne risquait guère d'être de nouveau « appelé », comme il disait. La première allégation était fausse (Emerson ronfle rarement) ; et la seconde purement gratuite. Emerson trouva un compromis : la tente de Ramsès fut rapprochée de la nôtre, et ce fut Emerson qui l'occupa. « Autant faire ainsi, m'expliqua-t-il sombrement. Être si proche de vous sans pouvoir donner libre cours à mes sentiments exerce un effet néfaste sur ma santé. » (C'est là une paraphrase des propos d'Emerson. Les termes exacts qu'il utilisa étaient plus directs et n'ont donc pas leur place ici.)

Par chance pour la santé, physique et mentale, d'Emerson, nous fîmes une découverte qui lui changea momentanément les idées. Il se serait agi d'un événement considérable en n'importe quelle saison et sur n'importe quel site, car l'identification d'un monument jusque-là anonyme est d'une importance primordiale. Ici, après des jours de relevés fastidieux et de fouilles infructueuses, ce fut comme si nous avions découvert une chambre funéraire remplie de trésors. L'objet en question n'était guère impressionnant – ce n'était qu'une dalle de pierre patinée par les intempéries –, mais Emerson l'identifia aussitôt : le linteau d'un petit pylône. Il était enfoui profondément dans le sable, et il fallut le dégager sur le dessus et sur les côtés, car Emerson refusa de le déplacer. En fait, il annonça qu'il avait l'intention de le recouvrir de nouveau dès qu'il aurait fini de l'étudier et qu'il aurait noté dans quelle position il avait été découvert.

Agenouillé dans l'étroite tranchée, il balaya soigneusement la dernière couche de sable de la surface. Les hommes s'assemblèrent tout autour, retenant comme nous leur respiration. Si les marques usées sur la pierre se révélaient être des hiéroglyphes, la découverte signifiait une belle prime pour celui qui avait eu la chance de la faire.

Incapable d'endurer plus longtemps la cruelle attente, je m'allongeai à plat ventre au bord de la tranchée et regardai en bas. Ce mouvement fit pleuvoir une averse de sable sur la pierre et la tête nue, courbée, de mon mari. Il releva celle-ci en fronçant les sourcils.

— Si vous voulez m'enterrer vivant, Peabody, continuez à gigoter.

— Je vous demande pardon, mon chéri, répondis-je. Je vais faire attention. Eh bien ? s'agit-il... Est-ce que c'est... ?

— Oui, et oui... Un dignitaire de sang royal ! Les extrémités incurvées des cartouches parlent d'elles-mêmes.

Il s'efforçait de s'exprimer calmement, mais sa voix tremblait d'émotion, et ses longs doigts sensibles caressaient tendrement la pierre.

— Félicitations, mon cher Emerson, m'écriai-je. Pouvez-vous déchiffrer les noms ? (Je suis sûre de n'avoir pas besoin d'expliquer à mes Lecteurs érudits que les rois d'Égypte et du pays de Koush avaient plusieurs noms et titres. Les monuments officiels en portaient toujours au moins deux.)

— Il me faudra prendre un frottis et attendre que le soleil éclaire sous un meilleur angle avant d'avoir une certitude, répondit Emerson. Ce fichu grès local est si tendre qu'il a mal vieilli. Mais je crois... (Il se pencha tout près et souffla doucement sur une partie.) Je vois le signe pour n, accompagné de deux grands signes étroits en dessous. Le premier semble être une feuille de roseau. Ensuite il y a deux longs signes étroits, puis deux joncs. Oui, je crois pouvoir hasarder un avis. Les hiéroglyphes correspondent à ceux donnés par Lepsius pour désigner le roi Nastasen.

L'émotion me gagna. Je me levai d'un bond et poussai un grand « Hourra ! ».

Emerson me répondit par une bordée de jurons – manifestement ma brusque réaction avait fait tomber un bon paquet de sable dans la tranchée – et les hommes se mirent à pousser des acclamations et à danser tout autour de nous. Je me tournai vers Kemit, qui comme d'habitude se tenait à l'écart des autres, observant leurs manifestations de joie avec un sourire ironique.

— Kemit, s'il vous plaît, allez chercher le papier fin et les crayons magiques, ordonnai-je. Ainsi qu'une lampe.

Kemit braqua sur moi ses larges yeux sombres.

— Nastasen, répéta-t-il.

Il prononçait le nom différemment, mais je compris.

— Oui, n'est-ce pas passionnant ? C'est la première pyramide dont nous ayons réussi à identifier l'occupant – la première que quiconque ait identifiée.

Kemit murmura quelque chose dans sa propre langue. Je crus reconnaître l'un des mots de la liste de vocabulaire qu'avait constituée Ramsès. Il signifiait « présage » ou « augure ».

— Je l'espère bien, dis-je en souriant. J'espère que cela présage d'autres découvertes. Dépêchez-vous, Kemit, le sable est friable et je ne voudrais pas que le professeur reste en bas plus longtemps que nécessaire.

Bref, nous parvîmes à dégager la pierre et à relever l'inscription. Il s'agissait bien, comme Emerson l'avait pensé, du roi Nastasen Ka'ankhre, l'un des derniers souverains de la dynastie de Méroé. Une stèle appartenant à ce monarque avait été obtenue par Lepsius pour le Musée de Berlin. Nastasen y prétendait avoir reçu la couronne des mains du dieu Amon, et il décrivait diverses opérations militaires contre un envahisseur venu du nord, peut-être le roi perse Cambyse.

C'était décidément une découverte enthousiasmante et elle nous occupa plusieurs jours. Mais ensuite, même l'espoir d'autres découvertes ne put me détourner du souci que je me faisais pour ce pauvre Reggie. La découverte d'Emerson avait eu lieu le sixième jour après le départ du jeune homme. C'était ce soir-là que nous aurions pu compter le voir si la carte s'était révélée fallacieuse et qu'il eût rebroussé chemin comme il l'avait promis.

La nuit tomba sans que l'on ait la moindre nouvelle. Nous ne parlâmes pas de lui ce soir-là, et même Ramsès garda un silence plein de tact que je n'aurais osé espérer de sa part. Après tout, me dis-je, ce n'est que le premier jour où nous aurions pu le voir revenir. Lui ou son messager ont pu être retardé pour de nombreuses raisons.

Mais, au bout de deux jours supplémentaires sans nouvelles,

je commençai à craindre le pire. Emerson affectait l'indifférence ; seulement, de temps à autre, quand il croyait que je ne le regardais pas, je voyais le masque impassible de sa figure bronzée se plisser de rides que je n'avais encore jamais vues sur son visage aimé.

Au soir du huitième jour je quittai le camp, attirée vers le désert comme par un aimant. Le ciel avait des reflets contrastés d'améthyste et de cuivre. Le bord rougeoyant du soleil dépassait encore à l'horizon comme s'il eût rechigné à quitter le royaume des vivants pour le domicile ténébreux de la nuit. L'éclat du coucher était dû aux grains de sable chassés par le vent. Je songeai aux violents orages qui peuvent engloutir hommes et chameaux en l'espace d'une heure. Le plus terrible était que nous pouvions fort bien ne jamais connaître leur sort. Une expédition pour aller à leur rescoufle eût été de la sottise, car s'ils avaient dévié de leur itinéraire ne serait-ce que d'un kilomètre, c'était comme s'ils se fussent retrouvés à l'autre bout du monde.

Les couleurs du coucher s'estompèrent – non seulement parce que le soleil sombrait mais aussi parce que j'avais les yeux embués de larmes. Je les laissai couler pour soulager ma peine.

Je sentis une présence, pas en raison d'un bruit ou d'un mouvement, mais par une sorte de sixième sens. Je tournai la tête et vis Kemit.

— Vous pleurez, Madame, dit-il. Est-ce à cause du jeune homme aux cheveux de feu ?

— À cause de lui et des hommes courageux qui ont peut-être péri avec lui, répondis-je.

— En ce cas ne pleurez pas, Madame. Ils sont sains et saufs.

— Sains et saufs ! m'écriai-je. Un message est arrivé alors ?

— Non. Mais je dis la vérité.

— Vous prononcez des paroles apaisantes, Kemit, et j'apprécie vos efforts pour me redonner courage. Mais comment pouvez-vous connaître leur sort ?

— Les dieux me l'ont dit.

Il se tenait droit comme une lance, sa robuste silhouette se détachant sur le ciel empourpré. Sa voix et ses manières étaient si convaincantes qu'elles me persuadèrent que lui, du moins,

croyait à ce qu'il disait. Il eût été impoli et désagréable de lui faire remarquer que je n'avais pas reçu de nouvelles de mon Dieu, et que je considérais cette source comme plus digne de foi que la sienne.

— Merci, mon ami, lui dis-je. Et remerciez vos dieux de leurs bienveillantes paroles d'apaisement. Je crois que nous aurions intérêt à revenir à présent, il se fait... Kemit ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Car il s'était raidi comme un chien de race flairant une proie invisible. Je me levai d'un bond et me plaçai à côté de lui. Mais j'eus beau écarquiller les yeux de toutes mes forces, je ne vis rien dans la direction vers laquelle il avait le regard tourné.

— Quelque chose vient, déclara Kemit.

Il était déjà à quinze mètres devant moi avant que je ne me ressaisisse et ne le suive. Il courait comme un cerf. Lorsque je le rattrapai, il était agenouillé près d'une forme allongée. À la lumière crépusculaire du désert, je m'agenouillai moi aussi à côté du corps, mais je constatai aussitôt que, pour une fois, ce n'était pas celui de Reggie. La djellaba et le turban foncés étaient ceux d'un Arabe.

Kemit avait de meilleurs yeux que moi.

— C'est le domestique de l'homme aux cheveux de feu, déclara-t-il.

— Daoud, le Nubien ? Aidez-moi à le retourner. Est-il...

— Il respire, répondit Kemit brièvement.

Je détachai le bidon de ma ceinture et en dévissai le bouchon. Dans ma précipitation je versai davantage d'eau sur le visage de l'homme qu'entre ses lèvres entrouvertes, mais le résultat fut assurément probant. Il se mit presque aussitôt à remuer et gémir, en se passant la langue sur les lèvres.

— Plus, souffla-t-il. De l'eau, pour l'amour d'Allah. Je ne lui laissai boire qu'une gorgée.

— Pas trop, cela vous rendrait malade. Rassurez-vous, vous ne craignez rien. Où est votre maître ?

La seule réponse fut un chuchotis inaudible. Je ne saisis que le mot « eau ». Dans mon émoi, je me mis à secouer littéralement le pauvre homme.

— Vous en avez bu assez pour le moment. Votre maître vous

suit-il ? Où sont les autres ?

— Ils... (La nuit obscure enveloppait son visage et sa silhouette, mais sa voix était plus forte. Je fis couler quelques gouttes d'eau dans sa bouche, et il poursuivit :) Ils nous ont trouvés. Les hommes sauvages du désert. Nous nous sommes battus... ils étaient trop nombreux.

Kemit siffla entre ses dents, saisi.

— Les hommes sauvages ? répéta-t-il.

— Trop nombreux, répétai-je. Et pourtant vous leur avez échappé, laissant mourir votre maître ?

— C'est lui qui m'a envoyé, protesta l'homme. Pour chercher de l'aide. Ils étaient trop nombreux... Ils en ont tué plusieurs... mais pas le maître. Il est prisonnier des hommes sauvages du désert !

## CHAPITRE SEPT

### *Perdu dans la mer de sable*

— Des marchands d'esclaves, déclara Slatin Pacha. (Ses paroles étaient accompagnées du bourdonnement lugubre d'un chœur de mouches.) Nous avons fait de notre mieux pour mettre un terme à cet ignoble trafic, mais nos efforts n'ont fait que repousser au-delà de leurs itinéraires coutumiers ces vampires qui font commerce de chair humaine. C'est probablement l'une de ces bandes qui a attaqué M. Forthright.

— Peu importe de qui il s'agit ! m'écriai-je. La question, c'est de savoir quelles mesures vont prendre les autorités.

Nous étions dans le toukhoul de Slatin Pacha au camp militaire. Dehors une foule de gens accroupis sur des carpettes attendaient patiemment qu'il s'occupât d'eux, mais il nous avait donné priorité.

Le distingué soldat toussa et détourna les yeux.

— Nous parlerons bien sûr de cette question aux patrouilles qui iront dans la région.

— Je vous avais bien dit que c'était une perte de temps, Peabody, lâcha Emerson en se levant.

— Attendez, Professeur, implora Slatin Pacha. Ne vous méprenez pas : je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour aider ce malheureux jeune homme. Mais vous êtes le mieux placé pour comprendre les difficultés. Nous préparons une grande campagne et nous avons besoin de tous les hommes. On avait expliqué à M. Forthright que ses recherches étaient à la fois dangereuses et vaines, et cela ne l'a pas empêché de partir. Même si je le pouvais, je ne chercherais pas à persuader le sirdar de mettre en péril d'autres vies.

Je gratifiai d'un léger coup de pied les tibias de mon époux afin de prévenir la réponse méprisante que je voyais s'esquisser sur ses lèvres. Slatin Pacha ne méritait pas notre mépris. Aucun homme mieux que lui ne connaissait les tortures de l'esclavage parmi les sauvages. Son désarroi et son impuissance m'apparaissaient clairement.

Une fois dehors, nous nous dirigeâmes vers le marché. Les mouches étaient particulièrement agressives ce jour-là. Telle une pourriture noire, elles s'agglutinaient sur tous les fruits et formaient des nuages bourdonnants autour des étals de nourriture.

— Je vais vous laisser faire les achats nécessaires, dis-je à Emerson. Pendant ce temps-là je vais aller réclamer une dose supplémentaire de pommade pour les chameaux ainsi que d'autres médicaments au capitaine Griffith.

J'allais m'éloigner, mais Emerson me retint par l'épaule et me fit pivoter sur moi-même. Ses yeux jetaient des éclairs mauvais, et la colère empourprait ses joues.

— Voyons... attendez, Peabody. Que diable faites-vous ? Vous avez bien assez de cette satanée pommade, vous en avez eu une nouvelle dose la dernière fois que nous sommes venus ici.

— Pour seulement une semaine, rétorquai-je. Il est important d'en avoir une quantité suffisante, Emerson. Nos vies peuvent dépendre de la bonne santé des chameaux.

La main qui me retenait serra si fort que les doigts s'enfoncèrent jusqu'à l'os. Les yeux qui plongèrent dans les miens brillaient comme l'eau bleue la plus pure. Bien que la foule du souk nous bousculât de toutes parts, c'était comme si nous avions été seuls au milieu des étendues désertiques, sans que personne ne nous vît, sans que personne ne nous entendît.

— Je ne veux pas que vous m'accompagniez, Peabody, dit Emerson.

— Votre ton manque de conviction, mon cher Emerson. Vous savez que vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Emerson poussa un gémissement si profond et si sincère qu'une passante vêtue d'une robe noire poussiéreuse oublia la modestie de son sexe et tourna un regard surpris vers le malheureux étranger.

— Je le sais bien, Peabody. Je vous en prie, ma chérie, je vous en supplie... Je vous implore... Pensez à Ramsès.

— J'espère, intervint mon fils calmement, qu'une telle considération n'affectera point votre décision, Maman. Je ne vois pas d'autre solution que celle que Papa a manifestement choisie. Et je serais tout aussi incapable de rester ici que Maman l'est de se séparer de Papa. Je n'ai certainement nul besoin de vous importuner par l'expression d'une émotion déplacée pour vous convaincre tous les deux que mes sentiments sont aussi profonds et sincères que...

Je résolus de l'interrompre, car je savais qu'il continuerait à parler jusqu'à en perdre le souffle.

— Vilain petit pédant, lui lançai-je en tâchant de dissimuler ma propre émotion. Comment oses-tu en appeler à notre affection pour obtenir ce que tu veux ? C'est hors de question, Ramsès. Tu ne peux pas venir avec nous.

— Nous ? fit Emerson. Nous ? Attendez un peu, Peabody...

— C'est décidé, Emerson. Là où vos pas vous porteront, j'ai la ferme intention d'aller, et je ne veux plus en entendre parler. Quant au jeune maître Ramsès...

— Quelle autre solution proposez-vous, Maman ? questionna ce dernier.

Je fixai les yeux sur lui, ne sachant que dire. Il me dévisageait sans ciller. Jamais il n'avait tant ressemblé à son père. Il avait les yeux marron foncé et non d'un bleu éclatant, mais ils arboraient la même expression sombre que j'avais si souvent vue dans ceux d'Emerson quand il me réduisait à quia.

En effet, les solutions de recharge étaient limitées. On ne pouvait laisser Ramsès seul sur le site des fouilles ni au camp militaire. Même si nous parvenions à persuader les autorités de le renvoyer au Caire par transport militaire – ce qui était improbable –, je ne pensais pas qu'un corps d'armée au grand complet, et encore moins un simple officier, puisse s'en faire obéir. Si je parvenais à obtenir sa promesse solennelle de ne pas jouer la fille de l'air... Mais, au moment même où cette idée me venait à l'esprit, j'en compris la futilité. Dans une affaire aussi sérieuse, Ramsès ne tergiverserait pas ; il refuserait tout bonnement de me donner sa parole. Et alors que se passerait-

il ? J'étais quasi certaine que l'armée n'accepterait pas de le mettre aux fers.

— Malédiction, fis-je.

— Crénom, fit Emerson.

Ramsès eut la sagesse de ne souffler mot.

Je dus rester assez vague pour que nous puissions nous mettre en route. Nous dûmes emprunter plusieurs des chameaux de l'armée que j'avais soignés, car il était impossible d'en louer d'autres à quelque prix que ce fût. Cela signifiait qu'il fallait garder secrète notre expédition. Les autorités militaires n'auraient peut-être pas tenté de nous empêcher de partir, mais elles se seraient certainement élevées contre notre utilisation illicite de ce qui leur appartenait.

Nous étions également un peu à court de main-d'œuvre. Les hommes les plus sérieux étaient partis avec Reggie, et le fait qu'ils ne soient pas de retour n'incitait pas les autres à venir avec nous, ce qui était compréhensible.

Nous persévérames néanmoins, comme nous le dictait le devoir, mais nous fîmes une découverte qui faillit mettre un point final à notre projet. Lorsque Emerson voulut se munir de la carte de Willoughby Forth, celle-ci demeura introuvable.

— Je vous dis, Peabody, que je l'ai mise dans cette chemise, brailla Emerson en épargnant aux quatre coins de la tente le contenu de la chemise en question. Ne me dites pas que je me trompe. Je ne me trompe jamais pour ces choses-là.

Des années passées à déjouer les chausse-trapes du mariage m'avaient appris qu'il serait imprudent de contester cette assertion ridicule. Je me penchai en silence pour ramasser les papiers, et Emerson poursuivit :

— Il faut la retrouver, Peabody. Même si c'est un roseau bien frêle sur lequel risquer nos vies, c'est mieux que rien.

— Daoud a accepté de nous guider, dis-je avec hésitation.

— Il ne ferait pas un meilleur guide que Ramsès. Moins bon même, en réalité, s'empressa d'ajouter Emerson comme Ramsès s'apprêtait à protester. S'il était bédouin et qu'il connaisse bien le désert, cela serait une chose, mais il m'a dit qu'il avait vécu toute sa vie à Halfa. Non, il nous faut la carte. Il n'est pas

question de partir à l'aventure sans cette carte !

J'ouvris la bouche pour répondre, mais quelque chose m'arrêta ; telle une main invisible posée sur mes lèvres. Je peux honnêtement affirmer que je souffre rarement d'indécision. C'était pourtant ce qui m'arrivait à présent. Avant que je ne pusse me décider, Ramsès émit le petit toussotement qui précède généralement une déclaration quand il ne sait trop comment elle va être reçue.

— Heureusement, Papa, nous disposons d'une copie de la carte. J'ai pris la liberté de la faire avant que nous ne quittions l'Angleterre.

Emerson en lâcha les papiers que je lui avais tendus et fit volte-face, le visage rayonnant.

— Merveilleux, Ramsès ! Cours la chercher tout de suite. C'est la seule chose qui nous manquait. Nous partirons à l'aube.

Avec un soupir, je me penchai pour ramasser de nouveau les papiers. Le sort en était jeté, notre destinée était scellée. Mais je n'y étais pour rien. Moi aussi, j'avais une copie de la carte.

La nuit précédent son départ, Reggie m'avait remis une petite liasse de papiers, en me demandant, d'une voix virile et néanmoins mal assurée, de m'abstenir d'en parler ou de l'ouvrir avant son départ. Je savais ce qu'elle devait contenir, et ma propre voix trembla un peu quand je l'assurai qu'il pouvait compter sur moi pour accéder à ses désirs, si par malheur la chose s'avérait nécessaire. Lorsque j'ouvris le paquet, j'y trouvai ce à quoi je m'attendais : les dernières volontés de Reggie, rédigées de sa propre main. Il y avait aussi deux lettres, une adressée à son grand-père et l'autre à Slatin Pacha. La copie de la carte était attachée à ce dernier document. Je supposai que dans la lettre en question Reggie exprimait l'espoir que les autorités militaires puissent poursuivre ses recherches si lui-même en était incapable.

Aucune des deux lettres n'était cachetée. Je trouvai cela particulièrement délicat et élégant de la part de Reggie. Naturellement il ne me serait pas venu à l'idée de lire semblables documents personnels, mais dans les circonstances présentes je n'avais aucune raison honorable d'hésiter à avouer que je possédais une copie de la carte. Pourquoi donc avais-je

hésité ? Je connaissais la réponse, tout comme le Lecteur doit la connaître. Fournir ce qui pouvait nous conduire tous au trépas, c'était là une responsabilité que je n'avais pas eu le courage d'assumer.

Les premières lueurs de l'aube éclairaient le ciel comme nous nous apprêtions à partir. J'avais enduit de pommade les plaies en voie de guérison des chameaux et je les avais forcés à avaler une dose de cordial – mélange de ma composition, contenant des herbes fortifiantes et un soupçon de brandy. (Emerson avait émis quelques doutes quant au brandy, mais les chameaux semblèrent apprécier.) Les bagages, soigneusement disposés et enveloppés, avaient été chargés sur le dos des bêtes. Je posai mon pied botté sur la patte antérieure de mon coursier agenouillé et me hissai d'un coup sur la selle. Ramsès était déjà monté, et il était juché comme un singe sur un amoncellement de bagages. Emerson monta à son tour. Nous étions prêts.

Je me retournai pour inspecter notre petite troupe. Elle n'était décidément pas bien nombreuse. Il n'y avait qu'une douzaine de chameaux, et cinq autres hommes en plus de nous. L'un d'eux était Kemit, qui avait été le premier à se porter volontaire. À vrai dire, il avait été le seul à se porter volontaire, les autres n'ayant accepté qu'après le paiement de sommes exorbitantes. Tous gardaient le silence. On n'entendait pas les propos enjoués, ni les chansons, ni les rires, avec lesquels ils avaient l'habitude d'attaquer la journée. La lumière froide et grise prêtait un teint cadavérique à leurs figures lugubres ainsi qu'à celles de leurs parents et amis venus leur dire au revoir.

Emerson leva les bras au ciel. Sa voix profonde résonna dans le désert :

— Nous partons avec la bénédiction de Dieu ! Ma' es-salâmeh !

Un chœur de rudes voix énonça la réponse convenue :

— Nishûf wishshak fî kheir (Puissiez-vous être heureux lors de notre prochaine rencontre).

Je décelai un certain manque de conviction dans leurs voix, toutefois, et une femme émit une lamentation d'une voix de soprano.

Emerson couvrit cette voix en entonnant à pleins poumons une chanson arabe, puis exhorte son chameau à prendre le trot. Serrant les dents – car il n'y a guère plus pénible sur terre que le mouvement d'un chameau qui trotte –, je le suivis. Enveloppés d'un nuage de sable, aux accents de la chanson, nous partîmes dans le brouhaha.

Dès que nous eûmes perdu de vue les autres, Emerson fit prendre le pas à son chameau. Je me rangeai à côté.

— Allons-nous dans la bonne direction, Emerson ?

— Non. (Il jeta un coup d'œil à la boussole et fit légèrement tourner sa monture vers la droite.) C'était simplement pour faire de l'effet, Peabody. Départ émouvant, n'est-ce pas ?

— Effectivement, mon cheri, et il a produit l'effet escompté.

L'un des hommes avait continué la chanson – « Quand me dira-t-elle : « Jeune homme, viens et enivrons-nous ? » – et les autres chantonnaient.

La fraîcheur de la matinée fit place à la douceur, puis à une chaleur excessive. Nous nous arrêtâmes durant la partie la plus torride de la journée à l'ombre d'un affleurement de rocher. Les déserts sont aussi variés que les hommes. La grande mer de sable du Sahara, avec ses dunes dorées stériles, était loin au nord. Ici la couche sous-jacente était du grès, non du calcaire, et la surface plane était émaillée de rochers et de ravines correspondant aux lits d'anciens cours d'eau. En fin d'après-midi nous repartîmes. Ce fut seulement quand l'approche du soir nous empêcha de continuer que nous fîmes halte pour planter le camp. Nous n'avions pas vu la moindre trace de voyageurs nous ayant éventuellement précédés, pas même les os d'hommes ou de chameaux tombés en route – macabres bornes sur des itinéraires aussi fréquentés que le Darb el Arba'in.

— Nous sommes à l'écart des itinéraires connus, déclara Emerson lorsque, plus tard, je mentionnai cela autour du feu de camp. La partie la plus proche du Darb el Arba'in est à des centaines de kilomètres à l'ouest. Il n'y a aucun itinéraire connu entre le Dar el Arba'in et cette partie de la Nubie. Pourtant, j'avais espéré trouver trace du passage de Forthright... Les cendres éteintes d'un feu de camp, des boîtes de conserve abandonnées, voire les traces des chameaux.

Les étoiles étincelaient comme des bijoux dans un ciel aussi froid que l'espace intersidéral. Une brise fraîche ébouriffa mes cheveux. Nous gardâmes le silence, plongés dans nos pensées, jusqu'à ce que la lune se lève, portant d'étranges ombres sur le sable argenté.

Le lendemain fut une répétition du jour précédent, sauf que le paysage devint encore plus aride et moins engageant. Dans cette étendue désertique, tout objet se serait remarqué comme un fanal. Des empreintes, qu'Emerson identifia comme étant celles d'une antilope, étaient aussi clairement visibles que si elles avaient été imprimées sur le sable. Mais nous ne vîmes pas de traces du passage d'hommes. Ce soir-là l'un des chameaux se sentit manifestement mal en point, aussi lui donnai-je une dose supplémentaire de mon cordial. En dépit de quoi, il mourut dans la nuit. Cela ne me surprit guère. C'était le plus faible de tous. Abandonnant la pauvre créature à l'endroit où elle était tombée, nous poursuivîmes notre chemin.

L'après-midi du troisième jour, les désagréables changements de température – de la chaleur intolérable de la journée au froid glacial de la nuit – et le fait que nous n'eussions toujours pas relevé la moindre trace de la caravane de Reggie commencèrent à affecter même les plus vaillants. Les rafales de sable nous avaient irrité l'épiderme et ceux qui n'étaient pas habitués à cheminer à dos de chameau étaient courbatus de toutes parts. Les hommes avançaient en silence, la mine renfrognée. Une vilaine brume voilant le soleil ne tempérait nullement la chaleur, mais faisait malheureusement craindre une tempête de sable. Je tombai dans un état d'hébétude tandis que mon chameau avançait à pas pesants. Je ne savais plus ce dont je souffrais le plus, de ma tête ou de certaines parties de mon anatomie maltraitée.

Je fus tirée de ma torpeur par un cri. Hagarde, je poussai un faible cri en retour.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

Emerson était trop ému pour s'apercevoir de ma faiblesse.

— Regardez, Peabody. Les voici ! Sacrebleu, ce fou avait finalement raison !

Au début les silhouettes qu'il me montrait ne me semblaient

être qu'un nouveau mirage, miroitant comme si je les avais vues à travers de l'eau. Elles prirent plus de consistance à mesure que nous nous en approchâmes, houssant nos montures. Nous les eûmes vite atteintes. Il s'agissait de deux grandes colonnes en pierre, ressemblant aux deux obélisques jumeaux indiqués sur la carte de M. Forth. Elles faisaient partie d'un ensemble de pierres effondrées, et toutes deux se dressaient comme des piliers grossièrement sculptés ou les montants d'un portail en ruine.

— Il devait s'agir d'un édifice quelconque, déclara Emerson un peu plus tard. (La découverte l'avait ragaillardi. Il paraissait aussi frais et dispos que s'il avait passé la journée à parcourir des prairies anglaises.) Je ne vois ni reliefs ni inscriptions, mais ils ont dû être effacés par les vents de sable. Nous allons planter le camp ici, Peabody, bien qu'il soit tôt. Je veux pratiquer quelques fouilles.

Les hommes ne se bousculèrent guère pour l'aider. Grommelant, ils exigèrent une ration d'eau supplémentaire avant de consentir à faire quoi que ce fût, et lambinèrent en rechignant. Seul Kemit, ressemblant plus que jamais à une statue de bronze, s'attaqua à la besogne avec son zèle habituel. Au bout d'une heure, Emerson fut récompensé par la découverte de quelques bouts de pierre et de poterie, ainsi que d'un vilain objet informe qui lui fit pousser un cri de ravissement.

— Du fer, Peabody... Une lame de couteau en fer. C'est un couteau de l'époque de Méroé, sans l'ombre d'un doute. Ils sont passés ici... Ils sont passés par là ! Sapristi ! C'est incroyable !

J'examinai le bout de fer corrodé d'un œil sceptique.

— Comment savez-vous qu'il n'a pas été perdu de nos jours par un explorateur ou par un Bédouin ?

— Il pleut parfois dans cette région, en été. Mais il doit falloir des siècles, que dis-je, des millénaires pour mettre du fer non chauffé dans un état pareil. Les habitants du pays de Koush travaillaient le fer. J'ai vu les crassiers noirs autour de Méroé, semblables à ceux de Birmingham et de Sheffield. (Il se tourna vers les hommes, accroupis sur le sable, tels des ballots de linge

sale, et leur cria gaiement :) Reposez-vous, mes amis, il faut que nous partions de bonne heure.

Il paraissait ne pas s'apercevoir de l'air maussade avec lequel ils lui obéissaient. Il ne serait jamais venu à l'esprit d'Emerson qu'il pût être incapable de se faire obéir d'un groupe travaillant pour lui. Et, dans des conditions normales, un tel doute ne m'aurait pas effleurée. Mais les circonstances étaient loin d'être normales, et la découverte qui avait émerveillé Emerson avait eu un effet précisément inverse sur les hommes. Nous avions de l'eau pour environ dix jours. D'après la carte, nous devions parvenir à une source de ce précieux liquide au bout de sept ou huit jours. Mais si la carte avait dû se révéler fausse, le bon sens aurait voulu que nous rebroussions chemin pendant qu'il nous restait une quantité d'eau suffisante pour le retour. Les hommes avaient espéré que nous ne trouverions pas le premier point de repère et que nous déciderions d'abandonner. Ma foi, je comprenais leur point de vue, mais j'eus quelque appréhension en voyant le regard mauvais que jeta l'un des hommes à mon mari endormi. La bonne volonté de Daoud pour retourner dans le désert qui avait failli lui coûter la vie m'avait agréablement surprise. C'était un homme d'une grande résistance, car il avait récupéré après son épreuve plus rapidement que je ne m'y étais attendue. Cependant, il avait fait la tête quand Emerson avait rejeté ses avis sur l'itinéraire à suivre, et après moult critiques de la part de Daoud Emerson s'était emporté. « Je me fie aux indications du papier et à l'aiguille de la pendule magique (c'est-à-dire la boussole). Si ton maître a suivi tes conseils, cela ne m'étonne pas que nous n'ayons pas trouvé trace de lui ! »

Il ajouta quelques jurons bien choisis qui mirent fin aux récriminations de Daoud. Du moins ne se plaignait-il plus à Emerson, mais j'avais la désagréable impression qu'il sapait le moral des autres hommes.

Pourtant, nous avions encore deux jours avant d'atteindre le point de non-retour, et il n'y eut aucun signe manifeste de rébellion quand nous nous mêmes en route le lendemain matin, bien qu'au cours de la nuit un autre chameau eût gagné le paradis des chameaux. Il en restait assez pour tous les hommes, et je pris soin de renouveler leur traitement.

L'aube du cinquième jour fut brumeuse et il n'y avait pas de vent. Le soleil levant ressemblait à un ballon boursouflé, rouge sang. La tempête de sable passa au sud de notre chemin, mais comme nous la frôlions l'air se chargea d'une fine poussière qui nous irrita la peau et nous gêna pour respirer. L'un des chameaux s'effondra peu après le repos de midi, alors que nous étions repartis depuis peu. Moins d'une heure plus tard, un deuxième chameau tomba. S'il y avait eu la moindre parcelle d'ombre, je crois que les hommes auraient réclamé de s'arrêter, mais ils continuèrent dans l'espoir de trouver un endroit plus propice. Vers le soir, le vent vira au nord et l'air devint moins poussiéreux, ce qui nous procura quelque soulagement. Et, comme le soleil baissait, j'aperçus quelque chose se détacher lugubrement sur le ciel empourpré. Ce n'était pas tant un arbre que le squelette d'un arbre, sans feuilles, raboté et blanchi par les vents de sable. Mais c'était incontestablement le second point de repère de Forth.

Nous bivouaquâmes à l'« ombre » de l'arbre, aurait-on pu dire s'il avait possédé des feuilles. Il était hors de question de prendre un bain, naturellement, mais nous sacrifiâmes une maigre tasse d'eau pour essuyer le sable qui avait formé une croûte sur nos visages et nos membres en sueur. Nous nous changeâmes également, ce qui fut un grand soulagement. Quand la fraîcheur de la nuit du désert se fit sentir, Emerson et moi nous assîmes près du petit feu sur lequel cuisait notre frugal dîner. Il avait allumé sa pipe. Ramsès était assis un peu plus loin, et parlait à Kemit. Au-delà, étaient agenouillés nos chameaux, formes grotesques sous le clair de lune glacial.

Les hommes plantaient leur camp de plus en plus loin de nous chaque soir, geste dont la signification ne m'avait pas échappé, mais j'estimai préférable de ne pas leur en parler. Lorsque je mentionnai le fait à Emerson, il haussa ses larges épaules.

— Ils n'étaient pas de premier choix, Peabody. Si j'avais eu le temps d'envoyer des messagers à mes amis parmi les Bédouins... Je ne sais pas de quoi ils se plaignent. Jusqu'ici tout s'est bien passé.

— À part la mort des chameaux.

— Les faibles ont été éliminés, déclara Emerson sentencieusement. C'étaient les plus faibles. Les autres me paraissent en bonne santé.

— J'ai vu Daoud qui haranguait les hommes ce soir. Ils étaient agglutinés autour de lui comme des conspirateurs, et il s'est interrompu quand il m'a vue arriver.

— Il était sans doute en train de leur raconter une histoire cochonne, dit Emerson. Bon sang, Peabody, ces craintes de femmelette ne vous ressemblent guère. Vous sentez-vous bien ?

J'avais entre les mains — au sens figuré — le moyen de détourner Emerson de ce qu'il avait la ferme intention de faire. Je ne me sentais décidément pas bien. Il me suffisait d'admettre que j'étais fiévreuse depuis l'après-midi de la veille, et Emerson m'aurait aussitôt ramenée vers la civilisation et conduite auprès d'un médecin. Mais semblable décision était impensable. Personne mieux que moi ne comprenait la passion qui le poussait vers l'inconnu. Non seulement la carte de Forth s'était révélée exacte, mais la découverte de vestiges venait appuyer la théorie selon laquelle cet itinéraire jusqu'ici inconnu et insoupçonné avait été emprunté par les marchands et messagers du pays de Koush, ainsi que par la famille royale en fuite. J'étais aussi impatiente qu'Emerson de découvrir ce qui se trouvait au bout de cette route. Du moins l'aurais-je été si ma tête ne m'avait autant fait souffrir.

— Mais oui, je vais bien, répondis-je avec humeur.

— Vous avez la main chaude, observa Emerson. Vous avez sûrement emporté votre trousse médicale. Avez-vous pris votre température ?

— Je n'ai pas besoin d'un thermomètre pour savoir quand j'ai de la fièvre, et je sais aussi bien qu'un médecin ce qu'il faut faire dans un cas pareil. Ne vous tracassez pas, Emerson.

— Peabody.

— Oui, Emerson.

Emerson saisit mon visage entre ses mains et me regarda droit dans les yeux.

— Prenez de la quinine et allez vous coucher, ma chérie. Je vais soigner ces bon D..., ces satanés chameaux, et je les borderai pour la nuit. Si je ne suis pas absolument convaincu

demain matin que vous êtes en parfaite santé, je vous attacherai sur un chameau et je vous ramènerai.

Cette démonstration d'affection, l'une des plus nobles d'un homme pour une femme, fit abondamment couler mes larmes. Mais mon chevaleresque Emerson ne fut pas acculé à prendre une aussi terrible décision. Par bonheur, les hommes nous abandonnèrent dans la nuit, emmenant les chameaux qui transportaient presque toutes nos victuailles et notre eau.

Ce rebondissement assurément déconcertant me fit oublier mes misères et, lorsque nous nous réunîmes en comité fort restreint pour faire le point, je me sentis presque aussi fraîche et dispose que d'habitude. Kemit, que Ramsès avait trouvé étendu sans connaissance dans le sable piétiné et les excréments de chameaux à l'emplacement du bivouac des hommes, avait refusé de me laisser soigner sa blessure. Ce n'était qu'une bosse à la tête, expliqua-t-il, et son seul regret, c'était que le coup l'eût empêché de donner l'alerte.

— Peu importe, le rassurai-je. Nous n'aurions pu les forcer à continuer. Nous ne nous servons pas de chaînes et de fouets, comme les marchands d'esclaves.

— Non, mais nous aurions pu... euh, les persuader de nous laisser de l'eau et des provisions, dit Emerson. Non que je vous blâme, Kemit. Vous êtes un homme fidèle et vous avez fait de votre mieux. Notre situation n'est due qu'à ma fieffée sottise. J'aurais dû garder avec nous l'un des chameaux transportant les provisions, au lieu de les confier aux hommes.

— Rien n'est plus futile que les regrets quand il est trop tard, observai-je. Nous sommes tous à blâmer si erreur il y a.

— Exact, approuva Emerson, sortant de son abattement. Que nous reste-t-il exactement, Peabody ?

— Nos affaires personnelles, des vêtements de rechange, des carnets et des papiers, quelques outils. Deux autres — mais toutes deux sont à moitié vides. Quelques boîtes de conserve, un ouvre-boîte, deux tentes, des couvertures...

— Mmm, fit Emerson quand j'eus achevé. La situation pourrait être pire, mais elle pourrait certainement être meilleure. Eh bien, mes très chers — et mon ami Kemit —, qu'allons-nous faire ? Il n'y a que deux possibilités, car de toute

évidence nous ne pouvons pas rester ici. Soit nous continuons, soit nous rebroussons chemin et nous essayons de rattraper ces gredins pour les forcer à partager ce qu'ils ont emporté...

Cette dernière suggestion fut accueillie par un chœur de protestations.

— Ils ont plusieurs heures d'avance sur nous et ils doivent filer le plus vite possible, fis-je remarquer.

— L'homme laid a un tisonnier, précisa Kemit.

— Daoud ? (Emerson lui lança un regard surpris.) Vous en êtes certain ?

— Il m'a frappé avec, répondit Kemit brièvement.

— Il me semble que nous n'avons pas le choix, déclara Ramsès. D'après la carte, qui jusqu'ici s'est révélée exacte, il y a un point d'eau à moins de trois jours d'ici. Cela prendrait deux fois plus longtemps de retourner jusqu'au fleuve. Nous devons continuer.

— Entièrement d'accord, acquiesça Emerson en se levant d'un bond. Et le plus tôt sera le mieux.

Cette nuit-là nous bivouaquâmes dans un désert de rochers et de sable, sans même un arbuste mort pour suggérer la présence d'eau ici jadis. Afin d'épargner les chameaux, nous avions abandonné tous nos bagages superflus, dont les tentes, mais à mesure que la journée torride avançait toutes les bêtes présentèrent d'inquiétants symptômes de faiblesse. Seule la volonté, qui ne me fait point défaut, m'empêcha de m'avouer que je n'étais guère en meilleur état. Comme nous n'avions rien pour faire du feu, nous dînâmes de petits pois froids en conserve et d'une gorgée d'eau, puis nous nous roulâmes dans nos couvertures avant de chercher tant bien que mal un soulagement dans le sommeil.

Je ne m'appesantirai pas sur la mauvaise nuit ni sur notre réaction le lendemain matin lorsque nous découvrîmes que deux des trois chameaux avaient rendu l'âme. Quant à moi, je me sentais relativement mieux le matin alors que mon état empirait dans la journée. J'avais donc pu le cacher à Emerson. Il avait, je dois le reconnaître, d'autres chats à fouetter. Nous continuâmes donc jusqu'à ce que se produisît ce que j'ai déjà évoqué : le dernier chameau s'affissa doucement sur les genoux

et – en un mot – mourut.

Je suppose que la plupart des gens se seraient retrouvés sans voix, frappés d'horreur, devant une telle catastrophe, mais cela n'est pas le genre du couple Emerson-Peabody. L'adversité a pour seul effet de nous donner des forces, les catastrophes nous stimulent et nous inspirent. Notre discussion me fit beaucoup de bien, et nous poursuivîmes notre chemin à pied, après une petite pause à l'ombre du chameau. J'osai espérer que ma maladie avait été terrassée par la quinine et ma détermination. (Surtout cette dernière.)

Nous avions passé en revue le contenu des sacoches de selle et en avions jeté la plus grande partie, vu que nous pouvions seulement transporter le matériel de première nécessité : les vêtements que nous avions sur le dos, les autres qui nous restaient – presque vides et contenant une eau nauséabonde –, ainsi qu'une couverture par personne. Ces dernières étaient essentielles, car l'air nocturne était glacial, et elles pouvaient nous abriter quelque peu aux heures les plus chaudes de la journée. Ramsès voulut porter son petit havresac, et bien sûr je ne pouvais abandonner mon ombrelle. Kemit enfouit soigneusement le reste de ce que nous possédions. Toutefois je tentai de le dissuader de se donner du mal pour des objets aussi insignifiants que du linge de rechange et quelques livres – car je ne voyage jamais sans un exemplaire des Saintes Écritures et quelque chose à lire. Une fois qu'il eut comblé le trou, nous repartîmes à pied. Je dois reconnaître que je fus très fière de Ramsès. Il n'avait pas émis la moindre plainte ni manifesté la moindre inquiétude, et il trottinait d'un pas vif sur le sable brûlant. Kemit, toujours près de lui, ralentit le pas pour rester à sa hauteur.

Mon optimisme initial se révéla fallacieux. La brise qui se leva vers le soir ne suffit pas à rafraîchir mon front bouillant. Le terrain devint de plus en plus inégal et accidenté, rendant la marche difficile. À une certaine distance devant nous une chaîne de petites collines, aussi arides et dures que le sol, coupaien l'itinéraire qu'indiquait la boussole. Elles promettaient un semblant d'abri, et je ne cessais de me répéter que quand je les aurais atteintes je pourrais me reposer. Mais soudain je

chancelai, me trahissant : mon époux dévoué, l'œil toujours aux aguets, me vit tituber, et ses bras vigoureux amortirent ma chute. J'entendis la douce musique d'imprécactions assourdies tandis qu'il me soulevait, et ce fut un tel soulagement de me reposer contre cette large poitrine que je me laissai aller à perdre connaissance.

Le merveilleux filet d'eau qui coula entre mes lèvres desséchées me réveilla. Il était chaud comme du sang et avait un goût de bouc, mais aucune gorgée d'eau de source glacée n'a jamais été aussi rafraîchissante. J'avalai goulûment jusqu'à ce que j'eusse repris mes esprits, puis je me redressai en poussant un cri, écartant brusquement le récipient de mes lèvres.

— Seigneur ! Emerson, à quoi pensez-vous ? Vous m'avez donné bien plus que ma ration.

— Maman se sent mieux, observa Ramsès.

Ils faisaient cercle autour de moi avec anxiété. J'étais allongée à l'ombre d'un grand rocher, enveloppée dans une couverture.

— Il y a des arbres morts à flanc de colline, dit Kemit en se levant. Je vais faire du feu.

Le feu fut le bienvenu, car l'air nocturne était très froid. Après nous être consultés, nous décidâmes de faire circuler le brandy que j'avais emporté à des fins médicinales. Cela soulagea mon mal de tête, mais me donna une forte envie de dormir, si bien que je sombrai dans un état de somnolence intermittente. Lors d'un moment de veille, j'entendis parler.

C'était la voix de Kemit qui m'avait réveillée. Il parlait plus fort que d'habitude.

— Il y a de l'eau, je le sais. J'ai... J'ai entendu les hommes du désert le dire.

— Mmm, fit Emerson. Nous avons peu avancé aujourd'hui. À cette allure il va nous falloir deux jours de plus.

— Une demi-journée pour un homme qui court.

Emerson grogna de manière encore plus prononcée.

— Aucun de nous ne peut courir aussi vite, Kemit. Et Mme Emerson... (Il dut s'interrompre pour se racler la gorge, le pauvre.)

— Elle a le cœur d'une lionne, déclara gravement Kemit. Mais j'ai peur que les démons ne soient en train de gagner la partie

contre elle.

J'entendis Emerson se moucher vigoureusement. Je me demandai vaguement ce qu'il utilisait comme mouchoir.

Une petite main me tâta le front sans ménagement.

— Maman est réveillée, dit Ramsès en se penchant au-dessus de moi. Dois-je lui donner à boire, Papa ?

— En aucun cas, répliquai-je fermement avant de me rendormir.

Il me sembla demeurer allongée dans cet état, entre veille et sommeil, durant le restant de la nuit, mais je dus sombrer dans un sommeil plus profond, car je me réveillai en sursaut, étroitement serrée contre le corps d'Emerson. Il ronflait si fort qu'il m'en écorchait les tympans. Je me sentais faible et hébétée, mais relativement mieux, et lorsque le jour parut je trouvai un grand réconfort à contempler le cher visage si proche du mien. Non qu'il fût à son avantage. Une barbe noire hérissée estompait les contours de ses mâchoires, et ses lèvres pleines étaient cloquées et fendillées. J'étais sur le point de presser mes propres lèvres contre les siennes quand une voix aiguë rompit le silence.

— Maman ? Papa ? J'espère que vous me pardonnerez de vous réveiller, mais je crois devoir vous informer que Kemit est parti. Et il a emporté la gourde.

Une demi-journée jusqu'au point d'eau pour un homme qui court. Voilà ce qu'avait dit Kemit, et il avait apparemment décidé de mettre son idée à exécution. En nous abandonnant, il avait une chance de s'en sortir. J'étais certaine que grâce à ses longues jambes il pourrait parcourir la distance aussi vite qu'il l'avait prétendu, d'autant qu'il avait de l'eau pour s'hydrater.

— Je suis vraiment déçue par Kemit, déclarai-je en faisant passer mon bidon d'eau. (Chacun de nous but une gorgée d'eau. Il devait en rester assez, à mon avis, pour une seule gorgée supplémentaire. Après avoir fixé le bidon à ma ceinture, je poursuivis :) Je me trompe rarement dans mes jugements sur les gens. Je me suis manifestement trompée cette fois-ci.

Il était inutile de discuter pour savoir ce que nous avions à faire. Nous devions continuer, refusant de nous avouer vaincus,

jusqu'à ce que nous ne puissions plus avancer. Voilà comment sont les Emerson.

Mais nous formions une triste équipe. Barbu, émacié, Emerson ouvrait la marche. Ramsès ressemblait à une momie miniature, aussi maigre qu'un fagot de bois, aussi brun qu'un cadavre desséché par le soleil. Par chance je ne pouvais me voir. Nous continuâmes obstinément jusqu'à ce que la fraîcheur de la matinée se dissipât. Le soleil se mit à taper sans répit. Je commençai à voir d'étranges objets dans l'air vibrant de chaleur – des mirages de palmiers et de minarets, des cités aux murs blancs resplendissants, une énorme colline de roche noire surmontée de ruines aux formes étranges. Tout cela se fondit dans une brume grise comme celle du soir. Mes genoux céderent. C'était une sensation bizarre, car j'étais parfaitement consciente. Je n'arrivais tout bonnement plus à maîtriser mes membres.

Emerson se pencha au-dessus de moi.

— Autant finir l'eau, Peabody. Sinon elle va s'évaporer.

— Buvez d'abord, coassai-je. Ensuite Ramsès. Les lèvres d'Emerson se fendirent en un sourire.

— Très bien.

Il leva le bidon. Je fixai un regard flou sur sa gorge et le vis avaler. Il passa le bidon à Ramsès, qui fit de même, puis me le tendit. J'avais avalé les deux longues, délicieuses, goulées lorsque je compris la vérité.

— Vous n'avez pas... Ramsès, je t'avais dit...

— Parler ne sert qu'à assécher la gorge, Maman, dit mon fils. Papa, je crois que nous pourrions utiliser l'une des couvertures comme litière. Je tiendrai une extrémité et vous...

Le caquètement rauque qui s'échappa de la gorge d'Emerson n'était que l'écho dérisoire de son rire chaleureux.

— Ramsès, je suis honoré de t'avoir engendré, mais je ne pense pas que cette idée soit praticable.

Il se pencha, me prit dans ses bras, et nous repartîmes.

J'étais trop faible pour protester. Si mon corps n'avait été complètement sec, j'aurais pleuré – de fierté.

Il fallait être Emerson, qui a le physique d'un héros du temps jadis et la force morale des plus valeureux Anglais, pour avoir

tenu aussi longtemps. Malgré mes éclipses de conscience, je sentais ses bras me serrer bien fort ainsi que son pas lent et régulier. Mais même ce corps robuste avait ses limites. Quand il s'arrêta, il eut tout juste la force de me déposer doucement sur le sol avant de s'écrouler à côté de moi. Et son dernier geste fut de tendre la main pour la poser sur la mienne. J'étais trop faible pour tourner la tête, mais je parvins à déplacer ma main libre de quelques centimètres et je sentis une autre main, plus petite, s'en emparer. Lorsque je sombrai dans la bienheureuse torpeur de la mort imminente, je remerciai le Tout-Puissant de nous avoir tous réunis à la fin, et de m'avoir épargné la torture de voir ceux que j'aimais partir avant moi.

## LIVRE II

## CHAPITRE HUIT

### *La Cité de la Montagne Sainte*

L’au-delà n’était pas aussi confortable que je m’y attendais.

Non que j’eusse des idées précises sur ce qui se trouve dans l’autre monde, car, pour être honnête, les images convenues d’anges et d’auréoles, de harpes et de chœurs célestes m’ont toujours paru un peu sottes. (Pas seulement sottes, pour être tout à fait honnête : « ridicules » serait un adjectif plus approprié.) Au pis, pensai-je, on devait dormir tranquillement ; au mieux, on devait retrouver les êtres chers qui sont partis avant nous. Je me faisais une joie de voir ma mère – que je n’ai jamais connue, mais qui, j’en suis sûre, a dû être une personne remarquable – et de retrouver mon cher papa dans quelque salon de lecture céleste en train de se livrer à ses recherches sans fin. Je me demandai s’il me reconnaîtrait. Au cours de son existence terrestre, il n’avait pas toujours eu l’air d’être très sûr de lui.

Le délire prend des formes étranges. Si je n’avais pas eu la certitude d’avoir mené une vie des plus vertueuses, j’aurais pu me croire transportée en Enfer, car j’avais l’impression d’être rôtie sur un énorme gril. Des litres d’eau étaient déversés dans ma gorge sans étancher ma soif brûlante. Comble d’horreur, je réclamais en vain mon mari. Je courais le long de couloirs interminables aux murs de brume, poursuivant une silhouette indistincte qui reculait sans cesse devant moi. M’étais-je après tout trompée sur ma valeur morale ? me demandai-je. Le pire châtiment que pouvait m’infliger une Divinité offensée, c’était de me forcer à chercher mon cher Emerson à travers les corridors interminables de l’Éternité.

Après des recherches qui n'en finissaient plus, je cessai de courir, mais me mis à descendre péniblement un long couloir en pente où les murs et le sol étaient d'un gris terne. Loin devant apparut une lueur vacillante, et tandis que j'avancais elle se mit à rougeoyer d'un éclat plus vif. Je commençai à entendre des voix, entrecoupées de rires et d'une douce musique. Mais, malgré ces sons prometteurs, je traînais toujours les pieds, résistant à la force qui m'entraînait en avant sans répit. En vain ! Je finis par déboucher dans une belle chambre pleine de fleurs et de plantes vertes, illuminée d'une lumière encore plus brillante que celle du soleil. Une foule de gens m'attendaient. J'avais notamment une belle femme dont les lourdes tresses noires étaient ornées de roses. Les bras tendus, elle voulait m'enlacer. Derrière elle je vis un visage connu – celui de ma chère vieille gouvernante – encadré par les dentelles empesées de son bonnet blanc. Un couple vénérable se tenait à côté, habillé à l'antique mode du début du siècle ; je les reconnus tous deux grâce aux portraits accrochés autrefois dans le bureau de Papa. Je ne connaissais pas les autres visages, et pourtant je savais, avec une certitude qui transcendait l'expérience mortelle, que dans des vies antérieures ils m'avaient été aussi chers que je l'étais pour eux. Tous les visages arboraient des sourires, toutes les voix lançaient des paroles de bienvenue. (Mon papa n'était pas présent, mais je n'avais pas compté dessus : il devait sans doute être plongé dans quelque recherche fascinante et avait dû oublier le rendez-vous.)

Il y avait des enfants parmi eux – mais aucun n'avait le teint hâlé ni les traits du visage un peu massifs. Il y avait de beaux hommes vigoureux – mais aucun n'avait des yeux qui brillaient d'un éclat bleu, ni de fossette au menton.

Faisant appel à toutes mes forces, je hurlai, invoquant ce nom chéri. Enfin... enfin ! j'obtins une réponse.

— Peabody, tonna cette voix familière, revenez sur-le-champ d'où vous êtes !

La lumière s'évanouit, la musique et les rires s'estompèrent, devinrent un long soupir... Je sombrai dans une nuit infinie et trouvai la paix du néant.

Lorsque j'ouvris les yeux, la vision que j'eus ressemblait

nettement à la version chrétienne du paradis. Un voile nuageux de gaze blanche formait un dais au-dessus du canapé sur lequel j'étais allongée et retombait tout autour en plis harmonieux. Les rideaux étaient agités d'une douce brise.

M'efforçant de me lever, je m'aperçus que je pouvais tout juste soulever la tête, et pas bien longtemps. Mais le bruit sourd avec lequel elle retomba sur le matelas me convainquit que je ne rêvais pas, ni même que j'étais morte. J'essayai d'appeler Emerson. Le son qui sortit de ma gorge était à peine plus qu'un gémississement, mais il produisit un effet immédiat. Les pas qui approchèrent étaient des pas que je connaissais. Et lorsqu'il écarta les rideaux et se pencha au-dessus de moi je trouvai la force de me jeter dans ses bras.

Je tirerai un voile sur la scène qui suivit, non que j'éprouve la moindre honte de la force de l'attachement réciproque qui m'unit à Emerson, ni de la façon dont il se manifeste, mais parce que les simples mots ne peuvent décrire l'intense émotion de nos retrouvailles. Donc, quand mon récit reprend, imaginez-moi dans les bras de mon affectueux mari, suffisamment calmée pour pouvoir m'intéresser au décor qui m'entourait.

D'abord, bien entendu, je demandai des nouvelles de Ramsès.

— Parfaitement remis et aussi curieux que jamais, répondit Emerson. Il est dans les parages.

D'un œil tout plein d'un étonnement croissant, je regardai autour de moi. La pièce était de très grandes dimensions. Les murs, peints de vifs motifs bleus, verts, orange, étaient tendus, par intervalles, de rideaux tissés. Deux colonnes soutenaient le plafond, décorées de manière à imiter des palmiers, leurs feuilles découpées formant les chapiteaux. Le lit reposait sur des pieds sculptés comme des pattes de lion. Il n'y avait pas de tête de lit ; le panneau au pied du lit était doré et incrusté de fleurs stylisées. À côté du lit se trouvait une table basse jonchée de tout un assortiment de bouteilles, de bols et de pots, les uns faits d'une pierre blanche translucide, les autres en faïence. Il y avait peu d'autres meubles dans la pièce, seuls quelques caisses et paniers, ainsi qu'une chaise dont le siège était recouvert de la peau d'un animal inconnu. Elle était d'un marron foncé strié de blanc ici et là.

— C'est donc vrai, soufflai-je émerveillée. J'ai beau le voir, j'ai du mal à y croire. Dites-moi tout, Emerson. Depuis combien de temps suis-je malade ? À quel miracle devons-nous notre survie ? Avez-vous vu M. Forth et sa femme ? Quel est cet endroit, et comment se fait-il qu'il n'ait jamais été découvert durant toutes les années que...

Emerson coupa court à mes questions d'une manière particulièrement agréable, puis déclara :

— Vous ne devriez pas vous fatiguer ainsi, Peabody. Pourquoi ne pas vous reposer et manger un peu. Puis...

— Non, non. Je me sens parfaitement bien et je n'ai pas faim. J'ai seulement peur que mon cerveau n'éclate de curiosité si celle-ci n'est pas satisfaite immédiatement.

Emerson s'installa plus confortablement.

— Vous n'avez peut-être pas faim. J'ai bien dû vous faire avaler des litres de bouillon depuis hier soir, dès que vous avez semblé reprendre connaissance. Vous étiez comme un petit oiseau, ma chérie. Vous avaliez bien sagement quand je portais la cuiller à vos lèvres, mais vous n'ouvriez pas du tout les yeux... (Sa voix se voila, et il dut s'éclaircir la gorge avant de poursuivre.) Ma foi, ma foi, ce terrible moment est passé, Dieu merci, et je ne veux vraiment pas risquer de faire exploser votre cerveau hors du commun. Autant profiter de cet instant entre nous pendant qu'il en est temps.

Il avait eu une étrange inflexion en prononçant ces derniers mots, mais j'étais tellement impatiente d'entendre son récit que je n'y prêtai pas attention davantage.

— Allez-y, alors, l'implorai-je. Le dernier souvenir que j'ai, c'est d'avoir été doucement déposée sur le sable, et de vous avoir vu vous effondrer à mes côtés...

— M'effondrer ? Nullement, ma chère Peabody. Je ne faisais que me reposer un peu avant de continuer. J'ai dû m'assoupir un moment. Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'ai eu du mal à croire ce qu'ils voyaient : un nuage de sable qui approchait rapidement, soulevé par les sabots de chameaux au galop. Je me suis relevé, car, qu'il s'agit d'amis ou d'ennemis, de démons ou d'humains, j'avais l'intention de leur réclamer de l'aide. Ils m'ont aperçu, la petite troupe a changé de direction, et un

homme s'est détaché des autres. Je ne l'ai reconnu que quand il a été à ma hauteur ou presque, et je crois bien que seul l'étonnement m'a fait, euh, perdre connaissance quelques instants. Lorsque je me suis réveillé, j'étais entouré de silhouettes portant des djellabas au capuchon relevé. L'une d'entre elles versait de l'eau sur mon visage. Inutile de dire, Peabody, que je me suis tourné pour être sûr que l'on s'occupait bien de vous et de Ramsès. C'était Kemit en personne qui portait une tasse à vos lèvres.

« Il a été bien vite repoussé par une autre silhouette, au voile blanc comme neige, qui s'est affairée auprès de vous avec une autorité que je n'avais nulle envie de lui contester. Bien que mon esprit bouillonnât de questions, je me suis abstenu de les poser. Ce qui importait le plus, ma chère Peabody, c'était votre survie. Après nous être anxieusement consultés, nous avons décidé de partir le plus vite possible, car vous nécessitiez des soins qui ne pouvaient être administrés dans ces conditions. Ramsès était également mal en point, mais son état n'était pas aussi alarmant que le vôtre. L'un des hommes l'a pris dans ses bras, et je les ai aidé à vous placer sur une sorte de litière qu'ils avaient confectionnée. Là-dessus nous nous sommes mis en route. Je cheminais à côté de Kemit et j'ai pu ainsi satisfaire quelque peu ma curiosité.

« Il ne nous avait pas abandonnés. Il avait recouru au seul moyen possible de nous sauver. Ses premiers mots ont été pour me prier de l'excuser d'avoir tant tardé. Le fait de vivre dans le monde extérieur, comme il dit, l'avait amolli : il ne parvenait à courir que huit kilomètres sans s'arrêter ! Les hommes sur lesquels il comptait attendaient à l'oasis – car c'était bien ce que signifiait le signe pour eau, une véritable oasis avec un puits profond. Il est reparti avec eux sans traîner, et si des gens ont jamais été sauvés à temps...

« Mais après que nous eûmes quitté l'oasis pour la dernière étape de notre voyage, il y a eu des moments, ma chère Peabody, où j'ai craint que les secours ne fussent arrivés trop tard. Votre conseillère médicale, si tant est que je puisse utiliser ce mot, ne cessait de vous baigner, de vous enduire de pommades, et de vous faire avaler de singulières substances.

Vous étiez si mal en point que je n'ai pas osé m'en mêler. Je n'avais rien de mieux à proposer. Je me suis contenté de goûter ce fou..., ce fichu remède moi-même, avant de...

— Oh, mon cher Emerson ! (Profondément émue, je m'accrochai à lui.) Et si ç'avait été du poison ?

— Ce n'était pas le cas. (Emerson me serra fort.) Mais ce n'est qu'hier soir que j'ai eu la certitude que vous étiez hors de danger. Et vous tomberez à nouveau malade, Peabody, si vous ne vous reposez pas. Voilà votre curiosité satisfaite.

— Elle l'est à peine ! m'écriai-je. Comment Kemit savait-il que des hommes l'attendaient à l'oasis, prêts à nous secourir ? Ces gens sont-ils les descendants de la noblesse et la royauté de l'antique Méroé ? Quel est cet endroit ? Et comment est-il resté inconnu ?

— Répondre à vos questions prendrait des jours, dit Emerson. Mais je vais essayer de faire une rapide synthèse. Comme vous le savez, il y a de nombreux pics isolés et des massifs plus importants dans le désert de l'Ouest. Cet endroit – on l'appelle la Montagne Sainte – est un massif jusqu'ici inconnu. Nous y sommes parvenus de nuit, après avoir parcouru plusieurs kilomètres de contreforts. Les falaises doivent bien faire trois cents mètres de haut, mais elles paraissaient encore plus hautes, se dressant au clair de lune comme les ruines d'un énorme temple. L'érosion les a transformées en un labyrinthe de piliers naturels, entre lesquels serpentent des passages. Ce spectacle irréel, Peabody, fut tout ce que je vis. Dès que nous eûmes atteint le pied des falaises, Ramsès et moi avons eu les yeux bandés. J'ai protesté, bien entendu, mais en vain. Kemit s'est montré très poli, mais très ferme. Il n'y a qu'une seule entrée pour pénétrer dans ces collines, et c'est un secret bien gardé. J'ai essayé d'enregistrer tous les tours et détours du chemin, mais je ne pense pas que je serais capable de le retrouver. Au bout d'un certain temps, mon chameau a fait halte. Les yeux toujours bandés, on m'a aidé à mettre pied à terre et on m'a fait monter dans une chaise à porteurs. J'avais donné à Kemit ma parole de ne pas ôter le bandeau. Sinon, m'avait-il informé poliment mais fermement, il me ferait lier les pieds et les mains.

— Avez-vous tenu parole, Emerson ? lui demandai-je.

Emerson sourit. Son visage était aussi bronzé et reposé que d'habitude, peut-être un peu plus maigre, et je fus heureuse de constater qu'il était rasé de près.

— Comment pouvez-vous en douter, Peabody ? De toute façon, le pourtour de la chaise était tendu de rideaux, si bien que je ne voyais rien. Il n'était guère difficile de déduire que la chaise n'était pas tirée par des chevaux ou des chameaux, mais par des porteurs humains. Cela dit, je ne les ai jamais vus, parce qu'on ne m'a enlevé mon bandeau qu'une fois que nous fûmes arrivés dans cette maison et qu'ils furent repartis. Et, pour être honnête, la seule chose qui me préoccupait, c'était qu'on prît soin de vous.

Il s'interrompit afin de m'administrer quelques preuves de cette sollicitude avant de poursuivre :

— Les précautions prises par Kemit dans mon cas expliquent en partie pourquoi cet endroit est resté inconnu. Je suppose que l'infortuné Bédouin qui trouverait par hasard l'entrée secrète ne reviendrait pas chez lui pour en parler... En fait, il y a peu de chances pour qu'il arrive même jusque-là. Des groupes armés, qui utilisent l'oasis comme l'une de leurs bases, patrouillent constamment les parages. D'après ce que j'ai vu, ils se déguisent en Bédouins, portant les mêmes robes et couvre-chefs. Ce sont sans doute eux qui ont inspiré les légendes bizarres sur les tribus pratiquant des razzias telles que les Tebous. Les chameaux de ces derniers ne laisseraient, paraît-il, pas de traces et eux-mêmes ont la réputation de boire au ventre de leurs bêtes. Ils ont dû aussi inspirer bon nombre des histoires de chameaux volés et de caravanes pillées. Quant à notre ami Kemit...

Il s'interrompit.

— Préparez-vous, Peabody, me dit-il en riant.

Et Ramsès fut sur nous.

Tout jeune il s'était livré à d'extravagantes démonstrations d'affection, mais au cours des deux dernières années celles-ci s'étaient faites rares, parce qu'il avait dû se dire qu'il devenait trop âgé pour un tel comportement. Cette fois-ci, il oublia toute dignité, et se rua sur moi avec une telle impétuosité qu'Emerson dut se gendarmer.

— Doucement, Ramsès, s'il te plaît. Ta maman est encore faible.

— Peu importe, Emerson, dis-je avec difficulté vu que Ramsès m'étranglait.

Pour obéir à son père il relâcha sa prise et s'écarta, les mains jointes dans le dos. Son petit corps malingre était dénudé jusqu'à la taille et aussi brun que celui d'un Égyptien. Un kilt ou une jupe de lin blanc lui descendait à mi-cuisses, tenant grâce à une large ceinture d'un rouge vif. Mais le changement le plus radical, c'était sa coiffure. Ses cheveux, qui sont l'un de ses attraits physiques – car ils sont noirs et soyeux comme ceux de son père –, avaient poussé durant notre voyage. À présent ils avaient complètement disparu, à l'exception d'une seule mèche sur le côté, tressée et garnie de rubans. Le reste de sa tête était dégarni comme un œuf.

De mes lèvres s'échappa un cri d'angoisse maternelle.

— Ramsès ! Tes cheveux... Tes beaux cheveux !

— Ce changement est justifié, Maman, déclara Ramsès. C'est merveilleux, vraiment merveilleux, de vous voir en meilleur état, Maman.

Sa mine ne s'accordait pas avec ses propos chaleureux, et connaissant bien cet air-là, je vis ses lèvres trembler et des larmes perler dans ses yeux.

Avant que je ne puisse reparler des cheveux tondus de Ramsès, une tenture à l'extrémité de la pièce s'écarta et deux hommes entrèrent. Ils portaient le même kilt court tout simple que Ramsès, mais leur port militaire et leurs grandes lances de fer trahissaient leur profession aussi clairement qu'un uniforme. Ils se séparèrent et se postèrent l'un en face de l'autre, se déplaçant avec autant d'élégance que des gardes royaux, et ils reposèrent leurs lances avec un bruit assourdi. Puis entrèrent deux personnes voilées de blanc des pieds à la tête, ce qui leur donnait un air surnaturel. Comme les soldats, elles prirent position de chaque côté de la porte d'entrée. Deux autres hommes suivirent ces mystérieuses personnes voilées. Eux aussi portaient des kilts courts, mais la richesse de leurs ornements suggérait un rang élevé. L'un d'eux était beaucoup plus âgé que l'autre. Il avait les cheveux blancs comme neige, et

il était drapé dans un long manteau disposé sur ses frêles épaules. Son visage était strié de rides, mais il avait les yeux brillants ; il les braqua sur moi avec une curiosité ardente, et pourtant empreinte de l'innocence d'un enfant.

Il y eut une brève pause, puis tous les six – les soldats, les nobles et les silhouettes voilées – firent une profonde révérence lorsqu'un individu entra d'un pas majestueux.

C'était Kemit – mais incroyablement transformé ! Ses traits vigoureux et bien taillés étaient inchangés, son corps était élancé et bien bâti. À vrai dire je n'avais jamais remarqué jusqu'à maintenant à quel point son corps était bien bâti, car comme les autres hommes il ne portait qu'un court kilt. Le sien était magnifiquement plissé, et la ceinture qui ceignait sa taille fine était incrustée d'or et de pierres étincelantes. Un collier identique reposait sur ses larges épaules, et une étroite couronne d'or brillait sur ses cheveux noirs.

— Kemit ! m'écriai-je, bouche bée devant cette apparition surgie du passé – car je suis certaine que le Lecteur reconnaît, comme moi je le reconnus, le costume porté par les nobles de l'Égypte impériale.

Me tenant toujours, Emerson se leva.

— C'était son nom de guerre, Peabody. Permettez-moi de vous présenter Son Altesse le prince Tarekenidal.

Le titre était parfaitement approprié. Le port de Kemit avait toujours été royal, et je me demandai pourquoi il m'avait fallu si longtemps pour m'aviser qu'il ne s'agissait pas d'un simple membre de tribu. Je pris conscience de mon propre manque de dignité, dans les bras d'Emerson comme une nouveau-née et vêtue sans la moindre recherche. Je fis de mon mieux vu les circonstances, inclinant la tête et répétant :

— Votre Altesse, je vous suis profondément reconnaissante de m'avoir sauvé la vie comme d'avoir sauvé celle de mon mari et de mon enfant.

Tarek leva les mains en faisant le geste par lequel il m'avait toujours accueillie et que je reconnus à présent. (Comment avais-je pu ne pas le reconnaître ?) Ce geste apparaissait dans d'innombrables reliefs antiques.

— Mon cœur se réjouit, madame, de vous voir rétablie. Voici

mon frère, le comte Amenislo, fils de Dame Bartare (il désigna un homme plus jeune, individu souriant aux joues rebondies, qui portait de longues boucles d'oreilles dorées), ainsi que le conseiller royal, Grand Prêtre d'Isis, Premier Prophète d'Osiris, Murtek.

La bouche du monsieur entre deux âges arbora un large sourire qui dévoila des gencives presque entièrement dépourvues de dents. Il en restait seulement deux, brunes et usées. Malgré le sinistre état de sa denture, on ne pouvait mettre en doute sa bonne volonté, car il s'inclina à plusieurs reprises, ne cessant de lever et d'abaisser les mains en guise de salutation. Puis il s'éclaircit la voix et dit :

— Bonjour, monsieur et madame.

— Ça alors, m'exclamai-je. Tout le monde ici parle-t-il anglais ?

Le prince sourit.

— Certains d'entre nous le parlent un peu et le comprennent un peu. Mon oncle le grand prêtre souhaitait vous voir et avoir l'assurance que vous n'étiez plus malade.

Son oncle voyait de ma personne plus que je ne l'aurais souhaité, car ma robe de lin était sans manches et aussi transparente que la plus fine batiste. Je n'avais jamais été examinée avec une telle fascination (par un autre homme que mon mari), et il était clair, pour moi du moins, que le vieux monsieur possédait encore plusieurs des intérêts et des instincts de la jeunesse. Bizarrement, son examen de ma personne n'avait rien d'offensant à mes yeux. Il approuvait sans se montrer insultant, si je puis dire.

Emerson ne prit pas en compte ces subtiles distinctions. Il me replia, genoux contre la poitrine, s'efforçant de dissimuler la plus grande partie de ma personne.

— Si vous voulez bien me permettre, Votre Altesse, je vais remettre Mme Emerson au lit.

Ce qu'il fit, me couvrant jusqu'au menton d'un drap de lin. Murtek esquissa un geste. L'une des silhouettes voilées s'approcha du lit comme en glissant. Elle devait avoir les pieds nus, car elle ne faisait pas le moindre bruit, et cela produisait un effet tellement irréel que j'eus un mouvement de recul quand

elle se pencha au-dessus de moi. Les voiles couvrant son visage étaient moins épais. Je vis briller des yeux qui me regardaient.

— Ne vous inquiétez pas, Peabody, dit Emerson, toujours attentif. C'est la personne qui vous a soignée et dont je vous ai parlé.

Une main surgit d'entre les voiles vaporeux. Avec l'assurance preste d'un médecin occidental, elle écarta le drap, ouvrit ma robe, et appuya sur ma poitrine découverte. Ce ne fut pas le professionnalisme du geste qui me surprit – un ancien papyrus médical prouve que les Égyptiens connaissaient « la voix du cœur » et savaient en quels endroits du corps on pouvait « l'entendre » –, mais la minceur et la petitesse de la main, aux longs doigts fins.

— J'ai oublié de vous dire, poursuivit Emerson, que la personne qui vous soignait était une femme.

— Comment savez-vous que c'est la même ? m'exclamai-je.

— Je vous demande pardon ? dit Emerson.

Les visiteurs nous avaient quittés, à l'exception de « la personne qui m'avait soignée », dont les fonctions semblaient en comprendre certaines qu'un médecin occidental aurait considérées comme indignes de lui. Après m'avoir rendu ces services que seule une femme peut rendre correctement à une autre femme, la doctoresse était maintenant occupée à faire chauffer quelque chose sur un feu tout au bout de la pièce. J'en déduisis qu'il devait s'agir de quelque potage. Le fumet en était fort appétissant.

— J'ai dit : comment savez-vous qu'il s'agit de la même personne qui m'a soignée au cours du voyage ? Ces voiles la rendent totalement anonyme, et, comme j'ai vu deux personnes vêtues de la même façon, je présume que c'est une espèce d'uniforme ou de costume. Ou bien toutes les femmes sont-elles voilées ici ?

— Vous avez l'esprit aussi vif que jamais, ma chérie, dit Emerson, qui avait approché une chaise du lit. Le costume semble être propre à un groupe de femmes, qui sont connues sous le nom de suivantes de la Déesse. La déesse en question est Isis, et apparemment elle est devenue ici la patronne de la

médecine, à la place de Thot, qui tenait ce rôle en Égypte. Isis est plus logique, quand on y réfléchit. Elle a ramené son mari Osiris d'entre les morts, et un médecin ne saurait faire mieux. Quant aux suivantes, l'une d'elles a toujours été ici avec vous, mais à la vérité je ne parviens pas à les distinguer et j'ignore combien il y en a.

— Pourquoi chuchotez-vous, Emerson ? Elle ne comprend pas ce que nous disons.

Ce fut Ramsès qui répondit. Je l'avais invité à venir s'asseoir au pied du lit. Il ressemblait tant à un jeune Égyptien du temps jadis que ce fut presque un choc de l'entendre parler anglais.

— Comme Tarek vous l'a dit, Maman, certains d'entre eux parlent et comprennent notre langue.

— Comment ont-ils... Ciel, bien sûr ! (Je me frappai le front.) M. Forth. J'ai honte d'avoir oublié de demander de ses nouvelles. L'avez-vous vu ? Mme Forth est-elle là elle aussi ?

— Vous en avez demandé, Peabody, et la raison pour laquelle vous n'en avez pas reçu est double, répondit Emerson. Premièrement vous avez posé trop de questions sans me laisser la possibilité de répondre. Deuxièmement... eh bien, pour être honnête... je ne connais pas la réponse.

— Je ne veux pas critiquer, Emerson, mais il me semble que vous n'avez pas mis à profit le temps dont vous avez disposé. J'aurais cherché à voir les Forth et à leur parler.

— Papa est resté à votre chevet depuis notre arrivée ici, Maman, dit doucement Ramsès. Il ne vous aurait même pas quittée pour aller dormir si je n'avais insisté.

Les larmes me montèrent aux yeux. En vérité, j'étais plus faible que je ne l'avais cru, et cela me mettait de mauvaise humeur.

— Mon cher Emerson, dis-je. Pardonnez-moi.

— Certainement, ma chère Peabody. Emerson dut s'interrompre pour se racler la gorge. Il avait saisi la main que je lui avais tendue et la tenait telle une fleur fragile, comme si elle eût risqué de s'effriter à la moindre pression.

Étais-je émue ? Oui. Étais-je contrariée ? Très. Je ne suis pas habituée à être traitée comme une fleur délicate. Je voulais que Ramsès s'en aille. Je voulais que la suivante s'en aille. Je voulais

qu'Emerson me prenne dans ses bras et me serre très fort, et... et me dise tout ce que je mourais d'envie de savoir.

Emerson lut dans mes pensées. Il en est capable. Les commissures de ses lèvres frémirent, et il me dit affectueusement :

— J'ai le meilleur de vous-même en ce moment, ma chérie, et je tiens à en profiter pleinement. Vous n'êtes pas encore en état d'avoir une activité, ni même une conversation, prolongée. Faites appel à votre ténacité coutumière pour recouvrer vos forces, et je serai ensuite ravi de... euh, de répondre à toutes vos questions.

Il avait raison, bien entendu. Même le bref entretien avec Tarek (car nous étions convenus de l'appeler ainsi, son nom complet étant trop difficile à prononcer) m'avait fatiguée. Je me forçai à manger le bol de soupe que me donna la suivante. L'épais potage était copieux et nourrissant, constitué de lentilles, d'oignons et de morceaux de viande.

— Pas du poulet, décrétai-je, après l'avoir goûté. Du canard, peut-être ?

— Ou de l'oie. On nous a servi de la volaille rôtie à plusieurs reprises. Ils élèvent également je ne sais quel bétail. La viande a un goût étrange. Je n'ai pas été capable de déterminer ce que c'était.

Je m'obligeai à finir la soupe jusqu'à la dernière cuillerée. Peu après Ramsès et Emerson se retirèrent.

— Nous dormons dans la chambre adjacente, expliqua Emerson devant mes protestations. Je vous entends très bien, et vous ai toujours entendue, Peabody.

Un crépuscule bleuté envahit la chambre. À demi assoupie, j'observai la silhouette fantomatique de la suivante qui vaquait à ses occupations charitables d'un pas évanescant. Lorsqu'il fit plus sombre, elle alluma les lampes – de petits vases en faïence remplis d'huile et munis de mèches de tissu torsadé. Des lampes semblables sont toujours utilisées en Égypte et en Nubie. Leur origine remonte à la nuit des temps. Elles diffusaient une lumière douce, et l'huile était parfumée d'herbes.

J'étais presque endormie quand la femme s'approcha de ma couche et s'assit sur un tabouret bas. Elle porta les mains à son

visage. Allait-elle ôter son voile ? Je tentai de respirer lentement et régulièrement, feignant de dormir, mais l'espoir faisait battre mon cœur violemment. Que verrais-je ? Un visage aussi ravissant que celui de la Femme immortelle de M. Haggard ? Le faciès fripé d'une vieille sorcière ? Ou même – car mon imagination avait entièrement recouvré ses facultés, même si ce n'était le cas de mon corps – un beau visage couronné de cheveux dorés et argentés, ceux de Mme Willoughby Forth ?

Elle ôta effectivement son voile, en écartant les plis avec un soupir de soulagement très humain. Le visage qui apparut n'était ni clair de peau ni ravissant, bien qu'il possédât une certaine beauté. La femme avait des traits fins, comme le prince Tarek, de hautes pommettes et un robuste nez bien ciselé. Un filet d'or retenait la masse de ses cheveux bruns. Je m'amusai de la vanité enfantine qu'elle mettait à utiliser des produits de beauté sur un visage qui n'était pas censé être vu : du khôl soulignant ses yeux sombres et ses longs cils, une substance rougeâtre sur les lèvres et les joues. Elle semblait si douce et ordinaire – contraste avec sa silhouette énigmatique quand elle était voilée – que je me demandai si je devais lui parler, mais avant de pouvoir me décider je m'endormis.

Les jours suivants je ne fis pratiquement que dormir et manger. La cuisine était étonnamment bien préparée – de l'oie et du canard rôtis accompagnés de différentes sauces, du mouton sous diverses formes, des légumes frais tels que haricots, radis et oignons, ainsi que plusieurs sortes de pains, certains en forme de petits gâteaux que le miel rendait collants. Les fruits étaient particulièrement savoureux – du raisin, des figues, des dattes aussi sucrées que les fruits incomparables de Sukkôt. Comme boissons on nous offrait du vin (assez léger et aigre, mais rafraîchissant), une bière épaisse et brune, du lait de chèvre. Nous n'avions pas d'eau et je n'en demandai point, car il ne devait pas être prudent de la boire si elle n'était pas bouillie, et j'avais abandonné mon thé avec le reste de nos fournitures.

Emerson nous suggéra de profiter de notre inactivité forcée pour étudier le dialecte local. J'avais espéré que notre connaissance de l'égyptien nous aiderait, mais en dehors de certains titres et noms propres, de quelques noms communs, la

langue de la Montagne Sainte était une langue entièrement différente. Néanmoins nous fîmes de grands progrès, non seulement grâce à certaines aptitudes mentales que la modestie me retient de préciser, mais aussi parce que Ramsès en avait déjà appris beaucoup auprès de Tarek alias Kemit, avant même notre arrivée. Inutile de dire qu'il profitait outrageusement de son rôle de professeur de ses aînés, et je fus plusieurs fois fort tentée de le renvoyer dans sa chambre.

Un soir je décidai de mettre à l'épreuve mes connaissances linguistiques balbutiantes auprès de ma camérister. J'attendis qu'elle eût achevé sa besogne et se fût détendue après avoir ôté son voile.

— Bonsoir, suivante. Je vous remercie de votre bon cœur.

Elle faillit en tomber du tabouret. Je ne pus m'empêcher de rire. Reprenant ses esprits, elle me lança un regard furieux comme toute jeune personne dont la dignité a été offensée. Je tentai de lui faire des excuses dans sa langue.

Un flot de paroles lui échappèrent, qu'il me fut impossible de suivre ; puis, visiblement satisfaite de constater que je ne comprenais pas, elle énonça lentement :

— Vous parlez mal notre langue.

— Parlons anglais alors, dis-je dans cette langue, tout en tâchant d'enregistrer la forme adverbiale utilisée, dont le sens était fort clair.

Elle hésita, se mordant la lèvre, puis reprit dans sa langue.

— Je ne comprends pas.

— Je crois que vous comprenez un peu. Est-ce que les personnes bien nées de votre pays n'apprennent pas l'anglais ? Je vois bien que vous êtes de haute extraction.

Le compliment fit mouche.

— Je parle... un petit. Pas beaucoup mots.

— Ah, je le savais. Vous parlez très bien. Comment vous appelez-vous ?

Elle hésita derechef, me regardant d'un air soupçonneux de sous ses longs cils. Puis elle finit par répondre :

— Je m'appelle Amenitere, première suivante de la Déesse.

— Comment avez-vous appris l'anglais ? Est-ce auprès de l'homme blanc qui est venu ici ?

Son regard perdit toute expression et elle secoua la tête. Mes tentatives pour reformuler la question ou la formuler maladroitement dans sa langue se soldèrent par des échecs.

J'appris néanmoins plusieurs choses auprès d'elle. Elle n'avait jamais ôté son voile ni parlé en présence de Ramsès ou d'Emerson, mais ce n'était pas dû, comme je le crus d'abord, à leur sexe. Seules la « déesse » et les autres suivantes avaient le droit de voir son visage. Elle ne put pas ou ne voulut pas m'expliquer pourquoi elle faisait une exception dans mon cas. J'en vins à la conclusion qu'elle me trouvait tellement spéciale qu'elle ne savait guère quelle attitude adopter avec moi.

Nous en arrivâmes à bavarder amicalement de produits de beauté, de cuisine et surtout de ce sujet cher au cœur féminin, l'habillement. Mes vêtements salis par le voyage avaient été soigneusement nettoyés et m'avaient été rendus. Elle ne se lassait jamais d'en tâter le tissu, d'en explorer les poches, de rire de la coupe et du style. Je suppose qu'elle aurait encore ri plus fort si elle avait eu connaissance des corsets.

Vu que je ne disposai que d'une seule tenue, je fus contrainte de porter des vêtements du cru. Ils étaient extrêmement confortables, mais manquaient singulièrement de variété, car tous les vêtements de femmes n'étaient que des variantes d'une simple robe de lin ou de coton informe. Les plus élégantes – à en juger par la finesse de la trame – étaient toutes blanches, mais certaines étaient brodées de couleurs éclatantes ou tissées de fils teints. Ne possédant ni boutons ni agrafes, elles étaient totalement ouvertes sur le devant, et se fermaient par des ceintures. Ne me fiant guère à de tels expédients, je dus me servir d'épingles et portai ma combinaison-culotte sous les vêtements légers.

Emerson n'était guère mieux loti que moi sur ce chapitre, et portait souvent une ample robe dans l'une de ses versions masculines, ou bien une chemise de lin de confection locale, mais il refusait obstinément de porter un kilt comme Tarek. Au début je ne compris pas sa pudeur, car d'ordinaire j'ai du mal à lui faire garder ses vêtements.

Permettez-moi de reformuler la chose. Lorsqu'il fait des fouilles, Emerson n'est que trop enclin à enlever veste, chemise,

et chapeau bien entendu. Je m'y oppose parce que cela me paraît manquer de dignité, même lorsqu'il ne risque d'être vu que des ouvriers, mais je dois avouer qu'esthétiquement l'effet est très séduisant, et je soupçonne qu'Emerson est parfaitement conscient de ma réaction à la vue de son corps musclé et bronzé. Pourtant, maintenant qu'il avait un bon prétexte pour susciter cette réaction, il s'en absténait. Finalement, après ce qu'il lui plaisait d'appeler « vos remarques continues, Peabody », il accepta d'endosser une des tenues élégantes qu'on lui avait fournies, et de me laisser juger par moi-même.

Vu qu'Amenit était présente – elle était là en permanence –, il se retira dans sa chambre pour se changer. Lorsqu'il apparut, écartant le rideau d'un geste passionné, je ne pus réprimer un cri d'admiration. Ses cheveux lui tombaient à présent presque jusqu'aux épaules. Ses tresses d'un noir éclatant étaient retenues par un filet cramoisi constellé de fleurs dorées, dégageant son noble front. Le large col aux riches couleurs turquoise, corail et lapis-lazuli, resplendissait sur la peau brunie de sa poitrine. Il avait des amulettes d'or et de pierres précieuses aux poignets. Une large ceinture constituée des mêmes précieux matériaux tenait en place un kilt plissé laissant ses genoux à découvert et...

Je parvins à transformer mon éclat de rire en quinte de toux, mais le visage d'Emerson avait pris une jolie teinte acajou, et il battit en retraite prestement derrière les rideaux du lit.

— Je vous avais prévenue, Peabody, crénom ! Mes jambes !

— Ce sont de très belles jambes, Emerson. Et vos genoux sont très...

— Ils sont blancs ! cria Emerson de derrière les rideaux. Blancs comme neige ! Ils ont l'air ridicules !

C'était assez vrai. C'était dommage, car du sommet de son crâne jusqu'à l'ourlet de son kilt émanait de lui une beauté barbare et virile. Après cela je ne lui parlai plus de changer de tenue, mais je vis plusieurs fois Emerson dans le jardin, derrière un arbre, en train d'exposer ses tibias au soleil.

Nous n'étions jamais seuls. J'ignore quand Amenit dormait. Elle était toujours dans la pièce, ou bien en sortait, ou bien y entrait, et lorsqu'elle n'était pas là il y avait une des servantes.

Ces servantes étaient de petites personnes timides et silencieuses, un peu plus sombres de peau qu'Amenit et Tarek, et si elles n'étaient pas muettes elles faisaient semblant de l'être, communiquant par gestes entre elles et avec Amenit. Plus je reprenais des forces, plus je souffrais de ce manque d'intimité, car c'était – j'en étais persuadée – ce qui empêchait Emerson de prendre sa place légitime à mes côtés de nuit comme de jour. Il est assez timide sur ce chapitre-là.

Nos appartements entouraient un charmant petit jardin dont le centre était occupé par un bassin. Nous disposions de plusieurs chambres à coucher, d'une salle d'apparat avec des colonnes en forme de lotus merveilleusement sculptées, et d'une salle d'ablutions, comprenant une dalle de pierre sur laquelle on se tenait pendant que les domestiques vous versaient de l'eau sur le corps. Les meubles étaient simples mais élégants – des lits aux ressorts de cuir tressé, des coffres et des paniers magnifiquement tressés qui servaient à ranger du linge et des vêtements, quelques chaises, plusieurs petites tables. Seules nos chambres étaient meublées ; le reste du bâtiment était abandonné. C'était une très grande bâtisse, aux innombrables pièces et couloirs, et il y avait plusieurs cours vides. Une partie de la maison était taillée dans la falaise contre laquelle elle paraissait être adossée. Les pièces sur l'arrière servaient sans doute au rangement. Elles étaient de petites dimensions, privées de fenêtres, et avaient un air mystérieux, éclairées à la faible lueur des lampes dont nous nous munissions pour les explorer.

Les murs de bien des grandes pièces étaient joliment décorés de scènes dans le style antique, dépeignant des batailles d'autrefois, présentant des dignitaires morts depuis longtemps, hommes et femmes. Les inscriptions accompagnant ces peintures utilisaient l'écriture par hiéroglyphes que nous connaissions grâce à notre étude des vestiges de Méroé. Ramsès annonça aussitôt son intention de les recopier – « pour les rapporter à oncle Walter ». Je l'y encourageai, car cela l'occupait et l'empêchait de faire des bêtises.

Les seules fenêtres étaient en hauteur sous le toit, à claire-voie. Il n'y avait pas de portes intérieures. Des tentures et des nattes permettaient tout juste de s'isoler.

Des tentures particulièrement épaisses masquaient une des extrémités de notre salle de réception. Emerson m'en avait discrètement écartée lorsque nous nous étions livrés à nos explorations (car il était toujours à mes côtés), mais un jour, alors que nous avions entièrement inspecté le reste de la maison, je résistai à ses efforts pour m'entraîner vers le jardin.

— Je ne veux pas aller dans le jardin. Je veux passer cette porte — car je me doute qu'il doit y en avoir une derrière ces tentures. Y a-t-il là une fosse pleine de serpents venimeux ou bien est-ce la tanière d'un lion, pour que vous soyez si décidé à m'en empêcher ?

Emerson sourit.

— C'est un plaisir de vous entendre ronchonner de nouveau comme à l'accoutumée, ma chérie. Allez-y, je vous en prie, si vous y tenez tant. Ce que vous verrez ne vous enchantera guère, mais je crois que vous avez maintenant repris suffisamment de forces pour l'affronter.

Il écarta galamment les tentures pour me laisser passer, et je pénétrai dans un corridor dont les murs étaient peints de scènes de batailles. Suivie de près par Emerson, j'enfilai le couloir jusqu'à ce qui était apparemment un mur aveugle. Une ouverture sur la gauche donnait sur une continuation du couloir. Après plusieurs autres coudes et virages, je débouchai soudain dans une antichambre, éclairée par une série d'étroites fenêtres sous le plafond à poutres, et me trouvai face à une rangée d'hommes au garde-à-vous. Ils avaient dû entendre le claquement de mes sandales tandis que j'approchais, car j'étais certaine qu'ils ne gardaient pas tout le temps cette pose inconfortable.

C'étaient de beaux hommes, tous très jeunes, et qui faisaient tous au moins un mètre quatre-vingts. En plus du kilt traditionnel, chaque homme portait une large ceinture en cuir à laquelle était accrochée une courte dague. Ils tenaient des boucliers au sommet en pointe comme un arc gothique. Certains étaient armés d'énormes lances en fer et coiffés de casques en cuir bien ajustés. D'autres étaient armés d'arcs et de carquois débordant de flèches. Ceux-ci avaient la tête juste ceinte d'un étroit bandeau d'herbe tressée d'où se dressait une

unique plume de couleur cramoisie derrière la nuque. Lorsque je les examinai de plus près, je vis que, bien que les boucliers eussent la même forme, les uns étaient recouverts de peau de bête couleur fauve, alors que les autres – ceux tenus par les archers – arboraient des taches blanches sur fond d'un brun rougeâtre. Brandissant leurs boucliers devant eux, les hommes formaient un mur vivant d'un bout à l'autre de la pièce. Et ils ne s'effacèrent pas quand je m'approchai d'eux. Je m'arrêtai, par nécessité, lorsque mes yeux furent à quelques centimètres du menton bien formé du jeune homme qui paraissait être le chef. Il continua à regarder droit devant lui.

Je me tournai vers Emerson, qui observait la scène sans dissimuler son amusement.

— Dites-leur de me laisser passer, m'exclamai-je.

— Servez-vous de votre ombrelle, suggéra Emerson. Je doute qu'ils aient déjà eu à se défendre contre une arme aussi redoutable.

— Vous savez bien que je ne l'ai pas emportée, rétorquai-je sèchement. Qu'est-ce que ceci signifie ? Sommes-nous donc prisonniers ?

Emerson se calma.

— La situation n'est pas aussi simple, Peabody. Je vous ai laissée saisir votre curiosité parce que de toute façon vous auriez insisté pour le faire. Venez. Il faut que nous parlions de cela.

Je le laissai me prendre par le bras et me ramener dans le corridor.

— Astucieusement construit, observa-t-il. Le couloir qui oblique permet aux occupants d'être isolés et de se défendre plus facilement contre d'éventuels assaillants. Cela porterait à croire que les classes dirigeantes ne peuvent compter sur la loyauté de tous leurs sujets.

— Assez de suggestions, de déductions et autres hypothèses, dis-je. Je veux des faits. Que m'avez-vous caché, Emerson ?

— Venez dans le jardin, Peabody.

Nous contournâmes un groupe de petites servantes qui étaient en train de récurer le sol de la salle d'apparat à l'eau et au sable, puis nous nous assîmes sur un banc sculpté près du

bassin. Des nénuphars et des fleurs de lotus en recouvriraient la surface. Les feuilles du lotus géant, dont certaines faisaient près d'un mètre de diamètre, étaient posées sur l'eau tels des plats de jade ciselés. Une douce brise bruissait entre les tamaris et les perseas qui ombrageaient le banc. Un chœur d'oiseaux formait un contrepoint musical. Il y avait des oiseaux partout dans le jardin – des moineaux, des huppes et une variété de volatiles aux plumes brillantes que je ne sus identifier. Nous étions bien à Zerzura, le lieu de résidence des petits oiseaux.

— Magnifique, n'est-ce pas ? (Emerson sortit sa pipe de la petite bourse accrochée à sa ceinture, laquelle tenait lieu de poche. Il avait fini son tabac la veille, mais selon toute vraisemblance une pipe vide valait mieux que rien.) D'aucuns s'estimaient certainement très heureux de passer le restant de leur vie dans un endroit d'une telle tranquillité.

— D'aucuns, assurément, fis-je.

— Mais pas vous ? Inutile de répondre, ma chérie. Nous sommes, comme d'habitude, parfaitement d'accord. Ne craignez rien, quand nous serons prêts à partir, nous trouverons le moyen d'y parvenir. Je ne voulais pas prendre la moindre initiative avant que vous ne soyez rétablie. Nous aurons peut-être à nous battre pour sortir d'ici, Peabody. J'espère bien que non. Mais si c'est le cas, j'aurai besoin de vous et de votre ombrelle.

Femme a-t-elle jamais reçu hommage plus touchant de la part de son époux ? Muette de fierté, je ne pus que tourner vers lui un regard ému.

— Mouchez-vous, Peabody, dit Emerson en m'offrant un chiffon particulièrement sale, naguère encore un beau mouchoir.

— Merci, je vais prendre le mien. (De mon propre petit sac je sortis l'un des carrés de lin que j'avais fait tailler pour remplacer mes mouchoirs perdus.)

— Nous ne nous sommes jamais trouvés dans une situation semblable, Peabody, poursuivit Emerson en tirant sur sa pipe vide d'un air pensif. Nous avons toujours été familiers des us et coutumes des gens auxquels nous avions affaire. D'après le peu que j'ai vu et entendu, j'ai élaboré plusieurs théories sur cet

endroit. S'y côtoient apparemment plusieurs courants culturels distincts. À l'origine, comme l'oasis de Siwa en Afrique du Nord, ce lieu a peut-être été consacré au dieu Amon. Je crois que certains des prêtres qui ont quitté l'Égypte après la Vingt-deuxième Dynastie sont venus ici et ont fait revivre les vieilles traditions. Après la chute du royaume de Méroé, la Montagne Sacrée est devenue un refuge pour les nobles du pays de Koush. Puis il y a un troisième courant, celui des autochtones, qui occupent aujourd'hui les fonctions de domestiques. Ajoutez à tous ces facteurs les changements occasionnés par le passage du temps et par des siècles d'isolement pratiquement complet, et vous vous retrouvez avec une culture bien plus étrangère que toutes celles que nous avons pu connaître. Nous pouvons émettre des hypothèses plus ou moins fondées sur ce qui se passe ici, mais nous courrions un risque démesuré en prenant des initiatives reposant sur ces hypothèses. Êtes-vous d'accord avec moi jusqu'ici ?

— Certainement, mon chéri, et sans vouloir donner l'impression de critiquer votre exposé – parfaitement argumenté et brillamment présenté –, il était tout à fait inutile d'entrer dans des détails aussi précis, car j'avais déjà tiré les mêmes conclusions. Des faits, Emerson. Je veux des faits !

— Mmm, fit Emerson. Le fait est, Peabody, que je n'ai pas parlé à Tarek seul à seul depuis que nous sommes arrivés ici. Il vous a rendu visite tous les jours, mais il n'est resté que quelques minutes, et il y avait toujours quelqu'un avec lui. D'autre part, je n'étais pas d'humeur à tenir des conversations anthropologiques.

— Certes, mon chéri. Je comprends, et j'apprécie grandement votre sollicitude. Mais maintenant...

— Tarek n'est pas revenu depuis que vous avez repris connaissance, répondit Emerson un peu brusquement. Je ne pouvais guère lui poser de questions alors qu'il n'était pas là, n'est-ce pas ? J'ai découvert très tôt qu'il y avait des gardes armés dans l'antichambre, et qu'ils ne tenaient pas à me laisser passer. Mais, bon sang, Peabody, nous ne savons pas pourquoi ils sont là. Il se peut qu'ils nous protègent de dangers dont nous ignorons tout. Laissez-moi vous rappeler que Tarek est fils de

roi. C'est là son titre. Ce n'est pas lui le roi. Nous n'avons vu ni le roi ni la reine. Les femmes de la famille royale de Méroé avaient apparemment un poids politique considérable. Il en est peut-être ainsi ici.

— Cela serait merveilleux, m'exclamai-je. Quel exemple...

— Crénom, Peabody, voilà précisément ce que je craignais : que vous ne tiriez des conclusions hâtives. Ce que j'essaie de démontrer, c'est qu'avant de savoir qui commande ici, et quelle est l'attitude vis-à-vis des visiteurs indésirables tels que nous, nous devons marcher sur des œufs.

— Ma foi, assurément, Emerson. Et moi, ce que je veux démontrer, c'est qu'il est temps que nous tentions d'en savoir plus. Je suis totalement rétablie et prête à prendre place à vos côtés comme vous me l'avez si généreusement proposé.

— Je le crois volontiers, dit Emerson avec moins d'enthousiasme sincère que je ne l'escomptais. Fort bien, alors. La première chose à faire, c'est de nous aboucher avec Tarek. Croyez-vous que cette colonne omniprésente voilée de blanc lui porterait un message ? Si vous arrivez à la convaincre que vous êtes totalement rétablie, nous pourrons peut-être nous dispenser de ses services, ajouta-t-il, son visage s'éclairant à cette idée. Cette fichue donzelle m'exaspère à se mouvoir en silence comme un fantôme.

Amenit nous fit comprendre que porter un message n'était pas digne d'elle, mais elle accepta de trouver quelqu'un pour le porter. Elle admit que je n'avais plus besoin de ses soins médicaux. Mais cela n'eut pas l'effet qu'Emerson (et moi-même) avions espéré. Lorsque je suggérai, avec autant de tact que le permettait ma connaissance encore restreinte de la langue, que je pouvais me passer de ses services à présent, elle fit semblant de ne pas comprendre.

Nous avions avancé notre pion. Il nous restait à attendre une réponse. Après le déjeuner nous nous retirâmes pour nous reposer un peu, ce qui est coutumier dans les pays chauds. Je regrettai une nouvelle fois de ne plus avoir ma petite bibliothèque. (J'aimerais mieux voyager sans mon pantalon que sans mes livres – des éditions brochées bon marché de mes

romans et de mes œuvres philosophiques de prédilection.) Car j'aurais préféré passer mon temps de repos à lire, ma santé d'ordinaire vigoureuse rendant inutile le sommeil supplémentaire. Les livres avaient, bien entendu, fait partie des objets de luxe inutiles abandonnés après la mutinerie de nos domestiques. Comme je n'avais rien de mieux à faire, je dormis pour de bon quelques heures. Après m'être réveillée, je me rendis dans la salle de réception, où je trouvai Ramsès et Emerson déjà là, plongés dans un cours de langue.

— Non, non, Papa, disait Ramsès d'une insupportable voix condescendante. L'impératif est abadamu, pas abadmunt.

— Bah, fit Emerson. Bonjour, Peabody. Vous êtes-vous bien reposée ?

— Oui, merci. Avez-vous eu des nouvelles de Tarek ?

— Apparemment non. Je ne parviens pas à tirer un mot à cette fichue bourrique. Elle se borne à se tortiller et à grommeler avant de détailler chaque fois que je m'adresse à elle.

— Pourtant il semblerait que nous soyons sur le point d'avoir de la visite, observai-je en prenant un siège à côté d'Emerson.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Je lui montrai Amenit, qui arpentaît la pièce en sautillant comme une puce sur un gril, ainsi que l'aurait dit ma vieille nourrice du nord de l'Angleterre, et en faisant de grands gestes pour donner des ordres aux domestiques.

— Je ne l'ai jamais vue se déplacer avec autant de vivacité. La pièce était déjà impeccable (comme elle l'est toujours du reste), mais Amenit les a obligés à la nettoyer à nouveau, et voilà maintenant qu'ils disposent ces petites tables et ces chaises. Elle m'a tout l'air d'une maîtresse de maison un peu nerveuse.

— Je crois que vous avez raison, Peabody. (Manifestement soulagé, Emerson repoussa son travail et se mit debout.) Je ferais mieux de me changer. Ces robes amples sont très commodes, mais je ne me sens pas à mon aise vêtu d'une jupe.

Il en était de même pour moi. Je me hâtai de remettre mon pantalon, sans oublier ma ceinture. Ainsi équipée, et armée de mon ombrelle, je me sentais prête à affronter n'importe quoi.

Heureusement que j'avais remarqué le comportement d'Amenit, car nous ne fûmes en aucune manière prévenus. Les

rideaux de la porte d'entrée s'écartèrent soudain. Cette fois-ci, l'escorte de Tarek était plus importante et plus impressionnante. Il y avait six soldats, non plus deux, ainsi que quatre suivantes voilées. Ils étaient suivis d'un certain nombre d'hommes, tous somptueusement habillés, et de plusieurs jeunes femmes, à peine habillées. (Quelques colliers de perles, même disposés de façon stratégique, ne peuvent à mon avis tenir lieu de vêtements.) Ces demoiselles avaient des instruments de musique – de petites harpes, des pipeaux et des tambours –, dont elles se mirent à jouer, avec conviction sinon harmonieusement. Tous se dispersèrent après être entrés et prirent position des deux côtés de la porte. Il y eut un moment d'attente, puis Tarek fit son entrée, accompagné de son... jumeau.

En tout cas, ils étaient deux, presque de la même taille et habillés à l'identique. Mais, au deuxième coup d'œil, la ressemblance me parut moins évidente. Le second individu était un peu moins grand et plus robuste, avec des épaules presque aussi massives que celles de mon époux à l'imposante carrure. D'après des critères occidentaux (lesquels sont, si je puis me permettre de le rappeler au Lecteur, tout aussi arbitraires que ceux d'une autre culture), il était même plus beau que Tarek. Ses traits étaient finement ciselés, et il avait une bouche délicate, presque féminine. Pourtant il y avait chez lui quelque chose de repoussant. Le port de Tarek avait la dignité d'un vrai noble ; l'autre homme avait l'allure arrogante d'un tyran.

(Emerson soutient que j'interprète ma réaction *a posteriori* à la lumière des événements ultérieurs, mais je m'en tiens à ma description.)

Au bout d'un moment l'un des courtisans s'avança. C'était Murtek, le vieux Grand Prêtre d'Isis. Après s'être éclairci la gorge, il prit la parole d'une voix sonore :

— Monsieur et madame. Et vous, petit garçon, digne fils. Voici les fils du Roi, nés de sa chair, les deux Horus, armés de l'arc pour détruire les ennemis de Sa Majesté, les défenseurs d'Osiris : le prince Tarekenidal Meraset, fils de l'épouse royale Shanakdakhete, et le prince son frère Nastasen Nemareh, fils de l'épouse royale Amanishakhete.

Il avait pris un tel plaisir à débiter cette longue allocution (avec succès, devait-il estimer), qu'il arborait un large sourire édenté. Certes, c'était un discours remarquable, plein de sous-entendus intrigants. Mais malheureusement, j'étais trop occupée à tenter de garder mon sérieux pour les avoir tous saisis, ou pour répondre dans la même veine.

Emerson prétend qu'il avait mieux compris que moi. Quoi qu'il en soit, c'était manifestement lui qui devait répondre, et il ne se trouve jamais à court.

— Vos Altesses Royales, messieurs et... euh, mesdames. Permettez-moi de me présenter. Professeur Radcliffe Archibald Emerson, diplômé d'Oxford, membre de la Société royale, membre de la Société royale de géographie, membre de la Société américaine de philosophie. Mon honorable épouse en titre, Mme le docteur Amelia Peabody Emerson, et caetera. Le noble jeune garçon, héritier de son père, né de l'épouse en titre, Walter Ramsès Peabody Emerson.

Rayonnant, le vieux monsieur se mit à présenter les autres. Cela prit longtemps, vu qu'ils étaient tous bardés de titres impressionnantes – prêtres et prophètes, courtisans et comtes, porteurs d'éventails ou porteurs des sandales de Sa Majesté. Il est inutile de rapporter ici leurs noms, qui ne présentent pas d'intérêt dans ce récit, à l'exception d'un seul : celui de Pesaker, vizir royal et Grand Prêtre d'Aminrê. Tous nos visiteurs étaient en grande tenue, et l'or scintillait sur tous leurs membres. Mais Pesaker cliquetait littéralement, arborant bracelets, pectoraux massifs, ainsi qu'un large col constellé de joyaux. Ses cheveux coiffés avec recherche devaient être ceux d'une perruque. De petites boucles noires toutes raides encadraient en un contraste incongru son visage buriné, à l'expression renfrognée. Je soupçonnai qu'il devait être parent des deux princes, car ses traits rappelaient les leurs, en plus âgés et en plus durs.

Pour le coup, nous étions servis. Non seulement nous avions la visite de Tarek, mais celle des plus hauts dignitaires du pays. J'aurais tenu cela pour un bon présage sans le regard furieusement hostile du prince Nastasen (qui portait le même nom que le lointain ancêtre dont nous avions découvert la tombe à Nouri) et le visage fermé du Grand Prêtre d'Aminrê.

Me montrant à la hauteur de la situation, comme il sied à toute bonne maîtresse de maison, je désignai les tables, où les domestiques attendaient près de cruches de vin et de plateaux de victuailles. Ce fut un peu la bousculade quand il s'agit de déterminer les places de chacun. J'avais espéré avoir Tarek pour voisin, mais son frère me poussa carrément sur une chaise et s'assit à côté de moi, faisant signe à Murtek de se joindre à nous. Apparemment le prince Nastasen voulait qu'il fit office d'interprète, car il ne parlait pas anglais.

Son visage grave s'éclairant d'un sourire, Tarek choisit Ramsès comme voisin, ce qui laissait à Emerson le Grand Prêtre d'Aminrê – ce dernier et les deux princes étant les plus hauts dignitaires. Les autres prirent place à des tables différentes, chacune de deux ou trois personnes tout au plus.

Les musiciens, qui avaient cessé de jouer pendant l'allocution du vieil homme, attaquèrent alors un air aigrelet, ponctué de coups de tambour, et l'une des jeunes femmes commença à faire le tour de la pièce en tournoyant sur elle-même. Elle était extrêmement agile.

Nastasen ne brillait guère dans l'art de la conversation. Il se concentrat sur ce qu'il mangeait, et Murtek, qui manifestement mourait d'envie de faire valoir son anglais, se bornait à sourire et à hocher la tête. Quelque chose m'incita à suivre son sage exemple, car, comme je l'appris par la suite, on ne parle pas avant que le personnage d'un rang hiérarchique supérieur ait daigné le faire.

Après avoir mis à mal un canard rôti (et en avoir jeté les os par-dessus son épaule), Nastasen fixa ses beaux yeux sombres sur mon visage. Même lorsqu'il se mit à parler dans sa langue gutturale, j'admirai sa belle voix. C'était une voix de baryton profonde et mélodieuse. Je compris seulement quelques mots, et j'estimai préférable de ne pas le montrer. Aussi tournai-je en souriant un œil interrogateur vers Murtek.

— Le fils du roi demande quel âge vous avez, expliqua le brave homme.

— Ma parole... fis-je un peu déconcertée. Dans notre pays, il n'est guère poli... Dites-lui que nous ne comptons pas les années comme lui. Dites-lui que... j'ai le même âge que sa mère.

Une voix non loin de là murmura « Bravo, Peabody », et le vieil homme traduisit ce que j'avais dit.

Nastasen se mit à me poser toutes sortes de questions qui auraient été jugées fort déplacées dans les sociétés civilisées, ayant trait à mes habitudes personnelles, ma famille et mes relations avec mon mari. Au fond j'ignorais si de telles questions n'étaient pas également grossières dans sa culture, mais je n'étais pas dans une position qui me permit de protester, et je les parai du mieux que je pus. Emerson, assis à une table adjacente, avait plus de mal à garder son sang-froid. Je l'entendais bouillir de rage tandis que se poursuivait l'interrogatoire. Mon cher mari présumait que les questions intimes du prince trahissaient un penchant pour mon humble personne. Ce dont je doutais, mais à vrai dire je doutai aussi que ma remarque sur mon âge le dissuadât de m'ajouter à son tableau de chasse si tel était son bon plaisir.

Après avoir répondu à une bonne douzaine de questions, je me hasardai à en poser quelques-unes à mon tour. « J'espère que votre digne père le roi se porte bien ? » me semblait anodine, mais apparemment la question déplut à Nastasen. Il se rembrunit et répondit par une courte phrase sèche.

Le vieux monsieur prit quelques libertés en traduisant.

— Sa Majesté est Osiris. Il s'est envolé pour le ciel. Il est roi des peuples de l'Ouest.

— Il est mort ? demandai-je, surprise.

— Mort, oui, mort, répondit Murtek avec un grand sourire.

— Mais alors qui est roi ? Son Altesse a-t-elle un frère aîné ?

Le vieil homme se tourna vers le prince. La réponse fut un bref hochement de tête, et je compris qu'il avait sollicité la permission d'expliquer la situation, qu'il se mit donc en devoir d'exposer longuement et en massacrant allègrement la grammaire.

Le roi n'était mort que depuis quelques mois. (« Le Horus s'est envolé à la saison des vendanges. ») Dans beaucoup d'autres sociétés le prince aîné survivant monte automatiquement sur le trône, mais ici la succession dépendait d'un certain nombre de facteurs, dont le plus important était le rang de la mère. Le roi avait eu beaucoup d'épouses, mais seules

deux avaient été des princesses de sang royal – les demi-sœurs de feu le roi, en fait. La survivance de cette coutume particulière, qui était pratiquée dans l'Égypte ancienne de même qu'au royaume de Koush, ne me surprit pas. Elle se comprenait assez bien, tant au point de vue du dogme que de la politique pratiques. En effet, en épousant ses sœurs, le roi les préservait des griffes des nobles ambitieux qui auraient pu être tentés de briguer le trône en arguant de la naissance royale de leurs épouses, et s'assurait par là même que le sang divin des pharaons demeurât pur. Les enfants d'épouses de moindre importance ou de concubines faisaient partie de la noblesse, comme le jeune comte que Tarek avait présenté comme son frère. Mais les fils des princesses de sang royal étaient prioritaires pour l'obtention de la couronne. Pour la première fois dans les annales du royaume, chacune de ces dames avait un fils en vie – et tous deux avaient exactement le même âge. Lorsque je mis en doute cette assertion extraordinaire, le vieil homme haussa les épaules. Pas le même moment, pas la même heure, non. En réalité, le noble prince Tarek était un peu plus âgé. Mais tous deux étaient nés, de Sa Majesté, la même année. Et, chaque fois qu'il y avait un doute – comme, par exemple, dans le cas de jumeaux –, la décision finale était confiée aux dieux. Voire au Dieu, Aminrê en personne. Quand Il sortirait du sanctuaire à l'occasion de Sa visite annuelle de la cité, Il choisirait le nouveau roi. Cela devait avoir lieu dans quelques semaines. En attendant, le noble prince Nastasen avait tenu le rôle de régent en l'absence de son frère, avec l'aide du vizir, des grands prêtres, des conseillers...

— Et tutti quanti, murmurai-je.

— Non, observa Murtek d'un air sérieux. Il n'habite pas ici.

Dire que j'étais fascinée serait une litote. J'avais consacré ma vie à étudier l'Égypte ancienne. Trouver d'authentiques exemples vivants de rituels dont j'avais seulement entendu parler par des murs de tombeaux érodés et des papyrus desséchés me procurait un plaisir indescriptible. Aminrê était manifestement Amon-Râ, et il occupait ici un statut aussi élevé qu'en Égypte. De petit dieu obscur de Thèbes, il était devenu roi des dieux, prenant leurs noms et leurs attributs, cependant que

ses prêtres ambitieux amassaient terres et fortune dans le trésor de leurs temples. Ce ne serait pas la première fois qu’Amon-Râ choisirait un roi. Voici plus de trois mille ans, le dieu avait élu un jeune prêtre humble qui était devenu, sous le titre de Thoutmosis III, l’un des plus puissants pharaons guerriers d’Égypte. Et la stèle du premier Nastasen, découverte par Lepsius, n’avait-elle pas fait référence à son choix par Amon ? Les paroles de Murtek confirmaient également les théories d’Emerson sur l’importance des femmes de la famille royale. Jusqu’où leurs pouvoirs allaient-ils ? me demandai-je. Transmettaient-elles seulement le droit de régner, ou détenaient-elles un vrai pouvoir ? J’étais sur le point de réclamer des détails supplémentaires quand Son Altesse Royale aboya un brusque commentaire. Il était évident qu’il s’ennuyait, et qu’il se méfiait peut-être aussi. Le pauvre vieux Murtek déglutit convulsivement et sombra dans le mutisme.

On servit encore du vin, et le spectacle officiel débuta – danseurs, acrobates, ainsi qu’un jongleur. Ce dernier avait peut-être le trac – je l’aurais eu moi-même en voyant Nastasen me jeter des regards noirs –, car il finit par lâcher l’une des torches enflammées, qui roula dangereusement jusqu’aux pieds de Son Altesse, avant que quelqu’un ne l’éteignît en la piétinant. Nastasen se leva, vociférant furieusement. Le jongleur s’enfuit, poursuivi par deux soldats.

Le spectacle semblait être terminé, de même que le banquet. L’un des serviteurs, s’inclinant avec obséquiosité, tendit à Nastasen son manteau bordé d’or, dont il s’enveloppa les épaules d’un geste brusque. Je poussai un soupir de soulagement : comme l’exigeait la courtoisie, j’avais bu beaucoup de vin.

C’est peut-être le vin qui me donna la hardiesse de poser une dernière question, mais je crois que je l’aurais fait de toute façon. Il y avait des centaines de choses que je voulais savoir, mais celle-ci était la question cruciale. Je me tournai vers Murtek.

— Demandez à Son Altesse ce qu’il est advenu de l’homme blanc, Willoughby Forth, et de son épouse.

Le vieil homme en demeura bouche bée. Il jeta un coup d’œil

inquiet à son prince. Mais aucune traduction ne fut nécessaire. Soit Nastasen comprenait mieux l'anglais qu'il ne le prétendait, soit le seul nom de M. Forth rendait clair le sens de ma question. Pour la première fois ce soir-là ses lèvres délicates s'ourlèrent d'un sourire. Il prononça lentement un unique mot.

Je connaissais le mot. Nastasen dut voir sur mon visage que j'avais compris et que j'accusais le coup, car son sourire s'épanouit, découvrant ses saines dents blanches. Rejetant l'extrémité de son foulard sur sa tête, il tourna les talons et sortit de la pièce à grandes enjambées.

## CHAPITRE NEUF

« *Si vous touchez à cette mère, ce sera à vos risques et périls !* »

— Morts ! m'écriai-je. Ils sont morts, Emerson ! Je le craignais, je le craignais, et pourtant j'espérais... Avez-vous vu comment cet épouvantable jeune homme a souri quand il m'a dit ça ? Il savait que la nouvelle me bouleverserait, je suis sûre qu'il a...

— Chut, Peabody.

Emerson me passa le bras autour des épaules. Nous étions seuls. Tout le monde s'était empressé de sortir à la suite du prince, dont le brusque départ avait manifestement déconcerté. Tous avaient laissé la salle dans le plus grand désordre : il y avait par terre des flaques de vin renversé, des os, des bouts de pain, des éclats de vaisselle brisée...

Un groupe de domestiques était déjà occupé à nettoyer les dégâts, sous les ordres de la suivante. Je m'appuyai contre la solide épaule de mon mari et m'efforçai de recouvrer mon calme. Ton attitude est absurde, m'admonestai-je sévèrement. Tu n'étais pas liée à M. Forth ni à sa femme, et tu réagis comme si tu avais perdu un parent proche.

Emerson m'offrit son mouchoir. Je pris le mien et m'essuyai les yeux.

— Je crois que votre jugement relatif au caractère du prince est juste, Maman, déclara Ramsès. Je suis désolé que vous lui ayez donné la satisfaction de vous avoir bouleversée, car j'avais déjà appris la vérité de la bouche de Tarek, et je vous en aurais fait part en prenant davantage de ménagements.

— Il me semble déceler une part de critique dans tes

remarques, Ramsès, dis-je. Et cela ne me plaît pas du tout. Euh... Qu'a dit Tarek ?

Ramsès regarda autour de lui, cherchant quelque chose sur quoi s'asseoir. Il fit une moue en observant le désordre par terre. Ses habitudes personnelles ont beau laisser fortement à désirer, par certains côtés, il est d'une délicatesse excessive. (C'est-à-dire qu'il ne tolère aucun désordre en dehors de celui dont il est responsable.)

— Pouvons-nous aller dans votre chambre à coucher, Maman ? Nous pourrons y converser plus à notre aise.

Nous suivîmes son conseil. Emerson marcha par inadvertance sur les domestiques qui rampaient par terre pour ramasser les détritus. Il faisait déjà sombre, mais il était encore tôt, selon nos critères. À l'instar d'autres peuples qui n'ont pas de sources efficaces d'éclairage artificiel, les citoyens de la Montagne Sainte se levaient à l'aube et allaient se coucher de bonne heure. Comme j'étais moi-même un peu fatiguée, je fus bien contente de m'allonger. Emerson approcha une chaise et Ramsès se pelotonna au pied du lit, s'éclaircit la gorge, et commença.

— Mme Forth n'a pas survécu longtemps après son arrivée ici. « Elle est allée retrouver le dieu », comme l'a formulé Tarek, avec beaucoup de délicatesse, me semble-t-il. M. Forth a vécu de longues années. Tarek m'a assuré qu'il était heureux ici et qu'il ne voulait pas partir.

— Ha, m'exclamai-je. Cela n'est peut-être pas à prendre pour argent comptant.

— Pas nécessairement, objecta Ramsès. Il se peut que son appel à l'aide ait été rédigé au début de sa captivité.

— Et ait mis plus de dix ans à parvenir à son destinataire ?

— On voit des choses encore plus étranges, observa Emerson pensivement. Le message a dû être rédigé du vivant de Mme Forth. Forth a peut-être changé d'avis.

— Ce fut le cas, dit Ramsès. Si vous me permettez d'achever...

— Comment Mme Forth est-elle morte ? m'exclamai-je.

— De mort parfaitement naturelle, si l'on en croit Tarek, répondit Ramsès précipitamment. Et je ne vois pas de raison de mettre sa parole en doute, car il a ajouté que M. Forth avait été

élevé au rang de Conseiller et Précepteur des Enfants de la Famille Royale. C'est grâce à lui que Tarek et d'autres personnages ont appris l'anglais, et Tarek a parlé de lui avec beaucoup d'affection et de respect.

Il s'interrompit et inspira profondément.

— Cela n'explique ni le message, dis-je, sceptique, ni la carte. Ni les raisons qu'avait Tarek de venir travailler avec nous, ni qui est responsable de notre présence ici.

Ramsès plissa les yeux d'exaspération.

— Tarek ne pouvait pas parler librement. Tous ceux qui étaient là ce soir ne font pas preuve de loyauté envers lui. Il m'a incité à faire attention à ce que je disais en citant le précepte « Sa langue peut conduire un homme à sa perte... ».

— Ah... le papyrus d'Ani ! s'exclama Emerson. Inimaginable que cet antique livre de sagesse ait survécu si longtemps ! Il a dû pénétrer au pays de Koush par le truchement des prêtres d'Amon, qui ont fui Thèbes au début de la Vingt-deuxième Dynastie. Peabody, vous vous rappelez la suite du passage... « N'ouvre pas ton cœur à un inconnu... »

— Je m'en souviens. Ce sont d'excellents conseils, mais je crois que Ramsès cède à la tentation du théâtral en interprétant cette phrase comme un avertissement.

Ramsès prit un air indigné, mais, avant de pouvoir protester, son père vint à sa rescousse.

— J'aurais tendance à croire que l'interprétation de Ramsès est juste, Peabody. Apparemment nous nous trouvons au beau milieu d'une lutte pour le pouvoir politique. Tarek et son frère sont en rivalité pour l'obtention du trône...

— Le dieu décidera », coupai-je. Je présume que vous avez entendu ce que m'a dit Murtek. Vous l'avez entendu mentionner la cérémonie de l'apparition divine.

— Oui. Mais j'espère que vous n'avez pas la naïveté de croire que le dieu est incorruptible. Derrière les pieuses platitudes d'inscriptions comme celles de Thoutmosis III se cache la même triste vérité que derrière les luttes modernes pour le pouvoir et le prestige. En Égypte les Grands Prêtres d'Amon étaient les éminences grises derrière le trône, et ils finirent par s'emparer de la couronne même.

— Vous pensez donc...

— Je pense que Nastasen et Tarek veulent tous deux être roi, dit Emerson. Et le Grand Prêtre d'Aminrê... (Il s'interrompit en marmottant un juron quand la suivante apparut sur le seuil de la porte.) Bon sang, que veut-elle ? Dites-lui de partir.

— Elle veut me mettre au lit, je pense, dis-je en étouffant un bâillement. Dites-lui, vous, de s'en aller.

— Peu importe. (Emerson se leva en soupirant.) Vous devez être fatiguée, Peabody. La journée a été intéressante.

— Je ne suis pas fatiguée à ce point-là, dis-je en croisant son regard.

— Oh ? Oui, mais... (Emerson se racla la gorge.) Ma foi... euh. Viens, Ramsès. Bonne nuit, Peabody.

— Au revoir, mon cher Emerson.

J'étais un petit peu fatiguée, mais je n'avais nulle envie de dormir. Une foule de questions dont je mourais d'envie de discuter avec Emerson se bousculaient dans mon cerveau fébrile. La suivante s'affairait dans la chambre, baissant les lampes, remettant en place les draps du lit, puis elle m'aida à passer ma chemise de nuit, cependant que je réfléchissais. Je regrettai que Kemit n'eût pas été plus direct, et moins littéraire, sapristi ! C'était très bien de nous conseiller de ne pas ouvrir notre cœur aux étrangers... Mais il n'y avait que des étrangers ici, Kemit y compris. Qu'attendait-il de nous ? À qui faire confiance ?

Après m'avoir bordée, la suivante se mit à « écouter la voix du cœur ». Je regardai ses doigts fins posés sur ma poitrine, et mes soupçons devinrent certitude.

— Vous n'êtes pas Amenit, déclarai-je. Vous avez les doigts plus longs que les siens et vous vous déplacez très différemment. Qui êtes-vous ?

Je m'apprêtai à répéter la question dans sa langue, mais ce fut inutile. Rajustant ma robe, elle répondit doucement :

— Je m'appelle Mentarit.

Elle avait une voix plus aiguë que celle d'Amenit – une voix de soprano plutôt que de contralto.

— Puis-je voir votre visage ? lui demandai-je. (Et devant son hésitation, j'ajoutai :) Amenit me dévoilait son visage. Nous

étions amies.

— Amies, répéta-t-elle.

— Cela signifie...

— Je sais. (D'un geste brusque, elle rejeta le voile.) C'était un visage charmant, plus rond et plus doux que celui de sa compagne, avec de grands yeux sombres et une bouche délicate. Cette dernière ressemblait fort par ses contours à celle de Nastasen. Elle convenait bien mieux à la jeune fille qu'au prince, mais cela me prédisposa plus ou moins contre elle.

— Vous êtes très jolie, lui dis-je.

Elle pencha la tête d'un air timide, comme n'importe quelle Anglaise prude. Mais elle me regarda de sous ses longs cils et ses yeux brillaient, pleins de suspicion.

— Il faut que vous dormiez à présent, dit-elle. Vous avez été très malade.

— Mais je ne suis plus malade maintenant. Grâce à vos excellents soins, je suis parfaitement remise. Amenit ne vous a-t-elle pas dit que j'allais mieux ?

Elle fronça les sourcils, et je répétai la question, balbutiant dans sa langue. Contrairement à Amenit, elle ne sourit pas de mes fautes.

— Je n'ai pas parlé à ma sœur, énonça-t-elle lentement et distinctement. Son... était terminé, et le mien a débuté (?) aujourd'hui.

Je la questionnai sur les mots que je n'avais pas compris. Elle m'expliqua que le premier signifiait « service », et que j'avais bien interprété le second. Toutefois, lorsque je tentai de reprendre la conversation, elle posa un doigt sur mes lèvres.

— Dormez maintenant, répéta-t-elle. Ce n'est pas bon de parler.

Elle se retira dans un coin de la pièce, où elle s'assit sur un tabouret bas. Quelques instants plus tard, le rideau de la chambre adjacente fut tiré. Emerson apparut, vêtu d'une robe particulièrement seyante, tissée de bandes bleu vif et safran, tenant à la main l'une des lampes en poterie. C'était peut-être la lumière qui lui donnait un teint rose, mais je soupçonnai que ce n'était pas cela.

— Partez, suivante, dit-il dans son méroïtique balbutiant. Ce

soir, je suis avec ma femme. C'est l'heure... euh... je souhaite... euh...

Là sa pruderie naturelle l'emporta, et il s'empêtra dans ce qu'il disait, car sa connaissance de la langue n'était pas assez développée pour qu'il fit appel à des euphémismes évoquant l'activité qu'il avait en tête. Il recourut alors au langage par signes, souffla la lampe et s'avança sur Mentarit, indiquant la porte et agitant la main dans sa direction.

Elle sembla comprendre ce qu'il voulait dire. Un son assourdi, entre le hoquet de surprise et le gloussement, s'échappa de sa bouche, et elle recula vers la porte. Je la suivis des yeux, étouffant de rire et gagnée par une autre émotion que je n'ai nul besoin de préciser. Je me délectai de l'expression de placide contentement arborée par Emerson après qu'il eut chassé la suivante et maintenant qu'il se dirigeait à grandes enjambées vers le lit où j'étais étendue. Mais l'amusement céda bientôt la place à d'autres sensations encore plus impérieuses. Cela faisait longtemps. Je n'en dirai pas davantage.

Après, lors de ces instants délicieux qui suivent la satisfaction de l'amour conjugal, Emerson siffla :

— À présent, nous pouvons converser librement sans peur d'être entendus.

Je changeai légèrement de position, car il m'avait parlé directement dans l'oreille, ce qui produisait un effet nullement déplaisant mais dérangeant. Emerson resserra son étreinte.

— Ce n'était pas la seule raison qui m'ait poussé à vous rejoindre, Peabody.

— Votre première raison m'a paru fort convaincante, mon cher Emerson. Mais autant profiter de la situation. Je présume que vous avez pensé à quelque brillant stratagème pour nous enfuir ?

— Nous enfuir ? Pour échapper à quoi ? Sacrebleu, Peabody, sortir de cette bâtisse n'est pas la difficulté. Nous pourrions y parvenir, je suppose. Mais ensuite ? Sans chameaux, sans eau, sans fournitures, nous n'aurions pas la moindre chance de fuir d'ici, même en supposant que je sois capable de trouver l'entrée du tunnel par lequel nous avons pénétré dans ce lieu. Ce dont je suis incapable.

— Que proposez-vous alors ? Car je présume que vous n'avez pas arrangé ce rendez-vous romantique dans le seul dessein de me faire remarquer ce que nous ne pouvons pas faire.

Emerson lâcha un petit rire.

— Ma charmante, comme il est agréable de vous entendre me réprimander de nouveau. Au cas où vous auriez oublié la vraie raison que j'avais pour arranger ce rendez-vous...

— Voyons, Emerson, cessez cela. Enfin... remettez à plus tard ce que vous êtes en train de faire, en attendant que nous ayons trouvé une solution à nos difficultés, car je n'arrive pas à réfléchir pendant que vous...

Après une autre interruption, Emerson observa, essoufflé :

— Vous parlez trop, Peabody, mais c'est un plaisir de vous faire taire de cette manière-là. Ce que j'étais sur le point de dire, quand votre présence m'a troublé, c'était qu'il reste à me démontrer la nécessité de fuir. Nous avons à peine commencé à explorer cet endroit remarquable. Nous avons de quoi nous livrer à une multitude de recherches savantes !

— Il est inutile de vous préciser, j'en suis sûre, que je partage votre enthousiasme, mon chéri. Pourtant j'ai vu plusieurs signes inquiétants...

— Vous voyez toujours des signes inquiétants, marmonna Emerson.

— Et vous avez l'habitude de ne pas en tenir compte quand ils contrecarrent ce que vous avez décidé de faire. M. Forth a peut-être voulu ou n'a peut-être pas voulu quitter cet endroit ; le seul fait indiscutable est qu'il ne l'a pas quitté. Je ne vous incite pas à partir précipitamment. Je veux seulement être certaine que, quand nous serons prêts à partir, nous aurons le droit de le faire. Vous ne tenez pas à passer ici le restant de vos jours, je suppose ? Même s'ils vous nomment conseiller et précepteur des enfants de la famille royale.

— Sans tabac pour ma pipe et avec ces femmes emmaillotées qui rôdent constamment autour de nous ? Non, pas vraiment.

— Vous avez envie de plaisanter, Emerson. Un de ces signes inquiétants – ou si vous préférez, significatifs –, dont je parlais, c'est le conflit entre les deux princes. Vous aviez parfaitement raison (j'estimais qu'il était temps d'user d'un peu de flatterie)

lorsque vous avez souligné que les luttes politiques de cet acabit se ressemblent beaucoup. « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi » est un dicton qui s'applique aussi bien ici que chez nous, j'en suis sûre. Il n'est guère probable qu'on nous permette de rester neutres, et dans une société comme celle-ci l'opposition politique risque fort de prendre la forme de l'attaque violente.

— C'est un plaisir, déclara Emerson avec plusieurs petites démonstrations de ce plaisir, d'avoir affaire à un esprit aussi vif et logique que le vôtre, Peabody. J'admets la force de votre argument. Nous avons intérêt à nous attendre au pire afin de nous y préparer. Il est pratiquement certain qu'il y aura une faction, voire plusieurs factions, qui ne voudront pas nous laisser partir. Il nous faudra donc des alliés qui pourront nous fournir l'équipement nécessaire à un voyage dans le désert.

— Vous avez l'intention que nous proposions de soutenir l'un des princes candidats en échange de sa promesse de nous aider à partir ?

— Rien d'aussi machiavélique. Je suis déjà prédisposé en faveur de notre ami Tarek.

— Moi aussi. Je me suis attachée à lui quand il n'était que Kemit, et je n'aime pas la bouche de Nastasen.

Emerson partit d'un éclat de rire, que j'étouffai promptement et efficacement. Pendant qu'il tentait de reprendre souffle, je poursuivis sévèrement :

— La physionomie est une science, Emerson, et je l'ai toujours étudiée de très près. Nous misons donc sur Tarek ?

— Si tant est que nous puissions miser. J'ai du mal à comprendre pour quelle raison on nous a attirés ici – car nous l'avons été, Peabody, j'en suis convaincu – ni pourquoi notre présence est si importante.

— Il faut que nous en sachions plus, acquiesçai-je. Non pas grâce à ce que l'on nous dira, mais en observant par nous-mêmes. J'ai maintenant fait comprendre que j'étais parfaitement rétablie : ils ne peuvent donc plus se servir de ce prétexte pour nous garder enfermés.

Nous discutâmes encore un peu de cette question, passant en revue diverses possibilités. Puis je commençai de bâiller, et

Emerson me dit que, si je m'ennuyais, il avait une idée qui saurait dissiper mon ennui.

Ce qui fut le cas.

Nous fûmes réveillés assez tard le lendemain matin par Amenit, qui ouvrait les rideaux qu'Emerson avait tirés autour du lit. Bien qu'elle fût voilée, on devinait son intérêt et sa curiosité rien qu'en observant sa façon de pencher la tête. Heureusement, les nuits étant très fraîches, nous étions bien couverts, mais la chose ne plut guère à Emerson, qui se mit à jurer tout son soûl. Après s'être beaucoup agité sous les couvertures, il parvint à enfiler sa djellaba, puis il se dirigea d'un air digne vers sa chambre, tout en continuant de marmonner.

Nous avions décidé d'essayer deux méthodes pour nous échapper de la bâtisse, et je mis la première en œuvre sur-le-champ : je chipotai devant mon petit déjeuner, tâchant de prendre un air languissant et neurasthénique – ce qui n'était pas facile, car j'avais une faim de loup et je ne m'étais jamais sentie aussi alerte. Mentarit remarqua mon comportement et me demanda ce que j'avais.

— Elle dépérit dans cette pièce, répondit Emerson. Les femmes de notre pays sont habituées à aller et venir librement où bon leur semble.

Il avait exprès parlé anglais. La jeune fille ne fit pas semblant de ne pas avoir compris. Elle tendit le doigt vers le jardin.

— Ça ne suffit pas, dis-je. J'ai besoin de marcher, de faire de l'exercice, d'aller loin. Dites-le au prince.

Un brusque hochement de tête fut sa seule réponse, mais elle quitta la pièce presque aussitôt. J'espérai qu'elle était allée transmettre ma requête. Emerson la suivit.

Pendant son absence, je m'étendis sur une espèce de banc ou de divan, recouvert de coussins moelleux, pour continuer à feindre d'être dolente, et j'observai les domestiques. Une autre idée me vint à l'esprit.

Dans toute société (à l'exception des utopies d'écrivains imaginatifs) il y a au moins deux classes : ceux qui servent et ceux qui sont servis. La nature humaine veut qu'il y ait

inévitablement conflit entre ces deux groupes. L'histoire de l'humanité fourmille d'exemples des horreurs qui peuvent se produire quand la classe laborieuse opprimée se révolte contre ses oppresseurs. Pouvions-nous, me demandai-je, tirer parti de ce phénomène social bien connu ? Pouvions-nous, en un mot, fomenter une révolution ?

Les domestiques que j'avais vus me semblaient décidément opprimés. C'était peut-être une race différente de la classe dirigeante, car ils avaient en moyenne dix à quinze centimètres de moins, et ils avaient la peau beaucoup plus foncée. Ils ne portaient que des pagnes ou des bouts de grossier tissu écrù, noués autour de la taille. Ce n'étaient peut-être pas du tout des domestiques, mais des serfs, voire des esclaves. Plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincue qu'« esclaves » était probablement le mot juste. Le silence complet dans lequel ils accomplissaient leurs tâches confirmait cette théorie. Ces pauvres diables n'étaient même pas libres de bavarder entre eux, ni de chanter un air joyeux. Un soulèvement d'esclaves ! Je m'enthousiasmai à l'idée d'être à la tête d'un combat pour la liberté !

Obéir à mes impulsions a toujours été l'une de mes caractéristiques. L'une des femmes, personne bien bâtie aux cheveux ondulés bruns et gris, était à genoux en train de balayer sous le lit. Je tendis la main et lui touchai l'épaule.

Elle réagit aussi violemment que si je l'avais frappée. Heureusement elle se cogna la tête contre le bois de lit et poussa malgré elle un cri de douleur, ce qui me donna l'occasion de m'agenouiller à côté d'elle pour lui proposer mon aide. C'était du moins ce que j'avais l'intention de faire, mais elle se méprit sur mon geste, car, au lieu de répondre, elle recula précipitamment à quatre pattes comme un scarabée.

Ma vision de moi-même en Jeanne d'Arc, brandissant la bannière de la liberté, se mit à s'estomper. Si un simple attouchement était capable de terrifier ces petits êtres, ils n'avaient guère de chances de former une armée de libération. Il faudrait que je pense à demander à Ramsès comment on disait « liberté » dans la langue de Méroé.

Emerson revint à ce moment-là, et s'arrêta, médusé.

— Que diable faites-vous, Peabody ? Vous jouez à chat, version locale ?

Je me relevai. La femme s'empara de son balai et se remit à balayer, gardant ses distances.

— J'essayais tout bonnement d'établir la communication avec l'une de ces malheureuses esclaves, Emerson. Je me suis dit...

— Vous ignorez si ce sont des esclaves, coupa Emerson, ses beaux traits se contractant en une extraordinaire grimace. Allongez-vous, Peabody, vous êtes faible et fatiguée.

— Je ne suis pas... (Je vis alors que Mentant était revenue.) Ah, oui. Merci, Emerson.

Je repris ma position. Emerson s'assit à côté de moi, saisissant ma main dans la sienne.

— Réfrénez vos instincts socialistes, ma chérie, dit-il à voix basse. (Puis il ajouta plus fort :) Vous sentez-vous bien ?

— Non. Il me faut de l'air frais, la liberté..., répondis-je avant de pousser un grognement venu du cœur.

— Vous en faites trop, Peabody, me dit Emerson sans presque desserrer les lèvres. Courage, ma chérie. J'ai parlé aux gardes, et ils m'ont assuré que nos messages seront transmis.

Lorsqu'on servit le déjeuner, je me forçai de nouveau à chipoter, bien que, cette fois-ci, j'eusse pu manger tout ce qui se trouvait sur la table et me battre avec Ramsès pour avoir sa part. Emerson fit mine de s'inquiéter beaucoup, me tâtant le front et secouant la tête tristement.

— Vous n'allez pas mieux, Peabody. À vrai dire, je crois que vous êtes encore plus faible.

— L'inanition produit cet effet, observai-je, certaine que Mentarit ne comprendrait pas le mot.

Emerson sourit avant de mordre dans un quignon de pain dégoulinant de miel.

Nous étions encore en train de manger – plus exactement, Ramsès et Emerson étaient encore en train de manger –, quand on entendit du bruit à la porte. Les tentures s'écartèrent. Manifestement l'importance de l'escorte tenait au rang du personnage. Murtek – car c'était lui – n'avait droit qu'à un soldat armé d'une lance et à un archer, sans la moindre suivante. Il se dirigea vivement vers moi, faisant racler ses

sandales par terre, souriant jusqu'aux oreilles et tâchant de faire des courbettes tout en marchant.

- Vous souhaitez sortir, madame ?
- Ma foi, oui, répondis-je.
- Alors, allez.
- Quoi, maintenant ? s'écria Emerson.
- Maintenant, n'importe quand. Pourquoi vous pas dire ?
- Bon sang, commença Emerson. Ce n'est pas...
- Emerson, murmurai-je.
- Oui, bon, d'accord. Nous vous remercions, digne homme.

Nous sommes prêts.

- Maintenant ?
- Maintenant, dit Emerson fermement.
- C'est bien. Nous partons.

Nous ne partîmes pas tout de suite, toutefois, car j'estimai prudent de mettre mes propres vêtements, dont ma ceinture munie de ses précieux ustensiles. Lorsque je sortis de ma chambre, le vieil homme poussa des cris admiratifs.

— Comme la dame est belle ! Comme ses ornements en fer sont brillants ! Comme ses pieds sont beaux, comme sa jambe dans sa botte est belle ! Comme...

Je jugeai préférable d'interrompre là le catalogue de mes charmes. Aussi m'inclinai-je en le remerciant.

Le couloir au-delà de nos appartements était juste assez large pour deux personnes de front. Murtek était passé le premier, Emerson et moi le suivions ; quant à Ramsès, il fermait la marche. Cette fois-ci, au lieu de nous barrer le chemin, les gardes s'alignèrent en deux rangées près de la sortie. Une fois que nous fûmes passés, l'un des groupes, constitué de trois soldats armés de lances et d'un nombre identique d'archers, nous emboîta le pas. Emerson s'arrêta.

— Pourquoi nous suivent-ils, Murtek ? Nous n'avons pas besoin d'eux.

— Ils vous font honneur, s'empressa d'expliquer Murtek. Tous les personnages importants de la Montagne Sainte sont escortés. Pour ne courir aucun risque.

— Mmm, fit Emerson. Eh bien, dites-leur de garder leurs distances. Surtout avec Mme Emerson.

Après avoir traversé plusieurs salles très vastes magnifiquement décorées, nous débouchâmes dans un large vestibule flanqué de deux rangées de colonnes. Droit devant nous, nous avisâmes les premières portes que nous eussions vues jusqu'ici. Elles étaient en bois, solidement encadrées de fer, et assez larges pour laisser passer un éléphant. Emerson se dirigea droit dessus sans ralentir. Deux des gardes se précipitèrent en avant et ouvrirent d'un coup les panneaux.

Je fus éblouie par l'éclat du soleil, et je restai aveuglée un moment. Lorsque mes yeux se furent habitués, je vis que nous nous trouvions sur un large terre-plein ou bien une large terrasse. Il n'y avait aucune balustrade entre cet espace à découvert et le précipice abrupt au-delà, rien qu'un alignement de statues grandeur nature dans l'ancien style égyptien. Plus tard j'eus l'occasion d'en identifier quelques-unes : la déesse Bastet à tête de chat et son homologue, plus féroce, Sekhmet, avec sa tête de lionne ; Thot, le dieu de la sagesse et de l'écriture, qui a la forme d'un babouin ; Isis, donnant le sein au nouveau-né Horus. Mais pour le moment je m'intéressai plus à ce qui s'étendait au-delà de la terrasse. C'était la première fois que je voyais la cité de la Montagne Sainte. Je fus cruellement déçue.

C'était ma faute, ou plutôt, celle de mon imagination fertile. Inconsciemment je m'étais attendue à voir la ville féerique des légendes – des murs de marbre blanc, des dômes dorés resplendissants, des minarets et des tours finement dentelés, des temples majestueux. Au lieu de quoi je vis une vallée en forme d'ellipse allongée et irrégulière. Elle était cernée de falaises anfractueuses, qui n'avaient rien de mains protectrices mais ressemblaient plutôt à des serres, dont les pics rocheux auraient figuré les griffes.

La bâtie que nous venions de quitter était située sur un versant abrupt qui avait été découpé en terrasses planes. Comme je m'en étais doutée, elle était adossée à la falaise et s'enfonçait dedans. En dessous, j'avais des arbres et des jardins, entre lesquels se discernaient les toits plats d'autres constructions. À droite et à gauche, aussi loin que portaient les yeux, les versants en terrasses offraient le même spectacle.

Certains bâtiments semblaient être de taille (relativement) modeste, alors que d'autres étaient aussi grands et étendus que notre propre maison. Mon regard fut accroché en particulier par un bâtiment qui se trouvait sur un vaste plateau à mi-hauteur du versant escarpé. Il était impossible d'en distinguer les détails, mais, vu sa taille, ce devait être une bâtie d'une certaine importance, peut-être un temple.

Cela dit, lorsque je regardai ce qui se trouvait juste en dessous de moi, au fond de la vallée, je vis ce qui me parut être un village africain typique. Quelques-unes des maisons étaient en pisé, entourées de jardins clos, mais la plupart étaient des huttes rondes faites de roseaux et de branchages, comme les toukhouls nubiens. Le village n'était qu'une petite partie de l'ellipse. Une pièce d'eau cernée de marécages en occupait la partie centrale. Le reste était constitué de champs et de pâturages. Chaque centimètre de la terre était utilisé. Même les versants moins élevés étaient en terrasses et couverts de plantations.

— Oh, mon Dieu, dis-je. Ce n'est pas la fameuse cité de Zerzura, n'est-ce pas ?

Emerson mit la main en visière.

— L'ancienne Méroé et l'ancienne Napata devaient dans l'ensemble avoir le même aspect, Peabody. Vous n'imaginez quand même pas que la classe laborieuse vivait dans des palais, hein ? Quel endroit étonnant ! Vous voyez comme la culture est intensive. Il se peut qu'ils fassent deux ou trois récoltes par an. Même si c'est le cas, je ne comprends pas comment ils parviennent à se nourrir. Ils doivent se procurer des denrées alimentaires auprès d'autres peuplades plus à l'ouest. Et ils limitent peut-être leur population au moyen de...

— D'une façon ou d'une autre, le coupai-je (car je préférai ne pas penser à certaines des méthodes employées). D'où vient l'eau ?

— De sources ou de puits profonds. J'imagine que le sol de la vallée est beaucoup plus bas que le désert au-delà, à l'exception, bien sûr, des falaises tout autour. Il en est de même à Kharga, à Siwa et dans les autres oasis du Nord. Ce n'est pas un climat des plus sains, Peabody. Vous remarquez que les huttes des humbles sont en dessous, alors que les habitations des classes

supérieures sont à flanc de colline, au-dessus des miasmes du marais. (Il se tourna vers Murtek, dont le visage aimable affichait un air d'intense concentration alors qu'il s'efforçait de suivre notre conversation.) Où est votre maison, Murtek ?

Le vieil homme tendit le bras.

— Là-bas, honoré monsieur. Vous voyez son toit.

Il continua à nous montrer d'autres endroits dignes d'intérêt. Les habitations des deux princes étaient largement espacées. Elles étaient situées sur les versants à notre droite et à notre gauche, ainsi que les habitations des autres nobles.

— Et ça ? questionna Emerson en indiquant la construction massive de l'autre côté de la vallée.

Je ne m'étais pas trompée. Il s'agissait bien d'un temple – de la maison des dieux et de ceux qui les servaient, comme le dit Murtek.

— Voulez-vous y aller ? s'enquit-il. Ou rester ici ? Ici, il y a de l'air, vous avez de l'espace pour marcher.

Il était inutile de nous consulter sur ce point. Étant donné que nous étions venus jusqu'ici, nous étions décidés à continuer. J'étais sur le point de me prononcer pour une visite au temple quand Murtek reprit la parole.

— À la maison du prince Nastasen, à la maison du prince Tarek, à la maison de la Candace (le titre méroïtique de la reine) ? Tout, tout est libre pour vous, honorés monsieur et madame. Tous les bons et beaux endroits où voudront aller vos dignes personnes.

— Tous les bons et beaux endroits, répéta Emerson, en caressant sa fossette au menton. Mmm. Mais ça là-bas, ce n'est pas un bon et bel endroit, n'est-ce pas ?

Il tendit le doigt vers le village.

— Non, non, ce n'est pas un endroit pour les honorés visiteurs, s'exclama Murtek, visiblement alarmé. N'allez pas là-bas.

— Et pourtant je crois bien que nous allons nous y rendre, annonça Emerson. Peabody ?

— Comme vous voudrez, Emerson.

Je ne savais trop pourquoi Emerson tenait tant à visiter la partie la plus vilaine, la moins intéressante, de la ville, mais je

savais – contrairement à Murtek, apparemment – que contrecarrer Emerson était le meilleur moyen de l'encourager. Murtek fit tout pour le dissuader. En vain. Il dut également céder quand il essaya de nous faire monter dans des litières. Mais lorsque Emerson exigea que l'on renvoie les gardes, Murtek s'y opposa fermement. Ça, non. C'était interdit. Si l'on faisait du mal aux « hôtes honorés » ou qu'on les offensât, il serait tenu pour responsable.

Emerson céda en manifestant ostensiblement son déplaisir, mais j'avais une étincelle de satisfaction dans ses yeux bleus. Il avait remporté plus qu'il n'avait espéré, et plus que je n'escroptais.

Un escalier raide descendait jusqu'à un palier d'où partaient d'autres escaliers et chemins, les uns menant aux maisons à flanc de colline, les autres jusqu'à la vallée en contrebas. Une large chaussée montait en tournicotant vers le temple. Murtek tenta une dernière fois de nous persuader de prendre ce chemin, mais devant le refus d'Emerson il leva les bras au ciel, désespéré, et s'avoua vaincu. Précédés et suivis de nos gardes, nous descendîmes l'escalier jusqu'au fond de la vallée.

La chaleur et le degré d'humidité s'élevaient à chaque pas, et une odeur de plus en plus nauséabonde se faisait sentir. C'était une odeur de légumes en décomposition, mais il y avait d'intéressants relents de bétail, d'excréments humains et de corps non lavés d'espèces variées. Voyant que je tordais le nez, Murtek plongea la main sous le devant de sa robe et en ressortit un petit bouquet de fleurs, qu'il m'offrit avec une courbette. Il porta un bouquet semblable à son appendice nasal proéminent, mais Emerson et Ramsès refusèrent ceux qu'il leur offrit. En tout cas, le mien ne réussit guère à masquer la puanteur.

Au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans ce qui était apparemment la rue principale du village. Les sentes partant à droite et à gauche étaient aussi étroites et sinueuses que des traces d'animaux, couvertes de boue et de flaques d'eau stagnante. L'artère principale était assez large pour que nous puissions marcher à trois de front, mais je me félicitai d'avoir mis des bottes, car on pataugeait dans la boue. Il était comique de voir Murtek marcher à petits pas affectés, relevant d'une

main ses longues jupes et tenant de l'autre le bouquet contre son visage.

— Vous voyez qu'ils vivent comme des rats, observa-t-il entre les fleurs.

— Effectivement, dit Emerson. Mais où sont-ils ?

On ne voyait pas un seul rat à l'horizon. Il y avait des volets ou des portières d'herbe tressée à toutes les portes et fenêtres.

— Ils travaillent, répondit Murtek, en crachant une feuille de son bouquet.

— Tous ? Les femmes et les enfants aussi ?

— Ils travaillent.

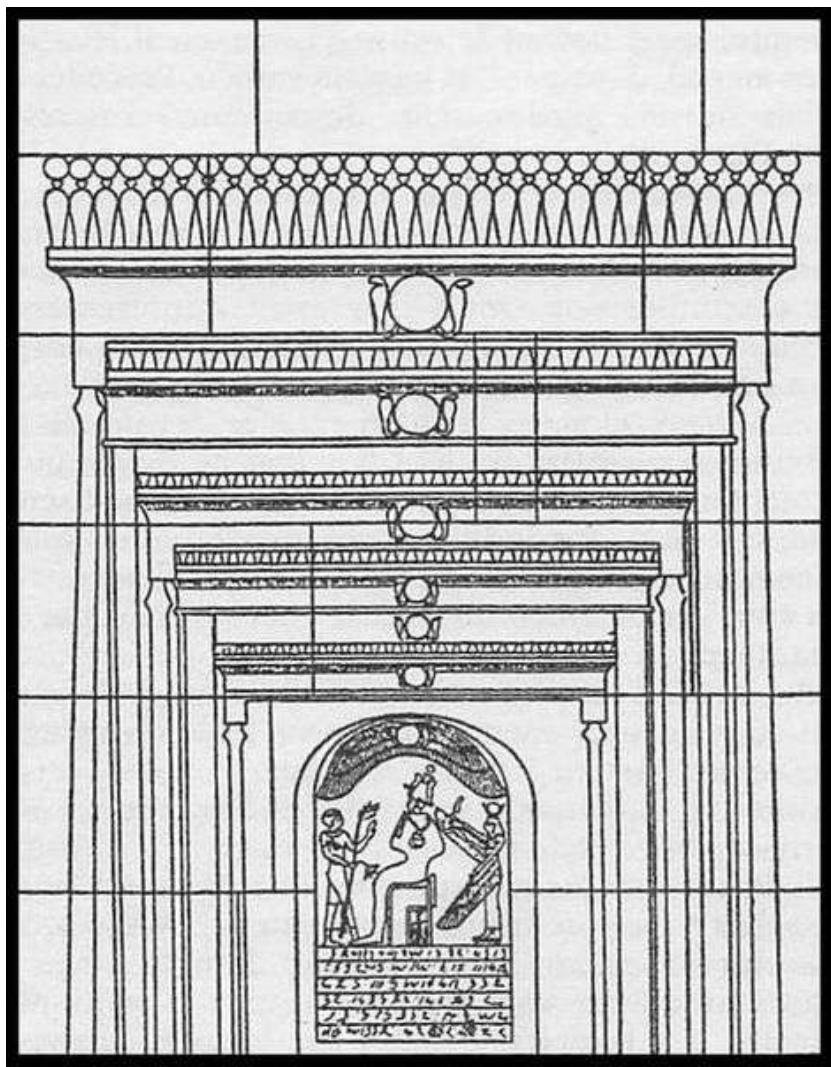
— Les femmes et les enfants aussi, je me doute, dit Emerson. Mais certainement pas tous aux champs, hein ? Où sont les artisans, les potiers, les tisserands, les sculpteurs sur bois ?

Pourtant il connaissait la réponse, tout comme moi. J'avais vu trop de villages semblables. Les habitants passent dehors la plus grande partie de la journée, et l'apparition d'étrangers attire toujours une foule de curieux. Soit ces gens-là étaient anormalement craintifs, soit ils avaient reçu l'ordre de nous éviter. Peut-être la simple apparition de gardes armés les avait-elle fait rentrer précipitamment dans leurs huttes. De temps en temps il y avait un imperceptible mouvement à l'une des fenêtres obturées : un habitant plus audacieux que les autres risquait Dieu sait quel épouvantable châtiment pour entrevoir les étrangers.

Enfin la rue déboucha sur un terre-plein central avec un puits à margelle de pierre et quelques palmiers. Les maisons tout autour étaient un peu plus grandes et mieux construites que celles devant lesquelles nous étions passés. Certaines ressemblaient à des boutiques. Des nattes tressées en masquaient les entrées.

— Revenons maintenant, déclara Murtek. Tout est pareil à ce que vous voyez là. Il n'y a rien.

— Autant revenir, Peabody, admit Emerson. Nous en avons suffisamment vu, à mon avis.



### *Le portique du temple*

J'étais sur le point d'acquiescer quand la natte devant l'une des boutiques se souleva. Une petite silhouette se faufila dessous. Elle n'était pas plus grosse qu'un bébé anglais âgé d'un an, mais lorsque je vis le bébé trottiner vers moi je compris à la dextérité de ses mouvements qu'il devait plutôt avoir deux ou trois ans. Et il était impossible de ne pas constater qu'il s'agissait d'un garçon, car son petit corps brun était nu, seulement orné d'un collier de perles. Il avait la tête rasée, et n'arborait qu'une seule mèche sur le côté gauche.

Murtek retint son souffle. L'enfant s'arrêta. Il mit un doigt dans la bouche. L'un des soldats s'approcha, levant sa lance, et une femme sortit en coup de vent d'une boutique. Elle s'empara

de l'enfant, s'accroupit et se détourna, le protégeant de son corps.

Le poing d'Emerson s'écrasa avec un formidable craquement sur le nez de l'assassin en puissance, lequel recula en titubant. Je décochai un coup de pied dans le tibia du soldat devant moi, le contournai prestement et courus me placer devant la mère et son enfant. J'étais si choquée et si furieuse que je m'écriai, sans beaucoup d'à-propos :

— Frappez, s'il le faut, ma vieille tête grise ! Mais si vous touchez à cette mère, ce sera à vos risques et périls !

— Très bien dit, Peabody, lança Emerson hors d'haleine. Mais je n'ai pas encore vu de cheveux gris sur votre tête. Je suppose que vous les arrachez, non ?

— Oh, Emerson, m'écriai-je. Oh, sapristi ! Oh... mon Dieu ! Murtek ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Il était nécessaire que quelqu'un prenne la direction des opérations, car Murtek s'était enfoui le visage entre les mains, et les soldats avaient rompu les rangs, tournant autour de nous sans plus aucune discipline. L'un d'eux se pencha sur son camarade étendu par terre, dont le visage dégoulinait de sang. Un autre agitait vaguement sa lance en direction d'Emerson, qui, avec un magnifique aplomb, ne lui prêtait pas la moindre attention.

Murtek risqua un coup d'œil entre ses doigts.

— Vous vivez..., s'exclama-t-il.

— Oui, et nous n'avons pas l'intention que cela change, dit Emerson. Allons, maintenant, écartez-vous, ajouta-t-il en détournant la lance qui le menaçait et en poussant le soldat sans ménagement.

Murtek roula les yeux vers le ciel. Je savais à présent suffisamment de méroïtique pour comprendre ses commentaires, qui consistaient principalement en d'ardentes prières de reconnaissance à l'adresse de diverses divinités. Il était clair qu'il n'avait pas menti en nous disant qu'il était responsable de notre sécurité. « Mais qui aurait cru qu'ils prendraient des risques pour un rekkit ? » conclut-il.

Personne ne répondit. Peut-être Murtek répétait-il l'explication qu'il aurait à fournir à ses supérieurs.

Impressionnés par l'air d'autorité d'Emerson, les soldats se remirent en rang en traînant les pieds. L'homme qu'avait frappé Emerson s'était relevé. Il n'avait en fin de compte que saigné du nez.

Me sentant tirée par mon pantalon, je me tournai et vis la jeune mère qui m'agrippait les genoux. Ramsès lui avait pris l'enfant des bras. Ce dernier lui tirait le nez, et l'expression qu'arborait mon fils me récompensa des nombreux affronts qu'il m'avait fait subir.

— Jetez sur moi l'ombre de votre protection (?), grande dame, souffla la petite femme. Enveloppez-moi dans le... de vos vêtements (?).

— Certainement, certainement, répondis-je en essayant de la relever.

Murtek s'avança vers nous d'un pas chancelant.

— Venez, honorée dame. Venez vite. Vous avez fait une chose qui n'est pas permise, très dangereuse...

— Pas avant que vous ne donniez votre parole à cette femme qu'elle ne craint rien. Je vous tiendrai pour responsable, Murtek. Vous pouvez être certain que grâce à mes pouvoirs magiques je saurai s'il lui arrive quoi que ce soit.

— J'en suis sûr, honorée dame, grommela Murtek. Je vais jurer par Aminrê.

Il répéta cela à la femme. Elle leva les yeux. Son visage ruisselait de larmes, mais la lueur d'espoir qui le transfigurait m'assura que Murtek venait de prononcer un serment solennel. Pourtant, elle ne se relevait toujours pas ; elle déposa une pluie de baisers sur mes bottes poussiéreuses et essaya de faire pareil sur les sandales de Murtek. Il bondit en arrière comme si elle eût été lépreuse – ce qu'elle était sans doute sur le plan social. Mais le plus étrange, ce fut son attitude envers Emerson. Agenouillée devant moi, elle avait embrassé mes bottes ; quand Emerson s'approcha, elle s'étendit de tout son long comme un paillasson, la figure dans la poussière. Emerson recula, piquant un fard.

— Ah ça, Peabody, voilà qui est sacrément embarrassant. Que diable a-t-elle ?

Je me penchai au-dessus de la petite bonne femme, mais elle

refusa de bouger avant qu'Emerson ne lui adressât la parole. Il était si troublé qu'il eut du mal à trouver les mots justes.

— Levez-vous, honorée dame... euh... femme... oh, bon sang ! Ne craignez rien. Tout va bien. Euh... Le jeune enfant va bien. Oh, venez, Peabody, je ne supporte pas ce genre de scène.

Ces derniers mots en anglais, bien entendu. La femme avait dû comprendre quelque chose, car elle se mit à genoux. Se couvrant le visage en signe de grand respect, elle adressa un bref discours à Emerson et finit par faire comprendre qu'elle était prête à se retirer.

Il fallut que nous arrachions le bébé du nez de Ramsès, ce qui le fit hurler à pleins poumons – le bébé, je veux dire, pas Ramsès. Les hurlements durèrent jusqu'à ce qu'ils fussent étouffés par la natte de la porte d'entrée.

Murtek ne fut guère loquace lors du retour, et pendant quelque temps nous gardâmes également le silence, repensant à cet incident dramatique et à ses répercussions possibles. Finalement Ramsès (il fallait bien sûr que ce fût Ramsès) prit la parole :

— Avez-vous compris ce qu'elle vous a dit. Papa ?

Emerson aurait aimé pouvoir prétendre qu'il avait compris, mais c'est un homme profondément honnête.

— Elle a dit que j'étais son ami ?

— C'est l'un des mots qu'elle a utilisés, répondit Ramsès avec une suffisance insupportable. L'expression complète était quelque chose comme « ami des rekkit ». Le mot rekkit semble être dérivé de l'ancien mot égyptien signifiant « gens du peuple ».

— Mmmm, oui, acquiesça Emerson. Comme d'autres mots dans la langue de la noblesse. Cette petite femme m'a paru parler une variante de la langue. J'avoue que je l'ai à peine comprise.

— Elle et les domestiques que nous avons vus sont également différents physiquement, dit Ramsès. Il se pourrait qu'ils appartiennent à une autre race.

— Mais non, répliqua Emerson. (L'imprécision sémantique l'agace toujours.) Ce mot est souvent mal utilisé, Ramsès, même par les savants. Cependant, il y a des subdivisions parmi les

races, et il se peut... Hé, Murtek.

Il donna un coup de coude au grand prêtre qui trottinait seul devant nous, marmonnant entre ses dents. Murtek sursauta.

— Honoré monsieur ?

— Vos semblables s'unissent-ils aux rekkit ? Murtek releva la lèvre supérieure comme pour cracher.

— Ce sont des rats. Les gens ne s'unissent pas avec des rats.

— Pourtant certaines des femmes ne sont pas laides, dit Emerson en souriant au prêtre d'un air entendu.

Le visage de Murtek s'éclaira.

— Monsieur veut-il la femme ? Je vais aller la chercher...

— Non, non, dit Emerson en tâchant de dissimuler son dégoût et en me donnant un bon coup de coude dans les côtes pour me faire taire.

— Je ne veux pas d'autre femme que madame. Murtek se rembrunit. Les épaules voûtées, il gravit l'escalier d'un pas mal assuré.

— Ma parole, m'exclamai-je avec indignation. Selon toute vraisemblance, votre intervention aurait été pardonnée, voire approuvée, si vous aviez voulu la femme pour concubine ! Dire que ce vieux dépravé vous l'a offerte comme un chat de compagnie ! Et en ma présence, encore !

— La monogamie n'est pas universelle, Peabody, déclara Emerson en me prenant par le bras tandis que nous commençions à remonter l'escalier. Et je crois que dans beaucoup de sociétés les femmes se réjouissent de l'arrivée d'autres épouses, car celles-ci leur tiennent compagnie et leur donnent un coup de main pour les tâches domestiques.

— Cela ne serait pas mon attitude, Emerson.

— Cela ne me surprend guère, Peabody. (Emerson redévoit sérieux.) Mais apparemment vous aviez raison, les rekkit ne sont guère plus que des esclaves. C'étaient peut-être les habitants d'origine de cette oasis. La classe dirigeante actuelle descend d'émigrés d'Égypte et de Méroé, et le mariage entre les deux communautés est interdit, ou du moins déconseillé. Mais je suis sûr qu'il y a eu malgré tout pas mal de métissages.

— Les hommes étant ce qu'ils sont, je n'en doute pas non plus, observai-je sèchement.

— Peabody, vous savez que je n'ai jamais... et que je ne ferai jamais...

— À l'exception des personnes ici présentes, naturellement, concédaï-je.

Murtek prit congé de nous avec l'air désespéré de quelqu'un disant adieu à un ami mourant – ou plutôt d'un mourant adressant un dernier adieu à ses amis. Il avait vieilli de dix ans depuis que nous étions partis. Deux des gardes durent le hisser sur sa litière.

— Croyez-vous que nous lui ayons vraiment fait courir un danger du fait de notre intervention ? questionnai-je tandis que nous regagnions nos appartements, suivis des membres qui subsistaient de notre escorte.

Emerson répondit par une autre question :

— Cela vous importe-t-il vraiment ?

— Mais oui. C'est un vieux monsieur agréable, et on ne peut guère lui reprocher de ne pas savoir dépasser les préjugés de la société dans laquelle il vit.

— Vous devriez davantage vous préoccuper de savoir si nous, nous avons couru un risque.

— Je suppose que oui, n'est-ce pas ?

— Nous n'avons pas arrangé nos affaires, commenta Emerson calmement.

— Nous n'avions guère le choix, intervint Ramsès de son air le plus digne. Nous ne pouvions rien faire d'autre.

— Parfaitement, mon fils, dit Emerson en lui donnant une claqué dans le dos. Cela dit, nous ne pouvons qu'attendre la suite des événements. Je suis sûr que Murtek rapportera notre aventure. Il sait que, sinon, l'un des gardes le fera.

Mentarit se précipita sur moi, gloussant et secouant la tête. Elle insista pour que je change de vêtements, et surtout que j'ôte mes bottes, celles-ci étant couvertes de saletés nauséabondes. Je n'élevai aucune objection, car la surexcitation, la fatigue et l'horrible atmosphère étouffante du village m'avaient donné chaud. J'essayais de raccommoder une déchirure à mon pantalon – tâche exaspérante, car, bien que j'aie toujours sur moi du fil et des aiguilles, je ne possède absolument aucun

talent de couturière – quand Ramsès entra, venant du jardin. Il tenait, niché au creux de ses bras, un énorme chat moucheté.

Je me piquai au pouce.

— Où diantre..., commençai-je.

— Il est passé par-dessus le mur, expliqua Ramsès, arborant une expression presque normale de plaisir enfantin. On dirait la sœur ou le frère de Bastet, vous ne trouvez pas, Maman ?

La créature ressemblait en effet à l'animal favori de Ramsès, lequel nous avait adoptés au cours d'une expédition antérieure en Égypte. Mais, quoique ce félin eût le même pelage fauve, il faisait au moins deux fois sa taille – et Bastet n'est pas un petit animal.

— Aimeriez-vous le tenir, Maman ? suggéra Ramsès en m'offrant le chat.

J'appréciai qu'il fût tout prêt à me faire partager son plaisir, mais je résolus de refuser. Bien que le chat me regardât en clignant de ses énormes yeux dorés, je remarquai que ses griffes étaient sorties.

Ramsès croisa les jambes et s'assit, murmurant à l'oreille du chat, qui semblait apprécier cette marque d'intérêt.

— Curieux, observai-je avec un sourire. Nous n'avons pas vu de chats dans le village, n'est-ce pas ?

— Ils jouissent probablement d'un statut supérieur, comme autrefois, répliqua Ramsès en chatouillant le chat sous le menton. (Ses propos suivants furent accompagnés d'un ronronnement rauque.) Celui-ci porte un collier.

Il portait en effet un collier de pailles ou de roseaux finement tressés. Je ne m'en étais aperçue que lorsque le chat avait levé la tête, car sa fourrure était extrêmement épaisse et pelucheuse.

Ramsès s'amusa quelque temps avec le chat – si tant est que « s'amuser » soit le terme exact. Cela faisait un drôle d'effet de les regarder, tête contre tête, échangeant murmures et ronronnements. Le chat poussait de temps à autre un miaulement enroué, qui avait vraiment tout de la réponse à une question. Cependant, il finit par quitter les genoux de Ramsès, puis il se redressa et s'éloigna d'un air digne. Ramsès le suivit dans le jardin.

La nuit parut longue à venir. C'est souvent le cas, j'ai

remarqué, quand l'on désire ardemment quelque chose. Mais enfin je pus m'étendre sur ma couche. Emerson émergea de sa chambre.

À en juger par sa démarche altière et le geste péremptoire avec lequel il congédia Mentarit, qui ricanait, j'eus la nette impression qu'il commençait à goûter le procédé. Mon impression fut alors confirmée par certains agissements de sa part, qui ajoutèrent un piment supplémentaire à la situation.

Plus tard, nous en vîmes à parler d'assassinat.

— Tout à fait improbable, déclara Emerson, toujours de son air péremptoire.

— Je ne suis pas d'accord. N'importe qui pourrait franchir le mur de ce jardin. Je serais capable de le faire moi-même.

— Vous tomberiez tout droit dans les bras de plusieurs gardes, Peabody.

— Comment le savez-vous ? Les avez-vous vus ?

— Non, mais je les ai entendus. Je me doutais qu'ils devaient se trouver là, car le jardin est un point vulnérable, comme vous l'avez laissé entendre. En prêtant l'oreille, j'ai entendu de temps à autre des cliquetis d'armes et des chuchotements. Quant aux fenêtres... Un homme pourrait se glisser par les fenêtres certes, mais il ferait du bruit. Elles sont trop étroites et trop hautes.

— Ah, fis-je. Vous avez donc envisagé cette possibilité.

Emerson s'agita.

— Qu'est-ce qui vous a mis dans un état d'esprit aussi morbide ce soir, Peabody ?

— Pouvez-vous le demander ?

— Je viens de le faire, rétorqua Emerson. Et, je vous en prie, ne me parlez pas de pressentiments ou de prémonitions d'un désastre imminent. Hé... Que faites-vous ?

— J'écoute la voix de votre cœur, répondis-je. Il bat un peu rapidement, me semble-t-il.

— Cela n'a rien de surprenant, dit Emerson. Et le vôtre ?

Un peu plus tard, cependant, Emerson annonça son intention de se retirer dans sa propre chambre.

— Cela vous ennuie-t-il, Peabody ? Cette fichue suivante ne cesse de passer et de repasser la porte. Je ne parviens pas à me concentrer sur... sur ce que j'étais en train de faire.

J'estimai qu'il s'était déjà fort bien concentré, mais je m'abstins de discuter avec lui. Il ne l'avouerait pas, mais son cœur, comme le mien, était angoissé à l'idée d'un danger imminent. J'étais sur le qui-vive et armée ; Ramsès n'était ni l'un ni l'autre – et il avait déjà été deux fois attiré hors de son lit par de mystérieuses forces inconnues. Aussi souhaitai-je bonne nuit à Emerson. Les derniers sons que j'entendis avant de sombrer dans le sommeil furent ses jurons assourdis lorsqu'il trébucha contre un tabouret entre lui et la porte.

Je ne cherche pas à prétendre que je suis souvent réveillée la nuit par des cambrioleurs, des meurtriers, ou autres intrus. « Souvent » serait une exagération. Cependant, la chose s'est produite suffisamment de fois pour que mes sens soient aussi aiguisés la nuit que le jour. Je crois que, cette fois-ci, il n'y eut pas le moindre bruit. Mais je m'éveillai en sursaut grâce à ce sixième sens, et découvris une silhouette sombre penchée au-dessus de moi. Aucune lampe n'était allumée ; le pâle clair de lune venu du jardin n'éclairait pas jusqu'à mon lit. Mais je n'eus pas besoin de lumière pour comprendre que ce n'était pas la suivante qui se tenait là. À l'instant où je tentai de rouler sur moi-même pour descendre de l'autre côté du lit, une main ferme se plaqua sur ma bouche et un bras comme de l'acier me cloua contre ma couche.

## CHAPITRE DIX

### *Agressée à minuit !*

Je ne suis pas le genre de femmelette à m'évanouir. J'ai même quelques notions de lutte, grâce à l'étude assidue des anciens reliefs égyptiens et à l'aide de Rose, ma femme de chambre, qui a l'amabilité de me laisser m'entraîner sur elle. Contre cet adversaire, ni la force ni l'habileté ne furent daucun secours. Lorsque je levai le genou – en un geste bien peu féminin, mais dans le dessein de porter un coup avisé –, il se tortilla sur le côté avec souplesse, puis plaqua son corps sur le mien, si bien que j'avais tous les membres immobilisés.

C'était un corps mince et fort, aux muscles tendus comme des lanières de cuir. Je ne le sentais que trop bien à travers la fine chemise de lin qui était mon seul vêtement, et mes propres muscles commencèrent à faiblir.

Des lèvres chaudes glissèrent sur mon front, puis ma joue... jusqu'à mon oreille.

— Je viens aider, pas faire de mal, madame, chuchota une voix au souffle moite. Faites-moi confiance.

Ma foi, je n'avais guère le choix, n'est-ce pas ? Il continua en méroïtique, parlant très lentement et distinctement :

— Si vous criez, cela signera mon arrêt de mort. Écoutez-moi d'abord. Je mets ma vie entre vos mains afin de prouver (ma bonne foi ? mes bonnes intentions ?).

L'argument était convaincant, effectivement. Lorsqu'il ôta la main, j'aspirai une grande bouffée d'air. Son corps tendu était en alerte, mais il ne posa plus la main sur ma bouche.

— Qui êtes-vous ? chuchotai-je.

— Vous n'appellerez pas les gardes ?

— Non. À moins que... Êtes-vous seul ?

Il comprit aussitôt ce que je voulais dire. Le poids qui m'écrasait disparut, mais il garda la bouche tout près de mon oreille et dit doucement :

— Je suis seul. Votre mari et votre enfant ne craignent rien. Ils dorment.

— Pourquoi êtes-vous là ? Qui êtes-vous ?

— Je viens pour... (Le mot m'était inconnu, mais sa phrase suivante m'en rendit le sens clair.) Il y a danger. Vous devez (fuir ? quitter ?) cet endroit.

— Il nous faut des chameaux, de l'eau, commençai-je.

— Vous en aurez.

— Quand ?

— Après... (Il s'interrompit.)

Mmm, pensai-je. Je me doutais bien qu'il devait y avoir un « après ».

— Qu'attendez-vous de nous ? demandai-je.

— Aujourd'hui vous avez sauvé deux de mes congénères. Ils meurent, ils souffrent. Aidez-les à être... (?)

— Je ne connais pas ce mot.

— Aller, venir, faire ce qu'ils veulent.

— Ah ! (Dans mon émoi, j'avais parlé trop fort. Sa main se plaqua sur ma bouche. Une fois qu'il l'eut ôtée, je soufflai :) Je comprends. Oui, nous vous aiderons. Que pouvons-nous faire ?

— Attendre. Un messager viendra, portant le... (?). Ne faites confiance qu'à celui qui portera le... (?)

— Le quoi ?

— Chut !

— Je ne connais pas ce mot ! C'est important, ajoutai-je avec un vrai sens de la litote.

Sa respiration se fit saccadée. Au bout d'un instant, il reprit en anglais :

— Livre.

— Livre ?

— Livre ! (Le ton exaspéré de son chuchotis assourdi me rappela tellement Emerson que je faillis en sourire.) Livre. Livre anglais.

— Oh. Quel...

— Je pars, dit-il en méroïtique.  
— Attendez ! J'ai des questions, beaucoup de questions...  
— Il y sera répondu. Je pars. La relève (?) des gardes a lieu au tournant de la nuit.

— Comment vous appelez-vous ? Comment vous trouver ?

— Personne ne peut me trouver. Je vis uniquement parce que personne ne connaît mon nom. (Il se releva avec souplesse. Ses traits étaient indéchiffrables ; on aurait dit une colonne sculptée dans l'obscurité. Puis il se pencha de nouveau à mon oreille, et je perçus quelque chose qui ressemblait à un petit rire quand il chuchota :) On m'appelle l'ami des rekkit.

— N... de D... ! fit Emerson.

Je ne lui fis pas de remontrances, bien que Ramsès fût assis à nos pieds jambes croisées, les oreilles dressées comme celles de l'énorme chat vautré sur ses genoux. L'indignation d'Emerson était si grande que l'effort pour se contraindre à chuchoter le faisait trembler comme une bouilloire sur le feu. L'exaspérer davantage aurait nui à sa santé.

— D'abord je me retrouve plongé dans une intrigue qui aurait pu être concoctée par Rider Haggard, votre auteur préféré, poursuivit Emerson, chuchotant toujours d'une voix rauque. Mais maintenant je me trouve confronté à un autre personnage de fiction, ou, ce qui est encore pis, à un personnage de conte de fées anglais, à Robin des Bois ! Défendant les pauvres contre l'oppression des nobles...

— Je ne sais pas de quoi vous vous plaignez, repartis-je. C'est exactement ce que vous avez fait hier, et nous comprenons maintenant ce que voulait dire la petite femme. Pas étonnant qu'elle ait été impressionnée : elle a dû vous prendre pour le vaillant défenseur mystérieux de son peuple. Vous voyez ce que cela implique, Emerson, n'est-ce pas ? Personne ne sait qui il est, ni même à quoi il ressemble. C'est très romantique...

— Grrr, gronda Emerson. (Le chat rabattit les oreilles et gronda à son tour.) Pourquoi avez-vous attendu ce matin pour me dire cela, Peabody ? Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir tout de suite ?

Voilà, bien entendu, quelle était la vraie cause de son

mécontentement. Emerson est trop intelligent pour y croire vraiment, mais il continue d'espérer vaguement que je vais devenir une de ces femmelettes prêtes à s'évanouir, typiques de notre société, et que je vais me jeter dans ses bras en piaillant chaque fois qu'il arrive quelque chose. En fait cela ne lui plairait pas, mais, comme tous les hommes, il s'accroche à ses illusions.

— Parce que, mon chéri, il y a eu une relève de la garde à minuit, répondis-je.

— Minuit ? Il n'y a pas de...

— Je traduis librement. J'ignore quelle heure exactement il voulait dire, mais c'était imminent. Et son empressement à partir donnait à entendre que les nouveaux gardes n'étaient pas de son côté. Je ne tenais pas à alerter d'éventuels espions en faisant quoi que ce soit d'inhabituel.

— Mais vous êtes sortie de votre lit et vous êtes partie à la recherche d'Amenit, ou de Mentarit, bref de l'une ou de l'autre de ces fichues suivantes...

— Le fait que je sorte de mon lit, pour une raison ou pour une autre, n'avait rien d'inhabituel. Il était difficile que je ne trouve pas Mentarit — il s'agissait d'elle —, car j'ai trébuché contre elle en allant au... euh : Elle dormait si bien qu'elle n'a même pas bougé.

— Droguée, marmonna Emerson.

— Probablement. Quand je dis que j'ai trébuché contre elle, je veux dire que je me suis littéralement affalée sur elle. Elle s'est réveillée à l'heure habituelle, toutefois, et semble tout à fait normale.

Emerson se caressa le menton pensivement. Ramsès caressa le sien. Le chat se mit debout avec grâce et souplesse. Il resta sur le qui-vive, remuant la queue, les yeux rivés à un oiseau qui se balançait sur une branche en chantant.

L'air était frais et embaumé. Les nénuphars du bassin avaient replié leurs prudes pétales autour de leur cœur, attendant d'être courtisés par le soleil. Tout était paix et beauté ici. Je repensai aux rues nauséabondes du village, aux maisons aux portes et volets clos, à la puanteur presque tangible de la peur.

— Nous ne pouvons partir d'ici sans essayer d'aider ces pauvres gens, chuchotai-je.

— Il semblerait que nous ne puissions partir d'ici sans tenter de le faire, répondit Emerson aigrement. Nous pouvons toujours essayer, mais bon sang, Peabody, je ne crois pas que ces pauvres diables aient la moindre chance.

— Ils sont certainement plus nombreux que la classe dirigeante.

— Ils n'ont pas le droit d'avoir des armes, intervint Ramsès.

Il avait acquis Dieu sait comment — je ne tenais pas à savoir où ni avec qui — l'habitude de parler sans remuer les lèvres, presque à la façon d'un ventriloque.

— Ils doivent avoir des outils, objectai-je. Des pelles, des charrues...

— Impossible de transformer une charrue de pierre en épée, Maman, répliqua Ramsès. La classe dirigeante a des armes de fer. Si un homme du peuple possède du fer sous quelque forme que ce soit, c'est la mort assurée.

— Comment sais-tu ça ? m'exclamai-je.

— Grâce aux gardes, je suppose, dit Emerson. Il est dans leurs petits papiers.

— Ces gens-là aiment beaucoup les enfants, déclara Ramsès avec un cynisme impitoyable qui me glaça le sang. Le capitaine (il s'appelle Harsetef) a ri et m'a tapoté la tête quand je lui ai demandé de me laisser tenir sa grande lance en fer. Il m'a dit qu'il espérait que son fils deviendrait un garçon courageux comme moi.

Au cours de la matinée, j'observai de près les esclaves, me demandant s'ils avaient eu vent de notre généreuse intervention en faveur de l'un des leurs. En tout cas, ils m'évitèrent encore plus soigneusement. Mes sourires et mes efforts de conversation n'eurent pas le moindre effet. Finalement, Mentarit me demanda avec curiosité :

— Pourquoi parlez-vous aux rekkit ? Ils ne répondront pas. Ils sont comme des animaux.

Je lui fis un petit laïus sur les Droits de l'Homme et sur les principes du gouvernement démocratique. Ma connaissance de sa langue était insuffisante pour rendre justice à ces nobles idéaux, mais je craignais que son incompréhension fût davantage due à ses préjugés qu'à mes déficiences linguistiques.

Aussi abandonnai-je pour le moment.

À mesure que les heures passaient, je fus en proie à une inquiétude croissante. Je ne parvenais pas à croire que notre intervention ait pu être oubliée ou passer inaperçue. La question de Mentarit avait prouvé, si une preuve supplémentaire était vraiment nécessaire, à quel point notre comportement avait dû sembler étrange à ces aristocrates hautains. Je me remémorai la réaction de notre voisin Sir Harold Carrington et des chasseurs qui l'accompagnaient quand Emerson avait chargé au beau milieu d'eux pour disperser les chiens qui cernaient le renard. Ce n'était pas tant la colère qu'une complète incrédulité qui s'était peinte sur tous les visages, et l'un des hommes avait parlé de correction. (Inutile de dire que cette suggestion n'avait pas été répétée.) C'est ainsi qu'avaient dû réagir les nobles de cette société quand ils nous avaient vus intervenir pour protéger des créatures qu'ils considéraient comme de simples animaux.

Nous n'avions peut-être pas arrangé nos affaires en intervenant, mais d'un autre côté nous n'avions peut-être pas non plus aggravé notre situation – pour la simple raison qu'elle ne pouvait être pire. Les véritables intentions de nos ravisseurs étaient toujours inconnues. Nous avions été traités avec courtoisie et avions eu droit à tous les comforts possibles. Mais les Aztèques, entre autres, choyaient leurs captifs destinés à être sacrifiés et auraient sans doute été fort marris si l'un deux avait été tué par inadvertance. À ma connaissance, les sacrifices humains n'étaient pas pratiqués par les anciens Égyptiens, mais les temps avaient changé – et, à vrai dire, cela remontait à loin.

L'agitation croissante d'Emerson prouvait qu'il partageait mon inquiétude. Après le déjeuner, il se mit à faire les cent pas pendant un moment, marmottant entre ses dents, avant de se retirer dans sa chambre. Je présumai qu'il était allé se consoler en écrivant son journal, aussi me remis-je à rédiger le mien – car, bien entendu, nous prenions tous d'abondantes notes sur cette aventure hors du commun, et j'étais certaine que mon point de vue féminin serait riche en intuitions précieuses. J'étais en train de griffonner fébrilement quand le bruit d'une altercation me fit courir jusqu'à la porte. L'une des voix (la plus

audible) était celle d'Emerson.

Je le trouvai dans l'antichambre en train de récriminer auprès des gardes. Leurs grandes lances barraient le passage comme une croix de fer. Leurs visages étaient détournés, et le restèrent même quand Emerson agita le poing sous le nez de chacun d'eux tour à tour.

— Venez, Emerson, l'implorai-je en le saisissant par le bras. Ne vous abaissez pas à crier ainsi. Ils ne font qu'obéir à des ordres.

— Malédiction ! s'écria Emerson. (Mais la pertinence de mon argument porta, et il se laissa entraîner.) Je ne criais pas, Peabody, ajouta-t-il en épongeant son front en sueur.

— Le mot était mal choisi, Emerson. Que tentiez-vous de faire ?

— Eh bien, de sortir, pardi. Je ne comprends pas pourquoi nous n'avons pas eu de réaction officielle à notre intervention inopinée au village. La consternation de Murtek prouvait assez que nous avons dû commettre, au mieux, une grossière erreur sur le plan des convenances. Je ne peux pas croire qu'ils ferment les yeux sans même nous adresser une réprimande. Cette attente me pèse. Je préférerais un affrontement, même physique, à cette incertitude.

— Je préfère de loin l'incertitude à un affrontement physique, mon cheri. Ces gens ne sont pas assez frustes pour ignorer l'effet de l'attente sur des caractères comme les nôtres. Ils peuvent mettre plusieurs jours à réagir.

— Ils réagissent déjà, dit Emerson d'un air sombre. Les gardes ont même refusé de me répondre quand je leur ai demandé de porter un message à Murtek. Et puis regardez... (Il désigna d'un ample geste la salle de réception et le jardin au-delà.) Ils ont tous disparu. Il n'y a plus âme qui vive. Pas même de suivante.

Il avait parfaitement raison. Absorbée par la rédaction de mon journal, je n'avais pas vu les domestiques s'en aller. Nous étions seuls.

Il est difficile de se défendre contre l'inconnu, mais nous fîmes de notre mieux. Emerson avait déjà enfilé ses vêtements civilisés et je l'imitai, bouclant ma ceinture et plaçant mon

ombrelle à portée de main. J'insistai pour qu'Emerson glissât mon petit pistolet et une boîte de munitions dans la poche de son manteau. Il n'aime pas les armes à feu – et, à vrai dire, il s'en passe fort bien –, mais cette fois-ci il s'abstint de discuter. Et l'air sinistre qu'il arbora me convainquit qu'en dernier ressort je pouvais compter sur lui pour utiliser jusqu'à la dernière balle tout comme moi-même.

En plus de mon indispensable ombrelle, j'avais mon couteau et une paire de ciseaux. Nous n'étions guère armés pour affronter une ville entière, mais il était réconfortant de se dire que des fusils de chasse ou même des mitrailleuses Gatling ne nous auraient pas été beaucoup plus utiles, vu que nous n'étions que deux pour nous en servir.

Nous nous contentâmes donc d'attendre tandis que s'allongeaient les ombres bleutées du crépuscule. J'occupai le temps en mettant à jour mon journal. Je venais d'écrire « seulement nous deux » quand une pensée soudaine me fit lâcher mon stylo.

— Où diable est Ramsès ? m'enquis-je.

— Surveillez votre langage, Peabody, m'admonesta Emerson en souriant. Il est dans le jardin avec le chat.

— Eh bien, dites-lui de venir ici tout de suite. Nous devons rester ensemble.

Ramsès entra, sans chat.

— Je suis là, Maman. Mais je ne crois pas...

— Peu importe ce que tu crois. Va mettre ton costume.

— Je n'ai pas le temps, repartit calmement Ramsès.

— Qu'est-ce que...

— Peabody. (Emerson leva la main.) Écoutez.

C'était Ramsès qui les avait entendus le premier, bien entendu. Les murmures lointains se transformèrent bientôt en un véritable... chœur. (Était-ce le mot juste ?) Ils chantaient assurément, les sons nasillards et flûtes d'instruments de musique accompagnant les voix. Avant que je ne décide s'il s'agissait d'un bon ou d'un mauvais présage, les rideaux furent tirés et les musiciens entrèrent, chantant une mélodie à tue-tête et grattant leurs instruments avec ardeur. Ils furent suivis d'un groupe de personnages officiels – j'en reconnus deux qui

avaient assisté au banquet –, ainsi que de trois femmes. Je dévisageai ces dernières avec une curiosité non dissimulée, car c'étaient les premières femmes que je voyais qui ne fussent ni des suivantes ni des esclaves.

Je n'eus pas le temps de les examiner, car tout le groupe avança sur nous, agitant divers objets. Je crus que c'étaient des armes offensives et je portai la main à ma ceinture. Une flamme vacilla, puis grossit, suivie d'autres. Mentarit – du moins, l'une des suivantes – se déplaçait sans bruit, allumant les lampes. À leur lueur je vis que les visages des nouveaux venus souriaient avec sympathie, et que ceux-ci ne tenaient pas d'armes à la main, mais des peignes, des brosses, des pots, des vases, et des piles de linge.

Les femmes se groupèrent autour de moi ; les hommes entourèrent Ramsès et Emerson.

— Non, mais attendez..., lança Emerson, indigné.

— Je crois qu'ils veulent que nous fassions un brin de toilette, Emerson, dis-je.

Une femme avait débouché un pot et me l'avait mis sous le nez. Je sentis un parfum fort d'herbe aromatique. Une autre femme déplia une robe de lin très légère.

— Voilà précisément ce contre quoi je proteste...

Un éternuement interrompit le discours de mon mari. Je ne le voyais pas, car il était cerné de toutes parts, mais je devinai qu'on lui avait fait sentir l'huile odoriférante. Comprenant la vanité de toute résistance, il se laissa entraîner ; toutefois, je l'entendis encore longtemps après l'avoir perdu de vue.

Les femmes m'escortèrent jusqu'au bain, où plusieurs esclaves nous attendaient. L'un d'eux était un jeune homme. Lorsque des mains affairées commencèrent à tirer sur mes vêtements afin de me les ôter, je protestai, mais il fallut que Mentarit nous rejoignît et traduisît pour que les femmes comprennent. Elles congédièrent le jeune homme avec des gloussements et des sourires tolérants. Je n'eus pas besoin de traduction pour interpréter leur attitude. Pour elles, ce n'était nullement un homme, mais seulement un animal.

Pourtant leurs visages et leurs formes indiquaient qu'Emerson ne s'était pas trompé quand il avait parlé de

croisements entre les deux peuples. Elles n'étaient pas dénuées de beauté, mais il en eût été de même pour les rekkit s'ils avaient été bien nourris et bien lavés. Leurs robes de lin et leurs ornements étaient du même style, mais pas de la même qualité, que ceux qu'elles m'avaient apportés. Elles s'étaient parées de bracelets de cuivre et de colliers de perles, au lieu d'or. J'en déduisis qu'elles appartenaient à la petite noblesse ; c'étaient peut-être les dames d'atour de princesses. En tout cas elles faisaient leur travail avec dextérité. Elles m'aspergèrent, me séchèrent et m'oignirent d'huiles odorantes. L'une d'elles me fit de savantes tresses et ondulations, fixant le tout à l'aide d'épingles à tête d'or.

J'ai rarement été aussi déconcertée. Une partie de mon esprit enregistrait tout ce que je voyais, notant les détails de la toilette. Une autre partie se demandait si cette cérémonie raffinée n'annonçait pas une autre cérémonie beaucoup moins agréable. Et une troisième partie se demandait aussi comment le pauvre Emerson prenait tout cela, car j'étais sûre que lui et Ramsès avaient droit aux mêmes attentions.

Lorsque les dames commencèrent à me draper dans la robe blanche vaporeuse, je leur fis signe de s'éloigner. Avec des sourires perplexes, elles me regardèrent chercher ma combinaison-culotte et l'enfiler. L'effet produit était un peu étrange, je suppose, mais je refusai absolument de paraître en public seulement vêtue d'une robe de lin transparente qui laissait tout voir en dessous.

Une fois que je fus prête, parée d'un délicat petit diadème doré, de bracelets, de colliers et de lourds brassards d'or, on m'attacha des sandales aux pieds. Les semelles étaient en cuir, mais la partie supérieure n'était constituée que d'étroites bandelettes, serties des mêmes pierres bleues et rougeâtres que sur les bijoux. J'augurai fort mal de ma capacité à marcher avec ces satanés machins. Effectivement, quand on me ramena dans la salle de réception, je dus traîner les pieds pour éviter de trébucher.

Emerson et Ramsès attendaient. Ramsès avait une allure guère différente, sinon par la richesse de ses lourds ornements, en or comme les miens. Mais Emerson ! Je regrettai amèrement

qu'il ne m'eût pas permis d'emporter un appareil photographique. Mais cela n'aurait pas suffi à rendre cette splendeur barbare, la riche teinte de l'or, l'éclat des lapis-lazuli et des turquoises sur sa peau, tellement bien huilée qu'elle luisait comme du bronze poli. Son expression rehaussait le costume, car c'était celle d'un prince guerrier – sourcils noirs froncés, rictus arrogant. Je me risquai à jeter un coup d'œil sur ses membres inférieurs. Ils étaient un peu plus pâles que ses bras et sa poitrine, mais pas aussi blancs qu'ils n'avaient été. Les heures passées par Emerson à exposer ses tibias avaient porté leurs fruits.

— Je ne peux pas marcher avec ces satanés machins, Peabody, déclara-t-il en observant la direction de mon regard. (Il voulait parler de ses sandales, qui paraissaient être en or martelé, avec des bouts relevés.)

— Mais vous avez l'air superbe, Emerson.

— Mmm. Ma foi, vous aussi, Peabody, bien que je préfère le vêtement que vous portez, fort heureusement, sous votre robe.

— Je vous en prie, Emerson, fis-je en rougissant.

La difficulté présentée par les sandales fut bientôt résolue par l'apparition d'un certain nombre de litières à rideaux et de leurs robustes porteurs. Je m'attendais qu'Emerson, qui dévisageait les hommes musclés à peau brune, protestât, et bien sûr ce fut le cas. Mais sa remarque sortit tout droit de son noble cœur.

— Élevés pour ça, murmura-t-il. Élevés comme du bétail. Bon sang, Peabody...

— N'en dites pas plus, Emerson. Je suis de tout cœur avec vous. Mais ce n'est pas le moment de protester.

Emerson monta gauchement dans l'une des chaises à porteurs. Ramsès sauta dans une autre avec agilité, suivi d'un membre de l'escorte. L'une des dames était avec moi, ce qui était rudement agaçant, parce que, cherchant à faire montre du plus grand respect, elle refusait de s'asseoir, et ne cessait de me tomber sur les genoux. Jetant un coup d'œil entre les rideaux, je constatai que les jambes des porteurs étaient parfaitement synchronisées. Il n'empêche que je connais des moyens de transport plus confortables...

Comme je m'y attendais, nous gravissions la voie élevée qui

menait du quartier des nobles au temple. L'obscurité était quasi totale. Les étoiles ornaient la gorge de la nuit tels des diamants. Quelques lumières brillaient plus haut, dans les belles demeures à flanc de colline, mais on avait l'impression que le village était recouvert d'un épais voile noir. Des volutes de brume le survolaient, comme des foulards de gaze sur une pèlerine de velours.

Je posai les doigts sur mon poignet et constatai, sans surprise, que mon pouls battait un peu vite. Qu'importe, pensai-je. Un pouls un peu rapide fera circuler le sang plus vigoureusement dans mes veines. On nous avait traités avec tous les honneurs et beaucoup de respect, mais il n'y avait aucune garantie pour que nous survivions à la nuit. Une fois encore je me remémorai les anciens Aztèques... Je changeai légèrement de position, car la pointe de mon couteau me piquait la peau. J'avais profité du moment où j'avais enfilé ma combinaison-culotte pour m'en munir en secret.

Tandis que nous poursuivions notre chemin, je résistai aux timides tentatives de ma compagne pour me faire reprendre une position plus convenable et plus discrète. Dans la chaise à porteurs devant nous, je vis la tête d'Emerson passer entre les rideaux. La lune s'était levée au-dessus des falaises. Elle n'était pas encore pleine, mais avec cet air froid et sec sa lumière était assez forte pour donner une patine argentée à la scène, et c'était un spectacle auquel n'aurait su résister aucun savant. Le clair de lune sur l'ancienne Thèbes ! Il ne s'agissait pas des grandioses ruines qui subsistent, mais de la cité aux cent portes du temps même de sa splendeur, avec ses palais et ses monuments inaltérés par les siècles. Un pylône passa devant mes yeux. Un alignement de colonnes surmontées de la tête d'Hathor constituait le portique de quelque majestueuse demeure. Maintenant, sur la droite, j'avisai un large escalier avec des sphinx couchés le long des balustrades. Au-dessus se dressaient des murs sculptés de silhouettes monumentales. Une lueur plus vive, plus rougeoyante, éclairait la route devant. Je tendis le cou pour mieux voir, mais les litières précédant la mienne me bouchèrent la vue jusqu'au dernier moment. Je découvris alors deux pylônes jumeaux qui s'élevaient vers le ciel, et dont les

façades peintes étaient illuminées par des torches. Sans ralentir, les porteurs les franchirent et nous entrâmes dans une cour pleine de colonnes, semblable à la salle hypostyle de Karnak.

À ce moment-là les remontrances de ma suivante atteignirent un seuil hystérique, et comme nous frôlions dangereusement plusieurs colonnes je rentrai la tête à contrecœur. Lorsque je me hasardai de nouveau à regarder au dehors, je m'aperçus que le clair de lune avait disparu. Nous étions en plein cœur de la montagne et, tandis que nous travisions une enfilade de salles et de couloirs, je m'émerveillai de la splendeur de la réalisation. Quelles foules d'esclaves, combien de siècles, avait-il fallu pour construire un ouvrage aussi imposant ? Enfin la procession fit halte et les porteurs posèrent les palanquins. Je parvins à descendre tant bien que mal, malgré tous les voiles qui me gênaient.

Par rapport à certaines autres salles que j'avais vues, celle-ci était assez petite. Des tentures tissées recouvravaient les murs ; une banquette taillée dans la pierre, garnie de coussins, occupait tout un mur. Les porteurs reprirent les palanquins et sortirent par où ils étaient entrés. Les femmes se précipitèrent sur moi et commencèrent à défroisser mes jupes et à fixer plus solidement les épingles dans mes cheveux, telles des dames d'atour apprêtant leur maîtresse pour quelque grande occasion.

Je les repoussai et me dirigeai vers Emerson, qui était debout à côté de Ramsès, une main posée sur son épaule, il me tendit l'autre.

— Votre petite main est glacée, ma chérie, observa-t-il, poétique.

— L'air est frais.

— Mmm... oui, je me demande si...

Il s'interrompit quand un formidable son cuivré retentit dans la salle. Les conversations et les rires cessèrent. Notre escorte se mit en rangs ; les uns se placèrent devant nous, les autres derrière. Les tentures à une extrémité de la pièce furent soulevées par des mains invisibles. Un autre grand coup de gong retentit, et la procession s'ébranla.

— Nous voilà partis, remarqua Emerson gaiement, mais Dieu seul sait ce qui nous attend. J'espère seulement que ces satanées

sandales ne me feront pas trébucher.

Je lui serrai la main.

Le corridor dans lequel nous pénétrâmes était large mais court. Il faisait à peine plus de trois mètres de long. Tout au bout étaient accrochées d'autres tentures, en lin si fin que la lumière passait au travers, faisant ressortir les riches motifs brodés qui les ornaient. Elles s'écartèrent à notre approche. Emerson trébucha, mais se rattrapa et continua. « Bon sang », l'entendis-je marmonner.

J'aurais pu dire la même chose. Nous étions dans le sanctuaire au plus profond du temple – vaste chambre haute sous plafond, aux nobles dimensions. Des colonnes divisaient l'espace en trois allées. Nous descendîmes l'allée centrale, la plus large, dans un silence solennel, ébahis, les yeux fixés sur ce qui se trouvait devant nous.

Aussi étrange que fût la vision, celle-ci ne m'était pas totalement étrangère, car le plan du temple était le même que celui des temples égyptiens. Après avoir franchi le pylône et la cour à colonnes, nous étions maintenant dans le sanctuaire – le domicile des dieux auxquels était dédié le temple. Très souvent il y en avait trois, constituant une famille divine – Osiris, Isis et leur fils Horus, ou bien Amon, sa conjointe Moût, et leur fils Khonou. Il y avait trois statues dans les niches au fond du sanctuaire, mais elles ne constituaient pas l'une des triades habituelles. Sur la gauche se trouvait la forme d'une femme assise, couronnée de cornes incurvées et tenant contre son sein un nouveau-né tout nu – Isis, donnant le sein au jeune Horus. La statue devait être fort ancienne, car les traits de la mère divine étaient délicatement sculptés, sans trace du caractère grossier de l'art méroïtique ou égyptien tardif.

La niche de droite abritait une autre forme familière, la forme rigide, rappelant celle d'une momie, d'Osiris, souverain des habitants de l'Occident (c'est-à-dire des morts), dont la mort et la résurrection offraient l'espoir de l'immortalité à ses fidèles. Mais le troisième membre du groupe, qui occupait la position principale, au centre, n'avait pas sa place dans cette famille divine. Il se dressait à quelque six mètres de haut. Sa grande couronne à double panache et le sceptre qu'il tenait dans sa

main levée étaient en or, relevé d'émail et de pierres précieuses.

— Seigneur ! C'est notre vieil ami Amon-Râ, dit Emerson aussi calmement que s'il eût étudié une statue découverte dans une tombe vieille de quatre mille ans. Ou plutôt Aminrê, comme ils l'appellent ici. Pas sous sa forme habituelle, mais exhibant les attributs de Min, celui avec les énormes...

— Parfaitement, l'interrompis-je. Oh, Emerson... Tout cela ne me dit rien qui vaille. Je crois que nous allons être sacrifiés. Les adorateurs du soleil ont l'habitude des sacrifices humains, et Amon...

— Ne soyez pas absurde, Peabody. Ces mauvais romans que vous lisez vous ramollissent le cerveau.

Les dimensions du temple étaient si vastes qu'il nous fallut longtemps pour atteindre l'espace devant le grand autel – car il y avait bien là un autel, sinistrement taché de traînées foncées. La procession fit halte, notre suite s'esquiva, se fondant dans les rangs des prêtres qui occupaient les deux travées latérales.

Je venais de remarquer les chaises des deux côtés de l'autel quand deux hommes firent leur entrée et en prirent possession. L'un d'eux était Tarek, l'autre son frère. Je tentai d'accrocher le regard de Tarek, mais il se borna à regarder fixement devant lui. Nastasen avait la mine renfrognée d'un enfant boudeur.

Un long silence s'ensuivit. Emerson commençait à s'agiter. Il déteste les cérémonies officielles de toute sorte, et il mourait d'envie de rompre les rangs pour aller regarder de plus près les sculptures des murs et de l'autel. Quant à moi, l'intérêt que je prenais au spectacle m'empêcha de devenir impatiente. Aucune des statues divines de l'ancienne Égypte n'a survécu dans l'état d'origine. Celles-ci étaient toutes peintes de couleurs vives, et certains éléments, tels que la barbe au menton d'Amon ainsi que la crosse et le fléau tenus par Osiris, étaient des pièces de bois ou de métal séparées. Maintenant que mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je vis que le mur derrière les statues n'était pas aveugle, comme je l'avais supposé, mais percé de plusieurs portes. La niche qui abritait Amon était plus profonde et plus sombre que les deux autres. Je plissai les yeux pour regarder mieux, et il me sembla discerner une ombre de mouvement.

Enfin le silence fut rompu par une lointaine musique. Le son strident des flûtes se mêlait aux gémissements plaintifs des hautbois ; les arpèges des harpes étaient ponctués par les légers battements de tambours. D'une ouverture au fond du sanctuaire les musiciens entrèrent, suivis de prêtres vêtus de robes toutes blanches, leurs crânes rasés brillant à la lumière des lampes. Murtek et Pesaker marchaient côte à côté et, bien que le pas de Pesaker fût plus long et plus ferme, l'homme plus âgé parvenait à rester à sa hauteur en trottinant tous les trois pas. Un véritable nuage de voiles blancs les suivait – les suivantes, virevoltant en une danse solennelle. Je tentai de les compter, mais je ne cessais de m'y perdre tant elles tournoyaient et se croisaient en décrivant des figures complexes. Leurs mouvements étaient étourdissants. Ce fut seulement quand elles firent halte devant l'autel après un tourbillon final que je me rendis compte qu'elles avaient décrit des cercles concentriques autour d'une silhouette unique, qui s'assit à présent sur un tabouret bas. Comme les autres, elle était enveloppée de voiles blancs, mais ceux-ci étincelaient de fils d'or.

J'ai décrit la cérémonie qui suivit dans un article savant (dont la publication, j'ai le regret de le dire, doit être retardée pour des raisons qui apparaîtront par la suite), aussi épargnerai-je les détails au lecteur profane. Par certains côtés (comme, malheureusement, le sacrifice de deux pauvres oies), il rappelait le peu que nous savons de cérémonies semblables dans le monde antique. Emerson serra Ramsès bien fort quand on introduisit les oies, mais je porte ceci au crédit de mon fils : il comprit qu'il était inutile de protester. Toutefois, s'il m'avait regardée comme il fixa Pesaker, qui maniait le couteau sacrificiel avec une délectation manifeste, j'aurais engagé des gardes supplémentaires.

Après le sacrifice, un groupe de prêtres sortit en tenant un immense drap de lin, magnifiquement brodé, dont ils se mirent en devoir de couvrir les épaules de pierre d'Amon. Je ne vis pas comment ils s'y prenaient, car ils s'activaient derrière la statue. Ils devaient se servir d'un échafaudage ou d'échelles. Lorsqu'ils réapparurent, ils escortaient une femme somptueusement

vêtue, comme je n'en ai jamais vu. Elle portait une robe de lin plissé transparente, et elle était couronnée comme une reine. Pesaker s'avança à sa rencontre et l'accompagna jusque devant la statue. La femme en enlaça les pieds et certaines autres parties, puis fit plusieurs gestes dont la signification n'était que trop claire, mais qu'il est inutile de décrire. Pesaker lui prit alors la main et la ramena derrière la statue, puis on ne la vit plus.

Amon ayant reçu son dû, c'était maintenant au tour d'Osiris et d'Isis. La silhouette voilée devant l'autel se mit debout, levant les mains. Je n'avais pas reconnu les instruments qu'elle tenait. Lorsqu'elle les agita doucement, je compris en les entendant qu'il s'agissait de sistres, ces curieux instruments, tenant de la crécelle, consacrés à la déesse Hathor. Les perles de cristal et de bronze enfilées sur des fils de fer produisaient un doux murmure musical, comme de l'eau coulant sur des pierres. La femme les agita devant Osiris, tout en chantant, puis répéta son geste devant la statue d'Isis. Des fleurs furent jetées au pied des deux statues par les suivantes. La femme retourna alors à son fauteuil.

Comment, vous demanderez-vous, puis-je savoir que la silhouette voilée était celle d'une femme ? Malgré les voiles dont elle était enveloppée, je vis qu'elle était de taille fine et gracieuse, et lorsqu'elle parla enfin je n'eus plus de doute quant à son sexe.

En réalité, nous entendîmes sa voix pour la première fois quand elle s'adressa au dieu en chantant. C'était une voix haute et claire, et elle eût été fort jolie, me dis-je, si elle avait été travaillée. Les hululements chevrotants qui passent ici pour du chant ne lui rendaient pas justice, mais Ramsès parut captivé. Je le vis se pencher en avant, une expression concentrée sur le visage.

Les prêtres grimpèrent de nouveau à l'échelle et ôtèrent la robe d'Amon, qu'ils plierent soigneusement, comme des servantes plient un drap. Pesaker adressa, presque négligemment, un dernier geste de respect à la statue, puis... avec une soudaineté qui me fit sursauter, il pivota sur lui-même et tendit le doigt vers nous.

Je ne sais pas ce qu'il dit, mais, à son ton vénément et à

l'expression qu'il arborait, j'eus la très nette impression qu'il ne proposait pas de nous éléver au rang de conseillers royaux. Je portai la main à hauteur de ma poitrine.

— Calmez-vous, Peabody, siffla Emerson entre les lèvres. Il n'y a aucun danger. Faites-moi confiance.

Si j'avais fait confiance au Robin des Bois nubien, je ne pouvais guère faire moins pour mon mari. Je laissai retomber la main.

Lorsque Pesaker eut achevé, Nastasen se leva, comme pour ajouter quelque chose. Mais, avant qu'il ne puisse parler, la voix haut perchée, et maintenant presque stridente, de la mystérieuse dame voilée se fit entendre. Elle parla un certain temps, agitant les bras comme de gracieuses ailes blanches. À la fin, il n'y eut pas de réfutation. Se mordant la lèvre, manifestement contrarié, Pesaker s'inclina, et tout le groupe commença à sortir lentement.

— Ma foi ! m'exclamai-je en me tournant vers Emerson. Nous sommes toujours des hôtes honorés, semble-t-il. Je m'attendais vraiment à voir Pesaker réclamer notre mort.

— Bien au contraire. Il nous a invités à demeurer dans la partie sacrée du temple.

— Oui, intervint Ramsès avec enthousiasme. Et elle... Maman, avez-vous entendu...

— Assurément, Ramsès, j'entends parfaitement. Mais je dois avouer que je n'ai pas compris tout ce qu'elle a dit.

Les membres de notre suite, bavardant entre eux, commencèrent à nous ramener vers la sortie. Faisant prudemment glisser ses pieds chaussés de ses sandales détestées, Emerson répondit :

— Le langage des rituels religieux a souvent conservé des formes archaïques. La survivance du copte, qui n'est plus parlé depuis des siècles, dans l'église chrétienne égyptienne... Malédiction !

Il ne parlait pas de l'Église (du moins pas en l'occurrence), mais de sa sandale, qui s'était détachée.

— Mais Maman, reprit Ramsès, caracolant presque tant il était surexcité. Elle...

— Ah, oui, fis-je. (Les porteurs de litière attendaient ;

grommelant, Emerson monta dans la sienne.) Celle à qui l'on doit Obéir<sup>7</sup>, comme l'était cette dame mystérieuse. Toute voilée de blanc, de peur que son incroyable beauté n'éveille les passions de tous ceux qui la contemplent...

La tête d'Emerson passa entre les rideaux de sa litière. Il jetait des regards terribles.

— Vous parlez des affabulations d'un de ces maudits écrivains, Peabody. Montez dans votre litière.

— Mais Papa ! (La voix de Ramsès était presque un cri.) Elle...

— Obéis à ton papa, Ramsès, lui ordonnaï-je avant de prendre place dans ma litière.

Le retour sembla durer plus longtemps que l'aller, peut-être parce que j'étais très impatiente de discuter des remarquables événements de la soirée avec Emerson. Nous pourrions peut-être même profiter de quelques instants seuls. Car sûrement Mentarit (ou Amenit, selon le cas) aurait à s'occuper de leur maîtresse avant de revenir auprès de nous.

Cependant, cet espoir fut déçu. Après nous avoir ramenés à nos chambres, les porteurs s'en allèrent. Mais pas notre suite. Emerson, qui avait ôté ses sandales et les tenait à la main, se tourna vers le groupe qui rôdait autour de nous et lui lança un « bonsoir » appuyé. Les domestiques répondirent par des sourires et des hochements de tête, et continuèrent à tourner autour de nous.

— Bon sang, dit Emerson. Pourquoi ne partent-ils pas ? (Il fit un grand geste vers la porte.)

Le geste fut interprété de travers. L'un des hommes prit les sandales de la main d'Emerson. Deux autres se précipitèrent vers lui et commencèrent à lui enlever ses parures.

— Ils vous apprêtent pour la nuit, me semble-t-il, lui lançai-je tandis qu'Emerson battait en retraite comme un lion acculé par des chacals prêts à mordre. C'est un signe de respect, Emerson.

— Au diable le respect ! dit Emerson, franchissant la porte et reculant dans sa chambre, suivi de près par ses domestiques attentionnés.

---

<sup>7</sup> Allusion à *She*, héroïne d'un roman de Rider Haggard.

Je me résignai à recevoir semblables attentions de la part des dames. Pendant que leurs mains s'activaient avec habileté et déférence pour m'ôter ma tenue de cérémonie, dénouer mes cheveux, m'envelopper dans la robe de lin la plus douce, je me dis qu'il fallait s'adapter de bonne grâce à différentes coutumes, quelque désagréable que fût l'expérience. Lorsqu'elles me mirent au lit, cela me rappela les rituels de l'époque médiévale, où le jeune couple était escorté jusqu'à la couche nuptiale par des hordes d'admirateurs, dont beaucoup étaient pris de boisson et qui tous rivalisaient de plaisanteries grossières. Les dames n'étaient pas prises de boisson, à mon sens, mais elles gloussaient beaucoup. Et quand l'une d'elles montra la porte de la chambre d'Emerson, en roulant les yeux avec une série de gestes fort explicites, elles poussèrent de petits cris et se remirent à glousser.

Il n'y avait aucun bruit derrière cette portière ; les rideaux restaient fermés. Les dames s'installèrent autour de ma couche et me dévisagèrent, dans l'expectative.

Cela avait été assez amusant, mais il fallait faire quelque chose. Mon pauvre Emerson ne sortirait jamais tant qu'elles seraient présentes. Je me redressai et appelai la silhouette voilée, assise à sa place habituelle près du mur.

— Mentarit, dites-leur de partir.

Cela leur fendit le cœur d'obéir, mais elles obtempérèrent malgré tout. Mentarit sortit avec elles. Au bout d'un moment, le rideau frémît et s'écarta juste assez pour laisser passer la tête d'Emerson. D'un air soupçonneux, ses yeux inspectèrent lentement la pièce tout entière. Puis, après s'être seulement arrêté pour éteindre la lampe qui était restée allumée, il s'approcha de moi.

— Comment vous en êtes-vous débarrassée, Peabody ?

— J'ai demandé à Mentarit de les renvoyer. C'est également quelqu'un à qui l'on obéit, semble-t-il. Et vous, comment...

— Je les ai congédiés moi-même, répondit Emerson avec un petit rire sardonique.

— Ils sont gênants, je vous l'accorde, mais je pense qu'ils sont la preuve de l'élévation de notre statut. C'est étonnant, n'est-ce pas ? Je croyais que nous allions être punis, ou du moins

réprimandés pour avoir protégé les rekkit. Or, nous voilà au contraire encore plus respectés.

— Ou craints, corrigea Emerson. Bien que cela me semble improbable. Cérémonie fascinante, hein ?

— Oui, tout à fait. À mon avis on peut avancer qu'il s'agissait d'un des rituels religieux pratiqués régulièrement pour honorer les dieux. Nous avons été privilégiés de pouvoir y assister.

— Privilégiés à plus d'un titre, renchérit Emerson pensivement. D'un point de vue professionnel c'était une expérience remarquable. Mais, à mon avis, le plus remarquable est que nous ayons été invités à y assister.

— Oh, j'imagine qu'il y avait quelques arrière-pensées sinistres qui nous ont échappé, observai-je gaiement. Peut-être le Grand Prêtre d'Amon espérait-il par ce moyen mettre la main sur nous afin de nous emprisonner et nous faire subir d'horribles tortures. Ou peut-être la Grande Prêtresse d'Isis avait-elle des desseins semblables sur nos humbles personnes. Qui était cette autre femme, celle qui était somptueusement habillée et qui a fait des avances si... si indécentes à la statue d'Amon ?

— Manifestement elle représentait la concubine du dieu, répondit Emerson. Je n'ai pas bien saisi son titre, quoique Pesaker l'ait utilisé plusieurs fois pour s'adresser à elle.

Il me prit dans ses bras et m'embrassa sur le dessus du crâne.

— Grande prêtresse d'Amon ?

Je renversai la tête en arrière. Les lèvres d'Emerson glissèrent vers ma tempe.

— Cela ne ressemblait pas à ça. L'autre dame, celle qui était tout emmaillotée, était certainement la Grande Prêtresse d'Isis. Toutes deux sont peut-être les filles du roi, ce qui pose la question de savoir quel pouvoir politique – je ne parle pas de leur rang sur le plan religieux – elles possèdent réellement. J'ai l'intention d'écrire un article sur le sujet un jour...

— J'ai déjà commencé un article sur le sujet, murmurai-je.

— Maman ! Papa !

Ce n'était pas un cri d'alarme venu de la chambre adjacente. C'était un chuchotement impérieux. Tout près de nous.

Tous les muscles du corps d'Emerson furent saisis de

convulsions. Tous les muscles du mien furent douloureusement comprimés à l'instant où ses bras se contractaient comme des lames d'acier. Je poussai un grognement de protestation.

— Je vous demande pardon, Peabody, dit Emerson en desserrant sa prise, mais pas les dents. (Je les entendis grincer contre ma joue.)

Je fus incapable de répondre. Emerson me tapota le dos et roula sur lui-même.

— Ramsès, fit-il très doucement. Où es-tu ?

— Sous le lit. Je suis vraiment désolé, Maman et Papa, mais vous n'avez pas voulu m'écouter avant et il est absolument impératif que vous...

Les ressorts du lit (des lanières de cuir tressé) craquèrent lorsque Emerson se souleva et posa le menton sur sa main.

— Je ne t'ai jamais donné de bonne correction, Ramsès, n'est-ce pas ?

— Non, Papa. Si vous estimatez que mon attitude présente mérite une telle punition, je l'accepterai sans ressentiment. Je ne me serais jamais abaissé à un tel stratagème si je n'avais pas senti que...

— Tais-toi jusqu'à ce que je t'autorise à parler.

Ramsès obtempéra, mais dans le silence qui s'ensuivit je l'entendis respirer précipitamment. Il donnait l'impression d'être sur le point d'étouffer, ce que je ne pus m'empêcher de souhaiter...

— Peabody, fit Emerson.

— Oui, mon chéri ?

— Faites-moi penser, lorsque nous serons de retour au Caire, à dire un mot au directeur de l'Académie pour Jeunes Gens.

— Je vous accompagnerai, Emerson. (Maintenant que le premier choc était passé, je commençais à voir l'humour de la situation. Je suis connue pour mon sens de l'humour, et ma capacité à faire de petites plaisanteries nous a aidé, mes amis et moi-même, à sortir de situations difficiles.) Toutefois, comme il est là, si nous le laissons rester un peu ? Il nous apprendra peut-être quelque chose d'intéressant sur la cérémonie.

— Autant qu'il reste, concéda Emerson sombrement. La conversation est la seule activité à laquelle je puisse me livrer

pour le moment. Très bien, Ramsès. Tu as sans doute entendu notre conversation sur les prêtresses.

— Oui, Papa. Mais...

— C'est la Prêtresse d'Isis qui a décidé de nous laisser demeurer dans nos appartements au lieu de nous installer dans l'enceinte du temple. Le Grand Prêtre d'Amon, qui proposait la dernière solution, était visiblement mécontent, mais il n'a pas discuté. Maintenant, pouvons-nous en conclure qu'il souhaitait nous attirer entre les mains des prêtres, et qu'elle s'y est opposée parce qu'elle estimait que nous serions plus en sécurité ici ?

— Pa..., fit la voix sous le lit.

— On pourrait soutenir le contraire, Emerson, dis-je. Nous serions mieux protégés dans le temple. Et nous serions peut-être plus près du tunnel pour nous échapper.

— Maman...

— Cependant, nous sommes d'accord, n'est-ce pas, pour dire qu'il y a deux factions opposées qui luttent pour faire tomber nos modestes personnes sous leur coupe ?

— Au moins deux. Même en supposant que la Grande Prêtresse d'Isis et Pesaker soutiennent deux princes différents, n'oubliez pas mon visiteur. Il doit représenter un troisième parti – celui du peuple.

— Pas nécessairement, repartit Emerson. La théorie du gouvernement par le peuple est étrangère à une culture comme celle-ci. Ce que les rekkits peuvent espérer de mieux, c'est un roi qui soit à leur écoute.

— Le gouvernement démocratique est peut-être un concept étranger à leur culture, mais la prise de pouvoir par un aventurier ne l'est pas.

— Exact. La prochaine fois que vous recevrez la visite de Robert de Locksley, vous pourriez lui demander quelles sont ses intentions. Je crois que nous pourrions avoir une petite conversation avec la Prêtresse d'Isis. Voilà une tâche idéale pour vous, Peabody : ce serait faire preuve de la politesse la plus élémentaire que de lui présenter vos respects. C'est peut-être ce à quoi elle faisait allusion quand elle a dit...

— Des montagnes glacées du Groenland ! » chuchota Ramsès

avec véhémence. « De la rive de corail de l'Inde ! »

— Je te demande pardon ? fit Emerson.

Les mots s'entrechoquèrent :

— Elle ne l'a pas dit, Papa et Maman, elle l'a chanté. Le cantique. Quand elle a chanté au dieu. C'était mêlé au reste. « Salut Amon-Râ, grand ancêtre, venu des montagnes glacées du Groenland. C'est toi qui éveilles l'enfant de la rive de corail de l'Inde, l'enfant qui n'est pas encore né. » Maman, Papa — elle l'a chanté en anglais.

## CHAPITRE ONZE

« *Encore un fichu couple d'amoureux !* »

Notre réaction à la déclaration de Ramsès fut – sans aucune méchanceté voulue – des plus décourageantes. J'étouffai un éclat de rire contre la large épaule d'Emerson, et ce dernier dit sur un ton de tolérance bienveillante :

— Vraiment, mon garçon ? Ma foi, ce n'est pas surprenant. Les prêtresses sont toutes de naissance noble, et comme nous le savons beaucoup d'entre elles ont appris un peu d'anglais auprès de Forth. Elle voulait peut-être adresser un délicat compliment au dieu en chantant un cantique d'une autre confession. Ou même... Dites, donc, Peabody ! Peut-être s'agissait-il d'un délicat compliment à notre adresse ? D'un message nous faisant part de ses bonnes intentions à notre égard ?

— Je ne crois pas un instant qu'elle ait chanté quoi que ce soit de semblable, rétorquai-je. Ramsès s'est laissé emporter par son imagination. On pouvait entendre n'importe quelle mélodie dans ces étranges hululements.

— Je vous assure, Maman...

— Oh, je suis certaine que tu crois l'avoir entendu, Ramsès. Saperlipopette, ajoutai-je de plus en plus agacée (car l'amusement d'Emerson avait égayé son humeur et l'avait amené à se livrer à des gestes subreptices qui démentaient ses appréhensions antérieures), ton papa et ta maman ont supporté trop longtemps ton comportement inqualifiable. Va te coucher immédiatement.

De sous le lit s'entendit un léger grincement. Ramsès essayait de grincer des dents – l'une des façons plutôt touchantes dont il

s'efforce d'imiter son père. Toutefois, il n'émit pas d'autres objections, et sa retraite fut aussi silencieuse que son arrivée l'avait été. Ce fut seulement quand le froissement des tentures indiqua son passage dans la chambre adjacente qu'Emerson reprit ce qu'il avait commencé.

Notre suite réapparut le lendemain matin, au grand dam d'Emerson. Dès que nous eûmes fini le petit déjeuner, il déclara son intention de faire quelques visites de convenance, d'abord à Murtek, puis, si cela lui était permis, aux princes.

S'il avait espéré échapper à son escorte, le stratagème échoua. Les valets de chambre lui emboîtèrent le pas. Comme il ne revint pas, j'en conclus qu'on l'avait autorisé à quitter le bâtiment, et je décidai d'en faire autant.

Lorsque je suggérai d'aller rendre visite à la Grande Prêtresse, les réactions outragées de mes dames d'honneur me firent comprendre que j'avais commis un impair rien qu'en faisant cette suggestion. La Prêtresse ne recevait pas de visites ni ne quittait ses appartements, sinon pour participer aux cérémonies religieuses. Je plaignis sincèrement la pauvre créature. Même les musulmanes ont plus de liberté, car elles peuvent se promener dans leur jardin et sortir si elles sont dûment voilées et chaperonnées.

— Est-ce pareil pour toutes les femmes de la noblesse ? m'enquis-je. Sont-elles également prisonnières ?

Elles s'empressèrent de m'assurer que, d'abord, la Prêtresse n'était pas prisonnière et que, deuxièmement, les prêtresses étaient sujettes à des lois différentes. Les autres femmes allaient et venaient comme bon leur semblait. Et où allaient-elles ? demandai-je. Oh... Au temple, chez les unes et les autres, au service de la reine ou des enfants de sang royal.

Cela me fournit le prétexte idéal. J'annonçai mon intention de rendre moi aussi visite à Sa Majesté, qu'elles appelaient par son ancien titre de Candace.

— Dans mon pays, ajoutai-je, tous les visiteurs présentent leurs respects à notre reine (littéralement : vont s'incliner devant notre reine). Il serait grossier (littéralement : ce serait mal se conduire) de ne pas le faire.

Après quelques instants de discussion, les dames convinrent que j'avais là une excellente idée. La mise en œuvre s'avéra beaucoup plus compliquée que je ne m'y attendais. Il fallut régler tous les détails. Quelqu'un devait-il être envoyé en avant pour prévenir de notre venue ? (Oui.) Que devais-je porter ? (Nous fûmes unanimes sur ce point : j'étais décidée à y aller armée et équipée ; les dames semblèrent penser que Sa Majesté aimeraït ma singulière tenue.) Comment devions-nous y aller ? (On trouva finalement un compromis : les dames prendraient les palanquins, et moi j'irais à pied.) Ramsès devait-il nous accompagner ?

Ramsès resta introuvable, ce qui régla la question. Les dames virent là un jeu, une sorte de cache-cache, et auraient continué à le chercher toute la journée si je n'avais annoncé mon intention de me passer de lui. Je ne craignais rien pour lui, vu qu'il ne pouvait sortir de la maison, et je m'étais déjà dit que la visite se déroulerait peut-être mieux sans lui. Nous partîmes enfin. Le soleil était haut dans le ciel et il faisait extrêmement chaud, mais cela m'était égal. C'était un tel plaisir de marcher librement, de respirer profondément et de regarder tout autour de moi. Je crois que les petits porteurs étaient contents eux aussi, car ils étaient obligés de régler leur pas sur le mien et, bien que celui-ci fût vif, il était nettement moins fatigant que leur trot habituel.

La chaussée pavée était en excellent état. Un groupe de petits esclaves à peau brune effectuaient des réparations sur une portion de la route. Ils s'agenouillèrent à la vue des gardes, et restèrent dans cette position jusqu'à ce que nous fussions passés. J'en aperçus d'autres qui travaillaient dans les jardins le long de la route. Le versant de la colline était à plusieurs endroits magnifiquement paysagé, en terrasses. Mais d'autres endroits étaient livrés aux mauvaises herbes et aux ronces, parmi lesquelles des pans de murs écroulés faisaient saillie comme des dents gâtées. Je me demandai si ces ruines étaient les vestiges d'une ancienne guerre civile ou les symptômes d'une population et de ressources en déclin. Le déclin était en partie inéluctable ; il était même surprenant que cette curieuse culture eût survécu aussi longtemps. Les jours de son isolement étaient

comptés, me dis-je avec un certain regret. Tôt ou tard elle serait découverte, non par des explorateurs solitaires comme nous-mêmes et Willoughby Forth, mais par la déferlante de la civilisation, dont les armes auraient beau jeu contre les lances et les arcs des gardes. Quel serait alors le sort de cette culture ?

La demeure de la Candace était contiguë au temple du côté ouest. C'était la bâtie imposante que j'avais remarquée la veille au soir, et c'était, en fait, le palais royal. En raison de l'incertitude entourant la succession, Sa Majesté en était à présent la seule occupante, à l'exception de la foule ordinaire des concubines, des serviteurs, des domestiques et des parasites. J'avais appris par les dames que c'était la mère du prince Nastasen, la mère de Tarek étant morte quand il était enfant.

Après les habituelles – et lassantes – cérémonies de bienvenue, on me fit traverser une série de cours et de vestibules jusqu'à une salle de réception somptueusement décorée, où la reine m'attendait. Et j'ai le regret d'avouer qu'en la voyant – et en voyant ses dames d'honneur – j'eus un tel choc que j'en oubliai toute convenance, restant plantée là, bouche bée.

Sa Majesté s'était parée de ses plus beaux atours pour me faire honneur. Elle avait sur la tête un mignon petit bonnet surmonté d'un faucon couvert de pierreries, dont les ailes s'incurvaient vers ses joues. Elle portait de lourds colliers et des bracelets en or. Des pompons tressés ornaient sa robe, qui était en gaze de lin des plus fines, avec de larges manches plissées. Celle-ci laissait apparaître une bonne partie de la dame, ce qui n'est pas peu dire... La reine était incroyablement obèse, presque aussi large que grande. Son corps était bourré de graisse. Son visage rond et souriant semblait posé à même les épaules, sans trace de cou. Le visage lui-même était fort joli, avec des traits délicats qui rappelaient fortement ceux de son fils. Bien qu'ils ne fussent pas mis en valeur par les joues rebondies, ils seyaien mieux à son visage qu'à celui de Nastasen, et ses petits yeux sombres pétillaient d'une aimable curiosité. Ses dames d'honneur étaient aussi élégamment habillées et plusieurs d'entre elles étaient presque aussi fortes,

mais aucune n'avait les dimensions imposantes de la reine.

Elle ne se leva pas pour me recevoir – j'imagine qu'il aurait fallu au moins deux hommes robustes pour la hisser sur ses pieds – mais elle m'accueillit d'une voix gazouillante et haut perchée ; puis m'indiqua une pile de coussins posés à côté d'elle. Surmontant ma stupéfaction grâce à mon savoir-faire coutumier, je m'inclinai poliment et m'assis.

Mentarit ne nous avait pas accompagnés, aussi dus-je me passer d'interprète. Cela s'avéra un atout plutôt qu'un handicap, car mes erreurs ainsi que mon accent inusité enchantèrent ces dames – Sa Majesté surtout –, et les rires bon enfant rompirent la glace sociale. La reine rit tout aussi gaiement de sa tentative pour me saluer en anglais. Je ne pus résister à la tentation de lui demander son âge. Après avoir longuement discuté et compté sur ses doigts (de même que sur ceux de ses dames), elle m'informa qu'elle avait trente-deux ans. Je fus incrédule au début, mais, à la réflexion, je me rendis compte qu'elle avait fort bien pu devenir mère à l'âge tendre de quatorze ans, comme il arrive encore aujourd'hui à de malheureuses jeunes filles en Égypte et en Nubie. Par conséquent, Nastasen, de même que Tarek, qui était né la même année, devaient avoir dix-huit ans. C'étaient de tout jeunes gens selon des critères anglais, mais pas d'après les normes de cette société. Ils avaient sans doute « coupé la mèche de la jeunesse » avant d'entrer dans l'adolescence.

L'innocente curiosité et l'excessive hospitalité de Sa Majesté m'empêchèrent de lui poser d'autres questions. On me servit profusément à boire et à manger. Bien que je fisse de mon mieux pour ne pas paraître discourtoise, je fus incapable d'avaler autant que la reine et ses dames, et mon manque d'appétit désola Sa Majesté. Me pinçant le bras et l'épaule, la reine secoua la tête d'un air compatissant. Il fallait que mon mari fût donc bien... (?), pour me laisser ainsi mourir de faim !

Je ne pus trouver d'explication pour justifier Emerson sans insulter Sa Majesté. Aussi fis-je jouer mes muscles en souriant pour prouver que j'étais heureuse et en parfaite santé. Cela servit à attirer l'attention de la reine sur ma tenue. Il fallut que je montre chaque objet à ma ceinture et que j'en explique

l'utilité. Les dames de la Cour se rapprochèrent et restèrent toutes suspendues à mes lèvres. Mon ombrelle eut beaucoup de succès. Elles en comprenaient la fonction, car elles possédaient des ombrelles de plusieurs sortes, mais c'est le mécanisme qui les fascinait, et je dus l'ouvrir et la refermer une douzaine de fois avant qu'elles ne s'en lassent.

J'envisageai d'en faire cadeau à la reine, mais je n'osai pas me séparer d'une arme potentielle. En revanche, quand elle me fit comprendre que l'audience était terminée en ôtant de son poignet un bracelet en or délicatement ouvrillé et me l'offrant – le bracelet glissa carrément jusqu'à mon épaule sans même me serrer le bras –, je lui fis cadeau de mon nécessaire à ouvrage. Cela ne me manquerait guère, et plut infiniment à la reine. Les fines aiguilles étincelantes, les jolis fils colorés, avaient déjà été admirés, et lorsque je me retirai avec force courbettes je vis l'une des dames plisser les yeux en regardant désespérément une aiguille pour essayer de passer un fil à travers, tandis que la reine rayonnante enfonçait le bout de son petit doigt dans le dé d'argent.

Revenir à pied m'aida à digérer quelque peu les friandises dont j'avais abusé, mais la vue de la table dressée pour le déjeuner ne m'aurait pas stimulé l'appétit même si la présence de mon mari n'avait distrait mon attention. Il me réprimanda de m'être absenteé si longtemps d'une voix tellement enjouée que je compris qu'il avait dû apprendre quelque chose d'intéressant. Toutefois, il ne s'empressa pas de me mettre au courant. Il m'offrit au contraire une chaise et me demanda comment j'avais passé la matinée.

— À manger, répondis-je en retenant un bruit inélégant dû à la satiété. Je crois bien être incapable d'avaler quoi que ce soit.

— Moi aussi. (Emerson jeta un coup d'œil dégoûté aux bols de bouillon et de fruits frais.) Murtek est un hôte hors pair. Est-ce la Grande Prêtresse qui vous a reçue, Peabody ?

Je lui racontai tout, avant d'enchaîner :

— Emerson, vous devriez voir la reine. Elle ressemble exactement, en plus jolie, à la reine du Pount dans les reliefs du temple d'Hatchepsout ! Vous vous souvenez d'elle ? Une grande silhouette rondelette à côté de son âne minuscule ?

— L'une des rares indications prouvant que les anciens Égyptiens avaient le sens de l'humour, acquiesça Emerson en souriant. Les dames de la famille royale de Méroé étaient taillées sur le même modèle. Donc, vous ne pensez pas que Sa Majesté soit une Agrippine ou une Roxelane ?

Son allusion à ces reines-mères ambitieuses de Rome et de Turquie ne pouvait qu'échapper à nos domestiques, mais je compris bien sûr à quoi il voulait en venir.

— Non. J'ai réussi à poser quelques questions sur son fils et sur la succession. Elle m'a simplement répondu que le dieu déciderait, et je jurerais qu'elle parlait sincèrement. Vous savez que je suis très psychologue...

— Mmm, fit Emerson.

— En outre, son extrême corpulence doit rendre difficile tout exercice physique ou mental. Je me demande, poursuivis-je, frappée par une nouvelle idée, si cela explique la taille des dames de la famille royale de Méroé. Gaver les femmes comme des oies serait un moyen de les empêcher de se mêler des affaires de l'État – et, je dois l'avouer, un moyen plus humain que l'assassinat ou l'emprisonnement.

Emerson m'examina pensivement. Puis il secoua la tête, d'un air de regret.

— Vous et moi connaissons des individus obèses qui sont aussi énergiques que quiconque. Et certains reliefs méroïtiques dépeignent les reines transperçant des captifs avec la vigueur et l'enthousiasme de jeunes filles.

— Exact. (Je me forçai à avaler une gorgée de bouillon.) Je doute que le fait de prendre quelques kilos change mon caractère.

— J'en doute fort, déclara Emerson. Et j'espère que vous ne serez pas tentée d'essayer. Avez-vous appris autre chose d'intéressant auprès de la reine ?

— Pas vraiment. Et vous ?

— La simple vue de la nourriture m'est odieuse, annonça Emerson en écartant sa chaise de la table. Si vous avez terminé, Peabody, venez vous promener au jardin avec moi.

Jusque-là nous n'avions rien dit qui ne fût déjà connu de nos domestiques, mais je vis qu'Emerson voulait me parler en privé,

et je tâchai d'échapper avec tact à notre cohorte de serviteurs. Une invitation à partager le repas que nous avions à peine touché détourna l'attention des hommes. Les femmes nous auraient bien suivis, mais je les envoyai à la recherche de Ramsès. Il avait été absent toute la matinée, aussi mon inquiétude maternelle n'était-elle pas entièrement feinte.

— Eh bien ? demandai-je impatiemment comme nous nous dirigions vers le bassin. Avez-vous vu Tarek ?

— Non. On m'a informé que les deux princes étaient occupés par les affaires de l'État. Cependant, Murtek m'a reçu cordialement et m'a gardé toute la matinée. Ce vieux bonhomme me plaît bien, Peabody. Il a l'esprit d'un vrai savant. C'est le seul adulte qui ait eu la curiosité intellectuelle d'apprendre l'anglais avec Forth, et de le questionner sur la vie à l'extérieur.

— Murtek ne parle pas aussi bien anglais que Tarek.

— Du fait de son âge, Murtek avait un handicap pour apprendre la langue. Un jeune homme a plus de facilité pour prononcer des sons étrangers. Tarek est certainement très intelligent. D'après Murtek, c'était l'élève préféré de Forth. Il a continué à étudier alors que beaucoup d'autres jeunes gens s'étaient lassés et avaient abandonné. Murtek a fait comme lui, et il a parlé de Forth avec une véritable affection, m'a-t-il semblé. Il possède cette qualité rare et admirable qu'est la curiosité intellectuelle – l'amour de la connaissance pour la connaissance. Vous auriez dû entendre certaines des questions qu'il m'a posées sur notre gouvernement, notre histoire, voire notre littérature. À un moment donné, j'ai même essayé de lui expliquer le monologue d'Hamlet, « Oh, si cette chair bien trop consistante... ».

— Shakespeare ? m'écriai-je. Emerson ! Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? Murtek vous a-t-il montré le livre ?

— Non, pourquoi ? Il... (Emerson s'interrompit, me dévisageant.) Sapristi, Peabody, vous devez me prendre pour un parfait idiot. J'étais si fasciné de rencontrer un esprit de ce calibre que je n'ai pas fait le rapprochement. Forth devait avoir un exemplaire de Shakespeare avec lui. Sinon, comment Murtek

l'aurait-il connu ?

— Il y a d'autres possibilités, je suppose, admis-je. Cela fait de nombreuses années que le chantre d'Avon est publié dans diverses éditions, et M. Forth n'est certainement pas le premier étranger à être venu ici. Il s'agit peut-être d'une coïncidence. Murtek ne vous a pas, à proprement parler, montré le volume en question, et mon visiteur nocturne m'a dit d'attendre un messager.

— Oui, mais les circonstances ont peut-être changé, commenta Emerson, dépité. J'ignore comment Robin des Bois a bien pu réussir à pénétrer ici la première fois ; il se peut qu'il soit dans l'incapacité de répéter l'exploit. J'en ai appris beaucoup plus sur la situation politique grâce à Murtek. Il n'a rien dit qui pût être interprété comme une trahison — ses serviteurs et les miens écouteaient chaque mot —, mais je suis sûr qu'il comptait sur mon intelligence pour saisir les sous-entendus. Vous savez, naturellement, que dans l'Égypte ancienne les distinctions que nous établissons entre politique et religion n'avaient aucun sens. Le roi était un dieu et les prêtres étaient également des dignitaires de l'État.

— Quel rapport avec la situation ici ?

— Évident. Au cours des siècles, comme c'était le cas en Égypte, Amon a assumé les pouvoirs et les attributs d'autres dieux : Râ, Atoum, Min — celui qui a les énormes...

— Oui, Emerson. Je connais ce processus. Cela s'appelle le syncrétisme.

— Exact. Eh bien, Osiris est le seul dieu qu'Amon n'a jamais réussi à assimiler complètement. Ces deux-là sont tellement différents : Amon-Râ est le grand et puissant roi des dieux, distant et terrifiant ; Osiris est le rédempteur qui a souffert, qui est mort comme un mortel ordinaire, et qui est ressuscité. Son épouse dévouée, Isis, la mère divine, jouit également de la faveur populaire.

« Les autres dieux — Bès, Bastet, Apedemak, le vieux dieu-lion du pays de Koush — ont leurs fidèles ici, mais il y a seulement deux cultes qui comptent : celui d'Amon-Râ, représenté par cette canaille revêche de Pesaker, et celui d'Osiris et d'Isis, dont le grand prêtre est notre ami Murtek.

— Je vois. Cela explique l'étrange configuration d'images divines que nous avons vue hier soir — Aminrê, Isis et Osiris, et non l'une des familles de dieux auxquelles nous sommes habitués.

— Cela explique aussi le désaccord entre Pesaker et la Grande Prêtresse d'Isis à propos de nos humbles personnes. (Emerson s'étira, faisant jouer ses muscles sous sa fine chemise de lin.) Flatteur, n'est-ce pas, de voir deux dieux se battre pour nous ?

— Vous voulez dire leurs deux représentants mortels, Pesaker et Murtek — car la Grande Prêtresse d'Isis parlait certainement au nom de ce dernier. C'est l'éternel combat pour le pouvoir, Emerson. Devons-nous en conclure qu'Amon soutient l'un des princes et Osiris l'autre ?

— J'aimerais que cela soit aussi simple. Les deux princes doivent vouloir le soutien d'Amon, or ce sont ses prêtres qui déterminent le choix du dieu. Les deux prêtres veulent un prince qui soit sous leur coupe. J'imagine qu'il doit y avoir en coulisse toutes sortes de transactions, de pots-de-vin, de chantages et d'intimidations. Mais ce n'est pas là l'information la plus intéressante que j'aie recueillie aujourd'hui, Peabody. Murtek est un vieux renard — sinon il n'aurait pas survécu dans ce foyer d'intrigues —, mais en me raccompagnant à la porte il a lâché une remarque qui m'a fait l'effet d'une décharge électrique.

— Quoi donc ? questionnai-je impatiemment.

Le rideau de plantes vertes derrière nous bruissa. Ce n'était qu'une brise, qui me caressa doucement la joue, mais Emerson me prit par la main et me releva.

— Promenons-nous, Peabody.

— Il est indigne de vous de prolonger ainsi cette cruelle attente, Emerson !

— Je ne veux pas qu'on nous entende. (Emerson me passa le bras autour de la taille et m'attira à lui.) Peabody... Il y a ici un autre Blanc !

Emerson dut étouffer mes questions en m'entraînant derrière un arbuste à fleurs et plaquant fermement ses lèvres sur les miennes. C'était un entracte revigorant dans tous les sens du

terme, et, lorsque j'eus enfin la liberté de parler, je pus apprécier pourquoi il avait agi ainsi.

— Vous n'avez pas posé d'autres questions ? Vous ne lui avez pas demandé qui était l'homme et où il vivait ? chuchotai-je.

Emerson secoua la tête.

— Murtek ne cessait de parler sans marquer de pause, et ces fichus courtisans tournaient autour de nous. Très astucieusement, il a glissé une allusion, l'air de rien, à quelque chose que lui avait dit récemment « l'autre homme blanc ». Même s'il avait été entendu, cela aurait pu passer pour un petit lapsus.

— Pourrait-il s'agir de Willoughby Forth finalement ? s'ils nous ont menti au sujet de sa mort...

Emerson m'interrompit en me coupant le souffle.

— Calmez-vous, Peabody, je vous en prie. Cela me paraît fort peu plausible. Vous avez oublié un autre candidat.

— Bien sûr, soufflai-je.

Je n'avais pas oublié ce pauvre Reggie Forthright, et je pense que mon Lecteur ne l'a pas oublié non plus. Nous avions discuté à plusieurs reprises de son triste sort, mais nous avions été forcés de faire confiance au Destin, au Bon Dieu, et à l'armée (pas nécessairement dans cet ordre-là) pour sa délivrance, vu que nous ne pouvions rien faire d'autre. Or voilà que la vérité m'éclatait au visage comme une révélation aveuglante, et je me demandai comment cette éventualité ne m'était pas venue plus tôt à l'esprit.

— Les hommes sauvages du désert, repris-je. Ces mêmes « hommes sauvages » qui nous ont secourus, peut-être ? Mais nous n'avons pas vu trace de lui en chemin.

— S'il a dévié de seulement quelque cinquante mètres, nous n'aurions pas relevé de traces. Il était si peu doué sur tous les plans que je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il était incapable de lire une boussole. Mais n'espérez pas trop que ce soit votre ami, Peabody. Beaucoup de gens ont été portés disparus au cours de la rébellion mahdiste.

— Qu'il s'agisse de n'importe qui, nous devons le rencontrer. Je crois que vous avez raison, Emerson. Ce cher vieux Murtek voulait nous communiquer cette information, et nous faire

réagir. Mais comment ?

L'une des dames apparut à l'entrée du jardin. Emerson la foudroya d'un regard si venimeux qu'elle battit en retraite en poussant un cri perçant.

— Jusqu'ici la fortune semble sourire aux audacieux. En d'autres termes, je vais tout simplement exiger qu'on me conduise auprès de « l'autre homme blanc ». Nous verrons bien ce qu'il en résultera.

La dame s'était approchée pour nous dire qu'on avait retrouvé Ramsès — ou plutôt, qu'il était revenu de lui-même. Assis à la table, il finissait ce qui subsistait du déjeuner et donnait quelques reliefs au chat. Le chat n'avait jamais été aussi lisse et propre ; le garçon était couvert de poussière et de toiles d'araignées. Lorsque je lui intimai l'ordre d'aller se laver, il prétendit qu'il s'était déjà lavé — les mains. Après inspection, celles-ci me parurent être un peu plus propres que le reste de sa personne, aussi n'insistai-je pas.

— Où étais-tu passé ? lui demandai-je. Nous t'avons cherché partout.

Ramsès se fourra un énorme morceau de pain dans la bouche et fit un vague geste vers l'arrière de la bâtie. Je crus pouvoir en déduire qu'il avait poursuivi son idée de recopier les peintures et inscriptions murales. Je le gourmandai sévèrement sur sa façon de se tenir à table — car ses manières s'étaient détériorées très nettement sous l'influence de nos domestiques — et sur l'impolitesse dont il avait fait preuve en se cachant des gens qui le cherchaient.

Emerson était allé immédiatement trouver les gardes pour mettre son plan à exécution. Il revint, la mine renfrognée, marmonnant.

— Ils vous ont empêché de partir ? lui demandai-je.

— Pas du tout. (Emerson se laissa lourdement tomber sur une chaise.) Ils ont fait semblant de ne pas comprendre ce dont je parlais.

— C'est peut-être vrai, Emerson. Le pauvre homme est peut-être un prisonnier gardé au secret.

— Ou le fruit de mon imagination, marmotta Emerson en caressant sa fossette. Non, non, bon sang, les mots étaient

parfaitement clairs. Maintenant, que faisons-nous ?

Ramsès sollicita des explications, et son père satisfit sa curiosité.

— Fort intéressant, commenta Ramsès en se caressant le menton. Il me semble que l'on pourrait à présent demander, voire exiger, des renseignements de la part de quelqu'un de plus haut placé.

— Précisément ce que j'allais suggérer, dis-je. L'un des princes ?

— Les deux, dit Ramsès.

Nous réfléchîmes donc tous deux pour composer une pierre de Rosette, contenant un message à la fois en anglais et en méroïtique. Une fois que celui-ci eut été formulé à notre convenance mutuelle, j'en fis un double, et Emerson porta les deux messages aux gardes.

— Pour cela du moins, ils n'ont pas fait de difficulté, déclarat-il en revenant. On m'a assuré qu'ils seraient remis rapidement. Nous n'avons plus qu'à attendre.

— Je commence à en avoir assez, déclarai-je. Attendre n'est pas notre fort, Emerson. J'aspire à agir. Un coup d'éclat, un coup d'État...

— Je suppose que vous pourriez toujours faire irruption dans le village en brandissant votre ombrelle et en appelant les rekkit aux armes, rétorqua Emerson en prenant sa pipe.

— Le sarcasme ne vous convient guère, Emerson. Je suis tout à fait sérieuse. Il doit bien y avoir un moyen d'accroître notre prestige et d'inspirer la terreur... Emerson ! Y aurait-il par hasard une éclipse de soleil imminente ?

Emerson sortit sa pipe de la bouche et me dévisagea.

— Comment diable le saurais-je, Peabody ? On emporte rarement un almanach pour une expédition en Afrique.

— J'aurais dû y penser, dis-je avec regret. Dorénavant je veillerai à en emporter un. Cela tomberait à pic... Une éclipse, voulais-je dire.

— L'arrivée des méharistes banderoles au vent tomberait tout aussi bien, observa Emerson, dont le sens de l'humour était apparemment entamé par l'attente. Sapristi, Peabody, les phénomènes astronomiques ne se produisent pas aussi

commodément, et les éclipses totales du soleil sont assez rares. Qu'est-ce qui vous a fourré dans la tête une idée aussi sotte ?

Par deux fois au cours de l'après-midi je me rendis dans l'antichambre pour demander s'il y avait un message pour nous. On m'assura que, lorsqu'il y en aurait un, il nous serait promptement remis. Le calme d'Emerson, qui écrivait fébrilement dans son journal, ne fit qu'accroître mon impatience, et je faisais les cent pas, mains derrière le dos, quand je finis par entendre le claquement de sandales et le cliquetis d'armes qui annonçaient l'approche des gardes – pas d'un, mais de plusieurs, à en juger par le bruit.

— Enfin ! m'écriai-je. Le message ! Emerson se leva, plissant les yeux.

— Pas un seul messager, d'après ce que j'entends. Peut-être Tarek est-il venu lui-même.

Le rideau fut brusquement écarté par une lance et deux soldats firent leur entrée, traînant entre eux un troisième individu. Une violente bourrade projeta en avant le prisonnier titubant. Ne pouvant se retenir de tomber, vu qu'il avait les mains attachées derrière le dos, il se retrouva à genoux et s'effondra à plat ventre à mes pieds.

Le prisonnier n'était autre, bien sûr, que Reggie Forthright. Son costume défraîchi était froissé, et il arborait maintenant une barbe fournie. Si l'on ne prêtait pas attention à sa peau pâlie, trahissant son séjour au cachot, il paraissait en assez bonne santé. Son visage était même assez plein. Cela était peut-être dû au manque d'exercice, mais une fois encore je me rappelai les horribles rites des Américains précolombiens, qui engrassaient leurs prisonniers avant de les sacrifier.

Emerson roula les yeux vers le ciel et se rassit. Je m'agenouillai à côté de l'homme à terre et... Mais décrire ce que je fis serait, je le crains, me répéter. Peu de temps après Reggie était assis et buvait du vin pour se remettre.

Un flot de questions s'échappa de mes lèvres, cependant que Reggie me posait un flot identique de questions. Il nous fallut un certain temps avant de retrouver le minimum de calme nécessaire à des déclarations cohérentes.

Reggie insista pour que je narre d'abord notre voyage et ce

qui nous était arrivé depuis. Emerson manifesta de plus en plus d'impatience à mesure que progressait mon récit. Après que j'eus raconté notre visite au village et la façon dont nous avions sauvé la femme et son enfant, il m'interrompit.

— Votre voix s'enroue, Peabody. Laissez M. Forthright raconter son histoire.

Reggie avoua, à sa façon engageante, qu'il s'était vite égaré.

— Du moins c'est ce qui a dû m'arriver, madame Amelia, car je n'ai jamais trouvé les points de repère que vous aviez décrits. Je n'y ai pas prêté attention sur le moment, parce que, comme le professeur, j'ai toujours douté de la précision de la carte de mon pauvre oncle. Mais après avoir entendu le récit de votre voyage... C'est incompréhensible ! Je ne suis quand même pas assez bête pour ne pas savoir lire une boussole.

— Peut-être pas si incompréhensible, dis-je pensivement. Votre exemplaire de là carte était peut-être faux.

— Je vous assure..., commença Reggie.

— Peu importe, dit Emerson. Si vous n'avez pas trouvé le premier point de repère, pourquoi n'avez-vous pas fait demi-tour ?

— Eh bien, voyez-vous, nous avons bien trouvé de l'eau le quatrième jour, et à ce moment-là nous avions encore des fournitures en quantité largement suffisante pour le voyage de retour. Ce n'était qu'un puits désaffecté, et il fallut bien le dégager avant de pouvoir l'utiliser, mais cela nous laissait davantage de temps, voyez-vous. Nous n'avons eu aucune des mésaventures que vous m'avez rapportées, les chameaux étaient en bonne santé, les hommes serviables et de bonne humeur. Je résolus donc de continuer encore un jour ou deux. J'étais prêt à remuer ciel et terre.

— Comme c'est admirable, fis-je avec enthousiasme. Alors quand avez-vous été attaqués ?

Reggie secoua la tête.

— Tout cela se brouille dans ma tête, madame Amelia. J'ai été malade par la suite... Ils ont frappé à l'aube. Je me rappelle seulement avoir été tiré du sommeil par des cris et des grognements. Et lorsque je me suis précipité hors de ma tente, ce fut pour voir tous mes hommes en déroute. Je ne peux pas

leur en vouloir. Ils n'étaient armés que de couteaux, et les démons qui les ont poursuivis avaient de grandes lances en fer, des arcs et des flèches.

— Vous aviez un fusil, je crois, observa Emerson en mâchonnant sa pipe.

— Oui, et j'ai réussi à liquider quelques-uns de ces sauvages avant d'être submergé par le nombre, dit Reggie, un air sardonique durcissant soudain ses traits affables. Je me suis battu avec encore plus d'acharnement quand j'ai compris qu'ils avaient l'intention de me capturer plutôt que de me tuer. Une mort rapide eût été préférable à l'esclavage. Mais ce fut en vain. J'ai été assommé, et j'ai dû rester sans connaissance plusieurs jours. Je ne me rappelle rien du voyage jusqu'ici.

— Ni ce qui est arrivé à vos hommes ? questionna Emerson.

Reggie haussa les épaules.

— Certains d'entre eux se sont peut-être échappés... et sont sans doute morts de soif, les malheureux. Mais c'est de nouveau à votre tour, madame Amelia... Depuis combien de temps êtes-vous prisonniers ici ? Quels sont vos projets pour vous enfuir ? Car, vous connaissant, vous et le professeur, je ne peux imaginer que vous acceptiez l'emprisonnement sans réagir.

— Vous avez une façon bien théâtrale de formuler les choses, monsieur Forthright, dit Emerson. Cet endroit est un paradis pour un archéologue. J'aurais du mal à m'arracher d'ici sans avoir étudié à fond les vestiges fascinants de la culture méroïtique. Nous n'avons pas été traités en prisonniers, mais en hôtes honorés. Et puis, voyez-vous, demeure la raison initiale que nous avions pour venir ici : savoir ce que sont devenus votre oncle et sa femme.

— Ils sont morts, déclara Reggie tranquillement. Paix à leur âme.

— Comment le savez-vous ?

— Il me l'a dit. (Reggie tenta de maîtriser sa voix, mais la colère et le chagrin lui déformèrent les traits.) En riant comme un démon tandis qu'il me décrivait leur mort lente et douloureuse sous la torture...

— Nastasen ? m'écriai-je.

— Qui ? (Reggie me dévisagea.) Non. C'était votre ami

Kemit... qui est ici le prince Tarekenidal, et dans les prisons duquel j'ai été incarcéré tout au long des dernières semaines.

Ce n'est pas l'émotion qui interrompit le récit de Reggie, et il ne s'agit pas d'un artifice littéraire de ma part. Il fut interrompu par la réapparition des domestiques, qui se mirent à préparer le repas du soir. Emerson leur ordonna de trouver de quoi loger le nouveau venu, puis s'en fut avec eux pour servir d'interprète, car Reggie reconnut qu'il n'avait presque rien appris de la langue. Peu après l'un des gardes entra, tenant à la main un sac à dos. Je reconnus le sac de Reggie, et j'envoyai l'un des gardes le lui porter.

Ramsès était parti avec son père et Reggie, mais le chat n'avait pas daigné les accompagner, préférant se pelotonner sur une pile de coussins. Je m'assis à côté de lui. Il ouvrit un œil doré et émit un commentaire péremptoire. Je lui caressai la tête. Le contact de sa fourrure soyeuse était apaisant et m'aida à calmer mon esprit en ébullition.

J'ai toujours estimé savoir bien juger les gens, mais apparemment je ne pouvais avoir raison pour les deux individus en question. Soit Reggie était un menteur, soit Tarek était un gredin de la pire espèce – doublé d'un menteur. Mais en étais-je réduite à cette alternative ? Une autre solution était-elle possible ?

En fait, plusieurs hypothèses se présentèrent à mon esprit. Reggie avait été malade, avait peut-être déliré. Il avait peut-être imaginé toute cette histoire, ou confondu l'un des princes avec l'autre. Comme beaucoup de Blancs ignorants, il avait du mal à distinguer un « indigène » d'un autre, et les deux hommes se ressemblaient superficiellement, surtout dans une demi-pénombre. (On pouvait affirmer sans crainte que sa cellule était sombre et humide ; elles le sont toutes.)

D'un autre côté, Tarek avait peut-être délibérément trompé Reggie, pour des raisons encore inexpliquées.

Je me sentis beaucoup plus gaie après avoir échafaudé ces hypothèses.

En l'honneur de mon invité, je décidai de mettre une robe à la place de mon pantalon. J'étais sortie du bain et les dames me

séchaient quand la tête d'Emerson apparut à la porte. Son visage renfrogné afficha une expression beaucoup plus amène quand il vit ce qui se passait.

— Renvoyez-les, dit-il.

— Mais, Emerson, elles...

— Je vois bien ce qu'elles sont en train de faire. Il aboya un ordre qui fit détaler les dames, et il s'empara d'une serviette de lin propre.

— Ma parole, reprit-il au cours des opérations qui s'ensuivirent, vous devenez une vraie sybarite. Faudra-t-il que je vous offre des esclaves obséquieuses quand nous serons de retour dans le Kent ?

— Je n'ai pas à me plaindre des attentions dont je suis l'objet en ce moment, repartis-je plaisamment.

— J'espère bien, marmonna Emerson. Pourquoi nous mettons-nous toujours dans des situations pareilles, Peabody ? Pourquoi ne puis-je me livrer simplement à des fouilles archéologiques ?

— Vous ne pouvez pas me rendre responsable de cette situation, Emerson. Elle n'a rien à voir avec nos autres enquêtes.

— Il y a quand même quelques points communs, objecta Emerson. Cette triste habitude que vous avez d'attirer des membres de l'aristocratie, par exemple. Et pas simplement des aristocrates britanniques cette fois-ci, mais toute une ribambelle de noblaillons divers et variés.

Les attentions qu'il me témoignait tout en parlant m'empêchèrent de lui tenir rigueur de la critique.

— Remarquez, il n'y a pas de jeunes amoureux cette fois-ci, rétorquai-je avec bonne humeur.

— Oui, je vous l'accorde, dit Emerson en s'accordant lui-même une nouvelle privauté. C'est un net progrès, Peabody, et je vous en suis reconnaissant. Comme vous me serez reconnaissante, je l'espère, de ceci... et de cela...

J'exprimai ma reconnaissance comme il convenait, mais je fus finalement contrainte de dire à contrecœur :

— Mon cheri, il faudrait maintenant que je m'habille, je crois. Nous avons un invité. Vous avez trouvé à le loger décemment, je

suppose ?

— À ma convenance, répondit Emerson de façon énigmatique. Qu'avez-vous pensé de son histoire ?

Je présumai qu'il faisait allusion à la stupéfiante révélation concernant Tarek, et je lui exposai mes théories.

— Mmm, fit Emerson, encore plus énigmatique. Je n'en dirais pas trop à Forthright si j'étais à votre place, Peabody. Ne parlez pas de votre visiteur nocturne et gardez-vous d'insister sur les vertus de Tarek.

L'énigme était résolue.

— Vous n'avez jamais apprécié Reggie, dis-je à Emerson en lui permettant de m'envelopper dans ma robe et d'attacher mon corset.

— Cela n'a rien à voir avec notre affaire, rétorqua Emerson. Il reste un certain nombre de choses qu'il ne m'a pas expliquées de manière satisfaisante.

Comme il apparut bientôt, il y avait aussi un certain nombre de choses que nous n'avions pas expliquées à Reggie de manière satisfaisante. Lorsqu'il nous rejoignit dans la salle de réception, il avait vraiment fière allure. Sa djellaba blanche comme neige mettait en valeur son teint rubicond et ses cheveux de feu ; quant à sa barbe, elle avait été astiquée au point de briller comme le soleil couchant. Cependant son visage franc était à présent voilé d'une expression de gêne, et au lieu de reprendre son récit il se mit à bavarder des mets et des ustensiles sur la table comme un touriste curieux. Je finis par penser que la présence des domestiques expliquait peut-être son hésitation à parler, aussi les renvoyai-je.

— Maintenant vous pouvez parler librement, lui dis-je. Vous aviez raison d'être prudent. Je crois que nous nous sommes tellement habitués aux domestiques que nous oublions leur présence.

— Oui, je m'en suis aperçu, dit Reggie en évitant de croiser mon regard. Vous semblez tout à fait chez vous ici. Très à l'aise...

Emerson, toujours sensible à la moindre insulte implicite, releva le sous-entendu avant moi. Lâchant brusquement sa cuiller de corne sculptée, il lança avec hargne :

— Où voulez-vous en venir, Forthright ?

— Vous voulez que je vous parle sans fard ? (Les joues du jeune homme s'empourprèrent.) Je vais donc m'exécuter. Je n'ai jamais appris les artifices de la tromperie. Soulagé d'être libéré et si heureux de vous voir vivants et en bonne santé, j'ai oublié la circonspection. Mais maintenant j'ai eu le temps de réfléchir, et je vous dis franchement, Professeur, qu'il y a un certain nombre de choses que vous ne m'avez pas expliquées de manière satisfaisante. Ma carte était fausse, la vôtre était exacte. J'ai été capturé et battu, vous avez été sauvés et dorlotés. J'ai passé les dernières semaines dans une cellule humide et sombre, tandis que vous étiez confortablement installés dans ce bel appartement, qu'on vous offrait nourriture, vin et beaux atours, ainsi que des domestiques vous obéissant au doigt et à l'œil...

— N'en dites pas plus, m'exclamai-je. Je comprends vos doutes, Reggie. Nos motivations vous échappent. Seulement, mon pauvre garçon, vous vous trompez. Je ne peux expliquer pourquoi nous avons été traités de manière différente, mais nous ne trahirions jamais un compatriote ou une compatriote. Si votre tante et votre oncle sont toujours vivants, nous ne partirons pas d'ici sans eux.

— Je... je vous demande pardon ? fit Reggie, bouche bée.

— Je vous l'accorde, répondis-je de bonne grâce.

— Un moment, dit Emerson, saisissant ses cheveux à deux mains et tirant dessus. J'ai perdu le fil de la discussion, me semble-t-il. Dois-je comprendre, monsieur Forthright, que, d'après vous, votre tante et votre oncle ont survécu malgré tout ? On nous a dit, à nous aussi, qu'ils étaient morts – certes pas de l'horrible façon que vous avez décrite.

— Je ne pense pas qu'ils soient vivants, dit Reggie. Je voulais seulement demander... suggérer... Je ne sais plus ce que je voulais dire.

— Cela arrive souvent au cours de la conversation avec Mme Emerson, expliqua mon mari pour l'apaiser. Reprenez-vous, Forthright, et tâchez de faire preuve d'un peu de bon sens. Je comprends ce qui vous turlupine, mais vous ne pouvez sûrement pas croire que nous souhaitions passer le restant de

nos jours à traîner ici.

— Alors... vous avez donc l'intention de vous échapper ?

— Oui, nous avons l'intention de partir. Tôt ou tard, par un moyen ou par un autre. Peut-être, ajouta Emerson pensivement, n'avons-nous qu'à demander. Nous n'avons pas encore essayé.

Reggie secoua la tête.

— Personne ne quitte la Montagne Sainte. Comment a-t-elle pu demeurer cachée toutes ces années, selon vous ? Nous ne sommes pas les premiers voyageurs à découvrir la cité par hasard, ou bien à être capturés par les patrouilles qui en gardent les abords. Le châtiment pour une tentative d'évasion de la part d'un étranger ou d'un citoyen, c'est la mort.

— Ah. (Emerson repoussa sa chaise et fixa un regard pénétrant sur le jeune homme.) Vous en avez appris plus que vous ne nous l'aviez dit.

— Naturellement. Nous avons été interrompus, si vous vous rappelez.

— En ce cas, reprenez, je vous prie, à partir de l'endroit où nous avons été interrompus. Du moins, si vous avez décidé de nous faire confiance...

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, marmotta Reggie. Veuillez m'excuser. Mais si vous saviez ce que j'ai subi...

— Nous vous croyons sur parole, coupa Emerson ironiquement. Poursuivez.

— Très bien. Comprenez donc que nous sommes tombés au beau milieu d'une lutte pour le pouvoir.

La plus grande partie de ce qu'il nous, expliqua nous était déjà connue – la mort du roi, le conflit entre les deux héritiers du trône. Je m'apprêtai à le lui dire lorsqu'un geste péremptoire d'Emerson me retint de parler. Et, en effet, Reggie nous présenta une interprétation totalement différente de ces faits.

— Kemit, ou Tarek, puisqu'il faut l'appeler par ce nom, a plus ou moins reconnu que son frère était l'héritier légitime. Il a fait allusion à une rumeur selon laquelle sa mère... son père était en réalité... il ne serait pas...

— Ah, oui. La bonne vieille rumeur de la bâtardise, acheva Emerson. Cela a beaucoup de succès chez les usurpateurs européens. Tarek a reconnu qu'elle était vraie ?

— Oh, pas exactement. En fait, il a parlé d’infâme calomnie. Mais il a protesté avec un peu trop de véhémence. Et s’il était le véritable héritier, pourquoi aurait-il besoin de l’aide d’étrangers ?

— C’est votre aide qu’il voulait ? questionna Emerson. Drôle de façon pour gagner quelqu’un à sa cause que de l’enfermer dans... une geôle sombre et humide ! Vous le lui avez dit, j’imagine ?

— J’ai eu droit à la geôle après avoir refusé, répondit Reggie avec une ironie désabusée. Il voulait que j’assassine son frère. J’ai refusé. Avais-je le choix ?

— Vous auriez pu accepter, puis prévenir Nastasen, repartit Emerson. Forthright le loyal, c’est ça ?

— Pourquoi vous ? m’enquis-je. Il dispose du choix des moyens pour assassiner son frère et de tellement d’hommes fidèles autour de lui...

— Ah, mais son frère dispose lui aussi de partisans fidèles. L’assassinat est une vieille coutume ici. Les nobles ont tous recours à des goûteurs et à des gardes du corps. Mais ils n’ont pas d’armes à feu. Or je suis un tireur d’élite, et je pourrais abattre Nastasen de loin.

Il me répugnait de renoncer à l’opinion favorable que j’avais de Tarek, mais cette version des faits était terriblement plausible.

— Que faire ? murmurai-je. Il nous est impossible de savoir à qui nous fier.

Reggie approcha sa chaise de la mienne et se mit à chuchoter :

— Nous devons nous échapper, et vite. La fête du dieu est pour bientôt. Tarek doit tuer son frère avant cette fête s’il veut devenir roi, car le dieu choisira l’héritier légitime. Si nous ne nous échappons pas, nous nous trouverons devant une horrible alternative : tuer ou être tués.

— Beau choix en vérité..., marmonna Emerson. Je doute que l’assassin survive bien longtemps. Vous êtes très bien informé, Forthright, et Tarek a fait preuve d’une grande imprudence. C’est lui qui vous a raconté tout cela ?

Le soleil déclinait à l’ouest. La douce et chaude lumière du

crépuscule illuminait la chambre. Les lèvres de Reggie esquissèrent un sourire.

— Non. J'ai appris cela par quelqu'un d'autre. Sans les tendres soins de cette personne, je serais mort de mes blessures. Lorsque nous nous échapperons, elle partira avec nous, car je n'en aimerai jamais une autre.

Le poing d'Emerson s'écrasa sur la table à grand fracas, faisant trembler la vaisselle.

— Enfer et damnation ! Je le savais ! Encore un fichu couple d'amoureux !

Après qu'Emerson se fut calmé, Reggie poursuivit son récit. Un récit fort touchant, ma foi. Apparemment, il avait été traité comme nous au début. Il s'était réveillé dans une chambre fraîche, bien aérée, baignée de soleil, et avait été soigné par l'une des suivantes à robe blanche, qui, comme je l'ai dit, servent de médecins dans cette société. Les femmes sont très sensibles aux beaux jeunes gens blessés. Peu de temps après, la dame se laissa convaincre d'ôter son voile. Et, comme Reggie le formula (de manière assez triviale, à mon sens), la voir fut l'aimer. L'absence de langue commune n'a jamais été un obstacle à l'amour et la suivante parlait un peu anglais – suffisamment pour l'avertir du danger qu'il courait et lui exposer la situation désespérée dans laquelle il se trouvait.

— Elle a risqué sa vie en me disant cela, chuchota Reggie, les larmes aux yeux. Et elle serait allée plus loin, mais peu de temps après j'ai eu un dernier entretien houleux avec le prince, à la suite duquel il a ordonné que je sois jeté en prison. Maintenant que je suis libre... (Il s'interrompit, sifflant entre ses dents, au moment où une silhouette voilée de blanc se matérialisait dans l'ombre.)

— Ce n'est pas votre bonne amie ? s'enquit Emerson en se tournant pour observer la jeune fille avec curiosité.

Reggie secoua la tête.

— Je me demande bien comment vous pouvez le savoir, sapristi, reprit Emerson. Vu qu'elles sont toutes emmaillotées jusqu'aux yeux.

— Les yeux de l'amour savent percer les voiles les plus épais,

Emerson, fis-je remarquer.

— Je n'en sais rien, Peabody. Il y a eu au moins une fois où les vôtres n'ont pas réussi à percer le masque que je portais.

— J'étais trop occupée à ne pas être reconnue moi-même, rétorquai-je. Et pourtant, vous m'avez reconnue malgré mon propre masque.

— Ma chère Peabody, on vous reconnaîtrait entre mille.

Reggie agita fébrilement les bras pour nous imposer silence.

— Faites attention à ce que vous dites en présence de la suivante. Beaucoup d'entre elles parlent anglais et, si elles découvraient la traîtrise de ma bien-aimée – car c'est ainsi qu'elles jugeraient la chose –, cela signerait son arrêt de mort. Sans parler du nôtre !

— Elles ne trahiraient certainement pas une amie, une sœur, chuchotai-je.

— Vous ne vous rendez pas compte de l'effet de la superstition sur des esprits primitifs, dit Reggie, sous-estimant nos talents de manière éhontée, ce qui arracha à Emerson un grognement indigné. Ces jeunes filles sont élevées depuis l'enfance dans le culte de leurs dieux païens et de leur propre statut. Ce sont des vierges...

Il s'interrompit à l'instant où Mentarit – je la reconnus à sa démarche – s'approchait pour allumer la lampe. Une fois qu'elle se fut retirée, Reggie poursuivit :

— Elles sont toutes de noble extraction ; certaines sont des princesses de la maison royale. Après avoir servi un certain laps de temps assigné, elles sont données en mariage à des hommes choisis par le roi pour cet honneur.

— Quelle horreur ! m'exclamai-je. Données en mariage, choisies comme du bétail... Elles n'ont pas voix au chapitre ?

— Bien sûr que non, intervint Emerson. Si l'accession au trône se fait par les femmes, comme nous le supposons, le mariage d'une princesse devient une affaire d'État. Mmm, je me demande quelle...

— Chut ! (Reggie se pencha en avant, fronçant les sourcils avec anxiété.) Vous allez vous aventurer sur un terrain dangereux, Professeur. Je vous expliquerai une autre fois. Trop d'oreilles nous écoutent.

Ce qui était effectivement le cas. Les lampes avaient été allumées, le repas se préparait, et nos domestiques avaient commencé à prendre place. Emerson emmena Ramsès faire sa toilette.

— Tâchez de découvrir comment elle s'appelle, chuchota Reggie en désignant Mentarit. Plusieurs des suivantes ne nous sont pas hostiles.

— Je sais comment elle s'appelle. Jusqu'ici seules deux d'entre elles nous ont servis, et j'ai parlé avec elles deux. Celle-ci est Mentarit.

Un grognement sourd échappa au jeune homme.

— C'est ce que je craignais ! Au nom du Ciel, madame Amelia, prenez garde ! De toutes les suivantes, c'est la plus dangereuse.

— Pourquoi ?

Sa peur était contagieuse. Ma respiration s'accéléra.

— Elle ne vous a pas dit qui elle était ? Mais évidemment elle a dû veiller à éviter le sujet. C'est l'une des héritières de la famille royale... Et la sœur de Tarek.

## CHAPITRE DOUZE

« *Lorsque je parle, les morts entendent et obéissent* »

Emerson but une gorgée de bière et fit une horrible grimace.

— Si j'avais envie de rester ici, boire de la bière au petit déjeuner me ferait changer d'avis. Que ne donnerais-je pour une bonne tasse de thé !

— Vous pouvez boire du lait de chèvre, repartis-je en sirotant le mien.

— Le goût est encore pire.

Reggie avait fini sa bière. Il tendit sa tasse et l'un des domestiques se précipita pour la remplir. Bien qu'il se fût retiré de bonne heure la veille au soir, il avait tardé à nous rejoindre pour le repas du matin, et il n'avait vraiment pas l'air d'être dans son assiette. Il refusa mes soins médicaux, cependant, expliquant qu'il ressentait seulement le contrecoup de son incarcération.

— Prenez un peu de cette espèce de porridge, Forthright, lui proposa Emerson avec sollicitude. Ce n'est pas trop mauvais si vous versez dessus une pinte de miel. C'est une variété de durra, vous ne croyez pas, Peabody ?

Reggie repoussa le bol avec une grimace de dégoût.

— Je suis incapable d'avaler une bouchée. Je ne sais pas comment vous pouvez faire.

— Il nous faut conserver des forces, déclara Emerson en raclant le reste de son porridge. Vous devriez peut-être vous reposer, Forthright. Mme Emerson et moi-même allons sortir un moment.

Reggie leva les yeux, alarmé.

— Où allez-vous ?

— Oh... ici et là, d'un côté, de l'autre... Je ne veux sous aucun prétexte laisser passer une occasion d'étudier cette culture fascinante.

— Votre nonchalance me stupéfie, Professeur, s'exclama Reggie. Je ne crois pas que vous mesuriez pleinement la gravité de la situation. Un mot malheureux par ici, un faux pas par là...

— Votre sollicitude me touche, dit Emerson en se tamponnant les lèvres à l'aide des carrés de lin qu'on nous avait fournis (à ma demande pressante) en guise de serviettes. (De tels articles étaient inconnus ici, et il me plaisait de penser que j'avais – dans une modeste mesure – contribué au développement de cette civilisation arriérée.)

Reggie proposa de venir avec nous, mais se laissa aisément dissuader par Emerson, qui refusa tout net d'en entendre parler. À ma surprise, Ramsès décida également de rester. Je présumai qu'il espérait retrouver son ami le chat, car il sortit dans le jardin dès qu'il eut fini de manger.

Les gardes ne firent aucune difficulté pour nous laisser quitter la bâtisse, mais nous fûmes contraints d'accepter une escorte. Emerson protesta, avant que je ne lui rappelle qu'ils ne faisaient qu'obéir à des ordres.

— En outre, ajoutai-je, l'histoire de Reggie doit nous inspirer une certaine prudence, même si l'on pense, comme moi, que son analyse de la situation est exagérément pessimiste.

— Ah, bah, fit Emerson, admettant par là même la véracité de mon argument.

Les soldats se mirent en position : deux en tête et deux fermant la marche. Emerson partit d'un bon pas, et grimpa l'escalier en bondissant comme une chèvre de la montagne, puis obliqua aussitôt vers la chaussée. Je regardai le village en bas. Je crus en sentir les odeurs, même à cette distance.

— Qu'allons-nous faire, Emerson ? Nous n'avons pas de nouvelles de... vous savez qui. Si Reggie peut vraiment s'arranger pour... vous savez quoi, est-ce que nous... euh... vous savez ?

— Je ne vois pas comment nous pourrions encore décider, répondit Emerson. Il y a trop d'inconnues dans cette équation.

— Il nous faut donc les élucider.

— C'est précisément ce que je suis en train de faire, Peabody.

— Où allons-nous, alors ?

Emerson ralentit le pas et me prit le bras.

— Vous avez l'air un peu essoufflée, ma chérie. Allais-je trop vite pour vous ? Nous sommes partis à la recherche de la tombe de Willie Forth.

Tandis que nous marchions, Emerson m'expliqua ce qu'il avait appris par Murtek sur les coutumes funéraires de cette société. Les tombes étaient toutes taillées dans le roc, car, vu la pénurie de terres arables, il aurait été impensable de construire des pyramides.

— C'est incroyable que ces falaises ne se soient pas écroulées, observa Emerson. Elles sont grignotées par les tombes, les temples et les entrepôts. Les cimetières sont réservés aux rois et aux nobles, bien entendu.

— Qu'est-ce que les rekkits...

— Ne posez pas la question, Peabody.

— Oh.

— On trouve plusieurs sépultures semblables, poursuivit Emerson. Il y a quelques générations, un nouveau cimetière a été constitué de ce côté-ci de la vallée. Forth devrait être là, pour peu qu'il ait un tombeau quelque part. En tant que conseiller royal, il a dû avoir droit à un assez beau tombeau. Si nous ne le découvrons pas, ce sera une raison de mettre en doute la véracité de nos informateurs.

— Très astucieux, Emerson, approuvai-je. Et pendant que nous cherchons le tombeau en question, nous pourrons nous pencher sur les coutumes funéraires. Je suis heureuse d'avoir emporté un carnet et un crayon.

Nous n'eûmes aucun mal à trouver l'entrée du cimetière. Elle était délimitée par le pylône monumental que j'avais déjà vu lorsque nous nous étions rendus au temple. Les côtés en pan incliné et le linteau plat étaient ornés de silhouettes sculptées représentant les divinités mortuaires – Anubis le dieu des cimetières à tête de chacal, Osiris, souverain des morts, Maât, déesse de la vérité et de la justice, dont la plume symbolique sert à peser le cœur du défunt lors du jugement dernier. Les

conventions de représentation avaient été scrupuleusement, voire servilement, respectées, mais le caractère grossier des sculptures indiquait à quel point s'était perdue l'habileté artistique de jadis.

Pendant que nous examinions et commentions les reliefs, notre escorte nous observait, mal à l'aise, mais les soldats n'intervinrent que lorsque nous commençâmes à gravir l'escalier au-delà du portail monumental. C'est alors que le jeune capitaine bondit en avant, nous barrant le chemin. Il nous parla avec une extrême agitation, mais je saisis quand même les mots « interdit » et « sacré », répétés inlassablement. Emerson régla la question en le repoussant et en poursuivant son chemin. Je regardai derrière moi et vis les quatre hommes agglutinés comme s'ils avaient cherché à se protéger. Ils nous suivaient du regard, l'air apeuré, agitant les bras fébrilement. Malgré l'éclat du soleil et la chaleur étouffante, l'endroit paraissait lugubre et désolé. Nous ne rencontrâmes personne avant d'atteindre une place pavée d'où partaient des chemins de chaque côté, qui serpentaient à flanc de colline.

Nos bottes résonnant sur les marches en pierre de l'escalier durent faire douter le prêtre de garde du témoignage de ses sens. Lorsque, trébuchant dans sa hâte, il émergea du petit sanctuaire à l'extrémité de la place, il ouvrit tout grands la bouche et les yeux en nous apercevant. Il devait probablement être en train de prier, car sa longue jupe blanche était sale et chiffonnée. Il avait le crâne rasé, et le soleil illuminait la racine de ses cheveux gris, les faisant briller comme une auréole.

Emerson ne lui laissa pas le temps de se remettre de sa surprise.

— Nous sommes contents de vous trouver là, annonça-t-il, car nous sommes venus rendre hommage (littéralement, faire offrande) à notre ami et compatriote, le conseiller royal Forth. Où est son tombeau (littéralement, sa Maison d'Éternité) ?

— Bravo, mon cheri, observai-je comme nous suivions le chemin que le prêtre éberlué nous avait indiqué.

— Si vous prenez un homme par surprise, Peabody, et que vous agissiez avec suffisamment d'aplomb, il fait généralement ce que vous lui demandez. Mais je pense que, dès que notre

bonhomme aura repris ses esprits, il courra réclamer de l'aide. Nous ferions bien de nous dépêcher.

Le chemin était large, mais sur la gauche il n'y avait pas de parapet, malgré le dénivelé de quelque six mètres, en bas duquel s'amoncelaient des rochers déchiquetés. À droite se trouvaient les tombeaux. Les uns étaient au même niveau que le chemin. Les autres étaient accessibles par un escalier. Je dus me défendre de l'impression de voir des modèles ou des reproductions, car, bien que les plans fussent similaires à beaucoup de tombeaux semblables en Égypte, je n'en avais jamais vu un dans son état d'origine. Devant chaque tombeau, la falaise avait été entaillée de manière à former sur le devant une petite cour, avec un portique à colonnes derrière et une jolie petite pyramide sur le dessus. Les murs de plâtre blanc et les reliefs peints resplendissaient au soleil. Les ouvertures menant aux chambres funéraires taillées dans la roche étaient obstruées par des blocs de pierre et flanquées de chaque côté de statues de l'occupant. Sur chaque terrasse ombragée se trouvait une stèle arborant un portrait peint du défunt, avec son nom, ses titres et les formules d'offrandes consacrées.

Nous pressâmes le pas, nous arrêtant devant chaque tombeau pour lire les hiéroglyphes sur la stèle.

— La plupart d'entre eux semblent être des grands prêtres et des conseillers, entourés de leur famille, dit Emerson, s'attardant pour admirer une belle peinture du jugement dernier — Osiris sur le trône, observant la pesée du cœur du défunt grâce à la plume de justice. (Le défunt ne semblait pas diminué par l'absence de cet organe. L'air alerte, vêtu de ses plus beaux atours, il levait les mains en signe d'adoration du dieu. Sa femme, élégamment habillée, était debout à côté de lui.) Sacrebleu, Peabody, poursuivit Emerson, regardant d'un œil furieux l'entrée obstruée du tombeau proprement dit, je donnerais dix années de ma vie pour regarder à l'intérieur. Ces gens-là n'ont-ils donc pas assez de jugeote pour violer les tombes et les laisser ainsi ouvertes pour les visiteurs, bon sang de bois ?

— Surveillez votre langage, Emerson, dis-je. Je partage vos sentiments, mais je suppose que violer les tombes n'est pas une

profession très en vogue par ici. Où un voleur dépenserait-il son butin ? Oh, sapristi, où se trouve ce fichu tombeau ? Voici encore un de ces maudits habitants du pays de Koush, avec sa femme et quatre de ses enfants.

— Surveillez votre langage, Peabody, dit Emerson. Je crois... Ah ! Regardez ici !

L'entrée du tombeau était la dernière sur cette portion du chemin. En taille et par la richesse de son ornementation, elle était au moins équivalente à celles que nous avions déjà vues.

— Oui, murmura Emerson, en suivant de son doigt une ligne de hiéroglyphes. Ce n'est pas ainsi que j'aurais transcrit le nom, mais ce pauvre Forth avait une connaissance assez superficielle des hiéroglyphes. Toutefois, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

— Vous croyez qu'il a rédigé lui-même ses propres inscriptions funéraires ?

— J'aurais fait pareil. Oh, enfer et damnation, j'entends du monde approcher. Tâchez de les retenir, voulez-vous ? Il me faut encore rester un peu ici.

Le prêtre de garde était parti aux renseignements et revenait avec des renforts – deux de ses collègues ainsi qu'un individu plus impressionnant, qui tenait un long bâton pastoral doré et portait une peau de léopard passée sur sa robe blanche. Je me campai en travers du chemin, me composai un visage souriant, et ouvris mon ombrelle.

C'était une assez grande ombrelle. La délégation n'aurait pu passer sans me repousser grossièrement. Ils s'arrêtèrent. J'expliquai que nous étions venus honorer notre ami, exprimai une innocente surprise quand on me dit que personne n'avait le droit de s'approcher des tombeaux sans avoir subi le rituel de purification idoine, les priai d'excuser mon erreur involontaire, et demandai les détails du rituel. Le prêtre le plus élevé en grade se mit à bredouiller d'indignation et brandit son bâton, mais il s'en tint là. Il était toujours en train de bredouiller quand Emerson me rejoignit.

— Merci, ma chérie, me dit-il. Nous pouvons maintenant battre en retraite la tête haute.

Ce que nous fîmes. Le prêtre nous suivit jusqu'à mi-chemin, affichant une expression semblable à celle de notre ancien

maître d'hôtel quand on lui demandait de reconduire certains de nos visiteurs parmi les plus originaux.

— Eh bien ? demandai-je vivement comme nous descendions l'escalier. M. Forth nous a-t-il laissé un message ?

Emerson trébucha, mais se rattrapa.

— Ma parole, Peabody, vous avez une remarquable imagination ! Comment aurait-il pu faire ? Les textes sont aussi immuables que le Notre Père. Toute modification aurait été aussitôt remarquée et contestée.

— Qu'est-ce qui vous a retenu aussi longtemps, alors ? Je croyais que notre objectif était d'apprendre si M. Forth avait, oui ou non, un tombeau dans la nécropole. Apparemment il en a un, dont la taille et l'emplacement prouvent qu'il jouissait d'un statut social élevé. Cela n'exclut pas la possibilité qu'il ait eu une fin désagréable malgré tout. S'il était tombé en disgrâce...

— Vous avez posé une question, coupa Emerson. Voulez-vous en connaître la réponse, ou préférez-vous continuer à spéculer indéfiniment ?

Notre escorte se mit en place, devant et derrière nous, comme nous reprenions le chemin du retour. Les soldats me parurent avoir la mine sombre.

— Qu'avez-vous pu découvrir d'autre, si les textes n'étaient que des formules funéraires conventionnelles ? m'exclamai-je, un peu agacée par son ton critique.

— Dans cette société, dit Emerson, les épouses d'un homme, et parfois ses enfants, sont enterrés dans la même sépulture. Vous avez remarqué cela, je suppose.

— Oui, leurs titres et leur effigie sont visibles sur le... Emerson ! Voulez-vous dire...

— Elle n'est pas là, Peabody. Le seul nom est celui de Forth lui-même.

Le soleil, haut dans le ciel, chauffait fortement. D'un persea à flanc de coteau au-dessus de nous, un petit oiseau s'envola, ses ailes étincelant comme des émeraudes. Un lézard couleur de sable, alarmé en nous entendant approcher, franchit le parapet et disparut. Le claquement régulier des sandales des gardes ressemblait à des battements de tambour assourdis.

— Vous êtes anormalement silencieuse, observa Emerson au

bout d'un moment. Cela signifie, je l'espère, que vous passez en revue toutes les possibilités avant de vous prononcer dogmatiquement selon votre habitude.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, Emerson, répliquai-je. Je soupèse toujours les faits sans passion avant de tirer une conclusion. Dans le cas présent nous n'en savons pas assez sur les rites funéraires pour affirmer catégoriquement que Mme Forth a dû être enterrée avec son mari. Si notre informateur ne se trompe pas, elle est décédée bien avant lui. Elle a peut-être insisté pour avoir une sépulture chrétienne au lieu de se laisser séduire — comme son mari, j'ai le regret de le constater — par un cérémonial païen.

Emerson me décocha un coup d'œil soupçonneux.

— Tout à fait.

Malgré mon ombrelle (dont Emerson refusa avec irritation de profiter), j'étais trempée de sueur quand nous arrivâmes à notre demeure provisoire. Je me réjouissais à l'idée de prendre un bain, de boire quelque chose de frais, et de discuter avec les autres des conclusions auxquelles j'étais parvenue. Cependant il y eut un léger contretemps. Au lieu de se disperser comme à l'accoutumée, nos gardes se mirent en rangs. Le chef, beau jeune homme qui ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, aboya un ordre. Avec une précision mécanique, les quatre hommes brandirent leurs lances, les entrechoquèrent avant de les jeter. Les armes tombèrent avec fracas sur le sol en pierre. Les hommes se mirent à genoux en signe d'obéissance et de profond respect, puis s'éloignèrent, abandonnant leurs lances par terre.

— Bon sang, fis-je, m'oubliant sous l'effet de la surprise.

Emerson se caressa le menton.

— Je me demande s'il s'agit d'une version méroïtique du « *Morituri te salutant* ». Hé, là-bas... Halte ! Revenez ici ! Abadamu, malédiction !

Ses cris firent vibrer les lames des lances, et les hommes s'immobilisèrent. Toutefois, aucun d'eux ne se retourna ni ne répondit. Emerson avança à grandes enjambées. Saisissant le chef par l'épaule, il le fit pivoter sur lui-même.

— Pourquoi n'obéissez-vous pas ?

Le jeune homme déglutit nerveusement. Il était livide et il répondit en remuant à peine les lèvres :

— Ô Maître des Imprécations, nous sommes des hommes morts. Les morts n'entendent pas.

C'était la première fois que je l'entendais s'adresser directement à Emerson, et je remarquai qu'il avait utilisé la traduction littérale du titre affectueux sous lequel on connaissait Emerson en Égypte. Tarek et ses deux lieutenants, qui avaient travaillé pour nous à Napata, étaient les seuls à connaître ce titre. L'un d'eux avait dû le mentionner et la chose s'était propagée, agrémentée sans doute de récits sur la crainte quasi surnaturelle qu'inspirait mon remarquable époux à ceux qui le connaissaient.

— Enfer et damnation ! s'exclama Emerson. J'aurais dû m'en douter... Mais vous avez entendu ce que j'ai dit, ajouta-t-il en méroïtique.

Le jeune homme tressaillit.

— La voix du Maître des Imprécations gronde comme le tonnerre, et sa main est aussi puissante que la main du dieu.

— Seigneur, qu'allons-nous faire, Emerson ? m'écriai-je. Nous ne pouvons laisser mourir ces malheureux à cause de nous. Est-ce dû au fait qu'ils n'ont pu nous empêcher de visiter le cimetière ?

Emerson répéta la question en méroïtique. Le jeune homme hocha la tête.

— Nous avons failli à notre devoir. Le châtiment, c'est la mort. Et maintenant je mourrai deux fois pour avoir entendu, pour avoir parlé. Le Maître des Imprécations veut-il retirer sa main afin que je puisse mourir avec mes hommes ?

— Je crois que vous lui faites mal, Emerson, dis-je. Son bras vire au bleu.

— Si je le lâche, il va filer, dit Emerson distrairement. La discipline est vraiment très stricte par ici. Le jeune homme restait passif entre les mains d'Emerson, le visage aussi impassible que le mort qu'il prétendait être. Au bout d'un moment, Emerson me dit :

— Écartez-vous un peu, ma chère Peabody.

J'obtempérai, prenant la précaution supplémentaire de me

boucher les oreilles.

— Je suis le Maître des Imprécactions, beugla Emerson, secouant le jeune homme comme une poupée. Lorsque je parle, les morts entendent et obéissent ! Lorsque je commande, les dieux frémissent ! Le pouvoir de ma voix trouble les cieux et fait trembler le sol !

Il poursuivit quelque temps dans la même veine. Lorsqu'il en fut à la péroraison, il avait attiré tout un auditoire : plus d'une douzaine de soldats, dont plusieurs officiers, quelques membres de notre suite, et, aussi discrets que des souris curieuses, quelques-uns des petits esclaves. Ramsès et Reggie entrèrent en trottinant, et derrière eux apparut la silhouette voilée de blanc d'une des suivantes.

Emerson feignit de ne pas les voir, mais sa voix atteignit un registre encore plus incisif et ses yeux étincelants trahissaient sa jubilation. Il donne toujours le meilleur de lui-même en présence d'un vaste public.

— Je vous interdis de mourir ! cria-t-il. Vous êtes mes hommes, vous appartenez au Maître des Imprécactions ! Ramassez vos lances !

Et, d'un geste aussi gracieux que ferme, il projeta le jeune officier chancelant vers sa lance, qui était par terre.

Je dois dire que ce fut l'un des numéros les plus impressionnantes d'Emerson. Je ressentis moi-même l'envie irrépressible de me précipiter pour ramasser une lance.

L'un des officiers fit un vague geste de protestation lorsque les hommes condamnés, lesquels avaient l'air d'être nettement ragaillardis, se hâtèrent d'obéir. Aussi rapide qu'un chat, Emerson se tourna vers lui.

— Les hommes du Maître des Imprécactions sont sacrés ! Personne n'ose les toucher.

Puis il m'offrit son bras. Tandis que nous nous dirigeions vers nos appartements, l'auditoire se dispersa. Seuls demeurèrent Ramsès et Reggie pour nous accueillir.

— Ma parole, Professeur, s'exclama Reggie. C'était... c'était vraiment... Euh... Mais que s'est-il passé au juste ?

Emerson daigna expliquer.

— Vous avez été magnifique, mon cheri, dis-je. Et je crois que

nous y avons gagné quelques alliés fidèles. Ces hommes vous doivent la vie.

— Ne comptez pas trop là-dessus, Peabody. Les vieilles superstitions ont la vie dure. Et il se peut que cela se retourne contre nous. Les démagogues qui ont du succès ne sont guère populaires dans les sociétés tyranniques. (Le visage d'Emerson s'éclaira et il haussa les épaules.) Ah, ma foi, je n'avais guère le choix. Maintenant j'ai envie de prendre un bain. Où sont ces abominables suivantes ? Elles ne sont jamais là quand on a besoin d'elles !

Après avoir pris un bain et nous être changés, nous nous assîmes devant un excellent repas, auquel Emerson et moi-même au moins fîmes honneur. Je dus expliquer à Ramsès qu'il ne fallait pas manger avec les doigts ni mettre les coudes sur la table.

— Tu te transformes en véritable petit habitant du pays de Koush, Ramsès, le réprimandai-je. Et tu as toujours le crâne aussi lisse qu'un œuf. Je t'avais dit de ne pas les laisser continuer à te le raser.

— Ils ont beaucoup insisté, Maman, dit Ramsès.

— Eh bien, il faut que tu sois encore plus persuasif qu'eux. Je ne veux pas que tu retournes dans la société civilisée avec des cheveux dans cet état.

Une fois que la table eut été débarrassée et que les miettes eurent été balayées, Reggie proposa que nous nous rendions dans le jardin.

— Il faut que je parle à Mentarit des cheveux de Ramsès, repris-je. Je ne permettrai pas... Où est-elle ? Je ne l'ai pas vue partir.

Reggie me prit par le bras.

— C'est ce que je voulais vous dire, chuchota-t-il. Elle est retournée au temple. C'est Amenit qui reviendra.

— Mme Emerson est tout à fait capable de marcher sans votre aide, Forthright, dit Emerson en se renfrognant. Lâchez mon épouse, je vous prie.

Reggie s'écarta de moi d'un bond, comme s'il avait été piqué, et nous nous rendîmes au jardin. Tandis que nous nous baladions en bordure du bassin, les plantes grimpantes le long

du mur du fond s'agitèrent brusquement. Une face nous scruta. Elle était couverte d'une fourrure fauve.

Ramsès alla à la rencontre du chat en émettant un de ses singuliers murmures. Le chat répondit pareillement, mais au lieu de sauter vers nous il se mit à arpenter le faîte du mur. Ramsès le suivit, levant les yeux et tendant les bras, tel un minuscule Roméo à la poursuite d'une Juliette à fourrure en balade.

— L'un des chats du temple... ici ? s'exclama Reggie.

— Comment savez-vous qu'il s'agit d'un chat du temple ? questionna Emerson à l'instant où je demandai moi-même :

— Le temple de Bastet ?

Ainsi que l'exige la politesse, Reggie me répondit d'abord :

— Bastet, Isis, Moût... Toutes ces déesses païennes sont les mêmes. Leurs chats appartiennent à une race particulière, plus grande que la variété commune et tenue pour sacrée.

— Il ne descendra pas, s'exclama Ramsès, aussi grognon qu'un enfant comme les autres. Maman, pouvez-vous...

— Non, je ne peux pas, répliquai-je fermement. Les chats ne se laissent pas persuader par les mêmes moyens que les êtres humains, et, de surcroît, ce sont des excentriques...

— Qui possèdent une excellente oreille, intervint Emerson. Je crois que nous allons avoir de la visite, Amena.

Instinctivement, nous nous rapprochâmes les uns des autres. Le chat disparut et Ramsès vint se placer à côté de moi. Lorsque le visiteur apparut, à la suite d'une escorte d'archers et de suivantes en blanc, Reggie lâcha un juron et battit en retraite jusqu'à l'autre bout du bassin.

Tarek – car c'était lui – s'assit dans le fauteuil qu'un domestique glissa rapidement derrière lui. Il agita les bras, ses larges brassards dorés brillant au soleil. D'autres fauteuils furent avancés, pour nous et pour les hommes qui l'accompagnaient. L'un d'eux était Pesaker, le Grand Prêtre d'Aminrê. Et il ne paraissait pas être de très bonne humeur.

Tarek non plus. Le regard qu'il fixa sur nous manquait de la bienveillance dont il était toujours empreint, et au lieu de prononcer les salutations d'usage il se répandit en invectives :

— Qui êtes-vous donc pour manquer à ce point de courtoisie

et de gratitude envers ceux qui vous ont sauvé la vie ? N'avez-vous donc aucun respect pour nos coutumes ? Vous violez l'une de nos lois strictes, nous vous pardonnons, nous vous rendons votre ami. Et là-dessus vous commettez un sacrilège. Si l'un de nos compatriotes avait agi ainsi, il mourrait !

— Mais nous ne sommes pas de vos compatriotes, repartit calmement Emerson. Si nous vous avons offensés, nous l'avons fait par ignorance, et nous le regrettons profondément. Nous sommes prêts à vous offrir les réparations que vous jugerez souhaitables.

— Il est vrai que vous êtes des barbares ignorants, observa Tarek pensivement.

Les commissures des lèvres d'Emerson frémirent.

— C'est vrai, dit-il avec la même gravité. C'est le devoir des sages d'éduquer les ignorants, non de les punir. N'est-ce pas également vrai ?

Tarek réfléchit. Le visage de Pesaker s'assombrit. Il n'avait peut-être pas compris tout ce qui s'était dit, mais il vit que l'humeur du prince s'était adoucie, et cela ne lui plaisait pas.

— Que disent-ils ? aboya-t-il. Ne les écoutez pas. Ils n'ont absolument aucune excuse (?). J'ordonne...

Tarek se tourna vers lui.

— Vous osez me donner des ordres ? Vous ne parlez pas au nom du dieu pour le moment. C'est moi qui déciderai du sort de ces coupables.

On m'a parfois accusée d'agir précipitamment et impulsivement. Ce ne fut pas le cas cette fois-ci. J'avais mûrement réfléchi à ce que j'avais l'intention de faire, et à vrai dire Emerson lui-même avait émis la même suggestion. (Quoique, bien sûr, il prétendît par la suite n'avoir pas parlé sérieusement.)

— Nous sommes très reconnaissants envers Votre Altesse de sa bienveillance, déclarai-je. Et comme l'a dit mon mari, nous regrettons vivement toute impolitesse que nous aurions pu commettre par inadvertance. Peut-être vaudrait-il mieux que nous partions. Il nous faudra des chameaux – une douzaine devrait suffire –, ainsi qu'une escorte jusqu'à l'oasis.

Emerson s'étrangla et marmonna quelque chose. Le mot était

peut-être « incorrigible ».

Tarek se laissa aller en arrière dans son fauteuil et m'observa sans sourire.

— Quoi ? Vous voudriez nous quitter ? Ce que vous dites est peut-être vrai. Nous devrions vous instruire, au lieu de vous punir. Vous aussi pourriez nous instruire, vous couvrir de grands honneurs et accéder à de hautes fonctions.

— Oui, eh bien, c'est très aimable à vous, mais malheureusement nous devons partir.

Emerson avait étouffé un franc éclat de rire durant l'échange. Après s'être repris, il parla lentement et énergiquement :

— Vous savez pourquoi nous sommes venus, Tarek. Notre ami est retrouvé, comme vous le voyez. Vous me dites que les autres personnes que nous recherchons sont avec le dieu. Nous avons accompli notre tâche. Il est temps que nous retournions chez nous, dans notre propre pays.

Le grand prêtre avait suivi le discours, du moins en partie. (Était-ce la raison pour laquelle Emerson avait utilisé des mots simples et parlé lentement ?) Agrippant les accoudoirs de son fauteuil, il explosa :

— Non ! C'est interdit ! Quoi ? Allez-vous permettre à ces étrangers, à ces... (?), de défier les lois de... (?) ?

Tarek croisa son regard, et il se tut.

— Mes amis, déclara Tarek. Car vous êtes mes amis. Mon cœur peut-il désavouer ceux que j'ai aimés, même s'ils ne m'aiment pas ? Si vous devez partir, vous agirez à votre guise, mais je vous pleurerai comme ceux qui sont partis retrouver le dieu.

— Je n'aime guère cela, murmura Emerson. (Il poursuivit à haute voix :) Vous allez donc nous aider ?

Tarek hocha la tête.

— Quand ? s'enquit Emerson.

— Bientôt, mes amis.

— Demain ? questionnai-je.

— Oh, mais un tel voyage ne peut se préparer aussi rapidement, repartit Tarek, dont l'anglais s'était très nettement amélioré. Une escorte appropriée, des présents... Des honneurs, des cérémonies d'adieux.

Pour le coup, cela ne me plut guère.

— Des cérémonies..., répétaï-je.

— Vous désirez observer nos coutumes, dit Tarek. Nos étranges cérémonies primitives. Voilà ce qui vous intéresse, n'est-ce pas ? C'est bien là l'une des raisons pour lesquelles vous êtes venus. Oui. Vous allez assister à la plus grande de toutes les cérémonies avant de... partir. C'est pour bientôt, très bientôt. Ensuite, mes amis, votre... départ.

— Oh, mon Dieu, dis-je. J'ai bien peur de m'être lourdement trompée sur le compte de notre ami Tarek.

— Pour commencer, dit Emerson, il parle beaucoup mieux anglais qu'il ne nous l'a laissé croire. C'est tout à l'honneur de son professeur, hein, Peabody ?

— Oui, bien que personnellement j'aie trouvé sa façon de parler un peu trop chargée. On aurait dit exactement...

— Comment pouvez-vous rester aussi calmes ? s'écria Reggie. N'avez-vous donc pas perçu la menace que recelaient ces paroles suaves ?

— Ma foi, je suppose qu'elles se voulaient menaçantes, concéda Emerson. (Il sortit sa pipe et la considéra tristement.) Mais quelle est la menace au juste ? Apparemment ces gens-là ne pratiquent pas les sacrifices humains.

— Mais si, dit Reggie en se mordant la lèvre. Tarek m'a décrit avec d'affreux détails...

Il s'interrompit, frissonnant.

— Comment la chose est-elle pratiquée, monsieur Forthright ? intervint Ramsès avec intérêt. À la vieille manière égyptienne, en écrasant la tête de la victime à l'aide d'une massue, ou...

— Peu importe, Ramsès, coupai-je. Si M. Forthright a raison, nous serons aux premières loges.

— Vous m'étonnez, madame Emerson, s'exclama Reggie. Vous ne prenez pas cela au sérieux. Je vous assure...

— Permettez-moi de vous assurer que nous prenons cela très au sérieux, intervint Emerson en suçotant sa pipe vide. Mais voyez les choses du bon côté, monsieur Forthright. Si nous avons été choisis pour jouer les vedettes au cours du spectacle,

on sera aux petits soins pour nous en attendant. Je me demande... (Il rit une grimace et ôta la pipe de sa bouche.) Je me demande si Tarek ne pourrait pas me procurer du tabac. De toute évidence ce peuple fait du commerce avec certaines tribus nubiennes.

— Ma foi, Professeur, je dois avouer que vous faites honneur à la nation britannique, commenta Reggie avec admiration. Le flegme légendaire, hein ? Si c'est du tabac que vous voulez, je peux vous en fournir. J'ai emporté une boîte supplémentaire.

— Vraiment ? (Emerson lui donna une claque dans le dos.) Je n'oublierai pas ce que je vous dois, mon cher. Vilaine, bien sale habitude, comme me le dit toujours Mme Emerson, mais je constate qu'elle facilite le processus de la réflexion.

L'un des domestiques fut envoyé chercher le sac à dos de Reggie. Après avoir fouillé tout au fond, il en sortit une boîte de tabac, sur laquelle Emerson se jeta comme un affamé sur une épaisse tranche de viande. Il bourra sa pipe, l'alluma, et souffla un grand nuage de fumée. Une expression de béatitude illumina son visage.

Reggie sourit comme un père indulgent savoure le plaisir d'un enfant.

— Eh bien, monsieur, êtes-vous maintenant en mesure de vous livrer à la réflexion ? Nous n'avons pas de temps à perdre. Les menaces de Tarek auraient dû vous convaincre que j'avais raison de vous dire qu'il nous fallait fuir avant la cérémonie.

— Je n'ai jamais contesté votre conclusion, dit doucement Emerson. Je me demandais seulement comment vous espériez procéder.

Reggie se pencha et se mit presque à chuchoter.

— Les dispositions ont été prises avant mon emprisonnement. Les chameaux, les guides, les fournitures... Tout sera prêt. Nous pourrons partir dès que...

— Dès que nous aurons la certitude que Mme Forth n'est plus de ce monde, achevai-je.

Reggie en resta bouche bée. Emerson me regarda avec un sourire. Ramsès hochâ la tête énergiquement. Ayant la parole je poursuivis :

— Pour affirmer que les Forth ne sont pas en vie, nous ne

disposons que des témoignages de gens qui ne sont guère dignes de foi. Nous nous sommes rendus ici en toute hâte, à nos risques et périls, parce que nous craignions qu'ils ne soient en danger.

Reggie ferma la bouche. Puis il l'ouvrit.

— Ne perdez pas votre temps à discuter avec elle, dit Emerson en fumant placidement. Cela n'a jamais le moindre effet. Continuez, ma chère Peabody.

Je fis part à Reggie et à Ramsès de notre découverte de ce matin.

— On m'a accusée, poursuivis-je, de tirer des conclusions hâtives. Je ne crois pas qu'on puisse m'adresser ce reproche si je vous déclare que nous n'avons toujours pas de certitude quant au sort de Mme Forth. Êtes-vous d'accord, Emerson ?

— Oh, certainement, répondit ce dernier, serrant avec un sourire le tuyau de sa pipe.

— Mais..., commença Reggie.

— Laissez-moi finir, Reggie, je vous en prie. À la lumière de ce que nous avons appris aujourd'hui, d'autres éléments prennent une signification nouvelle. On nous a dit que Mme Forth était « allée chez le dieu ». Nous en avons déduit qu'elle était morte. Mais ici, comme dans l'Égypte ancienne, cela pourrait avoir une tout autre signification. Or, durant la cérémonie au temple, la Grande Prêtresse d'Isis a récité, ou chanté, certains vers en anglais. Rassemblez tous ces éléments, et qu'obtenons-nous ?

— Vous me le demandez ? (Reggie écarquillait les yeux.) Je ne vois pas où vous voulez en venir. Vous ne voulez pas dire...

— Il a l'esprit un peu lent, me dit Emerson. C'est une idée intéressante, Peabody. J'avais l'étrange impression que vous songiez plus ou moins à cela.

— J'ai tenté d'évoquer cette possibilité, Maman, intervint Ramsès avec amertume. Mais vous et Papa avez laissé entendre que j'étais le jouet de mon imagination.

— Nous avons acquis d'autres informations depuis lors, Ramsès. Je serais la première à reconnaître que tout cela n'est pas concluant, mais il est impensable que nous partions sans être absolument certains que Mme Forth n'est pas prisonnière des prêtres.

— Mais, marmotta Reggie. Mais, madame Amelia...

— Je vous ai dit de ne pas perdre votre temps à discuter avec elle, coupa Emerson. En l'occurrence je dois dire que je suis entièrement d'accord. Il est probable que Mme Forth est morte, mais on ne peut croire de sinistres sauvages sur parole, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas une sauvage, lança Reggie avec feu. Et elle a juré...

— Elle a peut-être été abusée, dit Emerson. Vous voulez parler de votre... euh... fiancée, je présume.

— Euh... Oui, je n'arrive pas à croire... (Reggie paraissait hébété. Puis il plongea la main dans son havresac.) Elle m'a donné ceci.

— Le livre, m'écriai-je. Bien sûr ! Emerson... Emerson desserra les dents, et sa pipe tomba sur mes genoux. Il bondit et se mit à épousseter les cendres.

— Je vous demande pardon, Peabody. J'ai été complètement pris par surprise.

— Je vois. Malédiction ! Je ne pourrai pas raccommoder ces trous. J'ai offert mon nécessaire à ouvrage à Sa Majesté.

— Il s'agit assurément d'un livre, poursuivit Emerson en le prenant des mains de Reggie. La Pierre de Lune, de Wilkie Collins. Cela ne me surprend nullement. C'est tout à fait le genre de littérature que devait apprécier Willie Forth, à mon avis. Oui, voici son nom sur la page de garde.

— Il le lui a offert, dit Reggie. Sur son lit de mort. C'était son élève préférée.

— Elle, répéta Emerson pensivement. Voulez-vous nous dire qu'elle... votre amie... zut, comment s'appelle-t-elle ?

— C'est la princesse Amenit — la fille de l'ex-roi. (Reggie sourit en voyant nos regards étonnés.) Vous comprenez maintenant pourquoi je ne doute pas qu'elle puisse prendre toutes les dispositions pour notre fuite.

— Peut-elle aussi s'arranger pour que nous voyions la Grande Prêtresse d'Isis ? demandai-je.

— Je ne crois pas... (Le visage de Reggie s'éclaira.) Cela ne sera pas nécessaire. Nous n'avons qu'à lui demander. Elle doit savoir si la femme au service de laquelle elle se trouve est...

— Je ne veux pas mettre en doute la bonne foi de votre bien-aimée, Reggie, mais vous devez comprendre que sa simple parole ne saurait être suffisante. Il se peut qu'on l'abuse. Elle craint peut-être tellement pour votre sécurité qu'elle vous cache la vérité si elle estime que cela pourrait s'avérer dangereux pour vous.

— Je ne peux croire qu'elle me mentirait, marmonna Reggie.

— Mais Mme Emerson peut le croire, elle, repartit Emerson en débourrant sa pipe. Et moi aussi. Nous devons voir la Grande Prêtresse sans voile !

— Moi-même n'aurais pas formulé cela mieux, Emerson, approuvai-je.

— Mmm, fit Emerson. Mais ce ne sera pas facile. Si elle ne reçoit pas de visites et si elle habite dans la partie la plus reculée du temple... Je doute que la méthode cavalière que nous avons utilisée ce matin puisse marcher, Peabody.

— Nous pouvons toujours essayer, Emerson. Nous devons essayer.

— Laissez-moi parler à Amenit, dit vivement Reggie. Promettez-moi de ne rien faire avant que je ne l'aie consultée. Elle pourra peut-être trouver un moyen, mais si vous y allez avec vos gros sabots... Excusez-moi ! Je voulais dire...

— Je ferai semblant de ne pas avoir entendu, dit Emerson en se levant majestueusement avec un air terrible et en lançant des regards furieux comme Jupiter en personne. « Avec nos gros sabots ! Venez, Peabody, c'est l'heure de votre sieste.

Nous laissâmes Reggie plongé dans ses pensées, regardant ses pieds les sourcils froncés.

— Vous avez été un peu dur avec lui, mon chéri, dis-je. Et je ne vois vraiment pas comment Amenit pourrait nous introduire en présence de la Grande Prêtresse.

— Il n'y a pas de mal à demander, n'est-ce pas ? (Emerson s'assit à côté de moi sur le bord du lit.) Bon sang, Peabody, j'en suis arrivé au point où même une pierre tombale ne parviendrait pas à me convaincre. Nous ne disposons que d'une série d'affirmations contradictoires et non prouvées. Je ne sais plus que croire ni à qui faire confiance.

— Je suis tout à fait d'accord, Emerson. À propos, merci

d'avoir mis le feu à mon pantalon. J'oublie toujours que Reggie n'a pas deux sous de sens commun. Ce ne peut être le messager que nous a promis mon visiteur nocturne. Mais le petit livre de M. Forth était une étrange coïncidence. La princesse Amenit pourrait-elle être la messagère ?

— Si c'est le cas, elle s'est servie d'un moyen détourné bien dangereux pour se mettre en rapport avec nous, observa Emerson. Ce n'est peut-être après tout guère plus qu'une coïncidence. Nous ignorons quelle était la taille de la bibliothèque de Willie, et combien de livres il a offerts à ses amis et à ses élèves. Je recommande la discrétion avec les deux jeunes amoureux sur le chapitre des rekkits. Les gens de cet acabit ne se soucient que de leur petite personne.

— Je n'irais pas jusque-là. Cependant, ils ont tendance à se montrer crédules quand ils s'imaginent être amoureux. Reggie a peut-être été abusé par cette jeune femme.

— Parfaitement. Sapristi, Peabody, je suis furieux à l'idée de fuir comme un voleur sans avoir rien fait pour les pauvres diables du village. Il faudra que nous montions une seconde expédition.

— Bien sûr. Mais je n'ai pas abandonné tout espoir d'avoir des nouvelles de mon mystérieux visiteur, d'une façon ou d'une autre.

\*  
\* \*

J'attendais avec beaucoup d'impatience les retrouvailles des amoureux après tant de jours de séparation et d'incertitudes. J'imaginais avec compassion les larmes d'angoisse d'Amenit lorsqu'elle évoquerait les dangers encourus par son bien-aimé, ses larmes de joie quand elle apprendrait sa libération. Je les imaginais se jetant dans les bras l'un de l'autre, leurs embrassades, leurs tendres propos. Et puis ils s'éloigneraient, main dans la main, gagneraient l'abri du jardin, où, bercés par le bourdonnement des abeilles et le roucoulement des colombes dans les mimosas, ils se perdraient dans les délices de l'amour retrouvé et de l'espoir renouvelé.

Voilà ce que j'imaginais, tout en sachant bien sûr qu'il s'agissait de billevesées romantiques. Toute manifestation d'affection devrait attendre qu'ils aient réussi à s'échapper de la vallée, car sinon ils n'avaient aucune chance d'y parvenir. Ce fut Amenit qui fit son apparition plus tard. Je reconnus son pas glissant, mais elle ne prêta pas plus attention à Reggie qu'à nous autres, et il lui jeta à peine un coup d'œil. Toutefois, il s'excusa bientôt et gagna ses appartements. Peu de temps après, Amenit s'éclipsa discrètement.

Ils restèrent absents un bon moment. Amenit fut la première à revenir. Elle vaqua à ses occupations, aussi imperturbable que d'habitude. (Il est très facile d'avoir l'air imperturbable lorsqu'on est entièrement voilé.) Mon impatience avait atteint le point d'ébullition quand Reggie entra en bâillant et s'étirant. Il déclara avoir fait une sieste reposante.

— Mais, apparemment, j'ai perdu un bouton de chemise, ajouta-t-il en regardant sa poitrine avec une expression de dépit qui n'aurait pas trompé un nouveau-né. Puis-je me permettre, madame Amelia ?

Je le suivis dans ma chambre à coucher.

— Jeune sot, sifflai-je. J'ai offert mon nécessaire à couture à la reine. Toutes les femmes de la ville doivent être au courant à présent.

— Ma foi, comment pouvais-je le savoir ? repartit Reggie, l'air vexé. Il me fallait un prétexte pour vous parler en particulier.

— Vous n'avez aucun talent pour les intrigues, Reggie. Vous feriez mieux de... Eh bien, qu'y a-t-il, Ramsès ? (Car il était entré, suivi de son père.)

— Voici votre aiguille et votre fil, Maman, annonça Ramsès. Je les ai empruntés. J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient.

Ce n'étaient ni mon aiguille ni mon fil. La couleur grisâtre de ce dernier (nullement sa teinte d'origine) indiquait assez à qui il appartenait réellement. J'eus peur de demander à Ramsès pourquoi il avait une aiguille et du fil. Trop d'épouvantables possibilités se présentaient à mon esprit.

— Merci, fis-je en avançant sur Reggie.

Saisissant d'une main ferme le tissu et le bouton, je plongeai

l'aiguille garnie de son fil dans le trou.

— Aïe, s'écria Reggie.

— Parlez vite, lui ordonnai-je. Je ne peux prolonger la chose indéfiniment. Nous avons l'air ridicules.

En effet, Emerson et Ramsès faisaient semblant de regarder très attentivement, comme si le fait de coudre un bouton eût été un événement rare et remarquable.

— Tout est préparé, siffla Reggie entre ses dents. Demain soir Amenit nous conduira jusqu'à la caravane qui nous attend.

— Et Mme Forth ? questionnai-je. (Reggie sursauta.) Je suis désolée... Je ne suis pas bonne couturière.

— Vous êtes vraiment décidés ? demanda Reggie.

— Mais oui, bien sûr, répondîmes-nous en chœur.

— Très bien. Amenit va tenter la chose. Elle a ri quand je lui ai expliqué votre théorie, mais s'il n'y a aucun autre moyen de vous convaincre... Tenez-vous prêts ce soir.

— Quand ? fîmes-nous ensemble.

— À l'heure où cela lui sera possible, répondit Reggie sombrement. Ce sera très dangereux. Ne vous endormez pas, attendez qu'elle vienne vous chercher.

— Cela devrait aller, dis-je à haute voix à l'instant où une suivante apparaissait dans l'encadrement de la porte, l'œil brillant de curiosité.

— Merci, dit Reggie, inspectant le devant de sa chemise.

— Je crois que vous avez cousu le bouton à son gilet de dessous, Maman, observa Ramsès.

Je ne saurais dire combien de temps je demeurai allongée à attendre dans le noir. Cela me parut une éternité. Je n'eus pas besoin de lutter contre le sommeil, car je n'avais jamais été aussi éveillée. Après une discussion acrimonieuse avec Reggie, j'avais accepté à contrecœur de laisser ma ceinture munie de son matériel. Emerson lui avait donné raison, ce qui n'était au fond pas si surprenant. « Vous tintinnabulez, Peabody. Vous dites toujours que cela ne se produira pas, mais c'est toujours pareil, alors ne dites rien cette fois-ci. Du reste, au cas où nous serions surpris en chemin, nous avons une chance de passer pour des autochtones si nous sommes habillés à la mode d'ici. »

J'étais plongée dans mes pensées – pas dans le sommeil – quand une main frôla la mienne. Je me levai en silence. La silhouette voilée de blanc se tenait à côté de moi.

Après que les autres se furent joints à nous, Amenit s'éloigna sans bruit, non vers le jardin ou la porte extérieure, comme je m'y attendais, mais vers les chambres taillées dans le roc au fond du palais. Nous nous enfonçâmes de plus en plus, franchissant des portes étroites et traversant des pièces poussiéreuses désaffectées. L'obscurité nous étreignait comme quelque chose de vivant et de malveillant, qui eût été pour ainsi dire nourri de siècles de ténèbres. La minuscule flamme de la lampe d'Amenit vacillait tel un feu follet. Sa silhouette voilée de blanc était presque immatérielle.

Enfin elle s'arrêta dans une petite chambre sans fenêtre. Je n'y voyais presque rien, mais il ne paraissait y avoir presque aucun meuble, à l'exception d'un banc ou d'un rebord de pierre, qui faisait une soixantaine de centimètres de haut et qui était tout juste assez large pour qu'on puisse s'y allonger. La silhouette fantomatique de la suivante se pencha au-dessus. On entendit un déclic et une sorte de murmure, et le dessus du banc se souleva, comme mû par un ressort. Relevant ses jupes d'un geste curieusement moderne, elle enjamba prestement le bord et disparut.

Emerson insista pour être le premier à la suivre. Je passai après lui, et me retrouvai en haut d'un escalier étroit. Il était si raide que je fus forcée de le descendre comme une échelle, en me tenant à deux mains. Mais le bras de mon cher Emerson me stabilisait et me garantissait de l'aide si mon pied venait à rater une marche. Ramsès réussit à me marcher sur la main plusieurs fois, mais nous finîmes par atteindre le bas des marches. Nous nous arrêtâmes pour reprendre souffle.

— Ça va, madame Amelia ? s'enquit Reggie.

Amenit s'était déjà enfoncée dans le tunnel droit devant nous.

— Mais oui, répondis-je. Hâtez-vous ou nous allons perdre notre guide.

Cela aurait en effet été dangereux, car le tunnel se mit à tournicoter, et d'autres couloirs partaient de chaque côté. J'avais visité des pyramides dont la structure interne était aussi

complexe et dans un état bien plus délabré. Mais je m'avisai, tandis que nous avancions, que si j'avais voulu me débarrasser de gêneurs je n'aurais guère trouvé d'endroit plus commode. Amenit devait connaître le chemin de mémoire, car les murs ne portaient aucun signe distinctif. Si jamais nous la perdions, nous ne retrouverions jamais le chemin du retour. Cet endroit était un vrai labyrinthe.

Emerson, qui était sur les talons d'Amenit, scrutait les parois de pierre qui nous enserraient de si près.

— J'aimerais avoir davantage de lumière, marmonna-t-il. D'après ce que je vois... Oui, cela expliquerait beaucoup de choses.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

— Vous vous rappelez le fameux or du pays de Koush, Peabody ? La plupart des savants croient que les mines se situaient dans le désert de l'Est... Mais si ce labyrinthe n'était pas à l'origine une exploitation minière, je veux bien être pendu. La veine est épuisée à présent, et les tunnels ont été adaptés pour servir à d'autres usages, mais il y a encore de l'or dans ces collines. Forcément. Sinon, où nos hôtes trouveraient-ils le métal qu'ils utilisent pour leurs parures, et quelle autre marchandise échangeraient-ils contre les denrées alimentaires qu'ils importent ?

— Je suis sûr que vous avez raison, Papa, dit Ramsès derrière moi. Et avez-vous observé les petites ouvertures dont les murs sont percés par endroits ? Il y a sans doute des puits menant à la surface, comme c'était le cas dans quelques-unes des pyramides égyptiennes. L'air ici est remarquablement frais, compte tenu du fait que nous devons être en profondeur.

L'air n'était que relativement frais. Il était très sec, et je commençais à avoir mal à la gorge. J'aiguillonnai Emerson dans le dos.

— Demandez-lui si c'est encore loin.

— Bon sang, Peabody, vous avez cette maudite ombrelle ? Je vous avais dit...

— Vous aviez dit que je ne devais pas tintinnabuler, Emerson. Mon ombrelle ne tintinnabule pas. Demandez-lui...

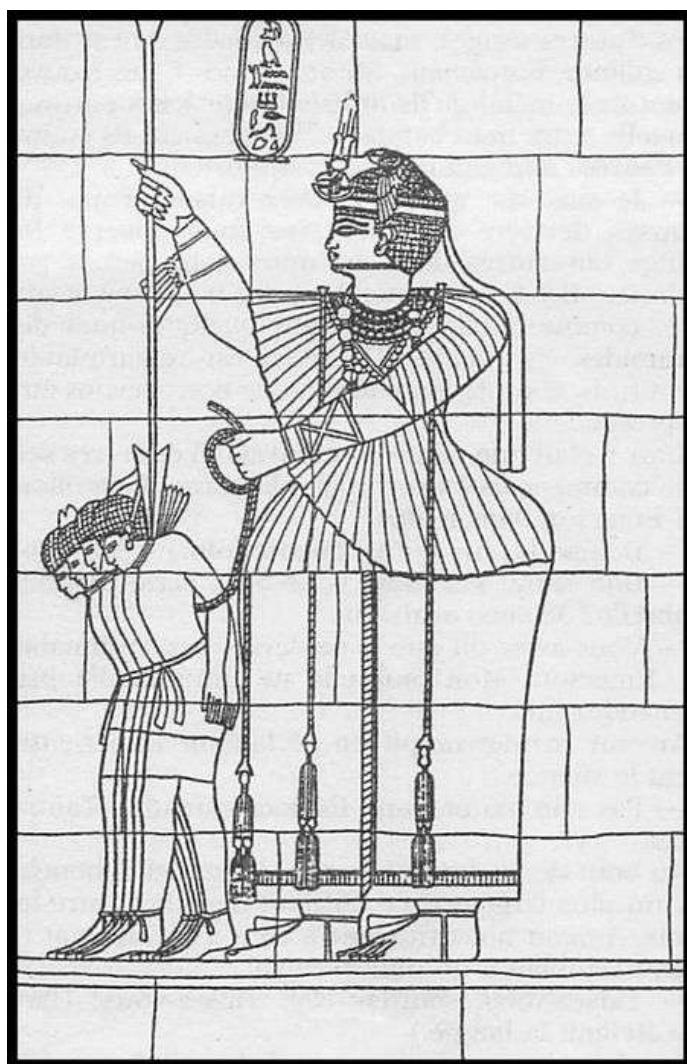
Amenit m'interrompit en réclamant impérieusement le

silence.

— Pas loin maintenant. Ils vont entendre. Taisez-vous !

Au bout de quelques minutes, le tunnel déboucha sur un plus large espace. Sifflant derechef entre les dents, Amenit nous fit venir à côté d'elle, devant ce qui ressemblait à un mur aveugle.

— Taisez-vous, souffla-t-elle. Taisez-vous ! (Puis elle éteignit la lampe.)



*La reine de Méroé mettant des prisonniers à mort avec un enthousiasme enfantin.*

Je n'aurais jamais cru que l'obscurité pût être aussi dense. Puis la lumière fut, telle une bénédiction. Un petit carré

s'était ouvert dans le mur devant nous. La lumière en provenait, une lueur jaune et vacillante, mais plus merveilleuse que le plus vif rayon de soleil.

Je saisissai Ramsès fermement par le bras et le fis descendre de mon pied gauche. Il se serrait contre moi, tâchant de voir par l'ouverture, qui était au-dessus du niveau de ses yeux. Emerson appuya la joue contre la mienne. De concert, nous plongeâmes nos regards dans la chambre...

La fièvre archéologique ! Il n'y a aucune passion comparable, et peu qui l'égalent en intensité. Elle s'empara de moi au moment même où elle s'emparait de mon remarquable époux. Il n'y avait aucun doute sur la fonction de cette chambre. Des meubles luxueux – coffres sculptés, grandes jarres de vin et d'huile, statues décorées d'or et de faïence – étaient éclairés par plusieurs lampes d'albâtre. Le clou du spectacle se trouvait sur un lit bas au centre de la pièce : un cadavre tombant en poussière, réduit par le temps et le processus naturel de la décomposition à l'état de demi-squelette. Les dents jaunissantes à nu grimaçaient en un horrible sourire, et les os d'un bras crevaient la peau flétrie.

— Ils ne pratiquent pas la momification, s'exclama Emerson. Difficile de se procurer du natron. Je... Aïe !

J'ignore si c'est Reggie ou Amenit qui lui avait rappelé, sans ménagement, que le silence était impératif, mais le geste produisit l'effet escompté. Il était temps ! La lumière se fit plus forte. Elle provenait de lampes tenues par deux silhouettes aux formes familières : c'étaient deux des suivantes, emmaillotées de la tête aux pieds. Toutefois, ni l'une ni l'autre n'était Mentaritt, à mon avis.

La Grande Prêtresse les suivait. Seules ses draperies brodées d'or différaient des autres. Elle fit un geste. Ses suivantes posèrent les lampes sur un coffre et se placèrent à sa droite et à sa gauche, tandis qu'elle prenait position devant les restes macabres. Trois voix se fondirent en une douce psalmodie.

Amenit avait fait ce que nous lui demandions. Devant nous se tenait la Grande Prêtresse. Mais si elle n'ôtait point son voile, nous aurions fait tout ce chemin tortueux et dangereux en pure perte. Heureusement pour mes nerfs, la cérémonie fut courte,

presque expédiée, pour ainsi dire. Après avoir entonné un chœur qui dura peu de temps, les trois silhouettes s'agenouillèrent, se relevèrent, et s'agenouillèrent de nouveau. Les deux suivantes demeurèrent agenouillées. La silhouette au centre se leva et porta les mains à son visage. Le voile frémît, avant de tomber. Et alors – je le confesse avec un peu de honte –, je fermai les yeux. La Grande Prêtresse avait ôté son voile pour pouvoir embrasser le front desséché du cadavre.

Ce n'était pas Mme Forth. Les mèches noires comme jais et les joues brunes veloutées étaient celles d'une jeune Koushite de haute naissance.

## CHAPITRE TREIZE

« *Je préférerais abandonner Ramsès* »

Je m'éloignai de la fenêtre afin qu'Emerson pût soulever Ramsès, qui nous avait fait comprendre, en nous tirant et nous donnant des coups de plus en plus péremptoires, qu'il avait envie de voir lui aussi. Quelques instants plus tard, la lumière dans la chambre diminua d'intensité, mais ne s'éteignit pas totalement. Les lampes qui avaient été laissées pour éclairer les morts continuaient de brûler jusqu'à ce que l'huile fût consumée – commentaire ironique sur la brièveté de la vie humaine. Nous aussi nous évanouissons dans les ténèbres quand notre lumière est consumée.

J'étais tellement perdue dans mes pensées, philosophiques entre autres, que le chuchotement de Reggie me fit l'effet d'un cri.

— Eh bien ? Était-ce...

C'est alors seulement que je compris qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de voir lui-même.

— Non, chuchotai-je.

Nous effectuâmes le chemin du retour en silence. J'aurais dû méditer sur la signification de cette cérémonie macabre et tenter de graver dans ma mémoire le contenu de la chambre funéraire en vue d'une publication ultérieure, mais j'étais en proie à un stupide abattement. Je n'avais jamais vraiment cru à la théorie de Ramsès pour qui Mme Forth était la Grande Prêtresse, mais je m'étais laissée aller à espérer. Le sort de la pauvre jeune femme m'avait toujours paru plus tragique que celui de son mari. Lui au moins avait su dans quoi il se lançait, alors qu'elle l'avait suivi, loyalement et sans poser de questions,

se fiant au jugement et à la force protectrice de son époux. C'était peut-être idiot, mais c'était noble. Je me sentais des affinités avec elle – pas à cause de sa bêtise, mais de son courage.

Nous regagnâmes sans incident nos appartements, lesquels étaient déserts et plongés dans l'obscurité comme quand nous les avions quittés.

— J'aimerais prendre un bain, dis-je doucement à Emerson, mais je suppose qu'il est préférable de ne pas réveiller l'un des domestiques. À propos, Emerson, que faire des vêtements que nous portons ? La poussière et les toiles d'araignées dont ils sont couverts pourraient mettre la puce à l'oreille si l'on nous espionne.

Amenit comprit ce que nous disions, du moins en partie. Elle gloussa.

— Je vais cacher. Donnez-les à moi.

— Quoi, maintenant ? s'écria Emerson, indigné.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Professeur, dit Reggie. Allez vous coucher tout de suite. La relève de la garde est à minuit.

Suivant son propre conseil, ce dernier se hâta de gagner sa chambre. Amenit partit avec lui. Je ne voyais pas bien dans le noir, mais leurs deux silhouettes étaient si proches l'une de l'autre qu'il lui avait sûrement passé le bras autour de la taille, estimai-je. Un petit gloussement nous parvint aux oreilles tandis qu'ils se fondaient dans l'obscurité.

— Avez-vous entendu, Emerson ? chuchotai-je. La relève de la garde est à minuit !

— Mmm, oui. Il est probable que la première garde est dévouée à la dame alors que la seconde ne l'est pas. Amenit me paraît plutôt efficace. Si seulement elle ne gloussait pas ! Dépêchez-vous, Peabody, nous ferions mieux de suivre le conseil de Reggie.

Apparemment il y avait profusion de robes de lin fin. Je roulai en boule les robes sales et les cachai sous le lit, espérant qu'Amenit s'en occuperait le lendemain matin. Elle devait avoir d'autres projets pour le restant de la nuit. Emerson me rejoignit bientôt.

— Je ne resterai pas si vous avez envie de dormir, Peabody, chuchota-t-il.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir dormir. Que devons-nous faire, Emerson ? À votre avis, cette jeune femme a-t-elle sincèrement pris fait et cause pour ce pauvre Reggie ?

— Si elle n'est pas amoureuse de lui, elle donne vraiment le change de manière convaincante. Aucune femme ne pourrait faire plus pour un homme.

Je me redressai.

— Emerson ! Vous n'avez quand même pas...

— Bien sûr que si. Nos vies dépendent peut-être de la sincérité de son affection. Il fallait que je m'en assure. (Il m'enlaça et m'attira contre lui avant de poursuivre :) Il demeure une incertitude plus grave. A-t-elle le pouvoir de faire ce qu'elle a promis ? Il ne sera pas facile de monter une expédition de cette envergure, en grand secret, même pour une princesse de la maison royale.

— Voilà en effet qui mérite réflexion. Et il y a d'autres considérations qui devraient nous retenir de nous enfuir précipitamment. Il faudrait quand même que nous entendions ce que le messager promis veut nous dire.

— Je ne sais pas pourquoi vous vous intéressez tant à cet individu et à ses vagues promesses, rétorqua Emerson avec suspicion. Quel genre d'homme était-ce ? Vieux et chétif, m'avez-vous dit ?

Je souris dans l'obscurité.

— Je vous ai dit que je n'avais pas vu son visage. Mais il n'était certainement pas vieux et chétif. Tout le contraire !

— Mmm. Cela fait plusieurs jours. Il a peut-être été capturé.

— Je ne le pense pas.

— Nom d'un chien, Peabody...

Il s'interrompit en émettant un bruit que, chez un homme moins valeureux, j'aurais pu prendre pour un cri d'alarme étouffé. Je dois expliquer que nous étions allongés sur le côté l'un en face de l'autre. Dans le feu de la discussion Emerson s'était redressé sur un coude, si bien qu'il pouvait voir ce qui se trouvait au-delà de mon corps étendu. Je me retournai vivement. Une silhouette voilée de blanc était penchée au-

dessus de moi, la main tendue.

— Sapristi, sifflai-je. Qu'est-ce qu'il y a, Amenit ? Pourquoi nous dérangez-vous ? (D'un geste brusque la jeune fille arracha le voile de son visage. Je distinguais mal ses traits. Seul le mouvement trahit son identité.) Mentarit ! m'exclamai-je.

Sa main se posa sur mes lèvres. Son autre main se glissa sous sa robe et en sortit...

— Emerson, chuchotai-je. C'est un livre, je crois.

— Encore un ? repartit Emerson, dubitatif.

— Venez, dit doucement Mentarit. Voulez-vous me faire confiance ? Je vous apporte le signe qu'il vous avait promis. Le temps presse et il y a grand danger. Il faut que vous veniez tout de suite.

— Emerson ?

— Vous me demandez, Peabody ? Remarquable. Ma foi, pourquoi pas ? Si vous pouvez persuader cette dame de se retourner pendant que je...

— Je vais chercher le petit, dit Mentarit avec tact.

— Il est probablement sous le lit, l'informai-je, tendant la main vers ma robe. À votre avis, pourquoi veut-elle qu'il nous accompagne ?

— Il ne nous appartient pas de nous demander pourquoi, repartit Emerson. Où diable est ma ceinture ? Il nous appartient seulement de...

La réapparition de Mentarit suivie de Ramsès l'empêcha heureusement d'achever la citation décourageante.

— Ah, te voilà, mon garçon, déclara-t-il plaisamment. Désolé de t'avoir réveillé, mais c'est la dame qui a insisté.

— Je ne dormais pas, dit Ramsès. Où allons-nous, Papa ?

— Je n'en sais fichtre rien, avoua Emerson.

— Chut, fit Mentarit.

J'étais étonnée de son assurance, car, bien qu'elle nous eût demandé de nous taire, elle paraissait ne pas craindre d'être découverte. Le mystère fut en partie éclairci lorsque nous parvînmes à l'antichambre. Il y avait là quatre gardes, immobiles comme des statues, leurs grandes lances réfléchissant la lumière des lampes. Ils ne remuèrent même pas les yeux quand Mentarit nous fit passer devant eux.

— Hypnotisés, peut-être ? soufflai-je.

— Par mon éloquence, dit Emerson. Mmm. Vous ne les avez pas reconnus ?

Les grandes portes de bois étaient fermées et verrouillées. Sans les emprunter, Mentarit nous fit prendre une série de couloirs qui devinrent de plus en plus étroits et dépouillés, puis un escalier qui se terminait devant une petite porte recouverte d'une natte grossière. Mentarit l'écarta et nous passâmes à la queue leu leu. Nous nous retrouvâmes dans une cour entourée de murs. Je poussai une exclamation étouffée, car le spectacle était affreux : des rangs successifs de corps immobiles, étendus comme des cadavres à la pâle lueur de la lune décroissante.

Nous dûmes nous frayer un chemin entre ces corps. Au moment où j'enjambais avec précaution un corps prostré, j'entrevis l'éclair de deux yeux ouverts, sur le qui-vive, et je compris la vérité. Nous étions dans le dortoir des esclaves. Ils avaient le ciel pour toit, une fine paillasse pour lit. Mais ils ne dormaient pas. Partout où nous passions, leurs grands yeux nous épiaient. Vous jugerez peut-être mon imagination débordante, mais j'eus l'impression de capter les pensées qu'ils n'osaient exprimer à haute voix — l'espoir, l'encouragement, la bonne volonté —, et qui guidaient mes pas telles des mains chaudes et serviables.

Une porte s'ouvrit, du côté du versant de la colline, donnant sur un tas d'ordures nauséabondes. Mentarit releva ses jupes et se mit à courir, suivant un étroit chemin de terre battue. Elle était aussi leste qu'un lièvre, et j'étais hors d'haleine quand elle s'arrêta enfin. Je jetai un coup d'œil vers la chaussée loin en dessous et aperçus devant nous un pylône familier. Nous étions en bordure de la nécropole.

Lorsque je regardai derrière moi, Mentarit avait disparu. Emerson me prit par la main.

— Encore un tunnel, Peabody. Il y a un trou ici, derrière le rocher.

Il y avait bon nombre de trous, de fissures et de crevasses. Celui que m'indiquait Emerson ne paraissait guère engageant, mais je réussis à me faufiler à travers et je sentis la main de Mentarit serrer la mienne. Les larges épaules d'Emerson

restèrent bloquées, mais il parvint à passer en s'égratignant la peau sur quelques centimètres.

Mendarit gratta une allumette. Elle semblait plus à l'aise maintenant que nous étions à couvert, mais elle allait encore plus vite. Les tunnels ressemblaient exactement à ceux que nous avions franchis précédemment, étroits, sombres, sans la moindre décoration. Ils me semblaient faire partie du même réseau.

La traversée de ce labyrinthe dura environ vingt bonnes minutes. Nous arrivâmes enfin devant un escalier pentu, éclairé par une lueur provenant d'une ouverture au-dessus. Talonnée par Ramsès, je suivais Mendarit, et Emerson fermait la marche. Bien que la lampe jetât une faible lueur, je fus aveuglée après la relative obscurité du tunnel. Mendarit me guida pour franchir l'ouverture et je me retrouvai sur un sol de pierre nue.

La chambre était petite et si basse que la tête d'Emerson frôla le plafond lorsqu'il me rejoignit. Un rectangle noir sur le mur opposé délimitait une entrée plus classique pour pénétrer dans la pièce. Celle-ci n'était pas meublée, à l'exception d'un banc de pierre. Quelqu'un était assis dessus – pas la robuste silhouette masculine à laquelle je m'attendais, mais une femme voilée. Une autre silhouette voilée était debout à côté d'elle, tenant une lampe. Mendarit alla se placer de l'autre côté de la femme assise, dont les voiles brodés d'or scintillaient à la lueur de la lampe.

— Sacrebleu, s'exclama Emerson. Encore une autre ! Oh non !

Car la silhouette s'était levée, et il vit tout de suite, comme moi, que ce n'était pas la même femme qui avait bâisé l'horrible front du cadavre. Celle-ci était plus mince et ses mouvements étaient plus gracieux. Elle fut parcourue d'un long frisson. Ses draperies diaphanes frémirent comme les ailes d'un oiseau effarouché. Puis, d'un geste brusque, tel un oiseau prenant son envol, elle rejeta ses voiles, qui tombèrent à terre.

Son corps mince, à peine dissimulé par le léger vêtement sous les voiles, était celui d'une jeune fille sur le point de devenir une femme. Elle avait un visage en forme de cœur, s'incurvant doucement depuis des joues rondes jusqu'à un délicat menton pointu. Sa peau avait l'éclat translucide d'une perle. Une touche imperceptible de rose en relevait la pâleur. Elle avait les yeux

bleus – pas du bleu saphir étincelant de ceux d'Emerson, mais du tendre azur des myosotis. De jolis sourcils les surplombaient, de longs cils les encadraient. Et de son large front blanc des cheveux resplendissants lui tombaient sur les épaules et dans le dos, flot d'or fondu parcouru de reflets cuivrés.

Le premier son qui rompit le silence provint de quelque part vers mon omoplate gauche. On eût dit les dernières gouttes d'un tuyau d'arrosage.

Emerson, sur ma droite, poussa un grand soupir. Les lèvres de la jeune fille tremblèrent et ses yeux se noyèrent de larmes. Je savais que j'aurais dû dire quelque chose – faire quelque chose –, mais peut-être, pour la première fois de ma vie, je fus incapable de parler. Elle redressa ses petites épaules et tenta de sourire.

— Professeur et madame Emerson, je présume ? dit-elle.

Sa voix était douce, avec un drôle de petit accent. Ramsès émit un autre gargouillis, et un bruit étouffé s'entendit du côté d'Emerson, qui est très sentimental en dépit de son abord brusque.

Je courus vers elle et jetai les bras autour de son cou. Je ne me rappelle pas ce que je lui dis, mais je crois pouvoir assurer que je prononçai quelques mots.

Elle s'agrippa à moi un instant, et je sentis des larmes brûlantes mouiller mon épaule. Toutefois, elle se ressaisit rapidement.

— Je vous demande pardon, poursuivit-elle en se dégageant. J'avais abandonné tout espoir. Vous ne pouvez pas savoir ce que cela signifie pour moi... Mais nous sommes en grand danger, et nous ne devons pas perdre de temps. Vous... Vous allez... Vous n'allez pas me laisser ici ?

Emerson se racla la gorge bruyamment et s'avança en tendant la main. Elle lui donna la sienne, sur laquelle se refermèrent ses puissants doigts bruns.

— Je préférerais abandonner Ramsès, déclara-t-il.

— Ramsès. (Elle lui jeta un coup d'œil et sourit.) Pardonnez-moi de ne pas vous avoir salué. J'ai beaucoup entendu parler de vous par... par l'un de mes amis.

— C'est à nous de nous faire pardonner, chère petite, repartis-

je. Il est de la plus grande impolitesse de vous dévisager ainsi et de nous comporter comme si nous avions perdu l'esprit. En vérité, nous ignorions totalement que vous étiez ici.

— Nous ignorions même totalement votre existence, renchérit Emerson. Sapristi ! Je n'ai pas encore repris mes esprits. Vous ne pouvez être que la fille de Willoughby Forth, mais vous semblez si... Quel âge avez-vous, mon enfant ?

— J'ai eu treize ans le 15 avril, répondit-elle. Mon père m'a appris à compter le temps comme les Anglais, et il m'a expliqué qu'il était indispensable que je me souvienne de cette date... et de bien d'autres détails, afin que je ne sois pas coupée de mon passé familial. Mais veuillez me pardonner si je ne réponds pas à vos autres questions – vous devez en avoir beaucoup, et, oh ! moi aussi. Je dois revenir tout de suite. Mes fidèles suivantes – hélas, je n'en ai pas beaucoup – subiront un sort atroce si mon absence est découverte. Il a fallu arranger cette rencontre en toute hâte, sans les précautions dont j'aurais préféré m'entourer. Nous avons appris il y a peu de temps seulement que l'on vous avait montré une fausse prétresse. J'avais peur – tellement peur ! – que vous croyiez en elle et partiez sans moi.

— Attendez, ma chère petite, m'exclamai-je. Les questions ne servant qu'à satisfaire notre curiosité devront attendre, mais il y en a d'autres qui sont d'une importance cruciale. Comment communiquer avec vous ? À qui pouvons-nous faire confiance ? Cet endroit semble fourmiller d'intrigues.

— Vous avez tout à fait raison, madame Emerson. (Mentarit lui toucha l'épaule et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Elle hocha la tête.) Oui, nous devons nous dépêcher. N'ayez crainte, la personne qui va vous raccompagner répondra à ces questions et à d'autres.

— Mentarit ?

— Non, elle doit revenir avec moi. Mais votre guide est quelqu'un que vous connaissez. C'est l'ami dont je vous ai parlé. Mon plus cher ami.

Elle se tourna, et un homme sortit du couloir derrière elle. Il portait le kilt court et grossier d'un homme du peuple. Une sorte de capuchon ou de masque de la même étoffe à grosses mailles recouvrait sa tête et la partie supérieure de son visage. Il avait

les pieds, la poitrine et les bras nus, sans marques distinctives de rang ni somptueux ornements. Mais je le reconnus avant même qu'il eût rejeté le capuchon de son front.

— Prince Tarek, dis-je. Ainsi donc, vous êtes l'ami des rekkit. Je m'en doutais.

— Vos yeux sont aussi perçants que ceux d'un aigle, repartit Tarek en souriant. Je vous ai rendu visite dans l'obscurité parce que je savais que vous reconnaîtriez votre serviteur même s'il était masqué et vêtu comme un homme du peuple. À présent, il faut nous hâter. Et vous, petite sœur...

Elle lui jeta les bras autour du cou. C'était le geste innocent d'une enfant. Sa tête resplendissante lui arrivait à peine à l'épaule.

— Prenez garde, cher frère. Je serai prête quand vous m'appellerez.

Avec un dernier sourire radieux à notre adresse, elle s'enveloppa de ses voiles et disparut par l'ouverture par laquelle Tarek était arrivé. Mentarit et l'autre jeune fille lui emboîtèrent le pas. Tarek la suivit des yeux jusqu'à ce que la lueur de la lampe se fût évanouie dans l'obscurité.

— Venez, lança-t-il d'une voix sonore. Vous saurez tout, mais il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que vous soyez de retour chez vous avant que l'aube ne fasse pâlir l'orient.

Emerson descendit l'escalier en premier tandis que Tarek tenait la lampe. J'étais sur le point de suivre mon mari quand je me rendis compte que Ramsès était toujours debout, raide comme un piquet, exactement au même endroit que durant l'entrevue.

— Ramsès ! fis-je vivement. Que diable... Viens ici tout de suite !

Ramsès sursauta. Lorsqu'il se tourna, je vis qu'il avait le visage aussi inexpressif et renfermé qu'un somnambule. Je le saisissai et le secouai violemment.

— Descends ! lui ordonnaï-je.

Il obéit sans même dire « Oui, Maman ». J'eus un hideux pressentiment.

Tarek fut le dernier à descendre, et il referma la trappe après être passé. Tandis que nous reprenions sans traîner le même

chemin qu'à l'aller, il nous expliqua beaucoup de choses, sinon tout.

— J'étais encore dans la Maison des Femmes (c'est-à-dire qu'il avait moins de dix ans, âge auquel les garçons quittent les jupes de leur mère), lorsque les étrangers sont arrivés. Ce fut pour moi un grand étonnement. Je n'avais jamais vu semblables individus. La dame surtout me fit forte impression, avec son étrange visage blanc et ses cheveux comme un ruisseau illuminé par la lune. Mon oncle Pesaker, qui venait de devenir Grand Prêtre d'Aminrê, craignait l'homme blanc et l'aurait volontiers tué, mais ma mère cita les anciens livres de sagesse qui disent que les dieux aiment ceux qui donnent de l'eau aux assoiffés et des vêtements à ceux qui sont nus. La dame était malade, et sur le point d'avoir un enfant.

« Les paroles de ma mère ébranlèrent mon père, lequel était un homme bon. Il se prit bientôt d'affection pour l'homme blanc, qui lui donnait de bons conseils et lui apprenait beaucoup de choses. Moi aussi je me mis à aimer l'étranger. Je buvais ses paroles quand il parlait du vaste monde.

« Après la naissance de l'enfant, sa mère rejoignit le dieu. L'enfant fut donnée en nourrice aux femmes de ma mère, car son père la rejeta. Mais par la suite il en vint à l'aimer et fut heureux de s'occuper d'elle. Il l'appela Nefret, la belle jeune fille, et elle était... Mais vous l'avez vue. Elle ressemblait à un lotus blanc, et la première fois que je l'ai vue elle a enroulé les doigts autour de ma main et m'a souri... (Il garda le silence un moment. Puis il reprit :) Il faut que je sois bref, car nous devrons bientôt continuer en silence. Le sage, comme nous l'appelions, avait juré de rester avec nous pour toujours. Il détestait le monde extérieur et nous étions ses enfants. Mais un jour il tomba malade et il sentit le souffle froid du Rassembleur d'Âmes. Il ouvrit les yeux et vit que son enfant ne serait bientôt plus une enfant, mais devenait une femme. Ma mère était morte, mon père était vieux... Et mon frère, mon frère Nastasen, avait également vu Nefret s'épanouir et se transformer en femme. Car qui pouvait la voir sans la désirer...

— Je crois que vous l'aimez vous aussi, dis-je doucement. Pourtant vous êtes prêt à l'aider à s'échapper.

Tarek soupira.

— Le jour ne s'unit pas à l'obscurité, ni la couleur noire à la blanche.

— Bah, fit Emerson. Balivernes que tout ça !

— Chut, Emerson, dis-je. Vous avez l'âme noble, Tarek.

— Elle doit retourner auprès des siens, reprit Tarek. C'était le désir de son père. (Il soupira derechef.) Je vais épouser Mentarit, que j'aime aussi, et ce sera ma Première Épouse, la reine de la Montagne Sainte.

Il s'interrompit, et leva la lampe à bout de bras.

— À partir de maintenant, continua-t-il, nous devons nous faufiler comme des lézards, à l'air libre. Écoutez-moi. Forth m'a aussi appris que tous les hommes sont frères aux yeux de la loi. Quand il m'a envoyé à la recherche de la famille de Nefret, j'ai vu le monde de l'homme blanc. Il est plein de cruauté et de souffrances, mais certains parmi vous s'efforcent de faire régner la justice. J'aimerais apporter cette justice à mon peuple. J'ai constaté qu'une des choses contre lesquelles Forth m'avait mis en garde était vraie aussi. Les soldats de la reine anglaise se massent comme des sauterelles le long du grand fleuve. Un jour ils découvriront cet endroit et nous serons comme des souris sous les pattes des chats sacrés de Bastet. Moi seul peux préparer mon peuple à cet événement. Moi seul peux alléger les souffrances des rekkits. À cause de mes convictions et parce qu'il sait que je veux écarter de lui Nefret, mon frère me hait. Il veut devenir roi et il est prêt à tout pour le devenir. Il vous tuera s'il le peut, car vous vous êtes montrés généreux envers mon peuple et vous avez défié ses ordres. Soyez prudents ! Restez dans votre maison ! La flèche d'un assassin peut frapper de loin ! Ne faites confiance qu'à Mentarit. Même les hommes portant mes couleurs peuvent être les espions de mon frère.

Il ne nous laissa pas le temps de poser d'autres questions, mais poursuivit son chemin sans traîner. Après que nous fûmes passés par le trou à flanc de colline, il pressa encore le pas. La lune était couchée. La brise qui rafraîchissait nos visages en sueur annonçait l'aube.

Lorsque Tarek s'arrêta, nous étions encore à quelque distance de notre résidence, mais j'en distinguais les contours, car le ciel

s'était éclairci.

— J'ai parlé trop longtemps, chuchota-t-il d'un ton pressant. Saurez-vous trouver votre chemin à partir d'ici ? Il faut que vous soyez dans vos appartements avant que le soleil ne dépasse le sommet de la montagne, et il en est de même pour moi.

— Oui, dis-je. Mais Amenit ? C'est...

— L'espionne de mon frère, dit Tarek. Mais il y avait un narcotique dans le vin qu'elle et son amoureux ont bu ce soir. Ne lui parlez de rien ! Il croit tous les mensonges qu'elle lui a racontés, et il... Il ne reste plus de temps ! Partez !

Il mit son propre conseil à exécution, se fondant dans l'obscurité comme une ombre, sans faire plus de bruit que de l'herbe sèche bruissant au vent.

Nous n'étions pas aussi expérimentés que lui. Nous fîmes autant de bruit qu'une armée, me sembla-t-il, tandis que nous nous dépêchions de remonter le chemin. Cependant, la célérité semblait plus importante que le silence. La puanteur des détritus en décomposition nous guida jusqu'au portail, que nous trouvâmes ouvert. Et comme nous traversions la cour, un chemin s'ouvrit miraculeusement devant nous : les corps se retournaient, comme ceux de dormeurs, s'écartant devant nos pas. Les hommes d'Emerson étaient à leur poste, mais, alors que nous empruntons le couloir jusqu'à notre salon, j'entendis au loin des hommes marchant au pas.

— C'était juste, marmotta Emerson en s'épongeant le front. Vite, Ramsès.

Ramsès ne prononça pas un mot ni ne ralentit le pas, même lorsque Emerson lui arracha son kilt et me le jeta.

— Qu'avez-vous fait des autres vêtements ? lança-t-il sèchement, en ôtant sa djellaba poussiéreuse et froissée.

— Sous le lit. Mais je ne crois pas qu'il serait prudent...

— En effet. Voici...

Il saisit le bord de mon vêtement, tira dessus brusquement, et je me mis à tournoyer tandis qu'il se déroulait. Emerson roula les vêtements en boule, la jeta dans l'un des paniers, me poussa sur le lit, et s'effondra à côté de moi.

— Pfff, fit-il, exhalant un long soupir.

— Je suis entièrement d'accord, mon chéri. Quelle

révélation... Quel incroyable coup de théâtre ! Avouez, Emerson, que vous avez été aussi stupéfait que moi, n'est-ce pas ?

— Éberlué, ma chère Peabody. Mme Forth devait déjà être dans une situation intéressante lorsque j'ai fait sa connaissance, mais bien sûr une telle idée ne m'est jamais venue à l'esprit, ni, je l'espère bien, à l'esprit de son mari. Aucun homme digne de ce nom ne saurait faire entreprendre un tel voyage à une dame dans son délicat état.

— Mais elle a dû y penser, elle, observai-je. Pourquoi diable ne lui a-t-elle rien dit ?

— M'auriez-vous prévenu, Peabody ? (Ayant repris son souffle, Emerson s'appliqua à me couper le mien.)

— Ma foi... J'espère que j'aurais eu assez de bon sens pour le faire. Toutefois elle était très jeune et, je le suppose, follement amoureuse. La pauvre, elle a payé un terrible prix pour sa loyauté intempestive, mais au moins il lui aura été épargné de connaître le sort qui attend son enfant.

— Nous réussirons à sauver la jeune fille, Peabody.

— Bien sûr. Nous... Sapristi, Emerson ! Nous sommes censés nous enfuir demain... Ciel, que dis-je ? Ce soir ! Avec cette traîtresse d'Amenit !

— Bon sang, c'est vrai. J'avais oublié. (Emerson roula sur le dos.) Il faut que nous trouvions quelque prétexte, Peabody. Si nous disions à Forthright que la dame de ses pensées est une menteuse doublée d'une espionne, il ne nous croirait pas.

— Il tiendrait absolument à s'expliquer avec elle, concédai-je. Je commence à partager votre opinion des jeunes amoureux, Emerson : ils peuvent décidément être bien embêtants. Quel dommage que nous n'ayons pas eu le temps de demander l'avis de Tarek.

Emerson bâilla.

— Quel dommage que nous n'ayons pas eu le temps de lui demander bien d'autres choses. Je dois dire qu'il a une façon de parler fichrement ampoulée. Cela m'a rappelé ces...

— Il connaît peut-être les intentions d'Amenit, Emerson, et prendra des dispositions pour les contrecarrer.

— Peut-être. Tout le monde épiait tout le monde... (Un autre puissant bâillement le força à s'interrompre.) Je refuse de m'en

soucier pour le moment. Nous trouverons bien une solution. Comme d'habitude.

— Certainement, mon cheri. Je ne m'inquiète pas du tout.

— Bonne nuit, ma chère Peabody.

— Bonne nuit, mon cher Emerson. Ou plutôt, bonjour.

Mes paupières se fermaient comme si elles eussent été de plomb. Le sommeil me gagnait. Je m'en allais, m'en allais...

— Peabody !

— Sapristi, Emerson. J'étais presque endormie. Qu'ya-t-il ?

— Vous ne saviez pas que l'ami des rekkit était Tarek avant qu'il n'ôte son masque. Avouez-le, vous avez seulement prétendu le savoir déjà afin de m'embêter.

— Oh, pour... Me croyez-vous donc capable d'une telle duplicité, Emerson ?

— Oui.

— Et pourtant, je le savais. Par déduction.

— Vraiment. Auriez-vous l'amabilité d'expliquer cela à votre mari qui a l'esprit lent ?

Je me rapprochai de lui, mais il demeura aussi immobile qu'un bout de bois et resta sans réaction.

— Oh, très bien, fis-je en me retournant à mon tour et en joignant les mains.

Nous devions avoir l'air ridicules, allongés ainsi côte à côte comme deux momies, bras croisés sur la poitrine.

— J'ai toujours pensé que c'était Tarek qui avait porté à Londres le message de M. Forth, commençai-je. C'était son élève préféré, et il parlait bien anglais. Il était tout désigné pour remplir cet office. Et seul un homme ayant les faveurs du roi pouvait risquer de violer la loi de la Montagne Sainte avec une relative impunité. Toutefois, il courait davantage de risques qu'il ne croyait, car son père mourut pendant son absence (« L'Horus s'est envolé à la saison des vendanges », si vous vous rappelez) et, lorsqu'il fut de retour, il trouva sa position sérieusement compromise.

— Plausible, sinon prouvé, admit Emerson, oubliant son ressentiment dans l'intérêt de mon exposé. Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué le rapport entre Tarek et l'ami des rekkit.

— Il y a une preuve, repartis-je calmement. Tarek a reconnu

ce soir que c'était lui qui s'était rendu en Angleterre. Nous ne l'avons pas rencontré avant notre arrivée en Nubie. Il a donc dû nous suivre depuis l'Angleterre ou, plus vraisemblablement, il nous a précédés dès qu'il a été certain que nous avions l'intention de travailler à Djebel Barkal. Le vieux magicien qui a hypnotisé Ramsès ne devait être autre que lui...

— Mmm, fit Emerson. Son intention étant, je suppose, d'enlever Ramsès. Nous le suivrions, bien entendu... jusqu'à la Montagne Sainte. Nous avions refusé de mordre à l'hameçon du message, aussi Tarek avait-il dû en conclure que c'était le seul moyen de nous amener ici. Et maintenant nous savons pourquoi il s'intéressait à nous... Il voulait que nous l'aidions à faire fuir Nefret.

— C'est un plaisir d'avoir affaire à un esprit aussi rapide et délié que le vôtre, mon chéri, dis-je d'un petit air innocent.

Emerson gloussa.

— Touché, Peabody. Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué comment...

— Avez-vous déjà lu *La Pierre de Lune*, Emerson ?

— Vous savez bien que je ne partage pas vos goûts déplorables en littérature, Peabody. Qu'est-ce que ce livre vient faire là-dedans ?

Quand il fait allusion, comme souvent, à ce qu'il lui plaît d'appeler mes goûts répréhensibles en matière littéraire, Emerson ne fait que se livrer à l'une de ses petites plaisanteries. Je sais parfaitement bien qu'il lit en cachette des romans d'aventures et qu'il le faisait même avant de me connaître. Cependant, j'ai appris que les maris n'aiment guère qu'on les contredise (en réalité, je ne connais personne qui aime cela), et je ne le fais donc que lorsque cela est absolument nécessaire. Or ce n'était pas nécessaire en l'occurrence.

— Dans *La Pierre de Lune*, répondis-je, il y a une scène décrivant une opération pratiquée par trois mystérieux prêtres indiens qui recherchent la pierre précieuse dérobée sur la statue sacrée de leur dieu. Ils versent un liquide dans la main de leur acolyte, un jeune enfant...

— Bon sang, marmonna Emerson.

— Dès que j'ai vu cette intéressante œuvre de fiction, j'ai

compris qu'elle avait dû être donnée, non pas à Amenit – qui parle fort mal l'anglais et dont les capacités intellectuelles sont, je le crains, limitées –, mais à Tarek. J'ignore comment Amenit est entrée en possession de ce livre, mais elle a dû le donner à Reggie pour le convaincre de la mort de son oncle. Maintenant, suivez-moi attentivement, Emerson...

— Oh, je vais faire un effort, Peabody. Cela va mettre à rude épreuve mon faible intellect, mais je vais essayer quand même.

— Il s'agit d'une simple équation, mon chéri. Tarek avait lu La Pierre de Lune. Le talisman envoyé par l'ami des rekkit était un autre livre anglais et son messager était Mentarit, qui, comme nous l'avions appris, est la sœur de Tarek. Je n'en étais pas absolument certaine, admis-je élégamment, mais tous les éléments allaient dans le même sens.

En réalité, j'avais su que mon visiteur était Tarek dès qu'il... Enfin, disons ceci : j'avais compris que le jeune homme dont le corps avait été en contact si intime avec le mien n'était pas l'un des petits esclaves mal nourris. Lorsque Tarek jouait le personnage de Kemit, j'avais eu l'occasion d'admirer, d'une façon purement esthétique, son admirable musculature. Il y a un je-ne-sais-quoi... Le Lecteur comprendra pourquoi je préférerais ne pas parler de cela à mon cher mari.

— Mmm, fit le mari en question. Touché encore une fois, Peabody, et bravo.

— Bonne nuit, Emerson.

— Bonne nuit, ma chérie.

Le sommeil, le bienfaisant sommeil, qui affranchit des soucis...

— Peabody.

— Sapristi, Emerson ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Est-ce le livre que vous a apporté Mentarit ?

— Si vous l'avez trouvé sur ou sous le lit, je suppose que oui, répondis-je avec irritation. J'aurais dû le cacher, je le reconnaiss, mais j'étais si surprise que je l'ai laissé tomber.

— Savez-vous quel est ce livre ?

— Non, comment le saurais-je ? Il faisait noir, je n'ai pas lu le titre.

En silence, Emerson me le tendit. La lumière grisâtre de

l'aube donnait à son visage une pâleur cadavéreuse.

— Les Mines du roi Salomon, déchiffrai-je. De H. Rider Haggard.

— J'aurais dû m'en douter, observa Emerson d'une voix caverneuse.

— Vous douter de quoi ?

— Que Tarek avait trouvé là cette façon de parler ampoulée et ses idées sentimentales. Il parle exactement comme l'un de ces fichus indigènes dans ces livres de malheur. (Emerson s'écroula en poussant un soupir à fendre l'âme.) Forth a bien des choses à se reprocher.

— On ne peut pas lui reprocher cela, répliquai-je.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce livre n'a été publié qu'après la disparition de M. Forth. J'en ai emporté un exemplaire cette année parce que c'est l'un de mes préférés... Oui, voici mon nom. Je l'ai abandonné quand nous avons été forcés d'alléger nos bagages. Tarek a dû s'en emparer.

Il faisait plus clair. Emerson tourna vers moi son visage hagard.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix mal assurée. Pourquoi aurait-il fait cette bon D..., une chose aussi stupide ?

— Ma foi, c'était astucieux de sa part d'avoir utilisé ce livre-ci comme talisman. Si on le découvrait, on aurait supposé que c'était un livre emporté par moi. Mais je crains...

— Quoi ?

— Je crains qu'il ne l'ait pris pour la plus simple des raisons, répondis-je. Il voulait le lire. C'est très touchant, Emerson, quand on y pense. Ayant été initié par son professeur aux joies de la lecture et aux beautés de la littérature, ce jeune homme intelligent et sensible...

Je ne répéterai pas la remarque d'Emerson. Elle ne lui faisait guère honneur.

J'avais espéré qu'Amenit dormirait tard et nous laisserait faire de même, mais elle fut de service dès potron-minet. Bien que je ne pusse voir l'expression de son visage, rien dans son attitude ni dans ses mouvements n'aurait laissé croire à un

observateur qu'elle avait été droguée. Elle était en fait plus alerte que jamais. Cependant, Reggie ne quitta sa chambre qu'une fois la matinée bien avancée, et les premières paroles qu'il prononça me donnèrent un coup au cœur.

— Que diable ces sauvages mettent-ils dans leur vin ? Je ne me suis jamais senti dans un état pareil depuis mes années d'étudiant.

— J'ai déjà entendu de semblables excuses dans la bouche de jeunes gens qui avaient trop bu, dis-je sévèrement. Je suppose que vous avez célébré vos retrouvailles avec votre bien-aimée, mais permettez-moi de vous dire que cela aggrave encore un peu plus votre cas.

Reggie se prit la tête entre les mains.

— Ne me faites pas la leçon, madame Amelia, gémit-il. Je ne suis déjà pas dans mon assiette. Mais (il se mit à chuchoter d'un ton surexcité :) Toutes les dispositions sont prises. C'est pour ce soir.

Je regardai Emerson. Un imperceptible mouvement latéral de sa tête me fit comprendre ce qu'il pensait, car la complicité qui nous unit est si forte que les paroles sont presque inutiles. « Attendez », était le message qu'il me transmettait. « Ne protestez pas. Quelque chose peut encore se produire. »

J'en caressai vraiment l'espoir, car nous avions été incapables de trouver un prétexte à la fois convaincant et innocent pour refuser de nous enfuir. Si rien ne nous arrivait avant l'heure du départ, nous serions contraints de nous rabattre sur la maladie ou l'incapacité soudaine, ou bien (c'était mon idée, et elle n'était pas bête, pensai-je) Ramsès pourrait se cacher et faire en sorte qu'on ne le trouve pas. Quand je lui avais demandé s'il pourrait y arriver, il m'avait lancé un regard d'aimable mépris, en hochant la tête.

Emerson était de nouveau égal à lui-même ce matin. Il était seulement plus silencieux qu'à l'accoutumée. Le seul symptôme de nervosité qu'il manifestât, c'était de fumer beaucoup. Je lui enviai ce satané tabac, lequel semblait lui calmer les nerfs. Les miens en auraient eu bien besoin. Je ne crois pas au surnaturel – cela est interdit par l'Écriture Sainte –, mais je crois fermement que certains individus sont sensibles à de

subtils courants mentaux et affectifs. Je suis moi-même comme ça, et ce matin-là j'étais incapable de respirer à fond. Je sentais une atmosphère chargée de menaces.

On dit que l'attente fait davantage souffrir un condamné que le moment même de l'exécution. J'ai quelques doutes sur la question, mais j'éprouvai une sorte de soulagement quand la hache (métaphorique) finit par tomber. Reggie était en train de se plaindre de sa céphalée, reprochant aux poudres que je lui avais données de ne pas faire d'effet, lorsque nous entendîmes des pas lourds. On aurait dit une troupe de soldats, bien plus que l'escorte habituelle des princes.

La salle se vida comme par enchantement. Un rekkit détala pour se mettre à l'abri et les domestiques proches d'une sortie prirent la fuite. Seuls restèrent ceux qui avaient trop mangé ou qui n'avaient pas compris assez vite. Ils tombèrent aussitôt à genoux. Je me levai. En une enjambée, Emerson fut à côté de moi, sur le qui-vive comme un chat en chasse. Les tentures s'écartèrent et les hommes entrèrent à la queue leu leu, six, huit, dix soldats armés de lances et portant des casques en cuir. Ils étaient suivis du prince Nastasen. Celui-ci était accompagné de Pesaker et de Murtek. Mais je cherchai Tarek en vain, et mon sang se glaça.

Nastasen nous observait, les pouces passés sous sa ceinture. Je suppose qu'il essayait de nous intimider par la férocité de son regard, impressionnant certes, mais Emerson lui renvoya un regard deux fois plus noir, et Nastasen fut le premier à baisser les yeux.

Il tendit un doigt accusateur.

— Vous êtes des traîtres, s'écria-t-il. Vous avez conspiré (?) avec mes ennemis.

Murtek commença à bredouiller une traduction, mais le prince l'interrompit par un juron, apparemment. (Lequel faisait allusion aux habitudes improbables de certain rongeur.)

— Qu'ils répondent dans notre propre langue. Eh bien ? (Il pointa le doigt vers Emerson.) Vous m'entendez ?

— J'entends les mots que vous prononcez, mais ils n'ont aucun sens (littéralement : ils ne contiennent pas de sagesse), repartit Emerson calmement. Nous sommes des étrangers.

Comment pourrions-nous être des ennemis alors que nous ne vous connaissons pas ? Bon sang, poursuivit-il en anglais, je ne sais pas si je me suis fait comprendre. Ma connaissance de la langue est trop limitée pour exprimer de subtiles distinctions juridiques.

Ramsès s'éclaircit la voix.

— Si vous voulez bien me permettre. Papa...

— Certainement pas, coupai-je. De quoi cela aurait-il l'air, un petit garçon prétendant parler au nom de ses parents ? Je doute de toute façon que Son Altesse soit capable d'apprécier ces subtiles distinctions juridiques.

Le visage de Nastasen frémît de rage.

— Cessez de parler ! Pourquoi n'avez-vous pas peur ? Vous êtes entre mes mains. Prosternez-vous et implorez ma pitié.

— Nous ne craignons personne, dis-je en méroïtique. Nous ne nous agenouillons que devant Dieu.

Le Grand Prêtre d'Aminrê lâcha un éclat de rire rauque.

— Bientôt vous vous agenouillerez devant lui et la main de la Heneshem (?)...

— C'est moi qui dis ce qui se passera, cria Nastasen, se tournant vers son allié.

— Oui, oui, grand prince. Pardonnez à votre serviteur.

En réalité, pensai-je (car j'estimai prudent de ne pas parler pour le moment), le prince Nastasen n'était rien d'autre qu'un vilain petit garçon gâté. Il ferait un très mauvais monarque, et il faudrait peu de temps à Pesaker pour détenir les rênes du pouvoir.

Cependant les vilains petits enfants peuvent s'avérer dangereux quand ils sont à la tête d'une troupe d'hommes armés de grandes lances pointues, et Nastasen résolut de prouver qu'il n'était pas aussi stupide que je l'avais cru. Sa respiration se calma, ses muscles se détendirent, et un mauvais sourire remplaça peu à peu sa mine renfrognée.

— Vous êtes des étrangers, dit-il. Vous n'avez pas d'amis ici ? Mais vous aviez un ami avant votre arrivée. Vous êtes les amis d'un traître.

— Coupables de complicité, fis-je remarquer à Emerson.

— Laissez-le finir, dit Emerson. Tout ceci ne me plaît guère.

— Il a trahi son peuple, reprit Nastasen. Il a trahi les siens et a soulevé les... (?) (de toute évidence quelque terme péjoratif) afin de régner sur eux. (fi se frappa la poitrine du plat de la main.) Mais moi, le grand prince, le défenseur du peuple, surveille tout ce qui se passe dans le pays ! J'ai vu ce scélérat, je le connaissais, je connaissais son nom ! Et maintenant...

Il frappa dans les mains d'un coup sec et se retourna. Deux soldats entrèrent, agrippant un prisonnier. D'un geste brutal, ils le jetèrent à genoux. Il avait les bras attachés dans le dos, pas par les mains mais par les coudes, position particulièrement inconfortable, décrite par les anciens Égyptiens. Le capuchon masquait toujours son visage, et le kilt grossièrement tissé était celui qu'il avait porté la veille au soir. Ils avaient dû le capturer peu de temps après notre séparation. Nous avions trop tardé – ou bien quelqu'un lui avait tendu un piège. Je cherchai Amenit du regard. Elle avait disparu, ainsi que Reggie.

Nastasen regardait son frère d'un œil mauvais, comme un histrion jouant un rôle de scélérat.

— Il a vraiment le don du mélodrame, marmonna Emerson. Je me demande si on joue encore ici les vieilles pièces religieuses ? Préparez-vous à la scène suivante, Peabody.

Je me rapprochai d'Emerson. Il me glissa le bras autour de la taille. J'entendis derrière moi un glissement : Ramsès se déplaçait. Pour aller où, je n'aurais su dire.

Nastasen jouissait trop de son triomphe et de son numéro d'histrion pour faire attention à nous.

— Il cache son visage comme un lâche, mais je le connais ! Mon œil voit tout, sait tout. Vos yeux sont faibles. Peut-être ne le reconnaîtrez-vous pas. Regardez, alors !

Il arracha le capuchon. Je fus soulagée de constater qu'à l'exception de quelques égratignures Tarek semblait indemne. Il était peut-être un soupçon plus pâle que d'habitude, mais son visage ne trahissait pas la moindre peur, seulement du mépris à la vue de son frère, qu'il considérait d'un œil fixe. Nastasen l'empoigna brutalement par les cheveux et lui tira la tête en arrière. Saisissant prestement un couteau à sa ceinture, il en appuya la lame acérée contre la veine qui battait dans la gorge de Tarek.

Un faible gémissement, tel un triste vent d'hiver, parcourut la salle. Les petits esclaves observaient attentivement. Ils pleuraient l'anéantissement de leurs espoirs, maintenant que leur héros était capturé.

Un mince filet de sang coula le long de la gorge bronzée de Tarek. Il ne fit aucun bruit, et son expression resta inchangée. Les doigts d'Emerson glissèrent le long de ma ceinture en cuir, comme pour resserrer leur étreinte. Je sentis un petit corps s'appuyer contre mon dos, apparemment terrorisé. Je tendis la main vers mon fils et ne rencontrai nullement de corps tremblant, mais une tige métallique. Je refermai les doigts dessus et attendis.

D'un geste brusque, Nastasen rengaina son couteau.

— Le roi ne tue qu'en temps de guerre, déclara-t-il. Cette mort serait trop douce.

Je m'attendais à semblable conclusion, mais je fus malgré tout immensément soulagée, car les individus faibles et déséquilibrés ne se conduisent pas toujours de manière prévisible, et la haine de Nastasen pour son frère déformait tous les traits de son visage.

Il poussa Tarek vers les soldats qui s'emparèrent de lui et le relevèrent.

— Maintenant, dit-il en se tournant vers nous, voici votre ami, le traître. Vous partagerez son sort, mais pas avant d'avoir vu l'effondrement de vos projets et le couronnement du roi légitime. Souhaitez-vous dire adieu à votre ami le traître ? Vous ne le reverrez pas avant de vous retrouver devant l'autel du dieu. Et alors... alors, je crois qu'il n'aura plus de langue pour pouvoir parler.

— Quelle petite ordure, observa Emerson du ton de la conversation. Allez-y, Peabody.

J'avais eu l'intention d'éclater en sanglots et de me jeter aux pieds de Nastasen, mais je ne pus m'y résoudre. Cela dit, le hurlement que je poussai s'avéra tout aussi efficace. Nastasen eut un mouvement de recul, mais il ne fut pas assez leste pour m'éviter lorsque je me ruai sur lui, agitant les bras tout en feignant un grand émoi et hurlant à tue-tête. Je trébuchai astucieusement, ne réussis pas à me rattraper, et je donnai tête

baissée, sans ménagement, contre la partie médiane du corps de Nastasen. Il entraîna un soldat dans sa chute. Un autre tomba quand mon ombrelle se prit dans ses jambes.

Je roulai sur le dos juste à temps pour voir Tarek se précipiter vers le fond de la salle, talonné par l'un des soldats. La grande lance se dressa et était sur le point de quitter la main du poursuivant, lorsqu'un panier d'osier chargé de linge se mit brusquement en travers de son chemin avec la précision d'un tir vers le guichet au cricket. La lance tomba par terre avec fracas, le soldat s'effondra dessus, et Ramsès battit prudemment en retraite derrière une énorme jarre de vin. Vif comme l'éclair, Tarek disparut par la porte. Quelques secondes plus tard, un autre soldat le poursuivit.

Tarek était à l'abri – du moins je l'espérais. Mais qu'était devenu mon valeureux époux ? Je ne pouvais bouger, vu que Nastasen me tenait à la gorge et tentait de m'étrangler tout en me cognant la tête contre le sol. Le résultat n'était guère convaincant et servit une nouvelle fois à prouver ce que je répète continuellement à Ramsès : qu'il est difficile de faire deux choses en même temps si l'on ne dispose pas de qualités mentales et physiques supérieures.

Une main saisit le prince et l'envoya dinguer comme une poupée de chiffon.

— Tout va bien, Peabody ? s'enquit Emerson en m'aidant à me relever.

Le couteau qu'il avait pris à ma ceinture n'était pas dans sa main. J'en conclus qu'il avait réussi à le glisser dans sa poche après avoir coupé les liens de Tarek.

Nastasen martelait le sol en hurlant. Murtek s'était réfugié derrière un très grand soldat et se tordait les mains comme lui seul savait le faire. Pesaker fut le seul à garder son sang-froid. Il cria un ordre, celui-là même que j'aurais donné (à l'instar de toute personne sensée). Les soldats cessèrent de brandir leurs lances dans ma direction et se précipitèrent vers la porte par laquelle Tarek s'était enfui.

— Je crois que je me sens un peu faible, Emerson, dis-je.

— Cela pourrait être une excellente idée, ma chérie.

Je me mis donc à rouler les yeux comme une folle et à flétrir

les genoux. Emerson me souleva avec un cri de détresse. Je me laissai aller dans ses bras et j'écoutai avec intérêt la discussion qui s'ensuivit.

Emerson exigea qu'on me portât assistance. Nastasen, étouffant d'une telle rage que sa voix en était presque méconnaissable, répliqua qu'il ferait tout ce qui était possible pour assurer ma survie vu qu'il espérait avoir le plaisir de me tuer de ses propres mains. Il commença à décrire certaines des méthodes auxquelles il songeait. Le Grand Prêtre d'Aminrê interrompit cette tirade en portant une accusation qu'Emerson nia avec indignation. Sa pauvre femme était devenue hystérique, comme cela arrive aux femmes. En se précipitant pour lui porter secours, il avait été attaqué par le prisonnier, qui l'avait terrassé et avait également terrassé plusieurs soldats. Il ignorait comment le prisonnier avait réussi à détacher ses liens. L'un des soldats devait être un traître.

Tout le monde se mit à crier en même temps. Le premier son qu'on entendit lorsque le tumulte s'apaisa fut la voix craintive et haut perchée de Murtek.

— Tuer ces étrangers à présent serait une erreur. D'abord, ils appartiennent au dieu. Il sera courroucé si un autre boit leur sang. Deuxièmement, pendant que vous parliez, le traître s'est enfui. Si les étrangers l'ont aidé, il leur en sera reconnaissant et reviendra les aider.

— Mmm, fit Nastasen. Cela serait... idiot. Je ne prendrais pas un risque pareil.

— Non, mon prince. Mais le prince Tarek en serait fort capable, lui. Même enfant, il était faible et avait le cœur tendre. Il passait son temps à écouter les histoires de Forth.

— Comme toi, dit Pesaker d'une voix de crécelle. Quant à ta propre loyauté, elle n'est guère probante, Murtek. Qu'as-tu fait pour empêcher Tarek de s'enfuir ?

— Je suis un vieil homme, se défendit Murtek d'un ton pitoyable. J'aide comme je peux... En donnant de bons conseils, en dispensant des paroles de sagesse. Il ne faut pas frustrer le dieu de sa victime...

— Cela du moins est vrai, dit le Grand Prêtre. Et le reste est peut-être également vrai. Nous allons jeter les prisonniers dans

les cellules les plus sombres de la prison...

Murtek toussa d'un air désapprobateur.

— Vous voulez tendre un piège au prince Tarek ? En ce cas laissez ici les étrangers, dans cette maison où vivait Tarek enfant et dont il connaît les passages secrets. Il serait incapable de pénétrer dans les cellules du prince Nastasen. Il n'essaierait pas.

Il y eut un long moment de silence. Je savais que notre sort se jouait en cet instant, et je décidai d'affronter l'événement debout, comme une vraie Britannique.

— Déposez-moi, Emerson, marmottai-je.

— Parfait, elle se réveille, observa Nastasen, tandis qu'Emerson me remettait sur mes pieds. Elle va entendre le sort qui lui est réservé de la bouche du roi.

— Tu n'es pas encore roi, jeune canaille, dit Emerson entre ses dents. (Il dit à haute voix en méroïtique :) Venez, ma femme, nous allons chez le prince Nastasen.

— Attendez ! (Le Grand Prêtre d'Aminrê leva la main.) Vous êtes prêts à partir ? Vous ne demandez pas à rester ici ?

Emerson haussa les épaules.

— Peu importe où nous sommes. Nous sommes prêts.

— Voilà qui est... (?), dit Pesaker en nous examinant les yeux plissés et avec une expression qui rendait clair le sens du mot. Ils sont trop dociles. J'ai une meilleure idée. Qu'ils restent. Nous allons emmener l'enfant.

## CHAPITRE QUATORZE

*Dans les entrailles de la terre.*

Je me mordis la lèvre, me retenant de pousser un cri de désarroi. Les choses avaient si bien marché jusqu'ici ! Dans tous mes états, je regardai autour de moi, en quête d'inspiration. Ramsès était introuvable, mais je ne pensais pas qu'il ait eu la possibilité de quitter la salle, et sa cachette derrière les jarres de vin serait découverte dès les premières recherches. Puis j'entrevis un visage pâle qui observait la scène depuis le seuil de ma chambre à coucher. Reggie était-il là dès le début, rôdant furtivement derrière les rideaux et les... jupes d'une femme ? J'eus quelques scrupules avant de le jeter aux loups, mais j'en aurais eu encore plus s'il s'était conduit en homme.

— Reggie ! m'écriai-je. Sauvez-le ! Sauvez Ramsès !

Il n'eut pas le loisir de s'esquiver. L'un des soldats l'aperçut et le tira hors de sa cachette. Peut-être espérait-il qu'offrir ce petit oiseau à son maître ferait mieux passer son échec, car, comme il fut contraint de le déclarer, l'aigle lui avait échappé.

— Continuons-nous les recherches, grand prince ? s'enquit-il.

— Oui, répondit sèchement Nastasen. Vous chercherez sans manger ni boire jusqu'à ce que vous le trouviez. Si vous ne le trouvez pas...

— J'ai trouvé celui-ci, grand prince, dit le soldat en déglutissant nerveusement.

Nastasen se tourna vers ses conseillers.

— Qu'allons-nous faire de ce moins que rien ? Peut-être aimerait-il goûter aux plaisirs de mes geôles...

Ni l'un ni l'autre de ces dignes messieurs ne semblait avoir d'opinion. Reggie se redressa. Après tout, le garçon ne manquait

pas de cran. C'était peut-être un manque d'intelligence, non de courage, qui l'avait fait hésiter.

— Je suis prêt à y aller, déclara-t-il. Emmenez-moi à la place du garçon. Laissez-le à sa mère.

Nastasen hocha la tête.

— Un otage en vaut un autre, dit-il en substance. (Il me décocha un regard mauvais.) Plus tard, je ramènerai peut-être celui-ci et j'emmènerai le garçon. Ou peut-être pas. Amusez-vous, madame, à essayer de deviner ce que je vais faire.

Il tourna les talons et sortit d'un air martial. Pesaker nous fit une révérence ironique.

— Nous nous reverrons devant l'autel du dieu, étrangers.

Solidement tenu par les gardes, Reggie sourit bravement.

— Je ne vous en veux pas, madame Amelia. Ne perdez pas espoir. Il y a toujours une chance... (Il fut entraîné. Murtek le suivit, sans nous adresser la parole ni nous regarder.)

Nous nous retrouvâmes seuls, à l'exception d'une douzaine de soldats qui tournaient autour de nous et d'Amenit. Cette dernière avait suivi Reggie lorsqu'il était sorti de ma chambre. Elle avait les yeux rivés sur la rangée de jarres de vin.

Je courus vers elle et lui passai le bras autour du corps.

— Ma pauvre ! Comme vous dissimulez bien l'angoisse que vous devez éprouver pour votre bien-aimé ! Que pouvons-nous faire pour l'aider ?

Souple comme un serpent, elle s'échappa de mes bras. Sa colère et sa frustration – que j'avais devinées en sentant la tension de son corps frémissant – étaient telles qu'elle pouvait à peine supporter que je la touche.

— Qu'avez-vous fait ? Vous l'avez laissé s'enfuir.

Se reprenant, elle s'interrompit. J'estimai plus sage de feindre de ne pas avoir compris.

— Je suis mère, dis-je dans sa langue. Comment pourrais-je supporter qu'on m'arrache mon enfant ? Votre bien-aimé est un homme, fort et brave. Et vous irez le retrouver vite pour voir comment lui porter assistance.

Bonté divine, mais que cette fille était donc lente ! Je l'avais empêchée de se trahir et lui avais pratiquement soufflé ce qu'elle avait à faire, mais il lui fallut du temps pour assimiler.

— Oui, finit-elle par dire. Il faut que je me hâte d'aller auprès de lui pour voir ce qu'il en est... Restez ici. Ne tentez pas de vous enfuir. Ne faites rien avant que je ne vous rapporte des nouvelles.

Elle sortit de la pièce sans un bruit. J'attendis un moment, puis regardai derrière les jarres de vin.

— Tu peux sortir maintenant, Ramsès. C'était très intelligent de ta part de rester caché. S'ils avaient mis la main sur toi, ils n'auraient peut-être pas accepté d'emmener Reggie à ta place.

— C'était très intelligent de votre part, Maman, de détourner l'attention d'Amenit, repartit Ramsès en apparaissant. Lorsqu'elle a dit qu'elle partait « le » voir, elle ne voulait pas parler de M. Forthright, n'est-ce pas ?

— Que diable ai-je fait de ma pipe ? s'exclama Emerson en fouillant parmi mes notes et mes papiers. Si un homme a bien mérité de fumer tranquillement... Ah, la voici. Et voici, ma chère Peabody, votre petit couteau. Je vous félicite de le garder si bien affûté. Les liens de Tarek n'étaient pas de la corde, mais du cuir brut.

— Je regrette de ne pas avoir une douzaine de pipes et un sac de tabac à vous offrir, mon cher Emerson... Ils ne vous ont pas fait mal ?

— Je n'ai que quelques contusions. (Emerson commença à bourrer sa pipe.) J'étais sûr que nous ne courions guère plus de risques. Ces polythéistes prennent tellement au sérieux leurs sacrifices, leurs tortures à n'en plus finir, etc. ! Le seul mauvais moment, ce fut lorsque Nastasen a menacé de nous jeter dans son cachot.

— C'était l'idée de Pesaker, je crois, corrigeai-je.

— Cela revient au même. Cette petite canaille a la tête creuse. Pesaker fera de lui sa marionnette, ce qui est sans doute la raison pour laquelle il soutient Nastasen plutôt que Tarek. Pour le moment nous disposons d'un sursis jusqu'à la cérémonie, et, avec Tarek en liberté, nous devrions pouvoir mettre au point quelque stratagème – dans la mesure où nous ne finissons pas dans les geôles de Nastasen.

— C'est grâce à Murtek que nous leur avons échappé, dis-je en prenant une datte dans le bol sur la table. De quel côté est-il,

d'ailleurs ?

— De son côté, je présume, répondit Emerson cyniquement. Les politiciens sont tous pareils, à la Chambre comme dans l'Afrique la plus noire, et c'est un homme habile. À mon avis il penche en notre faveur et en faveur de Tarek — le triomphe de Nastasen signifierait le triomphe d'Amon et de son grand prêtre sur Osiris et Murtek —, mais il tient trop à sa peau ridée pour se compromettre tant que la victoire n'est pas certaine.

Je fis délicatement tomber dans ma main le noyau de la datte et en pris une autre.

— J'ai une faim de loup. Tout cet exercice, et puis le repas qui a été retardé... Où sont passés les domestiques ?

— Ils sont sagement allés se cacher. (Emerson pencha la tête, l'oreille aux aguets. De l'arrière de la maison s'entendaient de lointains échos de coups sourds, de craquements, d'exclamations de nature — j'en étais certaine — sacrilège. Emerson sourit.) Les soldats de Nastasen me font penser aux pirates de Messieurs Gilbert & Sullivan. « Comme des chats — pouf ! —, nous poursuivons notre proie. En grand silence — crac ! —, nous avançons avec prudence. »

Souriant, je joignis ma voix à la sienne. Rien de tel qu'une chanson, je dis toujours, pour remettre du baume au cœur. « Pas le moindre bruit... » Nous frappâmes du poing sur la table et Ramsès, se joignant à nous, cria à tue-tête : « Pan ! »

Nous achevâmes le couplet en grand style et entonnâmes le chœur. La voix flûtée de Ramsès formait une partie aiguë qui n'était guère harmonieuse. « Venez, amis, qui labourez les flots », et ainsi de suite jusqu'au bout.

Emerson s'épongea le front et éclata de rire.

— Tout le monde se croit à même de juger, hein, Peabody ? Nous n'avons certainement pas chanté si mal que ça.

Et il fit un geste vers l'entrée, où étaient plantés deux soldats, écarquillant les yeux et brandissant leurs lances.

— La musique occidentale doit leur paraître étrange, observai-je. Ils ont peut-être pris cela pour des bruits de lutte. Nous faisions un beau raffut.

L'air penauds, les hommes baissèrent leurs lances.

— J'ai moi-même un peu faim, dit Emerson. Essayons de

faire revenir les domestiques.

Il claqua des mains.

Il leur fallut du temps, mais les domestiques finirent par réapparaître et commencèrent à nous servir le déjeuner. La présence des deux soldats, qui traînaient autour de nous en regardant les plats d'un air affamé, les dérangeait manifestement. Aussi Emerson les renvoya-t-il tous deux en leur rappelant avec insistance les ordres donnés par Nastasen.

— Ils ne semblent pas très enthousiastes, n'est-ce pas ? dis-je comme les deux hommes s'éloignaient en lambinant et en traînant leurs lances.

— Ce sont des hommes condamnés, dit Emerson placidement. S'ils n'ont pas trouvé Tarek à l'heure qu'il est, c'est qu'il s'est volatilisé pour de bon. (Il planta ses robustes dents blanches dans un morceau de pain.) Et il se peut...

— Emerson, excusez-moi, mais vous parlez la bouche pleine. Cela donne le mauvais exemple à Ramsès.

— Désolé, marmonna Emerson. (Il avala en grimaçant.) Pas étonnant que Murtek ait perdu la plupart de ses dents. Ils doivent moudre le grain à l'ancienne, entre deux pierres. Il y a autant de sable que de farine dans ce fichu pain. On aurait pu supposer que Forth leur aurait appris les méthodes modernes de fabrication, au lieu de leur enseigner des théories politiques et des billevesées romantiques... J'étais sur le point de dire que depuis le début j'ai noté un certain manque d'enthousiasme chez les gardes. Ils étaient un peu trop nombreux à trébucher, perdre l'équilibre et tomber de tous les côtés... Quant à la poursuite du fugitif, elle manquait singulièrement de conviction.

— C'est ce que j'ai trouvé, renchéris-je. Les hommes qui accompagnaient Nastasen cette fois-ci portaient tous des casques en cuir et étaient armés de lances. Cela signifie sans doute (et j'aurais dû le remarquer avant) que les archers, qui portent la plume, sont les hommes de Tarek. Il nous a dit que tous ceux arborant ses insignes ne lui étaient pas forcément loyaux, et il semblerait que l'inverse soit vrai. Je suppose que vous n'avez pas remarqué lequel des gardes a été particulièrement maladroit ?

— Bon sang, non. J'étais trop occupé à faire des croc-en-jambe. (Emerson fronça les sourcils.) C'est là l'ennui des conspirations : on ne vous laisse pas le temps de discuter calmement. Si Tarek avait pris la peine de nous dire à qui faire confiance...

Il mordit sauvagement dans la miche. Je regardai la petite bonne femme qui remplissait ma tasse. Avais-je entendu un murmure aussi doux que le bourdonnement d'une abeille ou le ronronnement d'un chat quand le nom de Tarek avait été prononcé ? Je ne doutais pas du camp dans lequel elle était, mais je ne voulais pas lui faire courir de risques en essayant de lui adresser la parole. Il y avait sans doute également des espions parmi les rekkit. Il devait être malheureusement très facile de soudoyer les faibles pour les amener à trahir leur propre peuple. Une miche de pain est une richesse sans pareille pour un homme qui meurt de faim.

— Je suis heureuse que nous ayons eu la chance de nous livrer à cette petite gymnastique revigorante ce matin, dis-je à Emerson tandis que nous faisions le tour du bassin aux lotus, bras dessus bras dessous. Car, apparemment, nous n'aurons plus guère l'occasion de faire de l'exercice à partir de maintenant.

Amenit était revenue, accompagnée d'une nouvelle fournée de petits domestiques. Ceux-ci avaient l'air encore plus malheureux et abattus que les premiers. Eux et leurs familles avaient dû être menacés des pires châtiments s'ils tentaient de nous porter secours.

Emerson avait aussitôt mis à l'épreuve le nouveau système de surveillance. Après avoir gagné la porte d'entrée, il avait exigé qu'on le laissât sortir. Bien entendu, il revint en me disant que le stratagème avait été inopérant et que « ses hommes » n'étaient plus de garde.

— J'espère seulement qu'il ne leur est rien arrivé, Peabody. Cette jeune crapule est capable de massacrer tous ceux qu'il croit susceptibles d'être en notre faveur.

— Mon cheri, vous ne comprenez pas la psychologie de Nastasen, dis-je. Il est dans la situation idéale pour se livrer

sans entraves à son passe-temps favori, c'est-à-dire torturer les autres. J'imagine que dans son enfance il devait arracher les ailes des papillons. Il ne tuera aucun de nos amis sans s'être assuré que nous soyons bien là pour assister au spectacle. Et vous pouvez être certain que nous serons les premiers à savoir si Tarek est de nouveau capturé.

— Je n'approuve guère cette nouvelle lubie de psychologie, grommela Emerson. Au pis ce sont des âneries et au mieux ce n'est que du simple bon sens, vous n'avez pas eu l'occasion de causer avec Amenit depuis qu'elle est revenue, je suppose ?

— Pas encore. Cette jeune fille n'est pas très intelligente, Emerson. Je ne la laisserais certainement pas prendre part à la moindre conspiration s'il ne tenait qu'à moi. Elle se serait trahie si je ne l'avais arrêtée. J'ai estimé préférable de feindre d'ignorer son rôle.

— Bien sûr. C'est elle qui a trahi Tarek, je suppose.

C'est elle, j'en suis certaine, qui a découvert que nous n'étions pas dans nos appartements hier soir. Elle était trop éveillée aujourd'hui pour quelqu'un qui est censé avoir bu du vin dans lequel a été mêlé un narcotique. Elle a dû prévenir Nastasen ou Pesaker probablement ce dernier, car c'est le seul qui ait suffisamment de bon sens pour tirer la conclusion évidente : que nous étions en vadrouille avec un membre de l'opposition. Si je m'étais occupée de cette affaire, j'aurais tendu des embuscades devant le domicile de tous ceux que j'aurais soupçonnés d'être de mèche avec Tarek, et bien entendu devant le palais de Tarek lui-même. Le fait que nous n'ayons pas été attaqués en revenant chez nous me porte à croire qu'ils ne savent heureusement pas comment nous avons quitté nos appartements.

— Ni où nous sommes allés ?

— Le Ciel fasse qu'il en soit ainsi. (J'essuyai une larme.) Cette pauvre, cette courageuse enfant ! Quel terrible choc cette nouvelle sera pour elle... Comme elle doit être seule, comme elle doit avoir peur ! Si seulement nous pouvions communiquer... pour lui dire de ne pas perdre espoir, d'avoir foi en Dieu et en nous.

— Pas nécessairement dans cet ordre, dit Emerson, ne

pouvant s'empêcher de sourire. Ne vous laissez pas abattre, Peabody. Nous pourrons peut-être lui envoyer un message lorsque Mentarit reviendra.

— Si elle revient. Dieu merci elle n'est pas revenue avec nous hier soir. Il est possible qu'on ne soupçonne pas son rôle dans l'affaire, Emerson. À mon avis, Nastasen ne sait probablement pas que nous avons vu Nefret. Sinon il n'aurait pas manqué de nous lancer cela au visage.

— Bien raisonnable, Peabody. Combien de temps durent les tours de garde des suivantes ?

— Cinq jours. J'ai compté en faisant bien attention. Et ce soir, c'est le deuxième jour d'Amenit. Je vais avoir du mal à attendre jusque-là. Mais il le faut, je suppose. À moins que...

Emerson fit halte.

— À moins que..., répéta-t-il.

Un petit oiseau se mit à chanter sur une branche au-dessus de nos têtes. Nous nous regardâmes... Deux grands esprits qui se rencontrent.

— Y parviendrez-vous, Peabody ? s'enquit Emerson.

— Pour ce qui est des moyens, oui, assurément. J'ai du laudanum en quantité, mais il ne s'agit pas de l'endormir, seulement de la rendre incapable de vaquer à ses occupations. De l'ipécacuanha, peut-être, dis-je pensivement. Des pilules de Doan..., de la teinture d'arsenic.

Emerson me regarda, mal à l'aise.

— Ma parole, Peabody, il y a des fois où vous me donnez la chair de poule. Je n'ose vous demander pourquoi vous voyagez avec plusieurs poisons mortels.

— L'arsenic éclaircit la peau et rend les cheveux lisses et brillants, mon chéri. À petites doses, naturellement. Je ne l'utilise pas comme produit de beauté, mais c'est très utile pour se débarrasser des rats et des autres animaux nuisibles qui infestent nos campements lors de nos expéditions. Ne craignez rien, je ferai attention. Sa maladie doit paraître naturelle. Sinon, les soupçons retomberaient sur nous.

Emerson ne paraissait pas tout à fait convaincu. Il m'exhorta non seulement à faire attention au dosage, mais à attendre une occasion favorable, « au lieu de coller ça dans son vin cet après-

midi », selon son expression. Je l'assurai que je n'avais pas l'intention d'agir précipitamment. Il faudrait du temps avant de surmonter l'obstacle de l'antipathie qu'Amenit éprouvait pour moi et de trouver un moyen approprié pour lui administrer le narcotique.

La dernière question – celle de l'occasion propice, comme dirait un expert criminel – présentait quelques difficultés. Amenit ne dînait pas avec nous, et elle n'avait jamais mangé ni bu en notre présence. Pourtant, il fallait bien qu'elle mange à un moment ou à un autre, quelque part.

Ma tâche fut facilitée par le fait qu'Amenit était aussi impatiente de converser avec moi que moi avec elle. Je savais, de façon aussi certaine que si j'avais assisté à leur conciliabule, qu'elle était partie s'entretenir avec Nastasen et le grand Prêtre d'Aminrê. Peut-être avait-elle plaidé en faveur de Reggie (je n'avais pas encore décidé si ses sentiments à son égard étaient sincères ou pas), mais son intention première avait sans doute été de demander comment elle devait agir maintenant que la situation avait changé du tout au tout. Avant que Tarek ne fût démasqué et capturé, son influence nous avait assuré un traitement de faveur. Maintenant le gant de velours avait disparu et la main de fer de Nastasen nous tenait dans son cruel étau. Tant que Tarek restait libre, les doigts meurtriers ne nous broieraient pas, mais j'étais sûre que s'il était pris nous le rejoindrions bientôt dans les cellules sombres et humides de son frère, condamnés à endurer Dieu sait quelles horribles tortures, avant qu'une mort tout aussi horrible ne nous libère.

Mes efforts pour parler à Amenit seule à seule furent contrecarrés par une circonstance inopinément comique. Les soldats qui fouillaient la maison refusèrent de partir. Je ne pouvais guère le leur reprocher, car je savais aussi bien qu'eux le sort qui les attendait, mais leur nervosité s'accrut à mesure que l'après-midi avançait, et ils gênaient tout le monde, fouillant pour la douzième fois des endroits qu'ils avaient déjà fouillés. Ils cherchèrent même dans des cachettes aussi invraisemblables que le havresac de Reggie et le bassin aux lotus, qu'ils draguèrent de bout en bout à l'aide de leurs lances. Lorsque l'un d'eux renversa une caisse de linge que les domestiques avaient

refaite trois fois, Amenit s'emporta et se mit à crier. Comme ils refusaient d'obéir à ses ordres, elle sortit en coup de vent et resta absente quelque temps. C'est pendant son absence que l'un des soldats se rua soudain vers le jardin et escalada le mur. J'imagine que d'autres l'auraient imité s'ils n'avaient entendu les bruits extrêmement déplaisants qui nous parvinrent alors aux oreilles. Si jamais j'avais douté que l'extérieur de la bâtisse fût bien gardé, mes doutes furent bien vite balayés.

Me tournant vers l'homme le plus proche, dont le visage avait pris une teinte verdâtre quand il avait entendu les hurlements, les coups sourds et les grognements derrière le mur, je lui dis doucement :

— Est-ce ainsi que votre maître récompense ceux qui le servent fidèlement ? Est-ce là une façon d'exercer la justice (ma'at, littéralement : une pratique juste) ? Que fera-t-il à vos femmes et à vos enfants quand vous serez...

Emerson me saisit alors par le bras et m'entraîna à l'écart.

— Bon sang, Peabody, n'avons-nous pas suffisamment d'ennuis comme ça sans que vous fomentiez la sédition ?

— Une petite graine de sédition peut porter ses fruits, répondis-je. Cela valait la peine d'essayer.

Lorsque Amenit revint, elle était accompagnée d'une troupe de soldats qui persuadèrent leurs frères d'armes de se retirer en leur distribuant force coups. Le soldat à qui j'avais adressé la parole me décocha un regard pitoyable, auquel je répondis par un hochement de tête assorti d'un sourire, et je lui fis un signe d'encouragement avec le pouce. Cela parut le surprendre beaucoup. J'espérai seulement ne pas m'être rendue coupable de quelque grossièreté par inadvertance.

Une fois que les traînards eurent été retrouvés au fin fond des chambres où ils se cachaient, les ombres du soir avaient envahi la pièce. Ramsès était dans le jardin, devisant avec le chat, dont les allées et venues n'étaient apparemment pas troublées par la présence des gardes derrière le mur. Amenit faisait la tête, comme toute maîtresse de maison l'aurait fait, devant le linge chiffonné par les soldats. (Une chance pour nous, vu que les grandes robes que nous avions portées lors de notre seconde équipée nocturne se trouvaient dans le tas.) Elle semblait être

d'humeur pensive ; l'instant paraissait propice. Je m'approchai d'elle.

— Quoi de neuf ? chuchotai-je.

Elle laissa tomber dans la caisse les vêtements froissés et haussa les épaules.

— Comment le saurais-je ? Je suis prisonnière tout comme vous. Il ne me fait pas confiance.

— Votre frère Nastasen ?

Elle hocha sa tête emmaillotée, et je souris in petto. Elle avait commis sa première erreur en avouant un lien de famille que j'avais seulement soupçonné jusque-là. C'était, toutefois, une déduction logique. Mentarit et Amenit, Tarek et Nastasen, étaient tous enfants de feu le roi et étaient donc frères et sœurs, demi ou vrais. Comme Emerson l'avait fait une fois remarquer en plaisantant, leurs liens de famille étaient très étroits. Assurément, certains d'entre eux ne faisaient pas preuve de l'affectueuse loyauté que des enfants sont censés manifester l'un envers l'autre, mais j'ai connu des familles prétendument civilisées qui souffraient de semblables défauts.

— Qu'ont-ils fait de Reggie ? demandai-je. Avez-vous pu le voir ?

— Comment aurais-je pu poser la question, ou plaider en sa faveur ? Si mon frère apprenait que j'ai l'intention de l'aider à s'échapper, je mourrais.

Je maudis les voiles qui dissimulaient ses traits, car ces derniers trahissent souvent (pour quelqu'un qui étudie attentivement les physionomies, comme moi) des émotions que les paroles ne révèlent point. Sa voix manquait assurément de conviction. Elle avait parlé d'un ton aussi neutre et impersonnel que si elle avait récité un rôle appris.

— Quel dommage, dis-je. Vous auriez été heureuse avec lui, dans le vaste monde.

J'avais lâché cela au hasard, mais le coup porta. Impétueusement, elle se tourna vers moi, les mains jointes.

— Il m'a dit que chez vous les femmes étaient les chefs. Elles portent des vêtements merveilleux, cramoisis, dorés et bleus, doux comme des plumes d'oiseaux et couverts de bijoux étincelants.

— Oh, oui, fis-je.

Une main sortit de sous ses voiles et tira ma manche d'un geste dédaigneux.

— Vos vêtements ne sont ni doux ni brillants.

— Mais j'en ai de semblables chez moi. Porteriez-vous vos belles robes et vos parures pour un voyage long et pénible ?

— Non... Et est-ce vrai, comme il m'a dit, que les femmes roulent confortablement dans des chariots tirés sur de larges routes ? Qu'elles mangent des mets raffinés, autant qu'elles le désirent, qu'il y a des choses si froides que cela fait mal à la bouche, que les lits sont si doux qu'on a l'impression de reposer sur de l'air, et que de l'eau glacée tombe du ciel ?

— Tout cela est vrai, répondis-je alors qu'elle reprenait souffle, soudain animée comme elle ne l'avait décidément pas été à propos de Reggie. (L'honnêteté m'obligea d'ajouter :) Pour les riches.

— Il est riche. Et c'est un personnage important parmi vous.

— Euh... oui, acquiesçai-je en me demandant ce que lord Blacktower penserait de la situation.

— Il a dit qu'il m'emmènerait avec lui, marmonna Amenit. Il l'a juré au nom de son dieu. Puis-je le croire ?

— La parole d'un Anglais est sa... euh... vérité, répondis-je, ayant un peu de mal à traduire, d'autant plus que dans ce cas je n'étais pas entièrement convaincue moi-même.

— Mais je ne suis pas comme les femmes de son pays. J'ai la peau brune, je n'ai pas de cheveux d'un blond éclatant comme elle...

Elle s'interrompit brusquement – après un mot de trop.

— Mme Forth, vous voulez dire ? demandai-je l'air de rien.

— Et comme lui, dit Amenit. Les siens ressemblent à de l'or rouge. Il est très beau.

Mon cœur se mit à battre la chamade. Elle ignorait que nous avions vu Nefret. Le mot lui avait échappé, et elle avait réussi, grâce à moi, à rattraper cet authentique lapsus. De plus, l'occasion propice était toute trouvée, le chemin tout tracé.

— Auriez-vous envie d'être belle, vous aussi, Amenit ? Les femmes de mon pays ont des moyens pour changer la couleur de leurs cheveux, éclaircir leur peau...

— Et leurs yeux ? Je voudrais que les miens soient bleus, de la couleur du ciel.

Je fronçai les sourcils.

— C'est plus difficile. Cela prend longtemps et c'est parfois douloureux, du moins au début.

— Nous pourrions commencer tout de suite ! Comme ça je serais belle quand nous arriverions dans votre pays.

— Je ne sais pas...

— Vous m'aiderez ! Je vous l'ordonne !

— Ma foi, fis-je. Si vous formulez cela ainsi...

Des complots au sein de complots ! Même Machiavel ne s'y serait pas retrouvé. Mais moi, je m'y retrouvais : cette conversation avait résolu quelques questions jusque-là non réglées. Le désir qu'avait la jeune fille de s'échapper avec son amoureux était tout à fait sincère, grâce à l'habileté de Reggie, lequel ne l'avait pas seulement séduite par ses charmes, mais par la promesse de merveilles qui devaient paraître magiques à une jeune femme fruste et ambitieuse. Je croyais beaucoup plus à son envie d'avoir tout cela qu'à son amour pour Reggie.

Je fis part de mes réflexions à Emerson ce soir-là après que nous eûmes retrouvé l'intimité de notre couche conjugale.

— Je ne savais pas que les jeunes amoureux vous rendaient aussi cynique, Peabody, déclara-t-il.

— C'est seulement Amenit qui suscite mon cynisme. Toutes les femmes ne sont pas ainsi, Emerson, comme vous devriez le savoir.

— Il faudra que vous m'en convainquiez, Peabody.

Je m'exécutai — péripétie qui n'a pas lieu d'être narrée ici. Lorsqu'il m'avoua qu'il était parfaitement convaincu, j'achevai de lui rapporter ma conversation avec Amenit.

— Elle voulait que je commence tout de suite, mais j'ai atermoyé en réclamant certains ingrédients — de l'huile, des herbes, etc. — qu'elle n'avait pas sous la main. Je n'avais pas tout à fait décidé quelle méthode utiliser...

— Ne me dites rien, fit Emerson nerveusement.

— Vous aurez lieu de vous amuser, Emerson. J'ai également estimé préférable d'attendre un jour de plus, au cas où se produirait quelque chose de nouveau.

— Cela risque d'être quelque chose de désagréable, marmonna Emerson. J'ai conseillé à Ramsès de rester sur le qui-vive et d'être prêt à se cacher aussitôt si Nastasen nous rend une autre visite. Je suis un homme aux nerfs d'acier, Peabody, comme vous le savez, mais je crains de ne pas garder mon sang-froid si l'on malmène mon fils. Quant à vous... Je me rappelle bien ce que vous avez fait lors d'une précédente occasion, quand vous pensiez que Ramsès était gravement blessé<sup>8</sup>.

— Vous ne cessez de mentionner cette anecdote et je ne cesse de vous dire que je ne me rappelle absolument pas m'être conduite de façon aussi mal élevée. Mais c'est une bonne idée. Faire sortir Ramsès d'un cachot pourrait présenter quelques difficultés.

— Vous pourrez peut-être vous en échapper, Peabody... En tant que femme de chambre et esthéticienne personnelle d'Amenit.

— Vous êtes décidément d'humeur macabre ce soir, Emerson. Elle a sans doute l'intention de prendre les potions magiques que je lui concocte avant de se débarrasser de moi. Maintenant soyons sérieux. Voici comment je vois les choses. Nastasen croit qu'Amenit lui est fidèle. Il a probablement promis de l'épouser et de la faire reine. Elle le soutient contre Tarek. Mais sans que ni l'un ni l'autre en sache rien, elle projette de fuir le pays avec Reggie. Elle est follement jalouse de Nefret...

— On dirait l'intrigue d'un de ces absurdes romans que vous lisez, vous autres femmes, grommela Emerson. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle est jalouse ?

— Oh, Emerson, c'est évident. Vu que vous êtes un homme, vous ne comprendriez pas, aussi devez-vous me croire sur parole. Amenit se moque éperdument de nous, elle a seulement accepté de nous emmener parce que Reggie a insisté. Elle ne lèvera pas le petit doigt pour nous arracher aux griffes de Nastasen. En fait, sa mission serait beaucoup plus simple si nous disparaissions de la circulation.

— Ne serait-ce pas ironique qu'elle essaie de nous empoisonner au moment même où vous êtes en train de

---

<sup>8</sup> Voir *Le mystère du sarcophage*.

l’empoisonner ? Des cadavres à la pelle, comme au dernier acte d’Hamlet ?

— Emerson, si vous n’arrêtez pas...

— Désolé, ma chérie. Continuez, votre exposé est tout à fait clair et logique.

— Je... Où en étais-je ? Ah, oui. Si Nastasen se décide à passer à l’acte, il n’ira pas de main morte : il nous massacrera tous les trois, sans oublier Reggie. De son point de vue, nous sommes tous aussi bons à sacrifier, et Amenit ne peut guère lui expliquer pourquoi Reggie devrait avoir droit à un régime spécial.

— Oui, jusqu’ici, c’est parfait, concéda Emerson, qui semblait décidé à voir les choses du mauvais côté. Mais il y a d’autres complications. Pesaker...

— Convoite le pouvoir pour son dieu et, par là même, pour lui. Il insistera pour que nous soyons maintenus en vie en vue du sacrifice. Panem et circenses, vous savez – la méthode par laquelle les tyrans se font obéir de la populace. Murtek est une autre complication. Dans mon équation, il est représenté par x, l’inconnue. Cependant, je n’ai pas abandonné tout espoir d’aide de sa part.

— Moi si. Et Tarek ?

— Nous devons présumer qu’il a dit la vérité, Emerson. Nefret lui fait confiance, et nous n’avons aucune raison de ne pas l’imiter. Mais il y a quelque chose dans son rôle que je ne m’explique pas. Il est maintenant discrédité, c’est un fugitif... Pourquoi importe-t-il tant qu’il soit de nouveau capturé avant la cérémonie, au cours de laquelle Nastasen recevra certainement l’approbation du dieu, vu que le Grand Prêtre d’Amon est l’un de ses partisans ? Ils sont même prêts à prendre le risque de nous laisser ici jouir d’une relative liberté dans l’espoir de prendre Tarek au piège. À moins que ce vieux sournois de Murtek soit du côté de Tarek et croie que Tarek peut encore nous sauver...

— Je ne compterais pas sur Tarek, dit Emerson en poussant un profond soupir. Il aura intérêt à éviter de se faire capturer.

— Oh, je ne compte sur personne, Emerson. Sinon sur nous-mêmes. Si tout le reste échoue, il ne nous restera plus qu’à droguer nos domestiques, maîtriser les gardes, appeler les

rekkit aux armes, et nous emparer du pouvoir.

— Peabody, Peabody ! (Emerson me serra dans ses bras et étouffa un éclat de rire dans mes cheveux.) Vous êtes la lumière de ma vie, la joie de mon existence et... etc. Vous ai-je rappelé récemment que je vous adorais ?

Je fus heureuse de l'avoir mis de bonne humeur.

Il nous fallait vraiment faire preuve de bonne humeur, car la journée du lendemain fut fertile en surprises désagréables.

Nous eûmes droit à la première dans la matinée. J'étais en train d'inspecter ma trousse médicale afin de décider quel traitement utiliser dans le cas d'Amenit quand le bruit si familier d'hommes marchant au pas cadencé annonça un nouveau danger.

Ma première pensée fut pour Ramsès. Me tournant, j'eus tout juste le temps de voir voler son petit kilt comme il filait dans la pièce d'à côté. Rassurée sur ce point – car j'avais souvent eu l'occasion de chercher mon fils et je savais qu'il pouvait échapper indéfiniment aux recherches –, je me préparai à la suite.

De fait, les gardes accompagnaient un prisonnier, mais ce n'était pas Tarek. Je me rendis seulement compte que j'avais cessé de respirer lorsque je poussai un énorme soupir de soulagement. Reggie – c'était lui – me sourit et fit un geste de la main en guise de salut. Il était un peu pâle, mais semblait indemne.

Peu après, Nastasen entrait, accompagné d'autres soldats et des deux Grands Prêtres. Il ne paraissait pas être d'humeur joviale – ce qui était bon signe, me dis-je, pour Tarek.

— Cet individu a avoué, annonça-t-il en désignant Reggie. Vous êtes tous coupables. Vous avez essayé de me tuer et de vous emparer de ma couronne.

— Ne le croyez pas, s'écria Reggie. Je...

L'un des gardes le poussa si brutallement qu'il trébucha.

— Je n'ai plus besoin de lui à présent, poursuivit Nastasen. Où est le garçon ?

En peu de temps, tous les meubles furent retournés, toutes les tentures arrachées. Très vite Nastasen s'emporta et

commença à bousculer les meubles de ses mains royales. La chose aurait été comique si je m'étais fait moins de souci. À un moment, il retourna une grande jarre de vin dont le contenu éclaboussa ses belles sandales, puis il passa la tête à l'intérieur pour être sûr que Ramsès ne s'y trouvait pas immergé. Pesaker s'approcha de son prince courroucé et murmura à son oreille.

Il avait sans doute appris, à force de pratique régulière, à faire face aux colères royales. Finalement Nastasen se ressaisit et partit diriger les recherches en personne. Le Grand Prêtre d'Amon le suivit. Murtek hésita, quelques instants seulement, avant de se traîner à la suite des autres.

Reggie s'effondra sur une pile de coussins et s'enfouit le visage dans les mains.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il. La tension des dernières heures...

Amenit s'approcha de lui et lui caressa les cheveux. Il leva les yeux vers elle en souriant.

— Je vais mieux maintenant. Mais le pauvre petit Ramsès... Où est-il passé ? Est-il en sûreté ?

— Plus qu'il ne le serait dans le cachot de Nastasen, repartit Emerson en tendant la main vers sa pipe.

— En êtes-vous certain ? Il est si jeune, il lui est peut-être arrivé quelque chose.

— Je ne sais pas où il est, si c'est ce que vous me demandez, répliqua Emerson.

— Ils ont fouillé partout, marmonna Reggie. Il ne peut être qu'à un seul endroit.

— Pourquoi ne partez-vous pas en avertir Nastasen sur-le-champ ? s'enquit Emerson, sarcastique.

Reggie lui décocha un coup d'œil de reproche et resta coi.

La vérité est que je n'étais pas aussi rassurée qu'Emerson sur le compte de Ramsès et je soupçonnais qu'il n'était pas aussi rassuré qu'il feignait de l'être. Il n'y avait qu'un seul endroit – le tunnel par lequel Amenit nous avait emmenés voir la fausse Grande Prêtresse. Je n'avais pas vu comment elle ouvrait la trappe, mais Ramsès excellait à découvrir ce qu'il n'était pas censé savoir. Nastasen connaissait-il ce passage secret ? S'il ne le connaissait pas, Amenit le mettrait-elle au courant ? Elle

pouvait avoir ses raisons pour garder le silence... Ou peut-être pas. Combien de temps Ramsès pourrait-il rester dans le noir, sans boire ni manger ? Encore pis : serait-il assez bête pour chercher une autre sortie à ce labyrinthe ? Connaissant la monstrueuse confiance en lui de mon fils, je craignis que la réponse à cette question ne fût oui.

Enfin, le brouhaha qui s'entendait dans les chambres du fond cessa et fut suivi d'un silence menaçant. Je ne pus supporter l'attente plus longtemps.

— Je vais voir ce qu'ils font, annonçai-je, m'assurant que ma ceinture était bien bouclée. Je ne peux plus attendre.

Avec un triste sourire, Emerson me prit par le bras.

— Je me demandais lequel de nous deux serait le premier à le reconnaître.

Reggie et Amenit nous suivirent en traînant les pieds. Nous trouvâmes l'escouade dans la pièce où je craignais de la voir... Le Grand Prêtre d'Amon tenait Nastasen par le bras et parlait avec véhémence. Il s'interrompit en nous apercevant.

— Bredouilles ? s'enquit Emerson. (Puis il traduisit :) La bonne fortune n'a pas couronné vos efforts ?

— Pas encore, répondit Nastasen. Mais ce sera pour bientôt. Je suis heureux que vous soyez là pour y assister. (Il se tourna et désigna la dalle de pierre.) C'est un endroit secret, connu seulement de quelques-uns. Je ne savais pas que le garçon le connaissait. Lorsque je l'aurai trouvé, je lui demanderai comment il en a eu vent.

Il appuya le tranchant de chaque main contre de petites rainures sous le bord de la trappe. Pesaker roula les yeux et commença à protester, mais c'était trop tard. La dalle se souleva ; et l'endroit secret ne fut plus un secret. Plus pour nous, plus pour les gardes, qui regardaient, écarquillant les yeux.

Nastasen arracha une lampe à l'un des hommes et se pencha au bord du trou. Sa voix rendit un son caverneux :

— Il n'est pas là.

— Il s'est engagé dans le passage et n'est plus visible, dit Pesaker. Que les hommes aillent à sa recherche, mon prince... puisque maintenant ils connaissent le secret.

Les hommes étaient plus intelligents que leur prince. Ils

comprirent le sous-entendu de cette remarque lourde de sens, et c'est avec des airs accablés qu'ils descendirent, un par un, dans le labyrinthe obscur, d'où ils pouvaient fort bien ne jamais ressortir.

Je cherchai la main d'Emerson, qui saisit la mienne d'une poigne de fer. Mon cœur battait la chamade. Ramsès avait des chances de leur échapper, mais je me demandais s'il valait mieux espérer qu'ils le trouvent ou non.

Une voix résonna au bas de l'escalier.

— Il n'est pas là, mon prince.

— Cherchez plus loin, cria Nastasen.

— Jusqu'où, mon prince ?

— Jusqu'à ce que vous le trouviez, bande de... (nom d'un petit rongeur aux habitudes malpropres) !

Murtek s'éclaircit la voix.

— Mon prince — pardonnez à votre indigne serviteur —, ce n'est qu'un enfant, et il est trop jeune pour avoir peur des endroits obscurs. Si ce passage mène aux tunnels, le garçon peut fort bien échapper indéfiniment à de grands hommes balourds. Ne vaudrait-il pas mieux... (l'attirer au-dehors, le persuader de sortir, le faire sortir par la ruse) ?

Nastasen réfléchit à cette nouvelle idée. La lumière de l'unique lampe se reflétait dans ses yeux.

— Oui, finit-il par déclarer. Je décrète que nous devons le faire sortir par la ruse. Vous, femme, appelez votre fils.

J'étais tellement bouleversée que j'aurais vraiment été capable de le faire si le Grand Prêtre d'Amon n'était intervenu. Il tremblait d'exaspération.

— Mon prince, le garçon ne sortira pas s'il sait que nous sommes là. Il est peut-être trop loin pour entendre la voix de sa mère. Si vous voulez bien me laisser parler... (Il attira Nastasen à l'écart et lui marmotta quelque chose.)

Nastasen finit par faire ce qu'aurait fait dès le début n'importe quelle personne sensée : il referma la trappe et se retira, laissant deux hommes en faction. Pesaker dut lui expliquer pourquoi des gardes étaient nécessaires — pour nous empêcher de nous échapper par le même chemin —, puis ils discutèrent pour savoir s'il fallait laisser les hommes enfermés

en bas avec le fugitif. Nastasen était tout à fait de cet avis, mais Murtek réussit à le convaincre que cela ne servirait qu'à éloigner encore plus Ramsès de l'escalier et qu'il risquerait alors de se perdre.

C'était à présent ma plus grande crainte. J'aurais presque préféré le cachot. Imaginer Ramsès errant seul, dans le noir complet, la gorge asséchée par la soif, perdant espoir, criant à l'aide, se jetant contre les murs de pierre, courant paniqué à travers l'interminable nuit des tunnels... avant de finir par tomber pour mourir à petit feu... Je tentai de bannir de mon esprit ces épouvantables visions, mais sans succès. Et une fois que les intrus nous eurent enfin quittés, je n'eus aucun mal à éclater en sanglots.

— Ne vous inquiétez pas, madame, nous le retrouverons, s'exclama Reggie en me tapotant la main.

— Venez vous allonger, ma chérie, dit Emerson en me conduisant dans ma chambre à coucher.

Une fois dans l'intimité, je tentai de faire cesser le flot de larmes, mais ce fut en vain, à ma grande surprise. Emerson me prit dans ses bras et j'étouffai mes sanglots contre sa poitrine virile.

— Il ne lui arrivera rien, Peabody.

— Dans le noir, tout seul, perdu...

— Chut, ma chérie. Je vous parie qu'il n'est pas perdu, et qu'il pourra retrouver son chemin n'importe quand. D'autre part, il n'est pas dans le noir.

— Quoi ? (Je redressai la tête. Emerson la rappliqua fermement contre sa poitrine.) Chut ! Je l'ai vue quand Nasty a éclairé l'ouverture à l'aide de sa lampe : une allumette brûlée, placée exprès sur la marche du haut.

Passant en revue le matériel accroché à ma ceinture, je découvris qu'une chandelle ainsi qu'une quantité considérable d'allumettes manquaient dans la boîte étanche où je les mettais. Comme Ramsès ne pouvait pas les avoir prises ce matin, il avait dû les subtiliser la veille au soir en prévision de semblable événement. Il était donc fort possible qu'il se soit muni également de provisions, d'eau, et de tout ce qu'il avait dû juger

indispensable.

— Il aurait pu au moins avoir la courtoisie de m'informer de ce qu'il projetait, dis-je avec humeur en remettant en place les allumettes et les chandelles qui restaient. Quel toupet et quel manque de réflexion. Que diable fabrique-t-il ? Il ne peut pas rester là-dedans indéfiniment. Et comment sommes-nous censés le retrouver quand...

— Il a eu suffisamment d'égards pour laisser en évidence cette allumette brûlée, corrigea Emerson.

— Il l'a probablement laissée tomber par hasard.

— Il a dû allumer sa chandelle ou sa lampe avant d'ouvrir la trappe, Peabody. Il n'y a pas de fenêtres dans les chambres du fond. Sans lumière il n'aurait pu trouver ni son chemin ni le ressort qui ouvre là trappe. Non, je suis sûr que l'allumette était un signe, qui était censé n'être vu que par nous et véhiculer ce message précis : il avait pris toutes les précautions possibles et nous referait signe dès que ce serait sans danger.

Il essayait de me réconforter, et il y parvint – l'espace d'un moment. La situation n'était pas aussi épouvantable que je l'avais cru au début, mais elle n'était guère réjouissante. Sachant qu'il souffrait aussi, j'arborai une mine enjouée et le priai d'excuser ma faiblesse momentanée, ce à quoi il répondit avec sa bienveillance coutumière.

— N'hésitez pas à fondre en larmes quand vous voudrez, Peabody. Cela ne m'a pas déplu.

Je me tourmentais tant au sujet de Ramsès que j'étais impatiente de mettre à exécution mon stratagème pour rendre Amenit inoffensive. Reggie était une complication à laquelle je ne m'étais pas attendue, et je regrettai de tout mon cœur que Nasty – ainsi qu'Emerson avait pris l'habitude de le surnommer – nous eût restitué le jeune homme. Quelques jours supplémentaires au cachot ne lui auraient pas fait de mal.

Dès que cela me fut possible, j'entraînai Amenit à l'écart et lui conseillai de ne pas parler de notre projet à son amoureux. « Si vous lui en parlez, il dira ce que disent tous les hommes, qu'il vous aime comme vous êtes. Il le croit, mais ce n'est pas vrai. Ce sera une surprise quand vous vous montrerez à lui toute transformée. »

Elle convint que c'était une excellente idée.

Je laissai Emerson exposer à Reggie quelques suggestions farfelues d'évasion, et me retirai avec Amenit dans ma chambre, où l'on m'avait déposé toutes les fournitures que j'avais réclamées. Je fis un vrai numéro, psalmodiant des « incantations » en latin et en hébreu tout en faisant mes mélanges.

J'avais chiné mon cher Emerson en prétendant que je voyageais avec de l'arsenic et autres poisons. (Pourtant, c'était peut-être une assez bonne idée d'avoir à l'avenir sous la main quelque produit similaire.) Si j'avais été dans notre chère vieille Angleterre, j'aurais pu glaner nombre de substances mortelles dans les champs et les haies. Mais je ne disposais pas ici d'une telle manne, et les purgatifs dont je me munissais toujours en ample quantité agissaient trop vite pour ce que je me proposais de faire. Je ne tenais pas à ce que la jeune fille reproche à mes soins de l'avoir rendue malade.

Je disposais d'une seule chose qui aurait pu faire l'affaire – un collier que m'avait offert l'une des dames d'atour lorsque j'en avais admiré les jolies perles bigarrées noires et marron. C'étaient des graines de castoréum, dont on extrait l'huile de ricin. La cuisson détruisant le poison, l'huile de ricin est parfaitement inoffensive, mais ces graines n'avaient pas été cuites avant d'avoir été enfilées, seulement séchées. Il y avait suffisamment de poison dans mon collier pour expédier ad patres Amenit et une demi-douzaine de gardes.

Oserais-je toutefois l'administrer ? J'avais écrasé les graines et les avais mises à tremper dans de l'eau froide. J'arriverais sans doute à persuader Amenit d'en boire un peu sous le prétexte que cela favoriserait sa transformation physique, mais je n'avais pas la moindre idée de l'efficacité du breuvage. Il pouvait n'avoir aucun effet, il pouvait provoquer les crampes et les malaises digestifs que je désirais obtenir – ou bien il pouvait la faire périr.

Je suis chrétienne. Je repoussai le breuvage.

J'avais lavé les cheveux d'Amenit, je lui avais enduit le visage et les bras d'une pâte de mon invention lorsque eut lieu la deuxième incursion de la journée : les bruits familiers

d'hommes marchant au pas cadencé, assortis de cliquetis d'armes. La chose devenait monotone.

Amenit réagit comme n'importe quelle femme réagit quand les secrets intimes de sa toilette risquent d'être découverts. En d'autres termes, elle se mit à pousser des glapissements en cherchant autour d'elle une cachette. Elle faisait véritablement peur à voir. J'avais ajouté à la mixture des herbes broyées, afin de la colorer, et Amenit donnait l'impression de porter un masque de cuivre taché de vert-de-gris.

— Ne l'enlevez pas, la mis-je en garde en lui tendant ses voiles. Vous risqueriez de gâcher l'effet magique.

J'entendis Emerson m'appeler. Après avoir essuyé quelques miettes de la pâte verte sur mes avant-bras (j'avais pris soin de l'appliquer à l'aide d'un chiffon), je me hâtai de gagner la salle de réception.

Cette fois-ci, Nastasen ne nous avait pas honorés de sa présence. À la tête de la troupe se trouvait l'un des nobles qui avaient assisté à notre dîner impromptu.

Je l'accueillis avec une révérence et lui souhaitai poliment bonjour, ce qui parut le troubler. Il commença par répondre dans la même veine. Il était allé jusqu'à « Que les dieux favorisent... » avant de s'interrompre.

— Venez, lança-t-il en jetant des regards mauvais.

— Je suis très occupée, répliquai-je. Cela ne peut-il attendre ?

— N'allez pas trop loin, Peabody, me dit Emerson, réprimant un sourire. Apparemment on souhaite notre présence. Il serait quand même plus digne de partir de notre plein gré que d'y être forcés.

— Oh, assurément, Emerson. Reggie est-il aussi invité ?

Reggie était aussi invité. Depuis le retournement de notre situation, nous avions pris l'habitude de porter en permanence nos vêtements ordinaires afin d'être prêts à toute éventualité. Nous étions donc habillés comme il fallait, et je réussis à m'emparer de mon ombrelle au moment de sortir. Cette fois-ci nous n'eûmes pas droit aux litières. Nous partîmes à pied, encadrés par les gardes. Je remarquai toutefois que notre escorte se tenait à distance respectueuse. En réalité, les gardes semblaient même éviter de toucher Emerson. Il s'en avisa lui

aussi, et s'amusa à dévier brusquement sur la droite ou sur la gauche pour voir les hommes s'écartez prestement de son chemin.

— Professeur, êtes-vous fou ? s'exclama Reggie qui marchait derrière nous. Ne les provoquez pas. Nous marchons sur des œufs.

— Savez-vous de quoi il retourne ? demanda Emerson.

— Non, non, je n'en sais rien. Il ne peut pas s'agir de la cérémonie du couronnement, qui n'aura pas lieu avant une semaine.

— C'est bien ce que je pensais. Sans doute un nouveau petit jeu de Nasty ayant pour but de nous désarçonner. Je refuse de me laisser désarçonner.

— Mais vous vous êtes bien amusé, mon chéri, dis-je en lui prenant le bras. Tenez-vous bien. Et tenez-vous prêt. Les petits jeux de Nasty peuvent fort bien justifier son surnom<sup>9</sup>.

L'exercice et l'air frais nous firent du bien, quoique le temps ne fût guère salubre. Une brume de sable voilait le soleil, sans en atténuer la chaleur de feu. J'étais essoufflée – autant par l'anxiété que par la fatigue – lorsque nous atteignîmes notre destination : les grandes portes du palais, où j'avais naguère rendu visite à la reine douairière.

Ses appartements étaient ouverts sur l'extérieur, entourés de cours et de jolis jardins. Nous ne nous dirigeâmes point de ce côté-là du bâtiment, mais poursuivîmes notre chemin à travers des lieux de plus en plus sombres, avant de pénétrer dans les chambres taillées à même le roc à l'arrière de l'édifice. Elles étaient tout aussi imposantes. Les ombres leur conféraient en fait une majesté surnaturelle qui convenait à leur fonction, car il s'agissait manifestement des appartements royaux du monarque en titre, ornés de statues, de tentures, de murs peints. On ne voyait ici aucune agréable représentation d'oiseaux, de plantes fleuries ou d'animaux en train de courir – scènes qui décoraient les palais d'Amarna où Emerson et moi avions pratiqué des fouilles –, mais seulement des tableaux

---

<sup>9</sup> *Nasty* signifie « méchant », « désagréable » en anglais.  
(N.d.T.)

évoquant la majesté et les prouesses martiales du roi. Les roues cerclées de fer de son chariot écrasaient les ennemis qui étaient tombés devant ses flèches. Son gourdin brandi faisait jaillir la cervelle d'un captif à genoux.

Nous pénétrâmes enfin dans la salle la plus vaste que nous ayons vue jusqu'ici. Des douzaines de torches et de lampes servaient seulement à en illuminer la partie centrale ; le plafond élevé était un dais de ténèbres, et les murs latéraux étaient également plongés dans l'ombre. Sur une estrade juste devant nous se trouvait un fauteuil recouvert de feuilles d'or. Les pieds représentaient les pattes d'un lion ; des têtes de lion ornaient le devant des accoudoirs. Il était inoccupé, mais un objet était posé sur le siège capitonné, un bulbe lisse et blanc, serti entre des roseaux dressés rouge sang : l'antique Double Couronne, qui avait symbolisé l'union des deux pays de la Basse-Égypte et de la Haute-Égypte, mais qui dans cette oasis perdue en voie d'extinction n'évoquait que des souvenirs de gloire passée.

La pièce était noire de monde. Tous les assistants étaient aussi immobiles que des statues, mais des yeux scintillaient dans l'ombre, et je constatai que toutes les classes de cette étrange société étaient représentées. Des files et des files de soldats armés, des courtisans et des nobles, hommes et femmes dans leurs plus beaux atours, et même un groupe de rekkit, parqués dans un enclos à part et surveillés de près.

Au pied de l'escalier menant au trône et à angle droit de celui-ci se trouvait un autre fauteuil, également sculpté et doré, mais moins orné. Juste en face j'avais trois simples chaises de bois, dont le siège était constitué de roseaux tressés. C'est à ces chaises qu'on nous conduisit.

— Apparemment nous allons être davantage spectateurs qu'acteurs, observa Emerson.

Il parlait d'une voix normale, mais les échos amplifiaient le son, et les yeux attentifs étincelaient, comme s'ils avaient roulé dans leurs orbites.

Après que nous nous fûmes assis, rien ne se passa avant un long moment. Je m'occupai à examiner la salle et ce qu'il y avait à l'intérieur. Il y a un moyen pour habituer les yeux à la pénombre : on les dirige vers les parties les plus sombres de la

pièce et l'on évite de regarder les lampes. Je commençais à percevoir des détails qui m'avaient échappé jusque-là. Il y avait une rangée de grosses colonnes pas très hautes le long de la salle, sur à peu près un tiers de la longueur. Je présumai qu'il devait y avoir une rangée semblable derrière moi. Derrière l'estrade du trône, je distinguai l'embrasure d'une porte, qui n'apparaissait que comme un rectangle encore plus noir. À droite de la porte je discernai une autre ouverture, plus large...

Je fus parcourue d'un frisson. Cette ouverture n'était pas l'embrasure d'une porte. C'était un réduit, une alcôve, large et profonde. Et celle-ci n'était pas vide. Au nom du Ciel, quelle était donc la... chose à l'intérieur ? Ce n'était pas de la pierre inanimée, et pourtant on aurait dit un gros rocher sculpté. La chose était vivante. Je vis – non, je sentis plutôt – du mouvement. J'entendis quelque chose. Était-ce l'écho de mon propre souffle oppressé ou la respiration rauque de quelque énorme bête ? Je captai un très léger reflet...

Puis je ne vis plus rien à l'intérieur, car la lumière de torches illumina le rectangle de la porte. Les porteurs de torches prirent position derrière le fauteuil au pied de l'estrade. Un groupe de prêtres suivit, conduit par Pesaker. Ils tournèrent à gauche et se mirent en rangs, épaule contre épaule, devant l'ouverture de l'alcôve. J'eus l'étrange impression que ce n'était pas vraiment pour protéger ce qui était à l'intérieur, mais plutôt pour l'empêcher de sortir.

S'agissait-il d'un animal après tout ? Les pharaons d'Égypte chassaient les lions, et, bien que ces créatures royales aient disparu de l'Égypte à proprement parler, on en trouvait encore en Nubie. Un lion captif, nourri de chair humaine, dressé à déchiqueter et tuer les ennemis du roi... Je n'avais aucune envie d'être dévorée par un lion. J'avais encore moins envie d'être forcée de regarder un lion dévorer Ramsès.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je.

— Peabody ? (Emerson me jeta un coup d'œil interrogateur.)

— Vous aviez peut-être raison, mon cheri, quand vous disiez que j'avais une imagination débordante.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Nastasen, paré de ses insignes royaux. Sa robe de lin plissée, ses sandales

dorées et son lourd collier orné de bijoux, étaient ceux d'un pharaon ; l'épée à sa ceinture avait une garde en cristal de roche sertie dans de l'or. Le seul élément manquant, c'était la couronne, et, oh ! quel regard de convoitise il jeta dessus en passant devant le trône et en s'asseyant dans le fauteuil en dessous.

Un autre lourd silence s'ensuivit. Comme ces gens-là étaient théâtraux ! Cette attente était censée nous désarçonner. Du moins aurait-elle désarçonné des gens qui n'eussent pas été formés, comme nous, aux traditions du cran britannique. Emerson étouffa un bâillement. Je fermai les paupières d'ennui. Nastasen décida de passer aux choses sérieuses. Il brandit le bâton doré qu'il tenait à la main et cria : « Qu'on les fasse entrer ! Qu'on fasse entrer les coupables afin qu'ils subissent la vengeance du dieu ! »

M'attendant plus ou moins à voir Ramsès et Tarek, je fus momentanément soulagée de voir à leur place un petit groupe de gens habillés à la mode du pays. Mon soulagement fut de courte durée quand je reconnus les hommes et me rendis compte qu'ils étaient accompagnés de plusieurs femmes ainsi que de petits enfants. Emerson lâcha un juron (lequel était parfaitement justifié, mais que je me garderai de reproduire) et tenta de se mettre debout. Il fut rassis de force par un nœud coulant qui fut passé par-dessus sa tête et serré contre sa poitrine. Je me sentis pareillement retenue au fauteuil par les bras et les épaules. Un rapide coup d'œil sur ma droite m'informa que Reggie avait été traité de la même façon. « Ces hommes sont traîtres à deux titres, annonça Nastasen. D'abord pour avoir failli à leur devoir. Deuxièmement pour avoir vendu leur âme au magicien blanc. Ils vont mourir, en même temps que leur famille. Mais vu qu'ils ont combattu courageusement au service de mon père le roi, et comme le magicien les a ensorcelés, ils auront l'honneur de périr des mains de la Heneshem. »

Les rangs de prêtres devant l'alcôve s'ouvrirent et un homme s'en détacha. Il n'était pas plus grand que le plus petit des prêtres, mais il était deux fois plus massif, et tout en muscles. Il ne portait qu'un pagne. Tout son corps, dont la tête, était rasé

selon les exigences de la pureté rituelle. De robustes arcades sourcilières et des joues proéminentes réduisaient ses yeux à de petits cercles noirs, froids et lisses comme des perles d'obsidienne. Sa bouche formait une longue ligne sans lèvres, telle une entaille dans de la chair morte. Son cou était tellement épais que sa tête semblait reposer directement sur ses épaules massives. Il paraissait être capable d'écraser un corps humain de ses bras nus, mais il tenait une arme – une lance dont la lame arborait d'anciennes taches sombres, sauf à la pointe et sur les bords, qui luisaient comme de l'argent poli.

Lorsqu'il avança, la lueur des torches donna à sa peau huilée la couleur du sang frais. Il fit une profonde révérence à Nastasen et une autre, encore plus profonde, devant l'alcôve obscure. Puis il se campa sur ses jambes et attendit.

Jusque-là aucun son n'avait émané des rangs des condamnés. Raides, la figure grise, les yeux vides, ils dévisageaient leur bourreau. Au premier rang se trouvait le jeune officier. Il ne nous avait pas regardés, et il semblait ne pas s'apercevoir de la présence de la femme qui se serrait contre lui. C'était presque encore une fillette. Ses bras étreignaient un nouveau-né. Son visage demeura immobile, mais elle dut serrer les bras, car l'enfant se mit à pleurer.

La bouche sans lèvres du bourreau s'entrouvrit.

— Le nouveau-né pleure ? Je vais faire cesser ses larmes. Et comme la Heneshem est généreuse, j'empêcherai sa mère de s'affliger. Avance, femme, et tiens l'enfant près de toi.

Il brandit la lourde lance aussi facilement que si c'eût été une brindille. La lumière cramoisie se reflétait sur les muscles saillants de ses bras. Le jeune père grogna et leva les mains pour se couvrir les yeux.

La bouche asséchée par l'horreur, je tentai de remuer les bras et d'attraper mon petit pistolet. Je savais que je n'y parviendrais jamais à temps.

Lorsqu'il est un peu agacé, Emerson beugle comme un taureau. Lorsqu'il est vraiment en colère, il est aussi silencieux et rapide qu'un léopard qui charge. J'entendis le craquement au moment où la corde sur sa poitrine se rompait comme une ficelle. D'un grand bond, il atteignit le plus proche des gardes et

lui arracha la lance de la main, l'envoyant rouler par terre. Il y eut un éclair, un jaillissement de lumière argentée, et la lame de la lance, à présent terne et dégoulinante, dépassait d'une bonne vingtaine de centimètres du dos du bourreau.

Ah, si je pouvais disposer du pinceau d'un Turner, de la plume d'un Homère ! Seuls des génies pareils sauraient rendre la splendeur de cette scène sauvage ! Emerson était aux abois, poings serrés. Cet incroyable coup avait fait sauter tous les boutons de sa chemise et la tension gonflait son torse bronzé. Un cercle de lances le menaçaient, mais il relevait la tête avec fierté et un sourire sinistre tordait ses lèvres. À ses pieds le corps du tueur était vautré dans une mare de sang de plus en plus large. Derrière lui, les condamnés avaient retrouvé vie. Tombant à genoux, ils tendaient les bras vers leur défenseur.

Emerson inspira profondément. Sa voix tonna dans la vaste salle.

— La vengeance des dieux a frappé le tueur de petits enfants et d'hommes désarmés ! C'est moi qui dispense la ma'at (la justice, l'ordre), moi, le Maître des Imprécations, la main du dieu !

L'assemblée tout entière hoqueta d'effroi. Nastasen se mit debout, la figure congestionnée de fureur.

— Tuez ! hurla-t-il. Tuez-le !

## CHAPITRE QUINZE

« *Le dieu a parlé* »

J'avais la gorge trop serrée, le cœur trop plein, pour pouvoir parler. Mes yeux étaient rivés sur ceux de mon héroïque époux, et dans le bleu éclatant de leur regard je lisais un courage indompté, une affection sans faille et la gratitude pour l'admiration que j'aurais exprimée si j'en avais été capable. Je déchiffrai les mots sur ses lèvres souriantes.

— Ne regardez pas, Peabody.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, m'écriai-je. Je serai avec vous jusqu'à la fin, mon cheri, et après. Mais je ne vous suivrai pas tant que je ne vous aurai pas vengé !

Nastasen poussa un hurlement de fureur inarticulé. Les hommes n'avaient pas obéi à son ordre. Ils hésitaient. Aucun ne tenait à être le premier à braver le formidable courroux du magicien blanc. Écumant et bafouillant de rage, le prince dégaina son épée de cérémonie et se rua vers Emerson.

Une voix s'éleva, couvrant les murmures de l'assemblée.

— Arrêtez ! La Heneshem parle. Écoutez la voix de la Heneshem.

C'était une voix de femme, haut perchée et douce, et elle arrêta Nastasen comme s'il avait buté contre un mur invisible. La voix poursuivit :

— La cérémonie est terminée. Reconduisez les étrangers chez eux. La Heneshem a parlé.

— Mais... mais..., balbutia Nastasen en agitant son épée. Les hommes coupables doivent mourir. Eux et leurs familles.

Emerson croisa les bras.

— Il faudra me tuer d'abord.

— Reconduisez-les chez eux, reprit la voix bien timbrée. Tous. Attendez le jugement de la Heneshem. La cérémonie est terminée. La voix de la Heneshem a parlé.

Cette fois, les gardes obéirent aussitôt. La corde qui me retenait prisonnière fut ôtée. Je me levai, m'apercevant avec dépit que mes genoux étaient un peu tremblants.

Emerson écarta deux lances et s'approcha vivement de moi.

— Quelle retombée..., observa-t-il. Dites donc, Peabody, ne vous évanouissez pas, pas de comédie de ce genre. Nous devons continuer à sauver les apparences.

— Je n'ai nullement l'intention de faire quelque chose d'aussi absurde, l'assurai-je.

— En ce cas cessez de marmonner contre ma clavicule et lâchez ma chemise.

Je m'essuyai les yeux sur le vêtement en lambeaux avant d'obtempérer.

— Encore une chemise abîmée, Emerson ! Vous ne prenez décidément aucun soin de vos chemises.

— Je retrouve ma Peabody, dit Emerson avec tendresse. Venez, ma chérie... Dépêchez-vous. Forthright, debout, mon vieux.

J'avais oublié Reggie, et je suppose que le Lecteur comprendra pourquoi. Lui aussi avait été libéré de ses liens, mais il était toujours assis dans le fauteuil, l'œil aussi fixe qu'un poisson mort. La salle était presque vide. Le bruit de sandales traînant sur le sol accompagna le départ des derniers spectateurs dans l'obscurité. Nastasen était parti. Il avait laissé son épée là où, dans un accès de fureur puérile, il l'avait jetée.

Marchant comme un somnambule, Reggie nous rejoignit et nous nous dirigeâmes vers la sortie, entourés d'une escorte vraiment très nerveuse. Lorsque nous passâmes devant le petit groupe de prisonniers, le jeune officier se jeta aux pieds d'Emerson.

— Nous sommes vos hommes, Maître des Imprécations. À la vie, à la mort.

— « À la vie » me suffira, repartit Emerson, toujours épris de précision. Défendez-vous comme des hommes et battez-vous pour le droit (ma'at).

— Dommage qu'ils ne comprennent pas l'anglais, observai-je tandis que nous avancions. La traduction n'a pas entièrement rendu justice à la phrase.

Emerson se mit à rire.

— Je récuse votre critique, Peabody. Je trouvais que cela sonnait assez bien, étant donné que je ne maîtrise qu'imparfaitement la langue.

— Oh, je ne cherchais pas à critiquer, mon chéri. Vous comprenez la langue mieux que moi. Quel était ce titre étrange ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit placidement Emerson. Qui qu'il soit ou qu'elle soit, la Heneshem est manifestement une puissance avec laquelle il faut compter.

— C'était une voix de femme, Emerson.

— La Voix avait une voix de femme, la Main celle d'un homme. Des titres, Peabody, vous ne croyez pas ?

— Bonté divine, je n'y avais pas pensé, mais je suppose que vous avez raison. Emerson, avez-vous vu quelque chose, ou quelqu'un, dans l'alcôve ?

— La Main de la Heneshem en est sortie.

— Et la voix était là elle aussi. Mais ce que j'ai vu — senti, plutôt — était quelque chose d'autre.

— Monstrueux, marmonna Reggie. Horrible.

— Ah, ainsi donc vous voilà parmi nous par le corps et l'esprit, dit Emerson, mettant les mains en visière comme nous émergions dans une cour à l'air libre. Hauts les coeurs, mon vieux, nous ne sommes pas encore morts.

— Vous avez frôlé la mort, dit Reggie. Quant à votre femme et moi, nous aurions dû normalement être les suivants.

— Balivernes, rétorqua Emerson. Je ne cesse de vous répéter qu'ils nous gardent en réserve pour une cérémonie plus impressionnante. Tenez, prenez mon bras, Peabody, ces zouaves ont pratiquement pris le pas de course. (Il donna une bonne claqué dans le dos du soldat devant lui.) Ralentissez, que diable (littéralement : qu'Anubis vous emporte) !

— Ils ont sans doute hâte de se débarrasser de nous, observai-je. De peur d'être victimes des pouvoirs magiques du formidable Maître des Imprédictions.

Emerson sourit.

— Oui, le petit stratagème de Nastasen s'est retourné contre lui cette fois-ci. Notre aura est plus resplendissante que jamais.

— Votre aura, mon chéri, dis-je en lui serrant le bras.

Marchant à présent à une allure plus modérée, nous continuâmes à spéculer sur l'identité et les pouvoirs de la Heneshem. Emerson assurait que c'était un homme ; moi, j'affirmais qu'il s'agissait d'une femme, mais nous étions tous deux d'accord pour dire que son autorité se limitait sans doute aux affaires religieuses. Cependant, dans cette société, la distinction n'était nullement aussi tranchée que dans la nôtre. Dispenser la justice (si tant est que l'on puisse utiliser une telle expression) était avant tout une fonction religieuse, vu que le panthéon divin était le juge suprême. Nous eûmes beau discuter de la question durant un certain temps, nous étions incapables de déterminer l'impact que cela aurait sur le sacrifice qui nous attendait.

— Ma foi, conclut Emerson, il ne nous reste qu'à attendre la suite des événements. Nous avons tout de même appris qu'il y avait dans ce petit jeu un autre joueur, qui semble être, pour le moment du moins, bien disposé entre notre faveur.

— Mmm, fis-je.

— Qu'entendez-vous par là, Peabody ?

— Je crois savoir pourquoi elle est bien disposée à notre égard. À votre égard, plus exactement.

— Voyons, Peabody...

— Emerson, écoutez plutôt mon raisonnement. La Main de la Heneshem utilise une lance pour exécuter ses victimes. Les reliefs méroïtiques dépeignent la reine en train de massacrer des prisonniers à l'aide d'une lance. Il y a des scènes semblables dans les temples égyptiens qui décrivent des pharaons écrasant la tête des captifs avec un énorme gourdin. Mais le dieu-roi ne commettait certainement pas lui-même cet acte sanguinaire. Nous savons que les prêtres ou d'autres dignitaires assuraient nombre des fonctions qui étaient, théoriquement, celles du monarque. De même, dans le cas présent, il a dû avoir un adjoint qui a réellement manié le gourdin. Il est encore plus probable qu'une femme, aussi musclée et assoiffée de sang soit-elle, désigne un représentant – la Main de la Heneshem – pour

effectuer les basses besognes.

— Voulez-vous dire que la puissance occulte est la reine ? s'exclama Emerson. Ce serait cette agréable dame bien en chair, à qui vous avez offert votre aiguille et votre fil, qui aurait ordonné le meurtre d'une fillette et de son nouveau-né ?

— On peut sourire tout en étant une scélérate, Emerson. On peut être une jeune veuve bien en chair, être une parfaite femme d'intérieur, tout en trouvant naturel le massacre de bébés. Et une jeune veuve bien en chair peut être favorable à un homme qui vient de lui donner un échantillon spectaculaire de ses capacités physiques et de ses qualités morales.

Emerson rougit.

— Balivernes, marmonna-t-il.

— Mmm, fis-je de nouveau.

Par égard pour la modestie d'Emerson, j'avais minimisé. Toute femme l'ayant vu en pleine action ce jour-là serait sans doute tombée aussitôt amoureuse de lui. J'avais été moi-même profondément troublée. La vue de la splendide musculature de mon mari m'est familière, mais la voir exposée dans un contexte de violence et de lutte, pour la défense des démunis, avait exercé un formidable effet sur moi. Je ne prétendrai pas que ma réaction était d'ordre purement esthétique, il y avait un autre élément en jeu, et ce dernier s'imposait maintenant de plus en plus fortement. Le mot de « fièvre » ne serait peut-être pas tout à fait impropre.

— Vous tremblez, ma chérie, dit Emerson avec sollicitude. Le contrecoup, à mon avis. Appuyez-vous sur moi.

— Il ne s'agit pas de contrecoup, dis-je.

— Ah, fit Emerson. (Il donna un coup dans les côtes du soldat devant lui.) Vous vous traînez comme un escargot. Avancez plus vite.

Ce fut avec un soulagement manifeste que notre garde nous remit entre les mains des soldats en faction à l'entrée de nos appartements. Serrant mon bras contre lui, Emerson s'arrêta juste le temps de s'assurer que Reggie ne nous suivait pas, puis il me conduisit à ma chambre à coucher.

Le spectacle qui s'offrit à notre vue était si épouvantable que cela nous fit oublier le but pour lequel nous étions venus. J'avais

pensé qu’Amenit vaquerait à ses occupations et que ma petite affaire avec elle pourrait attendre quelques minutes, voire davantage si besoin. Mais elle était toujours là, recroquevillée sur une natte à côté de mon lit. Lorsque Emerson vit son visage, il poussa un cri horrifié.

— Bon sang, Peabody ! Qu’avez-vous fait ?

Non seulement sa peau, couverte d’ampoules, pelait, mais elle était verte, de la teinte maladive d’un cadavre en décomposition. L’effet était singulièrement macabre à côté de ses cheveux violacés.

J’avoue que je fus un peu déconcertée. La substance que j’avais appliquée n’était que de la lessive, pétrie en une sorte de pâte. Amenit devait y avoir été particulièrement sensible. Je n’avais pas imaginé non plus que les herbes produiraient une teinte verte aussi prononcée.

Elle me regardait d’un air furieux et son expression ne contribuait guère à améliorer l’ensemble...

— Vous m’avez mis la peau en feu, espèce de (plusieurs épithètes dont la signification précise m’était obscure, mais dont le sens général était évident). Je vous tuerai ! Je vous arracherai la langue, les cheveux, les... (Elle s’interrompit en poussant un cri de douleur, pliée en deux et se tenant l’estomac à deux mains.)

Emerson déglutit.

— Pas... pas l’arsenic, Peabody ?

— Non, bien sûr que non. Mais elle semble souffrir de maux digestifs, malgré tout. Il est impossible que la lessive... Oh, bonté divine ! (Je venais d’apercevoir le bol à côté d’Amenit qui se contorsionnait par terre. C’était celui dans lequel j’avais fait macérer les graines de castoréum... Et il était vide.)

Je tombai à genoux à côté de la jeune fille et la pris par les épaules.

— Amenit ! Avez-vous bu cette potion ? Répondez-moi tout de suite !

La crampe était passée, mais la jeune femme demeurait inerte entre mes bras.

— Oui, je l’ai bue. C’était une puissante potion magique, vous aviez prononcé de nombreuses incantations en la préparant.

Oh ! Maintenant je suis laide, et je meurs... mais d'abord, je vais vous tuer !

J'écartai vivement sa main.

— Petite sotte ! Vous en avez pris trop. Voilà pourquoi votre visage est boursouflé et abîmé. Les dieux vous ont punie de m'avoir dérobé ma potion magique.

— Qu'est-ce qu'il y avait là-dedans ? questionna Emerson avec anxiété. Vraiment, Peabody, si c'était dangereux, vous n'auriez pas dû laisser traîner ça.

De la part d'un homme qui venait de transpercer un homme d'une lance ! Et cela pour une femme qui avait trahi son frère, le condamnant à la torture et à la mort, et qui était sans doute capable de nous traiter pareillement ! Il y a des fois où j'ai du mal à comprendre la gent masculine.

— Elle en a évacué la plus grosse partie, dis-je en jetant un coup d'œil dégoûté aux saletés par terre. Je ne crois pas qu'elle risque de mourir. Mais pour mettre toutes les chances de son côté, je vais lui administrer une bonne dose d'ipécacuanha. Tenez-lui la tête, Emerson, mais allez d'abord me chercher ce bol.

Amenit poussa un cri perçant. Je crus qu'elle était de nouveau tenaillée par une crampe, avant d'apercevoir Reggie debout dans l'embrasure de la porte.

— Empêchez-le de me voir ! hurla Amenit en se mettant en boule. Dites-lui de partir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Reggie. J'ai entendu des cris...

— Elle a bu un... un produit de beauté que j'avais préparé, répondis-je, et qui n'était pas censé être avalé.

La litière que j'avais demandée arriva enfin, escortée d'une des suivantes emmaillotées. J'espérai qu'elle était venue soigner sa sœur malade, mais son examen fut des plus sommaires, et après avoir donné l'ordre aux porteurs d'emmener Amenit, elle resta, remplaçant cette dernière dans ses fonctions. Tandis qu'elle surveillait les domestiques qui faisaient le ménage dans ma chambre à coucher, je pris Emerson à part.

— Ce n'est pas Mentarit !

— Comment le savez-vous ?

— J'ai mes méthodes. Oh, mon Dieu, cela est fort contrariant. Oserai-je lui demander ce que devient Mentarit, à votre avis ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Emerson. En tout cas cela ne peut pas nous nuire, et si Mentarit est déjà soupçonnée, une enquête superficielle ne peut aggraver sa situation. Dites donc, Peabody, vous n'avez pas laissé traîner d'autres substances toxiques, n'est-ce pas ? Nous ne tenons pas à ce qu'une autre jeune fille tombe malade.

— Parlez pour vous, Emerson. Si j'apprenais avec certitude que cette jeune femme n'était pas l'une des quelques demoiselles fidèles à Nefret, je lui administrerais toutes les substances toxiques que je possède sans le moindre état d'âme. Quant à Amenit, ne vous inquiétez pas trop pour elle. Son pouls était vif et régulier, et son état s'améliorait. Naturellement j'ai fait disparaître toutes les preuves compromettantes pendant que nous attendions la litière, mais je ferais bien de... surveiller la surveillante, afin de m'assurer qu'elle ne fouille pas dans mes affaires.

Je trouvai Reggie dans ma chambre, en train d'examiner avec curiosité les bols et les pots disposés sur la caisse que j'utilisais comme table de toilette.

— Qu'a-t-elle pris, madame Amelia ? Je ne savais pas que vous autres dames innocentes utilisiez des substances aussi dangereuses.

— Toute substance est dangereuse si elle est prise en quantité excessive ou à mauvais escient, Reggie.

Reggie s'empara d'un bol et le renifla – geste vain, car je l'avais soigneusement rincé.

— Tout ira bien pour elle, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais vu pareil visage de ma vie !

— Ce n'était qu'une éruption. Cela passera. Vous semblez moins vous inquiéter de sa santé que de son aspect physique, Reggie. J'espère que les promesses que vous lui avez faites sont sincères. Je n'aimerais pas que vous soyez un vil séducteur, comme tant de représentants de votre sexe.

Reggie posa le bol et me regarda avec ferveur.

— Peu d'hommes hésiteraient à profiter d'une femme pour

gagner leur liberté et celle de leurs amis, ou estimeraient condamnable de le faire. Quant à moi... J'aime, j'idolâtre, j'adore, cette chère jeune fille. Jamais je ne la quitterai !

— Nous ferions mieux de poursuivre cette conversation autre part, dis-je avec un hochement de tête entendu en direction de la suivante.

— Oh. (Reggie parut surpris.) Croyez-vous qu'elle...

— Je crois que nous devrions la laisser continuer son travail.

Nous nous retirâmes au salon. Seuls trois rekkit s'y trouvaient, dressant les tables pour le repas du soir.

— Où est le professeur ? s'enquit Reggie.

— J'imagine qu'il est allé demander aux gardes s'ils avaient vu Ramsès quelque part. Je suis moi-même un peu curieuse. C'est pourquoi, si vous voulez bien m'excuser...

— Je vais aller avec vous. (Reggie secoua la tête.) J'espère que le professeur ne projette pas quelque attaque imprudente contre les gardes. C'est l'homme le plus courageux, mais si vous me permettez...

— Non, je ne vous permets pas, répliquai-je sèchement. Le professeur Emerson est non seulement l'homme le plus courageux, mais aussi l'un des plus intelligents. Il est probable que votre intellect moins aiguisé est incapable de suivre le raisonnement sagace qui préside à tous ses gestes. Je ne tolérerai pas la moindre critique de mon mari, monsieur Forthright – surtout de votre part.

À ma grande surprise, Reggie répondit à ma sortie par un sourire et quelques applaudissements discrets.

— Bravo, madame Amelia ! Cela me réjouit le cœur de voir une telle dévotion conjugale. Je comprends que vous ayez piètre opinion de mon courage, puisque je ne suis pas intervenu pour vous aider tous les trois à délivrer le prince Tarek... Mais permettez-moi de dire quelques mots pour ma défense.

— Ce n'est que justice, concédai-je.

— Vous avez le cœur tendre d'une femme, madame Amelia. Il est naturel que vous éprouviez de la sympathie pour Tarek, qui a réussi à gagner votre confiance quand vous étiez à Napata. Il vous a sans doute assurée de son soutien et de son amitié. Mais moi je vois tout cela sous l'angle de la logique. Je me fi..., je me

moque éperdument de savoir lequel de ces deux sauvages régnera dans ce trou perdu, et je n'accorderais ma confiance à aucun d'eux même s'ils juraient par tous les dieux de leur interminable panthéon. Je vous supplie, madame, de ne pas risquer votre vie pour Tarek. Pensez à vous-même, à votre mari, à votre petit garçon.

— Je ne les oublie pas, dis-je en me demandant comment un homme pouvait être aussi obtus. Venez, si vous devez venir. Restez si vous préférez.

Il me suivit.

— Pauvre petit garçon, s'exclama-t-il. Comme il doit avoir peur, perdu dans cet horrible endroit. Mais n'abandonnez pas tout espoir, madame Amelia. Nous le retrouverons. Il n'est pas trop tard.

— Et comment vous proposez-vous d'y parvenir ? m'enquis-je avec curiosité.

— Amenit connaît chaque mètre de ces couloirs.

— Mais Amenit n'est pas là, alors que les gardes y sont.

— Quelle malchance qu'elle soit tombée malade, acquiesça Reggie. Mais vous dites qu'elle va se rétablir, et quand elle sera de retour nous mettrons à exécution le plan qu'elle et moi avons élaboré.

— C'est-à-dire ?

— Je vous expliquerai plus tard, répondit Reggie. Quand le professeur nous aura rejoints. Nous sommes presque arrivés... Ciel ! Que font-ils ?

En effet, Emerson et les deux soldats étaient accroupis les uns près des autres ; ils nous tournaient le dos et leur attention était retenue par quelque chose par terre devant eux. Un étrange raclement se fit entendre, puis la voix d'Emerson s'exclama en méroïtique :

— Sept ! C'est pour moi !

L'un des gardes fit une allusion sacrilège à Bès, le dieu des divertissements.

— Emerson ! lançai-je sévèrement. Êtes-vous en train de corrompre ces innocents sauvages en leur apprenant à jouer pour de l'argent ?

Emerson me jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule.

— Je n'ai pas eu besoin de le leur apprendre, Peabody. Je leur ai simplement montré un nouveau jeu. J'ai déjà gagné deux colliers et un couteau. (Il ramassa ses gains et les dés, puis se leva avec agilité.) Adieu, mes frères, je m'en vais à présent.

— Laissez-nous au moins les cubes magiques, grommela l'un des gardes — celui dont le fourreau était vide.

Emerson sourit et lui donna une claque dans le dos en faisant une remarque que je ne compris pas. Les deux hommes se mirent à rire, aussi en conclus-je qu'il valait mieux que je ne l'aie pas comprise.

— Vous cherchez à améliorer votre connaissance de la langue familiale, je présume, dis-je quand Emerson sortit avec moi de la chambre.

— Entre autres, répondit-il en glissant les dés dans sa poche.

— Et le garçon ? s'enquit Reggie. Ce n'est vraiment pas bien, Professeur, de prolonger ainsi l'anxiété de votre épouse.

— Elle sait que je l'aurais informée tout de suite si j'avais eu des nouvelles, triple buse ! rétorqua Emerson. Ramsès ne s'est manifesté d'aucune façon. Cela ne fait que quelques heures, Peabody.

— Je sais. Reggie a un plan, ajoutai-je.

— Je meurs d'impatience de l'entendre, dit Emerson sur le même ton.

Et nous l'entendîmes, dans la fraîcheur du soir, alors que le crépuscule étendait ses ombres violettes sur le jardin et que s'évanouissait la capiteuse fragrance des nénuphars. Une forme fauve était allongée sur les dalles lorsque nous entrâmes. En nous voyant elle cracha, gronda, bondit en un éclair doré sur le mur, avant de passer de l'autre côté.

— Le chat de Ramsès, observai-je. Il est furieux contre nous parce que nous avons perdu Ramsès, vous ne croyez pas ?

— Pas d'extravagances, Peabody, dit Emerson de la voix bourrue qu'il utilise quand il essaie de masquer de tendres émotions.

— Voulez-vous entendre mon plan, oui ou non ? s'exclama Reggie.

— Autant l'entendre, répondit Emerson. Asseyez-vous, Peabody.

Assis sur un banc sculpté, nous écoutâmes Reggie. L'air embaumait les lotus et les oiseaux gazouillaient paresseusement. Le plan n'était pas dénué d'intérêt – du moins ne l'aurait-il pas été si nous n'avions pas été au courant de plusieurs données qu'ignorait Reggie.

Dès qu'Amenit aurait pris ses dispositions pour les chameaux, les fournitures et les guides, nous droguerions les gardes cette même nuit, ou bien nous détournerions leur attention, avant de gagner le labyrinthe souterrain à la recherche de Ramsès. Reggie était convaincu que le garçon sortirait de sa cachette quand il entendrait son père et moi-même l'assurer qu'il ne craignait rien. Une fois que nous l'aurions trouvé, nous nous acheminerions par des chemins secrets, connus d'Amenit, jusqu'au tunnel qui conduisait à l'extérieur. C'était là que nous attendrait la caravane.

— Pas mal, commenta Emerson judicieusement après que Reggie eut achevé. Je vois cependant quelques difficultés éventuelles. Et si nous ne retrouvions pas notre fils ? Mme Emerson et moi-même ne partirions jamais d'ici sans lui.

— Je vous dis qu'Amenit connaît le chemin comme sa poche. Elle le trouvera, même s'il est inconscient ou si... si...

— Je suppose que, dans le second cas, nous n'aurions pas de raison de rester, dit Emerson pensivement en m'écrasant le pied pour m'empêcher d'exprimer mon indignation. Mais la chose me paraît difficilement réalisable, Forthright. Il doit bien y avoir des kilomètres de couloirs. Comment pourrons-nous les fouiller tous en une seule nuit ? Que dis-je ? En moins d'une nuit, en fait, car si à l'aube nous ne sommes pas loin d'ici, nous serons immanquablement capturés de nouveau. Nous serons certainement poursuivis...

— Pourquoi donc ?

— Oh, bonté divine, marmotta Emerson. Qu'ai-je fait pour avoir un idiot sur le dos ? Parce que, monsieur Forthright, les antiques lois de la Montagne Sainte interdisent à quiconque de partir d'ici. C'est vous-même qui nous l'avez dit.

— Nous avons déjà été condamnés à mort, répliqua Reggie avec empörtement. Notre situation ne saurait être pire.

— Là n'est pas la question, Reggie, intervins-je. La question,

c'est que nous ne pouvons espérer tout fouiller et nous échapper en une seule nuit. Si nous avons de la chance nous trouverons Ramsès tout de suite, mais la chance, mon jeune ami, n'est pas un élément sur lequel il faille compter pour mener à bien un complot.

Cela fit réfléchir Reggie. Il arbora une expression à la fois boudeuse et déroutée. Puis son visage s'éclaira.

— Je vois. Oui, je comprends. Nous devons donc d'abord trouver votre fils, c'est bien cela ?

J'opinai. Emerson opina.

— Entendu, grogna Reggie. Dommage qu'Amenit soit malade. Nous aurions pu commencer à fouiller ce soir. Il va falloir que je lui parle.

— Naturellement, dit Emerson. Nous sommes à présent conviés à dîner. Je vous conseille de ne pas poursuivre cette discussion devant les autres.

Le conseil était sage, mais la conversation devint embarrassée. Reggie, ruminant devant son assiette, prononça à peine un mot. Dès qu'il eut fini, il se leva d'un bond et quitta la pièce en marmonnant une excuse.

— Enfin seuls, fit Emerson malicieusement.

— Malgré... (J'indiquai la silhouette voilée de la suivante, ainsi que les domestiques.)

— Ils ne me dérangent pas autant que Forthright. Il me tape affreusement sur les nerfs, Peabody. J'aimerais bien qu'il nous quitte !

Son vœu fut exaucé, mais d'une façon qu'il n'avait sans doute pas prévue. Reggie réapparut bientôt, et nous passâmes l'heure suivante dans un silence glacial. Reggie faisait les cent pas, Emerson fumait furieusement, les domestiques autour de nous tâchaient de ne pas nous regarder directement, et moi... je m'efforçais d'échafauder des plans, mais je ne cessais de penser à Ramsès. Reggie avait peut-être raison de croire qu'il était resté à proximité de l'escalier et répondrait à mon appel, mais il me paraissait tout aussi plausible qu'il eût commis la folie de chercher une autre sortie. Il s'était peut-être définitivement perdu, il était peut-être retombé par inadvertance entre les mains des prêtres, il avait peut-être chu dans un trou, peut-être

été mordu par une chauve-souris, mangé par un lion, ou... Les possibilités étaient infinies, et toutes aussi horribles les unes que les autres.

Le bruit menaçant d'hommes qui approchaient vint mettre un terme à mes sombres pressentiments.

— Cela ne va pas recommencer ! s'exclama Emerson en posant sa pipe. Cela dépasse les bornes. Je vais me plaindre à la direction.

Mais cette fois-ci ce n'était pas à nous qu'on en voulait. Les soldats étaient venus chercher Reggie. Il accepta son sort avec un courage paisible.

— J'espère, déclara-t-il simplement, que cela signifie qu'ils ont trouvé votre fils et qu'ils vont vous le ramener, madame. Priez pour moi.

— Oh, elle n'y manquera pas, l'assura Emerson. Venez, Peabody, raccompagnons-le à la porte.

Les gardes n'élevèrent aucune objection quand nous les suivîmes.

— Retournez, dit Reggie. Ne prenez pas de risques, vous ne pourrez les empêcher de m'emmener.

— Quelle sollicitude touchante, observa Emerson, poursuivant son chemin mains dans les poches.

Je connaissais son intention réelle et j'étais aussi curieuse que lui de voir jusqu'où nous pourrions aller avant d'être arrêtés. Nous avions franchi les grandes portes et nous trouvions sur la terrasse.

C'est alors que l'officier prit son courage à deux mains et nous intima l'ordre de faire halte. Même à cet instant-là, il s'abstint de toucher Emerson ou de pointer son arme, se contentant de la tenir devant lui comme une barrière.

La nuit était tombée. L'air était pur, et une myriade de diamants étincelants illuminaient la voûte céleste ténébreuse. Emerson se détournait et s'approchait du bord de la terrasse.

— Regardez, Peabody, dit-il en tendant le doigt. Il se passe quelque chose dans le village.

En effet, tout le secteur fourmillait de lumières. Il ne s'agissait pas des mille reflets des étoiles scintillantes, mais de lueurs plus rougeâtres, plus fumeuses, plus inquiétantes.

— Des torches, reprit Emerson. Ils sont en train de fouiller le village.

— À la recherche de Ramsès ?

— De Tarek, plutôt. Ils doivent être à bout, car il n'irait pas se cacher là.

— J'espère qu'ils ne vont pas brûler les huttes, dis-je avec inquiétude. Ni faire de mal à quiconque. Croyez-vous que votre intervention d'aujourd'hui y soit pour quelque chose ?

— Je serais ravi que mon intervention, ainsi que nos agissements, aient causé des ennuis à Nastasen. Regardez ce pauvre diable de garde qui agite sa lance et fait des gestes magiques pour se protéger en même temps. Il va se prendre les pieds dedans s'il ne fait pas attention. Nous ferions aussi bien de rentrer.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à Reggie et son escorte, qui étaient en train de descendre l'escalier, nous retournâmes à nos appartements.

— Maintenant que nous voilà débarrassés de lui, nous pouvons nous occuper de nos affaires, dit vivement Emerson. Avez-vous des babioles dont vous pourriez vous passer, Peabody ? Je crois qu'il est temps que ma chance tourne.

Il nous fallut fouiller dans le petit sac de Ramsès pour trouver quelque chose d'attrayant, car j'avais bien sûr abandonné la plupart de mes bagages et je ne tenais pas à me séparer du moindre ustensile accroché à ma ceinture. Je fus étonnée de voir les drôles d'objets qu'avait gardés Ramsès, même lorsqu'il avait frôlé la mort dans le désert. Entre autres : quelques billes, un bout de craie cassé, une souris momifiée (sa plus grande réussite dans l'étude de cet art), deux bouts de crayon, une moustache (rouge vif), un râteau de fausses dents (très grosses et très jaunes), plusieurs gommes... J'ai oublié le reste. Plusieurs objets que je m'attendais à voir n'étaient pas dans le sac, notamment le carnet délabré et la bobine de fil qu'il m'avait prêtée. Je me demandai quels autres objets bizarres il avait emportés, mais je trouvai leur absence rassurante, en particulier celle du carnet. Ramsès ne se déplaçait jamais sans ce carnet. S'il avait eu le temps et la présence d'esprit d'emporter ces objets avant d'être forcé de s'enfuir, sa situation n'était peut-

être pas aussi désespérée que je l'avais craint.

Emerson prit les fausses dents, la moustache (qui eut beaucoup de succès m'expliqua-t-il par la suite), les billes, et les bouts de crayon, puis s'éloigna en sifflant. Quant à moi, je tentai de soutirer des informations à la remplaçante d'Amenit.

Je décidai qu'un long bain apaisant serait la méthode idéale. Les femmes sont plus enclines aux confidences durant le rituel de la toilette, et je méritais, me dis-je, d'être un peu dorlotée après les diverses émotions de la journée. L'effet fut assurément apaisant, les femmes remplirent leur office consciencieusement, mais je me rendis compte, encore mieux qu'avec des paroles, à quel point notre situation avait changé. Avant, les femmes avaient bavardé librement, essayant leur mauvais anglais et gloussant lorsque je m'étais efforcée de parler leur langue. À présent, bien que je parlasse le méroïtique bien plus couramment, elles ne répondraient que par « oui » ou par « non », ou bien restaient muettes. Il était manifestement impossible d'obtenir des confidences quand elles étaient toutes ensemble. Aussi, après mon bain, les congédiai-je, à l'exception de la suivante, à qui je demandai de m'aider à me préparer pour la nuit.

Elle fut quasi muette. Je ne pus la convaincre d'ôter son voile. Mes fascinants petits pots et fioles de lotion ne l'intéressèrent nullement. Elle me dit qu'elle s'appelait Maleneqen, et après des questions pressantes au sujet de Mentarit elle se laissa aller à me demander pourquoi je voulais avoir de ses nouvelles. Je lui expliquai que Mentarit avait été aimable et bienveillante, que ses soins m'avaient sauvé la vie. « Nous autres Anglais éprouvons de la reconnaissance envers ceux qui nous aident, poursuivis-je. Nous répondons à la bienveillance par la bienveillance, aux bonnes actions par de bonnes actions et non l'inverse. »

Ce laïus sentencieux ne suscita pas de réaction audible ni visible. Mes tentatives ultérieures n'eurent guère plus de succès. Lorsqu'un joyeux sifflement me signala le retour d'Emerson, je congédiai la jeune fille avec soulagement avant de me diriger vers ma couche.

Emerson ne fut pas long à me rejoindre, mais il eut une vive

discussion avec Maleneqen avant qu'elle ne consentît à nous laisser seuls. (À proprement parler, elle n'y consentit pas. Elle quitta la pièce sous le bras d'Emerson, glapissant et donnant des coups de pied. Mais elle ne revint pas.)

— Maudite bonne femme, gronda Emerson en se glissant au lit. Elles deviennent de plus en plus importunes. Avez-vous pu apprendre quelque chose sur Mentarit ?

— Vous d'abord, Emerson.

— Bien sûr, ma chérie. (Il m'attira à lui et m'embrassa doucement.) Je suis désolé, mais je n'ai rien à dire. J'ai persuadé mes compagnons de jeu de me laisser ouvrir la trappe en leur expliquant simplement que j'espérais découvrir un indice me prouvant que Ramsès était revenu. Il n'y avait rien, Peabody. J'ai toutefois réussi à lui laisser un mot.

— J'ai peur qu'il ne soit trop tard, Emerson. J'ai peur qu'il ne se soit enfoncé... dans le noir, qu'il ne se soit définitivement perdu...

— Allons, allons, mon amour. Ramsès s'est déjà sorti de situations plus délicates que ça ; nous aussi, du reste. Nous le chercherons nous-mêmes demain soir.

— Oh, Emerson, est-ce possible ? Avez-vous gagné la confiance des gardes à ce point-là ?

— J'ai du moins réussi à les convaincre de prendre avec moi une tasse de bière. J'en ai emporté une cruche ce soir. Elle était inoffensive, mais celle de demain le sera moins.

— Si vous avez toujours votre réserve de laudanum. Alors, avez-vous réussi à apprendre quelque chose d'intéressant auprès de cette jeune femme revêche ?

— Elle s'appelle Maleneqen, et j'ai déjà eu un mal fou à le lui faire dire. Ce doit être l'une des alliées de Nastasen, Emerson. Je lui ai fourni toutes les occasions de se confier à moi. La seule chose qu'elle ait bien voulu dire sur Mentarit, c'est qu'elle était partie.

— Partie ? Pour où ? Je n'en sais rien. C'est le mot qu'elle a utilisé, et elle a refusé d'en dire davantage. Et puis – je pense que vous trouverez ceci intéressant –, elle m'a dit... Bonté divine !

Ce n'était pas là ce qu'avait dit Maleneqen, et Emerson le

savait bien, car il avait perçu le même phénomène qui avait provoqué mon exclamatlon : un mouvement furtif au pied du lit. Emerson essaya de se libérer des draps, mais ne réussit qu'à nous emmêler un peu plus tous les deux. La chose ondoyait, se glissant vers la tête du lit. Elle ne faisait absolument aucun bruit. Seule la tension du drap de lin et la sensation de quelque chose en mouvement signalaient son approche lente et inexorable. Soudain, d'un bond, elle fut sur moi, m'empêchant de respirer, me remplissant la bouche et le nez de...

Fourrure. Avec un ronronnement rauque, la créature s'installa dans l'étroit espace entre nous deux, à la manière souple et envahissante qu'ont les chats dans ces cas-là.

Le léger bruit que fit entendre Emerson était peut-être un petit rire, mais je pencherais plutôt pour un bref juron étouffé. J'étais moi-même étrangement émue. Une fois que j'eus repris mon souffle, je chuchotai :

— J'espère que vous ne me trouvez pas superstitieuse, Emerson, mais je ne peux m'empêcher de prêter un sens étrange, surnaturel, à cette visite. Après nous avoir précédemment évités, voilà maintenant que ce chat nous témoigne une affection insolite, comme s'il s'agissait d'une manifestation – je n'ose imaginer – de... de...

— Bon sang, je crois que vous avez raison, souffla Emerson. Ne m'avez-vous pas dit que le chat portait un collier ?

Cette question fort sage dissipia les nuages de la superstition. Comme un seul homme, si l'on peut dire, nous tombâmes sur le chat, mais avec la circonspection dont Bastet nous avait appris à user auprès des félin. Pendant que je caressais et complimentais le chat, Emerson parvint à défaire le collier, et presque aussitôt poussa un cri étouffé.

— Vous manque-t-il des épingle à cheveux, Peabody ?

— Impossible de répondre à cette question, Emerson. On ne cesse de perdre des épingle à cheveux. En avez-vous trouvé une ?

— Je viens de me piquer le doigt avec. Celle-ci a été utilisée pour fixer un bout de papier au collier. Tiens, attends... (Il parlait au chat, qui avait manifesté le désir de s'en aller.) Je ferais mieux de lui remettre son collier.

Le chat se soumit à l'opération avec une relative bonne grâce. Après qu'il se fut éclipsé, je suçai mon doigt griffé et questionnai :

— Est-ce un message ? De qui est-il ? Que dit-il ?

— C'est du papier, ce n'est pas l'imitation locale, répondit Emerson. Ce qui est déjà une indication, mais je ne peux en dire plus sans lire le message. Oserons-nous allumer une lampe ?

— Prenons le risque, chuchotai-je. Je ne saurais attendre davantage. Attendez, je vais chercher une allumette.

Emerson n'attendit pas. Il me suivit. Je pris ma ceinture, la boîte en fer-blanc, les allumettes à l'intérieur, et l'une des petites lampes de terre cuite. À la lumière vacillante, nos deux têtes réunies, nous lûmes le message.

« *Tutus sum, liber sum, et dies ultioris meae est propinqua. Nolite timere pro filio vestro fortissimo et astutissimo. Cum summa peritia et audacia ille viam suam ad me invenit. Conviemus in templo in die adventus dei. Usque ad illud tempus manete ; facite nihil.* »

— Dieu merci, chuchota Emerson, notre fils est sain et sauf. C'est son écriture. Il a dû écrire ceci sous la dictée de Tarek.

— Certaines expressions donnent fortement à penser que non seulement Ramsès a écrit ceci, mais qu'il en est aussi l'auteur, observai-je. « *Astutissimo* », voyez-vous ça ! Je suppose qu'il a eu recours au latin pour que le message ne soit pas compris au cas où il serait intercepté.

(Pour les quelques Lecteurs qui maîtriseraient imparfaitement la langue des César, je joins une traduction : « Je suis sain et sauf, je suis libre, et le jour de ma vengeance est proche. Ne craignez rien pour votre fils très courageux et très astucieux. Avec beaucoup d'habileté et d'audace, il a su me retrouver. Rendez-vous au temple le jour de l'apparition du dieu. Jusque-là, attendez et ne faites rien. »)

Emerson éteignit la lampe.

— Retournez vous coucher, Peabody. Nous avons à discuter de beaucoup de choses.

— J'ai l'impression désagréable que nous sommes observés, Emerson.

— C'est presque une certitude, ma chérie. Mais je ne regrette

pas que nous ayons pris ce risque. Je vais mieux dormir en sachant que Ramsès est avec notre ami. Il n'empêche, cela va être dur d'attendre. Il faut que nous découvrions quand la cérémonie doit avoir lieu.

— C'est ce que j'étais sur le point de vous dire, Emerson, quand le chat est arrivé. La cérémonie a lieu dans deux jours. Après-demain.

Ce message ouvrait d'innombrables perspectives de réflexion. Comment Ramsès avait-il réussi à retrouver Tarek ? Où étaient-ils à présent ? Quels étaient exactement les plans du prince ? Il paraissait être persuadé que les choses tourneraient à son avantage, mais, quant à nous, nous serions rassurés lorsque nous saurions ce qu'il projetait. Emerson s'était quelque peu offusqué de l'ordre de Tarek (ou de Ramsès ?) nous enjoignant de ne rien faire. « Je sens là une critique implicite, Peabody, vous ne croyez pas ? Comme si nous en avions déjà fait trop. Et comment diable veut-il que nous restions deux jours à nous tourner les pouces ? Ce n'est pas humainement possible. Et si ses plans échouaient ? »

C'étaient là des questions légitimes, mais malheureusement je ne savais – pas plus qu'Emerson – comment leur trouver des réponses sensées.

Le jour suivant reste gravé dans ma mémoire comme, incontestablement, le plus déplaisant de toute l'aventure. Mourir de soif est une expérience que je n'ai nulle envie de tenter de nouveau ; s'attendre à voir Emerson périr de mort violente était extrêmement pénible ; la pensée angoissante que Ramsès eût disparu à tout jamais dans les entrailles des falaises mettait mes nerfs à rude épreuve. Mais, somme toute, n'importe quelle activité est préférable à l'attente, surtout lorsqu'on a des raisons de croire que l'attente risque de se solder par une mort désagréable.

Nous nous apprêtâmes de notre mieux. Je veillai à ce que mon petit revolver fût bien chargé et mon couteau facilement accessible, puis je me préparai à l'activité physique qui pouvait s'avérer nécessaire en exerçant mes membres avec énergie.

Cette opération eut un avantage inattendu, car, dès que je commençai de sautiller et d'agiter les bras, les domestiques s'enfuirent aussitôt, prenant mes mouvements pour des gestes magiques.

Une fois seuls, Emerson et moi fîmes tout notre possible pour passer le temps. À vrai dire, le plaisir d'être ensemble fut la seule chose qui rendit la journée supportable. Le chat ne réapparut point, et pourtant je restai quelque temps près du mur du jardin à l'appeler. Aucune nouvelle de Reggie ni d'Amenit. Personne ne vint nous menacer ni nous rassurer.

Heureusement, nous n'eûmes pas à endurer une autre journée pareille. Ils vinrent nous chercher vers le milieu de la matinée, et au moment où le rideau s'écarta Emerson poussa un profond soupir de soulagement. « Comme je l'espérais et m'y attendais. À midi exactement. »

Nous fûmes forcés de rester assis une heure de plus, vu que nous refusâmes catégoriquement de subir les cérémonies de purification et d'enfiler les belles robes qui nous avaient été remises. « Si nous périssons, nous périrons en combattant, habillés comme une dame et un gentleman anglais », décrétai-je.

Faisant la moue, Emerson m'examina de pied en cap.

— Une dame anglaise comme il faut s'évanouirait carrément en vous voyant habillée de la sorte, Peabody.

Hélas, il avait raison. J'avais fait de mon mieux pour nettoyer et brosser nos vêtements salis par le voyage, mais je ne pouvais raccommoder les déchirures ou recoudre les boutons qui manquaient. J'avais cherché en vain la bobine de fil crasseuse que m'avait prêtée Ramsès. Il ne fallait guère d'imagination pour comprendre pourquoi il l'avait emportée, mais c'était rudement gênant. La chemise d'Emerson était irrémédiablement perdue. Il portait un ersatz du cru, et je dois reconnaître que, de façon inattendue, celui-ci était fort seyant, d'autant plus qu'il avait été confectionné pour quelqu'un de beaucoup moins corpulent.

— Je n'ose imaginer ce que ferait une dame anglaise en vous voyant, Emerson, ripostai-je en souriant. Êtes-vous certain de ne pas vouloir emprunter mon couteau ?

— Non, merci, ma chérie.

Distraitemment, Emerson fit jouer ses muscles. L'un des domestiques, qui s'était avancé craintivement vers lui en agitant un kilt plissé telle une femme de chambre secouant une carpette, recula d'un bond en glapissant.

— Mais il manque quelque chose à votre costume, observai-je en fronçant les sourcils. Pourquoi ne mettez-vous pas ce col orné de perles ? Ainsi que quelques bracelets ?

— Je veux bien être pendu..., commença Emerson d'une voix énergique.

— Quelques-uns de ces beaux et lourds bracelets en or, précisai-je.

— Oh, fit Emerson. Excellente idée, Peabody.

Cela fait – et l'effet, permettez-moi d'ajouter, était des plus réussis –, nous fûmes prêts. Cependant, notre escorte ne l'était pas. Je ne sais pas comment ils savaient l'heure, vu qu'ils n'avaient ni pendules ni montres, mais apparemment nous étions en avance. Une discussion s'ensuivit ; il fut décidé qu'il valait mieux être en avance qu'en retard.

— Avons-nous tout, Peabody ? demanda Emerson en débourrant sa pipe et en la rangeant soigneusement dans la poche de son pantalon.

— Je crois. Des carnets (je tâtai le devant de ma blouse), ma ceinture et son attirail, mes armes, votre pipe et votre tabac... Je suis prête.

Les gardes nous encadrèrent. Je jetai un dernier coup d'œil à la pièce où nous avions passé tant d'heures à la fois pénibles et fascinantes. Quoi qu'il arrivât maintenant, nous n'avions guère de chances de revenir là. Nous estimions que Tarek avait sans doute l'intention d'attaquer les forces de son frère au cours de la cérémonie. Bien entendu nous soutiendrions notre ami jusqu'au bout. Mais s'il était vaincu et que sa cause fût perdue, nous tenterions de prendre la fuite. Les détails de cette opération restaient nécessairement vagues, car ils dépendaient de trop de facteurs inconnus, le plus important étant de savoir si Ramsès et Nefret seraient présents. Si nous pouvions les enlever et les emmener, nous tenterions alors de franchir les collines ou de passer à travers, nous nous emparerions de chameaux et de

fournitures, et nous partirions à tout berzingue (si le Lecteur veut bien me pardonner cette expression vulgaire) pour le Nil. Sinon, il faudrait que nous nous cachions dans les tunnels jusqu'à ce que nous ayons retrouvé les deux enfants. Car, comme l'avait dit Emerson, nous aurions préféré abandonner Ramsès plutôt que la jeune fille aux cheveux d'or, dont le courage et la beauté avaient conquis nos cœurs.

En tout cas le temps était propice. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages ; il n'y avait pas un souffle de vent et nulle brume de sable ne venait troubler la pureté de l'air paisible. Tandis que nous marchions, surveillés de près par une escorte imposante, Emerson se mit à siffloter et je repris espoir. Nous étions sur le point de passer à l'action et, lorsque les Emerson agissent de concert, peu de gens leur résistent. Quelque chose devait nécessairement se produire.

Je ne sais pas si j'ai réussi à faire comprendre le plan du Grand Temple au Lecteur, qui ne connaît peut-être pas aussi bien que nous la conception de ce type de bâtiment. Il était par essence très proche de ses antiques modèles égyptiens. On progressait de la lumière vers l'ombre, de l'ouverture vers le mystère. Après avoir franchi le majestueux pylône de l'entrée, le visiteur pénétrait dans une cour à l'air libre entourée de colonnades. Cerné d'ombres de plus en plus épaisses, l'adorateur passait d'un vestibule à une chambre, puis à un corridor, avant de parvenir au saint des saints, le sanctuaire où demeurait le dieu lui-même. Voilà quel était le plan simple, le plan élémentaire. Au cours des années, en Égypte comme ici, d'autres vestibules, pylônes et chambres, avaient été ajoutés, partout où l'espace le permettait. Comme le temple d'Abou Simbel, celui-ci était principalement taillé à même la falaise, et vu que le périmètre de la cité elle-même était extrêmement limité, les chambres taillées dans la roche avaient vu leur nombre s'accroître fortement et avaient assumé nombre de nouvelles fonctions.

Je me demandais s'il n'y avait pas des chambres encore plus secrètes et sacrées au-delà de celles que nous connaissions, car les ultimes mystères du dieu ne pouvaient être vus du commun des mortels, mais seulement des prêtres et des prêtresses voués

à son service. Étant donné qu'il s'agissait d'une cérémonie publique, je pensais qu'elle aurait lieu dans la cour extérieure, et c'était en effet le cas. La salle hypostyle était noire de monde. Les spectateurs étaient entassés comme des sardines entre les colonnades de chaque côté et s'étaient dispersés dans l'espace à l'air libre au centre. Des files de gardes armés maintenaient un passage libre. Nous empruntâmes ce passage en direction de la colonnade en face de la porte d'entrée. Cette partie était réservée à l'élite et à sa suite – prêtres du plus haut rang, à la tête rasée et à la robe d'un blanc éclatant, nobles des deux sexes, étincelant d'or et de bijoux, musiciens tenant des harpes, des chalumeaux et des tambours, ainsi que nos humbles personnes. Nous prîmes les places que l'on nous indiqua, puis nous observâmes la scène avec – je n'ai guère besoin de le préciser – énormément d'intérêt.

— Je me demande si je peux fumer, dit Emerson.

— Cela serait impoli, mon cheri. Après tout, il s'agit, dans une certaine mesure, d'un édifice religieux.

— Mmm, fit Emerson.

Comme les miens, ses yeux étaient rivés sur l'objet qui dominait l'espace devant la colonnade – un bloc massif de pierre dont les sculptures étaient presque effacées par le temps et par les vilaines taches qui formaient des motifs grotesques sur le dessus et sur les côtés. Il me sembla que ce bloc était surplombé d'un nuage sombre, comme si le vif soleil se fût détourné de sa surface. On ne pratiquait pas de sacrifices humains dans l'Égypte ancienne ; le sang qui tachait les autels était celui de pauvres oies ou de bovins terrifiés. Mais ici... Ma foi, nous serions bientôt fixés.

Je tournai mes regards vers un spectacle plus agréable, parcourant des yeux le groupe de nobles habillés gaiement. Il y avait des enfants parmi eux – des jeunes filles aux anneaux d'or passés dans leurs cheveux bruns, de petits garçons dont la natte unique brillait comme l'aile d'un corbeau au soleil. L'un d'eux ressemblait tant à Ramsès que mon cœur s'emballa. Puis il tourna les yeux vers moi, et la ressemblance s'évanouit.

J'avais été bien bête de penser qu'il pût se trouver là. Tarek n'aurait pas laissé un garçon aussi jeune se risquer dans une

échauffourée. Je me demandai où les hommes de Tarek étaient rassemblés. Quant aux soldats de Nastasen, ils étaient partout, cernant les spectateurs et se mêlant à eux. Les éclairs jetés par les lances étaient éblouissants. Nastasen devait lui aussi s'attendre à une attaque en force. Il me semblait que la balance penchait en sa faveur, non seulement par le nombre de ses hommes mais aussi par l'avantage de ses positions. Il serait difficile de s'échapper par cette étroite ouverture, si bien gardée.

La fine fleur des hommes de Nastasen, de grands gars musclés, dans la force de l'âge, entourait le trône et l'étrange petit kiosque qui se trouvait derrière. Celui-ci était constitué de roseaux tressés, sertis d'or, et masqué par d'épais rideaux. Il ressemblait par sa forme à ceux que j'avais vus sur des reliefs égyptiens. Je donnai un coup de coude à Emerson, qui scrutait les rangs de spectateurs d'un air morose.

— Est-elle là, à votre avis ?

— Qui ? Où ? Oh, là. Mmm... C'est fort possible. Pour le moment j'aimerais mieux savoir où se trouve Ramsès.

Je lui exposai ma théorie sur le sujet.

— Sans doute, admit Emerson avec irritation. Mais j'aimerais bien qu'ils commencent. Il va probablement falloir que nous assistions à la quasi-totalité de cette fichue cérémonie. Si Tarek a la moindre notion de stratégie, il attendra le clou du spectacle, lorsque l'attention des spectateurs sera attirée autre part.

Un mouvement de foule et un murmure d'intérêt signalèrent qu'il se passait quelque chose. Placés comme nous l'étions, nous ne pouvions voir l'entrée. Ce fut donc seulement quand le nouvel arrivant se trouva face à nous que nous reconnûmes Reggie. Il fallut même que j'y regarde à deux fois, il était habillé comme un noble, jusqu'à la grossière perruque de cheveux noirs qui recouvrait ses boucles de feu.

Le Lecteur a peut-être remarqué que nos projets d'évasion ne tenaient pas compte de Reggie. Ce n'était pas indifférence de notre part comme on pourrait le croire. Quelle que fût l'issue de la journée pour Tarek, Reggie avait plus de chances de survie que nous autres. Si Amenit ne pouvait le sauver, il y avait peu de chances que nous puissions faire mieux. Si nous réussissions à nous enfuir, nous pourrions monter une autre expédition, et

nous le ferions. Mais sauver les enfants, Ramsès et Nefret, devait passer avant.

Ignorant heureusement tout de cet impitoyable raisonnement, Reggie nous accueillit avec un sourire courageux.

— Nous voici donc arrivés au terme de l'aventure. Du moins mourrons-nous ensemble.

— Je n'ai nullement l'intention de mourir, repartit Emerson sèchement. Vous avez l'air ridicule, Forthright. Pourquoi les avez-vous laissés vous attifer de la sorte ?

— Quelle importance ? soupira Reggie. La seule chose qui me soucie, c'est le sort de ce pauvre petit garçon. Même s'il vit encore, comment pourra-t-il survivre sans ses parents ?

— Je préfère ne pas discuter de la question, répliqua Emerson. Ah... Je crois que la représentation est sur le point de débuter.

Nastasen pénétrait dans la cour intérieure. Il était habillé comme un simple prêtre, si l'on faisait abstraction de ses longs cheveux noirs. À sa suite venaient un petit groupe de hauts dignitaires, dont les deux grands prêtres, encore d'autres gardes, ainsi qu'un individu dont l'aspect me fit douter de la réalité des deux derniers jours : s'était-il donc agi d'un horrible cauchemar ? L'homme ressemblait à s'y méprendre à la Main de la Heneshem qu'Emerson avait expédiée ad patres – le même corps trapu et bien musclé, le même visage grossier, la même lance étincelante et le même pagne minuscule.

— Malédiction ! s'exclama Emerson en se redressant sur son siège. Je pensais avoir tué ce s...

— Surveillez votre langage, Emerson, je vous en prie. Ce n'est pas le même homme. C'est impossible !

— Ce doit être son frère, en ce cas, marmonna Emerson.

Et de fait, le hideux rictus avec lequel la nouvelle Main regarda mon mari laissait deviner un plaisir anticipé qui paraissait dépasser la simple fierté professionnelle.

Accueilli par de la musique et des danses, les sonnailles des sistres et les cris des adorateurs, le dieu apparut.

Emerson se pencha en avant, les yeux brillants.

— Sapristi, Peabody, regardez ça. C'est la barque du dieu – le bateau représenté sur les anciens reliefs. Savants ont-ils jamais

eu pareille chance ?

Les lecteurs qui s'intéressent à la signification des barques dans les anciennes cérémonies religieuses devront se reporter à l'article d'Emerson dans le Journal d'archéologie égyptienne. Pour le moment je dirai simplement que l'objet en question était une maquette des barques sacrées à bord desquelles le dieu allait rendre visite aux différents tombeaux. La proue et la poupe incurvées arboraient des têtes sculptées du dieu Amon-Râ, portant la couronne à cornes et le disque. Les insignes consacrés à Amon reposaient sur de longues perches, et au centre de la barque se trouvait une châsse ou un tabernacle en bois fin entouré de rideaux. La barque avait beau être une maquette, elle nécessitait quand même vingt-cinq ou trente porteurs.

Normalement caché aux yeux du vulgum pecus, le dieu était à présent pleinement exposé, les rideaux ayant été écartés. C'était une statue des plus curieuses, qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu, et elle devait remonter à la nuit des temps. Elle mesurait à peu près un mètre vingt de haut ; elle était en bois sculpté, peint et doré. Les bras étaient croisés sur la poitrine, les mains tenaient les deux sceptres. Un vêtement de lin fin recouvrait les membres nus. Un col de quinze centimètres de large ornait la large poitrine.

Emerson avait les doigts qui le démangeaient. Il mourait d'envie de prendre des notes. Voir une telle cérémonie, souvent évoquée mais jamais décrite en détail, c'était comme voyager dans le temps. Je faillis oublier l'horrible finalité de la cérémonie et son atroce dénouement.

Ployant sous le poids de cette structure dorée, les porteurs descendaient lentement l'allée centrale en direction des portes du temple. Les gardes refoulaient brutalement les spectateurs, qui grouillaient comme une colonie de fourmis. Ceux-ci poussaient des cris d'imploration et d'adoration. Ils tenaient leurs enfants à bout de bras, les haussant au-dessus des têtes de ceux qui étaient au premier rang, pour que leurs minuscules crânes pussent toucher le véhicule sacré ; ils se bousculaient pour occuper les meilleures places. Pour la première fois je pris toute la mesure du pouvoir de la superstition, et je compris que

la religion que j'avais étudiée avec le détachement du savant avait été – que dis-je ? était – un souffle vivant. Ces gens-là croyaient. Ils accepteraient la décision du dieu et défendraient l'élu.

À mi-chemin, les porteurs s'arrêtèrent, et un homme se détacha de l'assemblée des fidèles, les gardes s'écartant pour le laisser passer. Je n'entendis pas ce qu'il dit, car les cris de la foule couvrirent sa voix, mais il devait s'agir d'une supplique ou d'une question. Les gardes et les porteurs avaient dû être achetés non seulement pour qu'ils le laissent s'adresser au dieu mais aussi pour que la réponse fût la bonne. Je me levai et me dressai sur la pointe des pieds, tentant de voir comment le dieu allait répondre ; malheureusement « il » me tournait le dos et les gens devant moi grouillaient de toutes parts. Je vis seulement le pétitionnaire reculer en chancelant et en portant les mains à la tête. Un hoquet de surprise s'éleva de la foule. L'instant d'après, la barque poursuivait son chemin.

La même chose se produisit encore deux fois. Je n'en vis pas plus ; j'en vis même encore moins. Puis la barque parvint au portail, fit demi-tour, et repartit en sens inverse. Elle avançait plus vite cette fois-ci et ne s'arrêta point. Le bruit de la foule s'estompa ; tous retenaient leur souffle. La basse mélodieuse du grand prêtre tonna : « Ô Aminrê, roi des dieux – le pharaon t'attend. Donne-lui ta bénédiction, ô Aminrê, pour que le pays vive et prospère avec Sa Majesté. »

Nastasen s'avança, avec un petit sourire narquois. Où était Tarek ? C'était le moment : tous les yeux étaient braqués sur la barque et le dieu, tout le monde retenait sa respiration. Je ne pouvais détourner les yeux de la grotesque statue en bois. La figure peinte regardait droit devant. Les orbites creuses... Elles étaient creuses, elles n'étaient ni peintes ni obstruées par du cristal. Mais elles n'étaient pas vides. Quelque chose luisait à l'intérieur. Je remarquai que les bras sculptés du dieu ne faisaient pas partie intégrante du reste du corps ; c'étaient des pièces de bois séparées. Et à ce moment-là, alors que la barque avait presque atteint l'endroit où Nastasen l'attendait, le bras du dieu bougea. Le lourd fléau en bois s'abattit sur l'épaule du porteur le plus proche. Il poussa un cri et trébucha. Il lâcha la

perche et tomba contre l'homme devant lui. Les autres porteurs tentèrent de garder leur équilibre et de ne pas lâcher prise ; l'ensemble de la structure tangua avant de s'arrêter. Le bras du dieu se leva – pas le même bras, l'autre, celui qui tenait la crosse. Il se posa doucement sur la tête d'un homme qui avait soudain fait son apparition à côté de la châsse, se détachant des rangs des spectateurs. La robe blanche était celle d'un prêtre subalterne. Le visage était celui de Tarek. Dans le silence provoqué par la stupeur s'éleva une voix, telle une trompette de cuivre : « Le dieu a parlé ! Contemplez votre roi, peuple de la Montagne Sainte ! »

## CHAPITRE SEIZE

« *Dormez, servante de Dieu* »

Je reconnus la voix – Murtek soutenait donc Tarek en fin de compte ! La synchronisation avait été parfaite. Alors que les spectateurs restaient figés sur place, stupéfaits, Tarek arracha la perruque bouclée d'apparat et rejeta sa robe. Sur son front brillait le double uræus, le symbole de la royauté ; sur sa poitrine reposaient les insignes sacrés – un scarabée, un cobra et un vautour-Nekhbet. Il dégaina son épée et la brandit en criant :

— Je suis le roi ! Inclinez-vous devant l'élu d'Aminrê, celui qui dispense le ma'at au pays, le défenseur du peuple !

D'un bout à l'autre de la cour d'autres hommes ôtaient leurs déguisements, dégainaient leurs armes, prenaient des plumes rouges dans les plis cachés de leurs vêtements et les passaient sous leurs bandeaux.

— Bravo ! s'écria Emerson. Quel stratège ! Je n'aurais pas fait mieux moi-même !

C'était un coup de maître, et l'espace d'un instant je crus que Tarek allait emporter la partie, gagner la couronne sans coup férir, sans guerre civile. Mais les plumes rouges étaient moins nombreuses que les casques en cuir des gardes de Nastasen, et le Grand Prêtre d'Aminrê n'était pas homme à laisser échapper le pouvoir.

— Trahison ! beugla-t-il. Blasphème ! Ce criminel n'a pas de nom. Ce n'est pas l'élu d'Aminrê, mais un traître condamné à mourir. Emparez-vous de lui !

Ce fut le pandémonium. Les hommes de Nastasen tentèrent d'exécuter l'ordre du grand prêtre tandis que les rebelles

s'élançaien à la rescoufse de leur chef. La cohue était si dense que ni les arcs et les flèches ni les longues lances ne pouvaient être utilisés ; les combattants ferraillaient à l'épée et au couteau. Emerson trépignait de surexcitation.

— Bon sang, Peabody, lâchez-moi le bras ! Il me faut une épée ! Il me faut une plume !

Je dus hurler pour me faire entendre, à cause des cris de la bataille et du cliquetis des armes.

— Emerson... Regardez !

Au-dessus de la tête des combattants la barque du dieu tanguait et roulait comme un vrai bateau sur une mer déchaînée. Un par un les porteurs perdaient l'équilibre et s'effondraient sous la poussée des corps. La proue de la barque piqua et celle-ci dégringola dans un grand craquement. Le vieux bois friable se brisa en mille morceaux. La châsse s'écroula comme un château d'allumettes. La statue se fendit bruyamment, expulsant, tel un papillon d'une chrysalide, un petit corps qui roula, impuissant, sous les pieds des combattants. Poussant un terrible rugissement, Emerson plongea dans le maelström et en ressortit en serrant Ramsès dans ses bras.

Je dégainai mon pistolet et tirai à bout portant sur le soldat qui était sur le point d'abattre son épée sur la tête d'Emerson. Emerson bondit à mes côtés et laissa choir sans cérémonie Ramsès à mes pieds.

— Bon sang, Peabody, regardez où vous tirez ! Cette fichue balle a failli me faire une raie dans les cheveux.

— Il vaut mieux que ç'ait été une balle qu'une épée, rétorqua-je.

Un autre casque de cuir fondait sur nous. Je le visai au bras, mais je dus le manquer, car il continua d'approcher. Je résolus donc de ne pas faire dans la dentelle ; c'était un luxe que je ne pouvais m'offrir vu les circonstances. Le second coup de feu fit tomber l'homme pratiquement sur Ramsès. Emerson ramassa son épée, juste à temps pour parer le vilain coup d'un autre assaillant. D'autres se précipitaient vers nous, mais plusieurs de nos gardes arboraient la plume rouge et bondirent à notre secours. J'estimai avoir le temps de dire un mot à mon fils.

L'intérieur de la statue ne devait pas avoir été nettoyé depuis des années. La chevelure de Ramsès (ou ce qu'il en restait) était ornée de toiles d'araignées et son kilt était dégoûtant. Je vis l'empreinte bien nette d'une sandale sur son ventre, ce qui expliquait sans doute son silence. Je le secouai.

— Es-tu blessé, Ramsès ?

— Pfff, fit-il tâchant de reprendre son souffle.

Pistolet au poing, je me tournai pour voir si Emerson avait besoin de mon aide. Il se débrouillait fort bien. Il avait dû prendre des leçons d'escrime à mon insu. À vrai dire, j'étais sûre qu'il aurait pu éliminer son adversaire très facilement si, au lieu de le tuer, il ne s'était efforcé de l'empêcher de nuire.

L'un de nos défenseurs tomba, éclaboussant mes bottes de son sang. Une autre balle tirée par mon fidèle petit pistolet mit hors de combat son meurtrier. Je rechargeai en toute hâte. La bataille faisait rage. J'aperçus Tarek, dont le diadème était hérissé de plumes rouges. Il tentait de se frayer un chemin vers son frère, qui s'était réfugié derrière le trône. Les gardes fidèles de Nastasen se battaient pour repousser un assaut des rebelles. Même Pesaker avait dégainé son épée et s'était jeté dans la mêlée.

Mais au milieu de cette bataille ponctuée de hurlements, de cliquetis et de gémissements, il y avait un havre de paix : le kiosque fermé par des rideaux derrière la colonnade. Devant ce kiosque se tenait la Main, appuyée sur sa grande lance. Personne ne s'approchait d'elle ; on eût dit que la Main et le kiosque qu'elle gardait étaient protégés par un mur invisible, infranchissable.

Le carnage était épouvantable. Des corps tordus jonchaient le sol, des mares de sang l'inondaient. Qui l'emportait ? Je n'aurais su dire. Beaucoup de valeureux combattants étaient tombés de part et d'autre. C'était un gâchis dramatique, effroyable. Dégoûtée, j'aspirais à secourir les blessés, à réconforter la veuve et l'orphelin.

J'ignore si c'était le même noble dessein qui inspirait Tarek, ou la peur de perdre. Je préfère penser que la première hypothèse était la bonne. Après avoir défait les derniers de ses assaillants les plus proches, il éleva la voix, couvrant les bruits

du combat : « Trop de braves sont morts pour toi, mon frère, et toi tu te caches derrière le trône que tu cherches à usurper. Montre-toi et viens te battre avec moi en combat singulier si tu veux remporter le prix. Ou bien aurais-tu peur ? »

Le silence se fit, troublé seulement par les gémissements des blessés et les halètements des combattants qui baissèrent leurs armes, attendant la réponse de Nastasen. Sur les visages de beaucoup je vis la soif de sang faire place à la répulsion et à l'horreur. Ce combat était un combat fratricide, le combat de l'ami contre l'ami, du frère contre le frère.

La lame d'Emerson était écarlate jusqu'à la garde. Je ne pouvais déplorer ce qu'il avait fait, car les hommes qu'il avait tués avaient eu l'intention de nous massacrer, mais je regrettai sincèrement cette triste nécessité. Le sang qui tachait ses vêtements n'était pas seulement celui de ses ennemis. Un coup oblique lui avait ouvert la joue jusqu'à l'os ; il aurait une vilaine cicatrice si je ne lui faisais pas de points de suture rapidement. Des autres blessures qui lui avaient entaillé le corps, la pire semblait être une blessure à l'avant-bras. Elle saignait abondamment. Je rengainai mon pistolet et sortis le carré de lin qui me servait de mouchoir.

— Je crois que cette chemise est fichue, observa Emerson comme je tendais la main vers lui. Mais ce n'est pas ma faute cette fois-ci, Peabody.

— Je ne peux vous en tenir rigueur, mon chéri, alors que vous vous êtes blessé et avez déchiré votre chemise en nous défendant. Laissez-moi vous attacher le bras.

— Ne prenez pas cette peine, Peabody. La journée n'est pas encore terminée. Je veux voir ce que... Ah, voici Nastasen. Il pouvait difficilement refuser de relever le défi, mais il a tout de l'homme qui va chez son dentiste, vous ne trouvez pas ?

Les spectateurs s'étaient reculés, laissant un passage entre Tarek et son frère. Tarek était couvert d'une douzaine de blessures sanguinolentes, mais son port était royal et il arborait un sourire sinistre. Le contraste entre les deux – l'un marqué par les balafres d'un combat honorable, l'autre vêtu de sa belle robe impeccable – amena un murmure sur les lèvres des spectateurs, mais tous n'étaient pas des partisans de Tarek.

C'est peut-être la constatation qu'il s'aliénait le soutien de ses hommes qui réveilla le courage de Nastasen, c'est peut-être le mépris ostensible de son frère, ou l'espoir que Tarek fût épuisé par la perte de sang. Nastasen défit sa ceinture sertie de bijoux, puis la jeta ainsi que sa robe.

— Je n'ai pas d'arme, dit-il. Tue-moi si tu veux, mon frère. Je suis sans défense.

Tarek fit signe à l'un de ses hommes.

— Donne-lui ton épée.

Nastasen la prit en adressant une courbette ironique au soldat. Il fit quelques bottes, comme s'il eût évalué la tenue en main et le poids de l'arme. Puis, sans prévenir, il se rua sur Tarek. Celui-ci n'eut pas le temps de parer le coup, qu'il esquiva en bondissant sur le côté.

Les spectateurs se rapprochèrent, se bousculant pour mieux voir, comme des hommes assistant à une manifestation sportive. C'était un étalage répugnant de la sauvagerie qui habite le cœur masculin, et cela m'empêcha également de regarder le duel. Ramsès grimpà sur une chaise et, sur la pointe des pieds, tenta de voir par-dessus la tête des spectateurs. Je le pris par le bras.

— Descends de là tout de suite, et reste près de moi. Si je te perds une nouvelle fois, je te punirai sévèrement. Emerson, voulez-vous... Oh, malédiction ! Où est passé votre père ?

— Là-bas, répondit Ramsès en pointant le doigt.

Emerson s'était empressé de rejoindre les spectateurs. Il ne cessait de tendre le cou puis de baisser la tête, criant des conseils qui ne pouvaient point servir à Tarek, je le crains. Des mots tels que « feinte » ou « botte » n'avaient sans doute guère de sens pour lui.

L'affaire durait beaucoup plus longtemps que je n'aurais cru, et je commençai à éprouver quelque anxiété. Le cliquetis des épées qui s'entrechoquaient, les cris et grognements des spectateurs, étaient les seuls indices à ma disposition pour deviner ce qui se passait. Je ne doutais pas de l'habileté et du courage supérieurs de Tarek, mais son frère, frais et dispos, n'était pas blessé. Si Tarek tombait, qu'adviendrait-il de nous ? J'espèrè qu'on ne me jugera pas égoïste si j'admets que je

commençai à envisager diverses éventualités.

Jetant un coup d'œil autour de moi, je m'avisai que Ramsès et moi étions seuls. Les gardes étaient allés regarder le combat, et Reggie... Quand nous avait-il quittés ? Avait-il pris part à la bataille ? Il était invisible. Le mystérieux kiosque semblait maintenant être inoccupé ; du moins la Main ne montait-elle plus la garde devant.

Un grand cri s'éleva parmi les spectateurs. Un formidable coup, peut-être un coup mortel, avait été porté – mais par qui ? Maudissant ma petite taille, je grimpai sur la chaise. Grâce à quoi, je pus distinguer la tête d'un combattant. Seul un restait debout. L'accablement s'empara de moi, car le visage était celui de Nastasen. Et puis... ah, et puis ! je vis jaillir le sang de sa bouche ouverte, je vis Nastasen se crisper et tomber. Je vis Tarek se redresser de toute sa taille après la puissante botte qui avait expédié son ennemi ad patres. L'espace d'un instant, il demeura debout, triomphant et ruisselant de sang ; les valeureuses plumes de son couvre-chef étaient cassées et tailladées. Soudain ses yeux se fermèrent et il tomba évanoui sur la masse de bras et de corps.

Je sautai à bas de la chaise et courus vers lui, tirant Ramsès par le bras. Les mères me condamneront peut-être. Le spectacle que je m'attendais à voir n'était assurément pas fait pour les yeux d'un jeune enfant. Mais ces mères n'ont jamais eu affaire à un jeune garçon tel que Ramsès. Je ne voulais pas risquer de le perdre de vue un seul instant.

Grâce à sa coopération enthousiaste et à ma fidèle petite ombrelle, je me frayai un chemin à travers la foule, puis j'écartai les admirateurs du corps étendu de notre ami princier. Comme je l'avais espéré, il était vivant ; une gorgée de brandy de la flasque à ma ceinture le fit bientôt revenir à lui, et la première vision qu'il eut sous les yeux en les ouvrant fut celle de Ramsès, penché sur lui, haletant d'anxiété.

— Ah, mon jeune ami, fit-il en souriant faiblement. Nous avons gagné, et vous êtes un héros. Je vous élèverai un monument dans la cour du temple...

— Économisez vos forces, dis-je fermement en lui donnant une autre gorgée de brandy. Si vous voulez bien demander à vos

hommes de vous porter jusque chez vous, je viendrai soigner vos blessures.

— Merci, madame, mais plus tard. Il y a beaucoup à faire avant que je ne puisse prendre du repos. (Il se souleva et se redressa.) Mais où est le Maître des Imprédictions ? J'aimerais le remercier lui aussi, car ses paroles de sagesse et ses hauts faits ont rallié plus d'un homme à mon étandard.

J'ai honte d'avouer que je m'affolai quand je compris qu'Emerson avait disparu. Je courus de tous côtés en l'appelant, retournant des cadavres, dévisageant des faciès affreux. Les porteurs de litière avaient déjà commencé à emporter les blessés. Je leur barrai le passage, exigeant de m'assurer chaque fois par moi-même que ce n'était pas Emerson qu'ils emportaient.

— Comment se pourrait-il qu'il ait disparu ? m'écriai-je en me tordant les mains. Il était encore là voici un instant. Il n'était pas blessé – pas gravement blessé –, du moins c'est ce qu'il m'a semblé... Oh, Ciel, que lui est-il arrivé ?

Tarek posa une main sanglante, mais douce, sur mon épaule.

— N'ayez crainte, madame. Nous allons le retrouver et, si on lui a fait du mal, je tuerai ses ravisseurs de ma main royale.

— Je serai bien avancée ! m'exclamai-je. Maintenant, cessez tous de crier, et calmez-vous. Il ne peut pas s'être volatilisé. Quelqu'un a forcément vu quelque chose ! Qui pourrait l'avoir enlevé ? Car je ne croirai jamais qu'il soit parti de son plein gré sans m'avertir.

— Tous les alliés de mon frère ne sont pas morts, énonça lentement Tarek. Ils se vengeront de moi s'ils le peuvent. Ils ont de bonnes raisons de haïr le Maître des Imprédictions.

— Ils ont peut-être aussi emmené Reggie, m'écriai-je. Bien que je m'en soucie comme d'une guigne... Murtek ! Où vous cachiez-vous ?

Le vénérable prêtre s'avança vers nous, marchant d'un air dégoûté sur les cadavres, soulevant bien haut ses jupes pour éviter les mares de sang qui tachaient le sol.

— Derrière le trône, répondit-il sans se démonter. Je ne combats pas avec une épée. Maintenant que mon prince a gagné, je viens lui rendre hommage. Salut à toi, Puissant Horus,

souverain du...

— Il suffit. Tu occupais un poste d'observation privilégié, tu as dû voir quelque chose. Qu'est-il arrivé au Maître des Imprécations ?

Murtek détourna les yeux. Il se passa la langue sur les lèvres.

— Je n'ai pas...

— Votre visage vous trahit, lui lança-t-il en brandissant mon ombrelle. Qu'avez-vous vu ?

— Parle, lui ordonna Tarek impérieusement. Tu es mon ami et mon fidèle partisan. Mais, si tu sais quoi que ce soit concernant le Maître des Imprécations et que tu gardes le silence, je ne te protégerai pas de la Dame Qui Fait Rage Comme une Lionne Quand Son Petit Est Menacé. Murtek déglutit.

— J'ai vu... J'ai vu les gardes de la Heneshem pénétrer dans le temple en portant une litière. La forme qui reposait dessus était couverte jusqu'au visage, tel un cadavre que l'on porte aux embaumeurs. La Main... La Main marchait à côté.

C'était ce titre étrange qu'Emerson et moi n'avions pas compris. Pourquoi l'illumination se fit-elle alors, avec la soudaineté d'un éclair, je l'ignore, mais je suppose que mes capacités mentales furent décuplées par l'intensité de l'anxiété. Après tant de siècles, les mots s'étaient amalgamés, mais il s'agissait – il ne pouvait s'agir – que de l'antique titre de la Grande Prêtresse d'Amon qui régnait à Thèbes sous les pharaons des dernières dynasties. L'illustre conquérant koushite Piankhi n'avait-il pas forcé la grande prêtresse de son époque à adopter sa fille afin d'asseoir ses prétentions au trône d'Égypte ?

— Hemet netcher Amon, répéta-t-il en donnant aux mots leur prononciation moderne et stylisée. Comment ai-je pu être aussi aveugle ? C'était aussi un des titres de la reine, une façon de la désigner comme héritière royale, ainsi que je l'ai toujours cru... Son statut divin de même que son extrême corpulence nécessitaient la nomination d'aides chargés d'assurer ses fonctions temporelles – la Main pour exécuter les criminels, la Voix pour formuler ses ordres, la... euh... concubine, cette femme légèrement vêtue qui adressait des gestes si explicites à

la statue du dieu... C'est elle le vrai pouvoir derrière le trône ici, l'autorité suprême... La reine, la Candace...

— Non, madame, dit Tarek. Non. Vous ne comprenez pas.

— Je comprends qu'elle s'est emparée de mon mari, voilà tout ce qui compte. Conduisez-moi auprès d'elle tout de suite, Tarek.

— Vous ne pouvez pas... Vous ne devez pas aller là-bas, madame. Si la Heneshem l'a pris...

— Vous ne devez pas », à moi ? tonnai-je. Comment osez-vous, Tarek ? Emmenez-moi là-bas tout de suite.

Les larges épaules de Tarek s'affaissèrent.

— Je ne peux pas vous le refuser, madame. Mais rappelez-vous quand vous verrez... ce que vous verrez... que j'aurai tenté de vous épargner.

Naturellement cette mise en garde ambiguë ne fit qu'enflammer ma détermination. Mais cela suscita quelques images déplaisantes dans mon esprit. Que pouvais-je donc voir qui fût pis que le massacre auquel j'avais assisté aujourd'hui ? Le corps sans vie de mon époux ? Mais s'ils avaient eu l'intention de le tuer, ils auraient pu le faire en le poignardant dans le dos comme les lâches qu'ils étaient, pendant que tous suivaient le combat titanique entre les deux frères. Une scène de torture lente et atroce ? Mais si c'était là leur intention, raison de plus pour me hâter. L'Épouse du Dieu agrippée à Emerson tel un gigantesque vampire, suçant le sang de ses veines palpitantes... Je m'interdis d'être aussi bête. Ce n'était pas le sang de mon mari que voulait cette horrible femme.

Inutile de préciser, bien entendu, qu'au moment même où ces pensées me traversaient l'esprit je me hâtais de gagner l'enceinte intérieure, aiguillonnant Tarek de mon ombrelle. Ramsès trottinait à côté de moi ; le vieux Murtek fermait la marche, son appréhension cédant la place à l'insatiable curiosité qui était son trait de caractère dominant.

Tandis que nous pénétrions de plus en plus profondément dans les entrailles de la montagne, à travers des couloirs faiblement éclairés par des lampes fumeuses, j'entendis des bruissements furtifs ; je me dis que c'était ce que doit percevoir un chat quand il s'introduit dans des tunnels de souris et de taupes. Celles-ci doivent fuir devant lui comme les habitants de

ce labyrinthe privé de soleil se cachaient de nous – incertains quant à leur sort et craignant le pire.

À côté de moi, Tarek chuchotait avec animation :

— Il faut que vous soyez loin d'ici, madame, avant que le soleil n'éclaire la journée de demain. La caravane se forme ; elle vous mènera jusqu'à l'oasis et vous mettra sur la bonne voie. Je ne vous demande pas de me jurer de garder le secret, car je sais que votre parole est plus sûre que le serment d'un homme. Je vous demande seulement de garder notre secret jusqu'à ce que j'aie eu le temps de préparer mon peuple au jour, inéluctable, où les loups du monde extérieur se jetteront sur nous. Vous pouvez prendre ce que vous voulez... de l'or, des trésors...

— Je ne veux pas de votre or, Tarek, je veux seulement mon mari – et la jeune fille pour laquelle vous avez tant souffert.

— Oui, madame, c'est pour cela que je vous ai emmenés ici, et même si son départ doit éteindre une lumière qui illumine ma vie, ce qui est blanc ne s'apparie pas avec...

— Tarek, ne dites pas de bêtises. Vous pérorez comme un acteur qui a le trac. Qu'avez-vous donc ?

Tarek s'arrêta. L'air des tunnels était froid et humide, mais son visage luisait de transpiration.

— N'allez pas plus loin. Je... je vais y aller et vous ramener le Maître des Imprécations.

Ma réponse fut cassante. En désespoir de cause, Tarek nous regarda alternativement, Murtek et moi.

— Ce sont les dieux qui ont décrété ceci, déclara le vieil hypocrite. Comment empêcher le vent de souffler, ou une femme d'obtenir ce qu'elle veut ?

— Tout particulièrement la femme ici présente, dis-je en serrant mon ombrelle. Dépêchez-vous, Tarek.

Tarek cessa de protester. Au début il partit à si vive allure que Ramsès dut courir pour le suivre. Peu à peu il ralentit. Et au moment où nous entrions dans une antichambre somptueusement ornée de tentures et de coussins brodés, Tarek s'arrêta. Des lampes brûlaient au creux d'alcôves, mais il n'y avait personne. Sans parler, Tarek fit un geste vers les rideaux tout au fond de la pièce. Je pris mon ombrelle dans la main gauche, dégainai mon pistolet et franchis les rideaux.

Dans cette chambre secrète et reculée avaient été rassemblés les plus riches trésors du royaume. Tous les meubles, recouverts d'or battu, étaient incrustés de joyaux et d'émail. Des tentures brodées masquaient les murs de pierre. Les récipients sur les tables étaient tous en or massif et contenaient toutes sortes de mets. Des peaux d'animaux recouvraient le sol. Dans une alcôve garnie de rideaux j'avais un canapé bas, sur lequel reposait Emerson, les yeux fermés, le visage éclairé par la lumière rougeoyante d'une lampe qui brûlait dans une niche en surplomb. Et au-dessus de lui était penchée la silhouette voilée d'une femme.

J'avais déjà vu une scène identique, en imagination, mais celle-ci était une grotesque parodie de l'original. Les traits virils de mon mari ne ressemblaient en rien à ceux du héros aux cheveux d'or des romans classiques. Quant à la silhouette penchée, c'était la Femme éternelle... mais quatre fois plus grosse. Elle était aussi trapue qu'un énorme crapaud.

Alors que je me tenais là bouche bée, Emerson ouvrit les yeux. Il fit une extraordinaire grimace d'horreur et de surprise, juste avant de s'évanouir de nouveau.

Mon ombrelle s'échappa de ma main inerte. Bien que le bruit de sa chute fût quasi imperceptible, il suffit à prévenir la créature de ma présence. Remuant avec la lenteur et la lourdeur d'une limace géante, elle se redressa et commença de se retourner.

Entendant le bruissement des rideaux derrière moi, je compris que Tarek était entré dans la pièce, mais je ne pouvais détourner les yeux de la vision qui s'offrait à moi. Je m'étais trompée : cette chose monstrueuse ne pouvait être la reine. Ce devait être quelque chose d'horrible, d'indescriptible, pour avoir fait perdre connaissance au plus courageux des hommes. L'image vivante d'un animal-dieu de l'ancienne Égypte ? Le faciès ratatiné, momifié, d'une femme vieille de milliers d'années ?

Ce que je vis était infiniment pire, et en cet instant de révélation je compris le choc d'Emerson et la mise en garde de Tarek. Le visage était seulement celui d'une femme obèse, dont les traits étaient déformés par des joues gonflées. Mais il était

blanc – de la pâleur livide d'un cadavre se rigidifiant. Les cheveux répandus sur ses épaules, et tombant presque jusqu'au sol, étaient entre l'or et l'argent. Les yeux qui me regardaient de travers entre des plis de chair avaient la douce couleur des bleuets d'une prairie anglaise.

Aussi lointains que le ciel dont ils avaient emprunté la teinte, ils me considéraient avec un détachement inhumain, comme une femme normale eût regardé une mouche osant se poser sur sa main. À travers le brouillard d'horreur qui m'obscurcissait le cerveau, je crus entendre la voix d'Emerson répétant les mots qu'il avait prononcés quelques mois plus tôt, par une soirée pluvieuse en Angleterre. « Une créature exquise, qui ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans. De grands yeux bleus embués, des cheveux telle une cascade d'or tissé, une peau blanche comme de l'ivoire...»

— Madame Forth, hoquetai-je. Est-ce... est-il possible que ce soit... vous ?

L'énorme front blanc se plissa.

— Je connais ce nom, dit-elle en un méroïtique fortement accentué. C'est le nom de quelqu'un que je hais. Va-t'en, femme, et ne prononce plus jamais ce nom-là.

La vérité, la pitoyable vérité, m'apparut alors. Elle était vraiment morte après la naissance de son enfant, à l'exception de son corps. C'est de cas semblables que proviennent les vieilles légendes de possession démoniaque : un homme ou une femme incapable de supporter la douleur de l'existence endosse une nouvelle identité pour échapper à la réalité. Ce n'était pas Mme Willoughby Forth. C'était l'Épouse d'Amon, l'Épouse du Dieu. Elle avait oublié sa fille, son mari, le monde dont elle était issue.

Pouvais-je la faire revenir à elle ? Je ne pouvais qu'essayer. Et bien entendu il était impensable que je n'essaie pas.

Je m'adressai à elle en usant des termes les plus énergiques. Je l'assurai que je n'éprouvais pour elle que la plus tendre compassion (malgré son attirance illégitime pour un homme marié). Stimulée comme je l'étais par une intense émotion, je crois que je n'ai jamais atteint de telles cimes oratoires. Les yeux d'Emerson étaient toujours hermétiquement clos, mais je savais

qu'il avait repris connaissance. Il avait sagement décidé de s'abstenir de prendre part à la conversation.

Le visage de la femme demeura impassible jusqu'à ce que je fasse ce qui, je dois l'avouer, était une erreur de jugement à la lumière des événements ultérieurs.

— Nous allons vous emmener, madame Forth. Un foyer vous attend, où vous serez choyée... Le père de votre mari ne vit que pour pouvoir vous serrer à nouveau dans ses bras...

Elle poussa un hurlement.

— Partir ? Quitter mon temple, mes serviteurs ? Vous parlez alors que je vous ai demandé de vous taire. Vous restez quand je vous ai demandé de me laisser. J'aurais été prête à faire preuve de mansuétude, mais vous abusez de ma patience, femme ! Tuez-les ! Tuez les blasphémateurs !

Des ombres du fond de la pièce surgit la Main, brandissant sa lance, la figure déformée d'un hideux rictus. Emerson roula à bas du canapé et se mit debout d'un bond.

— Écartez-vous de ma ligne de tir, mon cheri, lui lança-t-il en pointant son pistolet.

— Oh, bon sang, Peabody... non... Ne faites pas ça...

Pour m'en empêcher, il se rua sur la Main. La lame étincela lorsque la lance plongea vers la poitrine d'Emerson. Avec une grâce féline, ce dernier esquiva le coup et saisit l'arme par le manche, juste au-dessus de la lame. Agrippée à l'autre bout du manche, la Main tenta de l'arracher des mains d'Emerson. Ils se mirent à tirer de part et d'autre, à forces égales, comme s'ils eussent tiré sur une corde tendue en une lutte titanique.

Je poussai Ramsès dans les bras de Tarek.

— Ne le lâchez pas, ordonna-t-il.

Puis je me mis à tourner autour des deux lutteurs, cherchant un angle de tir approprié.

Murtek avait battu en retraite derrière les rideaux, mais pas plus loin ; il roulait les yeux en regardant avec horreur et fascination. L'Épouse du Dieu (car c'est ainsi, hélas, qu'il faut l'appeler) tremblait si violemment que tous ses voiles en frémissaient. Elle hurlait ordres et imprécations. Elle tendit son énorme bras au moment où je me glissai à côté d'elle, mais ses mouvements étaient si lents que je lui échappai facilement.

Apparemment Emerson était en train de gagner la partie. Luttant avec acharnement, les traits tordus par l'effort et l'incredulité, la Main était peu à peu attirée vers son formidable adversaire. Ce qu'Emerson avait l'intention de lui faire quand elle serait à sa portée, je n'aurais su le dire, mais de toute évidence la Main craignait le pire. Elle lâcha soudain la lance et chercha à saisir le long couteau à sa ceinture. Emerson recula, chancelant, reprit l'équilibre, et enfonça le bout du manche de la lance dans le ventre de son adversaire avec une telle force que la Main fut projetée en arrière comme une pierre par une catapulte. Elle heurta le mur bruyamment et s'effondra.

— Oh, beau coup, Papa, lança Ramsès.

— Est-il mort ? questionna Tarek, plein d'espoir.

— Je ne crois pas.

Emerson haletait très fort, et la serviette que je lui avais nouée autour du bras était trempée de sang.

— Cela devient fatigant, Peabody, ma chérie. Soyez assez gentille pour rengainer votre pistolet avant de me prendre dans vos bras.

J'avais bien eu l'intention de lui jeter les bras autour du cou, non seulement parce que c'est l'une de mes habitudes préférées, mais aussi parce qu'il titubait. Toutefois, quelque chose me retenait, et ce quelque chose, c'était le visage de la malheureuse qui se croyait l'Épouse d'Amon. Son visage n'avait plus la pâleur de la neige ; le sang y affluait. Elle ne hurlait plus d'indignation ; un horrible gargouillis sortait de sa bouche ouverte.

Elle bascula, tel un énorme rocher poussé du haut d'une falaise, lentement au début, puis de façon de plus en plus prononcée, avant de s'écrouler avec un atroce bruit mou.

Nous restâmes quelques secondes cloués sur place devant cette formidable chute, qui avait quelque chose de tragique et d'héroïque. Puis Emerson chuchota :

— Oh, Seigneur, est-elle... est-elle...

Je fis les gestes par acquit de conscience, m'agenouillant près du corps pour essayer de trouver le pouls, mais j'avais vu la mort s'emparer d'elle alors même qu'elle était debout. Au milieu de son visage violacé et congestionné, ses yeux bleus vides me dévisageaient. D'un point de vue médical, son décès pouvait être

attribué à l'effet de la fureur refoulée – car, depuis qu'elle avait exercé ses hautes fonctions, sa volonté n'avait jamais été contrariée. Cet effet s'était fait sentir sur un corps épuisé par une chère trop riche et le manque d'exercice sain. Mais j'étais encline à croire à une Autre Puissance, plus Bienveillante.

— Elle s'en est allée, déclarai-je solennellement, Tout bien considéré, cela vaut mieux pour elle...

— Comme toujours, la dame parle d'or, observa, Tarek. C'était la seule solution possible à ses tourments et aux nôtres, car vous auriez essayé de l'emmener et elle aurait tout fait pour rester. À présent Nefret n'aura jamais besoin de connaître la vérité.

Je dissimulai cet horrible visage sous un pli de sa robe.

— Vous avez menti à Nefret, Tarek, comme vous nous avez menti ?

— Ce n'était pas un mensonge, madame. Elle est partie retrouver le dieu de son plein gré, en niant son identité antérieure. Nefret était encore nouveau-née. Pourquoi lui dirais-je que sa mère l'a abandonnée, après avoir essayé deux fois de la tuer ?

— J'ai entendu parler de choses semblables, dis-je tristement. Les femmes sont parfois malades après la naissance d'un enfant.

Murtek s'accroupit à côté de la grande masse inerte et commença de psalmodier des prières.

— Venez, madame, dit Tarek. Vous ne pouvez plus rien pour elle.

— Vous en avez déjà fait bien assez, renchérit Emerson.

Je lui jetai un coup d'œil acéré, supputant quelque sarcasme, mais son visage était grave et compatissant. De surcroît, il était épouvantablement pâle. Emerson avait besoin de mes soins au plus vite, et pourtant je restais plantée là, hésitant à laisser cette pauvre femme sans quelques mots d'adieu. Mais quels mots ? Les nobles expressions de l'office des morts chrétien ne me paraissaient guère convenir.

Comme si souvent, Emerson vint à ma rescousse. Doucement et d'une voix bien timbrée, il psalmodia :

— Dormez, servante de Dieu, sous la protection de Dieu.

C'est ainsi que parlent les juges angéliques de la foi musulmane aux âmes ressuscitées des vrais croyants qui ont réussi l'épreuve et sont destinés à respirer l'air suave du Paradis.

— Très bien, mon chéri, commentai-je. Quelle qu'en soit l'origine, ces paroles sont belles et réconfortantes.

— Et suffisamment générales pour convenir à toutes les situations, Peabody.

— Vous ne me trompez pas, Emerson, dis-je en le prenant par le bras (et en le relâchant bien vite devant son cri de douleur). Votre cynisme n'est qu'un masque.

— Mmm, fit Emerson.

Tarek nous mena dans de beaux appartements qui devaient être ceux d'un prêtre de haut rang.

— Reposez-vous et reprenez des forces, mes amis. Tout ce que vous souhaitez vous sera donné ; vous n'avez qu'à demander. Pardonnez-moi si je vous quitte à présent. Il y a beaucoup à faire. Je reviendrai une fois que la nuit sera tombée, je vous conduirai à la caravane et vous dirai adieu.

Il se hâta de sortir avant que je ne pusse lui poser une seule des nombreuses questions qui me brûlaient les lèvres.

— Laissez-le tranquille pour le moment, Peabody, dit Emerson en se laissant choir avec soulagement sur un moelleux sofa. Un usurpateur victorieux a du pain sur la planche.

— Ce n'est pas un usurpateur, c'est le roi légitime, mon chéri.

— Prétendant, usurpateur, héritier légitime... Le mot qui compte, c'est « victorieux », Peabody. Y a-t-il quelque chose à boire ? J'ai le gosier à sec.

Rappelée ainsi à mes propres devoirs, je me dépêchai de venir en aide à mon époux souffrant. Des domestiques, qui nous traitaient avec la crainte respectueuse que l'on accorde à un monarque, apportèrent eau, vin, nourriture et pansements, comme je l'avais demandé. J'attendis que les blessures d'Emerson eussent été pansées et que ses joues eussent repris des couleurs avant de le laisser parler. Cependant, il n'y eut nul besoin d'alimenter la conversation, vu que Ramsès avait beaucoup à raconter.

Je lui permis de parler – je l'y encourageai même –, car j'étais

curieuse de savoir comment il avait réussi à sortir du tunnel pour se retrouver à l'intérieur de la statue. Je ne lui adressai même pas de remontrances quand il parla la bouche pleine.

Tandis qu'il avalait avec voracité les viandes rôties et les fruits frais qu'on nous avait servis, il expliqua que c'était son premier repas depuis près de vingt-quatre heures.

— Environ la moitié des porteurs de la statue du dieu était des partisans de Tarek. Ils m'ont fait pénétrer en cachette dans le temple avant l'aube. Comme vous l'avez peut-être remarqué, Maman et Papa, physiquement je ressemble un peu aux gens d'ici. Dans la pénombre du sanctuaire j'ai pu passer pour l'individu qui avait été choisi (par Nastasen et le grand prêtre) pour manipuler la statue. Ce dernier a été... — euh — mis sur la touche par les hommes de Tarek. On m'a assuré qu'il ne lui serait pas fait de mal.

Il marqua une pause pour avaler une bouchée de grains de raisin qui aurait étouffé un enfant normal, puis son père demanda avec curiosité :

— Mais comment es-tu entré en rapport avec Tarek ?

— Grâce à votre mise en garde, Papa, j'ai pu cacher un certain nombre d'objets utiles dans le tunnel avant d'être obligé de m'y réfugier. J'avais, bien entendu, remarqué comment Amenit ouvrait la trappe...

— Bien entendu, marmonnai-je.

— Les adultes sous-estiment les enfants, dit Ramsès d'un air fat. Elle a bien veillé à vous empêcher de voir ce qu'elle faisait, Maman, mais elle n'a pas fait attention à moi. En outre, Tarek m'avait dit, au cours du dîner où j'ai eu l'honneur d'être assis à côté de lui, qu'il y avait un moyen de s'échapper par le tunnel si nous avions besoin d'y recourir. D'autres messages, me communiquant de plus amples détails, me sont parvenus, attachés au collier du chat.

— Bien sûr, m'écriai-je, profondément dépitée. Ramsès, pourquoi n'as-tu pas fait part à tes parents de ces informations ?

— Allons, Peabody, ne le réprimandez pas, dit gaiement Emerson. Je suis sûr qu'il avait d'excellentes raisons pour agir comme il l'a fait. Je veux savoir comment vous avez trouvé votre chemin à travers ce labyrinthe de tunnels, mon garçon.

Lors de notre visite à la fausse Grande Prêtresse et, de nouveau, lorsque Mentarit nous avait conduits auprès de Nefret, Ramsès avait marqué le chemin à l'aide de la craie qu'il mettait dans sa poche ou dans sa petite bourse. Il put donc retourner à la chambre où nous avions rencontré Nefret. Non seulement il avait emporté mes allumettes et ma chandelle, mais il avait aussi subtilisé une lampe, un pot d'huile supplémentaire, plusieurs petites cruches d'eau, et un sac de vivres. Il était ainsi équipé pour un séjour prolongé, si cela s'avérait nécessaire, quand il parvint à la chambre en question. Par l'intermédiaire du chat, il avait envoyé un message à Tarek, l'informant que c'était là qu'on pourrait le trouver s'il était obligé de se réfugier dans les tunnels. Il avait tué le temps en explorant d'autres passages, utilisant du fil pour éviter de se perdre.

— J'ai découvert un certain nombre de tombeaux intéressants, expliqua-t-il. Et, bien sûr, j'ai pris d'abondantes notes.

— Es-tu resté là-dedans tout seul jusqu'à hier soir ? m'enquis-je, ma mauvaise humeur à son égard cédant le pas à la fierté maternelle. (Peu de garçons de son âge se seraient conduits aussi courageusement, j'en suis sûre, mais, comme il était déjà bien assez vaniteux, je m'abstins de le lui dire.)

— Pas seul, répondit Ramsès. Pas tout le temps.

— Tarek vous a rendu visite ? Ramsès hochâ la tête.

— Tarek et... et... (Je vis sa pomme d'Adam proéminente monter et descendre.)

— Et qui ? Mentarit ?

Ramsès acquiesça derechef et avala. Son expression arborait cette expression vague que j'ai parfois observée chez les nouveau-nés d'Evelyn.

— Et puis... ELLE...

Les capitales ne sont pas affectation de ma part, cher Lecteur. C'est le seul moyen que j'aie pour tenter de rendre l'intensité avec laquelle Ramsès prononça ce pronom.

— Oh, mon Dieu, fis-je.

— Nefret ? questionna Emerson avec curiosité. Quelle courageuse petite fille. Prendre un risque pareil...

— ELLE, commença Ramsès. ELLE...

Je fus tentée de lui décocher un coup de pied, comme j'ai vu des propriétaires d'automobiles exaspérés donner un coup de pied au moteur quand il ne veut pas démarrer. Heureusement Emerson changea de sujet.

— Eh bien, mon garçon, je suis fier de toi, et je sais que ta maman l'est tout autant. Que tu aies poursuivi tes recherches archéologiques dans ces conditions est vraiment extraordinaire. Où sont tes carnets ?

— C'est Tarek qui les a, répondit Ramsès, qui était décidément loquace sur tous les sujets sauf un. J'espère qu'il n'oubliera pas de les rendre avant que nous ne partions.

— Nous pouvons compter sur Tarek pour faire tout ce qu'il convient de faire, déclarai-je. Il a accepté de nous accorder sa confiance pour une question tout aussi importante, et à mon avis nous devons lui donner notre parole de ne jamais parler de ce que nous avons vu ici, ni d'écrire quoi que ce soit sur le sujet.

Emerson acquiesça d'un air désabusé.

— Tarek a raison. Les chasseurs de trésors et les aventuriers, sans parler des soldats des puissances européennes, se précipiteraient ici et y feraient des ravages. Nous devons garder le silence, et nous le garderons. Mais, saperlipopette, quelle perte pour la recherche ! Cela ferait de nous les plus célèbres archéologues de tous les temps !

— Nous le sommes déjà, Emerson. Et même si nous ne l'étions pas, nous ne pourrions asseoir notre réputation sur la destruction d'un peuple innocent.

— Très vrai, ma chérie. Qui plus est, ajouta Emerson dont le visage s'éclaira, nous en avons vu suffisamment et nous avons pris suffisamment de notes pour jeter une lumière neuve sur l'ancienne culture méroïtique. Nous sommes donc d'accord, n'est-ce pas ? Portons un toast.

Ce que nous fîmes, Ramsès se contentant d'eau malgré ses objections. Le Lecteur comprendra maintenant pourquoi la carte qui accompagne ce livre, et la description de notre itinéraire, sont volontairement erronées. Un jour viendra, sans doute, où de nouvelles inventions permettront l'exploration du désert de l'Ouest, et où cette vallée cachée sera ouverte au monde extérieur. Mais cela ne sera pas dû au fait qu'un

Emerson aura violé sa promesse !

J'eus beau inciter mon vaillant époux à s'octroyer quelques heures de sommeil bien nécessaire, il affirma n'en avoir pas besoin.

— Nous devons être prêts à partir dès que Tarek viendra nous chercher. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, Peabody, et Tarek le sait. Voilà pourquoi il attend la nuit pour nous faire partir. Non seulement les alliés dépités de Nastasen mourront d'envie de se venger, mais il y a probablement une faction, composée de gens comme Murtek, qui serait ravie de nous voir rester ici, de profiter de nos connaissances et d'utiliser notre prestige pour renforcer son autorité.

— Vous avez raison, Papa, renchérit Ramsès. J'ai entendu Murtek discuter avec Tarek de cette question – en faisant preuve de la plus grande déférence, il va de soi. Même Murtek ne sait pas qu'ELLE part avec nous. Les prêtres croient qu'ELLE est la réincarnation d'Isis, et ne seraient pas disposés à LA laisser partir.

J'eus le sentiment que la façon qu'avait Ramsès de faire un sort aux mots en capitales allait me taper sur les nerfs, mais ce n'était pas le moment d'aborder la question.

— Pauvre enfant, dis-je, elle a subi une terrible épreuve, et je crains qu'elle n'ait du mal à s'accoutumer à une nouvelle vie. Nous devons tout faire pour l'aider. Ramsès, jamais tu ne devras lui dire que sa mère...

— Maman, je vous en prie, coupa Ramsès sur le ton de la dignité offensée. Je suis affligé qu'une telle pensée vous effleure. Le bonheur de... de... (il s'étrangla, mais réussit à prononcer les mots) de Mlle Nefret est aussi vital pour moi que le mien. Je... je ferais... euh... n'importe quoi pour assurer son bonheur.

— Je te demande pardon, Ramsès. Je te crois. (Je n'avais du reste qu'à me rendre à l'évidence ; ses yeux avaient l'éclat effrayant d'un fanatique religieux. Je poursuivis lentement :) Mais tu n'auras pas besoin d'en faire davantage. Un tendre foyer est prêt à l'accueillir, et elle dispose d'une grande fortune. Quand je pense à la joie de son cher grand-père...

— Mmm, fit Emerson en s'éclaircissant la voix. Ramsès, mon garçon, pourquoi n'irais-tu pas faire une bonne toilette ?

— Cela me semblerait une perte de temps, objecta Ramsès. Je me salirais de nouveau presque immédiatement. Le voyage dans le désert...

— Mais du moins partiras-tu propre, intervins-je. Vous ne voudriez pas qu'ELLE — zut, je veux dire Nefret — vous voie crasseux et les cheveux en bataille, n'est-ce pas ?

Ramsès avait ouvert la bouche pour protester. Il la referma, l'air pensif, et s'en fut.

— Oh, mon Dieu, dis-je en soupirant. Emerson, j'ai bien peur que nous n'y ayons droit. Avez-vous vu comment Ramsès...

— J'ai vu Ramsès partir, et c'est ce que je voulais. Je ne tiens pas à ce qu'il entende ceci.

— Quoi donc, pour l'amour du Ciel ? Vous m'inquiétez, Emerson.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, Peabody. Du moins pas en ce qui nous concerne. C'est pour cette pauvre enfant que j'éprouve la même tendre sollicitude dont Ramsès — et c'est tout à son honneur — fait preuve.

— Pas exactement le même genre de sollicitude.

— Je vous demande pardon, Peabody ?

— Peu importe. Continuez, mon cheri.

— Je ne crois pas que vous ayez pris en compte tous les éléments, Peabody. Souvenez-vous de l'éloge passionné et innocent que Willoughby Forth avait fait de sa jeune femme pure, et de certaine expression dans sa lettre adressée à son père. Repensez à ce que vous avez dit à cette pauvre femme juste avant qu'elle ne s'emporte. Rappelez-vous la date de la naissance de Nefret, le rejet par Forth de sa vie passée, la folie infanticide de sa femme, la réputation de vieux débauché de son père...

— Oh, non, Emerson, hoquetai-je. Sûrement pas !

— Nous n'aurons jamais aucune certitude, reprit Emerson. Et, quant à moi, je préférerais ne jamais savoir. Mais je ne remettrai pas cette enfant resplendissante entre les mains de son vieux scélérat de... je ne sais quoi. Il n'est pas digne d'avoir la garde d'une jeune fille pure. Si ce que nous soupçonnons est vrai, il serait peut-être même assez mufle pour le lui dire, et je ne dormirais jamais plus sur mes deux oreilles si j'étais

complice d'une chose aussi horrible. Cela briserait cette enfant. Elle a connu suffisamment d'heures angoissantes. Ce qu'il lui faut... Mais je n'ai pas besoin de vous le préciser, Peabody, vous le savez.

Je dus me racler la gorge avant de pouvoir parler.

— Non, Emerson, je ne pense pas savoir. C'est-à-dire... Que lui faut-il, à votre avis ?

— Eh bien, mais un foyer affectueux, normal, ordinaire, bien entendu. Les tendres soins d'une mère, la protection d'un père fort et néanmoins doux, des compagnons de jeu de son âge et de son niveau intellectuel... Ah, mais je peux sans crainte vous laisser vous charger de cela. Je vous fais entièrement confiance pour prendre les dispositions nécessaires.

Il ne semblait pas attendre de réponse, ce qui était pour le mieux. Je ne crois pas que j'aurais été capable d'articuler.

Lorsque Tarek vint nous chercher, nous l'attendions. Les domestiques avaient apporté une chemise propre pour Emerson, et de grandes robes, comme celles des Bédouins, pour nous tous. Nous étions fin prêts, mais je dois dire que Ramsès était propre comme jamais je ne l'avais vu.

Tarek était habillé tel un soldat, armé d'une épée et d'un poignard, d'un arc et d'un carquois. Le seul insigne de son rang était un étroit filet d'or, arborant le double uræus, qu'il portait au front. Il se laissa choir avec lassitude dans un fauteuil.

— La lune n'est pas encore levée. Il reste un peu de temps avant votre départ. Parlons, car mon cœur me dit que nous ne nous reverrons plus.

— Bah, fit Emerson. Ne soyez pas si pessimiste. Nous tiendrons la promesse que nous vous avons faite de garder secrète la Montagne Sainte, mais la vie est longue et pleine de surprises.

Tarek sourit.

— Le Maître des Imprécactions parle avec sagesse. (Il posa une main affectueuse sur le crâne rasé de Ramsès, qui s'était assis par terre à côté du fauteuil.) Les tailleurs de pierre ont déjà commencé à travailler au grand pylône qui vous honorera, vous et vos nobles parents, mon jeune ami.

— Merci, dit Ramsès. Et mes carnets ?

— Ramsès ! m'exclamai-je. Est-ce ainsi que l'on s'adresse à Sa Majesté ?

— Les domestiques les ont rapportés, dit Tarek en riant. Ainsi que tout ce que vous aviez laissé dans vos appartements. (Il glissa la main dans la petite bourse qu'il avait à sa ceinture et en sortit un livre, qu'il me tendit.) Je vous rends ceci personnellement, madame, vu que c'est moi qui vous l'ai dérobé.

Je jetai un coup d'œil au titre, souris, et le lui rendis.

— Il est pour vous, Tarek. Je pourrai facilement m'en procurer un autre exemplaire. Les livres de M. Haggard sont très populaires en Angleterre.

Le visage de Tarek s'illumina. Pour la première fois il eut l'air aussi jeune qu'il l'était vraiment.

— Je peux le garder ? Quel beau cadeau, quel noble présent. Ce sera l'un des trésors de ma maison.

— Oh, Seigneur, grommela Emerson. Amelia, si vous avez fini de corrompre les goûts littéraires d'une maison royale, j'aimerais poser quelques questions sensées.

— Posez-les, dit Tarek, en rangeant soigneusement l'exemplaire des Mines du roi Salomon dans son petit sac.

— Nous savons pourquoi vous teniez tant à nous faire venir ici, et à quels stratagèmes vous avez eu recours, commença Emerson. Mais pourquoi diable avez-vous utilisé des moyens si compliqués au lieu de nous dire simplement la vérité dès le début ?

Le visage de Tarek se durcit.

— M'auriez-vous cru ?

— Assurément ! (Emerson croisa mon regard et eut l'élégance de rougir.) Ma foi... Peut-être pas tout de suite. Mais vous auriez pu nous convaincre, avec le temps...

— Le temps est ce dont je ne disposais pas, repartit Tarek gravement. Et je ne vous connaissais pas, ni vous ni la dame, comme je vous connais à présent. Après m'être rendu au Caire, puis en Angleterre, j'avais compris comment les gens qui ont votre couleur de peau traitent ceux qui ont la mienne.

J'aurais bien voulu le nier, mais c'était impossible. Mon

visage s'empourpra de honte, pour ma nation et ma race. Emerson se mordit la lèvre.

— Vous avez raison, admit-il. Que puis-je dire ?

— Vous n'avez nul besoin de dire quoi que ce soit. Il n'y a pas de haine dans votre cœur ni dans celui de la dame – mais il y a peu de gens comme vous.

Tarek nous expliqua alors que, lorsqu'il était arrivé en Angleterre, il avait été consterné par le mépris avec lequel il avait été traité – lui qui était prince dans son propre pays. Néanmoins il avait persisté, surmontant les obstacles qu'il avait rencontrés avec un courage et une intelligence rares. Mais il lui fut impossible de remettre en mains propres la lettre de Forth. Les domestiques l'avaient chassé, et la police avait menacé de l'arrêter s'il revenait dans ce quartier aristocratique.

— Je ne savais plus que faire, dit simplement Tarek. Je suis revenu subrepticement de nuit et j'ai laissé le paquet sur le seuil, mais il pouvait fort bien ne pas être remarqué ou être jeté. J'avais vu le jeune homme aux cheveux de feu quitter la maison et y retourner à plusieurs reprises. J'ai appris qu'il s'agissait du fils du frère de Forth, mais j'avais peur de lui parler là, car les soldats en bleu (les policiers) avaient menacé de me jeter dans leur cachot. Je l'ai donc suivi jusque chez vous, mais sans savoir qu'il s'agissait de vous avant de demander à un passant. Forth m'avait parlé de vous, et j'ai compris pourquoi le jeune homme était venu là. Je me suis dit : le vieil homme lui a montré le message, et maintenant il demande conseil à Emerson. J'ai donc attendu, caché dans l'obscurité, j'ai vu le vieil homme arriver, et j'ai compris que je ne m'étais pas trompé.

— Raison de plus pour vous mettre en rapport avec nous directement, dit Emerson. Vous n'auriez pas été chassé de chez nous.

— Je le sais maintenant ; je l'ignorais à ce moment-là. Et vous n'avez pas entendu la suite. (Il hésita un moment, comme s'il eût cherché les mots justes.) Je n'étais pas venu seul en Angleterre. Il y avait deux autres personnes avec moi. Vous connaissez l'une d'elles – Akinidad, qui est resté avec vous quelque temps en Nubie, et qui a transmis mes ordres à mes éclaireurs à l'oasis. L'autre... L'autre personne était mon frère

Tabirka, le fils que mon père avait eu avec sa concubine préférée. De tous mes frères, c'était le plus cher à mon cœur.

« Il était avec moi cette nuit-là. Lorsque la voiture du vieil homme est partie, j'ai essayé de l'arrêter, mais le cocher m'a frappé de son fouet, prêt à m'écraser. Nous sommes restés longtemps près du portail, mon frère et moi, nous demandant que faire. L'endroit était désert, la pluie avait cessé et les lumières étaient toujours allumées chez vous. « Va les voir », m'a pressé mon frère. « Les hommes en Égypte disent qu'Emerson est grand et bon, qu'il n'est pas comme les autres Anglais. C'était l'ami de notre père Forth. Il écoutera. Nous ne savons pas quels mensonges ont pu lui raconter les autres. »

« Il a fini par me convaincre. Il y avait encore de la lumière chez vous. Mais quand nous nous sommes approchés du portail, il y a eu une détonation. Mon frère a plaqué la main sur son bras. Il n'était que légèrement blessé, mais alors que nous prenions la fuite – car je n'avais pas d'arme et je connaissais le bruit des balles qui peuvent frapper de loin – il y a eu d'autres coups de feu, et mon frère serait tombé si je ne l'avais pas rattrapé et emporté dans mes bras. Je l'ai déposé par terre, puis je suis allé chercher notre carriole et notre cheval de louage. Lorsque je suis revenu, il était... Je vous ai alors entendus crier, mais je ne pouvais pas le laisser là comme un animal mort, sans les rites de l'inhumation. Je l'ai emporté ; et, par la suite, j'ai volé une pelle dans une ferme pour l'enterrer profondément dans les bois, près d'une grande pierre levée. Quand vous serez de retour...

— Oui, bien sûr, dis-je doucement. Je connais cet endroit. Rien d'étonnant à ce que vous ne nous ayez pas fait confiance ! Vous avez dû croire que c'était nous qui avions tiré ces coups de feu.

— Je n'ai vu personne d'autre. Plus tard, après vous avoir suivis en Égypte, j'ai parlé avec beaucoup de gens, j'ai appris vos projets, et j'ai aussi constaté que les hommes ne tarissaient pas d'éloges sur le Maître des Imprécations et sa dame. J'ai envoyé Akinidad en avant, pour qu'il aille chercher un autre de mes éclaireurs, et leur dise de me retrouver à Djebel Barkal. C'est là, enfin, que nous avons pu parler en tête à tête, vous trois et moi,

alors j'ai appris à vous aimer et à vous honorer. (Il se dissimula les yeux derrière la main un bref instant, puis se leva.) Mais venez, c'est l'heure. Mon cœur est triste de vous quitter, et les adieux qui s'éternisent sont encore plus douloureux.

— Nefret..., commençai-je.

— Elle va nous retrouver ici. Hâitez-vous.

Accompagnés de plusieurs soldats, nous empruntâmes sans perdre une seconde des couloirs qui tournicotaient interminablement, puis nous parvînmes à une porte barrée et bien gardée. À notre approche, les hommes reposèrent leurs lances, tombèrent à genoux et se penchèrent en avant jusqu'à ce que leurs fronts touchassent terre. Un visage détourné fit entendre une voix étouffée.

— Nous sommes vos hommes, Maître des Impréca...tions. Nous vous suivrons toute la vie jusqu'à la mort.

— Dites donc, Peabody, s'exclama Emerson, ravi. C'est Harsetef et ses gars. Ils en sont sortis vivants finalement. Formidable, formidable !

Les hommes se relevèrent.

— Oui, Emerson, moi aussi je suis ravie, mais j'espère que ce qu'ils disent n'est pas à prendre au pied de la lettre. Ce serait rudement gênant qu'ils nous suivent dans Londres et de là jusqu'au Kent, surtout habillés comme ça.

— Croyez-vous ? J'aurais assez aimé les présenter à Gargery. Il adore ce genre de chose. Et puis, Peabody, imaginez un peu la tête de lady Carrington, la prochaine fois qu'elle nous rendra visite pour se plaindre de Ramsès, quand elle sera accueillie par ces gaillards, en grand uniforme...

— Non, Emerson.

— Non ? soupira Emerson. Je suppose que vous avez raison. Écoutez alors, valeureux soldats, le dernier ordre du Maître des Impréca...tions. Servez fidèlement le roi Tarek comme vous me serviriez. L'œil du Maître des Impréca...tions vous accompagnera et la bénédiction du...

— Emerson, soyez bref ! l'implorai-je, car Tarek trépignait presque d'impatience.

Emerson me décocha un regard de reproche, mais obtempéra, en donnant à Harsetef sa pipe en souvenir.

— De toute façon je n'ai plus de tabac, expliqua-t-il, comme le jeune soldat considérait la relique sacrée avec une crainte respectueuse.

Nous suivîmes Tarek le long des couloirs sinueux. Le tunnel était tout juste assez large pour deux personnes de front ; quelques hommes auraient suffi à le défendre contre une multitude. Nous débouchâmes enfin dans une cour à l'air libre, cernée de falaises à pic. Ce devait être à l'origine une ravine ou une crevasse, qui avait été élargie au cours des siècles et qui était maintenant assez vaste pour servir de corral. Des salles creusées dans la paroi rocheuse tenaient lieu d'écuries et d'entrepôts. À la pâle lueur du clair de lune, je vis qu'une douzaine de chameaux nous attendaient. Plusieurs des hommes les avaient déjà enfourchés ; d'autres, vêtus des amples djellabas dont on se sert pour les voyages dans le désert, se rassemblèrent quand Tarek les appela d'une voix grave. Il lança quelques ordres brefs, et ils se dispersèrent pour finir de charger.

Tarek se tourna vers nous.

— Le moment que mon cœur redoute est arrivé, commença-t-il.

Je le piquai doucement du bout de mon ombrelle, car je savais que, si lui et Emerson se mettaient à échanger des compliments, nous serions encore là le lendemain.

— Nous aussi avons le cœur gros, mon ami. Aussi, finissons-en. Vous devez retourner à vos occupations.

— C'est juste. (Tarek eut un sourire empreint d'une ironie désabusée.) Il reste des poches de rébellion à vaincre, et mon oncle Pesaker n'est pas encore capturé. Il va falloir aussi que je m'occupe de Murtek et des autres prêtres quand ils vont découvrir que j'ai violé la plus vieille loi de la Montagne Sainte. Adieu, mes amis, mes sauveurs...

— Où sont les autres ? l'interrompis-je.

— Ils arrivent. (Tarek fit un geste, et je vis deux silhouettes vêtues de blanc sortir du tunnel.) Encore une fois, adieu.

Il nous prit dans ses bras, Ramsès et moi, et aurait fait pareillement avec Emerson si ce dernier n'avait évité l'étreinte en saisissant la main de Tarek et en la serrant vigoureusement.

— Au revoir, Tarek, et bonne chance. Vous êtes un chic type. Venez nous rendre visite si jamais vous allez en Angleterre.

Tarek hocha la tête et se détourna. Je crois qu'il était incapable de parler, car des adieux encore plus déchirants l'attendaient. Mais alors qu'il se dirigeait vers les deux silhouettes voilées, l'écho d'un grondement nous parvint de derrière les falaises et une langue de feu fusa vers le ciel. Tarek lâcha un juron méroïtique bien senti.

— C'est ce que je craignais. On a besoin de moi. Hâtez-vous, mes amis. Un jour, nous nous reverrons peut-être.

Il n'avait pas fini de parler qu'il courait déjà vers l'entrée du tunnel, suivi des gardes.

Les deux femmes glissèrent vers nous en silence. Emerson me prit par la taille et tenta de me jucher sur l'un des chameaux agenouillés.

— Un instant, m'écriai-je en résistant. Et Reggie ?

— Oh, allons, Peabody, vous n'avez sûrement plus d'illusions sur le compte de ce jeune gredin. Il est...

— Ici ! (Avec un éclat de rire diabolique, l'une des silhouettes dissimulées rejeta son voile. Bondissant sur Ramsès, Reggie s'empara de lui et lui appliqua un pistolet contre la tête.) Ainsi donc, Professeur, poursuivit-il, vous n'étiez pas aussi crédule que votre petite femme confiante. J'ai toujours eu la cote auprès des dames.

Piquée au vif, je rétorquai avec indignation :

— Je sais depuis bien longtemps que vous n'étiez pas celui que vous feigniez d'être, et si j'avais eu quelques doutes ils auraient été rapidement balayés par le récit que nous a fait Tarek du meurtre de son frère. Vous avez essayé de les tuer tous les deux pour les empêcher de se mettre en rapport avec nous. Vous n'avez pas quitté notre maison avec votre grand-père ce soir-là ; vous étiez venu avant lui, avec votre propre voiture. Saviez-vous que Tarek était là, ou bien rôdiez-vous dans l'espoir de nous assassiner ?

— Je n'aurais jamais fait quelque chose d'aussi idiot, répliqua Reggie avec mépris. Vous sous-estimez mon intelligence, madame Amelia — vous l'avez toujours sous-estimée. Bien sûr, je savais que Tarek était là. Mon grand-père m'avait montré ce

maudit message émanant d'oncle Willie. J'ai tenté de le convaincre qu'il était apocryphe, mais il n'a rien voulu entendre. Là-dessus, un agent de police obligeant de Berkeley Square m'a prévenu de la présence du « nègre », comme il l'a poliment appelé, qui tournait autour de la maison. J'ai repéré Tarek sans difficulté ; on rencontre peu d'hommes de sa taille et de sa couleur dans ce quartier. Dès que je l'ai vu, j'ai compris que c'était lui qui avait apporté le message d'Afrique. L'agent de police m'a assuré qu'il serait arrêté s'il tentait de parler à grand-père, donc tout était pour le mieux, mais, lorsque le vieil homme s'est mis dans la tête de vous consulter, j'ai compris que j'allais avoir des ennuis. Je pouvais empêcher Tarek d'approcher grand-père, mais je ne pouvais l'empêcher de se mettre en rapport avec vous. Le message lui-même pouvait vous laisser sceptique, mais le témoignage du messager réussirait à vous convaincre, car vous étiez au nombre de ces quelques personnes au monde capables de juger ce témoignage à sa juste valeur. Je n'avais donc pas le choix ; il fallait que je me débarrasse du messager. Il m'avait filé d'un bout à l'autre de Londres, et j'ai bien veillé à ne pas le semer en me rendant chez vous. Je me suis caché pour l'attendre après vous avoir quittés. Malheureusement, vous êtes sortis en courant avant que je ne puisse l'achever, et j'ai été forcé de m'éclipser.

Il reprit fermement en main son pistolet, ce qui fit frémir les plis de sa manche éclairée par la lune. Il n'y eut aucune réaction de la part de Ramsès ; il est vrai que le pauvre garçon aurait été incapable de bouger, vu que Reggie le tenait à la gorge. Emerson, quant à lui, se crispa en émettant un grognement, comme s'il eût été sur le point de bondir. Je lui pris le bras.

— Vous comptiez hériter de la fortune de votre grand-père, expliquai-je. Vous ne pouviez supporter l'idée qu'il y eût un autre héritier vivant. N'ayant pas réussi à faire taire Tarek pour toujours, vous avez dû craindre qu'il ne nous trouve en Égypte ou en Nubie, et qu'il ne nous fasse changer d'avis – ce que bien entendu nous aurions fait si nous avions su la vérité. Vous ne pouviez courir ce risque, car vous saviez bien que, quand les Emerson se mettent en devoir de faire quelque chose, ils le font. Vos tentatives transparentes pour nous monter contre Tarek ont

échoué. Aussi vous et votre serviteur égyptien avez-vous essayé à nouveau de le tuer quand vous l'avez trouvé en compagnie de Ramsès ce soir-là. À votre grande consternation – et, je pense, à la grande surprise de Tarek –, la flèche brisée nous a convaincus de la véracité de l'histoire de M. Forth. Comprenant que nous étions décidés à entamer ces recherches, vous avez annoncé votre intention de nous y joindre – mais votre véritable dessein était de nous attirer dans le désert, où, nous fiant à la fausse carte que vous m'aviez laissée à la place de l'exemplaire exact volé par vous à Emerson, nous devions lamentablement mourir de soif. Le messager que vous nous avez renvoyé...

— ... avait appris son rôle par cœur, conclut Reggie. Malheureusement, peu de temps après qu'il nous eut quittés, nous avons été capturés par l'une des patrouilles de Tarek. On leur avait donné l'ordre de se méfier de moi.

— Comment êtes-vous tombé entre les mains de Nastasen ? m'enquis-je.

— Bon sang, Peabody, ce n'est pas le moment des explications à n'en plus finir, éclata Emerson.

— Oh, je ne suis pas pressé, repartit Reggie. Je dois attendre que ma chère petite cousine nous rejoigne, afin de faire table rase.

Une nouvelle explosion retentit derrière les falaises. Les dents de Reggie luirent comme il affichait un sourire malfaisant.

— Quelques bâtons de dynamite font utilement diversion, n'est-ce pas ? reprit-il. Tarek était le seul qui aurait pu savoir de quoi il s'agissait ; heureusement moi et mes bagages étions tranquillement sous la garde de Nastasen quand il est revenu. J'espère que l'une des charges l'expédiera au Ciel ! Il n'empêche, je ne peux compter là-dessus, et je dois donc m'assurer du sort de Nefret avant de partir. Même lorsque je serai débarrassé de vous, Tarek pourrait trouver le moyen de la faire revenir en Angleterre, et je ne peux courir ce risque, après tout le mal que je me suis donné.

— Vous étiez donc au courant de l'existence de Nefret ? fis-je.

— Depuis le début. C'est Amenit qui m'en a parlé. La seconde silhouette souleva son voile et je vis le beau visage sombre de la première suivante. L'éruption s'était atténuée, mais l'expression

avec laquelle elle me regarda prouvait que le souvenir n'en était pas effacé.

— Nastasen m'a tout simplement enlevé aux hommes de son frère pendant que Tarek s'amusait avec vous, continua Reggie. Il pensait que je pouvais lui être utile — et je me suis rendu compte qu'il pourrait m'être utile, une fois que j'eus compris la situation. Nos buts étaient les mêmes. Il voulait la mort de Tarek et souhaitait voir la petite cousine dans son harem. Cela me convenait parfaitement, car sans Tarek elle n'avait pas la moindre chance de pouvoir s'échapper. Je pensais que vous vous étiez égarés dans le désert. Sacrebleu, j'avais pris toutes les précautions pour que vous vous perdiez — la fausse carte, le poison dans le remède pour les chameaux, mon fidèle domestique Daoud, grassement payé pour qu'il persuade vos hommes de vous abandonner. Imaginez mon dépit lorsque je vous ai vus réapparaître quand même... Bien entendu, il me fallait échafauder un autre plan. Bon Dieu, où est cette petite idiote ?

Il tourna la tête, lançant un regard noir vers l'entrée du tunnel.

J'entendis Emerson gronder telle la bête sauvage qu'il allait devenir si l'on touchait à son fils. Son corps trembla comme une corde d'arc tendue, mais il n'osait pas attaquer tant que le pistolet était appuyé contre la tête de Ramsès. Les chameliers restaient plantés là, médusés. Ils n'avaient pas compris un mot et, même si ç'avait été le cas, ils auraient été tout aussi incapables d'agir que nous.

À l'instant où Reggie tournait la tête, il y eut un mouvement soudain du côté du chamelier le plus proche de lui. Un objet que je ne pus clairement identifier s'enroula autour du bras qui tenait le pistolet, releva brusquement ce dernier et le fit sauter. La détonation résonna entre les parois rocheuses comme celle d'une mitrailleuse Gatling. Avant que l'écho ne se dissipât, Emerson avait déposé Ramsès par terre. Amenit tira un poignard de sous ses voiles. Au moment où elle allait porter à Emerson un coup dans le dos, je la frappai à la tête avec mon ombrelle. Elle lâcha le poignard, et je l'immobilisai par une prise de lutte jusqu'à ce que les chameliers, qui avaient enfin

pris conscience du danger, pussent venir à mon aide. Je réussis alors à arracher les doigts d'Emerson de la gorge de Reggie. Le jeune scélérat était sans connaissance, la langue passée entre les dents.

— Qu'allons-nous faire d'eux ? demandai-je, essoufflée.

— Les emmailloter dans leurs vêtements et les confier aux bons soins de Tarek, répondit Emerson. Il aura bien une idée ingénieuse, je suppose.

— Mieux vaut lui que vous, observai-je.

— Oui. Merci de m'avoir retenu, Peabody. Du moins, je crois devoir vous remercier... Bon, où diable est cette jeune fille ? Il va falloir que nous partions à sa recherche si elle ne se manifeste pas très vite.

— Je suis ici, fit une douce voix familière. (Le chamelier dont le geste vif avait sauvé la situation rejeta le capuchon de sa djellaba et le clair de lune illumina ses cheveux tressés.) C'est Ramsès qui a eu l'idée que je me déguise ainsi et que je m'éclipse incognito, poursuivit Nefret en jetant un coup d'œil vers Ramsès, qui, enlaçant la patte antérieure de son chameau, la dévisageait avec une expression particulièrement affligeante. Sans ce sage conseil, je n'aurais peut-être jamais pu m'enfuir. Mais dépêchez-vous ! Il vaut mieux ne pas traîner, car l'aube va se lever trop vite à notre goût.

— Très juste, ma chère, dit Emerson en détachant Ramsès de la patte du chameau et en le juchant sur une selle. (Il était aussi inerte qu'une poupée de son.) Prête, Peabody ? Parfait. C'est un plaisir de vous compter parmi nous, jeune demoiselle. De quoi vous êtes-vous servie pour accrocher aussi habilement le bras de ce sa..., de ce gredin ?

D'entre les plis de sa robe Nefret sortit un étrange objet. Je dus y regarder à deux fois pour le reconnaître – le sceptre recourbé des pharaons de l'Égypte ancienne, et du dieu Osiris en sa qualité de dieu des morts.

— J'ai emporté tous les objets que j'ai pu rassembler, répondit-elle calmement. Je me suis dit que cela vous intéresserait peut-être de les examiner.

Incapable de parler, Emerson la regarda d'un air ravi et admiratif. Ils étaient deux maintenant ! Je décochai un bon

coup à mon chameau. Avec un grognement, il partit d'un pas chancelant. Les autres se mirent en file derrière moi. Les grands rochers qui masquaient l'entrée roulèrent de côté, et la caravane s'engagea sur le chemin sinueux qui traversait la chaîne extérieure de collines. La route était bordée de formations rocheuses extravagantes, mais au-dessus de nos têtes brillaient les étoiles, et une fraîche brise nocturne me caressait les joues. Libres ! Nous étions libres ! Devant s'étendait le désert avec ses dangers, et nous attendait la civilisation – avec ses dangers encore plus inquiétants. L'étrange pressentiment qui s'était emparé de moi n'était pas dû à ces dangers. Toutefois, il y avait une consolation. Nefret était la seule personne que je connusse qui eût réussi à frapper Ramsès de mutisme. Si seulement cela pouvait durer...

FIN